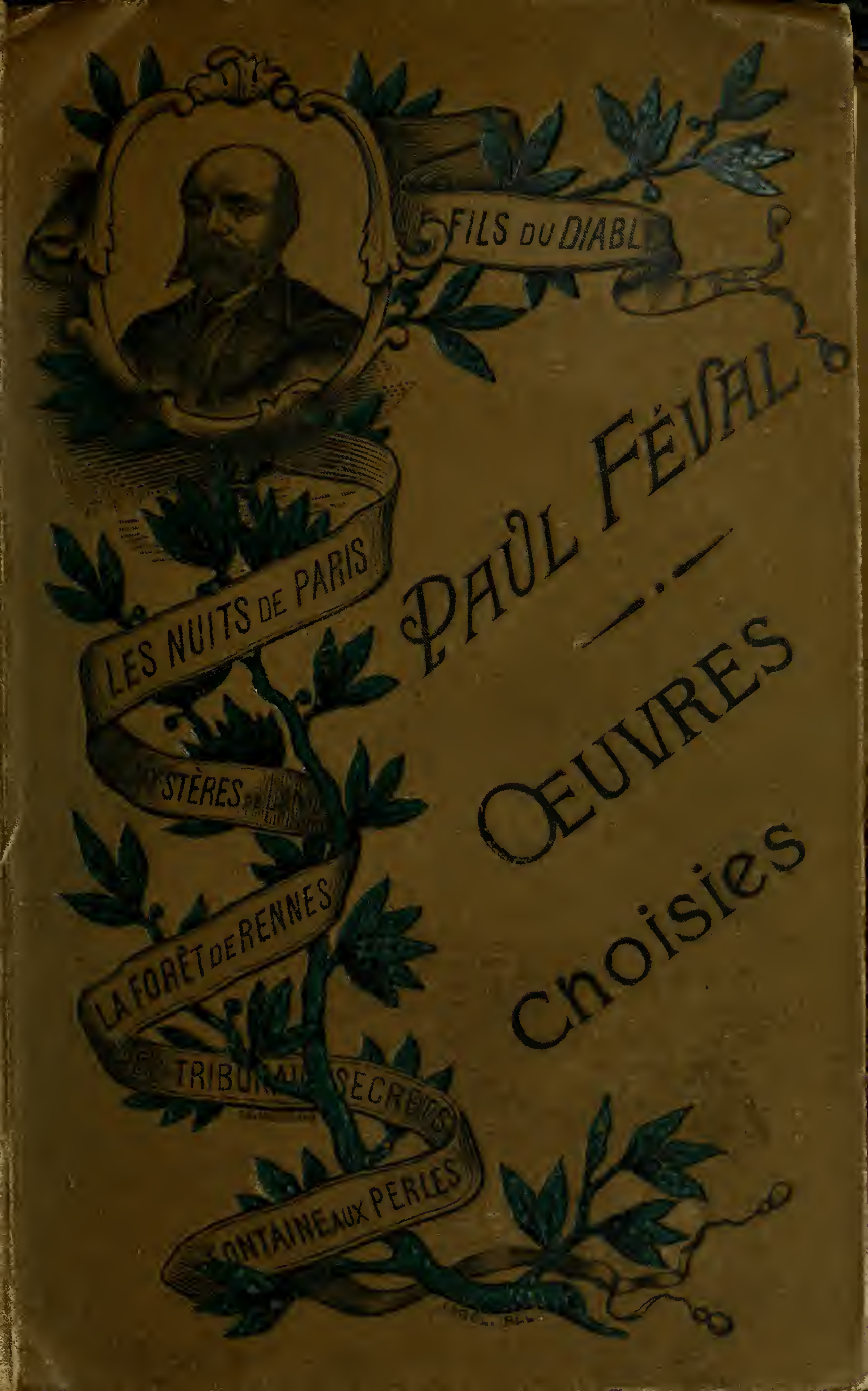


FILS DU DIABL
LES NUITS DE PARIS
STÈRES
LA FORÊT DE RENNES
TRIBU
SECRETS
ONTAINE AUX PERLES
PAUL FÉVAL
ŒUVRES
Choisies



LES

TRIBUNAUX SECRETS

I

Société d'imprimerie PAUL DUPONT. Paris, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.)



CÉSAR DEVANT LES DRUÏDES.

LES

TRIBUNAUX

SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES. — INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES. — ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. — TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES.

TOME PREMIER



PARIS

LEGRAND ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg

LES

TRIBUNAUX SECRETS

INTRODUCTION

L'histoire dramatique et anecdotique. — Coup d'œil sur les *Tribunaux Secrets* de l'antiquité et du moyen-âge. — De la moralité de ces institutions. — Le temple d'Osiris. — Les prêtres d'Égypte. — Les Druides. — Le Christianisme. — L'Inquisition. — Les *Francs-Juges*. — Les *Templiers*. — Les Assassins. — Les *Francs-Maçons*. — Les loges au dix-huitième siècle. — Napoléon à la loge du faubourg Saint-Marcel. — Résumé.

L'homme est naturellement porté vers ces choses inconnues ou mal connues qui sont comme des points sombres dans l'histoire. Ce n'est pas du roman, puisque les preuves authentiques abondent de toutes parts, mais cela présente, ou peu s'en faut, tout l'attrait du roman.

De nos jours, d'ailleurs, des écrivains d'un mérite très-éminent, suivis d'une foule d'autres écrivains d'un mérite extrêmement minime, ont tellement abusé de la fiction, ont tellement rassasié le public de leurs inventions plus ou moins heureuses, que le public, fatigué, a détourné la tête.

Les lecteurs demandent un peu de vérité.

Est-ce à dire qu'il faille leur présenter l'histoire austère, nue comme

a

un plâtre antique ou habillée de ces terribles draperies qui s'appellent des *notes,* des *réflexions*, des *pièces justificatives?*

Nous ne le croyons pas.

L'histoire hautement et sérieusement racontée, est une étude trop noble pour craindre les sarcasmes des esprits frivoles; mais c'est aussi une étude difficile, et *tout le monde* ne peut suivre Tacite dans les sentiers escarpés que gravit son génie.

Or, il faut bien que *tout le monde* vive.

Il faut bien que *tout le monde* sache, que *tout le monde* s'instruise, que *tout le monde* trouve dans la lecture ce délassement et à la fois ce plaisir des intelligences privilégiées.

N'est-ce pas le cas de faire un compromis entre des genres différents, mais non pas hostiles, comme certains critiques se sont efforcés de le faire croire? N'est-ce pas le cas de prendre, par exemple, à l'histoire proprement dite, la réalité de ses faits, aux mémoires la bonhomie de leurs mœurs anecdotiques, le piquant de leurs révélations, au roman sa forme dramatique et la couleur qu'il sait donner à ses personnages.

Qu'on nous dise ce que peut perdre l'histoire à être ainsi traitée?

Certes, si l'on embouchait maladroitement la trompette héroïque, si l'on criait au lecteur attentif : je vais élever un monument, je vais écrire un grand livre ; je vais ouvrir à l'art une route nouvelle, on risquerait la chute lourde d'Icare.

Mais si l'on borne ses prétentions à intéresser en restant dans le vrai, à présenter, sous une forme attachante et curieuse, une série de faits historiques, dispersés jusqu'à présent, peu connus et si bien noyés dans l'histoire générale qu'il faudrait remuer toute la poussière de toute une bibliothèque royale ou nationale pour en reconnaître le lien, certes on peut espérer le succès des humbles et la victoire facile du soldat qui passe à côté de l'ennemi.

Non pas qu'une pareille entreprise ne présente des obstacles,

mais ces obstacles sont de ceux qui forcent le travail et non point de ceux qui arrêtent.

Il est un embarras, cependant, qui présente quelque chose de grave.

C'est le choix du sujet.

Manifestement, la méthode un peu légère que nous avons indiquée plus haut, ne peut guère s'appliquer à l'histoire d'un peuple. L'histoire de tous les peuples est faite, bien ou mal. Pour trouver un sujet nouveau, il faut laisser de côté les nations et chasser aux institutions.

Ainsi avons-nous fait, non-seulement parce que le sentier est ici moins battu, mais aussi parce que l'histoire d'une institution présente, à coup sûr, un ensemble de faits moraux, d'où les enseignements et les déductions ressortent d'elles-mêmes, sans que l'écrivain soit obligé d'abandonner trop souvent son drame pour monter en chaire et catéchiser son acteur.

I.

Parmi toutes les institutions, notre choix s'est arrêté sur celles-ci : les Tribunaux secrets.

Elle fut légale parfois ; elle fut presque toujours illégale.

Toujours curieuse, toujours romanesque, toujours étrange.

L'*Histoire des Tribunaux secrets* est assurément un des livres les plus attrayants à écrire qui soit au monde.

Le lecteur se divertira ou s'ennuiera : c'est le destin ; mais l'écrivain aura soulevé bien des voiles et pénétré bien des mystères.

La série des faits qui composent cette histoire est pleine d'enseignements, et peut, à elle seule, donner une juste idée, une appré-

ciation raisonnée des diverses phases sociales par lesquelles a dû passer le genre humain.

On trouve des *Tribunaux secrets* dans tous les pays, à toutes les époques. Ils empruntent des formes diverses, selon les temps et les pays, mais toujours bizarres et mystérieuses.

Une fois la sentence rendue, la victime tombe toujours infailliblement sans que l'on puisse jamais déterminer dans quel lieu et à quelle heure le crime a été commis.

Bien des faits qui sont restés inexplicables pour l'histoire elle-même, trouvent tout-à-coup leur explication dans l'existence des *Tribunaux secrets.*

Cette institution a commencé avec les premières sociétés. Elle a répondu au besoin de révolte qui est au cœur de l'homme, dès que l'homme a été forcé de subir la loi d'un maître.

Quelques conjurés se réunissent. La haine, la vengeance ou l'ambition arment leurs mains; la victime que l'on doit frapper a pour elle la loi, ou bien elle est au-dessus de la loi. On ne l'appelle point à se défendre. La sentence est rendue dans le mystère; le coup est porté dans l'ombre.

Voilà le premier *Tribunal secret.*

Quelquefois, c'est sur les marches du trône même que nous retrouvons l'institution. La scène ne se passe plus alors dans une profonde caverne où le soleil et le bruit n'ont jamais pénétré. Ce sont des salles magnifiques où l'or se mêle aux cristaux, où la foule des courtisans traîne sa paresseuse splendeur. Mais derrière ces draperies somptueuses, sous l'éclat demi-voilé de ces cristaux qui scintillent, quelques pâles conseillers et un usurpateur se réunissent. La peur désigne la victime, et la victime tombe.

Cette réunion est encore un *Tribunal secret.*

Ainsi, aux deux degrés extrêmes de l'échelle sociale, nous retrouvons cette institution terrible, menaçante, cachant ses instincts

et ses ardeurs de vengeance avec le même soin, frappant avec la même haine et la même sûreté.

En Asie, dans le palais des sultans; en Italie, à la cour des empereurs; aux Indes, chez les brahmes; dans les Gaules, chez les druides, partout où il y a eu un crime, une disparution célèbre, une vengeance mémorable, partout, en suivant attentivement les traces de sang que la victime a laissées après elle, nous retrouverons le poignard qui a fait la blessure, la main qui a porté le coup.

Une fois entré dans cette voie, les révélations abondent, les mystères disparaissent, la vérité se fait, tout s'explique; — depuis l'empoisonnement de Germanicus, jusqu'à la mort de Charles-le-Téméraire.

On voit passer comme une procession sanglante le prétendu fantôme de Marc-Antoine; le bourreau masqué de Charles Ier; — Marie Stuart, condamnée par un Tribunal secret tenu dans l'alcôve royal, — Jacques Clément, exécuteur d'un arrêt impénétrable, — et l'homme armé d'un poignard qui se glissa sous le lit de Paul, empereur.

A-t-on suffisamment étudié l'histoire sous cet aspect?

Il est constant que les *Tribunaux secrets* ont tranché bien des énigmes dont la solution est restée inexplicable. Cette tâche est précisément celle que nous allons entreprendre. Nous chercherons avec patience, à jeter un peu de lumière sur ces détails historiques qui demeurent incertains depuis des siècles; nous remonterons la pente du passé, et nous avons l'espoir qu'il restera de cette étude, quelques fruits pour le lecteur.

Voilà pour le côté sérieux. — Au point de vue de l'intérêt, notre espérance, plus hardie, ressemble à une certitude. La plupart des documents que nous avons entre les mains ne nous laissent que la crainte de notre propre faiblesse, car nous possédons un drame immense, ou plutôt des milliers de drames si variés, si pleins de péripéties qu'il ne peut nous rester que l'embarras du choix.

La guerre des esclaves à Rome, les assassins en Syrie, les étrangleurs dans l'Inde, les empoisonneurs à Saint-Domingue, les Albigeois, les Templiers, les Francs-Juges, toutes ces institutions, différentes de caractère, de mœurs et de costumes, passeront successivement devant nos yeux ; nous les suivrons dans leurs actes, nous saurons leur existence intime ; nous lèverons de notre mieux le voile derrière lequel elles se cachent, et nous les montrerons dans l'acte le plus solennel, le plus dramatique de leur institution.

Les Tribunaux secrets n'ont été évidemment institués que pour la vengeance, vengeance de peuple à roi, de prince à prince, qu'importe? La vengeance est le but, et le but est souverain.

On comprend tout d'abord ce qu'il y a de profondément attachant dans un livre qui aura pour mission de dévoiler le secret de tous ces crimes dont nul jusqu'ici n'a encore pu découvrir la raison cachée.

Il faut bien distinguer tout d'abord entre l'histoire des *Sociétés secrètes* et l'histoire des *Tribunaux secrets*. L'une raconte, explique la marche lente et mesurée des conjurations ; l'autre vive, rapide, conduit le lecteur de surprises en surprises, et montre le fait, à l'heure exacte de son accomplissement. La première prépare, l'autre exécute.— Celle-ci, en un mot, est l'histoire avec sa logique graduée par le temps ; celle-là est le drame, aussitôt dénoué que conçu.

Et il y a de tout dans ce drame ; l'amour, l'ambition, la terreur, la vengeance, toutes les passions du cœur humain y jouent un rôle important, y tiennent la place principale. On chercherait en vain ailleurs, des éléments plus nombreux, une réunion plus complète de tout ce qui peut éveiller les émotions de l'esprit !

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner, même sommairement, ces institutions de circonstance, où sont venus se refléter, avec une si parfaite exactitude, les mœurs ou les traits principaux des sociétés contemporaines. C'est un vaste panorama où toutes les époques sont reproduites, et dont nous jetons ici à la hâte un résumé rapide.

Notre récit proprement dit ne remontera guère, en effet, au-delà de l'ère chrétienne. Nous devons donc choisir les pages de cette introduction, pour laisser tomber un coup-d'œil sur les Tribunaux secrets du paganisme.

II.

Qu'y avait-il de plus propre à agir vigoureusement sur l'esprit du vulgaire que les formes des *Tribunaux secrets* chez les prêtres d'Égypte?

Tout le monde connaît ce qui se passait jadis sous les pyramides; les initiations s'y faisaient avec une solennité remarquable, et l'appareil de la justice y contribuait puissamment à frapper la foule.

Nous ne retracerons pas ici les épreuves que l'on faisait subir aux initiés; mais que le lecteur veuille bien nous suivre, et nous le conduirons, pour un moment, au fond du fameux sanctuaire d'Osiris d'Isis et d'Horus, les trois grandes divinités de Memphis et d'Égypte.

Une porte à deux battants d'ivoire, lamés d'or, en fermait l'entrée. Une fois cette porte ouverte, un éblouissant spectacle venait frapper les regards. C'était une salle immense étincelante de pierreries, où se dressaient, de part et d'autre, ces gigantesques statues qui font encore aujourd'hui notre étonnement et notre admiration. Mille lumières répandues à profusion étincelaient dans des urnes de cristal, supportées par des lampadaires d'or. Les murs ruisselaient d'inscriptions où les figures de l'ibis se mêlaient aux ornementations bizarres du temps.

Au milieu de cette enceinte sacrée, tous les prêtres vêtus d'une robe de lin, la taille entourée d'une ceinture de pourpre, formaient la haie, immobiles et silencieux, jusqu'au trône d'or sur lequel l'HIÉROPHANTE était assis.

C'était l'hiérophante qui représentait le Créateur.

Il portait, pendue en sautoir, une plaque d'or, sur laquelle, dit Plutarque, étaient écrits ces trois mots : VÉRITÉ, SAGESSE, SCIENCE. Il était revêtu d'une robe de pourpre richement brodée, et un diadème de pierreries ceignait son front :

« Isis, ô grande déesse des Egyptiens, disait l'hiérophante, donnez votre esprit à vos serviteurs, qui ont surmonté tant de périls et de travaux pour être dignes de vous; faites qu'ils sortent victorieux des épreuves qui les attendent, et que la sentence qu'ils vont rendre soit acceptée de la foule comme un de vos augustes mystères. »

On présentait alors à l'hiérophante, une coupe remplie d'eau de la mer ou du Nil, dans laquelle on avait mis du sel, de l'orge et du laurier; l'hiérophante y trempait ses lèvres et la coupe passait ensuite, de main en main, jusqu'au dernier prêtre.

Et les chants commençaient.

« Puisse cette eau, symbole de la pureté, disaient-ils, puisse cette eau effacer tout ce qui peut avoir souillé notre chair, et en nous rendant notre candeur et notre première innocence, purifier notre corps, ainsi que la vertu doit purifier notre âme. »

L'hiérophante se rendait alors, suivi de quinze des plus savants parmi les prêtres, dans une salle immense, laquelle n'était éclairée que par une seule lampe. C'est dans cette salle que se réunissait le conseil des cinq ministres des mystères.

Ces cinq ministres étaient :

1° L'*hiérophante* ou *orateur sacré*,

2° Le *flambeau par excellence,* qui représentait le soleil, dont il portait l'image sur sa poitrine.

Ainsi que l'*hiérophante*, ce ministre était inamovible, mais seul il pouvait se marier.

3° Le *ministre de l'autel*, qui représentait la lune ;

4° Le *Céryce* ou *héraut*, lequel était armé d'un caducée, symbole

de l'éloquence; il avait pour fonctions, de lire les formules et d'écarter les profanes du temple;

5° L'*hydranos* ou *baptiseur*.

Une fois le conseil réuni, l'accusé ou plutôt le criminel était introduit, puis on le plaçait au milieu de la salle, sur un siége de bois.

L'hiérophante se levait:

« Mortel, lui disait-il, que les dieux te regardent d'un œil favorable; soumets-toi d'avance à leur puissance et remplis ta destinée sans murmurer. Prosterne-toi devant eux et prête une oreille attentive à ce qu'ils vont te demander par ma bouche. »

L'interrogatoire commençait aussitôt; interrogatoire inutile, illusoire, car l'accusé était condamné d'avance.

Mais ces formes étaient rigoureusement accomplies, et jusqu'au dernier moment, la malheureuse victime était obligée de subir l'hypocrisie de pareilles cérémonies.

La condamnation prononcée, l'hiérophante offrait le criminel à Isis, mère de la nature, déesse de la sagesse; à Osiris, bienfaiteur du genre humain, et à Horus, dieu de la raison et du silence. On lui donnait une ceinture blanche rayée de bleu et de pourpre, semblable à celle des nouveaux initiés; enfin, toutes ces cérémonies se terminaient par une procession pompeuse que l'on nommait la *Manifestation*. — On revêtait le condamné d'une robe de lin rayée de pourpre, de bleu et d'écarlate. — On lui posait sur la tête une couronne de myrthe et de palmier, et en cet état, on le faisait voir au peuple.

De retour à la maison sacerdotale, on lui donnait pendant trois jours un festin auquel les prêtres, les prêtresses et les initiés assistaient.

Lorsque le festin était fini, le condamné était mis à mort!...

Remarquons en passant, que cette coutume, par laquelle l'anti-

quité prodiguait les plaisirs de la table aux derniers instants des criminels, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, avec des modifications que le temps seul y a apportées.

Aujourd'hui encore, le dernier jour du condamné est entouré de soins et de prévenances de toutes sortes, et jusqu'au pied de l'échafaud, ses moindres désirs sont satisfaits.

Nous n'avons fait que passer rapidement en revue, les traits les plus saillants de la physionomie des cérémonies du culte égyptien, nous avons à peine esquissé d'un coup de pinceau ces sombres retraites, où se réunissaient les juges souverains de cette époque.

Les prêtres étaient en effet, les vrais, les seuls rois de ces peuples primitifs, et nous les verrons, dans un instant, sous un autre climat, au milieu d'un peuple différent, aussi respectés, aussi redoutés.

Tout pliait, tout s'inclinait, tout tremblait devant eux, peuple, guerriers, princes, il fallait que toute puissance s'abaissât devant la leur. Jusqu'au dernier moment, dans cette terre d'Egypte, ils ont su garder leur empire, et les prodigieux monuments qu'ils nous ont légués, attestent encore de nos jours ce qu'ils ont pu, ce qu'ils ont osé.

III.

Mais changeons d'horizon, laissons l'Afrique et ses mœurs étranges, ses prêtres qui adorent Osiris, le peuple qui adore ses prêtres, et passons en Italie, où nous rencontrerons une population plus active, d'autres passions plus violentes.

La religion se mêle encore à la mise en scène ténébreuse des mystères de vengeance et de sang, mais c'est indirectement, et les fanatiques n'ont plus de caractère sacré.

• Nous sommes à l'époque la plus glorieuse de la république romaine.

C'est au milieu des montagnes de l'Ombrie, sous ce beau ciel étoilé et par ces nuits enchantées, que Dieu semble avoir faites pour l'amour et pour la volupté, que se réunissaient les bandes nomades des esclaves-pasteurs, pour discuter leurs intérêts, préparer leurs insurrections, assurer leurs vengeances.

Là, point de formes mystiques consacrées par le temps, point de mesure, point d'hésitations. La sentence est rendue avec acclamations, exécutée avec enthousiasme.

Les Italiens, dit Diodore, achetaient en Sicile des troupes d'esclaves pour labourer leurs champs et garder leurs troupeaux. Ils leur refusaient la nourriture. Ces malheureux étaient obligés d'aller voler sur les grands chemins, armés de lances et de massues, couverts de peaux de bêtes, avec de grands chiens autour d'eux. La haine avait bien vite rempli leurs cœurs. Souvent, il leur était arrivé, au milieu de leurs courses vagabondes, à travers les forêts de la Calabre et du Brutium, de descendre jusqu'au sein des cités romaines et de s'y arrêter émus d'une colère aveugle. Dans ces cités, sur les voies les plus fréquentées, au sein d'une civilisation déjà avancée, s'établissaient ouvertement et sans que proconsuls ni préteurs y trouvassent à redire, des marchands d'enfants volés sur les grandes routes ou dérobés aux esclaves-pasteurs.

Tout ce qu'il y avait de sang généreux dans leurs veines, se révoltait à ce spectacle infâme, et ils reportaient, au retour, dans les grands conciliabules qui se tenaient aux endroits les plus écartés de la Lucanie, un besoin implacable de vengeance, qui cherchait partout sa satisfaction.

Un jour, on trouvait sur les voies romaines qui sillonnaient l'Italie, le cadavre d'un préteur ou d'un proconsul, — c'étaient les esclaves; — d'autres fois, une dame romaine disparaissait tout à coup... On cherchait partout la trace, des émissaires étaient envoyés sur tous les

points de l'Italie, — peine inutile. — Les esclaves avaient encore passé par là.

On n'a pas oublié l'histoire étrange et touchante de Mammia Marcella, femme d'un Scipion.

Toute jeune et toute belle, Mammia quitta un jour le logement de son époux pour se rendre aux piscines suburbaines. — Sa litière fut trouvée aux bords du Tibre.

Ses esclaves-porteurs n'avaient point reparu.

On doit penser quelles recherches furent faites par les Marcellus et les Scipion, ces deux puissantes familles. Mammia appartenait à toutes les deux.

Les recherches furent inutiles.

Mais vingt ans plus tard, des bûcherons, occupés à abattre des chênes de l'autre côté du fleuve, trouvèrent un squelette dans le creux d'un vieil arbre.

Au cou du squelette, qui était celui d'une femme, il y avait une plaque d'airain, avec ces mots gravés :

« Aux Marcellus et aux Scipion, C. Nota, C. C. Verus, Tullius Cursor, P. Member, esclaves et juges.

C'étaient les quatre porteurs de Mammia Marcella.

Les esclaves devaient s'en prendre plus tard aux empereurs eux-mêmes. Jamais leur vengeance ne se lassa.

Il faut dire que jamais non plus la cruauté des Romains ne leur laissa de repos.

Les esclaves, on le sait, ne figuraient point dans la société romaine. La loi *aquilienne* les avait mis au rang des bêtes de somme, et on ne les entretenait que comme objet de luxe, ou pour les faire servir aux plaisirs du peuple.

Néron en fit tuer quatre cents en une seule fois, et l'affranchi *Védius Pollion* se fit la réputation de jeter les siens dans ses viviers pour engraisser des murènes.

Ce qui prouve cependant que, parmi ces esclaves, il y avait des hommes peu ordinaires, et dignes d'un tout autre sort, c'est le fait que raconte M. de Chateaubriand, au liv. V des *Martyrs*.

« Lorsque Scipion, retiré à Literne, dit-il, se consolait par la vertu de l'injustice de sa patrie, des pirates descendirent sur ce rivage. Ils attaquèrent la maison de l'illustre exilé, sans savoir quel en était le possesseur; déjà ils avaient escaladé les murs quand des esclaves accourus au bruit se mirent en devoir de défendre leur maître : Comment, s'écrièrent-ils, vous osez violer la maison de Scipion !...

« A ce nom, les pirates, saisis de respect, jetèrent leurs armes et demandèrent pour toute grâce qu'il leur fût permis de contempler le vainqueur d'Annibal.

« Ils se retirèrent pleins d'admiration, après l'avoir vu. »

Les esclaves prirent, comme on le sait, à diverses époques, les proportions d'une association redoutable, et chaque fois que cette association trouva dans son sein un homme comme Spartacus ou Athenion, elle sut balancer, ébranler la puissance de Rome elle-même.

Mais ce n'est point seulement à ciel ouvert qu'ils faisaient la guerre à leurs oppresseurs; ainsi que nous l'avons dit, leurs grandes réunions, leurs conseils secrets se tenaient dans les forêts de la Lucanie, ou sur les côteaux du Picennus et de l'Ombrie...

Là, accouraient de toutes les parties du monde, tout ce qui souffrait de l'esclavage proprement dit, ou de l'oppression. L'association était divisée en grandes fractions; les unes parlaient les langues de l'Orient, les autres celles de l'Occident... Et nous remarquerons ici, comme un fait particulièrement curieux, que cette classification naturelle, suivant les idiômes, se renouvelle aux débuts du plus illustre des ordres religieux et militaires. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, ces boulevards de la chrétienté, furent

divisés dès l'abord et très-réellement en chevaliers de la *langue* de France, de la *langue* d'Espagne, etc.

Dans ces conciliabules d'esclaves, dans ces *meetings* immenses, s'il est permis de parler ainsi, on resserrait les liens de la fraternité humaine, enseignée par le malheur commun; on s'exaltait mutuellement, on marchait avec enthousiasme à la conquête du nouvel avenir pressenti.

Et certes, elle était légitime entre toutes, cette révolte de la victime contre le bourreau, cette insurrection de la *bête de somme*, de la *chose,* comme les lois de Rome appelaient l'esclave, contre le cynisme inouï des oppresseurs.

Bientôt d'ailleurs, un grand fait allait se produire; une ère nouvelle allait commencer... Le christianisme se répandait par le monde.

Le christianisme, ce n'était pas une forme nouvelle dans la politique; ce n'était pas la liberté matérielle, ce n'était pas le bien-être. Admirable révélation ! Mot sublime !... C'était la vérité pour tous !

C'était un nouveau soleil qui se levait à l'horizon, pour dissiper à jamais les ténèbres qui l'avaient obscurci! Le christianisme. — c'était, en un mot, une foi nouvelle.

Le polythéisme romain dut céder le pas à cette foi tout à coup révélée, et la société décrépite du paganisme se transformer peu à peu en une société jeune, vigoureuse, enthousiaste

Alors, comme le dit un historien moderne, tout ce qui avait souffert s'abandonna à l'espérance, les idées de liberté étaient en germe dans la nouvelle religion, le sang des martyrs les féconda. Et quand les persécutions se succédèrent sur le sol, on descendit dans les cryptes ou dans les catacombes pour célébrer les cérémonies du culte préféré.

Ce dut être assurément un merveilleux et noble spectacle, que celui de ces hommes encore meurtris par un long et abrutissant esclavage, se relevant tout à coup régénérés, et marchant le front haut, le cœur enivré, vers cette terre promise et inconnue.

Que leur importaient désormais les souffrances qu'on leur faisait subir, les supplices, les combats du cirque ; on leur avait dit que la mort les affranchissait, qu'ils se retrouvaient heureux et libres dans un monde meilleur ; — et désormais, ils allaient vers ce monde, sans soucis du présent, oublieux du passé, avides de l'avenir !...

C'était en quelque sorte, une nouvelle famille humaine, qui se formait sous l'autre, et devait tôt ou tard la renverser !...

Les cryptes cependant, ne servirent pas seulement aux cérémonies mystérieuses du culte ; elles servirent encore à des jugements de famille que nous devons faire rentrer dans le catalogue des Tribunaux secrets.

En effet, dans cette société naissante, placée violemment en dehors de la loi commune, et régie en conséquence, par des lois de circonstance, faites à la hâte, et d'après les règles de la seule coutume, il était important que le relâchement ne pût pas s'introduire, et que la discipline fût toujours rigoureusement observée...

Là, était la condition essentielle d'ordre et de vie.

Une fois la perturbation jetée dans les rangs des nouveaux chrétiens, tout était perdu ; aussi la justice était-elle sévère, les juges inflexibles...

C'est l'origine des ANATHEMES et des *pénitences publiques,* car si la procédure de ces arrêts, rendus pour le salut commun, était secrète, il n'en pouvait être ainsi de la peine infligée.

Quand un membre de l'association était accusé d'inconduite, ou quand ses doctrines pouvaient paraître entachées d'hérésie, (il était indispensable qu'alors il n'y eût qu'une seule et même formule) le conseil des anciens descendait aussitôt dans les cryptes, et là, austère et grave, loin du bruit, caché dans l'ombre, il jugeait et condamnait.

Quelquefois, la sentence était rendue sans que l'accusé fût appelé à se défendre ; plus souvent, il était cité devant l'auguste Tribunal.

Ce n'étaient plus ces réunions saintement tumultueuses auxquelles il avait assisté naguère ; il n'y avait plus ni prêtre officiant, ni autel, ni peuple. Les flambeaux avaient disparu. L'accusé se trouvait seul devant ses juges et devant sa faute ; les ténèbres l'entouraient, et, bien que la peine ne fût jamais sanglante, cependant elle n'en était ni moins terrible, ni moins redoutée.

L'anathème !...

L'anathème était une arme dangereuse, dont on a quelquefois abusé peut-être, mais qui, dans les premiers temps de l'Église, a dû servir de lien puissant pour resserrer les nœuds de cette immense famille, formée d'éléments si divers.

Dès que la sentence avait été rendue, les chefs des différentes églises ou réunions de chrétiens s'assemblaient dans un lieu convenu ; tout le clergé s'arrêtait sur le seuil du temple, la foule se tenait debout, avide, curieuse, épouvantée, regardant sous le parvis ce qui allait se passer; le pontife s'avançait, et disait d'une voix menaçante :

« Qu'il soit anathème, celui qui souille par ses mœurs la pureté du nom chrétien !

« Qu'il soit anathème, celui qui n'approche plus de l'autel du vrai Dieu !...

« Qu'il soit anathème, celui qui voit avec indifférence l'abomination de l'idolâtrie !... »

Et les évêques répétaient en chœur :

« Anathème ! anathème !... »

Alors celui que l'anathème avait désigné à l'indignation publique devenait un sujet d'horreur pour tous.

On évitait de lui parler; on fuyait sa rencontre, on semblait craindre de respirer le même air que lui !

Et jamais il ne vint à la pensée des fidèles de discuter l'arrêt prononcé, bien que cet arrêt eût été rendu dans l'ombre. Toujours les sentences du tribunal mystérieux furent respectées.

Il y avait d'ailleurs peut-être, dans le mystère même, dont s'entourait ce tribunal sans appel, un caractère qui frappait plus profondément les esprits : et puis, il semble qu'à cette époque, chacun sentît la nécessité absolue de se réunir à un même principe, supérieur et indiscutable.

Au moyen-âge et dans les siècles modernes, nous retrouvons l'anathème, sous le nom d'excommunication. Inutile de dire quelle portée eut cette machine de guerre qui, si elle égara quelquefois des coups terribles, brisa aussi des sceptres dans des mains indignes et rappela si souvent aux rois le respect des choses sacrées!

Ce que les prêtres de la nouvelle religion faisaient pour en faciliter l'essor, ou en rendre l'avénement plus rapide et plus prompt, les prêtres des religions qui allaient tomber, le tentaient, mais en vain, pour détruire ce culte envahisseur ou pour en épouvanter les adeptes!...

Voici, en effet, ce qui se passait dans les Gaules, à la même époque, presque à la même heure.

C'était là, encore et bien plus un ***Tribunal secret;*** mais quel autre caractère, quel appareil terrible, quels résultats différents!

IV.

Que le lecteur nous suive, vers d'autres climats, sous une autre nature, chez ces prêtres redoutables du druidisme, dans la retraite sacrée desquels nul ne pouvait pénétrer sans mourir.

Le culte druidique a été l'objet de nombreuses études; on a fouillé, à ce sujet, les profondeurs des bibliothèques; on a remonté le cours des siècles avec une infatigable ardeur. C'était là, en effet, une page importante dans l'histoire des populations du nord.

Dans les temps primitifs, la vie civile n'est rien, la vie religieuse, au contraire, est tout; le prêtre est plus que le roi, et la branche de gui est plus terrible cent fois que le glaive de fer.

L'ancien pays des Carantes, Chartres et les environs, était le chef-lieu du culte druidique. C'est là que, chaque année, s'assemblait le collége sacré des druides. On put remarquer déjà de quelle autorité, de quelle influence souveraine devait jouir cette sanglante religion, qui, à un jour donné, pouvait réunir, de toutes les parties de la Gaule, dans un même lieu, ses plus éminents adeptes!...

Les druides adoraient un grand *Être*, cause universelle. Ils reconnaissaient deux principes régissant le monde — un bon et un mauvais.

Chaque cité, chaque peuplade avait son génie tutélaire, intéressé à la défense de sa propriété. Le culte druidique était un mélange de vérités et de mensonges, sur lequel il est bien difficile de présenter un système de critiques justes et surtout précises. Les forêts druidiques étaient des asiles sacrés, inviolables, que l'on considérait comme la demeure d'*Esus*. Nul n'osait en approcher, à moins d'y être appelé par les druides eux-mêmes, qui y avaient établi leur demeure... Le fanatisme était poussé très-loin chez les Celtes, comme chez presque toutes les peuplades primitives; il allait jusqu'à leur faire croire, que les bois sacrés (*lucus*) tremblaient, s'animaient à la voix des druides; que des sons terribles, menaçants sortaient des *dolmens;* les chênes abattus se redressaient, d'autres sortaient de terre tout à coup avec un bruit effroyable.

Une fois par an seulement, la foule était admise au spectacle des cérémonies du culte.

C'était à l'heure de minuit, à la lueur sanglante des torches de résine, que les druides se rendaient, deux à deux, au dolmen solitaire de la vallée. Les bardes seuls pouvaient pénétrer dans le sanctuaire,

où, par des chants prolongés et plaintifs, ils invoquaient l'astre des nuits.

Les chefs et les guerriers, couronnés de genêt, étaient alentour, le peuple derrière.

Debout sur ce que l'on appelait la *pierre de l'inspiration*, à côté de l'épée plantée au centre de l'enceinte, un druide exhortait la multitude, et cependant, les fidèles, prosternés contre le sol, les sens trompés, fascinés, haletants, attendaient, dans une anxiété muette, la fin de la prédiction du druide et la volonté du ciel.

Après avoir offert à la lune un sacrifice de miel et de lait, un druide, vêtu d'un long manteau blanc, les pieds nus, un instrument consacré à la main, allait déraciner la verveine, et immolait tôt après des brebis qui n'avaient point encore une année.

Après cette cérémonie, le pourvoyeur des sacrifices amenait à l'eubage deux taureaux blancs, que l'on immolait, comme les brebis, au pied du chêne, et le collége proclamait alors l'*an neuf!*... — La jeunesse s'assemblait immédiatement, et courait les bourgs et les maisons avec ce chant:

Nous sommes arrivés, nous sommes arrivés
A la porte des Rics,
Dame, donnez-nous l'étrenne du Gui!

Si votre fille est grande,
Nous demandons l'étrenne du Gui;
Si elle est prête à choisir l'époux,
Dame, donnez-nous l'étrenne du Gui!

Si nous sommes vingt ou trente,
Nous demandons l'étrenne du Gui;
Si nous sommes vingt ou trente bons à prendre femme,
Dame, donnez-nous l'étrenne du Gui!...

La théogonie des druides est empreinte d'un caractère bizarre, qui la distingue essentiellement des autres religions.

Les druides croyaient que les ténèbres ou la nuit avaient précédé toutes choses; que les antres infernaux étaient aux extrémités de la terre, *finis terræ*, et conduisaient dans le *lieu d'expiation*. C'est dans la cavité de Plogoff, en Bretagne-Armorique, que la *Nuit* habite, et a, pour toute occupation, d'ouvrir et de fermer une porte de fer où entre et d'où sort le *sommeil*, ce frère de la mort.

Un hibou est à l'entrée de ce lieu de douleur. Il ne cesse de pousser des gémissements et des cris lugubres. Près de lui est le loup *Volta*, à la gueule armée d'un triple rang de dents aiguës. Les naseaux du monstre lancent une fumée épaisse qui se condense, retombe en nappe d'eau verdâtre et donne naissance aux fleuves que l'on appelle la *Dépravation* et la *Perversité*, et au milieu desquels nagent tous les vices.

Nul ne peut approcher du gouffre qui est le palais ordinaire d'Héla, *la mort!* S'il en était autrement, si un mortel osait franchir cette enceinte redoutable, les hurlements, trois fois répétés de *Volta*, l'avertiraient de se retirer, sous peine d'être lancé dans le gouffre.

A l'entrée du palais de l'*expiation* se tiennent debout trois divinités païennes, *la paresse*, *l'oisiveté* et *la discorde;* plus loin *l'envie*, *l'ignorance* et *la crédulité,* aux oreilles d'âne, marchent, précédés du *soupçon* et de *la terreur*. Ils poussent, dit-on, des cris si épouvantables qu'ils en ébranlent souvent les fondements de l'antre infernal et produisent les tremblements de terre qui doivent engloutir les êtres vicieux.

Le palais d'*Héla* a la figure d'un carré, dont chaque angle se tourne vers les quatre parties du monde : rien n'échappe aux regards profonds de la sinistre déesse qui, assise sur un trône de fer massif, au milieu d'écueils, dépouillés de toute végétation, a à ses pieds *la douleur, la peste* et *la famine!*

Autour d'elle, les vagues écument et mugissent.

Le corps de cette reine, dit l'historien auquel nous avons emprunté

quelques-uns des détails qui précèdent, est recouvert d'une peau desséchée et transparente, moitié blanche, moitié bleue, son œil est creux, son teint verdâtre, sa bouche lépreuse, ses lèvres livides, ses cheveux en désordre ; dans sa main elle tient une corne d'où s'échappent les *maladies*, les *difformités*, les *passions*, les *infirmités*, et les mauvais penchants, pour faire irruption dans la salle des *souffrances*.

Autour de cette salle se trouve la voie des *remords*, hérissée de pointes et de scories de fer ; elle est gardée par la *vieillesse* à la démarche chancelante, au visage ridé, ayant sur son épaule une corneille, à la main un bâton. Elle est escortée par l'*ennui*, la *timidité* et la *lâcheté*, trois divinités chargées de guider les âmes qui arrivent.

A mesure qu'elles approchent de la *caverne des douleurs et des angoisses,* un froid glacial les saisit, les pénètre, jusqu'à ce qu'elles en aient enfin touché le sol.

C'est à quelque distance de ce lieu que les anciens plaçaient l'île de Sène ou Séna, demeure habituelle des druidesses. Le mot Séna signifie année ; les neuf grandes druidesses de l'île de Séna représentaient les neuf mois de l'année, pendant lesquels on peut féconder la terre dans la Celtique.

« Cette île, dit Pomponius Méla, se trouve placée sur la côte des Occismiens. Ce qui la distingue, c'est qu'elle est le séjour de l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses de cette divinité gardent une virginité perpétuelle, elles sont au nombre de neuf. Les Celtes les nomment *cénas*. Ils croient, qu'animées par un génie particulier, elles peuvent par leurs chants exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toutes espèces d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, et prédire l'avenir.

« C'est ainsi qu'elles annoncèrent la mort d'Alexandre Sévère et la trahison de ses soldats, lorsqu'il partit pour son expédition en Germanie.

« Elles montrèrent également le trône à Dioclétien et le moyen

d'y parvenir, en lui marquant le terme du règne de la famille d'Aurélien. »

L'enchanteur Merlin est né dans l'île de Sein.

Dévoué au roi Arthur, Merlin le suivait partout sous différentes formes. La légende dit qu'il fut métamorphosé en cerf et renfermé vivant par la Dame du Lac dans la forêt qui couvrait anciennement les grèves actuelles du mont Saint-Michel. C'est dans cette forêt qu'Antoine, évêque de Galles, et Méliatus venaient consulter l'enchanteur. Cette forêt fut submergée au huitième siècle.

Les neuf Vierges étaient consacrées à Isis, mère de la nature. L'île qu'elles habitaient avait au centre un bois de chênes au milieu duquel se trouvait le temple, composé de pièces de bois mobiles, et qui servait de retraite aux druidesses et aux novices.

Tous les ans, les jeunes prêtresses étaient obligées de défaire et de reconstruire, dans l'espace de deux nuits seulement, ce temple où les druides seuls étaient admis pour y méditer sur ce texte fondamental de leur dogme : *éternité, immuabilité, incorruptibilité.*

V.

Les femmes ont joué un grand rôle chez les Celtes. Les druidesses devaient tenir également une place importante dans leur religion ; aussi n'étonnerons-nous personne en disant qu'elles ont souvent balancé la puissance des druides eux-mêmes. Les druides étaient contraints d'user envers elles de mille ménagements qui leur étaient commandés par la nature des hommes dont l'instruction leur était confiée.

Les druidesses étaient femmes, et, à ce titre, elles exerçaient une influence souveraine sur la race chevaleresque des Celtes. Elles aussi

avaient leurs Tribunaux secrets, et les sentences qu'elles y rendaient étaient exécutées avec au moins autant de soumission et de respect que celles des druides. Souvent même elles eurent assez d'autorité et d'empire sur l'esprit et le cœur de la foule pour arracher au supplice et rendre à la liberté de malheureuses victimes condamnées, et sur lesquelles la hache d'airain était déjà levée.

Cette puissance des druidesses se manifesta avec bien plus d'éclat surtout, lorsque le christianisme, après avoir ébranlé la vieille société romaine, chercha à étendre ses ramifications et à trouver des adeptes jusque dans les coins les plus reculés des Gaules.

La nouvelle religion était surtout une religion de sentiment et d'amour. Elle devait aller au cœur des femmes et les toucher profondément.

Les druidesses s'en émurent les premières et en comprirent presque instantanément la portée. Bien qu'elles fussent affranchies, par la nature même du rôle qu'elles jouaient, des liens honteux d'esclavage que la loi civile imposait aux femmes dans les sociétés contemporaines ; bien qu'elles fussent, pour ainsi dire, maîtresses et souveraines, cependant elles se trouvaient, vis-à-vis des pontifes druides, dans une condition d'infériorité dont elles avaient pu quelquefois souffrir, et cette raison était suffisante. D'ailleurs, nous l'avons dit, c'était aux malheureux surtout, à ceux qui avaient souffert, à ceux qui avaient lutté, que la nouvelle religion s'adressait. Et comment ne pas penser qu'au fond de ces noires forêts où se passait la vie des vestales du druidisme, il y avait des luttes, de l'amertume, de la souffrance ?...

Ce fut de toutes parts un cri d'enthousiasme et d'admiration à l'approche des premiers apôtres. On se porta avec ardeur au devant des prêtres du culte nouveau, et bientôt les vieux symboles du paganisme demeurèrent immobiles et silencieux au fond de leurs sanctuaires abandonnés. Les prêtresses druidiques furent peut-être les premières à adopter le christianisme. Les druides, au contraire, sta-

tionnèrent au milieu des débris du culte abandonné, vieillirent dans la haine, et attendirent impatients que le temps leur offrît l'occasion d'une vengeance éclatante.

C'était sur les côtes de Bretagne, non loin de l'île de Sein, sur la pointe extrême du Finistère. Là, *lucus erat*, il y avait un bois sacré.

A mesure que le christianisme avait avancé, les druides s'étaient retirés, battant en retraite devant ce flot vainqueur qui menaçait de tout envahir, et ils venaient se réfugier dans cette suprême retraite que la nature leur avait ménagée sur les confins de la terre.

Ils étaient nombreux, tous animés de la même ardeur et regrettant le passé, songeant tristement au sort que leur réservait l'avenir, résolus à défendre courageusement, pied à pied, leur autorité, leur puissance, leur empire.

Un grand concours de peuple qui leur était resté fidèle assistait encore de temps en temps aux cérémonies du culte, et, admis parfois jusqu'au seuil du *cromlech'* sacré, ils s'inclinaient encore avec respect devant les oracles rendus par leurs prêtres.

L'île de Sein était à quelque distance : les druides savaient ou pouvaient penser du moins que les prêtresses qui l'habitaient s'étaient converties au christianisme. Les relations étaient rares entre eux. Ils se craignaient réciproquement et s'observaient; un conflit était imminent, la première occasion devait le faire naître.

Une nuit, le collége sacré des druides se trouvait rassemblé dans l'enceinte sacrée du *cromlech'*, la lune montait, triste et voilée au firmament, le vent sifflait âpre et froid dans les chênes de la forêt, les vagues bondissaient en écumant sur les rochers de la côte.

Nuit sinistre!

Les druides se prenaient malgré eux à trembler et à tressaillir en écoutant les plaintes funèbres des éléments déchaînés; un même pressentiment attristait leurs cœurs et un suprême désespoir se lisait dans leurs regards. Au milieu d'eux était une table de granit suppor-

tée par quatre immenses blocs de rochers, sur cette table étaient placés un couteau et une hache d'airain. L'eubage, qui était le plus ancien du collége des druides, se leva alors et dit :

— Prêtres d'Hésus, nos dieux ont fait tomber entre nos mains un des plus puissants adeptes de la nouvelle religion; que la faiblesse disparaisse de vos cœurs; songeons à notre puissance anéantie, et dites, sans crainte comme sans remords, le châtiment qu'on doit lui infliger.

L'eubage avait cessé de parler, et cependant les druides demeuraient silencieux; ils avaient peur. La victime qu'il s'agissait de frapper était puissante. Son supplice pouvait effrayer les guerriers qui leur étaient restés fidèles; et, d'un autre côté, la moindre hésitation pouvait devenir funeste : dans un pareil moment il importait de frapper un coup terrible pour empêcher de nouvelles défections et chasser toute timidité.

L'instant était solennel.

Tous ces hommes réunis autour de l'autel avaient fait vingt fois leurs preuves de sombre courage.

S'ils gardaient le silence, c'est que les institutions, comme les hommes, ont leurs instants de faiblesse à l'heure de l'agonie;

C'est que le pressentiment de la fin prochaine donne le frisson à celui-là même qui va se redresser et mourir en héros.

L'eubage renouvelle sa question, leur demandant encore de quel châtiment il fallait frapper le captif.

Les prêtres demeurèrent muets.

Mais, à la troisième question, prononcée d'une voix lente et sévère, vous les eussiez vu relever leurs têtes inclinées et regarder en face le chef des pontifes.

Ils s'avancèrent un à un.

Chacun d'eux toucha la hache d'airain qui reposait sur la table de granit, et chacun d'eux répondit :

— La mort !

L'eubage opina le dernier et dit, lui aussi :

— La mort !

Le vent n'avait cessé de souffler pendant cette sinistre délibération. La tempête était de la partie, les vagues continuaient de mugir en bondissant sur la côte, les druides se séparèrent en silence. — Ils pensaient avoir fait leur devoir, et pourtant ils tremblaient.

Le lendemain, le peuple avait été convoqué ; il y avait foule cette fois dans la forêt et autour de l'enceinte druidique. Le *dolmen,* sur lequel devait avoir lieu le sacrifice humain, se dressait au milieu de l'enceinte, et à côté du *dolmen*, l'eubage une hache à la main.

On amena la victime.

C'était un jeune guerrier qui portait le costume romain, et dont les traits rappelaient le type le plus pur de l'Italie. Aventureux comme on l'est à cet âge, il avait, sans pâlir, franchi la pointe redoutée du Raz et pénétré dans l'île de Sein. Au retour, égaré dans ces parages dont les détours lui étaient inconnus, il avait été surpris et amené devant le collége des druides, où il n'avait pas craint de confesser hautement sa religion.

Dès qu'il se vit au milieu du cercle redoutable qui l'entourait, il jeta autour de lui un regard assuré, et, malgré les terribles apprêts qu'il remarqua, il sembla encore défier ses bourreaux.

Cependant le silence s'était fait alentour, et chacun attendait avec anxiété la fin de cette scène.

L'attente ne fut pas longue.

La nuit avait emporté avec elle les vagues terreurs des prêtres gaulois.

Chacun d'eux portait un front grave et résolu.

Quand on eut fait franchir au guerrier d'Italie les barrières de l'enceinte sacrée, l'eubage s'avança vers lui.

— Tu t'appelles Pollion, lui dit-il d'une voix lente; ton père est consul, ton oncle est empereur... Tu vas mourir.

Et, comme le jeune guerrier le bravait du regard, l'eubage appuya sur son épaule sa main puissante.

Les genoux de Pollion fléchirent.

Le peuple répétait alentour :

— Fils du consul!... neveu de l'empereur!...

Pollion était prosterné auprès de la pierre du sacrifice.

L'eubage reprit :

— Les dieux t'ont condamné; les heures de ta vie sont comptées. Tu as renié la croyance de tes pères : tu vas mourir; mais, avant que la hache sacrée punisse ton parjure, les dieux que nous adorons, et que tu as abandonnés, t'accordent quelques instants pour te repentir et demander grâce.

Le jeune Romain fit un geste de refus...

— Abjure!... dit encore l'eubage.

— Jamais!... répondit la victime.

— Eh bien! que la justice des dieux soit satisfaite, et meurent, comme tu vas mourir, tous ceux qui ont commis le même sacrilége!

Pollion fit le signe de la croix et donna son âme au Dieu des chrétiens.

La hache d'airain se leva.

La foule retenait son souffle, saisie d'une inquiétude indicible, et quelques voix lointaines répétaient encore :

— Fils du consul!... Neveu de l'empereur!...

Nul, cependant, ne protestait.

La hache, brandie, tournoyait autour de la tête de l'eubage.

C'en était fait...

Du haut des collines prochaines, parmi les arbres dix fois séculaires qui couvraient la pente sacrée de la montagne, un chant céleste descendit.

C'était comme la voix douce et triste de l'antique forêt.

Le peuple s'agita, écoutant cette hymne inconnue.

Pollion s'était redressé, louant Dieu à haute voix.

La hache était tombée de la main de l'eubage.

Et les druides, pâles, se regardaient avec épouvante.

Tout avait changé d'aspect; le cercle mobile que les guerriers et le peuple formaient autour de l'enceinte, s'était brisé, et chaque spectateur, attentif, ému, interprétait à sa manière l'hésitation de l'eubage, la pâleur des druides, la joie subite du Romain!...

Les chants continuaient, cependant ils approchaient lentement, et à mesure qu'ils approchaient leurs paroles plus distinctes frappaient les oreilles!

On ne voyait pas encore, mais déjà on pouvait deviner.

— Les druidesses de l'île de Sein!... dit enfin l'eubage, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

Et ces mots coururent aussitôt avec un frémissement parmi le peuple assemblé...

Les prêtresses! les prêtresses!...

Ces femmes consacrées que jamais l'œil d'aucun mortel n'avait vues, ces femmes que tous avaient été élevés à craindre, à aimer, à révérer... les prêtresses qui avaient toujours inspiré aux fidèles un amour étrange, mêlé de terreur.

Le cercle s'ouvrit lentement, et les guerriers et le peuple se hâtèrent de former la haie sur le passage qu'elles allaient parcourir.

Les saintes filles de l'île de Sein avançaient en effet, une à une, les plus jeunes d'abord, en tunique blanche, serrée à la taille par une ceinture bleue, avec une faucille d'or au côté, un voile blanc, tombant de leur front chaste. Elles étaient belles de leur jeunesse, de leur virginité, de leur candeur, de cette pureté radieuse qui éclatait dans leurs regards demi-voilés; elles étaient belles, comme les filles consacrées aux dieux; elles avaient seize ans à peine, leur dé-

marche était chaste et voluptueuse, en même temps; leurs voix profondes et douces.

Elles passèrent au milieu des guerriers rassemblés, laissant après elles un harmonieux murmure d'admiration, puis elles allèrent se ranger en ordre autour de la pierre du sacrifice.

Derrière, marchaient en cercle, les neuf druidesses, représentant les neuf mois de l'année pendant lesquels on peut féconder la terre. Comme les novices qui les avaient précédées, elles passèrent au milieu de la foule recueillie, et la plus âgée monta lentement les degrés de pierre qui conduisaient au *Dolmen*.

Elle se tourna vers l'eubage :

—Un sacrifice humain allait s'accomplir, dit-elle alors d'une voix ferme et brève, un nouveau meurtre allait ensanglanter cette pierre sacrée, et les prêtresses de l'île de Sein n'ont pas été convoquées!...

Un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée à ces premières paroles, et le groupe des druides se resserra autour de l'eubage, comme s'ils l'eussent cru menacé.

La coutume, en effet, était que les neuf prêtresses en titre fussent convoquées à toutes les cérémonies importantes.

Dans la hiérarchie, la première prêtresse était presque l'égale du pontife souverain des druides.

— C'est un oubli coupable, poursuivit la prêtresse de la même voix ferme et accentuée, et que rien n'excuse, c'est presque un sacrilége... Qu'avait donc fait la victime pour expliquer une semblable précipitation, et quel crime lui reprochait-on pour abréger ainsi les formes ordinaires de notre justice?

—Il appartient à la religion des faux dieux, répondit l'eubage, qui reprit un peu d'assurance, il a renié la foi que suivaient nos pères, il devait mourir.

— Cependant, vous ne nous avez point convoquées à votre tribunal!...

— Le tribunal a été rassemblé suivant les rites, à l'heure de minuit, autour du *cromlech'*... La tempête grondait en mer... J'aurais craint d'exposer la vie des prêtresses en les faisant sortir de l'île.

Helma, la reine des druidesses, sourit.

— Les tempêtes, murmura-t-elle, craignent les filles de Sein, et les filles de Sein ne les craignent pas... Tu le sais bien, pontife!

Le peuple écoutait.

Les plus vieux parmi les assistants ne se souvenaient point d'avoir ouï parler de chose semblable.

— Au demeurant, s'écria l'eubage avec colère, le crime n'était pas douteux, et le Romain l'a confessé tout à l'heure.

— C'est vrai! c'est vrai! dit-on dans la foule.

— C'est vrai ! répéta Pollion.

Helma rejeta son voile en arrière. Toutes ses compagnes firent comme elle.

— Eh bien donc! s'écria-t-elle, que les dieux nous frappent toutes à la fois, comme celui que vous aviez condamné à périr, car son crime est le nôtre.

Et toutes répétèrent :

Toutes! les prêtresses vénérables et les vierges au visage charmant.

Un silence suivit.

— Que dites-vous! s'écria enfin l'eubage.

— La vérité!

— Quoi!... vous aussi!...

— Nous sommes chrétiennes!

A ces mots un nouveau frémissement parcourut l'assemblée, frémissement mêlé de pitié et de colère, d'admiration et de terreur.

La foule qui assistait à cette scène était bien diversement agitée. La plupart avaient depuis longtemps déjà entendu parler des nombreux prosélytes que la religion du Christ avait faits; chaque jour

amenait de nouvelles conquêtes; chaque jour aussi les rangs s'éclaircissaient autour des dolmens et des cromlechs.

Cependant ceux qui se trouvaient plus directement sous la main des derniers druides ne s'étaient point encore laissé ébranler, mais il ne fallait qu'une circonstance pour amener ce résultat.

Les prêtresses exerçaient, sur les esprits, un empire peut-être plus réel que les druides : ceux-ci ne régnaient que par la terreur, les filles de l'île de Sein régnaient par l'amour. Leur défection devait être le dernier coup porté à la puissance des prêtres du druidisme, et quand elles se furent agenouillées aux pieds des nouveaux autels, on put dire que le druidisme avait vécu.

L'eubage était resté interdit à cet aveu inattendu et foudroyant; les druides, consternés, baissaient la tête sans mot dire. — Enfin, le premier releva tout à coup le front; son œil brillait d'un éclat inaccoutumé, le vent, qui agitait sa longue chevelure blanche, semblait lui en faire une auréole.

Il saisit la hache qu'il avait laissé tomber de ses mains, et la brandit un moment au-dessus de sa tête.

Eh bien! dit-il d'une voix éclatante, que les dieux punissent donc les parjures, à quelque sexe qu'ils appartiennent, et que le peuple apprenne encore à respecter les arrêts rendus par ses prêtres!...

En achevant ces mots, il laissa retomber sa hache d'airain sur le front de la victime, qui roula aussitôt sur le sol.

Pollion, le Romain, était mort.

Un long cri d'horreur retentit; les prêtresses de l'île de Sein mirent à la main leurs serpes d'or, et les guerriers, franchissant pour la première fois l'enceinte sacrée, coururent leur faire un rempart de leurs corps.

La mêlée s'engagea : elle fut horrible. La foule s'était partagée en deux camps, à peu près d'égale force; tous avaient tiré le glaive du fourreau, et animés de cet enthousiasme, de cette ardeur impla-

cable que le fanatisme peut seul inspirer, chacun se rua sur un adversaire

Beaucoup y périrent. Le dolmen, immobile, baigna sa base de granit dans le sang des derniers fidèles.

Il est vrai que les filles de l'île de Sein furent contraintes de prendre la fuite, et que les druides restèrent maîtres du champ de bataille, mais le coup était porté; leur puissance, ébranlée jusqu'en ses fondements, ne devait jamais se relever

VI.

Nous avons parlé des prêtres de l'Égypte, nous avons parlé de ceux des Gaules; pour compléter la trilogie des *Tribunaux secrets* religieux, il serait à propos de ramener le lecteur à l'antiquité classique et de le faire assister aux mystères d'Éleusis. Mais la Grèce avait emprunté ses cérémonies à l'Égypte, et nous ne ferions que nous répéter inutilement.

Nous irons donc tout de suite à l'ère moderne, et nous dirons, en passant, quelques mots de l'inquisition.

Mot brûlant, dont on a si étrangement abusé, qu'un écrivain honnête a presque pudeur de le trouver sous sa plume. Nous pourrions nous dispenser d'en parler, car l'inquisition n'est en aucune façon un *Tribunal secret;* mais, tout en faisant nos réserves à ce sujet, nous avons cru ne pas pouvoir laisser de côté ce sujet, tout banal et déshonoré qu'il est par les hurleurs de la vieille école.

A Dieu ne plaise que nous prétendions défendre l'inquisition dans tous ses actes. Les bourreaux, de quelque robe qu'ils soient, n'auront jamais un avocat en nous. Mais il nous conviendrait encore moins de répéter les lieux communs impies et les fadaises préten-

dues philosophiques que ce malheureux nom de *l'inquisition* a fait jaillir des écritoires mercenaires.

Ici, comme ailleurs, nous sommes dévoués à la vérité. Les exagérations, les insultes passionnées sont comme non avenues pour nous et n'excitent que notre dédain. La lecture la plus superficielle des sources historiques prouve que l'inquisition n'est point sortie toute armée du cerveau des papes ; on ne saurait rendre le catholicisme responsable des atrocités vraies et des atrocités fabuleuses que rappelle son nom. — Nous n'en parlerons en ce lieu que pour mémoire.

En fait, loin d'être un *Tribunal secret,* l'inquisition constituait une juridiction légale, qui ne pouvait, ni ne voulait, dissimuler son existence. Seulement, et pour frapper plus directement les esprits, elle a dû souvent, mais en dérogeant au caractère de son institution, cacher ses opérations d'un voile et s'entourer de mystère.

Nous ne sommes plus dans les sombres profondeurs du temple d'Osiris ou d'Horus, ce ne sont plus les forêts impénétrables où les druides rendent leurs oracles et sacrifient leurs victimes humaines ; c'est à Rome, à Venise, en Espagne, dans le palais des papes et des rois, que la redoutable institution tient sa cour et dicte ses arrêts ; c'est sur les places publiques, en plein soleil, qu'elle prépare ses auto-da-fé.

L'inquisition est tombée sous la réprobation universelle, et c'est le sort de tout obstacle qui gêne et entrave la marche du monde. Mais à son principe, elle avait sa raison d'être, et cet obstacle était alors un boulevard qui sauvegardait l'autorité, c'est-à-dire la civilisation.

L'autorité, c'était alors la foi.

Or, au treizième et au quatorzième siècles, le doute commence à percer de toutes parts dans les explications du dogme ; la discussion

s'organise, puis s'envenime ; les esprits hésitent, puis s'enflamment. Rome a peur du chaos qui menace d'engloutir le monde.

De tous côtés, en effet, les pouvoirs politiques tendent à mettre la main sur les pouvoirs religieux. La révolte est sourde encore, mais elle existe. Il règne dans toutes les classes de la société une insubordination haineuse; l'esprit de révolte envahit toutes les questions, un grand mouvement se prépare, et ce mouvement, moitié religieux, moitié politique, attire et absorbe l'attention du Saint-Siége.

Ce mouvement, au lieu de l'arrêter, il fallait le diriger peut-être. — Mais s'est-il trouvé, depuis la naissance du monde, beaucoup de mains capables de *diriger un mouvement?*

Nous cherchons dans le passé ces mains héroïques, et nous ne les trouvons pas.

A ces flots envahissants qui menacent de briser toute entrave, et qui, soulevés par l'irritation et la colère, vont jeter leur écume jusqu'au pied du trône pontifical ; à cette marée qui croît, monte, se gonfle incessamment, prête à renverser sur sa route tout obstacle humain, il faut une digue puissante, fortement assise, poussant dans le sol des racines assez profondes pour qu'aucun effort ne puisse la briser.

Malgré l'enthousiasme qui avait signalé le départ pour les premières croisades, peut-être même à cause de la dépense extraordinaire d'enthousiasme que l'on avait faite alors, le zèle des chrétiens avait sensiblement diminué, et ils n'accouraient plus en foule, comme jadis, se ranger à l'envi autour de l'étendard sacré. Pierre l'Ermite et saint Bernard n'étaient plus ; saint Dominique et saint François d'Assises étaient morts.

Rome se trouvait donc sans auxiliaires, en dehors de ses sympathies naturelles, isolée au milieu de ce mouvement hostile.

L'heure était critique.

Dans cette situation, les papes s'adressèrent aux membres in-

fluents de la grande famille chrétienne et demandèrent à la religion elle-même des armes pour combattre ses propres enfants.

L'inquisition n'eut pas d'autre origine.

Mais ce qui distingue essentiellement, il faut le dire, cette institution de celles que nous avons vu fonctionner plus haut, c'est cet esprit de police, d'espionnage qui anime tout ce qui l'entoure. Elle a ses *affidés*, ses *familiers*, ses *espions;* par eux, elle sait tout ce qui se passe autour d'elle; elle a l'œil incessamment ouvert sur toute la chrétienté; sa police est active, éternellement éveillée; elle est partout à la fois, elle va, court, monte, descend, écoute, chemin faisant, ce qui se dit, regarde ce qui se fait, et rapporte, au retour, les paroles des uns et les actions des autres...

Elle entre si avant dans la vie commune, que l'esprit, révolté, oublie le bien qu'elle a pu faire, le mal qu'elle a dû nécessairement empêcher, et ne voit que cette obsession intolérable de l'œil incessamment ouvert.

Elle a pour ennemis, non-seulement tous ceux qui ont quelque chose à cacher, mais tous ceux qui ne veulent ni jour de souffrance dans leur cabinet, ni vasistas dans leur alcove.

C'est-à-dire tout le monde.

Aussi cette formidable institution qui ne craint rien, qui reste pendant des siècles immuable sur sa base, qui plante audacieusement les échafauds sur la place publique, en plein jour, et qui ne tremble pas quand elle écrit au fronton des palais qu'elle habite ce mot détesté: INQUISITION! ce terrible monument de la plus grande puissance qui ait existé jamais s'écroule un jour, démoli, non pas par l'horreur qu'il inspire, mais par un sentiment inoffensif et paisible, par la susceptibilité du *chez soi*...

VII.

L'inquisition souleva, dès son principe, une colère qui s'est souvent traduite par des insurrections sanglantes, et dans lesquelles les inquisiteurs n'ont pas toujours eu le dessus.

En France, la révolte commença d'abord timidement, puis, bientôt, elle grandit et prit des proportions redoutables. Dans certains lieux, on ne se contenta pas de chasser les inquisiteurs, qui eussent pu revenir, on les tua.

Il y eut une de ces exécutions, dans le midi, qui fit grand fracas et ne diminua pas les haines.

Voici comment l'affaire se passa, du moins d'après le récit d'un témoin oculaire; ce récit vaut bien la peine d'être rapporté:

« Raymond de Planha vint un jour à Monségur (les inquisiteurs étaient logés, pour le moment, au château d'Avignon, qui appartenait au comte de Toulouse), porter à Royer de Mirepoix une lettre de Raymond d'Alfaro, bailli du comte de Toulouse. Aussitôt après l'avoir lue, Royer convoqua tous les chevaliers et hommes d'armes de Monségur, et il leur annonça que s'ils voulaient le suivre, il y avait un bon coup à faire. Personne ne dit non. Il se mit donc à notre tête et nous conduisit dans la forêt de Gaillac; là, ayant fait halte, nous bûmes et mangeâmes du vin, du pain, du fromage et autre chose encore que nous envoya Bernard de Saint-Martin. Le repas n'était pas achevé, lorsque Pierre de Mazeirols parla quelque temps en secret à Royer de Mirepoix, et puis se retira en nous laissant Jorda, Pierre Viel, deux arbalétriers et vingt-cinq hommes de Gaillac, armés les uns de haches, les autres d'épées.

« Après une courte halte au château du Mas, le seigneur Royer

appela Vidal, et lui dit de choisir douze de ceux qui portaient des haches. Ce choix fait, Bernard de Saint-Martin, Balaguier et Jorda se mirent à leur tête et ouvrirent la marche dans le but de nous conduire à la maison des lépreux d'Aignonet.

« Comme nous arrivions, Raymond Goulairan sortit du château, lui troisième, et, abordant Bernard de Saint-Martin et Jorda du Mas, il leur demanda s'ils avaient choisi les hommes à la hache. Sur leur réponse affirmative, il nous dit de le suivre, et nous laissa aux pieds des remparts pour aller voir ce que faisaient les inquisiteurs dans le château. Il sortit encore, et rentra de nouveau après avoir adressé quelques mots à voix basse à Bernard; mais reparaissant bientôt avec précaution : *Les inquisiteurs vont se coucher,* dit-il, et à ces mots, Balaguier, Jorda du Mas, Jorda de Guiders, Guillem Planha, Pierre Vidal, Sicart de Ruyvert et les hommes armés de haches s'approchèrent de la porte, qui leur fut ouverte par les citoyens d'Avignonet. Raymond d'Alfaro les attendait dans le château avec quinze bourgeois ayant des bâtons et des haches, et un écuyer, l'homme de confiance des inquisiteurs, qui même leur avait servi à boire toute la soirée. Ils allèrent tous ensemble droit à la salle du comte de Toulouse, où étaient couchés les inquisiteurs, et massacrèrent Guillem Arnaud, Etienne, et neuf de leurs serviteurs ou frères.

« Il y avait alors, au milieu de ces cadavres, nageant dans leur sang, tous les personnages déjà nommés, et Raymond d'Alfaro, en pourpoint blanc, qui se vantait d'avoir assassiné deux ou trois frères avec sa massue, et répétait en se frottant les mains : — *Bien ! c'est très-bien !...* Tous les autres disaient comme lui et s'occupaient, les uns à prendre les robes et les livres des inquisiteurs, les autres à forcer des coffres. Cette besogne achevée, Raymond d'Alfaro fit donner des torches aux hommes de Monségur, et les accompagna jusque sur la grande route, où les attendait un gros de leurs compagnons. Arnaud Roger criait de toutes ses forces : — *Chabert ! Fortis ! ame-*

nez les chevaux! — *Eh bien!* demandèrent tout de suite à Raymond d'Alfaro les chevaliers qui étaient restés, *est-ce fait?* — *Oui.* répondit celui-ci, *retirez-vous aussi heureusement.* »

Si les inquisiteurs avaient eu jusqu'alors l'idée d'adoucir la rigueur de leur mission, on comprend qu'une résistance qui s'annonçait d'une façon aussi sanglante dut les en détourner. Ce fut une guerre ouverte et sans merci. On leur donna le droit d'appeler *représailles* les exécutions de leur fanatisme sauvage.

Ces représailles devaient être terribles.

On connaît toutes les horreurs, toutes les cruautés qui ont signalé la guerre entreprise contre les Albigeois, les massacres de Toulouse, de Béziers, de Carcassonne, d'Albi.

Ces monstruosités, commises au nom de la foi par des misérables, tous ces carnages sans nom, et les *auto-da-fé* de l'Espagne, voilà quels souvenirs réveille le mot *inquisition.*

C'est la nature humaine d'oublier le bien pour se souvenir exclusivement du mal.

Et vraiment, nous ne nous sentons pas le courage de discuter, les pieds dans le sang!

Il serait bien facile de réduire à leur juste valeur les déclamations naïves des écoliers de soixante-dix ans qui font de la vertu avec les pages falsifiées de l'histoire.

Mais, d'un côté, ces vieilles gens ne valent pas beaucoup la peine d'être réfutées.

De l'autre, il faut parler le moins possible sur ce sujet odieux, fastidieux, usé, s'il en fut, et traîné dans tous les almanachs.

Encore quelques mots, et nous passons

VIII.

Quand l'Inquisition vit qu'elle allait devenir un objet de réprobation universelle, elle comprit que, comme les institutions analogues de l'antiquité, elle devait, pour perpétuer son empire, couvrir son berceau d'un voile impénétrable et entourer ses opérations de mystère.

Alors, bien qu'elle fonctionnât ouvertement, et qu'elle mît même une certaine audace dans ses actes, elle institua ces *Tribunaux secrets* dont l'image est restée profondément gravée dans l'esprit de chacun, et qui est encore pour tous un sujet d'épouvante.

En Espagne surtout, elle reçut en peu de temps tout son développement formidable. Les princes, les nobles, le peuple, tout courut au-devant d'elle, demandant à devenir son complice.

On parla de l'Inquisition avec de singuliers frissons ; la peur augmenta encore les proportions du fantôme, et une même terreur pénétra dans toutes les classes de la société.

En Espagne, d'ailleurs, le pays était habité par un grand nombre de Juifs, que l'on savait fort riches ; par toute une population de Maures, que l'on savait fort attachés à la religion de leurs ancêtres.

En cherchant à les ramener à la religion du Christ, c'était bien plutôt un acte politique qu'un acte religieux que l'on accomplissait ; et, sous ce rapport, l'Inquisition rendit des services incontestables à l'État, soit qu'elle sévît contre les anciens possesseurs du sol, soit que, étendant son action, elle allât chercher ses victimes jusque dans le Brabant.

Le comte d'Egmont, qui a inspiré un si admirable drame à Gœthe, fut certainement bien plus la victime du duc d'Albe, qui représentait la cour d'Espagne, que celle de l'Inquisition, et ainsi de tant d'autres !

Maintenant, ces réserves faites, il est certain que l'Inquisition rentre dans notre cadre; il est certain qu'il faudra lui consacrer un acte de ce drame où doivent passer tous les mystères. Quand l'Inquisition, déviant de sa route, se réunira en Tribunal secret, nous parlerons de l'Inquisition. Et peut-être pourrons-nous montrer sous un jour inconnu, sous un aspect moins bourgeoisement mélodramatique, cette sombre mise en scène des bourreaux sans foi.

IX.

Après avoir parlé aussi succinctement que possible des *Tribunaux secrets,* qui ont emprunté à leur origine un caractère plus essentiellement religieux, disons encore quelques mots sur les diverses institutions du même genre que leur nom populaire a consacrées, et qui ont été le préoccupation mystérieuse du moyen âge.

Ces tribunaux séculiers n'eurent pas une influence moindre que les autres, et les associations qui les instituaient ont joué un rôle immense dans l'histoire.

Nous en choisissons trois.

Les *assassins,* les *francs-juges*, les *templiers.*

Ces trois associations, différentes de mœurs, de tendances, de caractère, ont eu cependant plus d'un point de contact entre elles, et offrent à l'analyse de singulières ressemblances. M. Michelet, ce magnifique écrivain, qui a de si puissants éclairs quand il n'est pas tenu par sa fièvre chaude, a appelé les templiers « le dernier rêve du moyen-âge. »

Les assassins semblent, au contraire, un défi porté à la raison humaine, que rien n'explique, que rien ne justifie, et cette institution a quelquefois de si étranges allures, de si audacieuses ambitions; elle

commet de temps à autres des actes si insensés qu'il est à peine permis de croire à la réalité de son existence.

Les francs-juges ont, eux, une figure spéciale, une physionomie personnelle qui les distingue et les différencie des institutions analogues.

Les francs-juges ont pris naissance, dit-on, à cette époque valeureuse de l'histoire, où Charlemagne fonda son immense empire.

Charlemagne avait rempli l'Europe du moyen-âge du bruit de ses exploits, depuis l'Espagne jusqu'à l'Èbre, tout pliait en Occident sous ses armes victorieuses.

Charlemagne fut un grand empereur, il apporta beaucoup de cette grandeur qui était le plus beau côté de son caractère, dans sa politique, dans ses conquêtes, jusque dans ses cruautés.

L'Aquitaine, la Gascogne, la Lombardie, l'Italie presque tout entière, la Souabe, la Bavière, la Franconie, la Saxe, la Hongrie, la Transylvanie, l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, ne formaient plus qu'un vaste État, au-dessus duquel planait le génie du nouvel empereur.

Et tout à coup, au plus beau moment de cette domination sans limites, voilà que des ambassadeurs, à longue robe, arrivent à la cour du maître de l'Occident.

C'est l'impératrice Irène qui fait offrir à l'empereur sa main et tout un autre empire.

L'empire d'Orient!

De sorte que l'univers se trouva sur le point de n'avoir qu'un seul maître.

Et c'eût été assurément le plus beau de tous les spectacles que ce monde cosmopolite avec la fraternité universelle réalisée et la guerre impossible!

Quoi qu'il en soit, la puissance de Charlemagne était sans rivale, mais composée d'éléments hétérogènes qui tendaient nécessairement à se séparer.

Cet immense empire avait besoin, pour subsister, du génie d'un maître énergique; les peuples d'Allemagne surtout, et particulièrement les Saxons, étaient continuellement en révolte ouverte contre ses lieutenants, et il s'était vu contraint d'aller lui-même les châtier jusqu'à cinq reprises différentes.

Rien ne pouvait dompter l'obstination farouche de ces vaincus : ni les châtiments, ni les bienfaits.

Charlemagne n'était cependant pas toujours à portée de les faire rentrer dans la soumission, et il dut souvent user envers eux d'une dureté exemplaire, qui servît à dissuader les peuples voisins de les imiter.

Une fois entre autres, qu'ils avaient impitoyablement massacré certains émissaires envoyés pour leur rendre la justice, Charlemagne résolut de tirer une vengeance éclatante d'un pareil crime. Il envahit leur pays et y mit tout à feu et à sang; mais, loin de les contenir, ce châtiment ne servit qu'à irriter leur fierté; ils refusèrent de se soumettre et quatre mille d'entre eux furent décapités.

La soumission n'était donc qu'apparente de ce côté. Charlemagne avait trop de génie et une intelligence trop nette de sa position, pour ne pas comprendre que tous ces peuples ne manqueraient pas de profiter des premiers troubles qui suivraient sa mort pour reconquérir leur liberté.

Charlemagne aimait singulièrement ses peuples.

Un jour même on l'avait vu pleurer au récit des incursions que les Normands faisaient sur les bords de la Méditerranée : si ces hommes, s'était-il écrié, osent se livrer à de pareilles entreprises de mon vivant, que n'oseront-ils pas quand je ne serai plus?

Cette crainte paraît avoir été la préoccupation de ses derniers jours. Aussi, dès qu'il eut associé Louis-le-Débonnaire, son fils, à l'empire, il ne lui cacha aucune des difficultés de la situation, et chercha à le mettre en garde contre toute surprise.

Il lui laissait le plus vaste empire qui fût alors au monde. Cet

empire lui appartenait. Il l'avait acheté par bien des combats, bien des luttes, des défaites bien cruelles, des victoires bien sanglantes. La prévision qu'un jour viendrait où cet empire tomberait et se déchirerait peu à peu, par lambeaux, où tous ces peuples se sépareraient violemment, s'arrachant à un joug qui était leur sauvegarde et leur puissance, mais qui leur paraissait déjà trop lourd, empoisonna sa vieillesse.

Il ne crut pas que les recommandations qu'il adressait à Louis-le-Débonnaire fussent suffisantes, il pensa au contraire qu'il était urgent de fonder une institution qui vînt secrètement en aide au pouvoir du prince, qui pût à tout instant prévenir les révoltes, punir les coupables, et retenir ainsi, par la terreur qu'elle inspirerait, ceux qui tenteraient de rappeler aux peuples vaincus leur liberté perdue.

C'est ainsi que commencèrent les *francs-juges.*

Certainement l'institution n'était pas à cette époque ce que nous la verrons être plus tard. Ce n'est encore qu'une police active et vigilante, dont les yeux sont incessamment ouverts, et qui veillent sans trêve ni repos à la conservation des priviléges des rois francs; mais on y reconnaît déjà les germes de son organisation future.

Il est vraisemblable que les *missi dominici* durent entrer dans la composition des premiers *Tribunaux secrets.* Dans le principe, ces envoyés n'avaient d'autre mission que de rendre la justice à ceux qui la demandaient, et de tenir l'empereur au courant de tout ce qui se passait dans les provinces trop éloignées du siége de l'empire pour qu'il pût en être instruit par lui-même.

La mission de ces envoyés devint bientôt secrète au lieu de rester publique.

Ils eurent un tribunal caché où il rendirent mystérieusement la justice, au lieu du tribunal imposant devant lequel ils avaient eu jusqu'alors l'habitude de faire comparaître les coupables.

Ces envoyés s'appelèrent d'abord *grands-juges*, et ce ne fut que plus tard et quand l'association eut pris tous ses développements que le nom de *francs-juges* leur fut attribué.

X.

L'association des templiers fut fondée en 1118 par neuf chevaliers français qui s'étaient établis en Palestine.

L'Afrique exerçait alors sur toutes les imaginations une fascination étrange ; il suffisait au pape d'agiter un instant l'étendard sacré du Christ pour voir accourir autour de lui une armée innombrable de chrétiens enthousiastes et dévoués jusqu'à la mort; chacun brûlait d'aller s'agenouiller au pied du saint sépulcre et de guerroyer contre les infidèles; l'Europe tout entière se fût précipitée vers Jérusalem, si telle avait été la volonté du pape.

On conçoit que, dès le début des croisades, on ait senti la nécessité de fonder, sur les lieux mêmes où la guerre allait s'établir, un ordre tout à la fois militaire et religieux, destiné à conserver et à transmettre à ceux qui arrivaient les traditions du passé, afin que ces traditions pussent se perpétuer jusque dans l'avenir le plus reculé.

L'ordre du Temple, c'était la guerre sainte devenue permanente, protégeant les pieux pélerinages des Européens, défendant la croix du Christ contre les terribles entreprises des barbares.

C'était aussi un immense caravansérail où les pélerins venaient se reposer en toute sécurité des fatigues d'un voyage long et rempli de danger.

A cette époque de foi ardente et de dévouement aveugle, l'ordre du Temple sembla être la personnification complète des besoins qui

tourmentaient tous les esprits. Il avait été fondé sous un ciel chaud et brûlant : il accomplissait formellement ce que les rois d'Europe eux-mêmes n'exécutaient peut-être qu'une seule fois dans toute leur vie, et il avait pour mission la plus grande, la plus noble, la plus sublime de toutes les missions, la garde du saint Sépulcre.

En peu de temps, l'ordre prit une extension considérable et compta parmi ses membres les plus illustres chevaliers de la chrétienté.

Dès l'année 1128, le concile de Troyes crut devoir leur accorder des encouragements, et saint Bernard écrivit pour eux la règle qu'ils ont suivie depuis.

Dès le début, du reste, ils sont distingués de la plupart des ordres religieux ou militaires. « Ils vivent, dit saint Bernard, sans avoir rien en propre, pas même leur volonté, vêtus simplement et couverts de poussière, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, le regard fier et sévère. A l'approche du combat, ils s'arment de foi au dedans et de fer au dehors. Leurs armes sont leur unique parure ; ils s'en servent avec courage dans les plus grands périls sans craindre ni le nombre, ni la force des barbares ; toute leur confiance est dans le Dieu des armées, et, en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine, en un mot, sainte et honorable.

« Cheveux tondus, poils hérissés, souliers couverts de poussière, voilà le templier ! Noirs de fer, noirs de hâle et de soleil, ils aiment les chevaux ardents et rapides, mais non parés, bigarrés, caparaçonnés. Heureux genre de vie, ajoute le vénérable abbé de Citeaux, dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer avec joie et la recevoir avec assurance ! »

Les chevaliers de l'ordre du Temple menaient une vie extraordinairement active et sobre, ils évitaient toute superfluité dans leur nourriture et dans leurs vêtements ; ils vivaient en commun sans femmes ni enfants.

Lorsqu'une trêve leur laissait quelques instants de loisir et de

repos, on ne les voyait point se répandre au dehors pour satisfaire un vain sentiment de curiosité, on les trouvait presque constamment dans cette demeure que le roi de Jérusalem leur avait concédée près du Temple. Leur plus chère occupation était de fourbir leurs armes ou de mettre leurs vêtements en état.

La moindre parole insolente, le moindre murmure même, était puni sévèrement. Ils ne connaissaient ni les échecs, ni les dés; fuyaient avec horreur les bouffons et les charlatans, et n'aimaient rien tant que de combattre les infidèles, et protéger les pélerins de la Terre-Sainte.

C'était au milieu de la mêlée surtout qu'il fallait les voir. Ils se préparaient à l'action avec toutes sortes de soins et de prévoyance, et quand le moment était venu et que le signal avait été donné, ils se précipitaient courageusement en avant sans compter le nombre de leurs ennemis, remettant à Dieu seul le sort de la bataille : ils alliaient ainsi *la douceur du moine et la valeur du soldat.*

Voilà le tableau magnifiquement chrétien que présentait alors cet ordre qui devait tomber depuis sous un faisceau de honteuses accusations.

Les historiens du temps sont unanimes pour représenter les chevaliers du Temple comme des modèles accomplis des plus hautes et des plus fières vertus; s'ils dégénérèrent, ce qui les fit dégénérer ne peut être dit en quelques lignes. Cela sort du cadre d'une introduction et rentre dans le corps même de notre ouvrage.

Nous fouillerons dans tous ses détails cette grande et malheureuse institution.

Nous séparerons le vrai du faux, les sources à la main, et nous les ferons vivre dans le majestueux drame de leur fin.

Auparavant, nous pénétrerons au fond de leurs prieurés devenus opulents, et nous dirons ce qu'étaient ces pratiques secrètes qu'on a si fort incriminées. Les templiers avaient eux aussi leurs *Tribunaux*

secrets, et nous verrons dans quel but ces tribunaux étaient institués, quelle forme ont leur avait donnée, et à quel usage ils servirent.

XI.

Les *Assassins* n'ont point eu d'abord les proportions d'une institution.

C'était tout simplement une secte, et l'on sait que dans cette partie du monde qui formait l'ancien Orient, les sectes furent toujours nombreuses et puissantes.

Un des disciples les plus fervents de cette secte, Hamed, surnommé Karmath, développa la doctrine du maître et la poussa jusque dans ses dernières conséquences. Il enseignait que rien n'est défendu, et que par conséquent tout est permis; ce qui rentrerait assez dans le formulaire de M. de la Palisse; qu'il est indifférent que les actions des hommes soient bonnes ou mauvaises, ou, pour mieux dire, qu'elles sont toutes bonnes; qu'il faut tout rapporter au pur et irréprochable Iman *Massoun* comme à l'idéal du souverain, et qu'enfin il devenait urgent d'exterminer les bons ou mauvais princes, sans distinction.

Selon Hamed, il n'y avait pas de bons princes, et, sous prétexte de rechercher le prince parfait, il voulait rompre les liens qui attachaient les peuples, à la religion et au gouvernement.

La doctrine était audacieuse! En peu de temps, elle se répandit de tous côtés, et, pendant un siècle, les fanatiques partisans d'Hamed ravagèrent tout le pays. Une fois même, sous ses ordres, ils s'emparèrent de la Mecque, la cité sainte.

Plus tard, la doctrine fut protégée par quelques princes orientaux,

et les adeptes purent alors se réunir ouvertement au *Caire*, le lundi et le mercredi de chaque semaine.

Ces assemblées étaient fréquentées également par les hommes et par les femmes, qui avaient des loges séparées.

La grande loge dans laquelle ces réunions avaient lieu s'appelait *Maison de la sagesse.*

Elle était abondamment pourvue de livres, de professeurs et d'employés.

Chacun indistinctement pouvait y entrer et demander tout ce dont il avait besoin, encre, plume ou parchemin.

Cette espèce d'académie, où le khalife lui-même professait souvent la doctrine, possédait deux cent cinquante mille ducats de revenu, avec lesquels elle soldait ses professeurs et ses employés, et pourvoyait aux besoins de l'enseignement des sciences et de la doctrine secrète.

Ceux qui désiraient faire partie de la société devaient se présenter, vêtus de blanc, aux réunions des lundi et mercredi; et, quand ils offraient toutes les garanties demandées, on commençait les diverses cérémonies de l'initiation.

Il y avait neuf degrés dans l'initiation.

Premier degré. — On exigeait du postulant une confiance absolue, une obéissance aveugle.

Deuxième degré. — On lui imposait l'obligation de reconnaître l'imamat comme une institution divine et comme la source de toute science.

Troisième degré. — On apprenait à l'initié son nombre, qui était toujours le nombre sept. Sept était un nombre sacré : Dieu a créé sept ciels, sept terres, sept mers, sept planètes, sept couleurs, sept sons, sept métaux.

Quatrième degré. — On enseignait le commencement du monde. Il y a eu sept législateurs divins; chacun d'eux a eu sept disciples.

Cinquième degré. — Les sept prophètes ont eu douze apôtres. Le nombre douze est le nombre parfait par excellence. Le zodiaque a douze signes, l'année douze mois, Israël douze tribus, les quatre doigts de la main douze phalanges, etc.

Sixième degré. — On enseignait que toute législation religieuse devait être subordonnée à la législation générale ou philosophique.

Septième degré. — Le mysticisme remplaçait la philosophie, doctrine de l'initié.

Huitième degré. — Doctrine positive en matière de religion. Les initiés étaient préparés à concevoir Dieu et les prophètes, le ciel et l'enfer. Avant de franchir le dernier degré, ils devaient s'avouer convaincus que toutes les actions humaines sont indifférentes, et que la religion ne consiste pas dans les pratiques extérieures, mais qu'elle est toute dans le culte intérieur.

Neuvième degré. — NE RIEN CROIRE ET TOUT OSER.

Cette secte audacieuse, et qui avait déjà fait de nombreux prosélytes, n'est pas celle que l'on a connue depuis sous le nom de secte des Assassins. Cette dernière n'en est qu'une branche, mais elle ne tarda pas à dépasser bientôt les proportions de la secte mère.

Hassan en fut le fondateur et l'un des plus redoutables chefs.

Hassan n'était assurément pas un homme ordinaire. Il avait étudié le Koran et le Senma, sous le célèbre Mowafek-Nischabouri, alors âgé de quatre-vingts et quelques années; il visita successivement la cour du sultan Seld Jonkid, les principales villes d'Égypte et la Syrie.

Une fois entre autres, surpris au milieu de la mer par une tempête furieuse qui menaçait de briser le frêle vaisseau à bord duquel il était monté, ses compagnons le voyant demeurer calme et inaccessible à la peur, l'entourèrent, pâles d'effroi, lui demandant pourquoi lui seul il ne tremblait pas?

Notre Seigneur, leur répondit Hassan, m'a promis qu'aucun mal-

heur ne m'arriverait; voilà pourquoi mon cœur est ferme à toute crainte.

La tempête s'apaisa, dit-on, presque aussitôt, et les compagnons d'Hassan abordèrent sains et saufs en Syrie.

Hassan ne tarda pas à y trouver de nombreux adeptes, avec l'aide desquels il s'empara audacieusement de la forteresse d'Allamont, l'année 1090 de l'ère chrétienne, et 483 après la fuite de Mahomet.

La forteresse d'Allamont avait jusqu'alors été réputée imprenable; c'était, en quelque sorte, un repaire de vautours, et ce ne fut qu'à un coup inespéré de la fortune qu'Hassan dut de s'en rendre maître. Ce ne fut non plus qu'à partir de ce moment que la secte des Assassins commença véritablement ses opérations.

On a prétendu que cette secte s'était unie à diverses reprises aux templiers, et qu'il y avait eu entre les deux sociétés une certaine filiation. Nous ne le pensons pas. — Que les templiers aient cherché à s'unir, dans le principe, aux assassins, nous ne voyons pas trop jusqu'à quel point il y aurait lieu de leur en faire un crime.

Les templiers étaient isolés et peu nombreux; les armées que l'on envoyait en Asie y arrivaient, pour la plupart, indisciplinées et surtout peu propres au genre de guerre usité dans ces contrées.

Les assassins, au contraire, avaient vieilli dans ces sortes de combats; ils connaissaient à fond les ruses de leurs ennemis; ils savaient à propos exciter le fanatisme et réveiller l'enthousiasme des hommes qu'ils avaient à diriger.

Nul doute que si les templiers et les assassins se fussent entendus et eussent combattu de concert, la guerre des Croisades n'eût pas coûté tant de sang à l'Europe.

Il ne faudrait voir, dans la liaison problématique qui a pu exister un instant entre ces deux sociétés si distinctes par leurs principes, qu'un fait isolé et purement accidentel.

C'est bien peu connaître l'esprit de l'ordre du Temple que de

penser qu'il ait pu oublier sa propre grandeur et sa propre dignité jusqu'à emprunter à la secte des assassins, alors universellement réprouvée, sa morale et sa doctrine. — Les chevaliers du Temple ont bien pu s'allier à eux pour combattre, jamais pour prier!...

XII.

Les trois associations dont nous venons de parler ont eu chacune des *Tribunaux secrets*. Nous verrons plus loin quels singuliers rapprochements l'histoire nous fournit sur les détails de leur organisation. Toutefois, faisons remarquer, dès maintenant, quelle différence profonde ressort de l'examen de leurs doctrines, et quelle distance sépare le but qu'elles veulent atteindre.

Les FRANCS-JUGES sont institués pour veiller à la conservation des priviléges des rois Franks; les ASSASSINS veulent exterminer tous les princes bons ou mauvais; — les TEMPLIERS n'ont d'autres désirs que de faire la garde autour du saint Sépulcre, et de le défendre contre les attaques impies des infidèles.

Les assassins n'ont ni foi ni morale; ils prêchent ouvertement contre toute religion et tout gouvernement établi.

Enfin, tandis qu'il règne dans l'institution des FRANCS JUGES un certain air de personnalité et d'égoïsme, qui se révèle dans chacun de ses actes, l'association des templiers, au contraire, se distingue essentiellement par son caractère de dévouement et de générosité

Les *Francs-Juges*, c'est l'esprit centralisateur de l'empereur Charlemagne, luttant contre les premiers envahissements de la féodalité naissante;... c'est une institution particulièrement politique, et qui ne va que rarement chercher hors de son domaine, ses membres ou ses victimes!...

Les *Templiers*, c'est l'esprit militaire et religieux du moyen-âge, l'activité chevaleresque de cette époque de croyance, le dévouement, la foi, l'incarnation de toutes les idées qui remuaient le monde d'alors...

Quand les templiers s'entourent de mystère, quand ils cachent leurs réunions d'un voile, c'est la foi qui les inspire, et quand ils frappent la victime désignée, c'est en quelque sorte un holocauste qu'ils offrent à Dieu!

Les *Assassins*, au contraire, c'est une aberration philosophique, une idée insensée, éclose un jour sous les ardeurs du soleil brûlant d'Asie, au cerveau de quelque malade lycanthrope : c'est le sensualisme de l'Orient érigé en religion, tous les instincts matérialistes du cœur humain.

Un abîme sépare cette association, qui a pour but le meurtre, le viol et le pillage, des associations que nous avons vues jusqu'ici!... Elle ne se rapproche de celles dont nous avons parlé plus haut, que par un certain caractère de la forme, et tout au plus quelques détails du fond.

Telles sont donc ces trois associations qui ont été, avec les *Francs-Maçons* dont nous allons parler, la préoccupation de tous les esprits amis du merveilleux! Les deux premières ont exécuté de grandes choses, elles ont pesé d'une manière importante dans l'histoire, et ont rendu de grands services à l'humanité.

La dernière n'a réellement d'importance historique que si on la considère dans son étrangeté, dans son audace...

A ces époques de transformation, nous pourrions dire même de barbarie, quand les peuples savent encore à peine marcher dans cette voie qui doit les mener plus tard à la liberté, quand aucune loi civile bien positive n'a encore défini précisément les droits et les devoirs de chacun, les *Tribunaux secrets* peuvent être considérés comme une institution essentiellement libérale, chargée de sauve-

garder les droits des faibles, et de circonscrire les droits des forts.

Plus tard, quand la civilisation est assise, quand la loi règne souverainement, quand l'autorité, cette fortune des nations, a sa base solidement et largement établie, les Tribunaux secrets ne sont plus qu'une parade inutile, à moins qu'ils ne soient un refuge de conspirateurs vulgaires.

Cette distinction est tout dans l'appréciation des faits qui composeront notre œuvre.

Impossible de nier l'utilité première des Tribunaux secrets; on se tromperait gravement si l'on pensait que ces tribunaux n'ont été la plupart du temps qu'une œuvre de fantaisie éclose au caprice de quelque haut baron.

Les *Francs-Juges*, entre autres, qui sont devenus des conjurés de cabaret, eurent d'abord la mission la plus haute et servirent plus réellement la cause de la société.

Tout était abandonné au hasard; les lois, les seules lois qui existassent, étaient livrées à l'interprétation arbitraire des princes, des seigneurs, quelquefois même de la foule ignorante, capricieuse, injuste, passionnée; il fallait un frein à tous ces sentiments désordonnés qui grondaient dans toutes les poitrines, il fallait une loi plus forte que toutes les lois, une justice plus imposante que la justice banale; et l'on inventa une justice de mystères, une loi de terreur!...

La première fois qu'un homme, chevalier ou baron, manant ou gentilhomme, rencontra sur son chemin, le cadavre d'un autre homme couché sur le revers de la route, ou pendu à la plus basse branche d'un chêne séculaire, portant encore dans sa poitrine ouverte le poignard aux chiffres inconnus de la *Sainte-Vehme*... ce jour-là, cet homme eut un frisson d'épouvante, et passa son chemin sans oser regarder en arrière...

Puis, quand on sut que la victime inconnue avait été assassinée à l'heure de minuit, que l'assassin portait un large manteau sur ses

épaules, un sombre chapeau sur son front, un masque noir sur son visage; qu'il avait prononcé en frappant des mots mystérieux, comme s'il eût notifié au mort une sorte de sentence... l'épouvante gagna de proche en proche, et bientôt il ne fut plus question que des exécutions terribles de la Sainte-Vehme.

Chacun trembla, et depuis la chaumière du paysan jusque dans les palais des hauts seigneurs, la peur régna en souveraine : peur salutaire qui épargna, sans doute, bien des crimes à l'humanité, et dut servir de frein à toutes les passions déchaînées.

C'est là, sans doute, si l'on veut discuter avec les idées de notre époque, une institution justiciable du procureur de la République; mais il n'y avait point encore de république à cette époque, et il n'y avait pas non plus de procureur.

Tout cela n'était assurément pas fort orthodoxe; il eût été préférable d'avoir affaire à une justice légalement organisée, mais cette justice n'existait pas, et nous répétons qu'il est fort heureux qu'une justice extrà-légale l'ait remplacée.

Le mal, c'est que l'institution ait pu survivre à sa propre nécessité.

Le mal, encore, ce sont les tristes copies de ces grands tableaux, copies vivantes qui se cachent, dit-on, encore, dans nos caves et qui font peur aux rats de nos celliers.

On se moque des bons hommes à ailes de pigeon qui présentent à nos yeux surpris la tournure des marquis de Molière.

N'est-il pas permis de se moquer un peu du bonnetier ou du notaire paisible qui se voit obligé de porter un poignard sous sa chemise et de jurer de temps en temps la mort des tyrans?...

XIII.

Nous avons jeté un coup d'œil sur les principales associations de l'antiquité, sur celles du moyen-âge, auxquelles la tradition rapporte l'établissement des *Tribunaux secrets.* Nous les avons vues dans leur ensemble, à leur origine ; nous avons essayé de tracer les traits généraux de leur caractère. Les unes ont été uniquement religieuses, et ce sont particulièrement celles de l'antiquité ; les autres, plus modernes, ont été, tantôt politiques, tantôt militaires, tantôt purement philosophiques. Que le lecteur nous permette de terminer cette rapide analyse par l'examen aussi succinct d'une association qui, après avoir commencé au moyen-âge, avec des tendances éminemment sociales, s'est transformée peu à peu, et est arrivée jusqu'à nos jours avec un caractère plus spécialement civil. — Nous voulons parler des Francs-Maçons.

Les *francs-maçons* font remonter leurs commencements au temple de Salomon. C'est une bonne noblesse, bien plus vieille du moins que celle des Croisades.

Nous n'irons pas chercher si loin leur origine.

C'est à la fondation de la cathédrale de Strasbourg que nous la trouverons. Il existait, il est vrai, à cette époque, bon nombre de loges de *maçons libres;* mais Erwin de Steinbach en institua une semblable à Strasbourg, et c'est à celle-ci que l'empereur Rodolphe accorda des franchises, vers l'année 1275.

Ces franchises ont été les éléments constitutifs de toutes les associations de ce genre qui se sont fondées depuis.

Cette institution était assurément le fruit d'une pensée généreuse ; c'était établir, au moyen-âge, un lien de confraternité entre tous les travailleurs. Tous les membres de ces sociétés rudes et franches de

tailleurs de pierre, mus par le sentiment profond de leur art, pouvaient ainsi parcourir la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Europe à peine civilisée, certains de trouver, partout où ils s'arrêteraient, cette loyale hospitalité qu'en retour ils savaient pratiquer à l'égard de ceux qu'ils appelaient leurs frères.

« Favorisées par le système d'élection et d'association, dit Daniel Rainée, réglées par une hiérarchie intellectuelle et morale qui plaçait le plus capable au sommet, ces confréries de constructeurs firent fleurir tous les arts, et en particulier l'art d'élever des édifices. L'enfant du peuple, comme le fils du prince, aidait sans doute avec un zèle et une ardeur extrêmes, avec une foi sincère et fervente, à l'exécution de la pensée de l'architecte, à la construction de ces vastes cathédrales, que nous admirons encore avec étonnement, après cinq ou six siècles d'existence. »

La loge de Strasbourg, — en allemand *Hutten,* était comme une immense ruche où chacun venait déposer le fruit de ses études, de ses travaux, de ses voyages, pour en faire profiter tous les travailleurs-unis. C'était encore, si l'on aime mieux, une sorte de caravansérail, où l'artiste nomade pouvait se reposer de ses longues fatigues et se préparer par un échange sympathique de conseils et de leçons à de nouvelles luttes, à de nouveaux travaux !

Elle reconnaissait pour patrons les quatre tailleurs de pierre *couronnés.*

La légende de ces saints se trouve dans Jacob de Voragine et Ribadeneira. Ils se nommaient *Sévère*, *Sevérien*, *Carpophore* et *Victorin.* On raconte que l'empereur Dioclétien, ayant appris qu'ils étaient chrétiens, voulut les forcer à sacrifier aux faux dieux. Comme ils s'y refusèrent, il les fit mettre à mort et jeter dans le Tibre. Mais le lendemain de ce meurtre, on trouva sur le rivage quatre couronnes que le fleuve avait rejetées de son sein pendant la nuit.

La prospérité de cette loge de Strasbourg dépassa bientôt les es-

pérances de son fondateur, et au moment où il mourut, toutes celles de l'Allemagne reconnaissaient officiellement sa suprématie.

Plus tard, son influence s'étendit encore, et l'œuvre d'Erwin de Steinbach acquit une influence telle, qu'en 1459, les différents maîtres des loges particulières s'étant assemblés à Ratisbonne, ils signèrent un acte de confraternité par lequel ils établirent le chef de la cathédrale de Strasbourg pour grand-maître unique et perpétuel de la Confrérie générale des Maçons libres de l'Allemagne.

Ces sociétés du moyen-âge présentent des caractères particuliers qui donnent une large idée de l'esprit qui les dirigeait.

La société de Strasbourg embrassait toutes celles de l'Allemagne. Elle tenait son *Tribunal* dans la loge, et jugeait sans appel toutes les causes qui lui étaient soumises, selon les règles et les statuts de la Confrérie.

Les membres de l'association n'avaient aucune communication avec les autres maçons qui ne savaient employer que le mortier et la truelle.

Ils adoptèrent pour marques caractéristiques tout ce qui pouvait se rapporter à leur métier, qu'ils regardaient comme un art bien supérieur à celui des simples maçons. L'équerre, le niveau, le compas devinrent leurs attributs. Résolus à faire un corps à part dans la foule des ouvriers, ils imaginèrent des mots de ralliement, des attouchements pour se reconnaître et des signes pour se distinguer. Ils nommaient cela, le *signe des mots*, DAS WORTZEICHEN, le *salut*, DER GRUSS.

Tant que l'institution ne dépassa pas les proportions d'une association d'ouvriers intelligents, elle conserva le même caractère, s'immobilisant, pour ainsi dire, dans la même forme immuable. Mais plus tard, les mœurs changeant autour d'elle, elle laissa s'introduire dans son sein des éléments nouveaux, elle se transforma presque complétement, et devint cette association sans nom, presque sans idée, que nous connaissons sous l'appellation de *Francs-Maçons*

Cette nouvelle association eut ses mystères, ses épreuves secrètes ses Tribunaux, comme les autres associations, et, il faut bien le dire, l'attrait qu'elle offrait à l'imagination devint si puissant, qu'en peu de temps elle acquit une haute importance et ne put bientôt plus compter ses membres. Mais elle tomba par l'excès même de son importance numérique.

Dès que tout le monde fut initié, elle n'eut plus de secrets pour personne ; dès qu'on n'en eut plus peur, on en rit. Le ridicule s'en mêla, et rien ne tue comme le ridicule.

D'ailleurs, la facilité avec laquelle chacun pouvait entrer dans l'association et s'en faire recevoir membre, déconsidéra l'institution; et aujourd'hui encore, bien qu'elle existe de fait, elle a cessé moralement de vivre et peut tout au plus végéter en se rattachant au titre d'association de bienfaisance.

C'est au dix-huitième siècle que la *franc-maçonnerie* a joui d'une haute influence.

A cette époque, en effet, tout ce qu'il y avait d'intelligent, d'actif, s'était précipité à l'envi vers cette réunion. C'était un point de contact, on y pouvait échanger à l'écart, loin des regards des puissants du jour, les idées de régénération qui étaient partout en fermentation, on pouvait s'y croire libre, on pouvait y conspirer!

Or, il est si doux de conspirer, quand on n'a pas autre chose à faire!

C'était un refuge pour les esprits chercheurs, pour les philosophes, pour les inquiets, pour les ambitieux ; le succès fut inouï.

Pour le vulgaire, on s'occupait de toutes sortes de choses ; on discutait le rite écossais, le rite égyptien. On parlait des insignes particuliers, des emblèmes, des figures symboliques. Pour les esprits sérieux, on s'agitait, on s'unissait dans l'ombre, on discutait les *Droits de l'homme*, on préparait l'avénement de la révolution française.

Singulière association, et plus singulière époque!

Descendez un moment cet étroit escalier qui conduit dans une sorte d'antre où l'œil de la police plonge, dit-on, tous les jours.... Regardez à travers cette porte si bien close, et que garde un homme silencieux, une baguette blanche à la main. Voici ce que vous apprendrez !...

Selon le rite égyptien, il n'y a que trois grades dans la *franc-maçonnerie !... apprenti — compagnon — maître*. Ceux que l'on admet à la régénération morale, c'est-à-dire à l'initiation, doivent passer successivement par ces trois grades pour arriver à la perfection désirée.

Les cérémonies qui accompagnent l'initiation aux deux premiers grades sont sans importance. Pour l'initiation au grade de maître, voici à peu près ce qui a lieu :

On introduit dans le temple une jeune fille pure et vierge, qui prend le nom de *Pupille* ou *Colombe*.

La colombe, vêtue d'une longue robe blanche, ornée de rubans bleus, décorée d'un cordon rouge, est amenée devant le *vénérable*.

Après quelques cérémonies, la colombe est enfermée dans le tabernacle.

Le tabernacle est un lieu séparé du temple, et tendu de bleu ; au milieu se trouve une table, sur laquelle brûlent trois bougies.

Quand la colombe est suffisamment préparée, c'est-à-dire, quand on lui a communiqué la puissance de commander aux purs esprits, lesquels sont au nombre de sept, et gouvernent les sept planètes, le *vénérable* lui demande si le candidat est digne de l'initiation ; elle répond affirmativement ou négativement, et alors commencent de nouvelles cérémonies.

Mais traversez cette première salle ; ne craignez pas de vous aventurer dans les détours de ces corridors sombres, et d'entrer même dans le saint tabernacle, et là, vous verrez d'autres hommes, et vous entendrez enseigner d'autres doctrines.

Là, en effet, vous entendrez parler de l'*esclavage,* du *souverain,* du *contrat social;* les hommes que vous y rencontrerez vous prendront par le bouton de l'habit et vous diront à brûle-pourpoint :

— Citoyen, *la souveraineté est indivisible.*

Ils vous parleront *de l'abus du gouvernement et de sa pente à dégénérer; des bases du gouvernement,* etc., enfin toute cette politique hardie et neuve du *Contrat social* de J.-J. Rousseau sera mise sur le tapis.

Ceci vers 1760.

C'était le vrai bon temps de la franc-maçonnerie.

Les francs-maçons étaient les encyclopédistes.

Ils s'appelaient Helvétius, Diderot, d'Alembert, La Harpe, d'Holbech et Voltaire...

XIV.

On raconte que sous l'empire, on vint un jour annoncer à Napoléon que quelques individus tramaient une conspiration, et qu'ils avaient choisi, pour lieu de rendez-vous, une loge de francs-maçons située dans le faubourg Saint-Marcel.

Napoléon voulant juger par lui-même de ce qu'il y avait de vrai dans cette dénonciation, résolut de se rendre lui-même au lieu indiqué.

Un soir donc, revêtu d'un costume bourgeois, il part, suivi de Duroc et de Lauriston, et arrive à la loge du faubourg Saint-Marcel. Duroc entre le premier, à titre de visiteur, et va s'asseoir à côté du *vénérable.* Il se penche alors à son oreille, et lui dit à voix basse :

— Un haut personnage va entrer tout à l'heure dans la loge; il désire garder l'incognito, vous ne le reconnaîtrez pas, vous continuerez vos cérémonies comme s'il n'était pas là.

A peine avait-il achevé, que l'Empereur et Lauriston entrèrent, et allèrent se placer sur l'une des colonnes du temple. Pendant une demi-heure, ils assistèrent ainsi aux cérémonies des francs-maçons et écoutèrent leurs discussions; après quoi Duroc, Lauriston et l'Empereur se retirèrent suffisamment édifiés sur la valeur de la révélation qui leur avait été faite.

On dit même que Napoléon éclata de rire et haussa les épaules en contrefaisant la voix du vénérable. Eh bien! nous en sommes fâchés pour l'Empereur, mais il avait tort de hausser les épaules.

On conspirait en effet dans la loge du faubourg Saint-Marcel; seulement, comme on pouvait craindre les descentes de la police, la *Franc-Maçonnerie* prêtait bénignement son masque à la conspiration.

Pour en revenir au dix-huitième siècle, on ne se contentait pas d'opérer la régénération morale au sein des sociétés de *Francs-Maçons*, Cagliostro leur enseigna encore, dit-on, le moyen d'appeler les adeptes à la régénération physique, toujours suivant le rite égyptien.

C'était une sorte de contrefaçon de l'élixir de longue vie dont le fameux comte de Saint-Germain avait déjà vendu la recette

Pour jouir du bénéfice de cette régénération physique, il fallait, tous les cinquante ans, se retirer avec un ami, à la campagne, pendant la pleine lune de mai, et y observer une diète austère. On ne devait boire que de l'eau distillée, ou de celle qui tombe du ciel. On était tenu de ne manger que des potages ou des herbes rafraîchissantes. Il était expressément défendu de commencer ses repas par le liquide, et de les finir par le solide. Le dix-septième jour, on se faisait saigner, et, à partir de ce jour, on prenait six gouttes blanches à son lever et autant à son coucher, etc...

Mais ceci est le côté grotesque de l'institution, et nous n'aurons garde de nous y arrêter plus longtemps.

Nous avons peut être, d'ailleurs, dépassé déjà les bornes ordinaires d'une introduction, et nous avons hâte d'entrer plus profondément dans le sujet même que nous devons traiter.

Résumons-nous donc:

Au commencement, les *Tribunaux secrets* ont été institués pour tenir lieu d'une justice absente. Sans doute, leur forme, leurs actes sont souvent arbitraires, cruels, injustes, mais ils ont rendu de réels services à l'humanité, et, à ce titre, on doit leur accorder une place honorable dans l'histoire.

La société publique vivait dans le présent; elle n'a laissé rien d'ignoré, elle vivait des institutions du passé; les *Tribunaux secrets,* au contraire, dans leur prévoyance instinctive, préparaient l'avenir et sauvegardaient le présent.

Dans ces temps de ténèbres et de troubles, peut-être y eut-il vaillance à saisir le glaive de Thémis, même à l'heure de minuit.

Quoi qu'il en soit, le lecteur comprend maintenant la tâche que nous nous sommes tracée.

Cette tâche est vaste. Nous l'élargirons encore en allant chercher en dehors des Tribunaux secrets proprement dits les sentences mystérieuses dictées, soit par le faible caché dans l'ombre, soit par le souverain abrité par les murs de son palais.

Ce seront les épisodes de ce récit, nécessairement anecdotique, puisqu'il commence aux rites des grottes égyptiennes pour descendre, à travers la Grèce, l'Italie, les Gaules et le moyen-âge, jusqu'aux sociétés secrètes de notre civilisation révoltée.

Partout où le drame nous appellera, nous irons, pourvu que le lecteur nous suive.

LES DRUIDES.

CHAPITRE PREMIER.

L'Armorique. — Le pays de Vannes. — Des Bressins. — Lois et coutumes des Venètes. — Morvan, Bressin de Vannes. — Première apparition des Romains. Tribunal secret dans la plaine de Carnac. — Monument druidique. — César est condamné à mort. — César au milieu de ses juges. — Les druides à Vannes. — Conan d'Occismor. — Alla, la prêtresse et le chant des bardes. — Le solstice d'été. — Combat naval des Bretons et des Romains. — Vengeance de l'archi-druide. — Fin de la légende d'Alla.

I.

C'était sur les côtes de l'Armor, au pays des Venètes, cinquante années à peu près avant l'ère chrétienne.

L'Armorique était alors habitée par diverses peuplades vaillantes, différentes de mœurs et de costumes, mais unies par le sentiment commun d'une nationalité puissante et forte!...

Chaque peuplade elle-même était divisée en clans, qui ne se composaient souvent que des membres nombreux d'une même famille. Il n'y avait point, pour ainsi dire, de *maître* dans ces temps primi-

tifs; il y avait un père de famille, un patriarche, comme aux âges bibliques... Les attributions du pouvoir n'étaient point absolument réglées; ce qui distinguait le père ou le chef, c'était surtout sa force éprouvée, son courage supérieur, le nombre des ennemis qu'il avait tués; en un mot, c'était l'admiration, le respect même de ceux qu'il commandait, qui lui conféraient et qui lui conservaient la puissance dont il était revêtu.

Le chef d'un clan armoricain n'avait ni charte, ni constitution, ni conseil d'État, ni chambre babillarde. Cela ne diminuait point son autorité qui ne fut jamais méconnue.

Le pays des Venètes était habité par une population active, presque exclusivement occupée de commerce, et qui se distinguait des autres peuplades voisines par un génie inventif et civilisateur.

La ville de Vannes, dit Jules César au livre III du tome premier de ses *Commentaires,* est une des plus considérables et des plus puissantes de toute la côte, par le grand nombre de vaisseaux avec lesquels elle trafique en Angleterre, par l'habileté de ses matelots, et par la possession où elle est de tous les ports de cette côte.

Elle avait, à cette époque, rendu tributaires la plupart des ports voisins, et régnait en souveraine sur tout le pays d'alentour.

Morvan était chef ou *brennin* du clan de Vannes; il était aimé et respecté de tout son peuple, qu'il avait enrichi, en le conduisant souvent à la victoire contre les Gaulois, leurs voisins, du côté de la Loire.

Il habitait près de la ville principale, aux bords de la mer, sur laquelle il allait lui-même souvent chercher fortune.

Vingt-quatre officiers et quelques serviteurs secondaires formaient toute sa maison.

C'étaient : le chef du palais, — le druide, — l'économe, — le chef de la fauconnerie, — le juge aulique, — les chef des écuries, — le chambrier, — le musicien domestique, — le silentiaire, — l'officier

de la venerie, — le préparateur, — le médecin, — l'échanson, — le portier, — le cuisinier, — l'homme chargé des lumières, — l'économe de la reine (brehines), — le chapelain de la reine, — le chef de ses écuries, — son chambrier, — sa servante, — son portier, — son cuisinier, — et l'homme chargé de ses lumières.

Quant aux officiers secondaires, c'étaient : le sellier, — le pédifère, — l'appariteur, — le vigile ou veilleur, — l'homme chargé du bois, — l'ouvrier en fer, — la boulangère, etc...

Les attributions de chacun de ces officiers et leurs relations avec le chef sont éminemment curieuses, et peignent mieux que n'importe quel livre les mœurs étranges de ces peuplades primitives.

« Le chef du Palais, *Præfectus palatii*, disent les lois d'Howel-Dda, sera le fils du *brennin*, le fils de son frère, son frère, ou d'une telle qualité, que la garde du palais puisse lui être remise. »

Ses fonctions consistaient, aux trois grandes fêtes de l'année, à remettre le *crwth* (la cithare) aux mains du musicien aulique. Il devait aussi, pour vaquer à ses fonctions, prendre son repas à l'avance, et disposer convenablement le domestique de la maison pour le service du brennin.

Son repas se composait de trois mêts et de trois cornes pleines de boisson.

Son couvert (*ferculum*) était, après celui du brennin, le plus distingué de la maison.

Pour son entretien, il recevait, en outre des vêtements de laine et de lin que lui donnaient le brennin et son épouse, aux trois grandes fêtes de l'année, des chevaux, des chiens et des faucons, avec double ration de fourrages pour sa monture.

L'ouvrier en fer de la maison souveraine lui devait, une fois l'an, quatre fers et les clous nécessaires pour les attacher.

Il recevait encore, pour salaire annuel, trois livres du brennin, plus vingt deniers pour chaque livre qui sortait de l'épargne du chef,

et vingt-quatre deniers de tout domestique auquel il avait confié un cheval pour la première année. Ces deux derniers droits formaient, pour le temps, une somme exorbitante.

S'il était commis quelque délit par le personnel de la domesticité, le tiers des amendes soldées lui appartenait.

Lorsqu'il s'agissait d'expédier de la maison du chef *quelques hommes chargés de faire du butin,* il lui appartenait de les désigner, et personne ne pouvait aller contre son dire.

En l'absence du brennin, il s'asseyait à sa place, et les officiers de la maison le servaient comme le chef lui-même.

Il avait une double part dans le butin fait sur l'étranger, après le prélèvement du tiers appartenant au brennin.

Il avait droit à trois cornes pleines de liqueur, l'une du brennin, l'autre de son épouse, et la troisième de l'économe.

Le musicien du chef lui devait ses chants toutes les fois qu'il les demandait, et les soins et les médicaments du médecin lui étaient accordés gratis, sans que celui-ci pût prétendre à d'autre rémunération que les *vêtements que le sang avait souillés.*

Mais la principale et la plus importante de toutes ses charges était de prélever, au nom du brennin, les redevances fixées, à l'époque des fêtes.

Il se rendait alors, avec un tiers de ses familiers, sur les lieux, et tout le temps qu'il était occupé à la collecte, les colons chez lesquels il s'arrêtait lui devaient un garde, un cuisinier et un messager, qui avaient seulement droit aux peaux des animaux qui étaient dépouillés pour sa table. Il remettait le produit de la collecte au *brennin,* et ne le quittait plus, à moins qu'il ne lui fût confié d'autre mission.

Le chef du palais, le druide et le juge aulique étaient, dit la loi, les trois *lieutenants* du *brennin.* (Liv. I, cap. 12.)

Disons encore les charges et fonctions des deux autres lieutenants du *brennin.*

Des terres exemptes de charges, un cheval, des fourrages, et des vêtements de laine et de lin étaient attribués par la loi au druide de la part du brennin et de son épouse.

Il jouissait, en outre, du tiers des décimes royaux, recevait quatre deniers toutes les fois que le brennin apposait son sceau pour le don d'une terre ou toute affaire de ce genre.

L'offrande du brennin et celle de ses officiers lui appartenaient, et chacun des officiers lui devait une livre par an.

Le troisième officier du brennin avait en propre une terre libre, un cheval et des vêtements.

Il s'asseyait au foyer, du côté opposé au brennin, près du druide.

Il logeait dans la chambre même du chef.

Il recevait un coussin et une couverture de la reine, et le coussin sur lequel s'étendait le roi, le jour, lui servait de chevet la nuit.

Dès qu'il était pourvu de son office, le brennin lui donnait un échiquier en ivoire, et son épouse, ainsi que le barde de la maison, un anneau en or.

Le chef des écuries lui amenait un cheval pourvu de ses fers et de sa selle, prêt à être monté.

Lorsqu'il entrait ou sortait, les deux battants de la porte lui étaient ouverts, afin qu'il ne passât jamais par la petite porte.

Il recevait une part dans les deniers provenant des droits mortuaires, avait aussi une part dans le butin fait sur l'étranger, et recevait vingt-quatre deniers *de tous ceux qui étaient absous* pour cause de vol ou d'injures, ainsi que quatre deniers de celui qui avait obtenu gain de cause dans les affaires dont il avait connu.

Il devait juger sans frais toutes les causes de la maison du brennin.

Il rappelait à chaque officier de la maison le rang et les charges de son emploi.

C'étaient là des privilèges rigoureusement définis et qui, chez des peuples civilisés, eussent constitué des bénéfices énormes.

Les détails de l'étiquette et des priviléges royaux n'étaient pas moins minutieux.

Seulement, parmi les revenants-bons du souverain, il y avait certains objets qui n'étaient pas faits pour tenter l'appétit du roi, ni de la reine.

En fait d'animaux et en fait d'hommes, la loi semble ne leur attribuer que le rebut.

Voici la loi :

« Il y a huit choses qui tombent dans le domaine du chef, dit le « § II du cap. 47, lib. I :

« 1° La mer;

« 2° Les lieux déserts;

« 3° L'étranger sans ressources surpris sur le domaine royal et « qui ne peut retourner chez lui;

« 4° Le larron;

« 5° La chair des animaux morts subitement;

« 6° L'homme impuissant;

« 7° Le mourant qui doit le droit d'héritage·

« 8° L'homme qui s'est soumis à un rachat public ou privé.

« Partout où se trouve le juge aulique, l'économe et le chef du « palais, là se trouve la maison du chef. »

Il y a quatre choses que le brennin s'est réservées sans prendre l'avis de personne :

Le droit de protection;

La police des chemins publics;

La confection des lois et l'émission de la monnaie dans ses domaines;

Le droit de juger les causes qui le concernent, lui et les membres de sa maison.

Ceci, soit dit en passant, ne rencontre point d'analogue dans les législations anciennes qui, toutes, consacrent le principe d'équité:

Nul ne peut être juge en sa cause.

« Les hommes du brennin, dit encore la loi, marcheront toutes « les fois qu'il le voudra, pour combattre, quand sa terre ou ses « frontières seront attaquées.

« Il doit toujours avoir près de lui trente-six hommes montés sur « leurs chevaux, et douze compagnons (*comites,* comtes), sans par- « ler de ses domestiques, de ses hommes, de ses esclaves, de ses « musiciens et de ses obligés. »

Les droits légaux qui précèdent concernent plus spécialement le brennin, ou le chef militaire des Bretons; la loi n'a rien oublié cependant, et ce qui suit donne des détails sur la vie domestique du même chef:

« Si le brennin a quelque édification à faire pour sa demeure, il lui « est permis de faire venir des ouvriers de tel village que ce soit, à « la seule condition de les nourrir.

« Les colons du brennin sont chargés de neuf édifices affectés à « ses besoins, savoir :

« La grande salle (*aula*);

« La chambre à coucher ;

« La dépense;

« L'écurie;

« Le chenil ;

« Le cellier;

« Le four;

« Les latrines;

« Le dortoir. »

Ces détails font ressortir énergiquement (et c'était notre dessein), l'idée d'ordre minutieux, de stipulation, de réglementation outrée, au milieu même d'un état primitif et très-voisin de la barbarie.

Quelques lignes des lois d'un peuple en disent plus qu'une dissertation de vingt pages.

Un siècle avant notre ère, les diverses peuplades armoricaines vivaient heureuses, régies par ces lois qui n'étaient point alors écrites, qu'on ne réunit que plus tard en un code, mais que le temps avait depuis longtemps consacrées, et qui suffisaient à contenir la seule mauvaise passion de l'homme non civilisé : la passion d'envahir.

Parmi ces peuples, les Venètes occupaient un rang à part.

Industrieux et actifs, fiers de leur supériorité, ils s'étaient progressivement développés, avaient étendu au loin leur commerce, et ne songeaient qu'à continuer cette vie quelquefois aventureuse, mais toujours souriante, gaie, heureuse, que leur avait faite le commerce.

C'étaient déjà de hardis navigateurs.

Ils allaient tour à tour porter leurs produits, tantôt chez les *Ossisniens*, tantôt chez les *Curiosolites :* quelquefois même, séduits par les hasards des voyages, attirés par l'ardeur des découvertes, on les avait vu, dit-on, aborder jusque sur les côtes de la Méditerranée. Ils avaient, enfin, poussé l'art de la navigation à un tel point, que Jules César se plut à faire l'éloge de leurs vaisseaux, et qu'il les préféra souvent à ceux des Romains.

Il y avait déjà quarante ans que Morvan était chef ou brennin des peuples du pays de Vannes. Il avait augmenté leur bien-être et poussé ses excursions aventureuses plus loin que personne.

Un soir, au retour d'un voyage, Morvan était dans la grande salle de son habitation, entouré des principaux chefs de son clan.

Assis près de la colonne, il avait à ses côtés le chancelier, ensuite l'hôte, le prince héritier, son fils, et le chef de la fauconnerie.

Le *pédifère* se tenait devant le plat servi au brennin ; le *préparateur* était derrière la colonne même.

A l'autre bout de la salle était assis l'officier du palais, ayant à sa gauche les domestiques qu'il avait désignés, tandis que les autres

se tenaient près de la porte : à sa droite, le musicien apprêtait sa cithare.

Enfin, aux diverses places qui leur étaient attribuées par la loi, on remarquait le *silentiaire*, le chef des écuries, l'officier de la vénerie, l'économe et l'ouvrier en fer.

Morvan était un grand et fort vieillard, qui avait bien alors quatre-vingts ans environ.

Il portait les cheveux longs et blancs, et sa barbe descendait majestueusement jusque sur sa poitrine.

Depuis près d'un demi-siècle qu'il commandait à ce peuple, jamais le plus léger murmure ne s'était élevé contre son autorité. Les Venètes l'avaient en grande vénération, autant pour son âge que pour sa valeur passée.

Le barde avait commencé ses chants, et chacun faisait silence.

Il disait les exploits des premiers hommes de la race armoricaine, leurs premiers combats, leurs premières victoires.

Un frémissement, contenu encore, parcourait l'assemblée, et quelques exclamations seules venaient de temps en temps troubler le recueillement pieux de tous!

C'était le chant de la *nationalité bretonne*, chant à moitié sauvage, qui se modulait parfois en cadences étranges. Sur ces natures facilement impressionnables, la musique avait une incroyable influence; quelquefois, à la fin du chant du barde, on les voyait courir à travers les villages, demandant leurs armes, appelant les populations au combat; d'autres fois, c'étaient des émotions plus douces que la musique leur inspirait, et alors on les surprenait à s'attendrir et à pleurer.

Ces larmes et ces fureurs sont dans la brumeuse poésie d'Ossian.

Ossian a chanté l'Armor sous un autre nom.

Fingal et Malvina sont des fantômes bretons.

Ce jour-là, quand le *bardit* fut fini, quand les dernières notes du

chant national firent résonner la voûte de la grande salle, un grand cri s'éleva, cri d'enthousiasme et de patriotisme, et tous les guerriers, se dressant à la fois, firent un pas vers le chef, comme pour l'inviter à les mener au combat;

Comme pour lui dire :

Renouvelez ces grandes luttes dans lesquelles nos pères ont immortalisé leurs noms : mais, à cet enthousiasme, un silence morne succéda presque aussitôt.

— Écoutez!... avait dit Morvan, de sa voix terrible, écoutez!

Et tous les guerriers écoutèrent.

Un cri lointain s'était élevé au dehors, comme pour répondre à la clameur des guerriers réunis dans l'habitation du chef.

Ce cri, fait de mille voix, avait tout à coup réveillé les solitaires échos de la vallée.

— La guerre!... s'étaient écriés tout à l'heure les chefs pressés autour de Morvan.

— La guerre! répéta le vieillard lentement. Nous n'avons pas besoin de la chercher, la guerre!... Elle est venue chez nous.

Il se leva et gagna le seuil extérieur de sa maison.

Les chefs l'avaient suivi.

De sa main étendue, Morvan désigna les cimes environnantes que blanchissait la lumière de la lune.

Et il ajouta :

— Regardez!

C'était un étrange spectacle.

De cet endroit on découvrait tout le pays à cinq ou six lieues à la ronde.

Sur toutes les cimes d'alentour, des feux étaient allumés, et, à la lueur de ces signaux, on apercevait au sommet de chacune des montagnes des hommes qui levaient les bras au ciel.

Les chefs qui entouraient Morvan regardaient et écoutaient.

L'écho des cris, en s'éloignant peu à peu, allait maintenant s'affaiblissant, jusqu'au moment où l'on n'entendit plus rien que le silence plaintif de la nuit.

C'était la guerre, en effet.

Ces feux, allumés sur les montagnes, ces gestes éclairés, ces cris qui voyageaient de cime en cime, constituaient, chez les Gaulois et chez les Celtes, une sorte de télégraphie.

Depuis les bords de la mer jusqu'à Vannes, les collines illuminées disaient :

— L'étranger est sur nos rivages !

Les moyens de communication étaient nuls, les relations existaient à peine; pour obvier à cet inconvénient et se préserver mutuellement d'un danger qui pouvait inopinément les menacer, les peuples gaulois avaient inventé ces signaux, tant admirés par César.

Et de fait, en moins d'un jour, quelquefois une nouvelle faisait ainsi le tour de la Gaule.

Le lendemain, une activité inouïe régna dans Vannes et dans ses bourgs.

Morvan y était entré, suivi de ses guerriers, et il avait déjà préparé tous les moyens de défense.

On ne savait point encore à quels ennemis on allait avoir affaire, mais on se doutait bien que le danger était grand, et rien n'était négligé pour y faire face.

On envoya de tous côtés, sur toutes les routes, des émissaires chargés de recueillir les nouvelles, et l'on attendit avec calme leur retour pour être fixé sur la nature du péril qui menaçait la patrie.

Trois jours s'étaient écoulés.

Morvan était encore dans la ville.

C'était le matin : un mouvement extraordinaire continuait de régner dans le port; mais chacun commençait à se demander avec

inquiétude pourquoi, depuis trois jours, rien n'avait transpiré sur les forces des ennemis et sur la position qu'ils occupaient.

Une chose grave les tourmentait d'ailleurs plus que tout le reste.

Depuis que les cris d'alarme s'étaient fait entendre, aucun prêtre de la religion druidique n'avait paru dans la cité. Or, en l'absence de leurs eubages, les Venètes, craignant la colère des Dieux, n'osaient rien entreprendre.

Le peuple était rassemblé sur la place principale de la ville.

De sourdes rumeurs circulaient vaguement dans tous les rangs, on racontait mystérieusement d'étranges choses.

La nuit dernière, les émissaires du brennin avaient vu, en passant, un singulier spectacle dans la plaine voisine de Carnac.

Au milieu de ces longues files de *dolmens*, tout un peuple de fantômes s'agitait à la pâle clarté de la lune.

Des lumières couraient çà et là...

Des femmes chantant des hymnes pieuses, des guerriers frappant leurs boucliers de leurs javelots...

Ossian toujours, et la poésie des brouillards !

La poésie des suaires, des linceuls, des tombeaux qui s'ouvrent, des morts qui glissent dans la nuit.

Quels étaient, cependant, ces fantômes aperçus par les émissaires du chef? — Ces hommes et ces femmes?

Etait-ce déjà l'ennemi que l'on attendait, et s'il était si près, pourquoi n'avait-il pas encore frappé?

Tout à coup les rangs de la foule s'ébranlèrent, un seul cri sortit de toutes les poitrines à la fois, et chaque homme de la cité se précipita vers un cortége imposant et nouveau qui s'avançait. C'était le drapeau rendu tout à coup à l'armée qui commence à douter.

C'était le présage de triomphe, le ciel qui s'ouvrait pour laisser tomber l'oracle de victoire.

C'étaient les druides et les prêtresses de l'île de Sein !..

Celui qui marchait le premier, était revêtu d'une tunique de laine blanche d'une extrême finesse; une ceinture d'or lui ceignait les reins, et il portait des bracelets du même métal.

Une couronne de chêne reposait sur sa tête vénérable.

De longs cheveux blancs retombaient jusque sur ses épaules, et leurs anneaux venaient se mêler à la barbe argentée qui couvrait sa poitrine; il avait les pieds nus, et cachait modestement ses mains sous les plis flottants d'un manteau de même étoffe que sa tunique.

Les druides qui le suivaient étaient comme lui, vêtus de laine blanche, mais ils n'avaient ni bracelets, ni couronne de chêne.

Les vierges de l'île de Sein (ou Sène) marchaient ensuite.

Elles étaient au nombre de neuf.

La grande prêtresse les précédait, couronnée de verveine, une faucille d'or à la main, parée enfin, comme le chef des druides dont elle était l'égale, de la ceinture et des bracelets d'or.

Ses huit compagnes portaient avec respect l'arche précieuse qui contenait le gui sacré.

Leurs vêtements étaient blancs aussi, et leurs voiles d'un tissu léger et transparent, rejetés avec grâce sur leurs épaules, laissaient apercevoir des charmes purs, qui, pour la première fois, se trouvaient exposés à des regards profanes. Car les vierges de Sein ne sortaient qu'à l'heure où le dieu inconnu parlait avec le tonnerre de sa voix et disait un danger de mort pour la Bretagne-Armorique.

Enfin, la marche était fermée par les bardes, portant leur cithare sur le dos, et la hache à la main.

Il y avait loin de la pointe du Ray, de la baie des Trépassés et de l'île de Sein aux rivages venètes.

La présence du collége sacré, — surtout la présence des druidesses, annonçait de grandes choses.

Des choses telles que les vieillards n'en avaient point vu de pareilles.

Après les premiers cris de joie, ce fut un recueillement plein d'espoirs et de terreurs.

Les guerriers se rangèrent en ordre autour du chef.

Le premier des druides s'avança vers Morvan :

Que les dieux veillent sur le chef vénéré des Venètes, dit-il d'une voix majestueuse et lente... un grand danger menace le pays de tes ancêtres... des hordes d'ennemis ont envahi nos rivages, et ils ont, dit-on, l'intention de venir jusqu'ici pour ruiner Vannes, la reine de nos cités, et nous réduire tous en esclavage.

Un grand chef est à leur tête; il est puissant, et les dieux semblent protéger ses armes.

Il commande à des hommes vêtus de fer, et ses bataillons sont aussi nombreux que les épis dans une plaine fertile!

Morvan ! nous sommes venus vers toi pour conjurer cet orage et détourner le coup terrible que la colère des dieux nous envoie.

Tu es un chef vaillant, prudent au conseil et brave dans les combats; tes avis ont souvent détourné des malheurs que ton bras n'avait pu combattre.

Parle donc, Morvan, les anciens t'écoutent.

Morvan avait entendu avec recueillement les paroles du druide.

Quand ce dernier eut achevé, Morvan releva le front et répondit :

Si le brennin de nos ennemis, dit-il, est aussi puissant que tu le dis, notre malheur est certain, et notre cause est perdue. Mais les dieux nous protégeront encore, comme ils nous ont si souvent protégés ; et si nos voisins nous viennent en aide, si les prêtres justement respectés de la religion de nos pères appellent sur nous la bienveillance des dieux, nous pourrons encore combattre avec quelque gloire contre ces nouveaux ennemis. Cependant, que le chef des druides s'explique

et qu'il nous dise ce que nous avons à faire pour ne pas démériter de la réputation de nos pères.

Ce vieux Morvan avait, on le voit, la prudence du serpent.

N'oublions pas que l'Armorique est voisine de la Normandie, pays où l'on ne s'explique jamais.

Si le druide avait imité le vieux Morvan, la conférence durerait encore. — Heureusement que ce pontife savait son affaire.

Demain, répartit le chef des druides, demain, au plus tard, un lieutenant de notre ennemi viendra dans cette cité, sous le prétexte que les siens manquent de vivres ; c'est un chef, il faut le retenir.

D'autres envoyés iront également vers les Occismiens et les Curiosolites, qui agiront de même.

Comme ceci est une guerre sainte et mortelle, il faut faire un appel à tous les peuples de l'Armor, à tous les clans!...

Que chaque ville produise son armée, et que cette armée vienne dans ces lieux pour protéger l'indépendance de notre sol, ou mourir plutôt que de subir un honteux esclavage.

Vous êtes tous enfants de la terre que vous habitez. — Défendez votre mère!...

Le vieux druide se tut après ce dernier trait d'éloquence emprunté à la poésie d'Hésiode.

Les guerriers agitèrent leurs lances.

Les prêtresses de Sein firent tomber leurs voiles en poussant le cri des sacrifices.

Morvan inclina ses cheveux blancs et dit :

— Il sera fait suivant la volonté des Dieux, exprimée par leurs prêtres.

II.

Les druides étaient alors les personnages les plus importants qui fussent dans les Gaules. « Dans ce pays, dit Jules César, dans ses « *Commentaires,* il n'y a que deux sortes de personnes qui soient en « quelque estime et en quelque considération, les druides, ou les prê- « tres, et la noblesse, ou les chevaliers.

« Les druides sont chargés des choses divines, des sacrifices, tant « *publics que particuliers*, et expliquent ce qui a rapport à la reli- « gion. Ils ont soin de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse, « qui les respecte beaucoup. Ils prennent connaissance de tous les « démêlés, tant publics que particuliers. S'il se commet quelque « meurtre, s'il s'élève quelque contestation, ce sont eux qui en « jugent.

« Ce sont eux aussi qui décernent les peines et les récompenses.

« Si quelqu'un, quel qu'il soit, refuse de se soumettre à leurs « décisions, il est exclu de toute participation à leurs sacrifices. « C'est là un châtiment terrible : celui qui l'a mérité passe pour un « impie et un scélérat, et tout le monde l'abandonne ; personne ne « peut le voir ni lui parler ; on le regarde comme un pestiféré qu'on « évite de peur de gagner son mal ; on ne lui rend point de justice ; « il est l'objet du mépris universel.

« Tous les druides n'ont qu'un seul chef.

« Son autorité est absolue.

« Lui mort, le plus considérable de ceux qui lui survivent lui suc- « cède. Les druides ne vont point à la guerre, ne paient pas d'im- « pôts, et sont exempts de toutes charges et de toutes contributions. »

Il est impossible de ne pas remarquer combien cette position des

druides ressemblait à celle de nos prêtres chrétiens au moyen-âge.

« Les forêts druidiques, dit un auteur moderne, étaient des asiles « sacrés, inviolables, regardés comme la demeure d'Esus. Les drui- « des seuls habitaient ces sombres retraites, destinées aux seules « cérémonies du culte. »

Ces prêtres étaient d'ailleurs réputés pour l'austérité de leurs mœurs et l'étendue de leurs connaissances.

Tous les auteurs qui ont parlé des druides les ont traités, sous ce rapport, avec une considération non équivoque.

Jules César reconnaissait l'antiquité des druides, ainsi que leurs sciences et leurs fonctions.

Pline accorde aux druides des connaissances en astronomie.

Pomponius Méla, et surtout Ammien Marcellin, regardaient les druides comme très-versés dans les sciences physiques.

Enfin Strabon donne la plus haute idée du dogme et de la justice des druides.

Le seul reproche dont ils ne se soient jamais lavés, c'est cette coutume odieuse que la tradition leur attribue de sacrifier à leurs dieux des victimes humaines.

S'ils eussent été grossiers, ignorants, crédules comme les prêtres de certaines nations sauvages, l'histoire devrait les laisser dans leur ténébreux et sanglant cloaque.

Mais des astronomes, mais des théologiens, mais des philosophes!...

Hélas! ne nous indignons pas trop haut, nous qui sommes philosophes aussi, et qui avons chanté, dansé, bu, mangé, tricoté autour de la guillotine, inventée par un philosophe et manœuvrée par des philosophes!...

Chacun a ses défauts. Ceux des philosophes sont plus grands, voilà tout.

Les druides coupaient le cou des gens, parce qu'ils étaient philosophes.

Dans les dangers publics ou dans les épidémies qui ravageaient périodiquement leur pays, ils ne faisaient pas difficulté d'immoler des hommes ou de faire vœu d'en sacrifier.

Ils s'imaginaient peut-être ne pouvoir apaiser leurs dieux qu'en leur offrant vie pour vie ; ils avaient même établi des sacrifices périodiques de cette espèce.

Certains historiens affirment que les druides ne sacrifiaient habituellement que des criminels précédemment condamnés à mort.

C'était une manière pieuse et très-adroite d'utiliser le crime.

On faisait provision de coquins.

Mais, quand il n'y avait pas de coquins, les dieux attendaient.

Et qu'en faisaient-ils, les dieux, de ces coquins ?

Ils auraient peut-être mieux aimé de bons compagnons.

N'était-ce pas les traiter bien cavalièrement que de leur servir ceux dont le monde ne voulait plus ?

La nuit qui avait précédé leur arrivée à Vannes, les druides avaient tenu leur *Tribunal secret* dans la plaine de Carnac.

C'est là, dit-on, que se réunissaient, au solstice d'hiver, les druides des divers clans de la Bretagne, pour y discuter des graves intérêts du pays.

Quand un incident inattendu venait tout à coup troubler la paix dont jouissaient les contrées, des assemblées extraordinaires étaient convoquées ; et c'était encore dans la plaine de Carnac que ces assemblées se tenaient.

Elles ont laissé des traces qui dureront probablement autant que le monde.

C'est en effet sur la côte sud du département du Morbihan, près du bourg de Carnac, que s'élève le plus important des monuments druidiques que la civilisation ait respectés.

Onze lignes parallèles de pierres énormes, diversement espacées, qui, s'éloignant ainsi, jusque sur les bords mêmes de la mer.

Le plus grand intervalle qui les sépare est de douze mètres, le plus petit de quatre.

Les *men-hirs* dont se compose cet étrange monument ne sont pas tous d'une égale hauteur; les uns ont à peine quatre mètres, les autres s'élèvent quelquefois jusqu'à la hauteur énorme de dix mètres.

On assure que, dans le tracé primitif, l'étendue occupée par ces onze rangées de blocs granitiques n'était pas moindre de deux mille huit cent quatre-vingts mètres.

On ne saurait facilement se faire une idée de ce monument bizarre, qui semble aujourd'hui regarder avec étonnement les constructions modernes qui l'entourent. C'est quelque chose comme les obélisques d'Égypte, comme les sphinx de Memphis, comme ces grands rochers que les anciens élevaient parfois à *Minerve aux yeux glauques*. Singuliers symboles de force et d'ignorance! Prodiges d'une main-d'œuvre qui a emporté ses secrets!

La nuit, à la clarté de la lune, on croirait voir une assemblée de géants pétrifiés.

Le collége sacré des druides était rassemblé dans l'immense plaine.

On avait convoqué pour cette solennelle réunion les principaux druides des divers pays de l'Armorique.

Au centre de la plaine s'élevait un dolmen majestueux autour duquel chacun s'était rangé en silence.

Le grand chef des druides était monté sur la pierre du sacrifice, et tous écoutaient avec recueillement. Ce n'était pas la première fois que l'invasion étrangère menaçait la contrée, et, jusque là, toujours les druides avaient trouvé les clans de l'Armorique disposés à combattre et à mourir; mais, dans la circonstance présente, ils allaient avoir affaire à une armée disciplinée, habituée à la victoire, conduite

par un chef redouté, et contre laquelle ils craignaient bien que le patriotisme, la haine de l'étranger et l'amour de l'indépendance fussent impuissants.

Il s'agissait des Romains, maîtres du monde.

Et il s'agissait de César!

Le chef des druides, pâle et calme, proposa à l'assemblée le meurtre de César.

César était à quelque distance seulement des frontières armoricaines; des émissaires pouvaient facilement se glisser dans les rangs de l'armée ennemie et le frapper au milieu de ses soldats.

Dans la situation où les Venètes allaient se trouver réduits, on devait trouver sans peine un homme disposé à commettre ce meurtre.

C'était affranchir son pays, c'était rendre impossible une invasion redoutable.

Cet acte devait être considéré comme un acte d'héroïsme par tous ceux qui avaient encore le sentiment profond de la nationalité.

Et, au demeurant, les Romains en agissaient-ils autrement que ces barbares?

— Braves guerriers, dit-il, les Romains, dont le nom seul fait trembler le monde, déjà maîtres d'une partie de la terre, viennent en ce jour envahir nos contrées.

Vos femmes, vos enfants, vont être la proie de ces insatiables conquérants. Les fers sont préparés, nous allons devenir leurs esclaves.

Vos nobles cœurs frémissent; votre sang généreux bouillonne dans vos veines; vous brûlez de combattre l'ennemi!

Mais, hélas! croyez-en ma vieille expérience, en vain vous lutteriez contre les cohortes romaines aguerries par les combats; la victoire, malgré votre courage, n'est point douteuse; vous suc-

combercz avec honneur, je le sais, mais aussi vous succomberez sans vengeance.

Ce n'est donc point aux armes qu'il nous faut recourir.

Il est, à la tête des Romains, un chef ambitieux voulant réduire l'univers sous ses lois, et pour satisfaire son insatiable ambition, portant le fer et la flamme jusque dans nos paisibles demeures ; ce chef, c'est César.

C'est donc César qu'il faut tuer.

Qui de vous l'osera? qui de vous sera le sauveur de la patrie?

Un instant de silence suivit les paroles du chef des druides.

Vingt voix s'élevèrent pour crier : C'est moi, moi qui tuerai Julius Cæsar!

Dans le premier moment et parmi ces clameurs, les druides ne s'aperçurent pas qu'un étranger avait profité du tumulte pour se glisser dans leurs rangs.

Quand le calme fut revenu, quand le silence se fut rétabli, le chef distingua parmi ceux qui l'entouraient cet homme dont le visage lui était inconnu.

— Un profane a osé porter ses pas jusque dans cette enceinte sacrée, dit-il avec indignation, un mortel a été assez audacieux pour venir troubler nos réunions augustes... qu'on le saisisse et qu'on l'amène immédiatement devant le tribunal des anciens.

C'était la loi...

Les druides se précipitèrent avec fureur sur l'étranger; ils lui enlevèrent l'épée dont il était armé, et le traînèrent ainsi jusqu'à la pierre du sacrifice sur la quelle l'archidruide se tenait debout.

L'étranger, cependant, s'était laissé faire sans paraître éprouver la moindre terreur.

Son pas était indolent, sa tête haute, sa main ne tremblait pas, aucune pâleur ne s'était répandue sur ses traits.

Cette homme pouvait avoir une quarantaine d'années.

C'était une nature élégante et forte, et on lisait sur son visage et dans son regard un certain air impérieux qui révélait l'habitude du commandement.

Il offrait le type le plus pur de la beauté romaine.

Il était grand, ses mouvements avaient de la mollesse; et parfois une gaîté spirituelle relevait le coin de ses lèvres fines; bien qu'il eût déjà passé la limite de l'âge mûr, il y avait encore dans ses yeux tant de feu, tant de vigueur dans ses membres, tant de jeunesse enfin sur son front dépourvu de rides et dans toute sa physionomie, qu'on l'eût pris volontiers pour un jeune homme.

Dès qu'il eut été amené devant l'archidruide, l'étranger le regarda sinon avec mépris, du moins avec hauteur, et attendit sans s'incliner qu'il plût à son juge de l'interroger.

— D'où viens-tu et qui es-tu? lui demanda le chef des druides.

— Je viens de chez les habitants des grandes forêts, répondit l'étranger, j'ai descendu le cours de la rivière aux eaux froides, et j'allais vers ceux qui habitent les landes; mais la nuit m'a surpris quand j'allais franchir cette terre de deuil.

— Et qu'allais-tu faire chez les habitants des landes? demanda le druide.

— J'allais leur demander des vivres pour les miens et pour moi.

Un murmure d'incrédulité accueillit cette réponse.

Le vieux druide remua la tête d'un air menaçant, et montra à l'étranger la hache du sacrifice qui gisait à ses pieds sur la pierre druidique.

Puisque tu as visité les habitants des grandes forêts, tu ne dois pas ignorer le châtiment qui attend tout profane dont la présence a souillé les mystérieuses cérémonies de notre culte.

— Et ce châtiment, quel est-il? demanda l'inconnu d'un air railleur.

— La mort ! répondit son juge.

Et pendant qu'une certaine émotion se manifestait parmi les spectateurs, l'étranger souriait et relevait lentement sa tête indolente.

— La mort, dit-il, non sans un certain enjouement qui contrastait singulièrement avec la solennité de la scène, je la connais.... c'est mon amie.... Je ne crois pas que personne au monde lui fournisse autant de besogne que moi.

Le druide le regardait étonné.

Il ne comprenait pas.

— Comment ! fit le druide étonné.

— Je me trouve tous les jours en face de la mort, reprit le Romain. Qu'elle entre en nous par un trou de hache ou par une piqure d'épée, qu'importe?... Ce ne sera pas aujourd'hui, d'ailleurs... Les dieux prennent la peine de parler aux hommes tels que moi, quand ils doivent mourir... Et les dieux ne m'ont encore rien dit.

Les druides échangeaient des regards stupéfaits.

L'audace de cet homme leur semblait dépasser les bornes de la folie.

— Qui donc es-tu, toi qui parles ainsi? demanda enfin le chef des druides.

— Qui je suis ! répartit son interlocuteur. — Et si je ne voulais pas te le dire?...

Jamais on n'avait bravé de la sorte l'autorité druidique.

Un grand tumulte s'éleva.

— Il blasphème ! il blasphème ! criait-on de tous côtés ; que sa bouche soit fermée pour toujours, qu'il périsse !

— Silence ! prononça le druide.

Et toutes les voix se turent en même temps.

— Que cet homme rentre en lui-même, poursuivit le vieillard ; qu'il dise son nom sur le champ, ou que la hache du victimaire le frappe sans pitié.

Et il se tourna en même temps vers l'étranger, qui gardait à la lèvre son inexplicable sourire.

— Qui es-tu? réponds. Qui es-tu? s'écria-t-il avec colère.

L'étranger parut se recueillir.

— Je suis, répliqua-t-il en rejetant avec grâce sur son épaule droite le riche manteau qui couvrait sa tunique guerrière, je suis celui qui doit broyer, comme de vils cailloux, les pierres de vos sacrifices; — celui qui brisera vos glaives comme s'ils étaient de paille; — celui qui emportera vos haches d'airain en Italie, afin que les petits enfants de Rome s'en fassent des jouets; je suis...

Ce fut parmi les rugissements de colère furieuse qu'il prononça le dernier mot.

Mais sa voix, éclatant soudain comme la foudre, domina la clameur unanime, et son nom sonna plus haut qu'un coup de tonnerre, quand il acheva :

— Je suis Jules César!

Le cercle s'agrandit autour de lui, tandis qu'on répétait:

— Jules César! Jules César!

Tous les regards s'attachèrent aussitôt sur l'étranger avec curiosité; les rangs se serrèrent une seconde fois autour de lui, et un immense cri de joie, de fureur et de haine alla réveiller les solitaires échos de l'immense plaine de Carnac. Quelques minutes après, Jules César, chargé de liens, était étendu sur la pierre unie du dolmen.

Cependant, en ce péril extrême, une énergie surhumaine semblait soutenir Jules César; son regard ne s'était point voilé, la même audace éclatait sur son front, et lorsque les druides le déposèrent sur la table de granit, le même sourire ironique errait encore sur ses lèvres.

Quelle force le soutenait donc à ce moment suprême?

Quelle raison secrète, mais puissante, lui faisait donc mépriser les apprêts du supplice?

César savait bien qu'il avait autour de lui les prêtres d'un culte sanglant, et que ces hommes n'hésiteraient pas à commettre, pour leur préservation personnelle et aussi pour l'indépendance du pays, un de ces meurtres qu'ils commettaient fréquemment pour être agréables à leurs dieux.

Et pourtant César, souriant, abaissait toujours sur la foule son regard indolent et dédaigneux.

Les plus anciens d'entre les druides s'étaient retirés à l'écart, et ils allaient prononcer l'arrêt de l'illustre victime que le hasard venait de leur livrer.

C'était là, d'ailleurs, une simple forme.

Ne venait on pas de décider que César devait mourir?

Aucune hésitation sérieuse ne pouvait s'élever, et le jugement qui condamnait César à une mort immédiate fut rendu séance tenante à l'unanimité.

Les druides revinrent alors en grande pompe vers le dolmen, où César était gardé à vue; le victimaire les suivait, la hache sacrée à la main, puis venaient ensuite les prêtresses de l'île de Sein, et les bardes qui chantaient des hymnes nationaux.

Dès qu'ils eurent atteint l'autel fatal, chacun prit son rang suivant l'usage consacré, et le victimaire s'approcha de César.

Il dénoua les liens qui retenaient ses membres.

L'archidruide était remonté sur le dolmen et dominait toute cette scène de sa taille imposante.

Chacun des spectateurs en attendait l'issue avec un frémissement d'épouvante, lorsque Jules César, débarrassé de ses liens, se redressa tout à coup et promena ses regards impérieux sur l'assemblée.

— Que les dieux vous pardonnent ces apprêts qui m'outragent, dit-il d'une voix tranquille; que le victimaire rejette sa hache loin de lui; que le chef des druides descende de cet autel, Jules César l'ordonne!

Et comme le victimaire hésitait, comme l'archidruide, lui-même, se demandait avec effroi pourquoi le son de cette voix impérieuse et brève avait fait naître tout à coup dans son cœur un soupçon sur sa puissance et son autorité :

— Arrière ! s'écria César. — Prêtres d'un culte sanglant et menteur, votre pouvoir finit où commence la domination romaine, et moi, chef de ce vaste empire dont Rome a étendu au loin les bornes, je vous le dis, si, dans un instant, vous n'avez déposé à mes pieds les instruments terribles de vos sacrifices et les insignes de votre dignité, les soldats qui m'ont accompagné jusqu'au seuil de cette enceinte vont s'élancer à ma voix, et alors il sera trop tard pour implorer ma clémence.

Une stupéfaction morne se répandit sur chaque visage à cette déclaration qui n'admettait pas de réplique, car on entendit presque aussitôt un bruit de pas lourds et pesants qui, d'instant en instant, devenait plus distinct et approchait de l'enceinte sacrée.

C'étaient les Romains.

Bien que ces vaillantes troupes de Rome n'eussent point encore pénétré dans l'Armorique, cependant le bruit de leurs exploits et de leurs victoires était déjà venu frapper les druides d'étonnement et d'admiration.

La renommée leur avait dit qu'ils étaient courageux dans les combats, fiers devant les vainqueurs, souvent cruels envers les vaincus.

Rien ne leur avait résisté jusqu'alors, et l'on ne pouvait douter qu'ils ne s'arrêteraient pas en chemin. Une panique soudaine s'empara des druides présents, ils s'éloignèrent avec une sorte de respect superstitieux de cet homme qu'ils menaçaient naguère.

Le victimaire rejeta loin de lui sa hache, les vierges de Sein se retirèrent effrayées dans les rangs des bardes.

Et quand les soldats romains parurent entre les onze rangées de

pierres parallèles, le glaive ou la pique à la main, les aigles déployées, toute l'assemblée, pleine d'épouvante, se prosterna aux genoux de César, implorant sa merci.

César fit signe à ses soldats de s'arrêter et ordonna au plus vieux d'entre les druides d'avancer vers lui.

— Dans deux jours, lui dit-il, Q. Velanius et T. Silius, deux lieutenants de l'armée romaine, se rendront à Vannes pour demander au peuple venète des secours et des vivres dont j'ai besoin; le peuple a foi en vous, vous vous rendrez demain dans leur cité et les menacerez de la colère de vos dieux s'ils n'accordent ce que Velanius et Silius sont chargés de leur demander.

Les druides s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Et maintenant, leur dit-il, songez qu'à la moindre hostilité de votre part, Jules César sera implacable envers vous, et que, s'il le faut, la vengeance de l'empereur[1] saura vous découvrir et vous frapper au sein même de vos forêts impénétrables.

Ayant ainsi parlé, il alla rejoindre ceux qui l'avaient accompagné, et disparut bientôt aux yeux des druides terrifiés.

III.

Nous avons vu comment les druides s'étaient acquittés de la mission dont César les avait chargés.

L'intérêt du peuple armoricain se confondait avec le leur dans cette circonstance, et ils ne négligèrent rien pour repousser le danger commun.

Des émissaires furent expédiés de tous côtés vers les gens de Saint-

[1] *Imperator*, qui signifiait alors seulement général victorieux.

Pol-de-Léon (Occismi), ceux de Quimper (Curiosolites), ceux de Tréguier (Lexobiens), de Nantes (Nannetes), d'Avranches, du Perche, et jusqu'à ceux de la Gueldre et du Brabant.

Chaque tribunal druidique se réunit, les mesures les plus énergiques furent décrétées, et, sur tous les points de la côte, des préparatifs se firent pour venir en aide aux Venètes, qui semblaient devoir être les premiers attaqués. Jamais le pouvoir immense de l'institution druidique ne s'était révélé d'une façon plus grandiose.

On put voir alors que tous ces tribunaux secrets, tous ces colléges mystérieux répandus sur la surface des Gaules n'avaient qu'une tête et qu'un cœur.

Ce ne furent pas les défenseurs qui manquèrent à la cause druidique.

Mais laissons parler un instant Jules César lui-même. Les *Commentaires* sont le meilleur document que l'on puisse invoquer en faveur des vaincus eux-mêmes.

« La plupart des villes de cette côte, dit-il, sont situées sur des « langues de terre, ou des promontoires qui avancent dans la mer, « de sorte que l'on ne peut en approcher par terre quand la mer « est haute, ce qui arrive de douze en douze heures. On ne le peut « guère mieux par mer, parce que quand la marée se retire, les « vaisseaux restent à sec, ce qui leur est très-préjudiciable. On ne « pouvait donc les assiéger, car lorsqu'après un pénible travail, on « avait élevé une terrasse à peu près à la hauteur des murailles, en « retenant la mer par des digues ; si les habitants se trouvaient trop « pressés, ils montaient sur leurs vaisseaux qu'ils avaient en grand « nombre, et, avec tout ce qu'ils avaient, ils se transportaient dans « la ville voisine où ils trouvaient les mêmes moyens de défense.

« Les ennemis avaient encore un autre avantage, par la manière « dont leurs vaisseaux étaient construits et équipés. Ces vaisseaux

« avaient le fond plus plat que les nôtres et étaient, par conséquent,
« moins incommodés des bas fonds et du reflux.

« La proue en était fort haute, et la poupe plus propre à résister
« aux vagues et aux tempêtes.

« Tous étaient de bois de chêne, et ainsi capables de soutenir le
« le plus rude choc; les poutres transversales, d'un pied d'épaisseur,
« étaient attachées avec des clous de la grosseur du pouce; leurs
« ancres tenaient à des chaînes de fer, au lieu de cordes, et leurs
« voiles étaient de peaux molles et bien apprêtées, soit faute de lin,
« soit parce qu'ils ignoraient l'art de faire de la toile, soit, ce qui est
« plus vraisemblable, parce qu'ils ne croyaient pas que la toile pût
« résister aux agitations et aux vents impétueux de l'Océan, et faire
« mouvoir des vaisseaux aussi pesants que les leurs.

« Dans l'action contre ces vaisseaux, notre flotte ne les surpassait
« qu'en vitesse et en agilité. Quant au reste, ils étaient plus propres
« que les nôtres pour les vastes mers et les tempêtes.

« Nous ne pouvions les incommoder de l'éperon, tant ils étaient
« solides; ni les attaquer facilement, à cause de leur hauteur; pour
« les mêmes raisons, ils craignaient moins les écueils; outre cela,
« ils ne redoutaient ni les vents, ni les tempêtes; ils étaient sans
« danger dans les bas-fonds, et ne craignaient dans le reflux ni les
« pointes, ni les rochers, avantages que les nôtres n'avaient pas... »

Comme on le voit, Jules César lui-même avouait la force de son ennemi, et reconnaissait même la supériorité de sa marine.

Les Venètes ne l'ignoraient pas, et la grandeur même du péril exaltait leur courage.

Déjà les Armoricains avaient répondu à leur appel; ils savaient, en outre, que les chemins étaient inondés pendant les hautes marées, et que de ce côté ils n'avaient rien à craindre; d'autre part, les Romains ne connaissaient pas la mer dans laquelle ils allaient avoir

à combattre; tout concourait donc à affermir la confiance des Bretons et à leur faire espérer un succès éclatant.

D'ailleurs, ce peuple avait fait depuis longtemps ses preuves d'énergie et de courage, et nul n'avait jamais osé élever la voix pour protester quand il s'était agi d'engager une lutte avec une puissance voisine.

Depuis que le pays se trouvait ainsi en fermentation, le sénat de Vannes était en permanence, au sein de la cité.

C'était le pouvoir civil, placé entre le pouvoir royal et l'influence druidique.

Car nos constitutions modernes n'ont assurément rien inventé que des phrases vides.

La liberté constitutionnelle a existé partout et de tout temps.

Seulement, on n'en parlait pas.

Quand on en a parlé, la servitude s'est glissée sous les draperies du manteau des tribuns.

Dans ce sénat, tous les hommes notables (*nobiles*) des cantons qui devaient prendre part à la guerre, étaient appelés à discuter les graves intérêts de la patrie.

Il y avait là des guerriers de tous les âges, qui s'unissant, jeunes et vieux, dans un même sentiment de patriotique abnégation, appelaient de tous leurs vœux l'instant où il leur serait donné de défendre leur pays contre l'invasion ennemie.

Un seul cependant pensait autrement, et il eut le courage de le dire aux sénateurs réunis.

C'était un jeune guerrier du pays des Occismiens, à peine âgé de trente ans, mais aussi brave dans les combats, que prudent et éclairé dans les conseils.

Le bruit de sa renommée avait fait le tour de l'Armor, et déjà d'ailleurs, il était venu dans la cité des Venètes, dont le vieux chef Morvan l'aimait comme s'il eût été son fils.

Conan était le dernier descendant d'une maison de chefs illustres chez les Occismiens, et il n'avait certes pas dégénéré.

Grand, fort, adroit, il maniait avec une égale habileté toutes les armes offensives et défensives dont on se servait à cette époque.

Il savait conduire un vaisseau sur la mer tourmentée des côtes, et il avait toujours été choisi de préférence par les siens quand ils avaient désiré terminer à l'amiable leurs différents avec leurs voisins. Le visage de Conan présentait, dans son expression la plus développée, le véritable type de la beauté chez les anciens *Kymrix :* les traits accentués et forts, l'œil bleu et vif, le front élevé et fier. Il portait les cheveux bruns flottant sur le dos, et le *bragou-bras*, sorte de *saie bretonne*, serrée aux reins par une ceinture de cuir; des guêtres lui montaient jusqu'aux genoux, et dessinaient nettement sa jambe nerveuse.

Dès le début des délibérations du sénat, Conan s'était opposé chaleureusement à cette guerre que l'on voulait entreprendre, il avait combattu avec énergie l'influence des druides, et avait montré tout le danger de la résolution que l'on allait prendre :

— Jules César commande à un peuple puissant, avait-il dit; s'il nous offre une alliance honorable, pourquoi la refuser? pourquoi se précipiter dans les hasards de la guerre? pourquoi répandre le sang du peuple, ruiner le sol, si tous ces malheurs peuvent être évités?..

— Nos prêtres, dit Conan en finissant, veulent nous pousser en avant, qu'ils y prennent garde!... les dieux ont jusqu'ici favorisé nos armes, mais nos druides se repentiront peut-être un jour de nous avoir conseillé une semblable résolution. Pour moi, je l'affirme, je saurai combattre et mourir quand l'heure sera venue, mais je ne cesserai, d'ici-là, de protester contre cette guerre impie!...

Ces paroles avaient été accueillies par un frémissement d'indignation.

Le grand-druide s'était levé, et son regard courroucé avait parcouru l'assemblée :

— Qu'ai-je entendu ! s'écria-t-il, avec une colère bien jouée, et quel est l'homme qui croit pouvoir tenir un pareil langage!... Ah! je remercie les dieux, car l'homme qui a parlé n'appartient pas à la cité des Venètes!... Eh quoi, sénateurs, est-ce donc quand chacun de vous est prêt, quand tous les clans environnants ont envoyé leurs contingents, que nous hésiterons? Non! celui qui parle de paix est un lâche, et le lâche ne peut prétendre à combattre dans nos rangs!...

Le vieux druide avait à peine achevé de parler que Conan se leva du banc sur lequel il était assis, et frappa du poing sur la table placée devant lui :

— Le lâche n'habite point parmi les Occismiens, dit-il d'une voix qui fit retentir les voûtes de la salle de réunion, le lâche n'est pas chez les Curiosolites, ni parmi les Lenobiens, ni parmi les Venètes; les lâches, ô chefs illustres, ce sont ceux qui, après avoir fanatisé le peuple, se retirent honteusement au sein de leurs forêts impénétrables; ceux qui, après avoir attisé la guerre, vont se cacher sous leur dolmen; les lâches, enfin, sont ceux-là qui, sans pitié et sans honte, frappent de pauvres victimes sans défense sur leur autel sanglant!... Que les dieux les prennent en pitié; la crainte qu'ils inspirent ne m'empêchera jamais de dire ce que je croirai utile aux miens!...

D'autres que les druides, dans d'autres siècles que le siècle des druides, ne pourraient-ils pas s'appliquer les paroles de Conan de Quimper?

Il n'y a plus de forêts, mais les caves!...

Conan se rassit, digne et fier.

Un tumulte inouï s'éleva, et toute l'assemblée se divisa en deux parties à peu près d'égale force. D'une part, étaient les vieux no-

bles, que le blasphème du héros occismien avait irrités, et qui s'étaient rangés du côté des druides; de l'autre, était la jeunesse du pays, qui n'était pas éloignée de penser comme Conan, et qui, en tout cas, était disposée à le soutenir et à le défendre.

Enfin, Morvan s'interposa.

A la veille d'une bataille terrible, dont dépendait la liberté du pays, le vieux chef jugea prudent de faire trève à ces ressentiments soulevés.

Les druides, eux, décidèrent que Conan serait tenu de se présenter, le soir même, devant le *Tribunal secret*, situé à quelques lieues de Vannes, dans la forêt de Redon.

Le soir venu, Conan quitta Vannes et se dirigea vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Il faisait un temps sombre, le chemin était rude, le vent soufflait avec violence; on entendait la grande voix de la mer, brisant contre les falaises prochaines.

Conan pressait le pas : il avait hâte d'en avoir fini avec cette démarche et de revenir à Vannes, où il espérait peser davantage encore dans les décisions du sénat. C'était un esprit ferme, un de ces esprits créés pour conduire l'enfance des peuples, pour éclairer l'aveuglement de la foule.

Sa vie appartenait à ce qu'il croyait être la vérité.

Il venait d'entrer dans la forêt de Redon; une heure encore de marche, et il allait se trouver devant le tribunal qui l'avait appelé.

Bien qu'il considérât la démarche à laquelle il avait consenti comme une chose de simple forme, cependant, il n'était pas sans émotion.

Il se rappelait avec un ressentiment profond qu'un homme avait pu, en plein sénat, l'accuser tout haut de lâcheté.

Son orgueil se révoltait à ce souvenir, et il se promettait de tirer tôt ou tard une vengeance éclatante de cette insulte.

Il avançait.

Le bruit de la mer s'était tu, intercepté par le voile épais de la forêt.

Conan songeait amèrement aux combats qui se préparaient; bientôt son esprit, se débarrassant de toute préoccupation actuelle, franchit les limites du présent et interrogea l'avenir.

Rome et l'Armor!

Rome toute puissante! l'Armorique invaincue!

Le choc devait être terrible!

Tout à coup, Conan tressaillit comme s'il se fût éveillé d'un rêve. Il s'arrêta et prêta l'oreille avec étonnement.

Une singulière harmonie venait de se faire entendre à quelques pas de lui, et, bien que dans l'obscurité il ne pût découvrir personne, il entendait cependant comme les sons d'une harpe qui accompagnait une voix de femme. Chose étrange! ce chant, qui venait jusqu'à lui apporté par l'écho, n'était point un des *bardits* connus des rivages bretons.

Il semblait, ce chant, avoir été composé tout exprès pour la circonstance.

Il disait les hauts exploits de Conan lui-même.

De Conan qui croyait rêver!

Était-ce un enchantement?

Cette forêt de Redon, qui est la fameuse forêt Brocelyand des romans de chevalerie, fut toujours pavée de charmes et de féeries.

Mais il n'y avait pas à s'y tromper.

Conan releva la tête avec orgueil.

La voix chantait :

« Conan est un chef puissant et valeureux parmi ceux de l'Occis-
« mor, et ses guerriers se courbent respectueux devant lui, comme
« les blés devant un vent d'orage.

« Son nom est redouté au loin de ceux qui habitent les bords de
« la mer; les *coureurs excellents* ont senti déjà le poids de ses
« armes, et il a guidé ses guerriers jusque chez les hommes couverts
« de fers.

« Jamais le sourire d'une vierge n'a fait frémir son cœur : trente « années à peine se sont écoulées depuis le jour de sa naissance, et « il est beau comme le soleil, quand le soleil s'élance de l'horizon.

« Les bardes de toute l'Armorique ont chanté ses exploits, comme « ceux des anciens ; mais Conan n'est encore qu'au début de sa « carrière.

« Que les dieux lui accordent de longs jours heureux, et qu'ils « bénissent le premier sourire et le premier baiser de la vierge « qu'il aimera ! »

Le chant était fini.

Conan écoutait encore.

Le poison magique de la flatterie entrait dans son cœur, et ses regards plongeaient avidement dans l'obscurité pour y distinguer cette blonde vierge qui chantait ainsi ses louanges.

Sa recherche ne fut pas longtemps infructueuse, et, quelques secondes après, il aperçut à une faible distance une lumière vacillante qui semblait s'approcher et venir à lui.

Pour lui épargner la moitié du chemin, Conan se hâta d'aller à elle.

Or, lisez, lisez avec confiance.

Ceci est une légende où nous n'ajoutons rien.

Les bonnes gens du pays de Vannes la racontent encore aux veillées.

Lisez. — Nous n'avons pas inventé, — lisez les vieilles histoires d'Armor.

C'était une femme, cette silvestre sirène.

Elle portait une longue tunique de couleur sombre et une torche résineuse à la main.

Dès qu'elle aperçut le jeune chef, elle s'arrêta et lui fit signe d'avancer.

Comme elle vit que Conan ne se faisait pas prier pour la suivre, elle marcha devant lui et s'enfonça encore davantage dans la forêt.

Un quart d'heure après, ils arrivaient à l'entrée d'une grotte dont l'entrée était fermée par ce que l'on appelle, en Bretagne, une *pierre tremblante.*

C'était un énorme bloc de granit, posé en équilibre sur une pierre ronde, et auquel il suffisait d'imprimer un faible mouvement pour la faire tourner.

La jeune femme poussa la *pierre tremblante* et entra avec Conan dans la grotte dont la roche masquait le seuil.

Puis, lui ayant fait signe d'attendre, l'inconnue s'éloigna, le laissant seul et en proie à une vive curiosité.

Qu'allait-il se passer?

Pourquoi l'avait-on laissé seul?

Quelle fée mystérieuse habitait cette grotte?... N'était-ce pas là que demeurait plutôt le chef des druides, le redoutable ennemi de Conan?...

N'était-ce pas une vengeance secrète et terrible que l'on voulait exercer contre lui, loin de tout regard?... Mais Conan avait ses armes, il ne redoutait rien...

D'ailleurs, son attente dura peu, et son introductrice reparut bientôt pour le conduire dans une sorte de salle contiguë où les choses changèrent immédiatement de face et de signification.

La salle était splendidement ornée et éclairée; des colonnes de granit noir poli en faisaient le tour; des bahuts sculptés s'élevaient à chaque coin; des siéges, des statues de bois, enfin tout ce qui constituait le luxe grossier de cette époque, y était répandu à profusion.

Mille lumières, tombant de la voûte, en éclairaient les moindres parties; un feu hospitalier brillait dans la haute cheminée, et une musique qui semblait venir du ciel invitait mollement au repos.

Après avoir fait le tour de cette immense salle, les regards de Conan s'arrêtèrent tout à coup sur un siége placé près de la cheminée, et, involontairement, il se rappela ce passage du chant qu'il avait entendu un instant auparavant:

« *Que les dieux bénissent le premier sourire et le premier baiser de la vierge qu'il aimera.* »

Sur ce siége il y avait une femme, une jeune fille.

Elle portait le costume des prêtresses de l'île de Sein, la tunique de laine blanche et la ceinture d'or ; un voile de gaze transparente était jeté sur ses épaules, et laissait voir à travers son tissu léger des charmes qu'un dieu eût enviés.

Ses cheveux blonds tombaient en boucles opulentes sur ses épaules demi nues, et ses regards, bleus et doux, semblaient suivre une tendre et vague rêverie.

Elle n'avait pas aperçu le jeune guerrier occismien.

Conan, lui, la dévorait du regard.

Mais Conan était un chef !

Le premier moment d'admiration et d'étonnement passé, il rougit de s'être laissé entraîner trop facilement par l'émotion de ses sens, et, se rappelant le motif pour lequel il avait quitté Vannes, l'insulte qu'on lui avait faite, la vengeance qu'il voulait en tirer, il secoua toute préoccupation étrangère, et arracha son regard à cette contemplation muette qui le charmait.

Il eut honte de cet oubli de lui-même, et se redressant de toute sa hauteur, il parcourut des yeux la vaste salle, comme pour chercher l'adversaire qu'il désirait.

Mais, à ce moment, la jeune prêtresse leva ses belles paupières aux longs cils.

Il n'était pas possible de fuir : Conan resta immobile. Les doux yeux de la prêtresse s'allumèrent.

Un peu d'indignation, dit la légende railleuse, sied toujours bien, avant beaucoup de faiblesse.

— Qui donc a osé porter ses pas jusqu'ici? s'écria la prêtresse en arrêtant son regard sur le front de Conan ; quel est le téméraire qui a pu oublier à ce point le respect que l'on doit aux prêtresses du culte?

Conan s'inclina et fit quelques pas vers la jeune fille.

— Une de vos sœurs m'a conduit jusqu'ici, répondit-il d'une voix rude et qui témoignait peut-être un peu trop des efforts qu'il faisait sur lui-même pour ne point se laisser émouvoir; je n'ai point franchi le seuil de cette enceinte de mon propre mouvement, et je cherchais un ennemi que je croyais trouver en ces lieux.

— Qui es-tu? demanda la jeune prêtresse.

— Conan d'Occismor.

Cette réponse fut suivie d'un moment de silence, pendant lequel la prêtresse baissant et relevant alternativement sa paupière, considéra le jeune guerrier en détail, sans manquer aux lois de la plus fière modestie. Après cet examen, elle bailla, dit la chronique.

— Je l'avais oublié, dit-elle, enfin, d'une voix ennuyée; c'est toi que mes sœurs et moi attendions.

— Moi! fit Conan.

— Toi-même, d'après l'ordre qui nous a été transmis par le collége sacré des druides.

Conan tombait d'étonnement en surprises; il creusait en vain son imagination pour s'expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans cette déclaration, et son imagination le plantait là.

La prêtresse bailla une seconde fois.

Mais figurez-vous bien, — et la légende respectable l'affirme d'ailleurs positivement, — qu'elle baillait à ravir, cette prêtresse.

Ses lèvres mignonnes s'ouvraient et montraient des dents blanches, blanches!...

La légende prétend que c'est fort joli, une prêtresse qui bâille.

Après avoir bâillé, la charmante druidesse qui avait probablement sa leçon faite, prononça le discours suivant d'un petit ton didactique inconnu aux *velleda* de haut style.

— Tu n'ignores pas, dit-elle, en jetant à demi son voile sur son front, que chaque année, le collége sacré des druides choisit, pour

féconder une des prêtresses de l'île de Sein, un des plus illustres guerriers de l'Armorique. Cette année, c'est toi que le sacré collége a choisi.

— Est-ce possible!.. s'écria Conan.

— Nous voici au solstice de l'hiver, continua la jeune prêtresse, c'est au solstice d'été que les fiançailles auront lieu; mais, d'ici là, il t'est permis de voir nos sœurs, et de choisir celle qui aura ton amour!

Conan se frotta les yeux.

Ce qui lui arrivait était si étrange, cette faveur insigne était si inattendue! il lui semblait si impossible d'admettre que ce fût à lui que ces paroles s'adressaient! Car le choix de l'époux appartenait sans partage au collége druidique, et Conan ne s'était-il pas attiré ce jour-là même la haine implacable des druides!

Il crut d'abord être le jouet de quelque hallucination, de quelque méprise, ou de quelque raillerie. Mais, cette femme qui lui parlait était si belle, il y avait sur son front tant de grâce, dans son regard tant d'amour, dans son maintien tant d'élégance chaste; mais encore, depuis une heure, tant d'émotion avait passé sur son cœur, les choses qui l'entouraient, qu'il voyait, qu'il touchait appartenaient à un monde si étrange, qu'il rejetait déjà le doute comme une souffrance et se laissait aller au plaisir inconnu.

Le chant de la forêt disait vrai.

Conan n'avait jamais aimé : à son insu, la beauté de la jeune vierge de l'île de Sein l'avait profondément touché.

Conan n'était déjà plus lui-même.

Jusqu'alors, il avait vécu dans les combats, sur les flots, au fond des ravins, sur les routes désertes des montagnes.

Il était fier de commander à des hommes courageux, il était heureux surtout quand, après les avoir menés au combat, il les ramenait dans leur cité victorieux et chargés de butin.

C'était là toute sa vie.

Il suivait la chasse avec fureur, la guerre avec amour.

C'était dans ces jeux sanglants qu'il avait rendu son nom illustre et digne des chants de tous les bardes; il n'avait pas d'autre ambition alors, que de mener cette vie de hasards, et de mourir dans quelque grande guerre, laissant de nouveaux exploits à l'admiration de son pays. Ce qu'il adorait, ce Conan que les Grecs eussent nommé Hippolyte, c'était le cheval superbe qu'il avait dompté au péril de sa vie : il aimait sa crinière flottante, son beau cou ondulent et nerveux, ses narines puissantes qui s'ouvraient à l'odeur de la guerre! Alors, il flattait la croupe frémissante de son coursier, de son ami!

Et son cœur bondissait d'aise dans sa poitrine, quand les guerriers rassemblés appelaient son cheval par son nom!

C'étaient là ses seules joies, c'était là sa poésie.

Aussi, quand il vit la blanche et chère vierge qui lui parlait d'époux, de tendresse, de bonheur, ce fut en lui comme une transformation violente : ce fut comme une soudaine et radieuse révélation de l'amour!

— Si je rêve, murmura-t-il aussi naïvement que le premier venu parmi les adolescents naïfs; — oh! ne m'éveillez pas, je vous en prie!

La prêtresse sourit, — et ne jugea pas à propos de bailler une troisième fois.

Elle trouva, peut-être, la phrase jolie.

Ces prêtresses à serpe et à cheveux d'or ne détestaient pas les fadeurs.

— Non, vous ne rêvez point, répondit-elle, non, tel est l'ordre des druides...

— Mais je les ai offensés!...

— Ils vous pardonnent!

— Et que faut-il donc que je fasse?...

— Choisir parmi mes sœurs...

— Et si parmi vos sœurs aucune ne me plaît, objecta le jeune Armoricain, qu'adviendra-t-il de tout ceci ?

— Vous serez libre, et pourrez retourner chez les Occismiens, répondit la prêtresse.

Il y eut alors un nouveau silence, pendant lequel Conan s'approcha timidement de la jeune vierge, et lui prit doucement la main.

Ici, la légende a un mot extrêmement dangereux et qui ressemble un peu à la fameuse interrogation de l'épicier parisien :

— Est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler ?

La légende affirme que Conan dit à la jeune fille, en rougissant et en soupirant :

— Et... faites-vous partie de vos sœurs?

— Oui... répondit la prêtresse.

Conan sauta de joie.

— Écoutez-moi, reprit-il d'une voix émue, et quand vous m'aurez entendu, ne jetez pas sur moi un regard courroucé... Je suis un guerrier qui, jusqu'aujourd'hui, ai vécu dans les combats, et je ne sais comment il faut parler aux prêtresses de l'île de Sein ; je vous montrerai mon cœur avec franchise, et quand je vous aurai dit ce que j'éprouve, je partirai sans avoir ni le désir, ni la volonté de choisir parmi vos sœurs.

Pendant qu'il parlait, un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de la jeune vierge ; une légère rougeur monta de nouveau à ses joues.

Elle baissa les yeux, et ne songea pas à retirer sa main, que Conan gardait dans les siennes.

— Comment vos sœurs vous appellent-elles?... demanda ce dernier.

— Œlla, repondit la prêtresse.

— Eh bien ! Œlla est le nom que je choisirai, Œlla est la femme que j'aimerai, s'écria le jeune chef ; que les Dieux me soient propices, et avant le solstice d'été les bardes auront encore de nouveaux et glorieux combats à chanter.

Œlla était radieuse.

Les lèvres de Conan touchèrent son front.

— Qu'exige-t-on de moi ? demanda-t-il encore.

— On exige que vous combattiez César...

— Et à ce prix ?

— A ce prix, vous aurez le droit de choisir.

— Mais Œlla, Œlla applaudira-t-elle à mon triomphe ; son cœur tressaillera-t-il à l'approche du solstice d'été ?

— Œlla chante souvent les chants du barde, répondit la jeune vierge, avec une émotion qui mettait des larmes dans ses yeux ; elle connaît depuis longtemps le chef redouté des Occismiens ; Œlla sera heureuse et fière de lui appartenir, et son cœur tressaillera à l'approche du solstice d'été...

— Adieu donc, dit Conan, adieu, jeune vierge, douce fleur !... Que les Dieux veillent sur tes jours, et puissé-je te retrouver aussi aimante le jour où tu dois m'appartenir !

Le jeune chef s'éloigna, après avoir embrassé dans un dernier regard les purs et délicieux contours des formes d'Œlla.

Celle-ci voulut le suivre ; mais, au premier pas qu'elle fit, les voûtes s'ouvrirent, et les huit prêtresses ses sœurs accoururent pour la recevoir dans leurs bras.

Pendant que le chef des Occismiens s'oubliait, dans cette conversation attrayante, mais peu raisonnable avec une jeune prêtresse

amoureuse de sa renommée, les druides étaient réunis dans une salle contiguë, et tenaient un autre langage.

Les druides n'étaient ni amoureux ni chevaleresques.

Ils avaient tout bonnement tendu un piége à Conan de Quimper.

L'archidruide disait :

— Cet homme nous a insultés, il a méconnu notre puissance, il a un instant ébranlé notre influence sur les illustres chefs des Venètes. — Il faut qu'il meure!

— Qu'il meure! qu'il meure! répétaient autour de lui les druides irrités, en agitant leurs haches.

— Oui! qu'il meure, reprit l'archidruide; mais qu'on ne sache jamais d'où le coup est venu, et quelle main l'a porté!... Qu'il tombe au milieu des siens, frappé par derrière, mais dans l'ardeur du combat, dans le tumulte de la bataille, afin que le lendemain de la victoire on ne soupçonne pas le druide dans le meurtrier.

— Que faut-il faire?

— Œlla aime le jeune chef des Occismiens. — Qu'elle lui promette son amour pour prix de son obéissance. Œlla est belle, il se rendra; s'il accepte, il est perdu!...

— Comment? demandèrent les druides étonnés.

— Un des nôtres montera sur son vaisseau, répondit le chef, et que les Venètes soient vainqueurs ou vaincus, c'est parmi les morts qu'il faudra aller chercher Conan d'Occismor!...

Une exclamation approbative accueillit cette déclaration, l'assemblée se sépara et reprit le chemin de Vannes, où d'autres cérémonies importantes réclamaient leur présence.

IV.

Dès qu'il arriva dans la cité des Venètes, Conan fut entouré par les nombreux guerriers qu'il avait amenés du pays d'Occismor, et qui lui portaient une admiration sans bornes.

Mais il se défendit de répondre à leurs questions, et quand il parut devant le sénat, il déclara qu'il renonçait, pour le moment, à s'opposer à cette guerre que l'on avait décidée; mais que pour sa tranquillité, et pour se mettre à l'abri de tout reproche, pour décharger les druides eux-mêmes de toute responsabilité, il convenait de consulter les dieux sur l'issue ou l'opportunité de l'entreprise.

Il espérait encore que les augures lui seraient favorables, et mettraient ainsi naturellement fin à toute discussion.

Cette proposition fut accueillie avec faveur par tous les assistants.

Les druides sourirent, car ils savaient bien qu'ils feraient parler les augures comme bon leur semblerait.

Un jour fut pris, et l'on convint que la réunion solennelle aurait lieu dans une plaine, à quelques lieues de Vannes, et non loin de Carnac.

L'heure de l'assemblée générale ne tarda pas d'arriver. Il était urgent d'en finir; à chaque instant la flotte ennemie pouvait paraître à l'horizon; il fallait terminer tous les différents, afin de n'avoir plus à s'occuper que de l'affaire réellement importante, c'est-à-dire les préparatifs pour la défense commune.

Au jour convenu, les Venètes et leurs alliés quittèrent, les uns leur cité, les autres leur camp, pour se rendre dans la plaine où les augures devaient parler.

C'était une solennelle cérémonie à laquelle nul ne voulait manquer.

Morvan, accompagné de ses guerriers; Conan, suivi des siens; chaque chef, enfin, entouré des hommes de son clan, se hâtaient vers cette réunion.

Les druides suivaient escortés des prêtresses de l'île de Sein, et de leurs bardes.

Dès qu'il avait aperçu le cortége des vierges sacrées, Conan avait senti un trouble involontaire pénétrer dans son cœur; il avait cherché du regard la blonde Œlla, mais Œlla n'était point avec ses sœurs, et le regard de Conan se voila avec tristesse.

Une foule immense suivait sans armes, poussant de temps à autre des acclamations enthousiastes, et frappant les boucliers du bout des javelots.

On arriva, et d'abord ce furent des jeux de toutes sortes, des luttes, de pugilats, des courses à cheval et en char, tous les amusements guerriers de ces époques barbares, amusements qui souvent coûtaient la vie à ceux qui y prenaient part, et qui toujours précédaient les grandes cérémonies.

Naguères encore, Conan avait remporté d'éclatantes victoires dans ces jeux terribles; mais triste et pensif maintenant, sa pensée tout entière était à Œlla, et il rêvait, éveillé, ces formes exquises qu'il avait pu entrevoir à travers le voile jaloux.

Quand les jeux furent terminés, le moment vint enfin de consulter Teutatès sur le succès de la guerre.

Alors parut un char attelé de chevaux blancs nourris par la main des prêtres dans la forêt sacrée.

Le divin attelage fut livré à lui-même, et les druides l'entourèrent d'un profond silence.

Le même silence régna dans l'assemblée.

Tous les regards, attentifs et avides, étaient fixés sur les quatre chevaux sans taches, interprètes de la volonté du grand dieu.

D'abord, ils parurent hésiter, et frappèrent le sol d'un pied incertain; mais bientôt la fureur les emporta, ils agitèrent hardiment leur crinière au souffle du vent, et une fois lancés dans leur course, ils se laissèrent emporter par leur propre élan, et le char traversa la multitude au milieu des acclamations les plus bruyantes.

C'était la guerre.

La foule poussa le cri sonore des combats.

La seconde épreuve, qui consistait à couper une branche de bouleau en trois parties égales, à les lancer en l'air, et à lire l'avenir dans la manière dont elles retombaient à terre, fut également favorable à la guerre; mais, malgré la religion des Armoricains et leur foi dans leurs prêtres, ils savaient trop que l'adresse de celui qui lançait ces morceaux de bois disposait de l'oracle à son gré pour y avoir une grande foi.

Aussi demanda-t-on l'épreuve des oiseaux sacrés.

Non-seulement cette épreuve était décisive dans la croyance de ces peuples, mais encore la direction que prendraient ces oiseaux devait indiquer le côté où il fallait que la guerre fût portée.

Pour satisfaire à ce vœu du peuple, on apporta la vaste cage où ces oiseaux étaient élevés.

C'étaient des corbeaux, les uns au plumage noir et au bec jaune, les autres mêlés de gris et au bec noir.

S'ils regagnaient la forêt, c'était un avertissement que la guerre ne serait pas heureuse.

Si, au contraire, ils s'éloignaient à tire d'ailes du côté de la mer, cela voulait dire que les ennemis seraient vaincus. C'étaient comme des messagers de mort qui allaient reconnaître le lieu où on leur préparait leur festin de cadavres.

La cage fut ouverte, et ces oiseaux, longtemps accoutumés à l'esclavage, ne comprirent pas d'abord comment et pourquoi on leur offrait la liberté.

Ils voltigèrent un moment devant l'issue; mais, dès que l'un d'eux s'y fut posé et fut sorti, tous les autres le suivirent, et bientôt ils s'élancèrent à une grande hauteur.

Une fois dans les airs, ils y tourbillonnèrent longtemps en poussant de grands cris, et tinrent l'attention de la foule suspendue aux caprices bizarres de leur vol.

Enfin, tout à coup, ils parurent se réunir en un seul faisceau, puis, reprenant leur vol impétueux, ils s'élancèrent vers la mer, en poussant des cris sauvages.

— La guerre! la guerre!

Le chef des druides leva les mains au ciel d'un air inspiré, et, pendant que la foule suivait les oiseaux de proie dans la direction définitive qu'ils avaient prise, il s'écria :

— Voilà la route que nos guerriers doivent prendre; c'est là que nos armes seront victorieuses!

Les acclamations de la foule redoublèrent, et l'assemblée tumultueuse se sépara en courant vers la cité des Venètes.

Tous ne songeaient plus qu'à se préparer au combat, et nul ne doutait plus du succès.

Les druides se retirèrent en même temps vers la forêt sacrée, et les bardes et les prêtresses les y suivirent en chantant des hymnes sacrées.

Dès ce moment, toute hésitation disparut dans les préparatifs des moyens de défense.

On fortifia Vannes et toutes les cités du littoral; on les approvisionna de vivres, d'armes, de projectiles; on mit les vaisseaux en état, on assura les cordages, on renouvela les voiles.

Une activité inouïe régna de toutes parts, et les alliés se multiplièrent pour assurer, autant que possible, cette résistance énergique.

Pendant que les Venètes employaient ainsi le temps qui leur restait, César ne négligeait rien de son côté pour fixer la victoire.

Il n'était pas tranquille sur le résultat de cette lutte qu'il allait engager, et ne s'en dissimulait nullement les périls.

Il craignait surtout que l'Armorique n'entraînât dans sa révolte toutes les villes qu'il avait déjà soumises, et il résolut de frapper un grand coup, afin d'effrayer les cités qui seraient tentées de suivre l'exemple de Vannes.

Il chargea Titus Labienus, à la tête d'une cavalerie éprouvée, de contenir Reims, les Belges et les Germains ; il confia la défense de l'Aquitaine à Publius Crassus, avec douze cohortes ; il envoya trois légions, sous les ordres de Quintus Titurius Sabinus, contre les Nuelles ou Dinanais, les Trecoreuses et les Curiosolites.

Il donna le commandement de l'armée navale à Décius Brutus, en lui ordonnant de suivre les côtes méridionales de la péninsule et d'aller combattre les Venètes.

Lui-même, suivi de ses légions d'élite, s'avança par terre contre ce peuple.

Les précautions prises par César à cette occasion témoignent suffisamment des craintes qui tourmentaient son esprit.

Il avait fait construire sur la Loire bon nombre de galères, avait ordonné qu'on tirât des pilotes des côtes de l'Océan, et qu'on y fît en même temps provision de matelots. Toutes ces prescriptions avaient été suivies à la lettre, et Brutus put bientôt se présenter dans le golfe de la *Petite Mer* (MORBIHAN).

La flotte armoricaine était forte de deux cents vaisseaux environ, tous bien équipés et armés d'une façon formidable.

Conan d'Occismor en avait, pour sa part, dix sous ses ordres, et les matelots qui les montaient appartenaient, la plupart, à la nation des Occismiens.

Il était donc au milieu des siens, décidé à vendre chèrement sa vie et à mourir plutôt que de prendre la fuite : pour les Venètes, comme pour les alliés, c'était une heure solennelle et décisive, et il ne fallait

rien moins que tous leurs efforts réunis pour triompher d'un ennemi comme Jules César.

Déjà quelques escarmouches avaient eu lieu, et ces escarmouches avaient été favorables aux Venètes : Conan avait mis en fuite quelques-uns des vaisseaux romains, et il avait même, dans un moment de trêve, envoyé défier Brutus lui-même, commandant de la flotte ennemie.

— Les dieux feront voir par là, disait-il, si cette guerre que nous entreprenons leur est agréable ; les deux flottes assisteront au combat et jugeront de la victoire.

Mais Brutus avait repoussé cette proposition, et la guerre d'escarmouches avait continué.

Cependant l'impatience commençait à gagner Jules César ; il pressa D. Brutus d'engager l'action ou de se retirer avec sa flotte, pour laisser à l'armée de terre le soin de réduire leurs ennemis.

Brutus donna aussitôt des ordres pour que l'engagement devînt définitif. Morvan, qui commandait en chef, fit, de son côté, tout préparer pour le combat, et quelques jours après, dans les premières heures qui suivirent le lever du soleil, les deux flottes exécutèrent leur mouvement de branle-bas.

Moment solennel et plein d'émotion pour tous !

Rome jouait l'empire du monde, et les Bretons la patrie !

Conan occupait le centre de la flotte armoricaine ; c'était un des endroits les plus exposés, et il avait accepté ce poste comme un honneur fait à son courage éprouvé.

Il avait un équipage expérimenté, sur lequel il pouvait compter ; il connaissait tous ses matelots par leur nom.

Un seul, parmi ses hommes, lui était inconnu.

La veille, il s'était présenté pour combattre ; il était, disait-il, de l'Occismor, et bien que Conan ne le connût pas personnellement, il

était si admirablement bâti, il paraissait si habile à la manœuvre d'un vaisseau, qu'il l'accueillit avec empressement.

Il faisait une journée magnifique ; le soleil s'était levé à l'horizon et jetait sur la scène ses rayons éclatants ; le ciel étendait au dessus sa splendide tenture bleue, frangée de nuages blancs.

L'air était vif et frais, la mer calme : une véritable journée de combat !

Les hauteurs voisines du rivage étaient couvertes de guerriers, de peuples, de chefs ; d'un côté, les soldats romains suivaient de l'œil leurs vaisseaux, et les encourageaient de la voix et du geste ; de l'autre, les Armoricains émus, agités, épiant leur flotte et applaudissant à ses moindres mouvements.

Enfin, un grand cri s'éleva, et ce cri formidable fut répété par les curieux impatients, qui assistaient immobiles à ce spectacle.

La flotte romaine venait de s'ébranler, doublant la pointe de l'île la plus voisine de la côte.

Une forêt de flèches avait obscurci l'air, et les guerriers de l'Armor s'étaient élancés à leur tour sur leurs ennemis.

L'affaire était engagée, la valeur ou le hasard pouvait seul désormais en préparer l'issue heureuse ou fatale !

Brutus, ainsi que les officiers qui commandaient sur chaque vaisseau, étaient cependant fort inquiets. Ils n'ignoraient pas, en effet, que l'éperon de leurs vaisseaux ne pouvait rien contre les navires venètes.

La hauteur des poupes de ces derniers dépassait de beaucoup la hauteur des tours élevées sur leurs ponts, par les Romains.

Les javelots des soldats de Brutus, lancés de bas en haut, retombaient sans force à leurs pieds, tandis que ceux qui leur étaient envoyés par les guerriers d'Armor jetaient le trouble dans leurs rangs.

Heureusement, pour les Romains, que leurs chefs avaient prévu

le cas, avant d'engager le combat, et qu'ils s'étaient pourvus d'un instrument qui leur rendit de grands services dans l'action.

« C'était, dit Jules César, une espèce de faux tranchante, emman-« chée au bout d'une longue perche, à peu près semblable à « celles dont on se sert dans les siéges. Avec ces faux, on tirait à « soi les cordages qui attachaient les vergues aux mâts, et on les « coupait ; après quoi la vergue tombait de toute nécessité avec la « voile, et leurs vaisseaux devenaient inutiles, parce que toute leur « force résidait dans leurs agrès.

« Alors le succès du combat dépendait de la force, et c'est en quoi « les Romains étaient aisément supérieurs, surtout combattant sous « les yeux de leur général et de toute l'armée, qui couvrait les hau-« teurs et les collines d'alentour ; de sorte qu'une belle action, quelle « qu'elle fût, ne pouvait leur échapper. »

Les Romains, il est vrai, combattaient sous les yeux de leur général, mais les Venètes et leurs alliés combattaient pour la défense de leur sol, pour leur indépendance.

Ils avaient pour spectateurs leurs parents, leurs amis, toute l'Armorique enfin, qui attendait avec une anxiété profonde le résultat de cette terrible bataille.

Pour eux, c'était la liberté ou l'esclavage, et ils aimaient mieux mourir que de se laisser vaincre. La devise que la Bretagne devait inscrire sur son drapeau, était déjà gravée dans leurs cœurs : *Potius mori quam fœdari !*

Cependant, dès que Brutus eut donné l'ordre de faire usage dès faux dont nous avons parlé, la bataille était à moitié gagnée

Les vaisseaux des Venètes réduits ainsi à l'impuissance, privés du secours de leurs voiles, et ne pouvant effectuer aucune manœuvre, furent enveloppés : les Bretons, qui ne voulaient pas se rendre, jurèrent de se faire tuer jusqu'aux derniers.

Le massacre fut épouvantable sur toute la ligne, la *petite mer* était

couverte de sang, de débris de mâts, de cordages et de cadavres mutilés.

Des cris de joie et des cris de désespoir s'élevaient en même temps de toutes les hauteurs voisines.

Malgré le désordre qui s'était introduit dans les rangs des Venètes et la mise hors de combat de la plupart des vaisseaux, un des leurs tenait cependant encore, et l'ennemi acharné n'avait pu en venir à bout.

C'était le vaisseau commandé par Conan d'Occismor.

Les cordages avaient été coupés, les voiles pendaient inertes le long des mâts, le pont était encombré de débris de toutes sortes, et cependant les chants de la *Nationalité bretonne* ne cessaient de retentir.

Vingt fois l'ennemi avait tenté de s'ouvrir un passage à travers les hommes qui le défendaient : toute tentative avait été inutile.

Conan, debout sur le pont, la hache à la main, allait et venait avec une infatigable ardeur, se multipliait sur tous les points, et semblait faire passer son courage et son audace dans le cœur de chacun de ses matelots.

Le soleil déjà se couchait à l'horizon ; ses derniers rayons doraient la pointe extrême des mâts ; encore quelques minutes, et Conan allait pouvoir se retirer triomphant dans le port de Vannes...

On eût dit qu'une puissance invisible l'eût protégé jusqu'alors ; les traits passaient à ses côtés sans même l'effleurer ; vingt fois il avait échappé miraculeusement à une mort certaine.

En présence du désastre complet des forces de l'Armorique, il ne cherchait plus autre chose que la fin digne d'un guerrier.

Une ample moisson de cadavres gisait à ses pieds et il n'avait pas reçu encore la plus légère blessure !

Les ennemis eux-mêmes s'arrêtaient parfois, étonnés de tant d'audace heureuse....

Dans un de ces moments où Conan lassé de combattre et de tuer allait, durant une seconde, s'appuyer au mât dépouillé de ses vergues, un homme, celui précisément qui était venu s'offrir à la dernière heure, la veille de l'action, s'approcha tout à coup du chef.

Les autres guerriers combattaient alentour, et nul ne prenait garde à ce qui se passait derrière...

L'homme tenait une hache à la main; il s'arrêta à quelques pas de Conan.

—Conan d'Occismor, lui dit-il à voix basse et rapide, tu as offensé le chef des druides, et le chef des druides se venge.

Conan n'eut pas le temps de répliquer.

L'homme avait déjà levé sa hache.

— A toi, Conan d'Occismor, ajouta-t-il; c'est moi qui frappe... mais c'est l'archidruide qui ordonne!...

Il laissa retomber son arme terrible sur le front du jeune chef.

Conan tomba lourdement sur le pont du navire, la tête fendue jusqu'aux dents.

Quelques secondes avaient suffi, et le jeune chef des Occismiens n'était plus!... Les hommes d'Occismor se retournèrent; ils virent le mort dans son sang.

Leur front se courba.

Brutus était vainqueur.

La légende dit qu'Œlla apprit, sans verser une larme, la mort de Conan l'Occismien.

Elle se retira dans l'île sacrée, qui est au delà de la baie des Trépassés.

La légende dit encore que quand arriva le solstice d'été, les druides

voulurent la conduire au jeune guerrier choisi pour la féconder, suivant le rite antique...

Œlla ne prononça pas une parole.

Elle monta sur la plus haute roche de l'île, croisa ses bras sur son cœur, qui n'avait aimé qu'une fois, — prononça le nom de Conan — et se précipita dans la mer.

CHAPITRE II.

Suite des druides. — Le roi Grallon. — Saint Corentin, saint Rouan, saint Wingaloc. — La ville d'Is. — Saint Rouan et la vieille femme. — La gorge du Huelgout. — Le château de la belle Ahès. — Owen Dyarm. — L'île de Sein et le siége du temple. — Enlèvement de Daréa. — Tribunal secret à la pointe de Kermorvan. — Le novice Tudy. — L'archidruide Ar-Bras. — Tudy et Daréa dans la ville d'Is. — Les clés du roi Grallon. — Les écluses. — Le dernier festin d'Ahès. — La voix de l'Océan. — Le meurtrier de Tudy et de Daréa.

I.

Près de cinq siècles s'étaient écoulés depuis les faits que nous avons racontés au chapitre précédent. Le christianisme avait déjà pénétré depuis longtemps en Bretagne; Galaor ou Grallon était roi, et les lois sages qu'il avait rendues promettaient un règne heureux à son peuple.

C'était en l'année 435.

Les druides s'étaient vus peu à peu contraints de reculer vers les confins de la Bretagne, et ceux qui n'étaient pas restés dans la forêt

de Brocéliande (aujourd'hui la forêt de Paimpont), habitaient les côtes de l'Armorique qui s'étendent depuis le Mulgul (ou goulet de Brest) jusqu'à la ville de *Legionenses* (Saint-Pol-de Léon).

Bien qu'on les eût un peu oubliés, cependant les druides avaient conservé sur le peuple en général une influence d'autant plus grande, que la plupart des saints personnages qui adoptaient la religion chrétienne se vouaient, comme eux, à la vie solitaire et se bâtissaient des ermitages à l'ombre des bois antiques, au bord des fontaines sacrées.

La vie des druides était austère et uniforme comme la vie des ermites chrétiens. Les druides, comme les prêtres du Christ, composaient des congrégations ou colléges, dans lesquels ils formaient les disciples destinés à les remplacer.

La tradition populaire leur attribuait, en outre, le pouvoir mystérieux de modifier suivant leur volonté chaque événement de ce monde.

Depuis longtemps, il est vrai, les druides ne se mêlaient plus des affaires politiques du pays; mais, malgré la guerre acharnée que les Romains leur avaient faite, on n'avait pu leur enlever le respect des peuples, une grande réputation de vertu et d'austérité, une instruction assez profonde dans les sciences occultes; et le prestige de leurs anciens miracles était conservé soigneusement par la tradition des campagnes.

Le christianisme avait ébranlé leur empire plus fortement que tous les édits de proscription des empereurs.

Les empereurs avaient pu ordonner la fermeture des temples païens sans porter aux druides le moindre coup, puisque les druides n'avaient pas de temple. .Mais quand le christianisme parut, quand il attira à lui toute cette foule naïve, hésitante, qui avait besoin de croire et d'espérer, les druides s'aperçurent que leurs autels étaient désertés.

Alors, une cruelle déception aigrit leur esprit, ils devinrent des ennemis acharnés, ils firent tout ce qu'ils purent pour arrêter, par

la persuasion ou par la terreur, les progrès de la religion nouvelle.

L'île de Kermorvan, située non loin du Mulgul, leur servait de lieu de réunion; c'était là que, deux ou trois fois par an, ils procédaient encore aux cérémonies du culte en présence des populations qui leur étaient restées fidèles.

Galaor, quoique chrétien, n'avait pas voulu les inquiéter; il comprenait que leurs destinées étaient désormais accomplies; et comme c'était un roi véritablement politique, il se gardait bien de relever leur influence en les persécutant.

Ce qui contribuait encore, à cette époque, à conserver aux druides un reste d'influence sur les populations qui les entouraient, c'était surtout la proximité où le collége se trouvait de l'île de Sein, où habitaient les neuf prêtresses consacrées.

On se rappelait dans le pays le pouvoir mystérieux dont jouissaient les jeunes vierges: elles commandaient, disait-on, aux éléments; les bras tendus vers le nord, elles excitaient les tempêtes; vers le midi, elles calmaient les flots irrités. Elles bénissaient les navires à leur départ, et c'étaient elles qui les recevaient à leur retour.

Les populations qui habitent les bords de la mer sont essentiellement superstitieuses : toutes les légendes merveilleuses avaient crédit auprès de leur esprit, et c'eût été une œuvre malaisée que de leur montrer au doigt le ridicule de toutes ces fables qui avaient bercé leur enfance.

Parmi ces fables, il y avait la légende du Raz, qui consacrait le pouvoir immense des druidesses.

Autrefois, disait la chronique, l'île de Sein était unie au continent par le prolongement de la pointe du Raz. Dans des temps très-reculés, un jeune guerrier ayant surpris une prêtresse d'Ésus sur la côte, se mit à la poursuivre, malgré la crainte qu'un crime pareil devait inspirer à tout adorateur des dieux.

La jeune vierge s'enfuit, pour se soustraire à cette violence, et

arriva en peu d'instants à la grotte de Sein; mais le guerrier l'avait suivie... et traversait en ce moment la bruyère escarpée qui forme maintenant la pointe du Raz.

La jeune fille vit son malheur certain; elle s'agenouilla, se recommanda aux dieux, protecteurs de la virginité, et implora leur secours.

Elle avait à peine achevé sa prière, qu'un orage épouvantable grondait sur la baie et lançait les flots contre la côte; la pointe du Raz se brisait violemment, et le guerrier épouvanté voyait une mer à la place du chemin suivi par la prêtresse.

La prêtresse resta par conséquent dans l'île, déserte encore, tandis que le guerrier regagnait ses pénates.

Ce que devint le guerrier, voulez-vous le savoir?

Ici se montre l'esprit étrangement sceptique et caustique des premiers âges bretons.

Le guerrier vit un jour la prêtresse entrer dans son logis.

Car la prêtresse, après avoir obtenu des dieux immortels une mer pour la défendre, employa ses loisirs à construire une barque, afin de franchir cette mer et de retrouver son guerrier.

Quoi qu'il en soit, depuis lors, les prêtresses du culte druidique choisirent l'île de Sein pour leur habitation, et le passage du Raz, qui la sépare du continent, fait encore aujourd'hui la terreur des matelots; de là cette prière : « Secourez-moi, grand Dieu, dans le « passage du Raz : mon navire est si petit et la mer est si grande!..»

« La première classe des druidesses, dit M. Boucher de Cluny, « était les neuf prêtresses de l'île de Sein, île mystérieuse, où elles « gardent une virginité perpétuelle. Animées par un puissant génie, « leur puissance est sans bornes. Prêtresses d'Isis, elles étudiaient « la nature et la vertu des plantes, prédisaient l'avenir par l'examen « des entrailles et la manière dont coulait le sang des victimes « offertes en sacrifice. Ces femmes oracles, assises sur un char traîné

« par des taureaux, allaient par la campagne, interrogeant le vol
« des oiseaux, commandaient aux esprits aériens, ceux qui ont des
« ailes de gaze et des cheveux d'or. Pour les rendre favorables à
« leurs désirs, le matin, au lever de l'aurore, elles épanchaient sur
« leur corps diaphane l'urne suave de la rosée des nuits. Elles
« avaient le don de guérir par des paroles magiques; la puissance
« de hâter le printemps, d'apaiser les tempêtes, de traverser
« l'Océan à pied sec, ou d'y voguer sur d'énormes blocs de granit.
« Les fontaines jaillissaient sous leurs pas, sur leur passage les
« morts ressuscitaient. »

Au milieu de la décadence du druidisme, c'étaient les prêtresses de l'île de Sein qui conservaient le mieux leur empire, et il n'était pas rare de voir des matelots bretons venir, après avoir embrassé le christianisme, solliciter encore, en tremblant, la protection des vierges druidiques. Le roi Galaor agissait donc prudemment en laissant en paix ces derniers débris du culte oublié, mais encore respecté et puissant.

Galaor avait d'ailleurs autour de lui, pour conseillers intimes, trois hommes qui ne le quittaient pas, et lui suggéraient toutes les pensées de tolérance et de bonté dont ses lois étaient empreintes; c'étaient Corentin, Rouan et Wingaloc; trois pieux personnages que la Bretagne a depuis inscrits au nombre de ses saints vénérés.

Roi trois fois heureux!

Depuis ce bon roi Grallon, je cherche en vain un prince possédant trois saints dans son conseil.

Corentin avait, dans son enfance, reçu les leçons du grand-druide Eal-Hirr-Bad, qui lui avait appris à mépriser les idoles, et lui avait fait connaître l'inanité des symboles des religions anciennes. Mais cet enseignement n'avait pas satisfait Corentin, et afin de se livrer à la recherche du vrai Dieu, il s'était retiré dans un lieu nommé *Roumodiern*, et y avait construit un ermitage auprès d'une fontaine.

Il y fut souvent visité par un autre anachorète que l'on appelait *Primaël*, et tous les deux, ayant reçu les eaux du baptême, menèrent une si sainte vie, que le bruit courut que Dieu renouvelait pour eux le miracle de la manne du désert, ou celui des corbeaux qui nourrissaient Elie.

On disait que les prières de Corentin avaient obtenu du ciel qu'une fontaine surgît près de l'ermitage de Primaël, et que ce bon vieillard, qui venait partager le repas de Corentin, avait, après son oraison, reconnu que la simple portion préparée pour son ami s'augmentait suffisamment pour les rassasier tous les deux.

Saint Corentin, avec saint Guinon, est le saint le plus exclusivement breton qui soit au calendrier.

Rouan était né en Irlande. Envoyé par ses parents aux écoles druidiques de l'île de Man, et devenu fort docte en sciences profanes, il s'aperçut bientôt de tout ce qu'il y avait de faux et d'indigne de l'homme, dans les superstitions dont on avait abreuvé son enfance.

Il prit la résolution de passer dans la Petite-Bretagne; et s'étant fait catéchiser, il mérita, par ses vertus, de parvenir au sacerdoce.

Mais à peine eut-il touché le sol de la Bretagne, que les épreuves commencèrent pour lui, on le dénonca au roi Grallon comme s'occupant de nécromancie et de sorcellerie.

Dès que la nuit paraissait, disait-on, il mettait en usage les préceptes de l'art magique que les druidesses de son pays lui avaient enseigné; il se changeait en loup, et transformait en bêtes brutes toutes les personnes sur lesquelles se fixait son regard.

Une bonne femme, nommée Keban, se jeta aux pieds du trône de Grallon, et déclara que Rouan, par ses sortiléges, avait détourné son fils de la maison maternelle, et avait fini par lui ôter la vie. — Le corps de l'enfant fut apporté au roi.

Rouan, pris et amené devant Grallon, raconta sa vie entière,

et dissipa facilement les nuages dont on voulait couvrir son innocence.

« O Dieu! dit-il en finissant et en tombant à genoux auprès de « l'enfant, il t'a plu de reprendre cette créature que tu avais for « mée; qui peut s'opposer à tes desseins? J'aurais donné la moitie « des jours que tu me laisses pour le rendre à sa malheureuse mère « mais qui oserait te prier de revenir sur ce que tu as une fois « jugé? » En prononçant ces mots, Rouan se courba vers l'enfant pour lui donner un dernier baiser.

Il sentit que son cœur battait encore.

Il le prit par les mains, et l'enfant se leva...

Il marcha, et l'enfant le suivit.

Dieu avait écouté sa prière, et venait de faire un miracle en sa faveur.

La bonne femme Keban voulut l'adorer à genoux; il la repoussa et lui dit :

— Louez Dieu!

Grallon voulut lui donner sa chaîne d'or; il se courba devant Grallon et distribua la chaîne, anneau par anneau, aux pauvres gens de la contrée.

Wingaloc, enfin, était issu de la race des Conan Mériadoc. Ses vertus religieuses jetèrent un si vif éclat, qu'on n'hésitait pas à croire qu'à l'époque où il avait quitté son oncle, saint Patrice, pour venir fonder un monastère dans la Petite-Bretagne, Dieu avait permis que la mer s'ouvrît pour lui, comme autrefois pour Moïse, et qu'il l'avait traversée depuis l'Irlande jusqu'à la péninsule armoricaine, en chantant des hymnes et rendant des actions de grâce à la puissance du Dieu qu'il servait.

Tels étaient les conseillers dont Grallon s'était entouré, et son règne eût été, sans contredit, un des plus heureux et des plus calmes, si Dieu n'avait voulu l'éprouver.

Nous allons dire l'histoire de leur roi Grallon et de sa fille Ahès.

II.

Si jamais vous visitez la péninsule armoricaine en allant de Morlaix à Carhaix, lorsque vous arriverez à la hauteur de Poullaouec, prenez le sentier que vous trouverez à votre droite, et marchez devant vous jusqu'à ce que la gorge de Huelgoat ouvre ses profondeurs sous vos pieds.

Là vous attend un spectacle magnifique, qui jettera dans votre âme une émotion grande et sublime.

Deux montagnes d'une hauteur prodigieuse, déchirées à leur cîme par des rochers volcaniques, aux teintes rouges et sombres, semblent s'être ouvertes dans un jour d'épouvantable cataclysme, pour laisser sortir de leurs flancs, jusqu'alors féconds, une puissante forêt de chênes.

Un large ruisseau, grossi par les eaux torrentielles qui descendent des hauteurs, bondit et bouillonne incessamment sur un lit de cailloux au fond de cette vallée pleine de ténèbres.

Rien n'a été refusé à ce site de ce qui pouvait ajouter à son aspect sauvage : des oiseaux de proie voltigent à toute heure de jour et de nuit au dessus du gouffre inhabité, en poussant leurs cris funèbres; les loups mêlent leur hurlement à ce concert étrange, et le vent, qui s'y abat par raffales, y fait entendre parfois des plaintes humaines.

C'est là que Ahès (ou Dalru) habitait d'ordinaire, loin du roi Grallon, son père, entourée de courtisans et de courtisanes, auxquelles elle donnait elle-même l'exemple de la galanterie la plus raffinée.

Ahès était jeune, belle, si belle que son nom est resté comme synonyme de beauté ; mais jamais personne n'avait fait plus mauvais usage de sa beauté et de sa jeunesse.

Après avoir vécu longtemps à la cour de son père, qui se tenait dans la ville d'Is, elle avait cherché un autre théâtre, et était venue s'établir dans un château qui dominait la gorge située à quelque distance d'Huelgoat. C'était un singulier théâtre pour des femmes élégantes et de jeunes seigneurs, habitués à toutes les splendeurs de la ville d'Is.

Mais qu'importait à la fille du roi Grallon ?...

Là, elle était libre, elle n'avait pas à subir les remontrances de son père. Là, elle ne rencontrait pas surtout, à chaque pas, les visages austères et irrités de Corentin, Rouan et Wingaloc, trois saints qui devaient la gêner immodérément.

Il ne fallait rien moins que cela pour la chasser d'Is, la ville de granit, la cité magnifique, chantée par les bardes depuis tant de siècles.

On parle de Ninive et de Babylone ; on parle d'Ecbatane et de Thèbes aux cent portes ; on parle d'Athènes, on parle de Memphis... ô lecteurs ! croyez-le, la ville d'Is était si belle, que Memphis et Athènes, Thèbes, Ecbatane, Babylone, Ninive et toutes les autres villes à prétention, n'auraient pas été dignes de lui servir d'égoûts !

Is, reine des cités ! comme dit le barde, ta couronne écraserait la tête des villes rivales !

Quelques antiquaires sérieux pensent que le nom de Paris vient d'Is.

Paris serait pour *Para-Is*, comme pour dire *quasi is*, *presque is*.

Cela serait bien présomptueux de la part de Paris !

La vie qu'avait menée Ahès, fille du roi Grallon, avait fort endurci son cœur ; elle traitait toutes les choses saintes avec une impiété qui tenait du délire. Le cortége qui la suivait partout applaudissait à ses

impiétés, et la malheureuse princesse ne pensait pas que cette vie d'énivrement et d'oubli dût jamais finir. Elle s'y plongeait avec frénésie, et malheur à qui eût voulu l'arrêter sur cette pente qui l'entraînait!

Une nuit, le château d'Ahès était illuminé d'une façon princière, nuit sombre et triste au dehors; il soufflait dans la vallée un vent d'orage qui faisait tourbillonner les branches des arbres.

Quand la raffale avait passé sur le château, elle arrivait apportant les cris et les chants de l'orgie.

Car il y avait orgie chez la fille du roi Grallon.

Dans la grande salle du château, une table était dressée, autour de laquelle riaient, folâtraient, s'énivraient de jeunes seigneurs efféminés, de charmantes courtisanes, jeunes et folles. — Une orgie complète. — Le vin pétillait dans des coupes d'or; les lumières étincelaient dans les cristaux, des jeunes filles demi-nues allaient et venaient alentour.

C'étaient des rires fous, des éclats de voix, les mille saillies, les mille dévergondages de l'ivresse!

Mais par dessus toutes les voix, perçait celle de la belle Ahès. Assise sur un trône d'or au milieu de la salle, elle dominait toute la scène, et gourmandait les convives taciturnes ou paresseux; elle donnait le signal de toutes les excentricités, et se livrait elle-même aux folies les plus extravagantes.

Les rires, le choc des verres, se mêlaient aux bruits sinistres de l'orage, et de temps à autre, au milieu des conversations animées, des cris, des chants, on entendait tout à coup le château entier trembler sous la puissante pression de la tourmente.

Des toasts furent portés, les uns à l'amour, la plupart à la belle Ahès : un seigneur, déjà à moitié ivre, éleva sa coupe en prononçant les noms des trois saints, les noms de Corentin, de Rouan et de Wingaloc!

D'autres portèrent la santé des druides.

Et, à chaque fois, une gaîté folle, oublieuse, accueillait les toasts ironiques.

Enfin, un seigneur se leva. — C'était, pour le moment, le favori d'Ahès; et, à ce titre, il avait droit au respect de tous. On fit silence.

Ce seigneur n'était point un Breton. On disait que c'était un chef étranger, venu un jour à la cour du roi Grallon, et qui avait été tout d'abord séduit par la beauté de sa fille.

Il était grand, robuste, et naguères encore il avait combattu avec succès contre les Francs; mais il avait bien vite oublié son passé. Retiré maintenant dans le château des montagnes d'Ahès, il ne songeait plus qu'à vivre du présent.

Il présidait en souverain à tous les plaisirs des courtisans; l'amour d'Ahès l'avait fait roi de ces pays sauvages, et il ne cherchait point à revenir à une vie plus digne de lui.

Il se leva donc; — toutes les conversations particulières s'étaient tues; il agita sa coupe d'or, et ayant salué sa belle maîtresse :

Gloire soit à jamais rendue, dit-il, à la divine Ahès, qui préside à tous nos plaisirs; pour moi, je n'ai plus d'autre patrie que ce château, et c'est ici désormais que je veux finir mes jours!

Ainsi parle le seigneur Owen Dyarm, et chacun d'applaudir.

Il reprit :

— Et cependant, belle Ahès, il manque ici quelque chose.

Ahès le regarde, étonnée.

— Oui, reprit Owen Dyarm, si, jusqu'à présent, nous n'avons reculé devant rien pour satisfaire à nos moindres caprices, si nous n'avons rien épargné pour donner raison à nos moindres désirs, il y a néanmoins une chose qui a fait défaut à nos voluptés...

— Qu'est-ce donc? demanda-t-on de toutes parts avec une curiosité vivement éveillée.

— Expliquez-vous, dit la fille du roi Grallon, avec un froncement de sourcil menaçant.

— Oh ! peu de chose, en vérité, répondit le jeune seigneur après quelques secondes de silence et avec un sourire plein d'ironie ; moins que rien, je vous assure ; jusqu'aujourd'hui, n'est-il pas vrai, nous avons réuni dans cette salle tout ce que la DOMNONÉE (nom que l'on donnait alors à cette partie de la Bretagne) renfermait de plus jeune, de plus ardent et de plus beau. La divine Ahès aura eu cette gloire, d'avoir vu passer près d'elle et s'agenouiller à ses pieds, les premiers d'entre toutes les classes, les plus charmantes femmes et les plus puissantes ; mais il en est une cependant que nous n'avons pas songé à faire entrer ici, et dont l'absence est certainement humiliante pour tous !...

— Et quelle est cette femme? demanda Ahès.

— La prêtresse de l'île de Sein, répondit son amant...

Et comme un silence soudain accueillit ces paroles, il poursuivit :

— Est-ce qu'il ne vous déplaît, comme à moi, dit-il, qu'il puisse exister, malgré nous, dans les États du bon roi Grallon, une jeune femme dont la vertu nous nargue insolemment ; dont la conduite nous soit à tout instant opposée ; pour moi, et je pense trouver ici un écho sympathique, si j'étais le maître, si ma volonté du moins avait quelque empire sur vos esprits, il ne se passerait pas deux jours avant que la grande prêtresse de l'île de Sein ne soit la maîtresse de l'un de nous !..

— Il a raison, dirent les femmes.

— A nous la prêtresse de l'île de Sein !... s'écrièrent les hommes.

— A nous la prêtresse ! fit-on en chœur.

— Nous pénétrerons dans l'île de Sein, poursuivit Owen. Nous irons... nous irons tous, et que tout lâche soit châtié comme il le mérite.

Un nouveau silence se fit, pendant lequel tous les regards se tour-ent vers Ahès.

Ahès seule n'avait encore rien dit.

Elle semblait réfléchir. — Sa main vacillante tenait sa coupe à demi vide.

— Soit! dit-elle enfin... l'idée n'est pas de moi... je ne veux plus que mon seigneur Owen puisse dire qu'il n'a pas de pouvoir dans le palais d'Ahès... Nous affronterons les prêtresses de l'île de Sein... mais prenez garde!... Et malheur à celui qui reculera!

Elle présente sa coupe à Owen Dyarm qui la remplit jusqu'aux bords.

Nous irons tous, reprit-elle; — nous verrons cette île redoutée que la tempête entoure et défend... Et dans trois jours, — après notre victoire, — un festin semblable à celui-ci nous réunira dans la ville même où les trois vieillards règnent sous le nom de mon père... je le veux!

Des applaudissements unanimes répondirent à cette proposition, et, séance tenante, on fit les préparatifs du départ.

Il faisait un temps horrible; le vent furieux s'acharnait sur les chênes séculaires qui pendaient aux flancs de la montagne, une pluie battante fouettait les portes du château; les loups hurlaient sur la lisière du bois prochain.

Rien n'arrêta la troupe insensée.

On fit seller les chevaux, des valets coururent devant pour éclairer la voie, et au milieu des éclairs, des grondements sinistres de l'ouragan, malgré la pluie et le vent, ils partirent en poussant des cris joyeux que répétèrent vingt fois derrière eux les vieux échos de la forêt.

Course étrange et dont rien ne saurait donner une idée!

A travers les ténèbres épaisses de la nuit, on les vit passer ainsi dans les chemins détrempés, comme des esprits de la nuit échappés pour une heure aux antres infernaux!... Chaque cavalier emportait son amoureuse entre ses bras, et quand, par hasard, les bruits de

l'orage se taisaient. quand, pour un instant, le vent cessait de siffler, on entendait, comme naguère dans la salle parée du festin, leurs rires, leurs chants et leurs baisers impies!...

Ahès était la première, étroitement unie aux bras de son amant d'hier, elle excitait de la voix et du geste ses compagnes qui la suivaient de loin.

Cette course extravagante avait porté au comble son ivresse...

Le vent avait dénoué les boucles d'or de ses longs cheveux, qui flottaient maintenant sur son dos : la pluie fouettait son visage et ruisselait sur son sein; mais elle ne sentait rien; elle avait tout oublié; et au milieu de la nuit, sous le vent de l'orage, elle ne voyait que les regards ardents de son amant, elle ne sentait que le feu de ses baisers.

Cependant le chemin fuyait derrière la cavalcade; les arbres de la route, les montagnes, les châteaux, tout passait; le ciel lui-même semblait tournoyer, pris de vertige.

Emportés par le galop furieux de leurs chevaux, excités par ce désordre même qui régnait dans la nature, Ahès et ses compagnons semblaient brûler le chemin, et avant que le jour ne parût, ils entraient dans la ville d'Is et couraient impudemment se réfugier dans le château du roi.

Ils avaient fait ainsi une vingtaine de lieues en quelques heures!

Mais ce n'était là que le prologue du drame impie qu'ils avaient résolu de jouer, et le lendemain, ils repartaient, avec le même élan, pour l'île de Sein.

C'était là qu'habitaient les neuf vierges consacrées à *Isis,* et la joyeuse bande pensait, non sans quelque raison, que, sur neuf vierges, on pourrait bien en enlever au moins une.

L'île de Sein, ou *Sena*, était un des sites les plus heureux qui fussent sur les côtes de Bretagne : couverte d'une verdure éternelle, parée d'arbres toujours en fleurs, elle ressemblait à un bouquet odorant auquel les flots paraissaient craindre de toucher.

Sur la côte opposée, c'était une tourmente perpétuelle; les vagues se dressaient frénétiques, écumantes, et allaient se briser en mugissant contre les rescifs du rivage. Sur les rives de l'île, au contraire, les vagues venaient mourir en chantant doucement comme si elles eussent compris la pureté, la sainteté du chaste dépôt qui leur était confié.

La barque qu'Ahès avait prise était solide et pouvait résister à de fortes tempêtes; mais la pointe du Raz est dangereuse, et bien des vaisseaux y ont été engloutis.

La barque d'Ahès aborda cependant sans aucun obstacle dans l'île, et dès qu'elle eut touché le sable, les convives du château des montagnes s'avancèrent vers l'endroit où s'élevait le temple desservi par les neuf vierges.

On se rappelle qu'au centre de l'île était un groupe de chênes vigoureux au milieu duquel se trouvait le temple sacré, composé de pièces de bois mobiles, qui servait de retraite aux druidesses et aux novices.

C'était ce temple que les vierges de l'île étaient chargées de démonter et de reconstruire dans l'espace de deux nuits.

Les diverses pièces qui le composaient étaient façonnées de telle sorte, que le temple une fois fermé, il n'était permis à aucun profane de l'ouvrir à l'extérieur.

Dès que la troupe d'Ahès eut abordé, seigneurs et courtisans se précipitèrent avec un fol enthousiasme vers l'habitation des vierges de Sein, et en peu d'instants ils en atteignirent le seuil.

Mais, à cet endroit, un obstacle auquel ils ne s'attendaient pas vint les arrêter tout à coup : le temple était, comme toujours, hermétiquement fermé, et rien n'indiquait qu'il fût habité en ce moment.

Une incertitude soudaine se manifesta dans le groupe.

Les prêtresses étaient vraisemblablement parties pour quelques réunions secrètes sur les rochers du Kermorvan. C'était un voyage

fait en pure perte, qu'il faudrait recommencer. Ahès et ses convives hésitèrent. Mais la soirée était belle; la course fantastique qu'ils avaient faite avait singulièrement exalté leur imagination.

Owen Dyarm, qui avait proposé ce voyage, fit observer qu'il serait ridicule de s'en retourner ainsi les mains vides et sans ravir la proie qu'ils étaient venu chercher; que le temple était fermé, mais que rien ne pouvait donner lieu de croire qu'il fût inhabité.

En tous cas, il y avait un moyen fort simple de s'en assurer, et ce moyen, c'était d'enfoncer les portes.

Owen Dyarm, comme on le voit, était un jeune seigneur de grand sens.

La proposition était digne de ceux auxquels elle s'adressait. Elle fut acceptée immédiatement, et tous, hommes et femmes, se mirent à l'œuvre.

Dès les premiers coups portés contre la charpente, des cris effrayés se firent entendre au dedans. C'étaient les neuf vierges dont on venait de troubler le sommeil ou le recueillement, et qui imploraient le secours d'Isis contre cette attaque impie et barbare.

Des éclats de rires répondirent aux prières qu'elles adressaient à leur protectrice païenne, — et les coups redoublèrent.

Cependant, malgré l'ardeur déployée par les assaillants, le temple ne s'ouvrait pas, et jusqu'alors ils ne lui avaient causé le moindre dommage. La fureur commençait à gronder sourdement dans la poitrine d'Ahès. Elle appela à son aide le secours des dieux infernaux Les dieux infernaux lui envoyèrent une idée.

Idée atroce, et qui prouvait jusqu'à quel point son âme et son esprit s'étaient dégradés dans sa vie honteuse de débauche.

Elle fit un signe à ceux qui l'entouraient, et ceux-ci s'arrêtèrent.

— Nous sommes des enfants, leur dit-elle, d'épuiser notre force à vouloir briser ce temple que nos efforts n'ont pu encore ébranler. Un moyen nous reste, et il sera moins long et plus prompt.



Ferdinand sc.

VIOLATION DU SANCTUAIRE DES DRUIDESSES

[illegible] enlevant [illegible]

— Lequel? répétèrent d'une voix unanime les lâches compagnons de ses orgies.

— Le feu, répondit la fille du roi Grallon.

Elle avait à peine achevé ces mots, que son amant et tous les enfants perdus de la bande s'élançaient en diverses directions, arrachaient aux arbres leurs branches résineuses et accouraient en toute hâte pour obéir au caprice sinistre de la reine de leurs plaisirs.

En un instant, les flammes se communiquèrent à la charpente du temple, et les poutres pétillèrent et se tordirent sous l'action dévorante du feu.

Il y avait eu à l'intérieur un moment de silence et d'hésitation.

Elles pensaient peut-être, les malheureuses prêtresses, que leurs ennemis s'étaient enfuis ou avaient du moins renoncé à leurs terribles projets.

Mais dès que les flammes commencèrent à grimper le long des parois extérieurs, quand les druidesses entendirent le temple craquer dans toute son étendue avec des bruits épouvantables, elles se redressèrent inspirées; une immense acclamation s'éleva.

Novices et prêtresses se mirent à l'œuvre, et le temple s'écroulant sur lui-même, laissa voir en même temps les filles d'Isis à genoux, les mains et les regards tendus vers le ciel.

C'était un spectacle émouvant et qui eût touché des cœurs moins endurcis que ceux des suivants d'Ahès.

Mais elles pleuraient en vain, les pauvres vestales, elles imploraient inutilement le secours de leurs dieux détrônés; Owen Dyarm se détacha aussitôt du groupe qui s'était formé autour de la fille de Grallon, s'étant précipité à travers les flammes et les poutres embrasées, il saisit par la taille une de ces vierges éplorées, l'enleva vigoureusement dans ses bras et s'éloigna dans la direction de la grève, emportant son précieux fardeau, et suivi à peu de distance par ses compagnons qui chantaient victoire.

III.

Le lendemain, le collége des druides se réunissait dans la presqu'île de Kermorvan. Les habitants de la côte avaient eu le terrible spectacle de l'incendie du temple sacré, et cet événement avait déjà répandu l'épouvante de tous côtés.

On ignorait qui avait osé commettre un pareil crime; mais on ne doutait pas que la colère des dieux ne se manifestât bientôt dans toute sa puissance.

Les druides avaient été les premiers avertis par les prêtresses elles-mêmes.

Dès qu'elles avaient vu s'enfuir les seigneurs emportant une de leurs sœurs, dès que l'incendie avait eu consumé le temple entier, elles s'étaient empressées de quitter l'île de Sein et de se réfugier auprès des druides, dont la protection devait les mettre dorénavant à l'abri.

Une fureur redoutable s'était allumée dans le cœur des prêtres au récit de l'attentat dont leurs compagnes avaient été victimes. Le collége avait été immédiatement convoqué, des résolutions énergiques avaient été prises, et l'on avait décidé que l'on tirerait de cette outrageante entreprise une vengeance éclatante.

Le soir, aucun des druides ne manquait à l'appel, et, quand le plus vieux d'entre eux prit la parole pour expliquer en peu de mots ce qui s'était passé, tous firent silence autour de lui, disposés à obéir et à frapper, quelle que fût la victime qui leur serait désignée.

La presqu'île de Kermorvan est située à la pointe extrême du Finistère, à quelque distance de l'île de Sein, presque en face de

cette sorte de cap sur lequel s'élevait autrefois le monastère, aujourd'hui détruit, de Saint-Mathieu.

C'est une langue de terre étroite et longue qui s'avance audacieusement dans la mer, à une distance de près de mille mètres, pour disparaître tout à coup dans les flots.

Le sol est nu, déchiré par la dent de rochers aigus, absolument privé de végétation.

De chaque côté, la mer moutonneuse, sombre, pleine de murmures et de menaces; partout un vent furieux; de temps à autre, le cri d'une mouette ou d'un cormoran; un site qui, en un mot, attriste fatalement l'esprit et imprègne le cœur d'une mélancolie amère et sauvage!...

Sur cette langue de terre, on remarque encore de nos jours les restes imposants de plusieurs *dolmens* et d'un *cromlech'*, qui passe pour l'un des plus beaux et des plus complets que possède la Bretagne.

Sur ces *dolmens*, au milieu de ces *cromlechs*, habitait Ar-Bras, le plus renommé d'entre les druides. C'est lui qui avait convoqué le collége sacré, c'est lui qui avait décidé qu'une vengeance éclatante serait tirée de l'outrage fait à leur sœur.

C'était à la pointe extrême de la presqu'île, à cet endroit où la terre finit, où l'immensité commence.

On n'entendait de tous côtés que la mer furieuse, dont les vagues venaient se briser, avec un bruit formidable, sur les rochers aigus.

Tous les druides étaient rangés autour de Ar-Bras, et ils attendaient en silence qu'on leur indiquât ce qu'ils avaient à faire.

Ar-Bras (c'est-à-dire *le Grand*) ordonna alors de faire venir la grande-prêtresse. Celle-ci s'approcha.

— Fille d'Isis, lui dit Ar-Bras, un épouvantable attentat a été commis la nuit dernière, et une de tes sœurs vénérées a été enlevée. Les druides, tes frères, sont présents et t'écoutent: dis-nous quel est l'audacieux profane qui a osé se rendre coupable d'un pareil crime.

La prêtresse baissa les yeux.

— Une femme présidait à ce crime, répondit-elle en tremblant, et c'est à peine si j'ose dire son nom.

— Qui donc est-elle ? demanda l'archidruide.

— Elle est puissante, répondit la prêtresse, et son nom seul est, pour tout le pays, un objet d'épouvante et d'horreur.

— Ahès! Ahès!... s'écrièrent en même temps les druides réunis.

— La fille du roi Grallon ! ajouta la prêtresse en frémissant.

Et un violent murmure s'éleva, et chaque druide se tourna vers le grand-prêtre, comme pour lui demander s'il craignait de parler, maintenant qu'il connaissait le rang du criminel.

L'archidruide imposa silence d'un geste à l'assemblée, et reprit aussitôt :

— L'impudique Ahès sera frappée, dit-il en élevant la voix, et tous ceux qui l'ont aidée à commettre le crime seront frappés comme elle!

C'était la sentence.

Le tribunal l'approuva par une sourde acclamation.

— Mais dites-moi, reprit Ar-Bras, lequel d'entre vous osera se rendre à la ville d'Is, entrer dans le palais du roi, tromper toute surveillance, et venger d'un seul coup, et les prêtresses d'Isis, et les dieux que nous servons ! Qui aura ce courage, cette patience, cette adresse?

Chacun se taisait.

Cependant un novice, encore dans la fleur de la jeunesse, sortir des rangs des druides, et s'avança jusqu'auprès d'*Ar-Bras*.

C'était un tout jeune homme, blond et rougissant, baissant doucement les yeux à terre, les mains pendantes le long du corps. Il y avait une douceur inexprimable dans son regard, une angélique candeur sur son front.

Tous les yeux se fixèrent ardemment sur lui; on le connaissait bien pour appartenir à la classe des novices, mais, chose singulière,

il n'en portait point le costume!... Une ceinture de cuir lui ceignait les reins et un poignard pendait à cette ceinture!...

— Que veux-tu? demanda brusquement *Ar-Bras,* en le voyant demeurer ainsi debout et silencieux devant lui.

— Je veux vous faire une simple question, répondit le novice *Tudy* d'une voix ferme et résolument accentuée.

— Laquelle?...

— Je désire savoir le nom de la prêtresse qui a été enlevée?

— C'est votre sœur Daréa... répondit le chef des druides.

— C'est bien Daréa, poursuivit Tudy, ce n'est point une erreur, vous êtes certain de ce que vous avancez...

— C'est bien elle!...

— Et la fille du roi Grallon a supporté cette impiété...

— Elle l'a commandée!...

Pendant ce colloque rapide, le jeune Tudy avait singulièrement changé d'aspect, sa main crispée tourmentait le poignard qui pendait à sa ceinture, et son regard, plein de feu, s'attachait, avec une avidité d'oiseau de proie, sur le visage de son interlocuteur.

Autour de lui, tous avaient fait silence; chacun poussé par une curiosité violemment excitée, attendait avec impatience le résultat de cet entretien.

La grande-prêtresse seule avait rougi, car dès l'arrivée du jeune novice elle avait tout compris.

— Eh bien! reprit Tudy, c'est moi qui me chargerai de vous venger tous... Je ne demande l'aide, ni le secours de personne; seul, j'irai à la ville d'Is; j'entrerai seul dans le palais du roi Grallon, et avant que deux jours se soient écoulés, justice sera faite...

— Mais de quel droit prétends-tu te substituer à tes frères dans l'œuvre solennelle de la vengeance? demanda l'archidruide, en fixant son regard inquiet sur le novice.

— Parce que moi seul puis avoir le courage, la patience, l'adresse nécessaires pour une pareille entreprise.

— Toi!

— Moi-même!...

Ar-Bras hésitait.

Le jeune novice releva son beau front et tira son poignard...

— Sachez donc tout alors, s'écria-t-il avec fierté : Daréa m'aimait, j'aimais Daréa... Tous les soirs, je doublais à la nage la pointe terrible du Raz, et c'était à ses côtés que je passais mes nuits!... Nous ne songions pas à la colère des dieux, car le bonheur est un bandeau qui aveugle la conscience... mais aujourd'hui tout est changé ; d'infâmes ravisseurs m'ont enlevé Daréa, et l'outrage qu'on lui fait, je l'ai ressenti jusqu'au plus profond de mon cœur ; nous avons tous ici les mêmes désirs, les mêmes besoins de vengeance, et c'est moi qui accomplirai la terrible mission!...

Le grave tribunal avait écouté en silence la déclaration de Tudy.

Plus d'une fois, pendant ce court récit, l'archidruide avait froncé le sourcil; plus d'une fois un éclair d'indignation avait brillé dans son regard. Mais ce fut tout.

Le danger commun faisait pardonner au jeune novice une faute que, dans d'autres circonstances, il eût payée de la vie.

L'institution qui pactise ainsi avec le violateur de ses lois fondamentales est bien près de sa fin.

L'archidruide accepta l'offre de Tudy...

— Qu'il soit fait ainsi que l'ordonnent les dieux, dit-il; mais avant de t'éloigner, explique au moins quel est ton dessein.

— C'est mon secret... répondit Tudy.

— Cependant tu jures de nous venger?

— Je le jure!

— Tu promets, dans le cas où ton projet échouerait, de venir ici toi-même t'offrir en sacrifice?

— Je le promets.

— Va donc! que les dieux te pardonnent ton crime et en protégent l'expiation... Nos vœux et nos prières te suivront dans ton entreprise, et Daréa te sera accordée solennellement, si tu survis à l'accomplissement de ta vengeance.

Ces dernières paroles parurent donner un nouvel élan au jeune novice qui redressa le front, salua gravement l'archidruide, et fendant la foule, se précipita vers la terre ferme en hâtant le pas, et comme s'il eût craint de perdre un seul moment.

La nuit même il entra dans la ville d'Is.

Mais qu'était devenue Daréa, où la retrouverait-il?...

Le ciel se chargea de résoudre ces questions beaucoup plus facilement qu'il ne s'y attendait.

Daréa était bien gardée à vue dans le palais du roi Grallon, mais le roi avait une telle confiance dans son peuple, que les portes de son palais étaient incessamment ouvertes à tout venant, et que chacun pouvait y entrer et en sortir à toute heure du jour. Tudy y pénétra donc sans peine, et quelques heures s'étaient à peine écoulées qu'il avait été remarqué, s'était entendu avec quelques gardes, et était introduit auprès de la jeune vierge de Sein.

Daréa le reçut émue, rougissante, cachant de son mieux sa honte et sa douleur.

Mais Tudy ne songea même pas à rappeler le passé, à soulever un voile derrière lequel sa maîtresse cherchait à dérober ce qui s'était passé; il alla droit au but, sans essayer de faux-fuyants.

— Daréa, dit-il à la pauvre fille, tout est fini désormais entre nous... Il n'y a plus d'amour, plus de bonheur, il n'y a que la vengeance!...

— La vengeance, fit tristement Daréa qui pleurait, et comment pensez-vous l'obtenir?... Cette ville n'est-elle pas tout entière à nos ennemis?

— Daréa, tu m'aimes encore?... demanda Tudy.

— Toujours! toujours! répondit la jeune fille.

— Et tu feras tout ce que je te dirai de faire?

— Parle, commande, j'obéirai...

— Bien! Daréa, voilà de bonnes paroles... Moi aussi, je t'aime, vois-tu; moi non plus je n'ai pu arracher de mon cœur cet amour qui le dévore!... il me faut une vengeance sanglante, terrible, mémorable!...

— Je te désignerai l'homme qui m'a enlevée, dit Daréa.

— Ce n'est pas assez, répliqua Tudy.

— Owen Dyarm!

— Ce n'est point assez!...

— La fille du roi Grallon.

— Encore! ce n'est pas assez, te dis-je!

— Tous les seigneurs qui se vautraient dans ces orgies.

— Encore! encore! s'écria Tudy, ce n'est point une vengeance solitaire et misérable qu'il me faut!... ma douleur veut les larmes, les sanglots, les douleurs de toute une ville.

— Oh! tu m'effraies, s'écria Daréa épouvantée...

— D'autres! d'autres! d'autres! râla par trois fois le novice.

Daréa couvrit son visage de ses mains.

La figure de Tudy semblait s'être tout à coup transformée, une ardeur sanglante animait ses traits, ses cheveux se dressaient sur son front pâle, ses mains se crispaient, il était effrayant à voir!...

Daréa tremblait.

— Écoute, poursuivit Tudy, écoute et retiens bien chacune de mes paroles: à côté de la chambre du roi Grallon, il y a une salle dans laquelle se trouve une cassette de fer dont la serrure ne s'ouvre qu'au moyen d'une clef d'or que le roi porte constamment au col. Ce soir, il faut que j'aie cette clef.

— Mais c'est impossible! objecta Daréa.

— Il me la faut, te dis-je...

— C'est un projet insensé, cruel.

— C'est la vengeance!

— Oh! malheur! malheur!... Tudy, je vais prier les dieux pour vous...

— Priez les dieux pour ceux qui mourront ce soir... Aurai-je ces clefs?...

— Tu les auras...

— A quel moment?...

— Au moment où s'allumeront les flambeaux qui doivent éclairer le festin offert cette nuit par Ahès à ses convives.

— Et, tu seras à cette fête?

— Il le faut pour avoir la clef.

— Vas-y donc!

— Oh! s'écria la pauvre Daréa, pour ma honte et mon désespoir!

Tudy serra les mains frémissantes de Daréa entre les siennes.

— Priez Dieu, Daréa, lui dit-il d'une voix triste et presque calme, priez Dieu pour que cette nuit soit la dernière de nos nuits!... A ce soir!

IV.

Le soir, la salle de festin s'éclairait déjà comme par enchantement. Il faisait au dehors un temps tiède et calme, tout promettait une nuit douce comme celles que Dieu semble avoir faites exprès pour la mélancolie et l'amour!... Chaque convive arrivait un à un au lieu du rendez-vous; les valets empressés allaient et venaient dans les salles voisines.

La salle principale, celle dans laquelle devait se donner la fête,

était jonchée de fleurs, la table était couverte d'énormes quartiers de sanglier et d'élan, artistement disposés dans des plats d'or.

Ahès s'était surpassée ce jour-là, et jamais peut-être, de mémoire d'homme, on n'avait rien vu d'aussi splendidement servi que le festin qui s'apprêtait.

Le roi Grallon, si sévère dans le commencement de son règne, si pieux vers la fin de ses jours, aidé des lumières de tant de saints personnages, ne s'aperçut jamais des désordres de sa fille ou n'eut pas le courage d'y porter un remède efficace. Le bruit des honteuses amours d'Ahès ne l'arracha point à sa faiblesse.

Rien ne put l'éclairer. Il supporta même les débordements de sa fille et de sa suite jusque dans le palais qu'il habitait.

La ville d'Is était située sur le bord de la mer, dans la baie de Douarnenez, entre la pointe de Crozon et le cap Fontenai.

Cette côte véritablement importante, qui occupait une plage sablonneuse très-basse, était une conquête de l'industrie sur les flots, dont les irruptions la menaçaient incessamment.

Des digues et des écluses, solidement construites, la protégeaient en tous temps contre les inondations. Ces écluses étaient, en outre, disposées de telle sorte qu'elles pussent préserver la ville des approches de l'ennemi.

On les ouvrait alors, en effet, avec prudence, et l'on laissait pénétrer aux environs de la cité une faible portion des eaux de l'Océan.

Mais il est facile de comprendre le danger perpétuel qui résultait de cet état de choses; la moindre imprudence suffisait pour occasionner les plus grands malheurs.

Aussi les précautions les plus minutieuses étaient-elles prises à ce sujet, et les clefs de ces terribles écluses se trouvaient déposées dans une cassette de fer que le roi Grallon lui seul pouvait ouvrir.

Il portait lui-même constamment au col la clef qui ouvrait ladite cassette de fer.

Il la portait la nuit comme le jour, et ne l'eût confiée à personne, pas même aux trois saints qui dictaient ses arrêts.

. . . .

Quand l'heure fut venue, Daréa se rendit à l'endroit où elle devait rencontrer Tudy. L'ardeur de son amant semblait l'avoir gagnée, et, comme lui, elle s'était pour ainsi dire transfigurée. Un feu sombre brillait dans ses regards.

Un grand désordre se manifestait dans ses vêtements, ses gestes étaient saccadés, ses paroles brèves et rapides; tout le jour elle avait erré, inquiète, sourdement agitée, dans les corridors du palais du roi Grallon!... Le soir, dès qu'elle aperçut Tudy, la fureur qui emplissait son âme éclata tout d'un coup.

— Tudy, s'écria-t elle, pardon... ce matin, j'ai hésité... je ne sais quelle étrange terreur s'était emparée de mon esprit; mais maintenant je suis à toi... nous nous vengerons ensemble, et nous mourrons ensemble!... Viens!...

En parlant ainsi, Daréa saisit avec vivacité la main de Tudy et l'entraîna à travers les sombres détours du palais.

— Ce soir, lui dit-elle à voix basse et tout en marchant, j'ai versé dans le breuvage du roi quelques gouttes d'une liqueur qui endort; son sommeil sera lourd et profond; nous le dépouillerons facilement de la clef qui ouvre la cassette de fer... Personne ne veille à l'entrée de la chambre où il repose... Mais il n'en est pas de même de celle où est enfermée la cassette. Là, une sentinelle veille incessamment et en défend le seuil à toute heure du jour et de nuit...

— J'ai mon poignard!... fit le novice.

Et Daréa sourit.

— Malheur! malheur! dit-elle suivant le rite druidique; que les dieux secondent notre ardeur, avant une heure nous serons bien vengés!..

— Les dieux t'entendent! murmura Tudy en serrant fortement la main qu'elle lui avait donnée.

Ils marchaient lentement, car déjà ils approchaient de la chambre du roi. Daréa était parée comme pour une fête, nul ne s'enquit du motif pour lequel elle allait, à cette heure, vers les appartements intérieurs; on la prit pour une des convives d'Ahès, et on la laissa passer.

Enfin, ils arrivèrent à la chambre royale. Daréa souleva la portière d'une main ferme, et tous les deux ils entrèrent dans la chambre.

Grallon dormait d'un sommeil profond. Aucune sentinelle ne veillait auprès de lui... Le silence le plus complet régnait de tous côtés.

Daréa et Tudy s'arrêtèrent.

La clef d'or était là, rien n'était plus facile que de l'enlever; mais ce n'était pas tout, il fallait pénétrer dans l'appartement où l'on gardait la cassette de fer. Daréa montra de nouveau le chemin à son amant.

— Arme-toi de courage, lui dit-elle, c'est ici le moment le plus dangereux de notre entreprise; n'hésite pas surtout, que ta main ne tremble pas, que ton cœur n'aille pas défaillir, car à la moindre hésitation, à la moindre faiblesse, tout serait perdu!

Tudy ne daigna pas même répondre; il fit signe à Daréa d'avancer.

Ils se remirent en marche, et, maintenant, c'était Tudy qui précédait Daréa.

Il avait tiré son poignard de sa ceinture, et en serrait vigoureusement la poignée dans sa main crispée.

Déjà, ils entendaient le pas monotone et régulier de la sentinelle; ils n'avançaient plus qu'en retenant le souffle de leur poitrine, et tâchaient d'assourdir le bruit de leur marche sur le sol.

Daréa arrêta tout à coup son complice, et soulevant la draperie qui couvrait la porte, elle la tourna à moitié sur ses gonds.

Ce mouvement avait été exécuté rapidement et sans le moindre bruit.

La sentinelle n'avait pu rien entendre et continuait sa promenade à travers la chambre.

L'idée d'un danger quelconque était si éloignée de sa pensée, que cet homme avait déposé loin de lui la pique dont il était armé.

Daréa et Tudy échangèrent un regard rapide. Tudy serra les mains de Daréa, et s'élança d'un bond vigoureux sur la sentinelle, qu'il prit à la gorge, d'une main, tandis que de l'autre il lui plongea, dans le cœur, son poignard jusqu'au manche.

Le coup avait été si inattendu, l'arme était entrée si profondément dans la blessure, le jeune novice avait mis tant d'adresse et de promptitude dans son mouvement, que la victime tomba raide et morte sur le sol, sans avoir proféré le moindre cri.

Daréa était entrée aussitôt, et sans s'apitoyer sur un pareil spectacle, elle s'était empressée vers la cassette, qu'elle avait ouverte, et au fond de laquelle elle avait trouvé les terribles clefs des écluses de la ville d'Is.

— Ils sont cause que tu m'as dit : Tout est fini entre nous, murmura-t-elle ; — plus d'amour, plus de bonheur !... Oh ! la vengeance m'est aussi chère qu'à toi !

Et brandissant les clefs au-dessus de sa tête, avec un orgueil sauvage :

— Aux écluses ! s'écria-t-elle ; aux écluses !

Tudy écoutait.

Il saisit vivement les clefs que lui tendait Daréa, et regarda un moment sa maîtresse, en silence, cherchant à contenir les mille sentiments qui débordaient de son cœur ému.

— Daréa, dit-il enfin, voici l'heure solennelle venue, dans un instant nous en aurons fini avec cette vie de douleurs... Avant de nous séparer, Daréa, laisse-moi un instant te presser contre ma

poitrine, et que ce dernier adieu nous soit, à tous deux, une consolation suprême ! Daréa, je t'aime !... La violence que l'infâme amant de Ahès t'a fait subir n'a pu t'arracher de mon cœur, je t'aime, comme aux premiers jours de notre union. Adieu donc, douce maîtresse adorée, et que les dieux nous réunissent dans un monde meilleur, comme ils avaient déjà permis que nous nous unissions dans ce monde; adieu, Daréa, adieu !

La jeune femme, se laissant doucement aller aux bras de son amant, oublia un moment ses lèvres sur les siennes.

— Adieu, Tudy, adieu ! soupira-t-elle, je t'aime, comme aux nuits de nos belles amours... Que les Dieux veillent sur toi ! Adieu ! adieu !

Les deux amants restèrent un moment étroitement embrassés, puis se redressant tout à coup, dans leur force et dans leur colère implacable, ils se séparèrent.

Tudy prit la direction de la grève, tandis que Daréa se dirigeait du côté de la salle du festin.

Il fallait bien qu'elle restât dans la salle du festin, pour que nulle inquiétude ne pût s'élever parmi les convives.

Tudy marchait à grands pas; l'hésitation ne pouvait entrer dans son cœur, il craignait seulement que l'on ne s'aperçût trop tôt du vol qu'il venait de commettre, et serrait avec énergie les clefs des écluses contre sa poitrine.

Il traversa ainsi toute la ville; la ville était déjà endormie; Tudy rencontra à peine quelques gardes inoffensifs qui faisaient leur ronde, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées, quand il approcha des terribles écluses.

A mesure qu'il s'éloignait du palais, il entendait plus distinctement le bruit des grandes vagues contre la digue, et les plaintes puissantes du vent.

Une suprême émotion s'était emparée de lui, et au moment de commettre ce grand crime, il se sentait frémir...

Il fallut la pensée de Daréa et le souvenir de la lâche violence dont elle avait été victime pour réveiller toute sa fureur.

Mais, dès que le nom de Daréa résonna dans son cœur, sa tête se redressa; il secoua les cheveux qui ombrageaient son front, et il s'élança avec une ardeur nouvelle dans le fossé qui le séparait encore des écluses.

C'étaient de gigantesques barrières, solidement construites, et retenues par d'énormes barres de fer, attachées elles-mêmes à des crampons massifs, que les plus terribles ouragans n'avaient jamais pu ébranler.

L'eau filtrait légèrement au travers, et la pression des vagues imprimait un mouvement incessant à chacun des deux battants de l'écluse.

Tudy se cramponna aux barres de fer, monta ainsi jusqu'au sommet des barrières, et il examina avec soin, en tâtonnant, tous les détails de ce travail merveilleux.

Du sommet à la base, il y avait huit barres de fer, et toutes les serrures, auxquelles elles étaient attachées, ouvraient avec l'une des deux clefs qu'il portait sur lui!

Il fit sauter la première barre de fer, et l'écluse gémit.

A la seconde barre, l'écluse oscilla, comme une sentinelle frappée traîtreusement et qui va tomber à la renverse.

A la troisième barre, les battants s'entrouvrirent en rendant un grand bruit.

A la quatrième barre, d'énormes vagues commencèrent à se précipiter dans le fossé.

Tudy regardait avec une sorte d'énivrement le résultat de son travail ténébreux.

Il était seul pour cette œuvre de destruction.

Il n'entendait autour de lui que la grande voix de la mer, et quand par hasard il levait la tête au dessus des hautes barrières, il ne voya

aussi loin que son regard pût porter, qu'un horizon immense, une étendue sans fin, où les vagues irritées dressaient partout leurs cimes mugissantes.

Cette harmonie sauvage répondait bien en ce moment à la joie infernale qui emplissait son cœur, et berçait sa colère.

Il respirait à pleine poitrine la saveur pénétrante que la raffale lui apportait de l'océan, et se remettait à l'œuvre, suspendu au dessus de l'abîme, avec une allégresse sans bornes.

Pendant que le novice préparait ainsi sa vengeance, et suivait, avec une sorte d'orgueil, les progrès du torrent qu'il déchaînait sur la ville du roi Grallon, Daréa, après avoir réparé le désordre de ses vêtements, s'était empressée de retourner à la salle du festin, où Ahès avait déjà remarqué son absence. Quand elle entra, une clameur s'éleva parmi les convives, et l'amant d'Ahès alla lui-même la chercher, et la mena à la place qui lui était réservée.

Daréa était triste et sombre, elle épiait avec une sorte d'inquiétude tous les bruits qui venaient du dehors, et à chaque instant, elle croyait entendre le son des vagues furieuses qui venaient battre les murailles du palais du roi... On ne prit pas garde aux soucis de la prisonnière, et quand elle se fut assise à sa place, non loin de la belle Ahès, chacun s'occupa de la fête.

Les coupes étaient remplies jusqu'aux bords d'une liqueur qui énivre; tous les convives s'abandonnaient sans souci à la gaîté licencieuse que la fille de Grallon excitait de son mieux. Les propos d'amour circulaient de toutes parts, la joie la plus folle rayonnait sur tous les fronts.

Pour Daréa seule, une voix dominait toutes ces voix, un bruit tous ces bruits; elle assistait, immobile et muette, et comme une statue de pierre, à cette fête bruyante; les regards errants autour de la salle, les bras pendants, l'oreille tendue, elle ne répondait à aucune des questions qui lui étaient adressées.

Comme, depuis deux jours, elle ne s'était pas présentée autrement aux réunions de la fille du roi, on ne s'étonnait pas de la voir ainsi.

Toutefois, quand les regards des seigneurs et des courtisanes se tournaient vers elle, sa figure pâle, son attitude sombre semblaient arrêter tout à coup le rire sur toutes les lèvres, et glacer la joie commune. C'était un reproche continuel placé sous les yeux des convives; c'était aussi une menace peut-être...

L'amant d'Ahès, le chevalier Owen Dyarm, lui dit :

— Ne rirez-vous jamais, la belle?

Et chacun d'enchérir, interpellant la captive et lui criant d'être joyeuse.

En effet, un éclair brilla tout à coup dans le regard éteint de Daréa, et un sourire de joie sauvage crispa ses lèvres.

— Que me veut-on? demanda-t-elle en passant sa main sur son front et dans ses cheveux.

Elle se leva.

Ses sourcils s'étaient rapprochés, ses narines s'étaient gonflées; elle avait levé sa main vers Ahès.

— Que voulez-vous? répéta-t-elle d'une voix vibrante et sonore, valets et courtisanes, me voilà prête, parlez!

Un murmure d'étonnement courut dans l'assemblée, et chacun regarda Ahès, cherchant sans doute quelle réponse il fallait faire à une semblable insulte.

Un éclat de rire rompit le silence.

— Daréa! s'écria l'amant de la fille de Grallon, tu es la plus charmante des prêtresses de Sein, et après notre divine Ahès, c'est toi qui serais digne de commander en souveraine à nos fêtes!... Pourquoi donc cet air soucieux sur tes traits, ce pli sinistre sur ton front, ce feu lugubre dans tes regards?.. Allons, ma vierge d'hier, laisse ces esclaves demi-nues emplir, jusqu'aux bords, ta coupe d'un vin généreux, et fais-nous raison... n'attriste plus nos yeux par ta mé-

lancolie sombre; livre ton cœur sans partage aux joies de l'amour; ne crains pas d'oublier ta solitude inféconde, et suis l'exemple que te donnent tes nouvelles sœurs, les prêtresses de la volupté!

Chacun se tourna vers Daréa, qui avait écouté sans mot dire.

Quand Owen Dyarm eut cessé de parler, Daréa prit dans sa main la coupe que des esclaves venaient de remplir, et l'éleva en souriant et comme pour répondre à l'invitation de son interlocuteur.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, répondit-elle; aussi bien cette vie est courte, et qui sait si quelque terrible catastrophe ne viendra pas la terminer bientôt!..

— Que voulez-vous dire? demanda Ahès.

— Qu'importe! poursuivit Daréa; le bonheur n'est-il pas d'oublier! n'est-ce pas là la suprême joie, le seul secret de ce monde!... Oublions donc... Mais, prenez garde!... on ne méprise pas impunément les dieux, on n'insulte pas en vain les prêtresses d'Isis, et pendant que vous vous énivrez ici, au choc des verres et au bruit des baisers, là-bas dans l'ombre, loin des regards, et cachant dans son cœur son ardente haine, la vengeance veille.

— Que dit-elle demanda Ahès, qui ne comprenait rien à ces paroles et qu'une vague inquiétude commençait à gagner.

Chaque convive était devenu pâle et de sourdes rumeurs commençaient à courir.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? demanda de nouveau la fille de Grallon.

— Il y a un homme qui accomplit mystérieusement sa tâche.

— Quel homme?

— Un druide.

— Quelle tâche?

Daréa trempa ses lèvres dans la coupe.

Puis elle se prit à rire.

— Écoutez, répondit-elle en élevant la voix.

Chacun se tut et tous écoutèrent.

En ce moment, un bruit étrange et sourd commençait à se faire entendre, et ce bruit semblait approcher, en grondant, du palais du roi.

— Écoutez! écoutez! disait Daréa qui avait jeté sa coupe et levé sa main menaçante.

Une terreur panique s'empara tout à coup alors des convives, et ils voulurent se précipiter vers les portes. Daréa avait fermé les portes.

— Nous sommes trahis! cria-t-on de tous côtés; nous sommes perdus!...

L'amant d'Ahès courut à la fenêtre qu'il fit voler en éclats.

A peine se fut-il penché au dehors, qu'il jeta un cri d'épouvante et appela à lui tous les convives.

— Regardez, leur dit-il en étendant la main au-dessus de la ville d'Is.

Et Daréa répétait, avec son rire convulsif et amer :

— Regardez!... regardez!

C'était un spectacle que rien ne saurait rendre, et dont chaque minute augmentait encore l'horreur.

La mer, haute et furieuse, était entrée de toutes parts dans la ville d'Is, et précipitait ses vagues écumantes dans toutes les directions, chassant devant elle une population épouvantée.

L'océan a surmonté ses antiques bornes : il franchit les digues élevées par les hommes et que les siècles ont respectées; il s'avance maintenant vainqueur et comme poussé par une main vengeresse!

Tout tremble! Les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants, tous cherchent leur salut dans la fuite; mais les vagues les

pressent de tous côtés, et leur ferment impitoyablement la retraite.

On n'entend plus que des cris insensés, des blasphèmes, des imprécations, et par dessus ce concert universel, un nom semble dominer tous les cris.

— Ahès! Ahès! à mort! crient conformément les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards, car c'est Ahès, ce vivant blasphème, cette damnée, qui a soulevé la colère de Dieu!

— Ahès! Ahès! semblent répéter les vagues irritées.

Partout est le désordre; la désolation est partout.

Aucun pinceau ne saurait esquisser un pareil tableau, aucune plume ne pourrait décrire une pareille scène!...

Daréa souriait, penchée elle aussi à une fenêtre.

Elle regardait venir la mer...

Cependant, le roi Grallon, réveillé en sursaut par ses gardes effrayés, n'a pas oublié, dans ce pressant danger, qu'il est père et que sa fille a besoin de son aide. Il l'appelle, la cherche dans toutes les salles; la vieillesse n'a pas éteint son courage; l'imminence du danger semble, au contraire, lui avoir rendu sa première jeunesse et sa première vigueur.

Il arrive enfin à la salle du festin, dont il fait enfoncer les portes, rassemble à la hâte ce qu'il a de plus précieux, place sa fille sur un vaillant cheval de bataille, y monte lui-même, et tous deux remettent ainsi leur salut commun à l'agilité du bon destrier.

Ils partent.

Derrière eux l'inondation continuait ses ravages: les maisons, les palais, les hautes tours, tout est submergé, tout s'écroule; les vagues ne s'arrêtent devant aucun obstacle; elles marchent, marchent toujours! Déjà même elles sont sur les pas de Grallon, qui serre avec désespoir sa fille dans ses bras. En vain, pour apaiser la

colère des dieux, il jette une à une ses richesses dans les flots avides.

— Ahès! Ahès! semblent répéter les vagues irritées qui lèchent déjà de leur écume les pieds du cheval.

Et de loin, la voix de tout un peuple mourant arrive comme un écho d'agonie et murmure aussi :

— Ahès!... Ahès!...

Grallon se sent défaillir; il enfonce les éperons dans le ventre de son coursier qui hennit, et la noble bête recommence sa course acharnée! Tout à coup, ô bonheur! le sol durcit; le sabot du cheval fait jaillir des éclairs sous lui; les fugitifs ont atteint les rochers qui dominent la ville d'Is; ils vont être sauvés, mais une dernière vague bondit jusqu'à Grallon; cette vague portait un homme qui s'élance, et profitant du premier moment de surprise et de terreur, enlève à Grallon son précieux fardeau.

— Ma fille! ma fille! s'écrie le malheureux père en joignant les mains et en tombant à genoux sur le rocher nu.

— Ahès! Ahès! répond l'océan qui vient d'ensevelir l'inconnu et et la jeune princesse dans ses plis profonds.

C'est ainsi que finit l'opulente ville d'Is.

L'endroit où Ahès disparut dans les flots s'appelle aujourd'hui *Pouldahut.*

Quand la mer est tranquille, on voit encore, de nos jours, dans la baie de Douarnerez, des accidents de rochers qu'il est facile de reconnaître pour les ruines d'une ville.

Les pêcheurs donnent à leurs divers embranchements des noms de rues; tous affirment que ce sont les ruines de la ville d'Is.

« Il est évident, dit Gallet, qu'il a existé une ville de ce nom, « c'est le *Corisopitum* de la petite *Notice des provinces*, ou le *Keris*

« de l'anonyme de Ravaine. *Kaer* ou *ker* veut dire *ville;* opitum
« n'est qu'une corruption d'*oppidum.* »

Les druides élevèrent un gigantesque menhir à Tudy et à Daréa.

Ils étaient morts tous deux : Daréa dans la salle du festin, auprès d'Owen Dyarm, son ravisseur, et Tudy avec Ahès, qu'il avait entraînée dans les flots.

Le menhir de Daréa et Tudy est le plus grand de ceux qui restent debout dans le département du Finistère.

CHAPITRE III.

Suite des druides. — La chevalerie. — Les chevaliers de la Table-Ronde. — Saint Colomban. — Le roi Arthur. — Genièvre la Belle. — Les Saxons vaincus. — Cour plénière du roi Arthur à Windsor. — Les quatre reines qui suivaient Genièvre la Belle. — L'enchanteur Merlin. — Le triple appel. — Voix de Merlin. — Enfance de Merlin chez les druides de l'île de Mona. — La forêt de Brocéliande. — Viviane, prêtresse d'Hy-ar-Bras. — Elys-le-Barbu. — Le dolmen. — Amours de Merlin et de Viviane. — Départ de Merlin. — Il se fait chrétien. — Tribunal secret dans la forêt de Brocéliande. — Message de Viviane. — Le flacon de Merlin. — Ruse de Viviane. — Le tombeau de l'enchanteur. — Fin des druides.

I.

Mais nous voici au temps des longues lances et des éperons d'or ; au temps des courtes épées attachées au poignet par une chaîne ; — au temps des chevaux ailés, des dragons et des fées.

Au temps des enchantements !

Au temps de la *table-ronde !*

Qui ne connaît cette époque? qui n'a lu et relu les exploits d'Arthur, de Gauvin, d'Amadis? qui ne sait les merveilles qu'ils ont accomplies pour Dieu et pour leurs dames, contre les géants,

contre les enchanteurs, contre les tyrans, perchés sur leurs hautes tours?

Les bonnes gens qui sont *esprits forts*, et qui voient difficilement le bout de leur nez, perdront toute estime pour nous; mais nous dirons, malgré l'anathème du dix-huitième siècle, cela était beau, cela était grand, cela était noble!

Et qui plus est, cela était utile!

Dans un temps où les lois étaient sans force, où il n'existait aucune garantie contre les possesseurs de ces forteresses que l'on nommait *châteaux*, une association de braves chevaliers, fondée pour venir en aide aux faibles, était sans contredit une amélioration dans l'ordre social.

Cette sainte chevalerie! elle a tant de fois défendu nos bannières sur les champs de bataille! Elle a tant de fois frappé les Anglais, battu les Saxons, tué les Sarrasins! elle était si grande et si dévouée! si fidèle à ses serments! elle portait un cœur si haut et fier!

Est-il étonnant que nous ne la comprenions plus?

Et M. de Voltaire, qui gagnait son pain à insulter la France pour amuser le roi de Prusse, n'avait-il pas bien le droit d'insulter la chevalerie?

Il est vrai que l'histoire de la chevalerie est pleine de contes d'enchanteurs et de fées; mais il reste, au résumé, le fait positif d'une association de chevaliers qui s'engageaient à défendre les opprimés, à secourir la veuve et l'orphelin, à se prêter un secours mutuel dans leurs entreprises, et à combattre les païens partout où ils se trouvaient.

Nous ne nous associons plus guère, nous, que pour toucher des dividendes promis, — qui ne viennent pas.

Eh bien! soyons bons princes! Pardonnons à nos pères d'avoir été des hommes et des chrétiens.

D'ailleurs, n'avons-nous pas nos avocats qui promettent aussi de défendre la veuve et l'orphelin!

C'est dans la Grande-Bretagne que l'association des chevaliers a pris naissance : le preux Arthur y régnait alors ; il avait succédé à Uter Pendragon, et les commencements de son règne furent remplis de troubles et d'embarras de toutes sortes.

Les fables n'ont pas manqué sur la première jeunesse du chef des chevaliers de la Table-Ronde.

On disait qu'il était né sur un champ de bataille, qu'il avait été allaité dans un heaume, et bercé dans un bouclier.

A mesure qu'il avança en âge, les plus brillantes qualités se développèrent en lui. C'était un des chevaliers les plus remarquables qui fussent alors dans la chrétienté ; rien n'égalait sa force physique ; sa générosité était sans bornes.

Hardi, actif, entreprenant, aucun danger ne l'effrayait ; les chevaliers qui se pressaient autour de lui se sentaient électrisés par sa seule présence, et les périls les plus redoutables n'eussent point ébranlé leur courage, tant qu'il combattait à leur tête.

En même temps, la grâce de sa personne était si charmante, il y avait tant de séduction dans son maintien, qu'aucune vierge, en lui décernant le prix de la valeur, n'eût hésité à lui accorder le don d'amoureuse merci !...

Ainsi que nous l'avons dit, dès les premières années de son règne, Arthur se trouva en butte aux invasions qui ne cessaient d'assaillir la Grande-Bretagne.

Colgrin, duc des Angles, crut avoir bon marché de sa jeunesse, et marcha contre lui, en compagnie des Pictes et des Saxons. Mais Arthur avait appelé à son aide son cousin Hoël, roi de la Bretagne armoricaine, et tous les deux tombèrent à l'improviste sur les Saxons dont ils firent un grand carnage. Ceux qui échappèrent à ce massacre furent contraints de se réfugier dans la forêt de Calédonie, où Arthur les entoura et les força à se rendre par la famine.

Les Saxons livrèrent des otages, abandonnèrent leurs armes et

leurs trésors, et s'acheminèrent, *un bâton blanc à la main*, vers les vaisseaux qui devaient les transporter en Germanie.

Tous les passages leur furent ouverts, mais leur soumission n'était qu'une feinte, et trahissant presqu'aussitôt la foi jurée, ils vinrent débarquer à Totonésie (Totness), où ils commirent d'affreux ravages.

En ce moment, Hoël était mourant sur un lit de douleur; Arthur avait renvoyé son armée.

Les traîtres Saxons ennemis avaient le champ libre.

Mais Merlin, l'enchanteur, l'archidruide Merlin, était près de lui, et il lui rappela l'institution projetée par son père, Uter Pendragon.

Uter Pendragon avait vu et béni la fameuse table ronde que le barde Merlin avait préparée à Cramalot, petite ville de la principauté de Galles.

Arthur le savait.

Il s'enflamma facilement à la parole prophétique du barde, rassembla immédiatement les braves sur lesquels il pouvait le plus compter, ceux qui avaient sur le champ de bataille donné des preuves éclatantes de bravoure, et la table ronde de Cramalot reçut bientôt ses illustres convives.....

Arthur portait un heaume d'or, dont le cimier représentait un dragon; un écu richement peint et artistement ciselé, était suspendu à son cou; et les chevaliers l'avaient appelé *Pryvein*.

Chaque pièce de son armure portait un nom particulier; son épée, forgée dans l'île invisible d'Avallon, c'était la célèbre *Escalibor;* sa lance, dont le fer était doré, se nommait *Rou*.

Rien ne manqua à la solennité de cette première fête de la chevalerie. Le peuple de Cramalot avait été admis à y assister; toutes les portes étaient ouvertes, un soleil étincelant éclairait la cérémonie, et tous les chevaliers debout et tête nue, se tenaient silencieusement rangés autour de la table ronde.

La table était de chêne revêtu de lames de fer poli. Douze convives pouvaient s'asseoir alentour.

Les chevaliers déposèrent leurs armes sur la table sacrée, et quand saint Colomban les eut bénies, quand il eut prononcé les paroles solennelles qui devaient protéger ceux qui allaient les porter contre tout maléfice, un enthousiasme soudain éclaira tous ces mâles visages, chacun se précipita à l'envi vers ses armes, et ils jurèrent de s'entr'aider et de se défendre mutuellement, à la vie, à la mort!

Les nouveaux chevaliers appelèrent trois fois à leur aide la vierge Marie, mère de Dieu, et étant montés à cheval, ils s'élancèrent vers les païens!

Le choc fut terrible.

Colgrin paya sa trahison de la vie; et un chef des Saxons, Childéric, s'étant porté vers la cité d'Asclad (Dumbarton), dans l'espoir de s'emparer du roi Hoël, tomba sous les coups de Candor, duc de Cornwall.

La chevalerie naquit ainsi dans la victoire, comme son noble chef Arthur; elle eut comme lui, pour berceau, le champ de bataille, et son premier cri fut un cri de triomphe.

Dès qu'il eut rétabli la paix dans ses États, Arthur employa toutes ses heures à soulager ses peuples et à réparer les maux de la guerre.

Il épousa peu de temps après la belle *Guen-a-Ran*, plus connue sous le nom de Genièvre, et princesse du sang royal des Romains. Puis, à l'aide de Hoël et de ses chevaliers, il accomplit les merveilles que vous savez, et porta jusque dans la Norwège la terreur de ses armes.

Son retour dans ses États fut marqué par une fête qu'il donna dans son palais de Windisilore (Windsor): il y convoqua ses grands vassaux et y tint *cour plénière*.

Les rois vivaient à cette époque d'une manière fort simple, et ne déployaient guère leur magnificence que dans certaines occasions d'apparat.

C'était ordinairement aux quatre fêtes de l'année.

Charlemagne, Hugues Capet, Saint-Louis même, tout économe qu'il était, tinrent des cours plénières. Joinville qualifie de *non pareille* la cour plénière que Saint-Louis tint à Saumur quand son frère Alphonse fut fait chevalier.

On comprend que le retour d'Arthur était un événement assez important dans la Grande-Bretagne pour qu'on ne fêtât pas ce retour avec toute la magnificence voulue.

Des hérauts et des messagers furent donc envoyés de Windsor dans toutes les directions, parcoururent les villes et les châteaux, passèrent même sur le continent, et se rendirent dans toutes les cours de l'Europe.

Ce fut un mouvement inouï sur toutes les routes, de tous les points de l'Europe; on vit accourir au jour dit les barons et les chevaliers les plus illustres de la chrétienté.

On avait cependant déployé à Windsor toutes les ressources d'un luxe sans exemple; la belle Guenaran y parut dans tout l'éclat de sa beauté, qui effaçait l'*éclat des ornements dont elle était parée.*

Quatre autres reines l'y accompagnèrent, vêtues de drap d'argent et suivies d'un cortége brillant de princesses et de dames d'une haute naissance.

Le banquet fut servi à la mode du temps, et, sur huit cents chevaliers assis à table, il n'y en eut aucun qui n'eût une dame ou une jeune vierge *mangeant à son écuelle.*

A cette réunion de preux, on renouvela cette cérémonie fameuse qui avait eu lieu à Carlais, et le nombre des chevaliers de la Table-Ronde y fut complété. Les joûtes, les tournois, les danses, les joyeux devis, durèrent l'espace de trente jours.

Mais le héros véritable de la fête manquait.

La plupart des hauts barons et des nobles dames que l'annonce d'une cour plénière avait attirés. à Windsor, y étaient venus surtout

pour voir l'enchanteur Merlin, dont la réputation remplissait le monde chevaleresque.

C'était le prophète de l'époque, l'homme que plusieurs princes avaient honoré de leur amitié, le dernier représentant de cette race de druides qui allait chaque jour se perdant.

La vie de l'enchanteur était entourée de mystères; il arrivait toujours au moment où on y pensait le moins, il disparaissait quand on comptait le plus sur lui; il avait mille bizarres ressources dans l'esprit, mille magies; son existence n'était qu'une longue suite d'événements merveilleux dont toute la chrétienté s'entretenait

Il avait, disait-on, visité l'Europe entière, et partout il avait laissé des preuves de sa faculté divinatoire.

Les chevaliers ne se mettaient jamais en campagne sans le consulter sur le résultat de leurs entreprises; les nobles dames avaient eu plus d'une fois recours à lui pour ramener un héros infidèle ou allumer une belle passion dans le cœur d'un insensible.

On racontait de lui cent histoires incroyables, dont les romans d'*Amadis des Gaules,* de *Tristan* et *d'Iseult,* ne sont que de pâles traductions.

Mais, depuis quelque temps, Merlin avait disparu; on ne savait ce qu'il était devenu, et les chevaliers de la Table-Ronde s'étaient en vain mis à sa poursuite; la fête de Windsor fut privée de son plus bel ornement, et cette absence jeta comme un voile sur l'assemblée.

Arthur était le plus désolé de ce contre-temps; la belle Guenaran et les quatre reines qui l'accompagnaient le suppliaient de l'*appeler trois fois,* selon l'usage consacré; mais le roi remettait toujours, craignant de mécontenter son plus fidèle et son plus utile serviteur.

Enfin, vaincu par les sollicitations nombreuses qui l'assaillaient de toutes parts, il se décida à convoquer les chevaliers de la Table-Ronde dans la salle où se tenaient les grandes cérémonies de l'association.

C'était une occasion solennelle de déployer un luxe nouveau, et l'on n'y manqua pas.

La belle Guenaran était assise sur un trône d'or massif, surmonté d'un dais artistement travaillé.

Quatre trônes de moindre grandeur étaient à ses côtés, et les quatre reines qui accompagnaient la belle Guenaran y prirent place.

Des stalles d'honneur étaient réservées à toutes les dames.

La salle de Cramalot avait été splendidement décorée pour la circonstance, et de toutes parts les tapisseries de haute lice rappelaient les glorieux exploits d'Arthur et des principaux chevaliers de la Table-Ronde.

Le peuple était alentour; des gardes, des grands seigneurs, des barons, des pages, rien ne manquait à cette cérémonie de ce qui pouvait en rehausser l'éclat et y jeter une variété sans égale.

Enfin, les deux grandes portes de la salle s'ouvrirent, et des hérauts d'armes jetèrent à l'assemblée impatiente les noms des célèbres représentants de la chevalerie.

Arthur parut le premier.

Il était pâle et triste comme il convenait à la circonstance, car le triple appel emportait toujours une idée de mort ou de forfaiture. Ce n'était plus ce preux hardi dont on distinguait toujours le casque éclatant au plus fort de la mêlée, l'œil ardent, brandissant sa redoutable *escalibor* ou poussant valeureusement son destrier au devant du fer ennemi; une suprême mélancolie s'était répandue sur ses traits, son œil était éteint et morne, et il s'avança d'un pas lent et mesuré jusqu'à l'endroit qui lui était réservé autour de la table ronde.

Après lui vinrent ses féaux compagnons, sire Gauvain, Amadis des Gaules, Galaor, Tristan de Léonais, Meliadus, Lancelot, etc.

Chacun portait en bandouillière sur sa cuirasse étincelante une

écharpe de soie noire, laquelle était brodée aux armes de la maison de Pendragon (une tête de dragon).

Comme Arthur, chacun s'avança lentement au son d'une musique douce et plaintive, et ils allèrent prendre place à côté de leur chef.

Alors la musique se tut, et, sur un signal d'Arthur, tous les chevaliers se levèrent d'un mouvement unanime et tirèrent du fourreau leur épée redoutable.

Rien ne saurait rendre le mouvement qui se fit alors dans l'assemblée entière, chacun se leva pour écouter et pour voir, la foule du peuple se pressa aux abords du palais et les hérauts d'armes eurent toutes les peines du monde à ramener le calme et le silence au milieu de cette réunion devenue tout à coup tumultueuse.

Arthur prit la parole.

Le silence se fit.

— Nous voici réunis, dit le roi, suivant l'usage consacré dans notre sainte association. Que chacun des chevaliers qui sont ici présents répète avec moi le nom vénéré de celui que nous pleurons et qu'il accompagne cet appel suprême du bruit de son épée sur cette table de fer à laquelle il s'est assis.

En prononçant ces mots, Arthur frappa trois fois du plat de son épée la table de fer et prononça trois fois le grand nom de Merlin.

— Merlin! Merlin! Merlin! répétèrent en chœur tous les chevaliers.

Et ce nom passa ainsi de bouche en bouche jusqu'aux derniers rangs du peuple, qui le jeta enfin dans l'espace.

Dès que cette acclamation eut été poussée, dès que cet appel solennel eut été lancé dans l'air, toutes les voix se turent tout à coup, comme par enchantement, la curiosité mit un éclair dans chaque regard. toutes les poitrines cessèrent de respirer, les oreilles se tendirent, on écouta.

L'anxiété était profonde, l'impatience se lisait sur tous les visages,

et la belle Guenaran, elle-même, les bras croisés sur son cœur, les lèvres entr'ouvertes, les regards fixés sur la porte, n'osait faire un mouvement dans la crainte de perdre un seul mot de la réponse qu'allait faire Merlin.

Une minute se passa ainsi, une minute pleine de souffrances et d'angoisses indicibles.

Enfin, le vent sembla agiter tout à coup les draperies funèbres qui faisaient le tour de la salle.

Les fenêtres semblèrent s'ouvrir d'elles-mêmes, et la table ronde sembla rendre un son plaintif.

— Qui m'appelle? dit alors une voix que tous les chevaliers reconnurent pour celle de l'enchanteur Merlin.

— Nous! nous! répondirent à la fois ces derniers.

— Nous, tes fidèles compagnons, dévoués à ta personne à la vie, à la mort.

Un frémissement singulier s'était communiqué à toute l'assemblée.

— Merci de votre souvenir et de votre dévouement, reprit aussitôt la voix du barde.

Puis, après un silence :

— Merlin ne peut plus partager ni vos jeux, ni vos combats; il a maintenant choisi pour retraite la forêt de Brocéliande; mais si son corps est prisonnier loin de vous, son esprit du moins ne vous abandonnera pas, et il sera à vos côtés aux jours de vos plus périlleuses entreprises. Adieu donc! et que nul ne m'oublie dans ses revers et dans ses triomphes.

—Merlin! Merlin! Merlin! répétèrent les chevaliers consternés.

— Adieu! adieu! adieu!..... répondit la voix du prophète qui semblait s'éloigner.

Un silence morne et triste succéda à ce colloque étrange, et bientôt après la foule s'écoula lentement, suivant les chevaliers de la Table-Ronde, auxquels ce départ semblait avoir enlevé toute énergie.

Pendant que ces choses se passaient à Windsor, en l'année 540, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que faisait l'enchanteur Merlin dans sa forêt de Brocéliande, et quels graves motifs le retenaient ainsi loin des illustres guerriers dont il avait si souvent partagé les travaux.

II.

Avant de raconter les aventures de ce singulier prophète du sixième siècle, disons d'abord quelques mots sur la naissance et la jeunesse de Merlin.

Les anciennes traditions poétiques le font naître du commerce mystérieux d'un incube et d'une religieuse, fille d'un roi calédonien; le peuple, qui continue d'honorer sa mémoire, regarde comme un des jeux de sa magique puissance les prétendus monuments druidiques connus sous le nom de *Stone Henge*, et qui sont situés près de Salysbury. Merlin (ou Murddynn) a, dit-on, commencé par défendre la religion druidique; il était alors un de ses plus fervents et de ses plus courageux soutiens.

A cette époque, il n'y avait plus, en France et en Angleterre, que quelques rares représentants de ce culte, les prêtres de la religion chrétienne les pressaient dans leurs derniers retranchements. Les druides avaient, peu à peu, quitté leurs retraites et s'étaient réfugiés en dernier lieu dans la forêt de Brocéliande.

On sait qu'à cette époque la Bretagne n'était, pour ainsi dire, qu'une vaste et impénétrable forêt.

Là, cachés à tous les yeux, sans rapports possibles avec ceux qui les poursuivaient, éloignés, d'ailleurs, de tout ce qui pouvait rappeler à leur esprit les regrets d'une splendeur éclipsée et perdue, les

derniers membres de la grande famille druidique s'étaient insensiblement éteints, et il n'existait plus, dans cette immense forêt, que quelques misérables habitations, dans lesquelles venaient mourir lentement ces rois redoutables du passé.

Merlin n'avait pas pu voir, sans une émotion profonde et un amer chagrin, la triste condition qui était faite à ces prêtres d'un culte oublié; son âme généreuse s'était révoltée à ce spectacle, et, dans son aveugle dévouement, dans l'ardeur de sa jeunesse, il avait poussé l'enthousiasme et le fanatisme jusqu'à se faire lui-même recevoir membre du sacré collége.

Il est impossible de dire ce qu'il dépensa de force, d'activité et de courage, ce qu'il déploya de génie pour relever ces autels tombés, et ramener la foule pieuse aux cérémonies d'un culte depuis longtemps perdu.

Il parcourut, à cet effet, toute la France d'alors, la Grande et la Petite-Bretagne, tous ces pays, enfin, où la religion nouvelle avait déjà établi son empire; il combattit sans relâche l'influence de ses apôtres, et se fit, dans cette lutte qui avait sa grandeur, une renommée que rien ne put ébranler.

Merlin avait une prodigieuse facilité de parole, une éloquence persuasive : la mission d'apôtre ou de prophète allait merveilleusement à sa figure, aux lignes grandes et correctes, et, sans nul doute, le succès aurait couronné tant d'efforts, nous oserons dire tant de génie, si, par la singulière puissance du dieu qu'il combattait, le dernier barde des druides ne s'était senti touché lui-même de la grâce divine.

Les eaux du baptême coulèrent sur le front régénéré de Merlin, et dès qu'il eut embrassé la religion chrétienne, il ne se servit de la science qu'il avait acquise que pour rendre gloire au dieu dont il reconnaissait maintenant la loi.

Toutefois, l'instruction extraordinaire qu'il avait puisée dans les

enseignements des druides de l'île de Mona, l'avait trop spécialement désigné à la foule pour que le monde, qui l'avait pris jusqu'alors pour un magicien, pût revenir jamais sur son opinion, et, durant toute sa vie, les bruits les plus merveilleux circulèrent sur son compte.

Il était parvenu, disait-on, à commander aux éléments, tout lui obéissait dans la nature, qui n'avait pour lui aucun secret, et sa main avait pu soulever le voile épais qui cache l'avenir à tout mortel.

Merlin portait le titre de juge suprême des régions du nord, de chef de la doctrine des bardes au-delà des eaux de la Clyde, d'interprète des armées du dieu de la victoire.

Un jour, Merlin parcourait les ténébreux détours de la forêt de Brocéliande, il arrivait depuis peu de l'île de Mona.

Il était jeune, beau, enthousiaste, et sentait déjà en lui les germes puissants de ces facultés qui devaient faire de lui un des hommes les plus remarquables de son temps.

Son cœur s'ouvrait à tous les espoirs, son esprit embrassait mille horizons, et y cherchait déjà à sonder cet avenir redoutable qui devait plus tard lui livrer tous ses secrets.

Riche et féconde époque, à laquelle ni le courage, ni l'enthousiasme, ni la science même n'ont manqué.

A l'âge où était arrivé Merlin, la vie se présente d'habitude pleine de séductions et de promesses, et, plus que tout autre peut-être, il avait besoin, lui, de croire à la grandeur de son avenir.

Il avait étudié, auprès des druides de Mona, avec une sorte d'acharnement; il s'était posé un but, et il y marchait d'un pas ferme, rejetant énergiquement de côté les obstacles qui pouvaient s'opposer à son passage.

Les pretres de Mona l'avaient adressé à l'archidruide de la forêt de Brocéliande, comme un de leurs disciples les plus fervents, les plus dignes d'occuper une place avancée dans l'amitié du chef de la famille.

Il faisait une journée splendide, — c'était le matin, — les arbres se courbaient sous un vent frais et pur, et répandaient sur la route les odorantes gouttelettes que la rosée venait d'y déposer; mille oiseaux chanteurs babillaient sous les feuilles vertes; une harmonie suave et douce berçait mélancoliquement le cœur.

Merlin était heureux.

Sans savoir pourquoi, un trouble indéfinissable s'emparait parfois de son esprit, de secrètes aspirations jetaient à son âme d'étranges émois.

En ce moment, les feuilles semblèrent s'agiter alentour, et l'air rendit un son lent et plaintif, assez semblable à celui d'une harpe éolienne.

Merlin s'arrêta.

Il n'était guère superstitieux, et, en sa qualité de druide, il n'ignorait aucun des mystères du culte destinés à frapper l'imagination des simples mortels.

Cependant, il ne put se défendre d'une certaine crainte, et fit quelques pas vers l'endroit d'où paraissait être parti le bruit qu'il venait d'entendre.

A peine se fut-il avancé dans cette direction, qu'il s'arrêta de nouveau, mais cette fois, frappé de surprise et d'admiration.

Une femme d'une beauté éclatante venait à lui; elle était jeune, mais je ne sais quel air de gravité était répandu sur son front; sa démarche lente semblait dire le découragement de son cœur.

Son costume était celui des prêtresses de la divinité d'Hy-ar-Bras.

Elle portait une blanche tunique, qui, serrée à la taille par une ceinture d'or, descendait jusqu'aux genoux seulement, et laissait voir

une jambe d'une hardiesse que la sculpture eût enviée; une écharpe de gaze légère tombait sur ses épaules demi-nues, et elle tenait à la main la faucille d'or, qui était comme le sceptre des prêtresses.

Rien n'était correct et pur comme l'ovale de son visage, ses cheveux blonds ruisselaient en boucles riches de chaque côté de ses joues, et son œil, d'un bleu mélancolique et doux, avait parfois de vives et ardentes lueurs.

Elle s'arrêta à quelque distance de Merlin, qui ne pouvait se lasser de la regarder et de l'admirer; elle étendit vers lui son bras, armé de la faucille d'or.

— Arrête, lui dit-elle, mortel profane, ne fais point un pas de plus, si tu ne veux irriter contre toi la terrible divinité d'Hy-ar-Bras!

— Suis-je donc près du temple qu'elle habite? demanda Merlin.

— C'est ici même! répondit la prêtresse: c'est ici le sanctuaire vénéré où elle repose, et tu parles à la vierge qui entretient le feu sacré sur ses autels...

Merlin écoutait cette voix douce et pure; il sentait tout son cœur tressaillir, et un sentiment inconnu pénétrait son âme.

Il fit quelques pas...

La crainte n'avait pu toucher son esprit; il savait bien, lui, qu'il avait le droit de descendre dans le temple consacré, sans encourir la disgrâce de la divinité d'Hy-ar-Bras: il était druide.

Il était, en outre, entreprenant, jeune, et la femme qui venait de lui parler était la plus belle créature qu'il eut encore vue!

Et puis, il y avait dans l'air du bonheur et de l'audace; la nature semblait s'éveiller en chantant, la forêt était toute pleine d'harmonie et de parfums.

— O jeune vierge! dit-il, quand il se fut approché de la prêtresse, jeune vierge aimée d'Hy-ar-Bras, l'homme que tu vois devant toi n'est point un profane... Élevé dans l'île de Mona, par les derniers représentants du culte que tu sers, j'ai étudié les saintes doctrines

de la religion de nos ancêtres, et les druides m'ont reçu membre de la grande famille. Ne crains donc rien, ô jeune vierge! la divinité d'Hy-ar-Bras ne sera point irritée, et je puis approcher de ses autels sacrés.

Cette réponse parut avoir tout à coup rassuré la jeune prêtresse elle sourit à Merlin d'un air familier.

—Il n'y a donc pas longtemps, dit-elle, que vous êtes dans la forêt de Brocéliande, puisque je vous vois pour la première fois?

— J'y suis entré aujourd'hui seulement, répondit Merlin.

— Vous n'en connaissez peut-être pas les nombreux détours.

— Je n'en connais aucun.

— Et, sans doute, le but vers lequel vous allez est encore éloigné?...

— Je l'ignore, répondit Merlin; mais vous qui habitez la forêt de Brocéliande, et qui devez en être la joie et la gaîté, ô vierge d'Hy-ar-Bras, vous pourrez, sans doute, m'instruire à ce sujet?

— Quelle famille voulez-vous visiter? demanda la jeune prêtresse en rougissant, mais sans baisser les yeux.

— C'est, dit-on, une vénérable et sainte famille, dit Merlin; elle habite le milieu de la forêt, non loin de la ville des *Coureurs excellents* (Rennes); ce sont deux vieillards occupés à élever une fille que l'on nomme *Viviane*, et que l'on dit plus belle que *bellena* (la *lune*), quand elle monte au firmament par une calme nuit d'été.

— Et vous avez cru cela? demanda la jeune fille avec un fin et charmant sourire.

— Si belle, continuait Merlin, que jamais fille mortelle ne lui put être comparée.

La jeune prêtresse répéta, sans perdre son sourire:

— Et vous avez cru cela?

— Je ne le crois plus, répondit Merlin, en la dévorant du regard.

La jeune vierge sourit encore, et elle reprit aussitôt d'un ton sérieux ·

— La famille dont vous parlez est sainte et digne ; on ne vous a pas trompé ; elle habite, en effet, non loin de la ville des *Coureurs excellents*, mais les chemins qui conduisent à cette ville sont longs et difficiles, et je doute que vous puissiez y arriver bientôt, si vous ne prenez pas un guide.

— Et où pourrai-je trouver un guide qui consente à m'accompagner jusque là ? objecta Merlin.

La prêtresse lui tendit la main.

— Je vous en servirai, dit-elle.

Merlin la regarda avec étonnement... Il ne savait s'il avait bien entendu, et commençait à croire à l'influence magique de quelque fée mystérieuse.

Après tout, comme l'invitation avait été faite en termes précis, que la jeune fille était là, belle et souriante, disposée à se mettre en marche, ainsi qu'elle l'avait offert, Merlin s'inclina sans faire la moindre objection, et suivit ce guide charmant que le hasard envoyait sur sa route.

Il pensait que Viviane ne pouvait pas avoir plus de grâces, ni plus d'amabilité ; il pensait que les dieux le protégeaient d'une manière visible, et déjà il se laissait bercer par mille rêves ambitieux d'amant.

La jeune fille cependant ne paraissait pas prendre garde à lui, et marchait avec rapidité.

Merlin pressa le pas pour la rejoindre, et comme il s'étonnait courtoisement de l'obligeance avec laquelle son guide s'était mis à sa disposition, la jeune prêtresse qui, véritablement, avait un excellent caractère, sourit de plus belle et ralentit un moment sa marche, pour aller du même pas que Merlin.

— Je connais beaucoup Viviane, dit-elle ; je sais que l'on vous at-

tend à la demeure de ses parents, et je suis bien aise de rendre ce service à une famille que j'aime et que je vénère.

— Mais, si vous connaissez les parents de Viviane, répliqua Merlin, si vous savez aussi que l'on m'y attend, vous ne devez pas ignorer qui je suis.

— Je le sais parfaitement.

— De sorte que nous allons ainsi poursuivre notre chemin, vous, sachant à qui vous parlez; moi, ne connaissant pas celle que je dois remercier de tant d'obligeance et d'amabilité.

— N'est-ce que cela? dit la jeune prêtresse, rassurez-vous donc; car avant que le soleil soit à moitié de sa course, vous me connaîtrez comme je vous connais...

— Et d'ici là...? demanda Merlin

— D'ici là, nous poursuivrons notre route comme nous l'avons commencée.

La jeune fille se tut, et Merlin marcha pendant quelques secondes à ses côtés, sans proférer une parole.

Notre enchanteur était déjà savant, mais il était encore novice.

Cette aventure avait pour lui un charme piquant, qui l'intriguait plus qu'il n'aurait voulu peut-être.

A mesure qu'ils avançaient, lui et sa jolie compagne, le bois devenait plus épais, et les sentiers plus étroits; la fatigue avait obligé la jeune prêtresse à ralentir le pas, et souvent, durant la marche, elle avait demandé à son compagnon de voyage l'aide de son bras, pour franchir quelque ruisseau et traverser quelque sentier plein de ronces et de cailloux.

Pendant ces courts instants, Merlin avait senti la main de la jeune fille trembler dans la sienne, et son sein battre contre sa poitrine.

Et quand son regard avait alors rencontré celui de la jeune vierge, il l'avait vu rougir et baisser les yeux, comme si elle eût eu honte des sentiments qui se pressaient en foule dans son cœur.

Une indicible mollesse courait alors dans les veines du nouveau druide à qui les *vieux* de l'île de Mona avaient oublié d'enseigner le plus aimable des mystères.

Enfin, Merlin et sa prêtresse arrivèrent au but de leur voyage.

Le sentier s'élargit tout à coup ; la forêt sembla s'éclaircir, et, à une centaine de pas environ, le jeune druide put voir se dresser un de ces informes monuments que l'on nommait des *dolmens*, et qui consistent en une grande et longue pierre plate, posée sur huit ou dix autres blocs de granit, rangés parallèlement.

Merlin se retourna aussitôt vers la jeune prêtresse.

— C'est ici !... lui dit-elle, sans attendre sa question.

Mais elle avait rougi de plaisir.

Sur le seuil du dolmen était assis un vénérable vieillard, courbé sous le poids de ses nombreuses années ; les longs cheveux qui couronnaient son front élevé, tombaient de chaque côté de ses tempes ; sa barbe blanche descendait plus bas que son nombril.

Certains philologues affirment que l'adjectif *dru*, drue, vient de druide et se rapporte à la barbe de ces pontifes, qui ne se la faisaient jamais.

Dès que le vieillard, blanc et barbu, vit arriver Merlin, conduit par la prêtresse d'Hy-ar-Bras, il se leva et marcha à leur rencontre, d'un pas ferme, qui témoignait encore d'une force et d'une énergie au-dessus de son âge.

Il accourait, les bras tendus, le sourire sur les lèvres, la joie dans les yeux.

Il embrassa tendrement la jeune vierge sur le front, la serra contre son cœur, et, après ce premier moment passé, il se tourna vers l'étranger qu'il salua avec bienveillance.

— Qu'il soit le bien venu, dit-il gravement, celui que notre fille amène vers nous... il aura une place à notre foyer et dans notre amitié. Les lois de l'hospitalité sont religieusement observées chez les

vieux, et qui que tu sois, tu peux entrer et demeurer dans notre demeure.

— Mon père, dit alors la jeune fille, en jetant à la dérobée un regard plein de joie naïve sur Merlin, ne parlez pas à ce jeune homme, comme s'il était un étranger; ce jeune homme est celui que vous attendez depuis longtemps, et dont les prêtres de Mona vous ont annoncé l'arrivée. Je l'ai rencontré près du temple de la divinité d'Hyar-Bras, et j'ai voulu moi-même le conduire près de vous!

— Toutes tes actions sont sages, répondit le vieillard, et les dieux t'ont déjà récompensée. Celui que tu amènes près de nous est le plus illustre parmi les novices de Mona, et son savoir, dit-on, dépasse même celui des plus anciens. Cette journée sera une journée heureuse, et je remercie les dieux de m'avoir réservé cette félicité dans ma vieillesse.

Et il ajouta, en se tournant vers Merlin, qu'il embrassa :

— Viens, jeune étranger, et si nos frères de Mona ne se sont pas trompés, je recevrai aujourd'hui, chez moi, l'espoir de notre religion.

Merlin écoutait à peine.

Il avait été frappé de stupéfaction, quand il avait acquis la certitude que son guide n'était autre que Viviane; et, maintenant, il la regardait avec curiosité, et, tout en marchant, il tentait de se rapprocher d'elle.

Mais la vive jeune fille semblait l'éviter maintenant, et se hâtait de précéder son père.

Cependant, quand ils arrivèrent près du dolmen, et quand le vieillard y fut entré, pour montrer le chemin à son hôte, celui-ci saisit rapidement la main de Viviane, il lui dit à voix basse et d'un ton de reproche :

— Viviane! Viviane! vous m'avez trompé!...

La jeune fille sourit, et le regardant un moment avec ses yeux clairs et bleus :

— N'aimez-vous pas mieux que je sois Viviane? répondit-elle en dégageant ses mains, et en s'échappant sur les pas de son père.

III.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Merlin au dolmen.

Le vieillard ne quittait pas son hôte, dont la conversation neuve, hardie, éloquente, le tenait dans un éternel ravissement : Viviane, au contraire, l'évitait de plus en plus, et passait, comme naguère, toutes ses journées au temple d'Hy-ar-Bras. Merlin ne comprenait rien à cette conduite, et tous ces caprices, tous ces petits manéges, pour parler le langage moderne, jetaient le trouble dans son esprit, et mettaient son cœur à la torture.

Il regrettait parfois que les dieux de Mona, au lieu de lui apprendre le cours des astres et la loi antique, ne lui eussent point enseigné tout simplement les mystères du cœur humain.

Il n'osait s'adresser au druide de la forêt. L'énorme barbe de ce pontife éloignait sa confiance.

Il attendait le soir.

Le soir était le seul moment que le jeune Merlin pût passer en compagnie de Viviane, et encore ces instants, si courts, étaient remplis par les récits qu'il était contraint de faire au vieillard de tout ce qu'il avait appris chez les prêtres de Mona, et de ce qu'il rêvait pour l'avenir de leur religion.

Ce vieillard était exigeant ; mais Merlin aimait à parler.

Il s'acquittait avec bonheur de cette tâche qui lui était imposée, il parlait, et, pendant des heures entières, le vieillard et sa fille écoutaient, suspendus à ses lèvres, cette parole facile, persuasive,

merveilleuse qui disait les enchantements et la théogonie druidique.

Viviane ne pouvait détacher ses regards du barde, et bien souvent, quand il avait cessé de parler, une émotion étrange s'emparait de son cœur.

— Les prêtres de Mona ne m'avaient pas trompé, disait Élys, le père de la prêtresse d'Hy-ar-Bras, — vous êtes l'espoir de notre religion abandonnée.

— Vous en serez la gloire la plus pure et la plus éclatante, répondait Viviane en croisant saintement ses deux bras sur son sein.

C'est ainsi que se passaient leurs soirées, et quand l'heure de se retirer venait, Élys serrait dans ses mains celles de l'enchanteur, et Viviane lui jetait un de ces regards qui le faisaient longuement rêver.

Qu'était-ce donc que Viviane et que se passait-il donc dans son cœur?

Une fois rentrée dans sa retraite, encore émue des dernières impressions de la soirée, elle donnait un libre cours à ses larmes et cherchait à rappeler sa raison qui s'égarait.

L'image du barde la suivait dans sa solitude ; elle entendait encore le son harmonieux de sa voix et croyait saisir à travers les bruits vagues de la nuit quelques lambeaux confus de cette conversation qui l'avait si profondément agitée. Elle s'agenouillait, priait avec ferveur la divinité d'Hy-ar-Bras, et ne se sentait calmée que lorsque les premières lueurs du jour paraissaient à l'horizon.

C'était l'amour, sans doute, qui jetait ainsi le trouble dans son esprit et l'effroi dans son cœur ; mais un amour singulier, amour de vierge et de prêtresse, qu'elle cherchait sans cesse à combattre, qu'elle parvenait souvent à vaincre, mais qui renaissait chaque jour plus violent, plus impérieux et plus énivrant.

Viviane avait seize ans à peine.

Elle était belle comme au sortir des mains de Dieu.

Elle avait vécu jusqu'alors naïve et pieuse, et s'était développée saintement sous les regards de son père. C'était une pieuse et douce nature, s'abandonnant, sans crainte comme sans arrière-pensée, aux joyeuses saillies de son esprit, et ne cherchant pas à comprimer les battements de son cœur.

Tout était harmonie en elle et autour d'elle.

Les mélancoliques concerts de la nuit, les charmantes musiques du matin, le chant des oiseaux, le bruit des torrents, tout la ravissait, tout la faisait heureuse.

Elle allait ainsi à travers la vie, buvant à la coupe des félicités terrestres, dans laquelle aucune larme n'était encore tombée de ses yeux.

Viviane était vierge de cœur aussi bien que de corps.

Elle ignorait la vie et ses tristesses, l'amour et ses désespoirs. Elle avait pris sa route dans les sentiers fleuris et elle la poursuivait, gaie, folâtre, comme un oiseau, comme un papillon.

L'arrivée de Merlin avait tout changé.

Un sentiment nouveau avait pénétré dans son cœur en déchirant le voile qui lui cachait l'amour ; elle avait tout à coup découvert son rôle, une mission à accomplir, qui avait séduit son esprit enthousiaste.

Cette préoccupation avait jeté en elle une certaine teinte de gravité. Ce n'était plus le jeune barde qu'elle aimait dans Merlin, c'était le prophète.

Pendant que cette révolution s'opérait dans le cœur de Viviane, Merlin s'abandonnait tout entier à l'enthousiasme, à l'ardeur d'une première passion. Le dolmen lui paraissait un séjour enchanté dont Viviane savait égayer la tristesse et peupler la solitude.

Cet amour s'était emparé de lui en vainqueur, il occupait son cœur et son esprit sans partage.

Si quelquefois, chez les anciens prêtres de Mona, il avait rêvé de se faire le restaurateur de la religion druidique, depuis son séjour au dolmen, ces idées paraissaient l'avoir abandonné, et il ne son-

geait plus maintenant qu'à y mener une existence ignorée, mais heureuse et entourée de toutes les séductions de l'amour; de sorte qu'un travail directement opposé se faisait en même temps dans ces deux âmes amoureuses.

Viviane tournait son amour vers la religion.

Merlin se détournait de la religion pour se plonger dans l'amour.

Souvent, la nuit, après avoir quitté ses hôtes, Merlin allait s'asseoir à quelques pas du dolmen, et là, au milieu du silence solennel de toutes choses, la tête reposée dans ses mains, l'image de Viviane flottant devant ses yeux fermés, il repassait un à un tous les épisodes charmants de cette rencontre, et s'oubliait des heures entières dans l'attente d'un bonheur qui tardait bien à venir.

Viviane l'aimait, pouvait-il en douter?

A voir l'intérêt avec lequel elle suivait ses discours, à regarder ses yeux si pleins d'enivrement, Merlin se persuadait facilement qu'un amour égal au sien brûlait dans le cœur de Viviane, et que la pudeur seule l'empêchait d'en faire l'aveu.

Quelques jours s'étaient écoulés, Merlin venait de quitter ses hôtes et amis; seul, sur une pierre druidique, à quelques pas du dolmen, il berçait son cœur de belles espérances.

Le ciel était plein d'étoiles, un vent léger courait doucement entre les arbres, il régnait de toutes parts un calme heureux qui invitait doucement à la mélancolie.

Merlin songeait à Viviane.

Il se disait qu'il avait attendu assez longtemps à lui parler de son amour, qu'il fallait enfin une solution, et que dès le lendemain, il provoquerait une réponse décisive.

Il resta longtemps ainsi absorbé dans de profondes méditations.

Quand il releva la tête, il aperçut Viviane à ses côtés.

Viviane était dans un de ces moments où son amour, plus fort,

avait vaincu sa raison, et, tremblante, éperdue, elle venait demander le calme à la fraîcheur de la nuit. Elle avait rencontré Merlin, et tous les deux s'étaient aperçus en même temps.

— Vous, vous ici ! s'écria le barde avec vivacité. Il y a longtemps que j'attendais ce moment ; puisqu'il est enfin venu, il faut que je vous parle.

Viviane avait recouvré tout à coup son sang-froid et sa présence d'esprit, l'imminence du danger avait relevé ses forces abattues, elle était prête à la lutte.

— Viviane, reprit aussitôt Merlin, pourquoi me fuyez-vous, quand je vous cherche ? Depuis que je suis au dolmen, vous avez évité ma présence, vous semblez avoir déserté ce séjour, et cependant vous n'ignorez pas que je vous aime, et que vous êtes désormais le seul bonheur de ma vie.

— Je sais tout, répondit Viviane, j'ai lu votre amour dans vos regards, et je vous le dis avec franchise, mon cœur n'y a point été insensible.

— Vous m'aimez ! dit Merlin, défaillant de bonheur...

— Je vous aime, il est vrai ; j'ai été touchée profondément des nobles paroles que vous avez prononcées, de la sublime mission que vous êtes appelé à remplir ; je vous aime comme une prêtresse d'Hyar-Bras peut aimer un prêtre de Dieu !...

— Que voulez-vous dire ? interrompit le barde.

— Ne nous trompons ni l'un ni l'autre, poursuivit Viviane, parlons à cœur ouvert, comme il convient à deux natures généreuses qui ne peuvent se laisser séduire par l'attrait d'un amour vulgaire.

— Viviane, Viviane, s'écria Merlin, est-ce donc ainsi que vous deviez m'aimer ?

— Vous êtes le prophète prédestiné, reprit Viviane ; votre mission vous appelle loin d'ici, vers ces régions lointaines que la nouvelle religion a déjà soumises à son empire ; c'est-là que votre présence

est utile, nécessaire; c'est-là qu'il faut aller. Qu'importe que nos cœurs se déchirent et saignent, si cette sanglante rosée doit féconder la route que vous allez poursuivre? L'amour n'est point fait pour nous, la gloire vous attend, les druides espèrent en vous et les dieux nous béniront si nous savons faire pour eux le sacrifice d'un sentiment passager. Que les premières lueurs du jour ne vous retrouvent plus ici, Merlin, si vous ne voulez pas que je doute de vous, ou que le désespoir s'empare de moi.

Merlin la regarda, épouvanté.

L'idée de la séparation n'était jamais venue à son esprit.

Il était abattu profondément; toutes ses espérances venaient de se briser. Une douleur mortelle était peinte sur son visage, et il serrait avec désespoir les deux mains de Viviane dans les siennes.

— Partir! partir! s'écriait-il, quitter ces lieux où je laisse mon cœur tout entier, pour aller vers des pays inconnus chercher une gloire douteuse et vaine!... Oh! le bonheur était ici, Viviane, et c'est vous qui le repoussez! Fassent les dieux que vous ne vous en repentiez jamais!

— Vous partirez, reprit Viviane, et cette fois, d'une voix émue, qui trahissait la douleur dont son âme était pleine, vous partirez. Qu'appelez-vous une gloire douteuse et vaine? Vous irez combattre courageusement, éloquemment les apôtres cruels du christianisme, et quand vous aurez rempli le monde de votre renommée, quand vous aurez relevé nos autels abattus et ramené la foule aux cérémonies de notre culte, vous reviendrez dans la forêt de Brocchande, où vous serez certain de retrouver, près du temple d'Hy-ar-Bras, une femme, une vierge qui n'aura cessé de vous aimer et qui vous attendra.

En parlant ainsi, Viviane abandonnait sans crainte ses deux mains aux baisers de Merlin, et des larmes abondantes coulaient le long de ses joues.

— Partir! disait encore Merlin.

— Adieu, adieu, dit Viviane.

Merlin se releva enfin, prit dans ses mains tremblantes le front de sa belle maîtresse qu'il baisa avec transport, et après avoir jeté un dernier et solennel adieu, il s'éloigna rapidement, sans oser tourner un regard en arrière.

Une observation que font généralement tous les auteurs sérieux, c'est que Merlin aurait bien pu dire adieu à la barbe du vieux druide Élys, propriétaire du dolmen.

Quoi qu'il en soit, c'est à dater de ce moment que Merlin se mit à parcourir l'Europe entière, c'est-à-dire les pays de l'Europe où la civilisation avait pénétré.

Ainsi que Viviane en avait eu le pressentiment, son éloquence, sa beauté, son immense instruction le désignèrent presqu'instantanément à l'admiration de tous, et quelques années à peine s'étaient écoulées depuis son départ du dolmen d'Hy-ar-Bras, que déjà la renommée l'avait mis au rang des personnages les plus remarquables de son temps.

Seulement, Merlin n'avait pas précisément suivi le programme que lui avait tracé l'enthousiaste Viviane, car après quelques voyages infructueux, et qui n'avaient pu relever les autels du culte druidique, il permit aux eaux du baptême de régénérer son front.

Il se fit chrétien!...

A quelque temps de là, Merlin se trouvait à la cour du roi Arthur, la belle Guénaran l'entourait de séduction et de promesses, désirant le retenir auprès de son époux.

Un grand mouvement se faisait à Windsor.

Le lendemain, le célèbre chef des chevaliers de la Table-Ronde devait partir pour aller combattre les Saxons. Ce n'étaient de toutes parts que préparatifs de guerre. Suivant l'usage consacré, on avait,

comme à la veille de toute bataille, renouvelé les cérémonies de Cramalot.

Cette fois, Merlin y avait assisté, et en sa présence, saint Colomban avait béni les armures des chevaliers.

Le soir, il y eut une fête au château, et Merlin s'y promena longtemps en compagnie de la belle Guénaran.

Tout à coup, et au moment où chacun allait se retirer, un homme couvert de poussière, les vêtements en lambeaux, se précipita dans la salle où Arthur s'entrenait avec Merlin, et vint tomber aux pieds de l'enchanteur.

— Qu'y a-t-il? s'écria Merlin, en se baissant pour le relever.

— Viviane! Viviane! répondit le pèlerin en élevant ses mains vers son interlocuteur.

— Morte? demanda Merlin, en devenant pâle.

— Viviane n'est pas morte!... reprit le messager, mais elle se meurt... son âme est près de quitter cette terre, si tu ne viens, elle t'appelle; refuseras-tu de voler à son secours?

Merlin était trop noble, il avait trop vivant encore dans son cœur, le souvenir de la belle Viviane, pour hésiter un seul moment.

Cette nuit même, il fit ses adieux à ses compagnons, et courut vers la Petite-Bretagne, où l'attendait Viviane. Un bateau de pêcheur le prit à son bord, il s'embarqua en compagnie du messager, et quelques heures après, il mettait pied à terre, non loin des grèves de Dol.

Pendant que le messager de Viviane allait ainsi vers Merlin l'enchanteur, un grave conciliabule avait lieu au temple même de la divinité d'Hy-ar-Bras.

Tout ce que la forêt de Broceliande renfermait de familles druidiques, tous ces augustes et vénérables vieillards, chargés de barbes inouïes, qui vivaient cachés dans leurs retraites, étaient partis

un soir du seuil de leur dolmen, et hâtant autant que possible leur marche lente et tardive, ils s'étaient dirigés vers le temple.

Rien n'avait été préparé pour cette cérémonie.

Le temple était nu, sans aucun ornement : prêtres et prêtresses étaient rangés silencieusement autour de la statue de la divinité, et chaque nouveau druide qui arrivait, allait s'asseoir, sans prononcer une parole, à la place que son rang lui assignait.

La nuit était venue... le ciel était chargé de nuages lourds, précurseurs de l'orage ; le vent courbait les arbres, et leur arrachait leurs dernières feuilles ; l'air était plein de grondements menaçants.

Quand chacun eut pris place, et que l'on n'attendit plus personne, on ferma les portes extérieures du temple, et le père de Viviane, Élys, qui occupait le haut bout de l'assemblée, se leva de son banc.

Tous avaient fait silence, et les regards s'étaient fixés sur le vieux druide.

— Derniers représentants d'un culte qui va mourir, dit le père de Viviane, une cause extraordinaire a nécessité aujourd'hui la convocation de votre auguste tribunal. — C'est encore un coupable à frapper, et malgré l'isolement dans lequel nous nous trouvons, nous montrerons à ceux qui se rient de notre antique puissance, que les dieux ne nous ont pas encore abandonnés.

— Parlez ! parlez ! dirent les druides d'une voix unanime.

Et cette assemblée était d'autant plus imposante, qu'elle était composée, en effet, des restes suprêmes d'une église à l'agonie.

Toute agonie a sa grande et triste solennité.

Surtout l'agonie qui frappe en tombant.

Élys reprit de sa voix creuse et lente :

— Un homme est venu récemment parmi nous : il avait reçu du ciel un don sublime, celui de l'éloquence ; les prêtres de Mona lui avaient appris tous les secrets de notre religion ; il était grand parmi

les plus grands, et déjà, les membres dispersés de notre famille commençaient à renaître à la confiance et a espérer... Eh bien! cet homme nous a trahis!

— Trahis!... dirent les druides.

Hélas! c'était le mot répété toujours dans ces ténébreuses assemblées.

Les vivants quittent les morts.

Et les morts s'écrient :

— Trahison! trahison!

— Il nous a trahis! répéta le père de Viviane; cette science qu'il avait reçue des druides, nos frères, il l'a tournée contre eux; cette éloquence qu'il avait reçue des dieux, il l'a fait servir à la glorification de nos ennemis : en un mot, Merlin s'est fait chrétien!

Un long murmure d'indignation parcourut l'assemblée frémissante.

La colère était d'autant plus vive, que l'on avait compté davantage sur Merlin; et maintenant, c'était une acclamation générale, dans laquelle se confondaient tous ces sentiments: colère, haine, envie, terreur.

Chacun se leva, et un à un, ils allèrent tous jurer, entre les mains du père de Viviane, de venger les dieux outragés!...

Une seule personne ne se mêla point à ce mouvement, une seule personne regarda cette scène émouvante d'un œil sombre et sans y prendre part.

Cette personne, c'était Viviane!

Une profonde pitié s'éleva de son cœur; un monde d'émotion était dans son cœur : colère, pitié, regrets, espoir. — Elle était indignée, mais elle se rappelait combien le condamné était supérieur à ses juges. Elle comprenait, à l'angoisse qu'elle ressentait, combien elle l'avait aimé, combien elle l'aimait encore!...

Elle voulut prendre elle-même le soin de la vengeance, songeant peut-être aux douceurs du pardon.

Quand la procession sinistre des druides fut terminée, elle se leva à son tour, et frappant tout à coup de sa faucille d'or, la statue de métal, elle imposa silence à l'assemblée, et fit signe qu'elle voulait parler.

Chacun la regarda avec surprise.

Jamais encore on n'avait ainsi troublé le cours des délibérations du tribunal secret, mais Viviane était prêtresse d'Hy-ar-Bras. Nul ne s'avisa de faire remarquer ce qu'une pareille action avait d'insolite et de contraire aux usages consacrés !

Viviane promena un moment son regard ferme et assuré sur l'assemblée, et quand le calme fut complétement rétabli, elle commença :

— La décision que le tribunal vient de rendre, dit-elle, est grave, et ne saurait être pesée trop mûrement : Merlin est un des plus grands et des plus instruits d'entre vous, il a rendu longtemps des services éclatants à notre religion !... Que Merlin soit appelé à se défendre, qu'il connaisse les crimes qu'on lui reproche, et s'il ne se défend pas, s'il reste établi qu'il a trahi réellement la cause qu'il devait servir, Viviane le jure devant vous tous, c'est elle qui se chargera de la vengeance commune !

— Mais il ne viendra pas sur l'ordre du tribunal, objecta l'un des druides, qui avait montré le plus d'ardeur.

— Il viendra, si c'est Viviane qui l'appelle ! répondit la jeune prêtresse.

Les *vieux* se consultèrent.

— Que la volonté de la fille d'Elys soit faite, dit le prêtre chargé de recueillir les voix.

Le temple fut fermé.

Viviane dépêcha aussitôt vers Merlin un messager de son choix, et l'on a vu que ce dernier s'était acquitté de sa mission aussi adroitement qu'on pouvait le désirer.

Quelques jours après l'arrêt rendu par le tribunal secret des druides, Merlin arrivait en Bretagne.

IV.

Merlin arrivait le cœur brisé, en proie à mille angoisses, appelant Viviane de toute son âme, craignant de ne plus entendre le son aimé de sa voix.

Viviane morte, il lui semblait que sa vie n'aurait plus de but.

Tant que l'idée de la retrouver un jour l'avait soutenu, il n'avait pas craint de s'éloigner, il emportait avec lui l'image de sa maîtresse, et au milieu des cours étrangères, c'était elle qu'il voyait, qu'il entendait, qu'il aimait.

Sa renommée croissait chaque jour, et s'il en était fier, c'est qu'il songeait que le bruit de cette renommée irait chercher Viviane émue jusque dans la forêt de Brocéliande.

Viviane lui avait dit qu'elle l'attendrait; et cet espoir l'aidait à supporter ce que la solitude avait d'amer.

Maintenant, voilà que tout était fini; la mort allait briser les liens sacrés qui les unissaient l'un à l'autre, et les espérances dont il s'était bercé étaient bien près de l'abandonner.

Il hâtait le pas.

Il lui semblait que chaque moment de retard devait être fatal à l'objet de son amour; à travers les bruits de la forêt, il croyait entendre la voix de Viviane l'appeler; il la voyait les bras tendus vers lui, les yeux levés vers le ciel, lui envoyant déjà un suprême et dernier adieu.

Enfin il arriva.

Rien n'était changé au dolmen; il le retrouvait comme il l'avait

quitté. C'était bien la même clairière, les mêmes chênes séculaires; il reconnut encore la place où Viviane, le cœur ému, les yeux pleins de larmes, le sein oppressé, lui avait fait ses adieux.

Rien n'était changé, Viviane seule était absente.

Quand il atteignit le seuil du dolmen, son cœur manqua défaillir, et il s'arrêta sans oser faire un pas de plus.

Qu'allait-il apprendre ?

Comment allait-il retrouver celle qu'il avait laissée souriante ?

Le dolmen semblait plongé dans une profonde tristesse; la mort n'avait-elle pas passé par là ?...

Cependant il entra.

La première salle était déserte.

C'était la retraite ordinaire dans laquelle se tenait Elys, le père de Viviane.

Merlin passa, en tremblant, dans la seconde salle, et là, il s'arrêta, frappé de stupeur et de surprise.

Viviane était là, belle, jeune, souriante, comme au jour de son départ. Sa maladie récente n'avait pas même laissé sur ses joues la trace des souffrances.

Merlin courut vers elle les mains tendues, le cœur débordant de joie :

— Viviane! Viviane! dit-il, vous! vous que je croyais mourante, que je tremblais de trouver morte !... Ah ! le Seigneur a exaucé mes prières, puisqu'il m'accorde le bonheur de vous revoir !...

Viviane ne répondit pas; l'émotion arrêtait ses paroles sur ses lèvres; elle ne pouvait se lasser de regarder Merlin, qui revenait plus beau qu'au départ, portant sur son front une sorte d'auréole de gloire. En ce moment, la pauvre jeune fille ne songeait plus au serment qu'elle avait fait.

Tout entière à l'amour, elle laissait son cœur battre, ses joues rougir, son regard étinceler, sans penser à réprimer ou cacher ses

mouvements de joyeux orgueil qui jetaient en même temps le désordre dans son esprit.

— Viviane! reprit Merlin presque aussitôt, pourquoi demeurez-vous ainsi sans paroles? N'êtes-vous donc point heureuse de mon retour? ne m'attendiez-vous pas? n'espériez-vous pas que je viendrais?...

— N'accusez pas mon silence, dit enfin Viviane; je vous le dis sans rougir, c'est l'émotion, c'est le bonheur, qui me laissent ainsi sans paroles... L'amour a donc une puissance secrète qu'il est impossible de combattre!...

Merlin s'assit à côté de la jeune prêtresse. Il parlèrent du passé, de l'avenir; Merlin raconta ses voyages, ses ennuis, ses découragements, ses triomphes et ses joies.

Viviane l'écoutait enivrée; elle lui dit aussi la vie qu'elle avait menée, ses longues attentes, ses désespoirs.

Et captive du charme, tout entière au bonheur, — elle oubliait de plus en plus.

Vous eussiez dit deux amants qui n'ont plus qu'à s'aimer et à jouir de la félicité tranquille.

Mais quand elle arriva à l'histoire du messager, elle pâlit tout à coup et se tut.

Elle venait de se rappeler le Tribunal sacré des druides!

Et un frisson d'épouvante courut sous ses cheveux.

Elle se leva.

— C'est moi!.. c'est moi! s'écria-t-elle avec folie, qui suis chargée d'exécuter la sentence.

— Quelle sentence? demanda le barde étonné.

— Moi!.. moi!.. répétait Viviane dans son égarement, Oh! j'avais oublié, tant j'étais heureuse, que chaque moment que vous passez ici peut vous être fatal, et qu'un arrêt redoutable a été rendu contre vous par les druides, vos frères.

— Que voulez-vous dire ? demanda Merlin qui commençait à comprendre.

— N'avez-vous pas trahi la cause que vous vous étiez chargé de défendre?..

— Trahir !.. moi !..

— N'avez-vous pas embrassé la religion chrétienne?

— C'est vrai !

— Eh bien ! s'écria Viviane, cet acte a été considéré comme une trahison par les druides réunis, et maintenant, vous êtes voué au poignard des vengeurs... Partez donc, Merlin, hâtez-vous, partez ; car si l'on apprenait votre retour, vous seriez perdu à jamais!..

— Fuir ! dit Merlin ; faut-il donc vous quitter de nouveau? faut-il renoncer à l'espoir de vous revoir jamais?

Viviane le prit par les mains.

— Veux-tu rester? lui dit-elle, en le couvrant d'un regard étrange.

— Je le veux, répondit Merlin.

Elle l'entraîna sans mot dire loin du dolmen et le conduisit dans une grotte éloignée de tout chemin battu.

Là, il n'avait rien à redouter.

Quand Viviane fut sur le point de s'éloigner, Merlin l'arrêta et lui présenta un flacon dans lequel était contenue une liqueur d'une couleur étrange.

— Tenez, Viviane, lui dit-il, voici un breuvage qui a la vertu de procurer le sommeil : c'est le suc de quelques plantes bienfaisantes que m'ont fait connaître autrefois les prêtresses de l'île de Sein. Laissez-en tomber quelques gouttes dans la coupe de votre père, et je pourrai sans crainte approcher du dolmen et vous voir.

Et comme Viviane recevait le flacon en souriant :

— A ce soir, ajouta-t-il, avant qu'elle ne s'éloignât.

— A ce soir ! répondit Viviane.

Et faisant un dernier geste de la main au barde ravi, elle s'enfuit avec la rapidité d'une biche effrayée.

Le soir, Merlin quittait sa retraite, et s'approchait avec circonspection de l'endroit où Viviane devait l'attendre.

Elle avait été fidèle au rendez-vous.

Mais les quelques heures qu'elle avait passées seule l'avaient rendue au calme, elle avait réfléchi.

Viviane était femme, et, à ce titre, elle avait une extrême finesse, une extrême pudeur et un petit grain de ce charmant égoïsme qui est le dévoûment des dames.

Elle pensa que la présence de Merlin serait un danger pour elle ; elle se dit qu'elle ne serait peut-être pas assez forte pour résister elle-même à l'entraînement de son propre amour, et elle fit du breuvage qu'on lui avait confié un usage passablement perfide.

L'histoire de la prétendue maladie mortelle et du message auraient peut-être dû mettre Merlin sur ses gardes.

Mais ces grands sorciers sont tous plus naïfs que des agneaux.

Au lieu d'offrir le breuvage à Elys-le-Barbu, son respectable père, Viviane avoua tout au vieillard et donna le narcotique à Merlin lui-même.

Merlin s'endormit jusqu'au matin d'un lourd et profond sommeil.

Lui qui devinait tout, il n'avait pas deviné cette ruse.... Mais son amour était plus fort que sa raison.

Et notez que cette première leçon ne lui ouvrit pas les yeux.

La légende est formelle.

Viviane lui versa tout le flacon goutte à goutte.

Et il restait.

Et à mesure que l'amour s'emparait plus souverainement de son cœur, il oubliait les plus simples lois de la prudence, et se livrait tout entier, sans défiance, à Viviane.

Cette dernière, cependant, hésitait. Chaque jour, elle remettait au

lendemain le soin d'obeir à son père et d'accomplir la vengeance commune, et le lendemain, comme la veille, elle hésitait, elle n'osait pas!

Le fait est qu'il y avait de quoi.

Une nuit, Merlin était à ses côtés; ils parlaient d'amour, Viviane cherchait à repousser les caresses pressantes de son amant, mais celui-ci n'avait pris aucune sorte de breuvage, le flacon était probablement à sec. Son cœur battait avec force, ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé, sa main, que la fièvre brûlait, cherchait la main de Viviane.

Et, avouons une bonne fois pour toutes qu'il avait montré de la patience, cet enchanteur, s'il n'en était encore qu'à chercher la main de Viviane!

Viviane, de son côté, n'était pas exempte de trouble et d'émotion; l'ardeur de son amant semblait avoir pénétré son cœur, et son imagination excitée se laissait énivrer par les mille promesses de l'amour.

Déjà, elle penchait plus languissamment sa tête sur l'épaule de l'enchanteur; une mollesse voluptueuse s'était emparée de tous ses membres; elle écoutait vaguement, et sans entendre, cette voix qui lui parlait : on eût dit qu'un génie l'eût transportée tout à coup vers quelques régions inconnues, où l'amour lui versait l'ivresse à longs flots.

Elle résistait plus faiblement aux caresses de Merlin, qui pressentant un triomphe prochain, redoublait d'éloquence pour achever sa victoire.

Tout à coup, Viviane se redressa, le regard effaré, jeta ses bras tremblants et pleins d'amour au col de son amant, et cacha un moment sa tête éperdue sur sa poitrine.

— Merlin! Merlin! lui dit-elle, assez! Tu le vois, je suis folle; tes paroles m'énivrent, ma raison se perd, aie pitié de moi; encore cette nuit d'innocence et de pureté, et demain je t'appartiendrai.

— Demain ! toujours demain ! répondit Merlin en secouant tristement la tête.

— Demain ! dit encore Viviane.

Puis elle reprit avec une nouvelle ardeur :

— Écoute !... écoute ! dit-elle, c'est une idée folle qui traverse mon esprit ; mais il faut pardonner aux caprices de ceux que l'on aime, fussent-ils extravagants !... J'ai quelquefois rêvé pour nous deux une vie à part, isolée, sans témoins ; une vie qui serait un enchantement perpétuel, et qui ne finirait qu'au seuil du tombeau.

— Ne l'ai-je pas dit vingt fois ? répliqua Merlin.

— Eh bien ! que ce ne soit donc plus un rêve, Merlin, reprit Viviane ; que je puisse voir, avant de me donner à toi, ce tombeau, cette dernière demeure où nous serons réunis après notre mort, comme nous l'aurons été pendant cette vie ; que je sois certaine de reposer éternellement sur ton cœur, et alors je t'aimerai sans crainte, je serai à toi sans remords.

— Demain, répondit Merlin, demain ce mausolée s'élèvera à quelque distance du temple d'Hy-ar-Bras ! et alors j'aurai ton amour sans partage...

— Alors, interrompit Viviane avec un regard céleste, tu seras mon maître et mon Dieu !..

Merlin s'éloigna aussitôt, se dirigea du côté du temple d'Hy-ar-Bras, et la nuit même, un tombeau d'une forme élégante et neuve s'élevait dans l'endroit qu'il avait indiqué.

Comment cela s'était-il accompli ? c'est ce que les légendaires ne disent pas ; et quant à Merlin, je ne sache pas qu'il ait jamais confié son secret à personne.

En bonne conscience, on n'est pas enchanteur pour ne pas savoir bâtir un tombeau en une nuit !

Quoi qu'il en soit, lorsque le barde vint, le lendemain soir, voir



VIVIANE AU TOMBEAU

Viviane, il avait tenu sa promesse, et il n'avait plus qu'à recueillir le fruit de son labeur.

Mais Viviane voulut voir le mausolée, elle voulait être certaine, elle voulait avoir touché...

Ils partirent.

La nuit était fort sombre; mais le mausolée n'était pas éloigné, et une heure à peine suffisait pour l'atteindre.

Pendant le trajet, Merlin crut voir à droite et à gauche de la route de longs fantômes blancs paraître et disparaître de temps à autre; mais il était trop occupé de Viviane, qu'il tenait étroitement embrassée sur son cœur, pour s'arrêter à de semblables détails.

Une heure encore, et il allait être heureux!... Que lui importait le reste?

Ils arrivèrent.

Merlin n'avait pas trompé Viviane; le mausolée était un chef-d'œuvre d'élégance; c'était une véritable demeure royale, et Viviane fit remarquer que l'on serait même fort heureux de l'habiter vivant.

Toutefois, elle crut devoir en critiquer certains détails: la pierre qui en fermait l'orifice paraissait laisser une ouverture; le tombeau lui-même lui semblait trop petit.

Merlin fit observer que la pierre fermait avec tant de précision, qu'il était impossible à aucune main humaine de l'ouvrir une fois retombée; que quant au tombeau lui-même, Viviane se trompait évidemment, et qu'il allait le lui prouver en s'y couchant devant elle.

Cette idée fit pâlir la jeune fille; et Merlin crut entendre, à cette proposition, les arbres d'alentour frissonner d'épouvante.

Mais rien ne l'arrêta; il monta hardiment les degrés du mausolée, entra aussitôt dans le tombeau, et s'y coucha.

— Vois, dit-il; on y est bien!... Mais à peine cette parole fut-elle

prononcée, qu'un cri formidable s'éleva alentour; ces longs fantômes blancs reparurent en foule. La pierre s'abaissa lourdement sur le prophète, et Viviane tomba évanouie dans les bras de son père, accouru avec les autres druides pour assister à la mort de leur ennemi.

— Gloire à Viviane! criaient-ils; et le malheureux put les entendre au travers du granit. — Gloire à Viviane, fille d'Elys, qui a accompli son serment!

C'est ainsi que finit Merlin, et avec lui disparurent les dernières traces du druidisme dans les Gaules.

Depuis longtemps déjà, d'ailleurs, cette religion avait effectivement disparu de la scène; et, ainsi que nous l'avons vu, le christianisme l'avait remplacée dans les pays les plus civilisés.

Avant de les abandonner pour toujours, jetons donc un dernier et rapide coup d'œil sur ces hommes qui furent les instituteurs, les juges, les rois, d'une époque dont tout nous atteste la force!

On a beaucoup discuté sur l'étymologie du mot *druide*, et, selon l'usage, on s'est adressé à tous les dictionnaires, et même aux dictionnaires hébreux, pour y chercher ce qu'on ne pouvait y trouver.

Le nom de *druide* est un simple appellatif, comme le plus grand nombre des substantifs de toutes les langues. En gallic, *draio* ou *druide* signifie devin, augure, magicien; *druidheacht*, divination ou magie.

Cette étymologie est la plus simple et par conséquent la plus vraie.

Les druides enseignaient, dit-on, l'immortalité de l'âme, et la métempsycose.

L'étude de l'astronomie était poussée fort loin chez eux; mais la principale science était pour eux la théologie et la morale qui en dérive.

Leurs divinités étaient Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve,

auxquels ils donnent les noms barbares qui se trouvent souvent répétés dans ces pages.

En ce qui concerne l'astronomie, nous avons des documents peut-être plus authentiques. L'année civile avait 304 jours, répartis en 10 mois; l'année religieuse comprenait au contraire 12 mois, et représentait 364 jours et une fraction.

Les druides se divisaient en plusieurs classes :

Les *druides* proprement dits,

Les *devins*,

Les *saronides*,

Les *semnothées*,

Les *silodures*,

Et les *bardes*.

Quant à ces derniers, c'est à tort qu'on les compte parmi les druides, et que quelques écrivains ont voulu même en faire une corporation de ministres du culte, qui aurait précédé les druides.

Les bardes, de même que les *skaldes* des Germains, n'étaient que des poètes attachés aux grands et aux chefs, et qui se chargeaient non seulement de chanter les actions des héros morts, mais d'improviser les louanges des vivants, les oraisons funèbres et les chants de guerre qui exaltaient les troupes au moment du combat. Ont-ils aussi célébré les mystères de leur religion, comme les skaldes? C'est ce qu'on ne saurait dire.

Les *semnothées* étaient les extatiques, ou les contemplateurs;

Les *silodures*, les instituteurs;

Les *saronides*, les vénérables, c'est-à-dire les chefs.

Voilà bientôt quinze cents ans que le druidisme a disparu des Gaules : les siècles ont passé successivement sur notre sol emportant tour à tour les vieilles générations, et cependant, une foule de traditions subsistent encore aujourd'hui; vieux souvenirs des temps en-

fuis, qui sont tout étonnés de se retrouver au milieu de notre société moderne.

Chaque jour, la civilisation frappe et couche sur le sol les gigantesques *menhirs,* les redoutables *dolmens*; les chênes séculaires tombent un à un, dans les forêts où l'eubage enseignait le culte de Theut!..

Tous ces monuments, quelque grossiers qu'ils soient, attestent la force et racontent l'histoire d'une autre époque.

A voir les traces si profondes que ces institutions ont laissées après elles, on ne peut s'empêcher d'éprouver une sorte de respect pour les hommes qui avaient élevé ces puissants édifices.

LES FRANCS-JUGES.

CHAPITRE PREMIER.

Empire de Charlemagne. — Les Saxons, Witikind. — L'association de la *Ghilde*. — Lois qui la régissaient; coutumes, usages. — Charlemagne fonde l'institution des *Francs-Juges*. — Dans quel but. — Le Tribunal secret. — La sainte Vehme. — Développements de cette institution. — Gontram, le franc-comte. — La mort de Charlemagne.

Le vieux monde obéissait à Charlemagne empereur. Toutes les gloires se taisaient devant sa gloire; toutes les puissances se courbaient sous le poids de son glaive.

A aucune époque de l'histoire, la France ne se trouva dans une situation aussi splendide.

Sans doute, au temps de sa grandeur, Rome offrit à l'univers le spectacle d'un empire plus vaste, plus brillant, et en même temps plus civilisé; mais jamais, on peut l'affirmer, l'histoire ne nous a

montré un État mieux relié dans toutes ses parties, quoique composé d'éléments hétérogènes.

Les conquêtes de Charlemagne sont certainement le fait le plus grandiose des temps modernes, non point seulement en ce qu'elles révélèrent des prodiges de force, de patience et de courage, mais parce qu'elles ont un moment livré le monde aux mains d'un seul maître.

Ce fait, accompli par Charlemagne, a été le rêve des grands conquérants dans tous les siècles et dans tous les pays : Alexandre dans l'Inde, Jules César chez les Pictes, Napoléon à Moscou, virent un instant apparaître à leurs yeux éblouis l'empire universel.

Mais, pour tous les trois, pour Napoléon, pour César, pour Alexandre, si haut que les aient placés l'épouvante des vaincus et l'enthousiasme des vainqueurs, ce ne fut qu'un rêve.

Charlemagne seul, foulant du pied les sables de la Baltique, fit un instant de ce rêve la loi réelle du monde.

Un jour, il put élever son sceptre et dire : Je suis roi sur la terre !

Sum rex in terrâ !

Je suis le roi, non pas un roi ; je suis le SEIGNEUR !

L'esprit s'étonne en suivant sur la carte les immenses conquêtes de cet immense guerrier.

Qu'est ce que la France de Napoléon à côté de la France de Charlemagne ?

La France de Charlemagne avait pour bornes, à l'est les monts Crapacks et la Vistule ; la Raab, la Drave et la Save coulaient dans ses États, qui s'étendaient par delà les limites de la Dalmatie.

Au sud, il possédait le duché de Bénévent, en Italie, et toute l'Espagne en deçà de l'Ebre.

Au nord, la France ne s'arrêtait qu'aux rivages lontains de la mer Baltique.

Il est, du reste, impossible de déterminer avec précision quelles

étaient les limites orientales de cet empire. En effet, Charlemagne avait rendu tributaires un certain nombre de peuplades voisines de ses frontières; mais on ne sait pas exactement jusqu'où s'étendaient ces peuplades tributaires. Eginhard affirme que Charlemagne avait dompté les Slaves bien au-delà de la Vistule, et les romans de chevalerie nous montrent la terreur de son nom traversant la mer Rouge pour épouvanter les peuplades sans nom de l'ancienne Moab et du pays d'Ismaël.

Que de combats il avait fallu engager pour fonder un pareil empire, que de luttes sanglantes il avait fallu soutenir pour le conserver!

Vingt fois l'épée était sortie du fourreau où les trêves la faisaient rentrer. C'étaient tous les jours de nouvelles révoltes à punir, de nouveaux coupables à frapper.

Charlemagne avait la dévorante activité du génie; son esprit embrassait toutes choses à la fois; il allait, venait, se trouvait, pour ainsi dire, sur tous les points menacés en même temps, ne laissait jamais de repos à ses ennemis, brisait toute résistance du revers de sa terrible épée, et n'offrait de pardon qu'aux vaincus.

Or, il y avait des peuples qui voulaient bien mourir, mais qui ne voulaient pas vivre vaincus.

A cette époque, chacun était guerrier; et ce n'était pas seulement le sentiment d'une nationalité douteuse, qui poussait ces hommes en avant; c'était encore l'ardeur du combat, la haine des Franks, l'amour du butin.

Ils allaient au combat comme à la chasse, quelquefois comme à un voyage; ils emmenaient avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs dieux! ils se faisaient tuer à côté de leur famille, quelquefois avec enthousiasme, toujours avec courage.

Rien n'adoucissait leur fierté sombre; rien ne domptait leur instinct de liberté sauvage.

Les hommes tombaient en souriant sous les coups de l'ennemi, et

les femmes souriaient en voyant tomber leurs époux ou leurs fils, car hommes et femmes savaient les voluptés sans fin qu'Odin promet à ses fidèles morts en combattant.

Ces mœurs étonnent toujours nos courages civilisés. Nous ne voulons pas nous souvenir que des mœurs toutes semblables ont amené, de nos jours, des résistances toutes pareilles, et que, pendant vingt ans, l'émir Abd el Kader, — ce héros que les poètes chanteront dans l'avenir, — a lancé contre nos armées, dans les déserts africains, sa poignée de Kabyles fanatisés.

Lui aussi parlait au nom de la religion.

Lui aussi disait : Mourez, et vous aurez l'éternelle félicité.

Ces guerres à outrance s'appellent toujours LA GUERRE SAINTE.

Le Schamyl, cet autre héros, plus heureux, mais non plus grand qu'Abd-el-Kader, Schamyl, qui tient en échec dans sa forteresse de rochers l'énorme puissance du czar !

Mais les miracles qui se passent sous nos yeux ne sont plus des miracles.

Qui oserait dire que notre république française n'a pas été cruelle et peut-être perfide envers Abd-el-Kader?

Charlemagne, empereur, fit comme nous.

Au fanatisme, il opposa l'héroïsme.

Et comme l'héroïsme ne suffit jamais à vaincre le fanatisme, il employa la cruauté.

Est-ce à dire que la hache de ses bourreaux ait tranché la gloire de sa lance?

Non.

Mais voici quel fut son châtiment :

Comme, dans sa longue carrière, il ne cessa jamais de vaincre, jamais de lutter, jamais de punir, quelle qu'ait été l'influence de son génie administratif et de son instinct civilisateur, il ne put jamais représenter qu'une nationalité restreinte, celle du peuple frank, qui

dominait toutes les autres, sans les avoir effacées et sans avoir détruit leur tendance à la séparation.

Sa puissance, comme sa renommée, fut celle d'un soldat.

Durant son règne, il se retrouva toujours, à toute heure, devant cette impossibilité de resserrer les liens qui réunissaient son empire d'hier, et chaque jour quelque nouvelle secousse venait les briser de nouveau.

D'ailleurs, et c'était là un fait mystérieux dont il n'avait jamais pu se rendre compte, les révoltes auxquelles il avait à répondre partaient toujours, et comme à un signal donné à la fois, à toutes les limites de son empire, gagnaient ainsi de proche en proche et menaçaient périodiquement d'embraser l'Europe entière.

Ce lien caché qui semblait unir tous ces peuples révoltés, lien dont il ne pouvait nier l'existence, mais qui cependant échappait à son regard d'aigle, attira longtemps son attention, et ce ne fut qu'au dernier moment qu'il devina le mot redoutable de cette énigme.

Au nord-est de l'empire de Charlemagne, au delà d'Aix-la-Chapelle, au delà du Rhin, il y avait alors toute une population d'hommes singulièrement courageux, qui n'avaient jamais pu supporter de joug, et qui, vingt fois, massacrèrent les envoyés chargés de percevoir les tributs qu'ils avaient consenti, en frémissant, à payer au vainqueur.

A plusieurs reprises, Charlemagne était allé lui-même mettre tout à feu et à sang dans ces obscures contrées, et toujours, après son départ, ces populations décimées s'étaient relevées plus fortes, plus fières, plus indomptables !

Spectacle inouï ! pays étrange ! c'est que tous ces peuples du Nord menaient une vie faite de rudes travaux et d'activité incessante.

Ils étaient durcis à la peine comme le bois aiguisé de l'épieu se durcit à la flamme ardente.

La guerre était pour eux une équipée joyeuse, un délassement, une fête !

Tantôt labourant leurs champs le glaive au côté, tantôt se ruant sur les possessions de leurs voisins, leur existence était une lutte qui ne finissait qu'à la mort.

Robustes et sobres, ils ne vivaient que de lait, de la chair de leurs troupeaux ou du produit de leurs chasses.

On les rencontrait vêtus de peaux de bêtes fauves, tantôt sur les montagnes, tantôt dans les ravins, tantôt encore au sein de ces forêts impénétrables dont Tacite nous a transmis de si magnifiques descriptions.

..... Ils ont des chevaux petits et difformes, mais doués d'une agilité sans égale; comme dans la mêlée ils sont souvent à bas de leurs montures, pour combattre à pied, ils ont habitué leurs chevaux à demeurer à la même place, et, quand il en est besoin, ils se remettent en selle avec une agilité surprenante.

Leur pays n'est borné que par de vastes déserts, et c'est une gloire pour eux; car ils considèrent cette situation comme une preuve qu'un grand nombre de nations ont abandonné les pays limitrophes par crainte de leurs armes.

Leur vie n'est pas une heure inoccupée, et quand, au retour de quelque guerre lointaine, ils viennent s'asseoir au foyer domestique, où les attendent leurs femmes, leurs enfants et leurs aïeux, c'est pour songer à de nouvelles excursions et se préparer à des guerres plus terribles.....

Le moyen de dompter de telles natures !

Et n'est-ce pas chose véritablement bizarre que la ressemblance de ces sauvages héros avec les seuls hommes qui aient combattu en notre siècle pour leurs dieux et leurs aïeux !

Les cavaliers d'Abd-el-Kader et ces montagnards de Schamyl !...

On appelait ce peuple les Saxons.

Au huitième siècle, le pays des Saxons reconnaissait pour chef Witikind, le héros dans lequel s'est personnifiée plus spécialement

la lutte des diverses nations contre les Franks pour l'indépendance du territoire.

Witikind était le type le plus complet du guerrier barbare de cette époque. Il était d'une taille prodigieuse, d'une force surhumaine; il portait la longue chevelure sur son dos et le glaive au côté.

L'amour du sol prodigieusement développé l'avait de bonne heure désigné à la race saxonne, comme un de ses chefs naturels, et il déploya assez de courage, de ruse, d'audace, de génie dans les luttes qu'il soutint contre Charlemagne, pour avoir laissé dans l'histoire un grand nom et un grand souvenir.

Witikind habitait d'ordinaire, quand les nécessités de la guerre ne le poussaient pas au dehors, une maison fortifiée de la plus grande simplicité, située au milieu même des forêts de la Saxe. Une solitude sauvage entourait cette habitation, et, de tous côtés, la vue était bornée par le sombre rideau d'arbres derrière lequel la nature semblait cacher l'humble forteresse, comme le repaire d'une bête fauve.

Les demeures des *princes,* au huitième siècle, étaient bien différentes de ce qu'elles furent depuis. On ignorait encore l'art d'édifier de solides châteaux en maçonneries, et ce ne fut que vers le neuvième siècle que l'on vit surgir les énormes tours ou *donjons* qui ont succédé aux forteresses élémentaires des premiers âges.

La maison de Witikind était un vaste bâtiment, entouré de portiques construits en bois et ornés de sculptures grossières.

Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité.

D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre d'autres familles, hommes et femmes. Autour, s'élevaient des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables,

des bergeries et des granges, les mazures des cultivateurs et les cabanes des serfs.

Telle était la capitale du chef Witikind et de son peuple saxon.

Witikind vivait fort retiré, et l'on n'eût point dit certes, à voir cette habitation de mince apparence, plongée dans le silence et le calme, que c'était ici la demeure du chef de cette grande nationalité qui balançait le poids de la couronne de fer!

Mais tout à coup, — de temps à autre, quand l'heure était venue, ou que le moment semblait opportun, des émissaires partaient mystérieusement de la demeure du maître, se répandaient au loin, semant l'alarme et donnant le signal.

Aussitôt, et comme par enchantement, dans les bourgs, dans les villages, sur les montagnes et du sein des plaines immenses, une population ardente, passionnée, accourait avec des cris de joie se ranger autour de l'étendard sacré.

Aucun ordre ne régnait parmi ces bandes insoumises, mais la haine de l'ennemi, l'amour du pillage plus que l'amour du sol, exaltaient leur courage, et quand ils rencontraient les armées disciplinées de Charlemagne, le choc était terrible et sanglant.

Que dire! entre eux et les bataillons du tout puissant empereur, la victoire resta plus d'une fois incertaine.

Quelle était donc la force mystérieuse qui venait en aide à la faiblesse des uns pour contrebalancer la supériorité du nombre et de la discipline?

La force qui lève l'étendard dans toutes les *guerres saintes*.

Ce qui rendait ces hommes, à demi-sauvages, si décidés à la lutte, ce qui relevait si souvent leur courage abattu, ce qui leur donnait à chaque lendemain la force de recommencer le combat de la veille, ce n'était pas seulement leur propre courage, ce n'était pas même, peut-être, la haine de l'ennemi ou la soif du pillage, c'était encore, c'était

surtout le fougueux fanatisme que leur inspirait la religion à laquelle ils appartenaient, et qui leur enseignait de si redoutables dogmes.

« Dans l'ancienne Scandinavie, dit M. Aug. Thierry (et ce que cet historien dit ici de la Scandinavie, il faut l'entendre de tous les peuples du Nord), dans l'ancienne Scandinavie, ceux qui se réunissaient aux époques solennelles pour sacrifier ensemble, terminaient les cérémonies par un festin religieux. Assis autour du feu et de la chaudière du sacrifice, ils buvaient à la ronde, et recevaient successivement trois cornes remplies de bière, l'une pour les dieux, l'autre pour les braves des vieux temps, la troisième pour les parents et les amis, dont les tombes, marquées par des monticules de gazon, se voyaient çà et là dans la plaine.

« On appelait celle-ci la *coupe de l'amitié.*

« Le nom d'*amitié* même se donnait aussi quelquefois à la réunion de ceux qui offraient en commun le sacrifice; et d'ordinaire, cette réunion était appelée *ghilde,* c'est-à-dire *banquet à frais communs*, mot qui signifiait aussi association ou confrérie, parce que tous les co-sacrifiants promettaient par serment de se défendre l'un l'autre, et de s'entr'aider comme des frères.

« Chacune de ces associations était mise sous le patronage d'un dieu ou d'un héros, dont le nom servait à la désigner; chacune avait des chefs pris dans son sein, un trésor commun alimenté par des contributions annuelles, et des statuts obligatoires pour tous ses membres; elle formait ainsi une société à part au milieu de la nation ou de la tribu.

« La société de la ghilde ne se bornait pas, comme celle de la tribu ou du canton germanique, à un territoire déterminé; elle était sans limites d'aucun genre; elle se propageait au loin, et réunissait toute espèce de personnes, depuis le prince et le noble jusqu'au laboureur et à l'artisan libre. C'était une sorte de communion païenne qui entretenait, par de grossiers symboles et par la foi du serment,

des liens de charité réciproque entre les associés, charité exclusive, hostile même à l'égard de tous ceux qui, restés en dehors de l'association, ne pouvaient prendre les titres de *convive, conjuré, frère du banquet !*

« Ces associations avaient des statuts réglementaires qu'il est curieux d'étudier, et dont nous allons donner au lecteur un aperçu. En voici quelques articles qui sont tirés de la ghilde du roi Eric :

« Ceci est la loi du banquet du saint roi Eric de Ruigtell, que « des hommes d'âge et de piété ont trouvée jadis, pour l'avantage « des convives de ce banquet, et ont établie pour qu'elle fût obser- « vée partout, en vue de l'utilité et de la prospérité commune.

« Si un convive est tué par un non-convive, et si des convives sont « présents, qu'ils le vengent, s'ils le peuvent ; s'ils ne le peuvent, « qu'ils fassent en sorte que le meurtrier paie l'amende de quarante « marcs aux héritiers du mort, et que pas un des convives ne mange « ni ne monte en navire avec lui, n'ait avec lui rien de commun jus- « qu'à ce qu'il ait payé l'amende aux héritiers, selon la loi.

« Si un convive a tué un non-convive, homme puissant, que les « frères l'aident, autant qu'ils pourront, à sauver sa vie de tout « danger ;

« S'il est près de l'eau, qu'ils lui procurent une barque avec des « rames, un vase à puiser de l'eau, un briquet et une hache ;

« S'il a besoin d'un cheval, qu'ils le lui procurent, et l'accompa- « gnent jusqu'à la forêt.

« Si l'un des convives a quelque affaire périlleuse qui l'oblige « d'aller en justice, tous le suivront, et quiconque ne voudra pas, « paiera en amende un sou d'argent.

« Si quelqu'un des frères est mandé devant le roi ou l'évêque, que « l'ancien convoque l'assemblée des frères et choisisse douze hommes « de la fraternité qui se mettront en voyage, aux frais du banquet, « avec celui qui aura été mandé, et lui prêteront secours selon leur

« pouvoir. Si l'un de ceux qui seront désignés refuse, il paiera un « demi-marc d'argent.

« Si quelqu'un des frères, contraint par la nécessité, s'est vengé « d'une injure à lui faite et a besoin d'aide dans la ville, pour la dé- « fense et la sauvegarde de ses membres et de sa vie, que douze des « frères nommés à cet effet soient avec lui, jour et nuit, pour le dé- « fendre, et qu'ils le suivent, en armes, de sa maison à la place pu- « blique, et de la place publique à sa maison, aussi longtemps qu'il « en sera besoin.

« En outre, les anciens du banquet ont décrété que si les biens de « quelque frère sont confisqués par le roi ou par quelque autre « prince, tous les frères auxquels il s'adressera, soit dans le royaume, « soit hors du royaume, lui viendront en aide de cinq deniers.

« Si quelque frère, fait prisonnier, perd sa liberté, il recevra de « chacun des convives trois deniers pour sa rançon.

« Si quelque convive a souffert du naufrage pour ses biens et n'en « a rien pu sauver, il recevra trois deniers de chacun des frères.

« Le convive dont la maison, dans sa partie intérieure, c'est-à-dire « la cuisine, ou le poêle, ou bien le grenier avec les provisions, aura « brûlé, recevra trois deniers de chacun de ses frères.

« Si quelque convive tombe malade, que les frères le visitent, et, « s'il est nécessaire, qu'ils veillent près de lui. S'il vient à mourir, « quatre frères, nommés par l'ancien, feront la veillée autour de lui, « et ceux qui auront veillé porteront le corps en terre, et tous les « convives l'accompagneront et assisteront à la messe, en chantant, « et chacun, à la messe des morts, mettra un denier à l'offrande pour « l'âme de son frère. »

Telle était, dit l'auteur que nous avons déjà cité, cette étrange, mais puissante association de liberté et de protection extrà-légale, où les rites et l'esprit de vengeance de la vieille barbarie germaine s'associaient aux bonnes-œuvres de la charité évangélique.

Dans les pays du Nord, les peuples la conservèrent jusqu'au XVIe siècle dans sa forme complète et primitive.

La justice se rendait alors d'une façon assez irrégulière pour que chacun recourût de préférence à une justice secrète, arbitraire, il est vrai, mais rendue au moins par ses pairs.

Dans chaque canton germanique, le rôle de juge était rempli par une sorte de comte ou *graf*, lequel rendait la justice criminelle, assisté des chefs de famille ou des hommes notables du canton.

Les relations naturellement hostiles des conquérants avec la population des villes conquises avaient fait joindre à ces fonctions de juge des attributions militaires, et une sorte de pouvoir dictatorial. Cette institution suffisait jusqu'à un certain point au maintien du bon ordre et de la paix intérieure.

Dans les Gaules, les habitants des cités éprouvaient plus de terreur que de joie quand une lettre royale venait leur notifier la venue d'un comte envoyé pour les régir selon leurs coutumes et faire à chacun bonne justice. Mais au-delà des frontières naturelles, dans ces pays perdus, où la civilisation n'avait point encore pénétré, l'arrivée de ces sortes d'émissaires était accueillie par un cri général de réprobation, et chacun s'apprêtait immédiatement à une résistance désespérée.

C'est là surtout que l'association dont nous avons parlé, que son nom fût *Ghilde* ou tout autre, poussa des racines profondes et maintint les populations dans la haine du vainqueur et dans l'espoir de la liberté.

Là aussi était en partie ce secret de merveilleuse résistance que Charlemagne ne devait pénétrer qu'à la dernière heure.

Witikind était un grand génie dont l'influence s'étendait au loin chez tous les peuples du Nord.

Placé sur un plus vaste théâtre, au sein d'une population plus avancée, Witikind aurait fait d'aussi grandes choses que Charlemagne, et réalisé des conquêtes aussi lointaines. Mais acculé dans les forêts de la Saxe, au milieu d'un peuple sauvage, qui n'avait d'amour

que pour le pillage, et d'ardeur que pour les luttes sanglantes et courtes, il fut réduit à défendre le sol sur lequel il était né, à ressaisir par lambeaux cette indépendance qu'on lui avait si rudement enlevée.

Tout noble qu'il était, ce rôle amoindri excluait en quelque sorte les grands succès.

La faiblesse défend l'attaque, qui est le premier gage de victoire.

Néanmoins, et quelque fussent les nécessités fatales de sa position, Witikind comprit tout de suite quel parti il pouvait tirer de l'association de la *ghilde*, et quelle admirable base ce pouvait être pour ses opérations de défense dans l'avenir.

L'association était en plein exercice dans ce pays et dans les pays circonvoisins. Le mystère, la superstition qui en étaient comme l'essence, plaisaient singulièrement à ces peuplades primitives.

Quand ces naïfs Germains étaient assis au même *banquet fraternel*, leur esprit naïf s'exaltait facilement aux récits des exploits antiques que leur chantait le barde, aux victoires de leurs aïeux, ou bien encore aux promesses de félicité infinies que les dogmes de leur religion leur montraient dans le paradis d'Odin.

D'ailleurs, il faut tenir compte d'une autre cause, cause plus essentiellement patriotique qui leur servait aussi de lien, et contribuait à élever leur courage jusqu'à ce paroxisme indomptable.

Ils avaient tout perdu à cette époque, leur sol, leurs troupeaux, leurs femmes, leurs enfants! ils étaient pays conquis.

Rien, pour ainsi dire, ne leur appartenait en propre.

Chaque année, on leur enlevait, pour servir d'otages, tout ce que les tribus renfermaient de plus noble, de plus fier, de plus robuste et de plus courageux.

Ils n'entrevoyaient la liberté qu'à travers une lutte insensée, et comme ils ne craignaient pas la mort, puisque la mort les affranchissait, on ne doit réellement pas s'étonner de les voir renouveler tous

les jours le combat de la veille, sans jamais user leur patience ou leur courage.

Witikind n'ignorait rien de tout cela. Il savait à quel peuple il avait affaire et sur quels hommes il pouvait compter.

Il donna à la *ghilde* une nouvelle force. Il renouvela en quelque sorte les mailles brisées de cet immense réseau, et imprima une activité prodigieuse aux rouages silencieux de cette machine de guerre.

L'association prit donc un développement inouï. Elle entoura, comme d'un filet magique, tous les pays conquis par Charlemagne, et tous les fils du réseau vinrent se réunir dans la seule main de Witikind.

Et Charlemagne se demandait toujours à quelle cause mystérieuse attribuer ces soulèvements partiels qui, gagnant de proche en proche, enveloppaient son empire et le menaçaient lui-même jusque sur son trône!...

On a pu voir précédemment par les statuts réglementaires, que nous avons textuellement donnés, combien cette association était forte, puissante, énergique. Ces statuts ne concernaient, cependant, que les relations des membres de la *ghilde* avec les hommes de l'extérieur. Disons encore, pour compléter le tableau, quelles étaient les dispositions particulières prises par l'association pour punir les torts et les dommages faits par un associé à un autre, en un mot, la police intérieure de la *ghilde*.

L'exclusion de la fraternité, sorte d'excommunication, qu'accompagne le titre infamant de hithing (*homme de rien*), est la peine prononçée contre celui qui a tué un de ses confrères sans nécessité de défense personnelle et par suite de *vieille haine* entre eux.

« *Qu'il soit,* dit le statut, *mis hors de la société de tous les frères, avec le mauvais nom d'homme de rien, et qu'il s'en aille.* »

La même peine frappe :

Celui qui a commis le crime d'adultère avec la femme d'un confrère, ou enlevé sa fille, sa sœur ou sa mère.

Celui qui, en discorde avec un de ses frères, a refusé de se réconcilier avec lui, *selon le jugement de l'ancien et de toute la* GHILDE.

Celui qui, rencontrant un de ses frères en captivité, en naufrage, ou en un lieu d'angoisses, refuse de lui porter secours.

Celui qui, insulté en parole et en action par un non-associé, n'a pas voulu tirer vengeance de cette action *avec le secours de ses frères.*

Est puni d'une amende de trois marcs d'argent :

Celui qui cite un de ses confrères en justice sans le consentement de toute la *ghilde.*

Celui qui témoigne en justice contre un confrère.

Celui qui, soit au banquet, soit dans tout autre lieu, appelle un de ses confrères voleur ou homme de rien.

Celui qui, dans sa colère, prend son confrère aux cheveux et le frappe du poing.

Il y avait encore des amendes pour les délits et les actes inconvenants commis dans la *maison du banquet.*

Il y en avait pour les confrères qui, ayant reçu la charge de préparateurs du festin, remplissaient mal leurs fonctions, ou s'absentaient après que le chaudron des frères avait été suspendu au foyer.

Il y en avait pour les disputes, les cris et le port d'une épée ou de toute autre arme ; *car*, dit le statut, *toute sorte d'arme est prohibée dans la maison du banquet.*

Il y en avait pour celui qui s'endormait aussi à table, ou tombait d'ivresse avant d'avoir pu regagner sa maison.

Quand il s'agit d'association secrète, il n'y a point de petit détail. La rigueur des réglements intimes est un sûr indice de force, et si nous relatons ces particularités, ce n'est pas du tout pour le vain plaisir de faire ici de la couleur locale.

Au signal que donnait l'*alderman* ou ancien du banquet au com-

mencement du festin, chacun des convives prenait sa coupe remplie jusqu'au bord, et puis se levant tous la coupe à la main, ils entonnaient un cantique, ou un verset d'antiennes, ou un chant national, et le chant terminé, ils buvaient.

On boit volontiers dans les associations secrètes.

Avec le poignard, les initiés apportent toujours la coupe qui met un peu de gaîté dans ces sombres comédies.

La coupe, le poignard, et beaucoup d'autres ustensiles sont, du reste, communs à toutes les associations.

On dirait qu'elles se sont copiées les unes les autres, par ordre de date.

Les différences tiennent uniquement à l'esprit divers des temps, et aussi, nous n'en doutons pas, aux exigences matérielles des climats.

Les associations et les Tribunaux secrets qui en découlèrent, dans les pays du nord, ne se distinguent, à vrai dire, des tribunaux secrets des pays du midi, que par le changement de certaines formes. Le symbole n'est pas partout le même, mais la signification du symbole ne change pas.

Dans les cérémonies qui préparent l'initiation, par exemple, il ne s'agit plus de boire : le tribunal ou l'association n'a d'autre but que d'éprouver le courage ou la moralité du néophyte.

Ce but reste partout et toujours le même Le mode d'épreuve seul peut être modifié.

Et comment d'ailleurs en serait-il autrement? Tous les sentiments de l'homme ne tournent-ils pas toujours dans le même cercle? Toutes ses inspirations ne tendent-elles pas toujours au même but? Du moment que quelques hommes se réunissent et se constituent en tribunal, n'y a-t-il pas entre eux solidarité complète, et ne doivent-ils pas, par tous les moyens possibles, chercher à s'assurer de la fidélité, du courage, de l'honneur de chacun de leurs compagnons? Peut-on procéder avec trop de précautions quand il s'agit d'initier

un inconnu aux opérations dont dépend l'existence de milliers d'hommes? Il ne faut laisser aucune chance à la trahison ni à la lâcheté, et il est certaines épreuves que le lâche ou le traître ne subit pas sans pâlir.

Ces considérations grandissent, dès qu'on les applique aux temps anciens et aux sociétés primitives.

L'épreuve était une chose grave.

L'épreuve donnait seule à l'association cette cohésion étroite, cette unité de conscience, qui faisait de la *ghilde* en particulier une sorte d'être humain gigantesque, monstrueux, ayant cent mille bras au service d'une seule tête.

Les épreuves de la ghilde étaient étranges, et faites pour frapper l'imagination, comme celle des mystères d'Isis.

L'initié sortait des cavernes sacrées avec une conscience nouvelle. Il naissait à une autre vie. — On avait chassé violemment de son cœur toute passion qui n'était pas la vengeance, tout amour qui n'était pas l'amour des batailles.

Aussi l'histoire est là pour affirmer que l'association de la *ghilde*, à laquelle le génie de Witikind donna un nouveau baptême, mit, à plusieurs reprises, la puissance de Charlemagne en danger, et que nous n'aurions pas aujourd'hui à enregistrer d'aussi sanglantes batailles, soutenues par les Saxons, si les Saxons n'avaient pas été unis par cette chaîne héroïque, et n'avaient pas toujours marché d'un même pas à la mort qui les attendait.

Charlemagne comprit enfin quelle était la force d'une pareille association ; son génie lui montra de quelle main partait à la fois la menace et le coup. Mais il était trop tard déjà. Le vaste empire qu'il avait conquis à la pointe de son épée, contenait des germes de dissolution fatale, et l'esprit d'indépendance que Witikind avait semé partout, devait survivre, non pas à la gloire de Charlemagne, non pas à son splendide souvenir, mais à son œuvre.

Ce fut comme une intuition soudaine et navrante. L'empereur, descendu tout à coup par la pensée au fond de ce mystère, perdit un instant courage.

Il était vaillant contre l'ennemi, quel qu'il fût, dont il voyait le visage et la main armée.

Mais contre cet ennemi invisible, contre ce monstre ténébreux, accroupi dans l'ombre, il eût fallu la vaillance d'Ajax combattant les dieux ou la fougue du chevalier errant, mettant sa lance en arrêt contre les fantômes.

Charlemagne, qui était tout simplement un grand roi, plus politique que poétique, jeta un instant son épée inutile et se recueillit en lui-même.

La vieillesse était venue. Fallait-il se résoudre à emporter dans la tombe entr'ouverte son œuvre guerrière et civilisatrice?

Fallait-il mourir comme un souverain vulgaire qui lâche un jour le sceptre fainéant et ne laisse rien après soi?

Non, il fallait combattre encore; seulement, il fallait d'autres armes.

Il fallait combattre, sinon pour le salut complet du présent, du moins pour l'avenir.

Si le grand empereur ne pouvait plus rien pour lui-même, s'il était obligé de renoncer au bénéfice de tant de luttes soutenues dans un but de préservation personnelle, il lui était du moins possible de fonder, avant de mourir, une institution destinée à préserver ses descendants contre cette haine sauvage qui devait lui survivre.

Il ne se méprenait point, du reste, sur la portée de cette arme qui allait remplacer l'épée dans sa main.

Il savait que cette arme était dangereuse entre toutes.

Le jour où il résolut d'opposer le mystère au mystère et de frapper la ghilde au milieu de ses propres ténèbres, il dépensa des années de sa vie.

Ce jour-là, l'institution des francs-juges fut fondée.

A côté de la vieille et redoutable association des peuples du nord, Charlemagne résolut d'élever une autre association nouvelle, mais non moins redoutable.

Le salut de ses successeurs était à ce prix.

Et pendant qu'il jetait les fondements du robuste édifice dont les ruines sont encore autour de nous, il voulut essayer des moyens ordinaires.

Comme pour se bien convaincre que s'il se fût borné aux moyens ordinaires, c'en eût été fait de son empire.

Les *prohibitions* contre la ghilde, dont les menées étaient désormais connues, commencèrent; mais ces prohibitions ne réussirent point à l'extirper des habitudes de la population gallo-franque. Là, surtout, où les mœurs germaniques avaient le plus d'influence et des racines plus vieilles, c'est-à-dire au nord de la Loire, tout fut inutile.

Au contraire, sur le sol où elle n'était pas née, l'institution, tout en se conservant, ne resta pas intacte. Ses prohibitions eurent ici ce résultat de l'amoindrir; elle s'assouplit, en quelque sorte, et se dégageant des enveloppes de son vieux symbole, le banquet fraternel, elle perdit son importance et tomba en désuétude.

Deux choses seulement subsistèrent : l'association jurée et la protection mutuelle, jointes à une police domestique exercée par les associés entre eux.

Un fait qui étonnera peut-être nos lecteurs, habitués à rattacher certaines coutumes à des idées toutes modernes, c'est que la pratique de l'*assurance mutuelle* était tout à fait dans les mœurs du siècle de Charlemagne.

Nous la retrouvons, populaire et invétérée, non-seulement parmi les hommes de descendance germanique, mais parmi les habitants de toute origine et de toute condition, jusqu'au serf de la glèbe.

Il exista même des *ghildes* spéciales formées, non dans un but in-

défini de secours et de charité réciproques, mais pour un objet strictement déterminé. Ainsi les associations faites par une seule classe d'hommes, les paysans, pour écarter un seul péril, celui des rapines et de l'extorsion.

C'était là une véritable *compagnie*, indemnisant la victime des abus de pouvoir, et, au besoin, l'aidant à résister par la force.

Et ce fait, curieux par lui-même, nous dispense de toutes réflexions.

Il est évident que la ghilde, arrivée à ce point et pénétrant à cette profondeur d'intimité, devait être invulnérable et se rire de toute attaque publique.

Charlemagne ne fut pas longtemps à reconnaître cette vérité.

Dès qu'il se fut convaincu de l'inutilité de ses efforts pour arriver à éteindre complétement ou à étouffer la *ghilde*, il jeta les premiers fondements de l'association rivale, et peu de temps après, celle-ci put balancer l'influence du héros saxon.

Ce fut sans doute et dès le principe les formes, les coutumes, les cérémonies que nous remarquons plus tard dans l'association des *Francs-Juges;* mais cette institution acquit cependant, dès le début, assez d'importance pour que chacun des hauts dignitaires qui entouraient le trône, ou des comtes qui gouvernaient les provinces lointaines, demandassent à l'envi à en faire partie.

On devinait, derrière le voile, la grande figure du maître.

On voulait être avec le maître pour ne pas se trouver malgré soi contre lui.

L'association des francs-juges n'eut et ne put avoir dans le principe, d'autres allures que celles de la *ghilde* elle-même, elle procéda de la même manière, et fut en quelque sorte pour les vainqueurs ce que sa rivale était pour les vaincus. Il est rare qu'une association, qu'un tribunal secret, aient été institués dans l'intérêt même du pouvoir; toujours, au contraire, dans toutes les contrées, les hommes

qui se réunissent et s'entourent de mystère, ne le font que pour conspirer contre la puissance établie, et dans le but de la renverser.

Que la ghilde aiguisât dans l'ombre ses poignards, nul ne pouvait s'en étonner. Mais Charlemagne fondant l'institution des *Francs-Juges*, innovait dans la voie du mystère et présentait ce spectacle étrange d'un souverain *conspirant* contre ses sujets révoltés.

« Celui qui tire l'épée, dit l'Évangile, périra par l'épée. »

Charlemagne jouait une partie terrible.

Son idée fut féconde comme toutes ses idées; l'édifice qu'il voulait fonder se dressa debout sous ses yeux.

Mais cette forteresse, bâtie par le roi des rois, servit-elle à défendre le pouvoir royal?

Non. — L'empire de Charlemagne tomba en dissolution le lendemain du jour où Charlemagne descendit dans la tombe.

Et plus tard... il faut dire: Celui qui tire le poignard, périt par le poignard!

Pour revenir à la ghilde, la guerre qu'on lui déclara n'eut, dans le nord de l'empire, d'autre effet que d'enflammer davantage le courage des vaincus.

La trace des persécutions exercées contre les hommes de cette terrible association se retrouve partout. Les censures du clergé vinrent prêter leur aide aux injonctions publiques; la guerre faite à l'intempérance, vice dominant des hommes de race germanique, servit de motif ou de prétexte contre les sociétés de *défense mutuelle*, dont le lieu de réunion était toujours, comme au temps du paganisme, une immense salle de festin, avec des celliers pour le vin, la bière et l'hydromel.

Voici quelques articles des capitulaires qui énoncent à cet égard des dispositions prohibitives.

Année 789. Le vice de l'ivresse doit être prohibé pour tous, et

les conjurations qui se font sous l'invocation de Saint-Étienne, ou par notre nom, ou par le nom de nos fils, nous les prohibons.

794. Quant aux conjurations et conspirations, qu'on n'en fasse point, et que partout où il s'en trouve, elles soient détruites.

799. Quant aux serments de ceux qui se conjurent ensemble pour former une ghilde, que personne n'ait la hardiesse de les prêter, et quelque arrangement qu'ils prennent d'ailleurs entre eux, sur leurs aumônes et pour les cas d'incendie et de naufrage, que personne, à ce propos, ne fasse de serment.

884. Nous voulons que les prêtres et les officiers du comté ordonnent aux villageois de ne point se réunir en associations vulgairement appelées *ghildes,* contre ceux qui enlèveraient quelque chose, mais qu'ils portent leur cause devant le prêtre envoyé de l'évêque et devant l'officier du comté établi à cet effet dans la localité, afin que tout soit corrigé selon la prudence et la raison.

Malgré toutes ces prohibitions, et peut-être même à cause de ces prohibitions, qui témoignaient de la terreur qu'inspirait la *ghilde,* cette association grandit, se développa, remplit enfin le rôle pour lequel elle avait été instituée, sans que jamais elle éprouvât la moindre hésitation dans ses actes. La persécution n'eut d'autre résultat que d'épaissir le voile qui entourait l'initiation et le jugement secret.

Le tribunal de la *ghilde* saxonne se tenait habituellement dans la vaste salle du banquet fraternel; aux grandes époques, Witikind y réunissait les membres les plus influents de l'association.

Soit qu'il y eût une victime à frapper, soit qu'il y eût une résolution à prendre, jamais la moindre observation ne s'élevait, et la sentence était rendue, la résolution prise à l'unanimité.

Le peuple était alentour, en armes, prêt à marcher si telle était la résolution prise par le conseil suprême, prêt à frapper si tel était son ordre.

Le conseil seul s'entourait alors d'un voile; mais les cérémonies

ordinaires de l'association s'effectuaient devant tous, et sans qu'il fût permis de penser que la *ghilde* voulût en faire un mystère.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'à part le souverain tribunal, il y avait d'autres réunions secondaires, relevant toutes plus ou moins de la ghilde de Witikind..

Jusqu'alors, rien encore n'avait transpiré des projets de Charlemagne, et cependant l'association nouvelle, fondée par lui, s'était rapidement étendue, et avait poussé de toutes parts des ramifications profondes.

Mais, comme toutes les institutions qui commencent, elle hésitait souvent quand il s'agissait de lutter contre l'institution plus fortement assise, plus ancienne de la ghilde.

Dans l'Austrasie, les *missi dominici* de Charlemagne avaient conféré la dignité de franc-comte au prince Gontram, bâtard de l'empereur, et qui tenait le gouvernement de cette province.

Gontram était un véritable guerrier de cette époque, et la demi-civilisation qui régnait à la cour n'avait pu adoucir la férocité de son caractère. C'était un chef comme il en fallait pour commander à ces hommes parés de la dépouille des *ours,* des *veaux marins,* des *urochs* et des *sangliers*, et qui n'avaient d'autres distractions et ne cherchaient d'autres plaisirs que la guerre ou la chasse.

Toutes ses journées se passaient de la sorte, ses instincts n'allaient pas plus loin, et quand on lui proposa de se mettre à la tête du tribunal austrasien, il entrevit des luttes, des combats; il devina tout de suite une sorte de *ghilde* franque opposée à la *ghilde* saxonne, et il accepta avec une sorte d'enthousiasme.

Sur le champ, il se mit à l'œuvre.

Gontram institua son tribunal, composé de ses propres leudes.

Les leudes cherchèrent les soldats qu'il faut à tout état-major.

Une lutte contre la sombre et sanglante influence de la ghilde, de-

vait devenir immédiatement populaire en Austrasie, et chacun se pressa plein d'ardeur autour du premier franc-comte.

Un jour, Gontram voulut voir par lui-même le nombre d'hommes dont se composait cette armée secrète, qui avait répondu avec élan à son premier appel, et juger par lui-même de leurs bonnes dispositions.

Des émissaires partirent donc dans tous les sens, et fixèrent à chacun une heure et un lieu de rendez-vous.

La réunion devait se tenir non loin d'Erfurt, dans une plaine, au septième jour de la lune.

Les ordres de Gontram furent fidèlement exécutés, et le septième jour de la lune, il se rendit, escorté des principaux chefs de la *Truste*, dans la plaine où ses guerriers étaient réunis.

Il faisait un froid vif; la neige tombait en flocons pressés, les chemins étaient à peine praticables. Mais les hommes étaient faits à toutes les fatigues, et rien ne les arrêta.

La réunion était nombreuse.

Tous avaient apporté leurs armes, les uns leurs piques, les autres le glaive, la framée; on eût dit qu'ils s'attendaient à combattre au lieu de délibérer.

Pour les premiers membres de cette association, en effet, toute la question était là, et ils ne pensaient pas que l'on pût se réunir jamais pour autre chose que manger ou se battre.

Il était minuit environ, la lune montait lentement au ciel, triste et voilée : le vent sifflait âpre et froid dans cette immense plaine, la neige continuait de tomber avec la même intensité.

Une mauvaise nuit pour tenir conseil en plein air!

Mais personne n'osait en faire la remarque, de peur de déplaire au chef, et l'on attendait le résultat de cette conférence, dont nul ne comprenait encore bien clairement le but. Un Gaulois, nommé Leudaste, plus délicat que les autres, un bourgeois du temps, fut le premier à présenter quelques observations.

Il fit remarquer que l'on était fort mal en cet endroit, ouvert à tous les vents, à toutes les neiges ; qu'il n'y avait pas absolue nécessité à y rester ; qu'enfin, il était bien plus simple de chercher un lieu abrité, où l'on pourrait causer, et où, après avoir causé, on pourrait jouer et boire.

Cette observation répondait à des besoins, à des désirs, trop universellement sentis, pour qu'il y eût la moindre hésitation ; un hurrah l'accueillit aussitôt, et Gontram lui-même en manifesta toute sa satisfaction.

Mais, tout en accueillant la proposition, il crut devoir en étendre singulièrement la portée.

— La proposition du gaulois Leudaste, dit-il, me plait et je l'accepte. Il nous faut, en effet, un lieu couvert pour délibérer, pour jouer et pour boire ; mais je ne veux pas rentrer à Erfurt, avant d'avoir eu l'occasion de montrer que nous sommes les dignes fils de nos pères. — Que chacun donc saisisse sa framée et me suive !

Une acclamation faite de mille cris répondit à ces paroles.

La troupe se mit en route, suivant Gontram, et chantant le chant des guerriers franks :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée !...

« Nous avons lancé le francisque à deux tranchants ; la sueur « tombait du front des guerriers, et ruisselait le long de leurs bras. « Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de « joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'é- « tait qu'une plaie... Les vierges ont pleuré longtemps...

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée !...

« Nos pères sont morts dans les batailles ; tous les vautours en « ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des « épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le « cœur de nos fils.

« Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent ;
« nous sourirons quand il faudra mourir !... »

Ainsi chantaient les guerriers qui suivaient Gontram.

Et tout en marchant, ils élevaient et baissaient leurs boucliers en cadence, et à chaque refrain, ils frappaient du fer de leur javelot, leur poitrine couverte de fer !...

Cette marche avait un caractère étrange, rien ne saurait décrire l'effet terrible de ces chants sauvages, entonnés par cette horde indisciplinée, mêlés au bruit du fer et au sifflement du vent, par cette nuit triste et sombre !...

Peu à peu, cependant, et sur l'invitation expresse de Gontram, les chants cessèrent, le bruit de leurs pas s'assourdit sur la neige, comme sur l'étoffe moelleuse d'un tapis, et ils arrivèrent ainsi dans le plus profond silence à l'entrée d'une caverne, dont le seuil était hérissé de ronces et d'obstacles de toute espèce.

Gontram s'arrêta avec toute sa troupe : la curiosité des guerriers était depuis longtemps éveillée; la marche venait d'exciter leur ardeur, et maintenant ils se demandaient pourquoi cette station inopportune !

Le gaulois Leudaste, qui avait déjà pris la parole, s'avança vers Gontram :

—Tu nous avais promis, lui dit-il, de nous conduire vers un endroit où nous pourrions délibérer, jouer et boire à notre aise... et cependant, voilà qu'après avoir marché pendant une heure, tu t'arrêtes, sans vouloir aller plus loin. — Hésites-tu donc... ou nous avais-tu trompés, en nous promettant plus que tu ne pouvais tenir?

Ces paroles prononcées avec respect, avaient cependant un certain air de menace.

Gontram reprit avec hauteur et en relevant le front :

— Le chef n'a pas de compte à rendre à son serviteur; mais le chef sait punir du glaive qu'il porte à son côté, toute rébellion et toute insolence. —Je vous ai promis de vous conduire dans un lieu sûr. —

Voici ce lieu : il est sûr... — Mais je vous ai promis, en même temps, de vous procurer l'occasion de montrer que vous êtes les dignes fils de vos pères, et cette occasion est venue : que chacun apprête son glaive !

En disant ces mots, il dégaîna, brandit son arme, et s'élança dans la caverne.

La truste l'imita. — Tout disparut, le dernier homme et le dernier éclair d'acier, dans l'ouverture béante de la grotte.

On avait confiance en Gontram, qui avait le bras et le cœur forts. — Ce fut un élan inouï !

La caverne était plongée dans l'obscurité la plus profonde : ils couraient dans cette nuit.

De temps à autre, de loin en loin, les guerriers de Gontram rencontraient pourtant quelques hommes, des sentinelles portant des torches.

Une hache se levait.

La sentinelle tombait, ainsi que la torche éteinte.

Les hommes de Gontram passaient.

La pente était douce, ils couraient ; mais la pente devint bientôt plus rapide, plus glissante : ils roulèrent.

L'espèce de galerie dans laquelle ils se trouvaient engagés, s'élargit ; et enfin, après quelques minutes de cette course folle, extravagante, ils aboutirent à une grille d'airain. Le choc de toutes ces poitrines de fer la fit voler en éclats.

Ce fut comme un coup de tonnerre qui retentit longtemps sous les voûtes sonores.

Mille lueurs semblèrent à la fois sortir de dessous terre ; à ce signal inattendu, des hommes armés s'élancèrent de tous les côtés, en même temps, et un combat prodigieux s'engagea.

La mêlée commença sous des flots de lumières qui s'éteignaient une à une, dans le sang.

Elle fut horrible, cette bataille !

Les torches fumaient. — Les lampes qui pendaient aux voûtes ne jetaient plus que de sombres lueurs.

On se battait avec le fer, — avec les ongles, — avec les dents.

Combat de Franks et de Saxons !

Combat de loups !

La victoire demeurait indécise.

On n'entendait que le cri des blessés, le râle des mourants, le choc des épées et des boucliers, qui jetaient dans l'ombre de vives et ardentes étincelles.

Enfin, le silence se fit après une suprême et mortelle clameur.

Les torches rallumées chassèrent les ténèbres.

Un atroce tableau s'offrit aux regards de Gontram et du petit nombre de guerriers qui restaient debout à ses côtés: — Le sol était jonché de cadavres; de toutes parts, gisaient des tronçons d'épées et des débris de boucliers; et de chaque côté de la salle coulaient, avec un bruit monotone et lugubre, deux ruisseaux de sang.

Gontram essuya son glaive, plus rouge que le fer battu par le marteau du forgeron.

— Compagnons, dit-il, — voici le lieu couvert que je vous avais promis... Il est sûr et commode... Délibérons, mangeons et buvons !

On dit que les compagnons du franc-comte s'assirent, délibérèrent, jouèrent et burent.

Avec de pareils ennemis, il fallait bien que la ghilde fût vaincue.

Witikind apprit, de cette façon terrible et foudroyante, l'existence de l'association des francs-comtes.

Il ne fut pas effrayé, car Witikind ne connaissait pas la crainte, mais il apprit à respecter d'autant la force de son tout-puissant ennemi.

Dès lors, il dut chercher un moyen nouveau de combattre et tout changea d'aspect dans les ghildes qui relevaient de son autorité.

Jusqu'à ce moment, le lien qui unissait les *ghildes* entre elles était bien secret; nul n'était appelé à connaître l'intérieur des conseils suprêmes, mais du moins la plupart des sentences rendues par ces tribunaux l'étaient ouvertement et sans que l'on parût désirer de les tenir cachées.

A dater de ce jour contraire, du sommet à la base, tout disparut; un voile impénétrable dissimula les opérations des *ghildes*, et les *missi dominici* de Charlemagne eurent beau faire, ils ne purent plus jamais connaître le lieu de réunion de ces associations formidables.

Aussi fallut-il, pour tuer la ligue du Nord, les progrès inouïs de la ligue fondée par Charlemagne.

Encore les francs juges n'abattirent les *ghildes* qu'à condition de les remplacer.

Avant de mourir, Charlemagne dut avoir la conscience du chemin que feraient les francs-juges, ses fils.

Rangés qu'ils étaient autour du trône, ils menaçaient déjà...

On dit que le grand empereur s'éteignit les yeux tournés vers le ciel, et désespérant des choses de ce monde.

On dit que la création des francs-juges le poursuivit au dernier moment comme un remords.

Quoi qu'il en soit, le génie imprime sa propre énergie et sa force vivace même à ses erreurs.

L'association des francs-juges peut être considérée comme une association-type, de laquelle semblent relever toutes celles qui se sont formées depuis. Elle est la plus grande, elle fut la plus puissante. Créée par le pouvoir royal, elle frappa les rois d'un bras infatigable.

Quand Charlemagne mourut, aucune puissance humaine ne pouvait déjà plus rien contre elle!

La mort de Charlemagne!...

Une fois, l'Allemagne entière se leva et renouvela tout à coup cet étrange et gigantesque spectacle qu'offrirent jadis au monde les innombrables hordes de *Huns*, passant comme un vent d'orage sur notre sol.

C'était une nuit, — nuit sombre d'hiver.

Dans cette immense plaine qui partait de Cologne pour aller aboutir aux forêts sans limites dont l'Allemagne était couverte.

Des ténèbres épaisses enveloppaient la plaine au centre de laquelle s'élevait un large *tumulus*.

De temps en temps on entendait venir de loin et passer comme un murmure confus composé de mille paroles prononcées à voix basse.

Et une fois que le regard s'était accoutumé à l'obscurité profonde, on voyait remuer vaguement dans l'ombre des milliers d'hommes étrangement vêtus, lesquels marchaient avec précaution, et prenaient tous la direction de cette sorte d'autel barbare dont nous avons parlé.

Là, se dessinaient quelques informes silhouettes silencieuses et immobiles.

C'était alentour un mouvement inouï, mouvement silencieux et profond, qui n'avait rien d'humain, mais qui révélait une de ces forces contre lesquelles aucune puissance ne pourrait lutter.

Chaque horde avait un signe dans le costume qui la distinguait des autres: toutes, cependant, allaient d'un élan unanime vers le milieu de la plaine, où déjà stationnaient des milliers de guerriers.

Tous étaient armés.

Ils portaient, les uns de longues et terribles haches, les autres des javelots, ceux-ci des framées, ceux-là d'énormes piques.

Et dans l'ombre, quand cette immense assemblée s'agitait, on eût

dit, à voir leurs casques jeter de mystérieuses étincelles, à entendre ce singulier grincement du fer contre le fer, un de ces monstres antédiluviens grands comme des montagnes, dont les rudes écailles grinçaient et criaient sur le sol rocailleux.

Cependant la marche ne se ralentissait pas, de tous les points de l'horizon arrivaient de nouvelles bandes armées.

Bientôt la plaine fut couverte.

Tous ces hommes, conduits par un chef, s'arrêtaient à des distances qui leur avaient été fixées d'avance, des émissaires couraient çà et là, à travers cette foule, portaient les ordres, et revenaient instruire les grands chefs, assis près de l'autel, des noms de chaque troupe et du nombre d'hommes dont elle se composait.

Les rangs se serraient peu à peu, et d'instants en instants, les flots de cette assemblée tumultueuse se soulevaient comme une mer profondément agitée; de hautes rumeurs troublaient le silence, et malgré la voix du chef, qui commandait l'ordre, ces barbares indisciplinés commençaient à demander pourquoi on les avait fait venir, vers quel pays on voulait les entraîner, quelle guerre ils allaient engager.

Le nom vénéré seul de Witikind pouvait les calmer et leur imposer.

Witikind était là, en effet, au milieu de grands chefs réunis.

Mais Witikind n'était plus le héros des luttes sanglantes soutenues contre les Franks, le défenseur acharné des libertés saxonnes; Witikind avait vieilli; ses cheveux blancs tombaient de chaque côté de ses tempes, sa longue barbe blanche descendait majestueusement sur sa poitrine.

Après avoir vaillamment combattu les ennemis de son peuple, après avoir usé ses forces physiques, sa jeunesse, son âge viril dans ces combats de géant, Witikind avait passé son âge mûr et sa vieillesse, à tenter de discipliner ces peuples ardents auxquels il comman

dait, et d'arracher à la barbarie ce pays qu'il avait sauvé tant de fois de l'esclavage.

Cette tâche était plus rude encore que l'autre ; c'était en quelque sorte un travail de Pénélope ; chaque jour il lui fallait recommencer le labeur de la veille.

Après avoir été guerrier, il avait mis tous ses soins à devenir administrateur : il s'était fait, en quelque sorte, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le *préfet* de ses propres États.

Il traçait les grandes voies de communication, déterminait les attributions de chaque chef, rendait la justice, instituait les tribunaux réguliers chargés de la rendre, en son lieu et place, donnait enfin à la *ghilde*, elle-même, cet esprit de préservation mutuelle pour tout ce qui concerne les détails ordinaires de la vie intime.

La légende de Witikind est pleine de faits curieux sous ce rapport, et montre le héros de la nationalité saxonne, aussi grand dans la paix, qu'il avait été glorieux durant la guerre.

Bien que ce chef barbare eût cherché à imprimer une impulsion nouvelle à son peuple, bien qu'il eût été obligé, pour le faire entrer dans une voie différente, de lutter souvent contre l'espérance, le mauvais vouloir, la méfiance même des hommes auxquels il commandait ; cependant Witikind était toujours considéré comme le seul guerrier capable de tenir tête aux Franks, et jamais les Saxons n'avaient cessé de l'entourer de respect et d'amour.

Tous étaient donc rangés autour de lui, et chacun se le montrait avec orgueil.

Quand Witikind promenait par hasard son regard plein d'autorité sur cette foule, que les premières lueurs commençaient maintenant à éclairer, il voyait chaque front se courber ; il entendait chaque murmure se taire !...

Lorsque la plaine se fut remplie, quand, aussi loin que le regard put s'étendre, on ne vit plus que les flots sourdement agités d'une

immense multitude; quand, enfin, des cris partis de tous les points demandèrent à ces chefs le motif de cette réunion extraordinaire, Witikind se leva, et tournant ses regards vers les Gaules, qu'il indiqua de sa main étendue :

— L'ennemi le plus cruel des Saxons n'est plus, dit-il tout à coup, d'une voix grave, les Saxons sont libres, et ils n'ont plus à craindre les armées des Franks!... Voilà pourquoi vos chefs vous ont convoqués; voilà pourquoi ils ont réuni dans cette plaine tous les membres de votre *ghilde* nationale! Écoutez donc maintenant ce que Witikind vous ordonne, après avoir pris le conseil des anciens.

— Qui donc est mort?... qui donc est mort?.. demandèrent à la fois tous les hommes qui entouraient Witikind.

Et Witikind se relevant de toute sa hauteur, répondit :

— CHARLEMAGNE !

Charlemagne! Charlemagne!

Ce nom courut aussitôt sur toutes les lèvres, jusqu'aux lointaines limites de la foule; des cris insensés s'échappèrent de toutes les poitrines, une joie folle se répandit de toutes parts; à ce tumulte indéfinissable, vint encore s'ajouter le bruit des armes brandies, les chants des uns, les violentes clameurs des autres.

Désordre extravagant dont rien ne saurait donner l'idée!

Océan humain que venait de soulever une tempête!

Puis, de la joie, on passa bientôt à la haine, haine implacable, sans pitié, avide d'outrages!

Chacun vint jeter son injure et son mépris sur le mort illustre; on rappela ses crimes; chacun compta les victimes qu'il avait immolées, tout le sang dont le peuple avait dû payer sa liberté.

Triste et sombre histoire que les bardes avaient souvent chantée, et qui faisait encore frissonner les fils, au souvenir du meurtre de leurs pères.

A mesure que chaque fait se reproduisait, le désir de la vengeance

entrait plus profondément dans chaque poitrine; chacun agita son bouclier et sa framée, et ils ordonnèrent enfin à leurs chefs de les conduire immédiatement contre les Franks.

Et pas un chef ne protesta.

Pas une voix ne s'éleva pour défendre la mémoire du héros décédé.

Pas une voix, — excepté celle de Witikind, l'homme que Charlemagne avait si cruellement poursuivi durant les longues années de son règne.

Witikind s'était levé, et tous firent de nouveau silence.

— Charlemagne était un grand guerrier, dit-il.

— Un bourreau! s'écrie-t-on de toutes parts.

— Charlemagne était un chef illustre, reprit le vieux Witikind, avec la même assurance calme, et le même regard hautain; tant qu'il a vécu, nous n'avons cessé de le combattre; il est mort, que nos respects l'accompagnent dans sa tombe, et témoignent de la grandeur de notre résistance.

. . . .

Le jour vint et trouva déserte la plaine de Cologne.

L'ombre de Charlemagne n'éveilla plus les nuits allemandes.

Et il fallut dix siècles pour arriver à la fantaisie de l'empereur Napoléon, qui souleva le marbre noir d'Aix-la-Chapelle.

Witikind, lui, dort sous la bruyère libre, et n'a pas même une tombe.

CHAPITRE II.

Code des francs-juges. — Mots de passe. — Véritables francs-juges. — San juges. — Description de quelques cérémonies. — Initiation. — Serments des francs-juges. — Histoire de Samuel, de sa fille Sarah et de son valet Muller, dans les grottes de Baden-Baden.

On a retrouvé le Code de la Société des Francs-Juges dans les anciennes archives de la Westphalie, et il a été réimprimé dans le *Reichs-Theater* de Muller, avec le titre suivant :

« Codes et statuts du saint Tribunal secret des francs-comtes et francs-juges de Westphalie, qui ont été établis en l'année 772 par feu l'empereur Charlemagne, tels que lesdits statuts ont été corrigés par le roi Robert, qui y a fait, en plusieurs points, les changements et augmentations qu'exigeait l'administration de la justice dans les

tribunaux des illuminés (wissende), après les avoir revêtus de nouveau du sceau de son autorité. »

Sur le premier feuillet de ce manuscrit était une menace adressée au profane qui oserait le lire. Il devait être à l'instant livré aux poignards des francs-juges.

Les tribunaux des francs-juges étaient connus en Allemagne sous plusieurs dénominations; quelquefois on appelait cette juridiction *Tribunaux de Westphalie*, d'autres fois *Tribunal secret*, souvent encore *Tribunal saint, secret et juste.*

Enfin, dans plusieurs contrées, on lui donnait le nom de *Wehmeding, tribunal véimique ou foémique*, ou de *Fregding : tribunal franc.*

Il y avait plusieurs degrés parmi les juges. — Les membres du premier degré étaient désignés sous le nom de *Francs-Juges ;* ceux du second sous celui de *véritables Francs-Juges ;* ceux du troisième sous celui de *saints Juges du Tribunal secret.*

Les derniers jugeaient.

Les seconds exécutaient.

Les premiers parcouraient le pays, observaient ce qui s'y passait, et portaient à la connaissance de la société le résultat de leurs investigations.

A la société, disons-nous, et non plus au trône.

L'institution était déjà hors du pays; le trône était son justiciable et non pas son maître.

L'empereur Charlemagne mort, sous son marbre noir d'Aix-la-Chapelle, pouvait entendre déjà d'étranges menaces sous les piliers de sa cathédrale.

Car il y avait une *vehme* à dix pas de son tombeau !...

Mais poursuivons.

Il était extrêmement difficile de se faire recevoir membre de l'association, et surtout d'être admis à en pénétrer les secrets. Les

plus profonds mystères couvraient les opérations de ces tribunaux.

A l'exemple des hommes de la *ghilde*, ils avaient des signes particuliers et conventionnels à l'aide desquels ils se reconnaissaient entre eux, comme plus tard les francs-maçons ; ils avaient certains mots de passe dont eux seuls possédaient la clef.

Les principaux de ces mots de passe étaient, assure-t-on, les suivants : *Stock*, *strick*, *stein*, *gros*, *grein*, correspondants aux mots français : *Bâton*, *corde*, *fruits*, *herbe*, *fleurs*.

Ces mots n'étaient pas, du reste, les seuls dont les membres de l'association fissent usage ; au contraire, et pour donner le change à ceux qui, les connaissant, auraient tenté de s'introduire frauduleusement dans la société et d'assister à ses cérémonies, ils en changeaient fréquemment.

Jean Agricola affirme enfin que lorsque des francs-juges étaient à table avec des profanes, pour se distinguer de ceux-ci, ils avaient l'habitude de tourner la pointe de leur couteau du côté de leur poitrine, et celle de la gaîne vers le centre de la table.

A mesure que la société grandissait et marchait vers cette omnipotence inconcevable qu'elle devait acquérir plus tard, la terreur se faisait autour d'elle.

Terreur profonde, et comparable à celle que font naître les châtiments surnaturels !

C'est qu'en effet rien ne l'égalait en rigueur, si ce n'est la mystérieuse solennité qu'elle imprimait à chacune de ses vengeances.

Quand un coupable était désigné au tribunal secret, que les francs-juges s'étaient assemblés et avaient prononcé sa condamnation, il ne pouvait plus échapper au châtiment.

C'était comme si le doigt pesant de l'antique fatalité eût marqué son front ! Dans quelque lieu qu'il se cachât, quelque précaution qu'il prît pour fuir, quelque grande que fût sa puissance, le *saint juge*

!.

du tribunal secret savait découvrir sa retraite, trouver l'instant favorable et le frapper.

Les premières fois que de semblables exécutions eurent lieu, l'épouvante fut grande autour des victimes, le coupable était sans défiance, il ne savait pas que la trahison s'était assise à ses côtés, avait suivi ses moindres gestes, écouté ses moindres paroles.

La foule ignorait encore l'existence de ce pouvoir occulte dont les agents mystérieux pénétraient partout à l'aide de moyens inconnus.

Tous furent frappés de stupeur.

Chacun jeta autour de soi des regards soupçonneux, et l'on se demanda s'il n'y avait point quelque sortilége dans le fait de ces exécutions terribles. Les imaginations s'enflammèrent, la peur mit un bandeau sur tous les yeux, et le pouvoir des francs-juges s'accrut d'autant.

Le peuple accepte facilement les fables les plus ridicules. On parla bientôt d'êtres surnaturels, de fantômes qui empruntant une forme approchant vaguement de la forme humaine, rôdaient chaque soir à travers les campagnes arides de la Westphalie.

Les uns avaient vu flotter au loin, à la clarté douteuse de la lune, les longs plis de leurs robes noires.

Les autres, égarés dans les vastes solitudes de la Bohême, les avaient vus se glissant mystérieusement et disparaissant tout à coup dans les profondeurs d'une forêt séculaire.

Ceux-ci racontaient qu'ils étaient armés d'une longue épée, ceux-là qu'ils n'avaient pour toute arme offensive ou défensive qu'un faible et léger poignard.

Enfin, le long des bords du Rhin, dans ces bois sacrés où sacrifiaient les gemains du paganisme, une femme belle et fière (la vengeance de la vehme était une femme), les cheveux dénoués au vent, la robe flottante, l'œil brûlant, la serpe d'airain à la ceinture, passait en murmurant les mots funestes qui servaient à l'initiation.

Ceux qui voyaient cette femme, tombaient et ne se relevaient plus.

Ces récits circulant avec rapidité de bouche en bouche, propagèrent en peu de temps la crainte, et peuples, guerriers ou seigneurs, chacun se crut menacé dans son existence.

Tant que l'institution était restée aux mains des empereurs, elle leur avait été toute dévouée en apparence, et n'avait agi que sous leur influence immédiate : toute initiative lui était expressément interdite. Une discipline sévère retenait ses membres dans les limites rigoureuses de leurs devoirs.

Mais, dès la fin du règne de Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne et ancien roi d'Aquitaine, le serment qui les liait au trône fut remplacé par le serment qui les liait les uns les autres et qui punissait de mort le parjure.

Dès lors, le pouvoir du tribunal affranchi se révéla par des effets plus terribles. Les empereurs ne s'étaient attaqués qu'aux seigneurs. Le tribunal libre fit descendre la vengeance, et son poignard trouva le chemin des humbles poitrines.

On vit tomber des hommes du peuple.

La misère même ne fut plus un égide suffisant.

La misère ni la faiblesse, car des femmes furent mises à mort.

Ce fut un mouvement étrange, désordonné, inouï.

Tout le monde voulut être juge, afin de n'être pas condamné.

C'est qu'en effet le moyen de se soustraire aux persécutions de la société, était d'en être soi-même reconnu membre.

Une foule de documents attestent que les magistrats, les ministres, les princes et les souverains eux-mêmes sollicitèrent à l'envi d'y être admis, afin de se mettre par-là à couvert.

Les cérémonies et préliminaires qui accompagnaient d'ordinaire la réception d'un nouveau membre, sont assez peu connus et assez curieux. Nous en donnerons ici un aperçu.

Lorsqu'une personne désirait faire partie de l'association, il lui suffisait d'aller clouer sa demande d'admission à un tronc d'arbre

dans la campagne, et le postulant était sûr de retrouver le lendemain à la même place l'acceptation ou le refus des francs-juges.

Cette coutume de clouer la demande à un arbre, dans un lieu écarté, sans souci de ce qui en adviendra, prouve qu'il y avait toujours dans les esprits soupçon de magie, à l'endroit de la société.

On lui supposait le don d'ubiquité.

Ce que l'on faisait, elle devait le savoir. — Ce parchemin, caché dans la profondeur de la forêt, elle devait le voir.

Et elle le voyait — toujours.

Si le postulant était refusé, tout était dit, et il devait laisser écouler un certain laps de temps avant de renouveler sa demande.

Si, au contraire, cette demande était acceptée, on lui assignait dans la réponse un lieu de rendez-vous auquel il était tenu de se trouver.

Le lieu du rendez-vous était quelquefois un endroit isolé au milieu de la campagne; c'était plus souvent sur une des places de la ville la plus voisine de la caverne où se tenaient les grandes assemblées des francs-juges.

A l'heure convenue, le récipiendaire ne manquait pas de se trouver à l'endroit indiqué. L'initiateur l'y attendait; son visage était couvert d'un masque noir, ses épaules chargées d'un long manteau de couleur sombre, et un chapeau à larges bords dérobait ses traits à la curiosité des néophytes.

L'initiateur demandait alors à ce dernier communication de la lettre qu'il avait dû recevoir, et, après l'avoir suffisamment examinée, il faisait signe à son compagnon de le suivre et se mettait en marche.

Le tribunal était partout et nulle part.

L'initiateur et le postulant erraient longtemps au milieu de la campagne, par des sentiers inconnus, qui semblaient les éloigner du point de départ et les y ramener alternativement.

Lorsqu'ils touchaient presque aux lieux ordinaires des réunions

de la société, l'initiateur liait un mouchoir autour des yeux du néophyte et, le prenant par la main, l'introduisait ainsi dans la caverne.

Les documents les plus authentiques attestent, en effet, que les séances des francs-juges se tenaient ordinairement dans les cavernes.

On voit encore aux bains de Baden, à quelques lieues de Rastadt, sous l'ancien château des Margraves, qui se trouve situé sur la montagne, un souterrain, que les habitants assurent avoir servi aux séances du tribunal secret.

Tout endroit, dit une vieille chronique, peut servir à une séance de tribunal secret, pourvu qu'il soit inconnu et désert. (*Des Sociétés secrètes en Allemagne et en d'autres contrées.*)

A son arrivée dans ce souterrain, le néophyte trouvait le tribunal assemblé. Le grand-maître était magistralement assis sur son fauteuil; il avait à côté de lui un sabre et un bâton, ou une branche de saule.

Quelquefois, les grands-maîtres ne présidaient pas eux-mêmes le tribunal; ils se faisaient alors suppléer, dans leurs fonctions, par les francs-comtes.

Ceux-ci ne devaient faire voir la *lumière* à un profane que du consentement du grand maître.

Le plus souvent, la séance s'ouvrait par un hymne que répétaient en chœur tous les assistants.

Tous les membres de l'association se tenaient debout et découverts pendant l'hymne.

Et dès que les dernières notes du chœur avaient retenti sous les voûtes sonores, chacun s'asseyait en silence et la séance commençait.

On faisait alors avancer le récipiendaire jusqu'au milieu de l'assemblée, puis des juges qui composaient le tribunal.

L'initiateur, qui remplissait dans la cérémonie l'office de parrain, ne le quittait pas et se plaçait près de lui.

Après avoir, sur la réquisition qui lui en était faite, décliné ses noms, ses titres et son âge, le néophyte appréciait quel genre d'épreuves il allait avoir à subir.

On lui faisait connaître, qu'une fois lié par le serment solennel qu'il allait prêter, aucune puissance ne pourrait le soustraire à la vengeance du tribunal s'il osait révéler les secrets de la société.

Il lui était enjoint de n'avertir personne du danger dont il était menacé, de dénoncer père, mère, frères, sœurs, amis et parents sans exception, s'il venait à sa connaissance qu'ils fussent proscrits par l'association.

Le supplice des ténèbres était affreux.

Les yeux bandés, les mains liées derrière le dos, une corde passée autour du cou, on les plaçait sur le ventre, on leur arrachait la langue par la nuque, et on les pendait par les pieds jusqu'à ce qu'ils fussent morts.

Ceux qui refusaient de dénoncer les victimes désignées par le tribunal étaient traînés violemment devant l'assemblée et étranglés sans autre forme de procès.

Si malgré ces avertissements, le néophyte persistait dans ses résolutions, il était admis à prêter serment dans la forme suivante :

« Je jure par le Christ, sur mon honneur et sur mon âme, de vénérer, servir et maintenir toutes les lois émanant du saint Tribunal; de me dévouer jusqu'à la mort à cette sainte association, d'en exécuter les ordres aveuglément, avec fidélité et courage, de ne reconnaître aucune autorité de la terre au-dessus de la sienne;

« Je jure de défendre les doctrines et institutions des francs-juges contre toute puissance humaine, contre l'air, le feu, l'eau, contre tout ce que le soleil éclaire, contre tout ce que la nuit cache dans ses ombres;

« Je jure de dénoncer au saint Tribunal tout ce qui, d'après ses lois, mérite remontrance ou châtiment; de ne dérober ce que je

pourrai apprendre des fautes des hommes, ni par amour, ni par amitié, ni par aucune affection de famille, ni pour or, ni pour argent, ni pour dignités ou privilége quelconque ;

« De ne jamais trahir la volonté du Tribunal pour sauver l'accusé ; de ne point révéler à celui que poursuit le *vengeur* le danger dont il est menacé, de ne le lui faire connaître ni par parole, ni par peinture, sculpture ou emblême ;

« De n'accorder à aucun condamné ni feu, ni nourriture, ni vêtement, ni asile, quand même mon père mourant me demanderait un morceau de pain, quand même mon frère tomberait de froid sur le seuil de ma porte ;

« Si je manque à cette loi, je me reconnais coupable moi-même du crime que j'aurai dérobé à la justice suprême ; je consens à subir la peine de mort qui y est attachée, à prendre la place du coupable que j'aurai sauvé ;

« Je jure de porter toujours amour et respect au saint Tribunal, dans mes actions, dans mes paroles et les plus secrètes pensées de mon âme. »

Le serment prononcé, le grand-maître prenait la parole en ces termes :

« Je vous demande si j'ai bien dicté le serment du Tribunal secret à cet homme et s'il l'a bien répété ? »

Les francs-juges répondaient : « Oui, grand-maître, vous avez bien dicté le serment à cet homme et il l'a bien répété. »

Une fois toutes ces formalités accomplies, le néophyte subissait les épreuves.

On lui remettait une lampe entre les mains, et on le laissait, sans autre précaution, s'engager dans les souterrains creusés autour de la grande salle où il avait été primitivement introduit.

La route qu'il suivait était diversement accidentée.

Tantôt c'étaient des voûtes sonores d'où pendaient des stalactites

sans nombre. Le suintement continu des murailles humides avait fini par détremper le sol; le néophyte n'y pouvait marcher qu'avec la plus grande difficulté.

Des reptiles aux formes bizarres rampaient silencieusement sous ses pieds, et il entendait parfois à ses côtés des grouillements confus mêlés de cris étranges.

Tantôt c'étaient de vastes rotondes faiblement éclairées par la lueur mourante d'une lampe suspendue à quelque poteau solitaire.

Il rencontrait sous ses pas des ossements blanchis, et, de quelque côté que son regard se tournât, les enfoncements pratiqués dans le mur circulaire lui présentaient d'informes squelettes humains.

Par un jeu naturel de la lumière vacillante, ces spectres hideux semblaient se mouvoir et tenter de sortir de leur immobilité.

L'initié, pâlissant, cherchait en vain une issue pour se soustraire à ce spectacle terrifiant: de tous côtés le mur s'opposait à sa fuite.

Enfin, cependant, une pierre se détachait tout à coup de la muraille et lui ouvrait brusquement un chemin.

Mais là encore l'attendaient de nouvelles émotions et de nouvelles terreurs.

Cette partie des mystères était peut-être la plus pénible, celle du moins qui devait inspirer le plus d'épouvante au néophyte.

A peine se trouvait-il engagé dans le corridor sombre qui s'était ouvert devant lui, qu'il entendait un bruit sinistre le suivre et marcher sur ses pas.

Il lui était expressément défendu de se retourner, et cependant un homme le suivait avec précaution, doucement, pas à pas... Et il entendait le grincement étouffé d'une dague dans son fourreau de fer...

Un quart d'heure environ se passait ainsi, au bout duquel une nouvelle porte s'ouvrait devant ses pas, et une salle resplendissante de lumières se présentait à ses regards.

Au seuil de cette salle, deux hommes étaient debout, deux hommes masqués et vêtus de longues robes noires.

Le premier portait à la main une branche de saule, le second un poignard.

— Dans la salle où tu vas entrer, disait le premier, tu trouveras un condamné, qui, pieds et mains liés, attend le coup mortel.

Il aura le visage couvert d'un voile ; tu ne sauras, en lui donnant la mort, si c'est un des hommes que tu as connus, un des hôtes que tu as reçus sous ton toit, si c'est ton ami, si c'est ton frère.

Ce mystère formera ton âme au courage, dont tu auras besoin, si tu es appelé à frapper les êtres les plus chers.

— Prends et frappe! ajoutait le second, en lui présentant un poignard.

Dès que le récipiendaire avait reçu le poignard des mains de l'homme masqué, les lumières s'éteignaient comme par enchantement, et une obscurité profonde l'entourait de nouveau ; une lampe seule brûlait au fond de la salle, et jetait alentour quelques pâles rayons sans éclat.

Le néophyte marchait vers la lampe.

A travers l'obscurité, ses yeux ne tardaient pas à distinguer dans l'ombre, à quelque distance, une sorte de spectre à forme humaine, qui, étendu sur le sol humide et glissant, le visage recouvert d'un masque noir, semblait attendre patiemment la mort.

C'était la victime vouée au poignard du néophyte.

Ce qui se passait alors est impossible à décrire.

On entendait de toutes parts mille bruits étranges et faits pour inspirer la terreur, des sanglots, des soupirs, des plaintes...

Bien souvent l'initié hésitait à frapper.

Bien souvent sa main, baignée de sueur froide, laissait échapper le poignard.

Mais les francs-juges étaient là pour punir toute faiblesse.

D'ailleurs la fuite était impossible.

Le néophyte prenait donc bravement son parti, s'élançait sur la victime, et enfonçait le poignard!...

C'était comme un coup de théâtre; tout disparaissait de nouveau : victimes, ténèbres, sombres cachots; les sanglots et les plaintes se taisaient; le temple s'éclairait, et l'initié se trouvait tout à coup transporté au milieu des splendeurs des dernières et suprêmes cérémonies.

On le revêtait aussitôt d'une longue robe noire, on allait l'offrir ainsi au saint tribunal, et il communiait sous les espèces du pain et du vin.

Dès lors, il pouvait se considérer comme initié au premier degré, et il était admis, à ce titre, à faire le présent d'usage.

Ce présent consistait, pour le franc-juge de première classe, en un marc d'or; pour celui de la seconde, en un marc d'argent; pour ceui de la troisième, en un chapeau et une mesure de vin.

Cette mise en scène, imitée des momeries égytiennes, et soigneusement conservée dans toutes les associations prétendues secrètes, qui ont amusé les loisirs de nos oncles, sous l'empire et sous la restauration, avait incontestablement une certaine grandeur.

Il faut, du reste, la juger eu égard aux temps, et bien remarquer que telle scène théâtrale, ridicule dans une arrière-boutique de la rue aux Ours, habitée par un fruitier franc-maçon, ou dans un cellier de la rue Mouffetard, où présida un carbonaro, débitant de fritures, devient terrible dans les souterrains de la Bohême ou de la Franconie, sous les arbres géans de la forêt noire, alors que les conjurés sont habillés de fer.

Elles étaient plus terribles encore, sans doute, dans l'Égypte elle-même, à l'intérieur des Pyramides, dans les souterrains de Menès, avec le feu, l'eau et le vide...

Mais peu importe les moyens employés pour frapper l'imagination du vulgaire.

Ce qui peut donner une idée plus réelle de la puissance de l'association et de l'audace qu'elle apportait d'habitude dans ses entreprises, ce sont surtout ces mille détails qui entourent et caractérisent l'exécution de ses vengeances.

Il y a, parmi les membres de la première initiation, un homme dont nous n'avons point encore parlé, et qui s'appelle le *frohnbot.*

Le *frohnbot* est le personnage mystérieux, inconnu, étrange, merveilleux par excellence.

Comme le *tribunal secret*, dont il semble être la personnification vivante, IL EST PARTOUT ET IL N'EST NULLE PART !

C'est lui qui est chargé de porter aux malheureux désignés par les *francs-juges*, l'ordre de paraître à leur barre, et la victime désignée ne trouvera jamais un abri qui ne lui soit connu.

C'est l'huissier sombre et fantastique de la sainte vehme.

C'est le recors diabolique, l'infernal porteur de contraintes, l'homme qui a cent yeux comme Argus, cent bras comme Briarée.

Et chacun de ses yeux a la portée d'un télescope, et chacun de ses bras est long comme les jambes de l'ogre, — lesquelles faisaient des enjambées de sept lieues.

Que le condamné ferme sa porte, le *frohnbot* entre par la fenêtre; qu'il ferme sa fenêtre, il pénètre par la cave...

Quelques précautions qu'il prenne, le *frohnbot* les connaît et les déjoue!

On raconte qu'un malheureux, ainsi désigné par les *francs-juges* de Westphalie, pour être frappé dans quelque partie du monde qu'il se retirât, résolut de fuir son pays, et de mettre la mer entre lui et ses bourreaux.

Il abandonna donc la Westphalie, traversa, avec des précautions sans nombre, toutes les provinces d'Allemagne, franchit la France, et arriva enfin à Calais, où il s'embarqua pour Douvres, sans qu'aucun événement eût signalé ce long et pénible voyage.

Une fois en Angleterre, il se croyait libre ; il était heureux ! Si loin du lieu où la sentence avait été rendue, il n'avait plus, pensait-il, à redouter le poignard ennemi ; il pourrait vivre en paix et attendre des temps meilleurs.

Il mit donc le pied sur le sol anglais, et, le lendemain, il se dirigea vers Londres.

Mais en arrivant dans cette dernière ville, au moment où il venait de franchir la porte de la cité, un homme à large et sombre manteau, à sombre et large chapeau, se ruait sur lui et lui plongeait le poignard dans le cœur.

On accourut à son secours, chacun s'empressa autour de lui ; le poignard était resté dans la blessure, et l'on put lire sur le manche ces mots redoutables : *Tribunal secret !*

Quand les *francs-juges* appelaient quelqu'un à comparaître devant eux, que la citation avait été portée au coupable, qu'enfin jour avait été pris pour le jugement, le grand-conseil s'assemblait, et, pour cette solennité, on déployait toute la pompe, tout l'appareil de l'association.

La salle était resplendissante de lumière, d'étincelantes panoplies brillaient le long des murs.

Le *franc-comte* était assis sur son trône, ayant à côté de lui le glaive et la branche de saule.

Au-dessus de sa tête, l'acier des trophées scintillait dans les plis des bannières. Les francs-juges étaient debout alentour, et assistaient graves et silencieux à la cérémonie.

Avant l'arrivée de l'accusé, le franc-comte prenait la parole et s'adressait à l'assemblée :

— Je vous demande, disait-il, si c'est bien réellement le moment et le lieu où je puis juger les causes portées devant le saint tribunal.

Les francs-juges répondaient :

— Vous êtes investi du pouvoir par le grand-maître.

Le franc-comte reprenait alors et disait :

— Je me conforme à ce qui vient d'être décidé.

Et l'on procédait immédiatement à la nomination de sept francs-juges qui devaient, avec le franc-comte, prendre part au jugement.

L'élection terminée, ce dernier disait :

— Je promets sûreté et protection à nos intègres et féaux N. N. et autres, ici présents, ainsi qu'il est de droit, sous peine de la *hart*, et je les installe.

Les sept francs-juges prenaient place près du chef, et l'on attendait que l'accusé parût.

Cependant, tout franc-juge devait avoir la tête nue et le visage découvert. Il lui était défendu de porter des gants, et on l'obligeait à garder son manteau rejeté par-dessus l'épaule.

Si, par hasard, un profane tentait de s'introduire dans l'assemblée, pour assister à la cérémonie qui allait avoir lieu, son procès n'était pas long à instruire, et on le pendait sur le champ par les pieds à l'arbre le plus prochain de la caverne.

Cela valait tous les masques du monde, tous les capuchons et tous les voiles.

Une fois l'accusé introduit, les débats commençaient; tous les membres de l'association étaient appelés à donner leur avis sur la cause, chacun pouvait venir défendre ou attaquer l'accusé; mais, il est à peine besoin de le dire, il était rare qu'une assemblée solennelle fût convoquée sans que l'accusé fût condamné d'avance.

Rarement une voix s'élevait en sa faveur; tous, au contraire, exaltés par le fanatisme ou par la vengeance délibérée en commun, accouraient le charger sans pitié; et, la plupart du temps, il en résultait une exécution immédiate.

Dans ce cas, la manière de procéder était fort simple : on jetait une corde au col du patient, et le franc-comte prononçait la formule suivante.

— Je te condamne, conformément aux lois du tribunal secret, à être pendu, vu que tu as mérité ce supplice par tes forfaits.

J'abandonne ton corps à dévorer aux corbeaux, aux oiseaux et aux animaux qui vivent dans l'air.

Je recommande ton âme à Dieu.

Je déclare ta femme veuve et tes enfants orphelins.

La sentence prononcée, le franc-comte jetait sa branche au milieu de l'assemblée; les francs-juges crachaient dessus et approuvaient le jugement rendu, debout, tête nue, sans gants et sans armes.

Puis l'accusé était saisi et étranglé.

Si l'accusé, dûment cité, refusait de comparaître, il était tenu, pour ce manquement, de payer une amende de quinze florins; cette amende devenait de quatre-vingt-dix florins à la seconde citation; enfin, à la troisième, le prévenu était mis au ban de l'ordre.

Dès ce moment, la position de ce dernier n'était plus tenable.

Le dernier délai accordé par l'association était d'environ six semaines. La citation était affichée à la maison même de l'accusé, à la statue d'un saint, au tronc des pauvres. Les passants s'en informaient; plus souvent il était instruit directement par le *frohnbot* lui-même.

L'institution des francs-juges semblait, d'ailleurs, avoir prévu tous les cas qui pouvaient se présenter, et elle avait pris des mesures pour éviter toute erreur.

Ainsi, il dut arriver fréquemment que des victimes furent sacrifiées à des inimitiés personnelles, et l'on trouve, sans doute, bien souvent, dans le principe, le poignard de l'ordre dans la poitrine d'hommes qui n'avaient rien eu à démêler avec l'institution.

Pour obvier à ces graves abus, et en prévenir le retour, les francs-juges établirent un grand livre sur lequel devaient être inscrits les noms et les titres des personnes dévouées au poignard.

Ce registre s'appelait le *livre de sang* (*Blut-Buch*).

En tête figurait cette maxime passablement sanguinaire :

Quiconque est proscrit, reste proscrit ! Peu importe qu'il soit innocent ou non, le proscrit est réputé entièrement convaincu. — Quiconque est proscrit, reste proscrit !

Les bons magistrats de la corde et du poignard n'avaient pas, vous pensez bien, le temps de réformer leurs sentences.

Celui qui avait été inscrit sur le livre de sang, se trouvait assassiné dans l'ombre, malgré les moyens de défense dont il aurait pu faire usage, car on ne prenait guère la peine, dans le principe, de citer que ceux que l'on voulait favoriser, et tout *franc-juge* pouvait mettre le proscrit à mort, à toute heure, en tous lieux, selon son bon plaisir.

L'inscription sur ce grand-livre était certainement une garantie, non pas pour le malheureux que le tribunal désignait au poignard de ses affidés, mais pour tous les autres ; cependant, peu à peu cette garantie disparut entièrement, et les vengeances particulières trouvèrent amplement à se satisfaire.

Pendant longtemps, l'association ne fut nullement inquiétée. Protégée par les princes, comptant parmi ses membres les plus nobles, les plus puissants d'entre eux, elle se développa, agit, exerça son influence et son autorité, sans que le pouvoir constitué en prît ombrage et parût vouloir la persécuter.

Elle se cachait pourtant de plus en plus, descendait chaque jour davantage dans les profondeurs de la terre, et ne révélait de temps à autre son existence que par quelque meurtre audacieux qui allait tout à coup jeter partout la terreur.

Des siècles se passèrent ainsi.

Le monde marchait, tantôt en avant, tantôt en arrière.

Le pouvoir royal luttait contre la féodalité envahissante.

Des peuples il n'était pas encore question beaucoup.

Les francs-juges, eux, restaient stationnaires, toujours voilés, toujours forts.

Vers l'année 1187, il y avait, à quelques lieues de Baden, une misérable cabane qui n'était habitée que par un malheureux juif et sa fille.

Ce juif s'appelait Samuel, sa fille Sarah.

C'était la plus délicieuse créature qui fût alors dans tout le pays, et chacun, à dix lieues à la ronde, la connaissait pour sa beauté et sa candeur angéliques.

Samuel était arrivé un jour dans le pays, sans que l'on eût jamais pu savoir ni par quel chemin, ni de quelle façon.

Il faisait un petit commerce, qui l'appelait de temps à autre à Baden, et comme ses courses, souvent répétées, laissaient fréquemment sa maison seule et sa fille sans gardien, il avait pris, à son service, un jeune homme de la dernière condition, haut de taille, robuste et fort, qui était chargé de veiller sur son enfant pendant ses absences.

Muller s'acquittait de ce soin avec tout le zèle convenable, et nous pouvons même dire qu'il accomplissait son devoir avec une exactitude, une ardeur, qui prenaient peut-être leur source dans un autre sentiment que le zèle du serviteur à gages.

Mais cette particularité était ignorée de tous, et c'était le secret de Muller seul.

Le brave jeune homme avait un défaut cependant, défaut capital dans le rôle qu'il remplissait; il était aussi poltron qu'il était fort, et il faut dire, qu'à cette époque, il y avait pour tous plus d'un sujet d'avoir peur et de trembler !

Le pays était loin d'être calme; la paix régnait bien dans le pays de Bade. mais une paix agitée, inquiète, pleine de sourds tressaille-

ments ; une paix en comparaison de laquelle la guerre eût été cent fois préférable.

C'était ce que se disait souvent Muller, et ses frayeurs excitaient à tout instant la gaîté et les railleries de Sarah ; ce dont Muller n'avait garde de se fâcher, car Sarah, quand elle riait, était cent fois plus belle, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle avait le privilége de tout dire, sans que Muller eût seulement l'idée de murmurer.

Pendant longtemps, tout marcha pour le mieux ; Samuel allait, à certaines époques fixes, vendre à Baden le fruit de son travail, et revenait périodiquement avec la même somme, qui lui servait à faire vivre toute la maison.

Sarah travaillait.

Muller les servait tous deux du mieux qu'il pouvait.

C'était un intérieur calme.

Et nous savons ce qu'est le calme dans ce pays enchanté de Baden, où le monde envoie ses heureux chercher encore plus de bonheur.

Sarah ne désirait rien et ne regrettait rien ; Samuel aimait sa fille ; Muller rêvait le paradis.

Un jour, cependant, tout changea de face.

Quand le père Samuel rentra au logis, son visage était pâle, sa parole saccadée ; un air de profonde tristesse était répandu sur ses traits.

— Qu'était-il arrivé ?

Ce fut la question que s'adressèrent Sarah et Muller, sans oser l'adresser à Samuel lui-même ; car, d'habitude, ce dernier était taciturne et morose, et accueillait assez brusquement les questions qui lui semblaient indiscrètes.

Durant toute la nuit, Muller ne dormit pas, et rêva à toutes sortes de catastrophes.

Sarah pleura de son côté, car jamais elle n'avait vu son père si absorbé et si contraint vis-à-vis d'elle.

Toutefois, huit jours se passèrent sans amener aucun changement.

Sarah commençait à concevoir quelque espoir, Muller était moins inquiet ; le père Samuel s'absenta de nouveau, et, cette fois, quand il revint, un rayon de bonne humeur se jouait sur son front ; il embrassa sa fille en souriant, et serra la main de Muller à le faire crier.

Sarah se retira heureuse ; Muller courut se livrer au repos, avec une douce quiétude à laquelle il n'était pas habitué depuis quelque temps !

Mais ce repos dura peu.

Quelques minutes avant minuit, il était réveillé en sursaut ; et quand il se leva, suant et effaré, sur son séant, il sentit une main robuste s'appesantir sur son épaule.

— Lève-toi !.... lui dit une voix qu'il reconnut aussitôt pour être celle de Samuel.

Il se leva à la hâte, passa rapidement ses habits, sans mot dire, et quand il eut achevé sa toilette, il suivit son maître sans rien comprendre de ce qui lui arrivait, ou plutôt comprenant vaguement qu'un malheur allait arriver.

Ils sortirent.

Il était minuit environ.

Tout bruit avait cessé depuis longtemps au dehors.

Le vent seul sifflait en se plaignant dans les arbres qui bordaient la route.

La nuit était belle et calme ; mille étoiles brillaient au firmament, la lune éclairait doucement le paysage.

Mais Muller était parfaitement insensible à toutes les beautés de la nature ; il songeait tristement à son sort, et rien ne pouvait égayer sa mélancolie.

Il pensait, à chaque instant, que la mort l'attendait sans doute au terme de ce voyage inexplicable !...

Enfin, à bout de perplexités, d'inquiétudes, de frayeurs, Muller s'arrêta tout à coup, bien résolu à se faire tuer, plutôt que d'aller plus loin.

— Où allons-nous donc ? dit-il à son maître, d'une voix étouffée...

— Nous sommes arrivés, répondit Samuel.

Muller respira, et voulut s'asseoir sur le revers de la route. — Samuel l'en empêcha.

— Écoute, lui dit-il ; tu es un garçon dévoué à tes maîtres, et à part ta poltronnerie, je n'ai pas eu, jusqu'aujourd'hui, le moindre reproche à t'adresser...

— Pour ce qui est d'être poltron, balbutia Muller, j'avoue !...

— C'est bien, interrompit Samuel ; le service que j'ai à réclamer de toi est d'autant plus grand, qu'il y a plus de danger à le rendre.

— Qu'est-ce donc ? demanda Muller interdit et tremblant déjà d'avance.

— Il s'agit, poursuivit Samuel, de te faire recevoir membre de l'association des *francs-juges*.

— Moi ! s'écria Muller, au comble de l'étonnement.

— Toi même.

Muller grelottait de peur.

— Mais, balbutia-t-il, — vous n'y pensez pas.

— Si fait !

Muller réfléchit un instant, puis, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il s'écria :

— Jamais !

Et il voulut prendre la clef des champs.

Mais son maître le retint d'une main ferme par le collet.

— Écoute, lui dit-il tranquillement, toute résistance est inutile... mon ami, les francs-juges sont prévenus.

— Mais je ne sais pas écrire, je n'ai rien pu demander... commença le malheureux Muller.

— C'est moi qui ai demandé pour toi...

— Oh! mon maître!... mon maître!...

Muller était dans un état de détresse pitoyable.

Il se démenait, pressait son front de ses mains désespérées, et cherchait encore de temps en temps à fuir, mais ses jambes se dérobaient sous lui.

Samuel, cependant, ne remuait pas, et ne tentait pas même de le calmer ou de le rassurer.

— Muller, lui dit-il, j'ai écrit en ton nom aux francs-juges de Baden, j'ai demandé à être reçu membre de l'association ; j'ai cloué ma demande à un tronc d'arbre, et huit jours après j'avais la réponse.

— Ils consentaient!... murmura Muller.

— Ils consentaient, répondit Samuel ; — tu n'ignores pas quelle puissance est celle des *francs-juges*, si tu refuses de te rendre à l'invitation qu'ils t'adressent ; si le *frohnbot* qui va venir, ne te trouve pas disposé à le suivre, on pensera que tu as voulu te jouer de la redoutable association, et tu seras perdu! Il ne te reste qu'un parti, un parti sage, c'est d'y aller de toi-même...

Muller écoutait, la tête basse et la larme à l'œil.

— J'irai! murmura-t-il d'une voix mourante.

— A la bonne heure!... s'écria Samuel, et en faisant cela tu auras sauvé Sarah.

— Sarah! s'écria Muller à son tour ; — ses jours sont menacés!... expliquez-vous.

Au lieu de répondre, le vieux Samuel sembla prêter l'oreille au loin.

— Chut! fit-il ; j'entends du bruit... c'est le *frohnbot* sans doute... va, suis-le, et, au retour, je t'expliquerai tout!...

C'était en effet le frohnbot.

Un homme horriblement rouge et noir, avec un masque sur la figure.

Muller fit le signe de la croix et balbutia son acte de contrition.

Mais il s'agissait de Sarah.

Muller partit comme il l'avait promis.

Pendant deux jours, ni Samuel, ni Sarah n'entendirent parler de lui.

Quand Sarah demandait des nouvelles du pauvre garçon, Samuel répondait :

— Il reviendra.

Et c'était tout.

Que le lecteur nous permette ici de remonter un peu en arrière, et d'expliquer quels motifs graves avaient pu inspirer à Samuel la pensée de se servir de Muller, comme il l'avait fait.

C'était à Baden, un soir; le père Samuel, après une journée bien employée, revenait péniblement retrouver sa fille, quand, au détour d'une rue, il crut entendre prononcer son nom et celui de Sarah.

Il s'arrêta et prêta l'oreille.

Il ne s'était pas trompé : deux hommes postés dans l'angle d'une porte, et dont il ne pouvait être vu, devisaient ensemble, et par un singulier effet d'acoustique, leurs paroles arrivaient jusqu'au vieux Samuel, qui redoubla d'attention.

On parlait de rapt, d'enlèvement.

L'un proposait un parti plus simple, celui d'acheter sa fille au vieux juif.

L'autre disait :

— Le vieux juif la vendrait trop cher!

Il prétendait, au contraire, s'en emparer par la violence, et sans bourse délier.

Jusque là, tout n'était pas perdu; Samuel ignorait quels étaient ces deux hommes, et ne savait pas ce qu'il avait lieu d'en craindre.

Mais à un moment donné, un des deux hommes se frappa le front et poussa un cri de surprise :

— J'ai mieux que tout cela, dit-il à son compagnon.

— Quoi donc? répartit l'autre.

— L'association !

Puis un silence.

Enfin, il fut convenu que l'on dénoncerait le vieux Samuel au *tribunal secret*, qu'on le manderait à la barre, et qu'on le ferait disparaître.

Ce n'était pas plus malaisé que cela.

Les deux hommes se séparèrent, sans que Samuel osât faire un mouvement ou prononcer une parole.

Ils étaient tous deux membres de l'association.

C'est ce soir là qu'il était rentré si pâle, si morne, si contraint à sa misérable demeure.

Perdre sa fille ! Sarah si pure, si belle, la voir livrée au caprice de quelque haut seigneur ! le vieux Samuel souffrait mille morts chaque fois que cette idée lui revenait à l'esprit, et tout son sang refluait vers son cœur.

Il chercha un moyen d'épargner cette honte et cette douleur à sa vieillesse, et imagina un subterfuge qu'il s'empressa de mettre aussitôt à exécution.

Le vieux Samuel était juif, et à ce titre, il ne pouvait faire partie de l'association des francs-juges ; mais Muller était allemand ; c'était un garçon d'une haute taille, d'une force herculéenne, il pouvait rendre des services de plus d'un genre.

Samuel écrivit en son nom, et l'engagea ainsi malgré lui.

Nous dirons encore : ce n'était pas plus malaisé que cela.

Malgré son amour pour Sarah, Muller n'aurait jamais consenti, s'il avait su d'avance ce dont il s'agissait.

Samuel avait donc dû l'entraîner hors de la maison sans lui rien dire.

Il pensait, le vieux Samuel :

— Une fois Muller introduit parmi les francs-juges, il sera tenu au courant de toutes les motions portées au tribunal, et de toutes les résolutions prises par l'assemblée. — Je pourrai donc être averti à temps, connaître mes ennemis, et tout préparer pour la fuite, si la fuite est indispensable et possible.

Les choses ne se passèrent pas précisément comme Samuel l'avait entendu, mais Muller lui fut cependant d'un grand secours, et peut-être même à cause de sa poltronnerie.

Quand Muller avait quitté le vieux Samuel, il avait suivi le *frohnbot*, lequel était chargé de le conduire au Tribunal secret.

Ils prirent tous deux un chemin détourné et s'avancèrent rapidement vers une épaisse forêt qui environnait la ville de Bade à une assez grande distance.

La lune fut bientôt assez élevée pour éclairer les pas des deux hommes, il fallait traverser la forêt pour arriver à la caverne qui servait d'ordinaire aux réunions des francs-juges. Ce n'était pas ce qui réjouissait le plus Muller.

Le silence de la nuit n'était troublé que par les gémissements du vent à travers les arbres et par le cri aigu de quelques animaux qui fuyaient au bruit des pas humains.

Avant de pénétrer dans la forêt, Muller s'arrêta.

Ce n'était pas le corps de Muller, c'était son esprit qui avait besoin de prendre des forces au moment où il allait pénétrer dans les redoutables détours de ce bois.

Mais le frohnbot ne paraissait pas disposé à tolérer une station aussi inopportune : ils se remirent presqu'aussitôt en marche. Le spectacle qui s'offrit alors aux regards de Muller n'était guère fait pour le rassurer.

Des arbres séculaires, mais dépouillés de leurs feuilles, y répandaient une obscurité lugubre.

A travers cette obscurité, la lune glissait ses rayons qui semblaient

peupler la forêt de blancs fantômes, les uns couchés sur la terre, les autres debout le long du tronc des arbres, d'autres encore assis sur leurs branches noires.

Des bruits plaintifs et sinistres résonnaient sans cesse de tous côtés. Tantôt ils provenaient de boucliers et d'épées attachés aux arbres de la forêt et que le vent heurtait les uns contre les autres; tantôt c'étaient les cordes d'une harpe qui frémissaient ainsi; d'autres fois, c'étaient des squelettes desséchés pendus à de longues et flexibles courroies et dont les os s'entrechoquaient avec un bruit sec et court.

Cet aspect, qui arrivait si effrayant à l'imagination par les sens, arrivait à Muller encore plus effrayant par le souvenir; car ces boucliers, ces armes, ces épées, ces squelettes qui emplissaient l'air d'étranges bruits étaient ceux de coupables qui avaient péri sous le poignard des *francs-juges.*

Muller faisait de tristes et mélancoliques réflexions, et plus il avançait, plus sa résolution semblait le fuir.

Enfin, à un moment où, accablé de terreur et peut-être un peu aussi de fatigue, il sentait son courage factice l'abandonner tout à fait, il s'assit, morne et désespéré, sur le revers de la route, bien décidé à ne pas aller plus loin.

Cette nuit semblait d'ailleurs devoir être fatale au malheureux valet du vieux juif; car, à peine s'était-il assis sur le bord du sentier, en proie à mille terreurs sans but connu, sans cause, que le frohnbot s'arrêta également, tira un petit sifflet d'argent et fit entendre un bruit aigu.

A ce signal, vraisemblablement convenu, trois hommes parurent aussitôt sur la route et marchèrent à Muller.

Celui-ci crut que son dernier jour était venu, il se jeta, éperdu, à leurs genoux et commença à implorer leur merci.

— Nous te ferons grâce, dit alors un des trois hommes, mais à une condition.

— Je les accepte toutes, balbutia Muller, plus mort que vif.

— Lève-toi donc et écoute-nous.

L'homme qui parlait ainsi semblait à Muller une sorte de fantôme blanc qui tantôt disparaissait et tantôt surgissait dans l'ombre, selon que les rayons de la lune, passant à travers les arbres ou interceptés par eux, l'éclairaient ou le laissaient dans l'obscurité.

Bientôt, cependant, cette espèce d'apparition, dont les étranges allures n'avaient de réalité que pour l'esprit surexcité de Muller, se dessina plus nettement à ses regards, et il crut reconnaître dans ce personnage un haut-baron qu'il avait déjà eu occasion de voir à Baden.

Quand ce dernier se fut approché de lui, Muller se leva tout tremblant et se disposa à écouter de son mieux.

— Tu habites avec le vieux juif Samuel et sa fille Sarah, lui dit son interlocuteur.

— Oui, répondit Muller.

— Dernièrement, une demande a été adressée à l'association des francs-juges, et cette demande portait que tu désirais en être reçu membre. Est-ce toi qui l'as écrite?

Et en prononçant ces paroles, l'interlocuteur observait attentivement la physionomie de Muller.

— Non, répondit ce dernier, qui retrouva, pour un instant, un peu de sa fermeté.

— C'est bien! Maintenant, retiens ce que je vais te dire, et si tu manques à l'ordre que je te donne, si tu ne te conformes pas rigoureusement aux prescriptions que tu vas entendre, songe que l'association est toute-puissante, et que dans quelque lieu que tu puisses te retirer, elle saura te joindre et te frapper.

— J'obéirai, répondit Muller.

— Tu vas retourner immédiatement à la demeure du vieux Samuel. S'il te questionne, ne manque pas de cacher la rencontre que tu viens de faire, et dis-lui surtout que l'institution a remis ta récep-

tion à huit jours. Au prochain voyage que Samuel fera à Baden, quand tu seras bien sûr que cette absence ne devra pas être de moindre durée que les autres, tu quitteras sa demeure et te rendras à cet endroit même de la forêt.

Muller écoutait.

Les paroles du baron lui semblaient renfermer une menace de danger pour Sarah.

Mais, dans ce moment, il ne convenait ni à son courage, ni à sa prudence de s'en apercevoir.

— Je viendrai, répondit-il cependant, en cherchant à dissimuler ce qu'il ressentait.

— Et maintenant retire-toi, ajouta son interlocuteur; Sarah pourrait remarquer ton absence. C'est assez d'avoir une fois quitté secrètement ta demeure; n'oublie pas que si d'ici huit jours j'avais à t'entretenir, de jour comme de nuit, tu dois être prêt à répondre à ceux qui se présenteront à toi en mon nom. Si le tribunal secret est content de ta soumission et de ton obéissance, tu n'auras pas à t'en repentir.

En disant ces mots, le baron jeta aux pieds de Muller une bourse pleine d'or et disparut avec ses deux compagnons qui, pendant ce colloque, s'étaient tenus debout, immobiles et silencieux, à quelques pas derrière lui.

Muller, tout effrayé qu'il était, ramassa la bourse, et quand il fut bien convaincu que les mystérieux fantômes s'étaient évanouis, il se sauva à toutes jambes sans demander préalablement quelle direction il allait prendre pour regagner la demeure du vieux juif.

Huit jours s'étaient écoulés, huit jours pendant lesquels il n'est pas besoin de dire que Muller avait été profondément agité.

Aux questions de Samuel il avait répondu ce qu'on lui avait ordonné de répondre; sous ce rapport, Muller n'avait aucun reproche à s'adresser.

Mais pour ce qui était de Sarah, c'était bien différent. Pendant ces huit jours Sarah avait été bien triste, bien préoccupée; on eût dit qu'elle avait comme le pressentiment d'un malheur.

Elle avait pâli, elle avait maigri, ses yeux s'étaient creusés, et de longues et cruelles insomnies venaient maintenant la visiter chaque nuit.

Ce qui se passait autour d'elle n'était pas ordinaire. Muller ne travaillait plus, son père paraissait absorbé, et elle se demandait souvent quel événement avait tout à coup jeté un voile sur leur gaîté.

Si Sarah était triste, Muller ne l'était guère moins, il passait toutes ses journées à la contempler, à suivre ses mouvements, à l'observer; et quand il voyait son front pâle se courber sous le poids de quelque douleur inconnue, quand il remarquait sur ses joues la trace de larmes vainement dissimulées, un chagrin amer s'emparait de lui, et il eût donné volontiers son sang, sa vie, pour épargner à sa belle maîtresse la moitié des peines qu'elle éprouvait.

Muller aimait Sarah avec toute l'ardeur, tout l'enthousiasme, tout le dévouement d'un cœur jeune et neuf.

Car on peut être poltron et avoir, hélas! beaucoup de cœur.

Un jour, Sarah était venue à lui et lui avait dit:

Muller, pourquoi êtes-vous triste ainsi, depuis quelque temps, voilà déjà votre tristesse qui me gagne, et que je me sens des larmes plein les yeux.

Et Muller n'avait su que répondre.

Il avait baissé la tête, rougi, balbutié, et s'était enfui pour pleurer à son aise.

Il y avait dans l'attachement que Sarah avait inspiré au pauvre valet, quelque chose de l'attachement du chien à son maître. Muller se

gourmandait bien souvent lui-même, il se reprochait sa lâcheté comme un crime, et prenait mille résolutions héroïques auxquelles la peur l'obligeait presque aussitôt de renoncer.

Enfin, le huitième jour arriva.

Jour fatal !

Le vieux Samuel se leva comme d'habitude, de très-bonne heure, fit ses préparatifs, embrassa sa fille, recommanda à Muller de bien garder la maison et s'éloigna, calme et sans inquiétude.

Muller avait eu vingt fois sur les lèvres des paroles propres à le retenir, mais son hésitation, ses craintes, sa poltronnerie en un mot, eut le dessus, et il laissa partir l'homme qui, seul peut-être, pouvait sauver Sarah.

Toutefois, cette faute commise, il trouva dans son cœur, sinon dans son esprit, assez de force pour rester et ne pas livrer Sarah seule à la violence qu'on voulait lui faire.

Il n'obéit pas aux ordres du mystérieux personnage qui lui avait commandé de venir le chercher.

Il fit comme tous les pauvres de courage, pas assez pour servir ses amis, assez pour exciter la colère de ses ennemis.

Toute la journée, cependant, se passa ainsi ; Muller cachait le plus possible ses appréhensions, mais il s'attendait à chaque instant à voir paraître les francs-juges, et ses regards interrogeaient l'horizon désert, convaincu qu'il allait les voir se dresser tout à coup quelque part.

Aucun événement ne vint, durant tout le cours de cette journée, troubler le repos de l'humble demeure.

Muller commençait à se rassurer, mais la nuit lui rapporta toutes ses craintes.

Quand l'ombre descendit dans la plaine qui l'entourait, qu'une teinte sombre se répandit sur le tableau qui se dérobait à ses yeux, quand les mille voix inquiètes du soir s'élevèrent seules au milieu du

silence solennel de toute chose, son regard se voila à regret, et son cœur, ouvert à toutes les sensations, fut envahi par les épouvantes que ses préoccupations avaient chassées.

Il ferma la maison avec soin, se barricada d'une façon formidable et alla s'asseoir, ému, agité, auprès de la haute cheminée où Sarah travaillait.

Sarah avait bien remarqué les allées et les venues de Muller, mais, depuis huit jours, elle était habituée aux excentricités de sa poltronnerie.

Sarah, d'ailleurs, était bien près de pardonner à Muller, car elle pensait que s'il redoublait ainsi de précaution, c'était par amour pour elle, et pour la préserver de tout danger, en l'absence de son père.

De la part de la jeune fille, c'était au moins de la pitié déjà si ce n'était pas de l'amour.

Elle avait toujours trouvé Muller si bon, si sincère, si dévoué, il avait toujours eu tant d'attention et d'attachement pour elle, qu'elle lui en était reconnaissante au fond du cœur, et se sentait même attirée vers lui par une douce et tendre sympathie.

La nuit était tout à fait venue; on n'entendait plus rien au dehors, Muller cherchait vainement à s'expliquer pourquoi les hommes de la sainte vehme n'avaient point encore paru, malgré l'intention formelle qu'ils en avaient manifestée.

Il s'applaudissait, au fond du cœur, de n'être point allé les prévenir.

Le père Samuel allait rentrer d'un moment à l'autre, et toutes ses appréhensions allaient cesser.

Le père Samuel n'était pas, il est vrai, un défenseur bien vigoureux; mais il était vraisemblable, puisque les ravisseurs voulaient profiter de son éloignement pour accomplir leur crime, que le père Samuel les gênait, et qu'ils auraient hésité devant la nécessité de le tuer pour en venir à leur fin.

Muller se raisonnait donc à ce sujet, et il se disait que les *francs-*

juges avaient renoncé à leurs projets, et que, pour huit jours du mo il allait avoir un peu de repos et de tranquillité. D'ici là, Muller comptait bien tout avouer, et aviser à quelque moyen de protéger efficace ment Sarah.

Tout à coup un cri perçant se fit entendre à quelque distance.

Sarah et Muller se levèrent à ce cri, saisis tous les deux d'une profonde et cruelle terreur.

Ce cri, c'était le vieux Samuel qui l'avait poussé, ils en étaient sûrs, il n'y avait pas à en douter.

A peine ce cri avait-il été poussé, que le bruit d'une lutte violente lui succéda, et que, presque aussitôt, la porte de la cabane retentit de coups rapides et pressés.

— A moi ! à moi ! criait Samuel d'une voix terrible ; Muller, à moi!

— Muller ! balbutia Sarah, qui s'élança aussitôt vers la porte, l'œil brillant, les cheveux dénoués et flottant sur le dos.

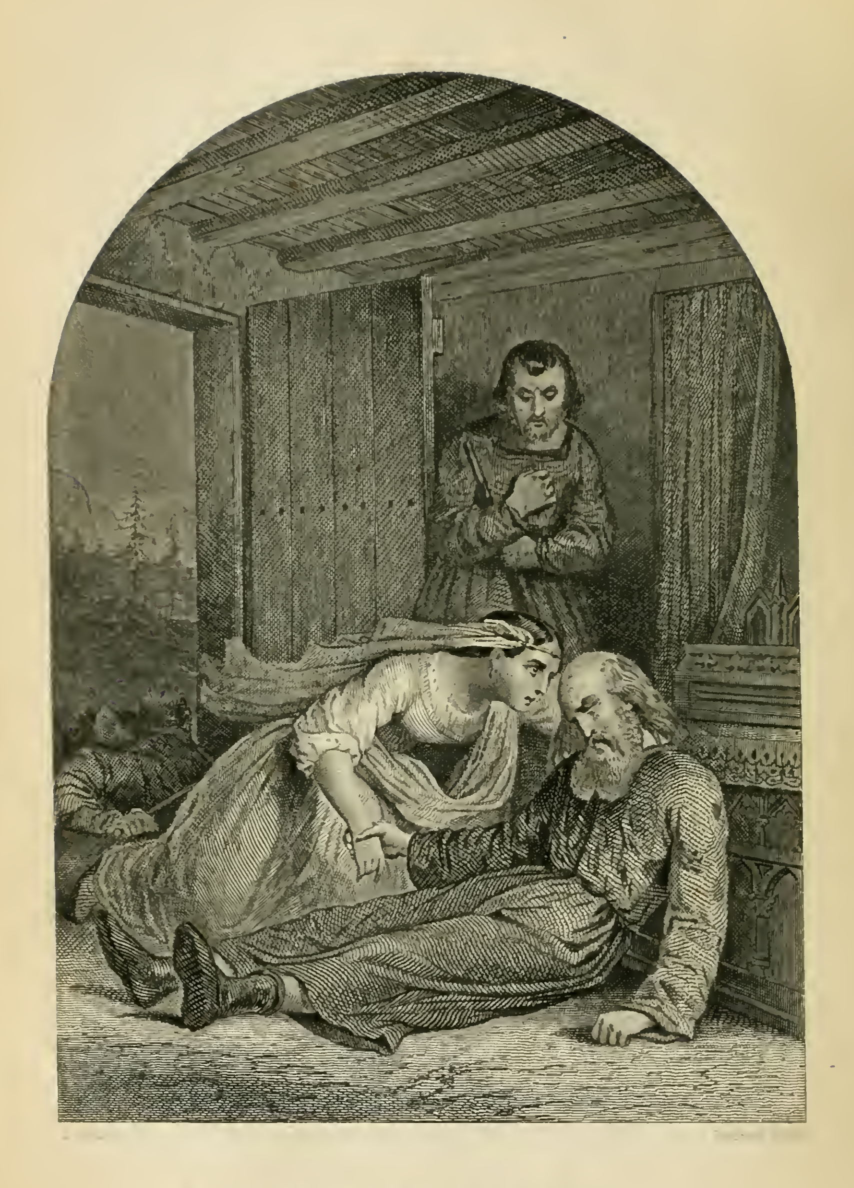
Mais Muller l'avait déjà devancée ; d'un coup de sa main robuste, il avait fait sauter les traverses de fer qui barricadaient la porte, et, dès qu'elle fut ouverte, il se précipita en avant pour recevoir dans ses bras le corps sanglant du vieux juif.

Sarah poussa un cri de désespoir et tomba accablée auprès du corps inanimé de son père.

Cependant, Muller paraissait s'être transformé tout à coup, les trois francs-juges avançaient l'épée à la main, et sans trembler, sans parler, il les attendait sur le seuil de la porte. Pour toute arme, il n'avait que la barre de fer qu'il avait arrachée à la porte, et cette arme, que tout autre eût pu à peine soulever, il la maniait, lui, sans paraître s'apercevoir de son poids.

— Arrière! cria-t-il alors à ces trois redoutables ennemis, arrière, ou je vous tue!...

Les trois francs-juges avançaient toujours, et, en quelques secondes, ils furent près de Muller.



MORT DE SAMUËL.

— Arrière !... cria encore ce dernier, en levant son arme et avant de la laisser retomber.

Et comme les francs-juges ne s'arrêtaient pas et qu'ils le menaçaient déjà de leurs épées, il frappa de toutes ses forces et en fermant les yeux.

Un bruit sourd accompagné d'un cri plaintif répondit à ce coup, et quand il releva la tête, il n'avait plus que deux adversaires devant lui.

Mais ces derniers étaient animés par la mort de leur compagnon ; ils se ruèrent avec colère sur le défenseur de Sarah, et leur épée rencontra plus d'une fois son corps.

Muller n'avait plus peur, cependant ; les larmes et les sanglots de Sarah, le râle de Samuel, l'ardeur de la lutte, l'enivrement du combat, tout contribuait à exalter son courage, et, cinq minutes après, il abattait le troisième franc-juge à ses pieds.

— Sauvée ! sauvée ! s'écria-t-il en se retournant vers Sarah et en marchant vers elle... Il n'y a pas un instant à perdre, nous avons toute la nuit devant nous... fuyons !...

Le vieux Samuel essaya de se soulever ; il prit la main de Muller qu'il serra, embrassa tendrement sa fille et remua tristement la tête.

— Mes enfants, leur dit-il, ne vous bercez pas d'un vain espoir, vous êtes perdus. L'homme qui m'a frappé par ces trois hommes est tout puissant et occupe un des principaux grades dans l'association. La fuite vous est fermée... il faut vous disposer à mourir.

— Mourir ! répétèrent ensemble Sarah et Muller.

— Mourir, poursuivit Samuel.

Et il ajouta en jetant un regard passionné sur sa fille :

— Et le vieux Samuel ne veut pas que tu meures déshonorée...

Ce furent ses dernières paroles... sa tête se pencha languissamment sur sa poitrine, il serra encore une fois les mains tremblantes de Muller et de Sarah dans les siennes, et rendit le dernier soupir.

Muller se désespérait, Sarah sanglottait; mais, lorsque le vieux Samuel eut cessé de vivre, quand tout fut fini, Sarah se releva droite et ferme, essuya les larmes qui mouillaient ses joues, et saisit avec vivacité la main de Muller.

— Muller, lui dit-elle avec une sorte d'exaltation magnétique, tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oh! oui, je t'aime, répondit Muller.

— Et, pour me protéger et me défendre, tu me suivras partout?

— Partout!

— C'est bien!... Comme l'a dit mon père, le triple meurtre que tu viens de commettre t'a mis déjà au ban de l'association des francs-juges, tu es voué à la mort, comme je suis vouée, moi, à la honte... Il faut combattre!...

— J'ai du courage, maintenant, dit Muller.

Il y eut alors un moment de silence, pendant lequel Sarah parut réfléchir, puis elle reprit :

— Ces trois hommes qui ont tué mon père, et que tu as tués, devaient me ramener à leur maître; le maître attend en ce moment le résultat de leur expédition nocturne; il faut que nous allions vers lui. Avec le costume de ces hommes, tu passeras facilement dans les rangs des *francs-juges;* on croira que tu ramènes la victime, et avant de mourir, au moins, nous aurons vengé mon père.

Muller ne répondit point.

Il dépouilla à la hâte un des hommes qu'il avait tués, et revêtit son costume.

Puis Sarah et lui, laissant le vieillard mort sur le sol de la cabane et passant par dessus trois cadavres, s'élancèrent au dehors dans la nuit.

L'obscurité était profonde. Il n'y avait point de lune au ciel.

Muller eut grand'peine à retrouver le sentier qui conduisait à la caverne, mais enfin il le trouva.

Sarah et lui marchaient en silence.

Sarah serrait contre sa poitrine un poignard où il y avait du sang.

Le sang de son père.

Dans la forêt, tous les bruits d'armes, de harpes éoliennes et de squelettes séchés aux branches des chênes, arrivèrent aux oreilles de Muller et de sa compagne, comme de vains sons.

Muller ne tremblait plus.

Sarah faisait sa prière de mort pour elle, pour Muller et pour Samuel.

A l'endroit où le vieux frohnbot s'était arrêté huit jours auparavant, une voix s'éleva dans l'ombre :

— Holà ! cria-t-elle, — qui êtes-vous, vous qui passez dans le chemin défendu ?

— Nous sommes des amis, répondit Muller d'une voix ferme.

La lumière d'une lanterne sourde tomba en ce moment sur lui.

— Je reconnais la casaque de Wilhem ! dit la voix.

— Laisse donc passer Wilhem ! dit encore Muller.

Sarah retenait à grand'peine les battements de son cœur.

L'homme et la lanterne étaient rentrés dans l'ombre, mais la voix avait dit :

— Passe !

Muller saisit la main de Sarah et descendit des marches taillées dans le roc.

— Tu ne sais pas la route ?... murmura la jeune fille.

— Dieu nous guidera, répliqua Muller.

Et il continua son chemin.

Au bout d'une cinquantaine de pas, ils commencèrent à entendre des bruits étranges.

C'était comme le murmure de plusieurs voix avinées au-dessus desquelles criait le choc des verres.

— Ils ne jugent pas ce soir, dit Muller; — ils boivent!

— Va! va toujours! prononça Sarah d'une voix sourde.

Sa fièvre l'exaltait.

Son pas était sûr et ferme dans ces ténèbres profondes.

Muller s'arrêta enfin devant une porte.

Ce fut Sarah qui la poussa.

Muller avait eu le temps de rabattre sur ses yeux le voile qui pendait au chapeau de Wilhem.

Aussitôt que la porte eut tourné sur ses gonds, Sarah et lui furent éblouis par les lumières qui emplissaient le tribunal, transformé en salle de festin.

Rien n'était changé, du reste; les emblêmes de mort présidaient à la fête.

A l'entrée de Muller, un long cri s'éleva parmi les convives.

— Wilhem! Wilhem! disait-on; Wilhem qui ramène la fille du juif Samuel!...

Muller avançait toujours, suivi de Sarah, qui était pâle, mais qui ne tremblait pas.

Le seigneur qui semblait présider au repas, s'était levé, il avait le visage découvert; Sarah et Muller purent reconnaître en lui le principal magistrat de la contrée, un homme puissamment riche, ancien argentier de Conrad de Souabe, vilain hier, aujourd'hui noble.

Un de ces manants cousus d'or, qui s'étaient faits chevaliers, barons et comtes, pendant que les vrais comtes, les vrais barons et les vrais chevaliers donnaient leur sang à la croisade!

— Sois le bien venu, Wilhem, mon ami! dit l'argentier, dont l'œil dévorait déjà la beauté de Sarah; — approche... approche!

Muller, qui tenait toujours la main de la jeune fille et gardait son voile sur le visage, approchait en effet.

Quand il fut tout près du coquin, déguisé en gentilhomme et juché insolemment sur son piédestal d'écus, il sentit que Sarah lâchait sa main.

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! disaient les convives avec admiration.

Mes frères ! dit l'ancien argentier, tout est commun entre nous... je n'ai qu'un droit de préséance...

Il riait.

On l'applaudissait.

— A toi, Muller ! dit Sarah.

Muller rejeta son voile en arrière, et saisit le franc-comte à la gorge.

Celui-ci poussa un cri en balbutiant :

— Ce n'est pas Wilhem.

— Ce n'est que son poignard, répliqua Muller, en lui plongeant l'arme dans la poitrine jusqu'au manche.

Le franc-comte chancela, puis roula dans son sang.

Dix épées étaient autour de Muller.

— A toi, Sarah ! dit-il à son tour.

La juive leva au ciel ses beaux yeux, prononça l'adieu et se perça le cœur.

Avant de tomber mort sous les dix épées, Muller la vit sourire et mourir...

Ceci se passa au XIIe siècle, du temps de la croisade de Louis-le-Jeune.

Les cicerones de Badenbaden vous montrent la caverne du franc-

comte, au milieu d'une vallée exquise, où vous ne trouveriez plus ni un loup, ni un saint juge ; — une vallée riante, qui fait songer à l'Éden !

Mais il y a des ossements pétrifiés dans les profondeurs de la caverne, — de quoi bâtir une guinguette avec salon de cent couverts, pour les bamboches maçonniques.

CHAPITRE III.

L'Allemagne. — Esprit allemand. — Bandes franches. — Première origine des factions guelfes et gibelines. — Intrigues pour les élections des empereurs. — Henri le Lion. — Othon le Superbe et Philippe de Souabe. — Le grand maître Otto de Vitelsbach. — Konrad de Hamberg et la princesse Irène. — Le coffre noir à clef d'or. — Le 23 juin 1208. — Mort de l'empereur. — Mort du comte Otto. — Comment Othon le Superbe devint raisonnable quand il fut empereur.

Le bonheur ou le malheur d'un pays dépend presque toujours autant de sa position topographique que de l'esprit des populations qui l'habitent.

L'Allemagne est un pays malheureux, et par le génie de ses peuples et par la position qu'elle occupe sur la carte.

Pays intermédiaire en quelque sorte, et placé comme un vaste champ clos entre les races ennemies du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident !

Lieu marqué d'avance pour toutes les grandes batailles de toutes les grandes guerres !

Quand Sobieski veut frapper la Turquie, il faut que son bras pèse en passant sur l'Allemagne.

Quand Napoléon veut atteindre le czar, il faut que ses canons foulent le sol germanique.

A chaque pas, le voyageur y trouve un camp abandonné entre deux champs de bataille.

Quant à l'esprit de ses habitants, c'est l'aspiration inquiète, la fièvre du cahos.

L'Allemand rêve la révolution comme le sauvage rêve l'eau-de-vie.

Il s'agite, il tâche, il cherche, tout cela sans remuer beaucoup, et surtout en songe.

L'Allemagne fut toujours le sol par excellence des sectes religieuses et des associations politiques; la liberté y a compté ses plus ardents défenseurs, la saine philosophie ses adeptes les plus profonds, et cette autre philosophie qui n'est que la révolte de l'insuffisance humaine, ses rêveurs les plus effrontés.

C'est un peuple intelligent et noble, qui a eu des représentants également célèbres dans toutes les branches de l'activité humaine, qui a eu des martyrs et des héros.

Mais c'est un peuple inquiet, myope, malade d'une sorte de névralgie morale qui dégénère trop souvent en épilepsie.

Mais c'est un peuple rêveur qui radote ses cauchemars politiques quand il ne rime pas l'emphase assommante de ses ballades.

Mais c'est un peuple gravement bavard, que sa bière aigre fait lever comme une pâte molle, et qui ne se tait guère que quand l'immense tuyau de sa pipe lui bouche le larynx.

Presque toutes les dangereuses individualités qui ont agité le monde ont pris naissance en Allemagne. Il règne dans ce pays un certain amour puissant de la mysticité qui tourmente à toute heure

sa raison, et c'est ce qui explique le succès des prédications de LUTHER, et l'audace du crime de CARL SAND.

Les *Francs-Juges*, les *Rose-Croix*, les *Illuminés* sont là pour attester que l'Allemagne agit moins qu'elle ne pense, et qu'elle pense encore moins, sans doute, qu'elle ne rêve.

Quand elle fonde des institutions comme celle du *Tugendbund*, c'est pour y faire entrer de force les éléments les plus hétérogènes; c'est, comme nous le verrons plus tard, pour jouer quelque farce solennelle déguisée en tragédie.

Comme autrefois, l'Allemagne rêve aujourd'hui à la liberté, sans beaucoup plus de moyens pratiques d'y parvenir. Elle est forte, courageuse, elle se sent travaillée par un besoin insatiable de connaître; il y règne incessamment une sourde aspiration dans les esprits.

Mais de résultat, néant!

De la bière et des pipes!

Des pipes et du marcobrunner!

C'est de l'Allemagne que sont parties ces grandes découvertes qui ont fait subir à l'Europe des changements matériels si considérables, et l'Allemagne semble regarder étonnée ce qui se passe autour d'elle, et se demande peut-être pourquoi elle reste calme et immobile

Au fait, pourquoi se repose-t-elle, l'Allemagne?

Mais pourquoi travaillerait-elle?

Qu'est-ce qui sortira de son repos?

Rien, assurément.

Qu'est-ce qui sortirait de son travail?

Un peu de sang, quelques portes enfoncées, des hommes du peuple tués par les soldats, des soldats tués par les hommes du peuple.

Un voyage de l'armée russe.

Et trois francs cinquante de baisse à la bourse de Londres.

Au douzième siècle, l'Allemagne n'était guère plus heureuse qu'elle ne semble l'être de nos jours. Elle se trouvait sans cesse livrée à des guerres sans fin, et lorsque quelque trêve venait pour un instant faire rentrer les épées dans leurs fourreaux, c'était une paix toujours troublée et pleine d'agitation.

La guerre au moins mettait les ennemis en présence, armés de toutes pièces, pleins de vaillance et de loyauté; on savait à quoi s'en tenir.

La paix, au contraire, les rejetait tout à coup dans le désœuvrement; la vie calme s'abreuvait de dégoûts.

La paix les rendait surtout à toute l'ardeur de leurs inimitiés personnelles, tandis que la guerre leur laissait à peine le temps de songer à leurs propres querelles.

Et puis, c'étaient des bandes de pillards qui désolaient le pays, depuis le Rhin jusqu'à la Save.

Ces bandes ont été la misère du moyen-âge.

Quand les hommes payés pour faire la guerre se trouvaient tout à coup licenciés, sans moyen d'existence, loin de leur pays, loin de leur famille, ils se vendaient à quelques officiers de fortune, et s'en allaient, sous ses ordres, rançonner les villages.

L'absence de toute justice organisée explique l'impunité dont ils jouissaient.

D'ailleurs, il n'y avait contre eux aucun moyen coërcitif; les armées permanentes n'existaient pas, et les seigneurs étaient intéressés à ne pas les disperser tout d'un coup, persuadés qu'ils étaient que d'un jour à l'autre ils pourraient en avoir besoin.

L'Allemagne était donc obligée de subir le joug de ces petites armées indisciplinées qui la ravageaient et la mettaient à rançon, et bien souvent, chose triste à dire, elle ne se rejeta dans la guerre que

pour se soustraire à cette existence pénible, tourmentée, que lui faisait la paix !

Au surplus, le moment prêtait admirablement au succès de ces discordes privées.

Le trône de l'empire était incessamment disputé, et mille ambitions, mille envies, mille discordes erraient autour des prétendants.

Grandes et petites batailles, siéges, escarmouches, pillage, incendie, rien n'était épargné.

En outre, une corruption profonde minait la pauvre noble Allemagne.

La polygamie, l'adultère, l'inceste, et les plus affreux débordements de mœurs avaient envahi jusqu'au trône. Proxedé, seconde femme de Henri IV, avait osé accuser son mari d'impuissance ! Elle donnait elle-même l'exemple du plus honteux dévergondage.

Deux fois, dans deux conseils successifs tenus à Constance et à Plaisance, elle n'avait pas rougi de dévoiler, en présence d'une assemblée nombreuse, les actes les plus intimes et les plus secrets du mariage.

La fidélité conjugale et la foi des serments étaient audacieusement violés. La perturbation régnait partout.

Et Dieu sait si les prétendants exploitaient ardemment ces désordres.

Les principaux, parmi ces prétendants, étaient les Gibelins et les Guelfes, dont les discordes ont enfanté tant de drames et tant de romans.

Les papes, dont le pouvoir était sérieusement menacé, usaient, à l'égard des compétiteurs, d'une tactique adroite, mais entachée de faiblesse.

Quand la maison des Guelfes leur paraissait devenir trop puissante, ils employaient toute leur influence, mettaient tout en pratique, pour faire proclamer un membre de la maison des Gibelins.

Quand ces derniers leur semblaient, à leur tour, devenir trop redoutables, ils se hâtaient de favoriser l'élection d'un membre de la première famille.

C'est ainsi qu'à chaque élection toutes les haines se ranimaient, toutes les prétentions descendaient dans l'arène ; et comme il était rare que l'on pût s'entendre, une élection était toujours l'occasion de sanglantes collisions. En un mot, à Rome se préparait l'élection, en Allemagne, elle se disputait d'habitude les armes à la main.

Les luttes des Guelfes et des Gibelins ont, pendant trois siècles, décimé l'Allemagne sans aucun profit pour personne.

Les Guelfes, en réunissant les domaines de la branche aînée et des branches collatérales, possédaient de riches pays en Bavière et dans l'Alemanie, jusqu'à la frontière des Longobards.

La principale branche de cette famille avait fini par s'assurer la souveraineté héréditaire du duché de Bavière, et Henri-le-Superbe y avait même joint le duché de Saxe.

Outre les biens allodiaux de son père, il avait hérité, du côté de sa mère, Wulfhide, de la moitié des grands domaines de Billeny, en Saxe.

Gertrude, sa femme, lui avait apporté en dot tous les biens patrimoniaux de Supplimbourg, de Nordheim et de l'ancien Brunswick, et après la mort de l'empereur Lothaire, il était entré en possession de la succession de Mathilde, de sorte qu'il se trouvait le prince le plus riche et le plus puissant de l'empire.

Henri-le-Superbe, comme l'indique son surnom, était un homme vain et orgueilleux de sa puissance ; il ne pouvait supporter de rival ; il comptait sur l'empire comme sur une chose due, et qu'on ne pouvait lui refuser.

La maison des Gibelins n'avait pas une aussi antique origine, et n'était pas, à beaucoup près, aussi puissante.

Le fief qu'elle possédait en Souabe s'appelait *Gieblingen*, et elle le

tenait de Frédéric, fondateur de la maison, gendre du roi Henri IV, qui s'était signalé comme défenseur du royaume.

Konrad de Hohenstaufen, héritier de ces Gieblingen ou Gibelins, eut cependant l'idée de disputer l'empire à Henri-le-Superbe.

Il avait, d'ailleurs, bien des motifs d'espérer le succès qui manquait au premier des Guelfes.

Konrad avait su inspirer à tous l'estime et la confiance, par sa douceur et sa bravoure ; de plus, il témoignait au saint-siége la soumission convenable, et l'on sait enfin que les papes tenaient à favoriser ceux des compétiteurs qui leur semblaient devoir être moins redoutables.

Jusque-là, cependant, rien n'était encore décidé.

Les princes qui devaient prendre part à l'élection avaient fixé Mayence pour lieu du rendez-vous, et la Pentecôte, comme le jour où l'on devait procéder à l'élection.

L'impératrice, qui était guelfe, n'ignorait pas que la tactique ordinaire des papes était de se joindre toujours au parti le plus faible : dès la Chandeleur, elle avait convoqué, à Quedlimbourg, une assemblée à l'effet de faire proclamer son gendre, le duc Henri.

Les partisans de Konrad, d'un autre côté, s'étaient assemblés à Coblentz, dès le 22 février, et craignant qu'à l'élection générale le duc Henri n'eût le dessus, ils avaient déjà procédé à la nomination de leur roi, que le nonce du pape couronna immédiatement à Aix-la-Chapelle.

Quand Henri-le-Superbe apprit la nomination de son rival, rien n'égala sa fureur.

Il voulut monter à cheval et faire résistance. — Il assembla quelques troupes à la hâte, et leur ordonna de se mettre en campagne.

Mais ses troupes ayant été battues à Minniberg, et à la diète convoquée à Bamberg, Konrad ayant été solennellement reconnu par tous les princes d'Allemagne, Henri ne vit d'autre parti que de suivre

l'exemple qu'on lui donnait, et se laissa décider à faire sa soumission, en attendant des temps plus favorables.

Telle fut, dans la réalité, la première lutte entre les Guelfes et les Gibelins.

Jusqu'alors, l'association des *francs-juges* ne s'était mise au service d'aucun des prétendants, et les luttes s'effectuaient ouvertement, et l'épée à la main.

Nous les verrons bientôt changer de caractère.

Eberhard, Arnoul et Hermann, fils d'Arnoul ou Arnolphe, duc de Bavière, avaient été injustement dépouillés de la Bavière.

Othon-le-Grand, alors empereur, pour réparer en quelque sorte l'injustice qu'il avait commise, rendit ou plutôt laissa à Léopold, fils du duc Eberhard, une partie des anciennes possessions de son père, et entre autres, le margraviat d'Autriche.

L'Autriche était, à cette époque, renfermée dans la Bavière même qui, étant aux premiers siècles beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est maintenant, comprenait la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le comté de Ecritz, le Tyrol et tous les pays qui composaient l'ancienne Lorique.

Les successeurs de Léopold, en leur qualité de margraves d'Autriche, reconnurent la supériorité et la *directe* des ducs de Bavière sur l'Autriche, sans doute afin que le duché de Bavière, qu'ils espéraient recouvrer tôt ou tard, ne perdît rien de ses priviléges.

Ils crurent avoir trouvé une occasion favorable d'y rentrer sous l'empereur saint Henri.

Ce prince, immédiatement après son premier couronnement, avait, en effet, promis la restitution du duché de Hezilon au marquis de Schweinfurt, petit-fils du duc Eberhart. Mais, au lieu d'accomplir sa promesse, il conféra le duché de Bavière à Henri, frère de sainte Cunégonde, son épouse; ce qui irrita tellement le marquis de Schwein-

furt, qu'il tenta de recouvrer par la force des armes cet ancien patrimoine de sa maison.

Mais ses entreprises furent sans succès, et il mourut en 1017.

Il fallut donc que les descendants d'Arnolphe se tinssent en repos pendant quelque temps, et se contentassent du margraviat d'Autriche.

Après la mort de Henri, fils du frère de sainte Cunégonde, l'empereur Henri III fit rentrer, en 1049, le duché de Bavière dans la maison de ce nom, en le conférant, ou plutôt en le restituant à Konrad, fils du comte palatin Léopold, et arrière petit-fils de Hermann, troisième fils d'Arnold.

Les termes qu'emploient les historiens en racontant tous ces faits, prouvent, jusqu'à l'évidence, que la maison ducale de Bavière a toujours maintenu ses prétentions à ses anciens Etats patrimoniaux, et que, soit par les branches aînées, soit par les branches cadettes, elle a continuellement cherché à les recouvrer et à les conserver dans sa famille. Le duc Konrad étant mort sans enfant, la Bavière tomba entre les mains des Guelfes, et c'est d'eux qu'Henri-le-Superbe la tenait de père en fils.

Konrad III, l'empereur gibelin, n'eut rien de plus pressé que de la lui retirer, en le faisant mettre au ban de l'empire, et en réinvestit les descendants d'Arnolphe, dans la personne de Léopold V, margrave d'Autriche.

Henri Jasamergolt, frère de Léopold, lui succéda, malgré l'opposition d'Henri-le-Lion, fils d'Henri-le-Superbe.

Henri, cependant, sut gagner les bonnes grâces de l'empereur Frédéric, et ne cessa de l'importuner qu'il n'eût fait citer Jasamergolt aux diètes de l'empire.

L'empereur en convoqua successivement à Worms, à Ratisbonne, à Spire ; mais Jasamergolt connaissait les dispositions de ce prince pour Henri-le-Lion ; et, malgré les différentes assignations qui lui furent données, il refusa continuellement de comparaître.

Enfin, la diète tenue, en 1154, à Goslar rendit un jugement par lequel il fut condamné à se désister de la Bavière au profit de Henri-le-Lion, de la maison des Guelfes.

Le lecteur voudra bien nous pardonner ces détails arides.

Il importait de poser clairement le commencement de ces collisions terribles qui ont déchiré l'Allemagne pendant trois siècles.

Les quelques lignes qui précèdent suffiront, nous en sommes persuadés, à bien établir quelles sont les causes qui ont amené ces collisions, et pourquoi il était impossible qu'elles cessassent tant qu'il resta dans les deux familles rivales un compétiteur assez puissant pour disputer l'empire les armes à la main.

Reprenons donc notre récit, et disons la part d'influence que l'association des francs-juges acquit au milieu de cette perturbation générale.

L'empereur Henri VI venait de mourir, et l'Allemagne allait encore une fois se trouver divisée en deux partis, en deux armées.

Les deux compétiteurs, les deux seuls qui pussent sérieusement prétendre à l'empire, étaient, d'une part, Othon de Saxe, dit le Superbe, fils de Henri-le-Lion, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et de l'autre, Philippe de Souabe, fils de Frédéric Ier et de Béatrix, comtesse de Bourgogne : un Guelfe et un Gibelin. Le Guelfe était neveu de Richard-*Cœur-de-Lion;* le Gibelin descendait de Frédéric Barberousse!...

Le premier se sentait soutenu par l'Angleterre, le second avait trouvé un appui généreux auprès de Philippe-Auguste, roi de France.

A la mort de Henri VI, Othon se trouvait momentanément auprès de son oncle, le roi d'Angleterre, et, là, il oubliait imprudemment ses graves intérêts au milieu de cette cour dont rien n'égalait le luxe et la splendeur.

C'était alors l'époque des croisades; tous les esprits, tous les re-

gards étaient tournés vers l'Orient, et l'on entourait, en les admirant, les héros merveilleux de ces guerres lointaines.

Philippe de Souabe, lui, n'avait pas quitté l'Allemagne : il se voyait seul compétiteur présent, et n'ignorait pas que la fortune se déciderait pour lui, s'il pouvait hâter le moment de l'élection.

C'était d'ailleurs un homme d'une haute fermeté et qui possédait toutes les qualités nécessaires pour le rang auquel il aspirait.

Il avait déjà fait preuve, à diverses reprises, d'une énergie qui avait été couronnée par le succès.

La Toscane lui était échue en partage, et malgré les prétentions du pape, il avait su faire respecter ses droits.

Mais, par cela même, le pape ne lui était pas favorable. Cependant, comme il avait des amis nombreux et puissants, il ne doutait pas que le pape ne le couronnât s'il était élu.

Othon de Saxe, le Guelfe, avait laissé en Allemagne des amis peu nombreux, mais ils étaient d'autant plus puissants qu'ils appartenaient tous à l'institution des francs-juges, et en tenaient presque tous les principaux grades.

Les intrigues commencèrent, chacun mit en mouvement les moyens d'action qu'il avait à sa disposition, et, comme toujours, l'Allemagne s'enflamma d'un bout à l'autre.

En définitive, soit que l'absence d'Othon en fût la seule cause, soit que Philippe fût réellement plus puissant ou plus aimé, la couronne impériale fut accordée à ce dernier avec enthousiasme, et le nonce du pape vint à Aix-la-Chapelle pour la lui donner, selon toutes les solennités et selon toutes les pompes que l'usage avait depuis longtemps consacrées.

Pendant ce temps, quelques amis restés fidèles à Othon se réunissaient à Cologne et lui déféraient l'empire.

Il était trop tard.

Le couronnement de Philippe de Souabe eut lieu à Aix-la-Chapelle.

Là se trouvait réuni tout ce que l'Allemagne comptait alors de plus illustre et de plus noble.

Ce fut une foule immense, accourue de tous les pays où la religion chrétienne avait alors des représentants; il y eut des fêtes, des carrousels, tout ce qui plaît aux yeux, du bruit et de l'éclat.

Si bien qu'Aix-la-Chapelle, la ville noble entre toutes, la cité de Charlemagne, la ville des congrès de rois et d'empereurs, n'assista peut-être jamais à de plus brillants spectacles.

Ce jour-là, comme si souvent depuis, le château de Charlemagne, avec sa tour ronde à clocher pesant, avec sa coupole bysantine, fut pavoisé de fond en comble.

Sa cathédrale, tombeau de l'empereur, sonna toutes ses cloches.

Et les coteaux enchantés du Louisberg, la plus belle colline de l'Allemagne, fournirent assez de fleurs, dit-on, pour neutraliser l'odeur de souffre qui se respire dans la vieille et médicinale *Aachen*.

Les filles du nouvel empereur assistaient, elles aussi, au triomphe de leur père.

L'une, surtout, la princesse Irène, attira tout d'abord l'admiration des assistants.

Irène était toute jeune : seize ans à peine; elle était blonde et rose, et ses yeux avaient comme un reflet de l'azur du ciel.

Irène avait vécu jusqu'alors à la cour de son père, entourée des hommages empressés des courtisans, enivrée par les acclamations enthousiastes du peuple.

Irène était cependant douce et bonne, elle répandait autour d'elle son amour et ses aumônes, et elle disait bien souvent à son père qu'elle eût voulu voir tous le paysans de la Bavière à l'abri de ces misères sans fin que leur faisaient les Gibelins et les Guelfes.

Quand elle parut à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, il s'éleva autour d'elle un murmure de louanges et d'admiration qui ravit doucement son cœur.

Irène était bien belle, en effet; une joie éclatante brillait sur son front, elle souriait avec une céleste candeur à ces splendides apprêts qui disaient la gloire et le triomphe de son père, et elle ne pensait pas alors que ce bonheur dût jamais finir.

Tous les jeunes seigneurs que les fêtes avaient attirés se pressèrent à l'envi à ses côtés, et elle marcha vers l'autel, suivie d'un nombreux cortége qu'elle ne devait qu'à sa seule beauté. Parmi ces chevaliers, ces barons, ces ducs, ces princes mêmes, que l'amour jetait sur ses pas, Otto de Vitelsbach se faisait surtout remarquer par la richesse de son costume et sa démarche insolente et fanfaronne.

Otto avait, à cette époque, une quarantaine d'années, c'était un des seigneurs les plus considérés de la noblesse allemande; il était grand, robuste, imposant par sa stature et sa voix; on le connaissait pour un des partisans les plus dévoués de la faction guelfe, il avait longtemps fait une opposition désespérée à l'empereur que l'on couronnait en ce moment, et l'on assurait même qu'au sein de l'association des francs-juges, dont il était le GRAND-MAÎTRE, il avait usé de toute son influence et de tous ses moyens terribles d'action, pour faire proclamer le neveu de Richard-Cœur-de-Lion.

Aussi, quand on le vit se presser sur les pas de la jeune Irène, la stupéfaction fut profonde.

Une rumeur sourde circula dans la jeunesse allemande, et chacun se demanda ce qui allait arriver.

Mais cette préoccupation dura peu, les danses, les festins, les tournois inspiraient à chacun d'autres sentiments, et, pendant quinze jours, nul ne s'enquit de ce qu'était devenu le seigneur Otto de Vitelsbach.

Cependant, quand le bruit eut cessé autour du nouvel empereur, quand il voulut songer à consolider cet empire dont les destinées venaient de lui être remises, il se trouva en présence d'une demande

en forme par laquelle le comte Otto de Vitelsbach sollicitait la main de la jeune Irène.

Philippe de Souabe connaissait ce dernier, dont il avait eu plusieurs fois à se plaindre sérieusement; il savait qu'il avait toujours été son ennemi, qu'il n'avait même jamais cherché à dissimuler la haine et l'aversion qu'il lui portait, et qu'il entretenait encore des relations fréquentes avec son compétiteur Othon d'Aquitaine.

Philippe se croyait tout puissant; il n'ignorait pas qu'Otto avait été élu récemment grand-maître de l'association des francs-juges.

Mais on eût pu croire, s'il avait accueilli favorablement la demande qui lui était faite, qu'il voulait aller chercher des appuis parmi ses ennemis mêmes.

Il refusa.

Pendant qu'on décidait ainsi de sa destinée, Irène était revenue des fêtes d'Aix-la-Chapelle moins gaie, moins vive, moins heureuse, enfin, qu'elle n'y était allée.

Après ces quinze jours d'enivrement et d'oubli, elle rentra au palais de son père, et fut loin d'y rapporter cette radieuse gaîté qui parait son front au moment du départ. Irène n'avait, certes, pas remarqué le comte Otto de Vitelsbach, ni la richesse de son costume, ni son allure insolente et fanfaronne...

Au milieu de cette foule enivrée qui l'entourait, parmi ce bruit et cet éclat qui auraient pu étourdir sa jeune raison, elle n'avait rien remarqué, rien vu, rien entendu, si ce n'est un jeune chevalier, dernier rejeton d'une des plus puissantes familles de la Bavière, et qui revenait en droite ligne du duché de Spolète.

Konrad de Hamberg avait tenu en Italie les États de l'empereur, et, à diverses reprises, il avait su faire respecter ses armes.

Le bruit de ses exploits était déjà venu aux oreilles d'Irène, et elle pensait dans son cœur, qu'il serait un jour un des plus illustres héros de l'Allemagne, et un des plus fermes soutiens de son père.

Konrad était d'ailleurs un chevalier fort modeste, et qui était bien loin de se douter de son bonheur.

Il avait vu Irène, il l'avait admirée comme tous ; mais s'il l'aimait, c'était avec ce dévouement peut-être un peu exalté, avec ce respect, cette foi, cette vénération que lui inspirait tout ce qui entourait le trône de son souverain.

A son retour d'Italie, Konrad s'était empressé d'offrir ses services à l'empereur, et dans le but de lui être plus efficacement utile, il était entré dans l'association des francs-juges.

On s'étonnera peut-être que ces derniers, qui avaient Vitelsbach pour grand-maître, aient reçu aussi facilement un homme que l'on savait être ouvertement du parti de l'empereur ; mais c'était là une de leurs tactiques, et il croyaient ainsi absorber dans leur sein toutes les opinions, quelque divergentes qu'elles fussent.

A cette époque, l'association des *francs-juges* pouvait être considérée comme un État dans l'État ; seulement, tantôt la majorité était gibeline, tantôt elle était guelfe.

C'était donc quelquefois le centre d'une opposition violente au gouvernement établi, et quelquefois un appui dont rien ne pouvait balancer l'influence.

Il faut remarquer qu'au moment où nous sommes arrivés, l'empire était gibelin et les francs-juges guelfes.

Quand l'élection de Philippe de Souabe fut un fait accompli, quand Othon de Saxe, l'autre prétendant, fut bien convaincu qu'il n'avait plus rien à espérer par la voie de la conciliation ou de la diplomatie, il en appela au sort des combats.

C'était la règle.

Tout le monde était prêt de part et d'autre.

Il est si vrai de dire qu'on attendait ce signal impatiemment, que, de toutes parts, on vit sortir de terre des milliers de bandes compo-

sées, pour la plupart, de routiers, de vagabonds, de tous ceux enfin que la paix avait faits inoccupés.

L'Allemagne fut sillonnée, dévastée par leur passage continuel, leurs luttes incessantes, les sanglantes escarmouches que ces bandes pillardes se livraient entre elles.

Inutile d'ajouter que l'association des francs-juges était le centre des opérations, et que de leurs cavernes, partaient ces signaux qui allumaient l'incendie sur tous les points de l'empire. On assurait, d'ailleurs, qu'Othon de Saxe avait quitté l'Angleterre, et qu'il était venu en Allemagne, bien décidé, s'il le fallait, à se mettre à la tête de ses partisans.

Philippe de Souabe n'avait garde de s'endormir dans la joie de son triomphe, et chaque jour il redoublait de surveillance pour conserver l'empire dans son intégrité. Papenheim, maréchal héréditaire et grand-prévôt de l'Allemagne, ne perdait aucune occasion de l'aider dans ce soin, et l'on pouvait, dès ce moment, prédire que leurs efforts aboutiraient à la victoire.

Non loin d'Erfurth, il y avait, à cette époque, une grande et belle forêt que la coignée civilisatrice a fait disparaître depuis.

Des chênes d'une grosseur démesurée, des ravins, des précipices, des cavernes d'une profondeur redoutable, tout ce qui constitue une véritable forêt vierge de la vieille Europe.

Autrefois, elle avait été habitée par les prêtres d'une religion sanglante, et depuis, elle était toujours restée dans le souvenir des peuples comme l'habitation des génies de l'autre monde.

Les paysans se gardaient bien d'y pénétrer, et quand la nature de leurs affaires les appelait près de cet endroit redouté, ils faisaient un long circuit plutôt que de s'engager sous ses voûtes sombres.

C'est qu'après avoir été le rendez-vous des prêtres de la religion du Nord, cette forêt était devenue celui des francs-juges.

C'était un soir de l'année 1208, au mois de mai.

Un homme, le visage couvert d'un masque noir, un long manteau sur les épaules, un large chapeau sur les yeux, s'avança vers la forêt dont il s'agit, et prit, sans paraître éprouver la moindre crainte, le chemin qui menait, disait-on, à la caverne des francs-juges.

Cet homme était seul, et il pressait le pas.

Il pouvait être onze heures de nuit.

Le temps était sombre, une pluie fine commençait à tomber et détrempait le chemin.

L'homme masqué marcha une heure ainsi. Mais, malgré l'obscurité qui l'entourait, malgré le mauvais état de la route, il paraissait être si certain de lui, qu'il ne s'arrêta pas un instant pour se consulter sur la direction à prendre.

Après une heure de marche, il fit halte.

Notre homme était arrivé à un endroit de la forêt où le sentier s'élargissait tout à coup, et formait une sorte de clairière vaste, mais dont l'ombre lui cachait en ce moment l'étendue.

Il hésita un instant avant de pénétrer plus avant, puis il se décida enfin à donner le signal qui devait avertir les habitants de ces retraites qu'un profane désirait s'y faire admettre.

Il prit, suspendue à la branche d'un melèze, une sorte de trompe en fer très-mince, l'approcha de ses lèvres et en tira un son prolongé qui fit retentir la forêt.

Un voix sortit aussitôt de l'ombre et lui dit :

— Étranger, que veux-tu?

— M'entretenir avec Otto de Vitelsbach, le grand-maître des francs-juges.

— Et toi, qui es-tu, pour avoir osé pénétrer jusqu'ici?...

— Un frère...

— Suis-moi donc! prononça encore la voix.

Et à l'instant une flamme parut devant l'inconnu.

Il marcha vers elle et elle marcha devant lui, sans qu'il pût distinguer d'où elle venait, ni qui la faisait s'éloigner.

Pendant ce temps un bruit formidable se faisait entendre.

C'était comme le retentissement de lourds marteaux sur d'énormes enclumes, puis des mugissements sombres et des cris aigus.

De tous côtés aussi se montraient des lueurs verdâtres, et des yeux sans tête semblaient suivre sa marche, du sommet des arbres et du fond des buissons.

Enfin, après de longs détours, la lueur ambulante et lui arrivèrent à une enceinte où les arbres avaient été abattus circulairement; toutefois, ceux qui bordaient cette enceinte suffisaient à la couvrir entièrement.

Au dessous de la voûte formée par les branches touffues des chênes s'ouvrait une gorge dans laquelle on descendait à l'aide d'escaliers pratiqués dans le roc vif.

Le *franc-juge* qui s'était présenté à l'appel de l'inconnu s'approcha alors de lui, et lui dit :

— Persistes-tu dans ton dessein de parler à Otto de Vitelsbach, le grand-maître redouté des francs-juges?...

— J'y persiste, répondit l'inconnu.

— Songe qu'il est encore temps de retourner en arrière... Je ne suis point ici pour t'empêcher de passer... continue ta route, si Dieu t'en a donné le courage.

Puisses-tu, ajouta-t-il après un silence, ne pas être assez malheureux pour revenir sur tes pas sans avoir vu le maître... tu ne sortirais jamais vivant de ces lieux!...

— Je persiste!... répéta l'inconnu avec fermeté.

— Va donc!... et que Dieu te protége.

L'inconnu descendit alors les degrés sur le seuil desquels avait eu lieu le colloque qui précède, et il compta ainsi cent marches taillées sur une pente douce.

Ces marches devaient bien pénétrer à soixante pieds sous le sol.

Une fois arrivé à la dernière marche, une porte d'airain se présenta à notre champion.

Il s'arrêta et tira son épée ; puis, avec le pommeau de son arme, il frappa vigoureusement sur la porte qui rendit un son effrayant.

La porte s'ouvrit presqu'aussitôt, et il se trouva en face de deux hommes armés, la tête couverte d'un casque en forme de tête de chien.

— Qui es-tu?... dit l'homme de droite.

— Et que veux-tu?... ajouta l'homme de gauche.

— J'appartiens à la plus haute noblesse de l'Allemagne, répondit l'inconnu, et je désire parler à Vitelsbach, grand-maître des francs-juges.

— Es-tu franc-juge toi-même?...

— Je ne le suis point...

— Passe alors, mais souviens-toi que toute trahison est punie de mort...

L'inconnu passa, et s'engagea dans un long corridor, lequel aboutissait à une seconde porte, qui ouvrait elle-même sur un nouvel escalier.

Cent marches le conduisirent à la seconde galerie, au seuil de laquelle veillaient deux hommes armés, vêtus de robes blanches, avec de grandes croix noires sur la poitrine.

— Arrière! cria l'un des deux hommes, arrière, si tu tiens à ta vie, ne fais point un pas de plus, ou ta témérité sera punie d'un châtiment redoutable.

Mais l'inconnu ne se laissa pas intimider par cette menace, il prit son épée par la pointe, et en présenta le pommeau à celui qui venait de lui parler.

Sur le pommeau de cette épée, il y avait écrit ces mots :

Tribunal secret. Le gardien s'inclina, et l'inconnu franchit le seuil de cette nouvelle galerie.

Celle-ci était haute et large, et soutenue dans toute sa longueur par des colonnes de marbre, au milieu desquelles pendaient des lampes d'albâtre.

De temps à autre, on apercevait une sentinelle silencieuse, se promenant à pas mesurés, dans la pénombre des voûtes.

Quelquefois encore, on entendait de loin en loin, courir un signal lugubre, un mot d'ordre, que les échos de ces voûtes se renvoyaient mille fois.

Cependant l'inconnu marchait, sans se préoccuper des bruits qui s'élevaient parfois à ses côtés, ou des hommes qu'il rencontrait.

Enfin, il atteignit une dernière porte, et, pour la troisième fois, il descendit encore cent marches.

Mais là, le spectacle changeait tout à coup de caractère et de signification.

Aux pieds de ce dernier escalier, s'élevaient deux grilles d'or, à travers lesquelles le regard pouvait plonger dans une immense salle, d'une splendeur et d'une richesse inouïes.

Au fond de cette salle, toute resplendissante de lumières d'or et de cristaux, se dressait un trône sur lequel Vitelsbach était assis, et la foule des francs-juges, en habits d'apparat, se trouvait rangée en ordre, sous les longues voûtes de marbre qui l'entouraient.

Le silence le plus profond régnait dans l'assemblée; par intervalles, seulement, des chants, accompagnés de harpes, s'élevaient derrière le trône, et répandaient alentour une harmonie étrange.

L'inconnu parut se recueillir un instant, puis, prenant enfin sa résolution, il frappa avec force contre la grille dorée.

Les chants cessèrent aussitôt.

Les francs-juges tirèrent leur épée d'un commun mouvement, et Vitelsbach se leva droit sur son siége.

— Quel est le téméraire qui ose ainsi venir troubler nos méditations? dit-il alors d'une voix emphatique.

— Moi, Othon-le-Superbe, empereur d'Allemagne, répondit l'inconnu.

Ce fut comme un coup de théâtre; les deux grilles dorées s'ouvrirent d'elles-mêmes; les francs-juges se découvrirent, et Vitelsbach descendit de son trône, marchant vers celui qui venait de parler.

Cependant ce dernier avait rejeté loin de lui le manteau qui tombait de ses épaules, le chapeau qui couvrait son front, et maintenant il apparaissait à tous, dans toute la splendeur de son costume.

Othon de Saxe, qui se disait empereur d'Allemagne, malgré l'élection d'Aix-la-Chapelle, portait un haubert, espèce de chemise, composée d'anneaux d'acier brillant, passés les uns dans les autres; ses cuisses, ses jambes et ses pieds étaient garantis par de solides cuissards, des genouillères, des grêves, des solcrets également composés de petits anneaux; enfin, il portait par dessus le tout, une riche dalmatique ou cotte d'armes de soie, aux écussons écartelés des maisons d'Allemagne et d'Angleterre!...

Dès que Vitelsbach se trouva près du prétendu empereur, il mit un genou en terre, et baisa la main que ce dernier lui tendit.

Tous les francs-juges s'inclinèrent en même temps, et on le conduisit jusqu'au trône, qui avait été préparé pour Vitelsbach, et sur lequel il prit place.

Othon d'Aquitaine était maître de cet empire souterrain; il pouvait commander, sûr d'être obéi; mais il se prenait en pitié profonde, quand parfois il venait à penser qu'il n'avait pas d'autre royauté à exercer, qu'il n'en aurait peut-être jamais.

— Messeigneurs, dit Othon, quand le calme et le silence se furent établis, voilà bientôt trois années que Philippe de Souabe est

sur le trône d'Allemagne, et je me souviens encore que vous ne lui aviez pas donné plus de six mois d'existence. J'ai fait, en ce qui me concerne, tout ce qu'il m'était humainement possible de faire, je vous ai envoyé tout l'argent que mon oncle royal, Richard-Cœur-de-Lion, m'a octroyé; j'ai armé des hommes d'Aquitaine, qui sont venus se faire tuer courageusement sur la terre d'Allemagne, et ce sang, et cet argent ont été répandus et dépensés en vain.

Ou vous m'aviez promis plus que vous ne pouviez tenir, mes seigneurs, ou vous avez trahi la cause que vous aviez juré de servir.

Un silence solennel suivit ces paroles, et ce ne fut que quelques instants après que Vitelsbach crut devoir répondre au neveu de Richard-Cœur-de-Lion.

— Quand Philippe de Souabe monta sur lè trône de l'empire, dit-il, nous avons voulu tenter un effort suprême; mais l'Allemagne était fatiguée des guerres continuelles qu'elle a à subir. Philippe de Souabe n'avait point eu encore le temps de se faire haïr, on n'était pas las de lui; il fallut attendre... mais si Othon, empereur, pense que le moment soit venu, qu'il parle! nos épées sont à lui!

Othon-le-Superbe, à son tour, sembla se recueillir avant de répondre.

Quand il répondit enfin, ce fut d'une voix lente et sombre.

— Ce ne sont pas vos épées qu'il me faut, messeigneurs, prononça-t-il, les yeux baissés, mais la tête haute.

— Qu'est-ce donc?

— Ce sont vos poignards!...

Un murmure d'étonnement accueillit ces paroles.

Mais Vitelsbach promena sur l'assemblée son regard assuré, et conserva toute sa fermeté et toute son audace.

— Oui, vos poignards, répéta-t-il.

— Nos poignards, comme nos épées, sont à Othon, empereur.

Puis il ajouta, en baissant la voix tout à coup :

— Il se passe d'étranges choses, depuis quelque temps, dans cette association. Les hommes les plus courageux sont devenus faibles et pusillanimes, et l'on dirait que des traîtres se sont glissés dans nos rangs!...

— Des traîtres! fit Othon.

Le mot fut répété au loin sous les longues voûtes.

— C'est ce que nous saurons avant peu, poursuivit Vitelsbach, car sainte Vehme, Dieu merci, a toujours ses longs bras et ses yeux qui percent les ténèbres.

— En attendant, reprit encore le comte Otto de Vitelsbach, si chaque membre de cette institution avait, comme moi, l'amour profond de l'empereur que nous avons choisi, la haine implacable de celui que nous laissons vivre, l'Allemagne serait bientôt délivrée, et l'association reverrait fleurir son influence.

— A mort! à mort Philippe de Souabe! crièrent tous d'une voix les francs-juges qui entouraient le trône.

— Est-ce sérieux, cela? demanda Vitelsbach amèrement.

La colère fit onduler, en frémissant, la foule des francs-associés.

L'espoir entrait dans le cœur d'Othon.

— Eh bien! s'écria Vitelsbach en arrachant un poignard d'une panoplie qui ornait l'une des colonnes du temple souterrain, que chacun jure ici, à son tour, de combattre ou de tuer Philippe de Souabe.

L'exaltation était à son comble.

Ce qu'on venait d'entendre, ce doute injurieux et méprisant, la colère de Vitelsbach, la présence d'Othon, surexcitaient les esprits, et chacun vint en ordre, le poignard à la main, jurer, par le sang du Christ, la mort de l'empereur Philippe.

Un seul homme s'était tenu à l'écart pendant cette lugubre procession, et quand vint son tour de marcher vers le trône, il jeta loin

de lui son poignard, brisa son épée sur son genou, et fit tomber le masque qui cachait son visage.

C'était Konrad de Hamberg, le jeune héros des guerres d'Italie.

Vitelsbach le reconnut, et ses yeux brûlèrent.

— Jure! s'écria-t-il.

Konrad soutint son regard terrible.

— Jure! ou tu es mort!

— Je ne jurerai pas! répondit Konrad, sans pâlir.

Puis il ajouta, en faisant un pas vers le trône :

— Philippe de Souabe est notre souverain légitime; il a été proclamé par tout ce que l'Allemagne reconnaît de plus noble et de plus illustre; il a été couronné à Aix-la-Chapelle par le nonce du pape; toute tentative contre lui est un crime, toute révolte est une trahison contre l'Allemagne; je ne jurerai pas!...

On eût dit que Vitelsbach était secrètement heureux de cette résistance.

— Songe, reprit-il en adoucissant la sévérité de sa voix pour feindre la clémence paternelle; — songe que tu trahis ainsi tes devoirs envers notre association.

— J'ai jeté mon poignard, j'ai brisé mon épée, répartit Konrad; je ne fais plus partie de votre association!

— Songe alors, dit Vitelsbach, que, dès ce moment, nous te déclarons au ban de la vehme, et que, dans quelque lieu que tu ailles, nos poignards sauront t'atteindre...

— J'ai combattu cinq ans les ennemis de l'Allemagne, sans craindre leurs épées, répondit Konrad avec dédain; je saurai vivre en paix sans craindre vos poignards.

— Soit!... acheva Vitelsbach, sois donc libre; remonte paisiblement sur la terre; mais, dans huit jours, tu trouveras l'arrêt qui te condamne, à la porte même du palais de ton empereur.

Konrad sourit avec dédain, toisa fièrement Vitelsbach, et sortit enfin du lieu de réunion, sans même presser le pas.

Une heure après, il courait, ventre à terre, sur la route de Bamberg.

L'empereur Philippe-de-Souabe habitait alors Bamberg, avec toute sa famille et toute sa cour.

L'Allemagne était assez calme depuis quelque temps, et ce prince jouissait en paix du fruit d'une bonne et sage administration.

Autour de lui, vivaient une foule de chevaliers, et c'étaient chaque jour de nouvelles fêtes et de nouveaux plaisirs. Bamberg était une ville triste par elle-même, mais la présence de la cour lui donnait un mouvement inaccoutumé ; des flots de seigneurs et de peuple circulaient à tout instant dans les rues ; on entendait le bruit des fanfares, le piaffement des chevaux, le tumulte des grandes cérémonies, et ce concert plaisait fort à Philippe, qui s'imaginait, comme tous les princes, que l'Allemagne était là où il se trouvait, et que la joie de tous ces hommes qui l'entouraient, n'était qu'un reflet de la joie qui illuminait son empire.

La princesse Irène était loin de partager la quiétude de son père, et elle ne se laissait pas enivrer par ce bruit et cet éclat, qui lui semblaient factieux.

De vagues pressentiments oppressaient son cœur.

Sa pensée inquiète cherchait vainement la cause de ce trouble qu'elle éprouvait, et elle se laissait aller parfois à des défaillances étranges, comme tous ceux que cherche le malheur.

Il y avait déjà quelques jours qu'elle n'avait vu Konrad de Hamberg parmi cette foule de courtisans qui entouraient le trône, et son regard le demandait partout. Quand elle le revit, Konrad était si pâle, il semblait tellement absorbé par des préoccupations de toutes sortes, qu'elle sentit son inquiétude s'augmenter encore.

Konrad était revenu, en effet, à la résidence impériale, et dès son

arrivée, il avait voulu pénétrer jusqu'auprès de l'empereur; mais toujours quelque circonstance lui avait fermé les portes du palais.

Cependant chaque moment de retard pouvait être fatal; il était important que l'on prît au plus tôt des mesures énergiques; la tranquillité de l'empire, la vie de l'empereur y étaient intéressées.

Mais il y a des fatalités.

Konrad ne put pénétrer jusqu'à Philippe de Souabe.

Et pourtant Philippe de Souabe, qui avait une confiance aveugle, se promenait chaque jour aux environs de Bamberg, seul, en vêtements de soie.

Il traversait souvent à pied les rues les plus fréquentées de la ville; un assassin n'avait qu'à étendre le bras, certain de toucher sa poitrine!

Konrad, lui, ne le rencontrait pas!

Et Konrad frissonnait en songeant au malheur de l'empire, tombant entre les mains sanglantes d'Othon d'Aquitaine; il songeait à la famille de son maître, à sa fille Irène. Othon, empereur, aurait-il quelque chose à refuser au comte Otto de Vitelsbach? Ce n'est pas que Konrad aimât d'amour la fille de l'empereur; il avait le respect trop profond de tout ce qui touchait au trône, pour oser jamais élever ses prétentions jusque là.

Mais Irène était douce et bonne; elle était belle, jeune; elle était femme, en un mot; et Konrad, entraîné irrésistiblement vers elle, éprouvait le besoin de la protéger et de la défendre.

Qu'allait-elle devenir, en effet, si le poignard d'un assassin ouvrait à Othon le chemin de l'empire? Konrad fermait les yeux de son esprit pour ne pas voir Vitelsbach devenir, par la violence, l'époux de la malheureuse princesse.

Cependant rien encore n'était perdu, et Konrad comptait bien ne pas perdre la première occasion qui se présenterait de parler à Philippe de Souabe, ou à Irène elle-même.

Un soir, Konrad, qui avait pris la mission de surveiller les abords du palais, et qui se multipliait pour exercer cette surveillance, Konrad errait seul dans les jardins qui entouraient la résidence impériale.

Il y avait fête au palais; mais Konrad se mêlait rarement aux courtisans, et se tenait à l'écart, observant tout ce qui se passait, et attendant l'empereur.

Les salons étaient encombrés d'hommes et de femmes, les lumières resplendissaient, une douce harmonie invitait chacun au plaisir. Konrad avait quitté le bal, et, dans l'ombre et le silence, il méditait sur les moyens de couvrir l'empereur, et de le protéger contre les audacieuses tentatives que préparait sans doute l'association des francs-juges.

Il y avait déjà longtemps qu'il était là caché, dans un bouquet d'arbres touffus, quand il crut entendre remuer à ses côtés.

Il remarqua bientôt après des hommes qui vinrent s'arrêter à deux pas de lui, derrière une muraille de verdure.

— Et cette chambre dont vous parlez, dit le premier, vous m'assurez que l'empereur y viendra?

— Je vous l'affirme, répondit le second.

— Et comment ferai-je pour pénétrer sans être aperçu, au milieu de cette cohue qui se presse de toutes parts?

— Je vous conduirai.

— Êtes-vous déjà entré au palais?

— Tout à l'heure.

— Irène était là?

— Elle y était.

— C'est bien! Vous n'avez, pour votre part, oublié aucune des recommandations qui vous ont été faites?

— Aucune!

— Vous serez dans une heure à l'auberge des Trois-Piliers, sur la route d'Erfurth.

— J'y serai.

— Allez donc!... Prenez ceci, et que Dieu nous protège

Que Dieu vous protège!

C'était toujours le dernier mot des francs-associés entre eux.

Konrad retenait son souffle pour écouter mieux.

L'homme qui venait de parler remit à son compagnon un parchemin, qu'il tira de dessous son manteau.

Puis ils reprirent leur marche vers le palais, dont ils paraissaient connaître à fond tous les détours.

Konrad n'avait pas quitté sa place; mais dès les premières paroles des deux hommes, il les avait reconnus tous deux. L'un était un des saints juges du *Tribunal secret* d'Erfurth.

L'autre était le comte Otto de Vitelsbach, lui-même. Le cœur de Konrad battait avec force.

Sa première idée fut de les attaquer, de les arrêter, de les mettre, enfin, dans l'impossibilité d'exécuter leur ténébreux complot; mais il n'y avait personne là qui pût le seconder, et il craignait de succomber, sans avoir sauvé ou prévenu l'empereur.

Ils étaient armés jusqu'aux dents, et il n'avait que sa frêle épée de parade.

Dès que les deux hommes eurent disparu, il se précipita vers le palais, et y entra, cherchant partout l'empereur, ou Papenheim, maréchal héréditaire et grand-prévôt de l'Allemagne. Mais l'empereur venait de s'éloigner, et il avait emmené avec lui son grand-prévôt.

Konrad se désespérait.

Ce n'était pas un héros de roman que ce Konrad.— Si nous l'avions fait à notre guise, nous l'eussions fait un peu moins niais.

Mais l'histoire est là.

Prenons le Konrad naïf, brave, bel homme et un peu jobard que l'histoire nous donne.

Donc Konrad se désespérait. C'était le fort de son rôle.

Tout en se désespérant, cependant, il cherchait.

C'était maintenant, surtout, que tout retard pouvait être fatal; dans un instant, peut-être, il serait trop tard pour préserver l'empereur!

Konrad courait comme un insensé à travers les salons encombrés, sans savoir précisément où il allait, demandant partout l'empereur, qu'il ne trouvait pas, et ne rencontrant partout que des indifférents qui songeaient à toute autre chose qu'à l'Allemagne.

Enfin, il arriva dans un dernier salon, caché par de somptueuses portières, et dans lequel des lampes d'albâtre répandaient une lumière vague et douteuse.

Dès qu'il y eut pénétré, il poussa un cri de joie et s'arrêta.

Irène était dans ce salon, et elle y était seule.

— Madame! madame! cria Konrad, dès qu'il l'eut aperçue, il n'y a pas un instant à perdre... un grand danger menace l'empereur... il y va de ses jours... où est-il?

Irène avait relevé le front au son de cette voix aimée : elle regarda Konrad, et lui sourit.

Peut-être qu'à cette heure même, où Konrad apparaissait, Irène songeait à Konrad.

— L'empereur ne court aucun danger dans ce moment, répondit-elle; l'empereur est là, et il y est avec monseigneur Papenheim.

En parlant ainsi, Irène désignait une porte qui était à sa droite.

— Et il n'y a pas d'autre issue? demanda Konrad.

— Aucune autre.

— Et vous êtes sûre du grand-prévôt?...

Irène répondit à cette question par un franc et joyeux éclat de rire, devant lequel Konrad demeura interdit.

Il reprit presque aussitôt :

— Écoutez-moi, madame, dit-il d'un ton grave, écoutez-moi sérieusement, et comme la révélation que j'ai à vous faire mérite d'être entendue...

Tout à l'heure, là, dans le jardin du palais, j'étais seul, et j'ai entendu deux hommes, deux hommes que je connais, et qui sont capables de tout, conjurer la mort de l'empereur.

Ces deux hommes appartiennent à l'association des *Francs-Juges*, et ils ont juré qu'avant une heure l'empereur ne serait plus.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Irène parut se recueillir; puis elle reprit :

— Je répondrai sérieusement à votre révélation, seigneur de Hamberg, dit-elle, et comme le mérite le dévouement que vous portez à mon père, et dont je vous remercie pour lui : l'empereur est dans ce moment dans le salon contigu; il n'y a à ce salon d'autre issue que celle-ci, et si l'assassin se présente dans cette chambre, je sais, sire de Hamberg, que vous ne lui laisserez pas le temps d'arriver près de mon père.

— Mais alors, répartit Konrad, après quelques secondes d'hésitation, et avec un rayon dans les yeux, vous m'autorisez donc à rester ici ?

Nous vous avons dit que ce chevalier Konrad était souverainement naïf.

— Sans doute... répliqua Irène doucement.

— Jusqu'à la fin du bal ?

— N'y va-t-il pas du salut de l'empire? répondit Irène avec un sourire plein de finesse et de bonté.

Car la finesse des petites princesses est aussi proverbiale que la naïveté des preux chevaliers.

Une émotion inconnue sillonna le cœur de Konrad, et son âme tout entière tressaillit.

Il ne savait que penser.

Le regard d'Irène était si doux ! sa voix avait des inflexions charmantes...

Il ne savait que penser.

Ce fut la princesse Irène qui rompit le silence.

— Vous connaissez donc des francs-juges ? demanda-t-elle avec une petite moue qui disait toute sa frayeur.

— J'ai fait partie de l'institution, répondit Konrad.

— On dit, cependant, que les francs-juges sont les ennemis de mon père...

— Et l'on ne se trompe pas; c'est cette raison qui m'a fait rompre violemment les liens qui m'attachaient à ces hommes.

— Et sont-ils nombreux?

— Ils l'étaient.

— Et qui donc a pu en diminuer le nombre?

— La sagesse de l'empereur et la bonté de sa fille.

— Comment! j'y suis aussi pour quelque chose?

— Oui, vous, madame, vous, que Dieu semble avoir placée à côté du trône pour être l'ange de la réconciliation. Toute l'Allemagne vous a vue, et toute l'Allemagne vous aime; et, je puis bien vous le dire, à part quelques insensés, comme Vitelsbach, je gage qu'il suffirait d'un seul de vos regards pour désarmer bien des rebelles.

Tout naïf qu'il était, ce petit Konrad plaça adroitement ce mot contre Vitelsbach.

Un nouveau silence succéda à ces paroles.

Irène avait laissé tomber sa tête dans ses mains, elle la releva tout à coup avec vivacité.

— Konrad, dit-elle d'une voix rapide et émue, ne venez-vous point de prononcer le nom de Vitelsbach?

— Vitelsbach est le grand-maître de l'association.

Irène pâlit et trembla sur son siége.

— Lui! murmura-t-elle.

— Qu'avez-vous? madame, s'écria Konrad effrayé.

— Oh! vous avez raison! vous avez raison, poursuivit Irène.

Les jours de l'empereur sont en danger... car cet homme est son plus implacable ennemi.

— D'où le savez-vous?

— Il y a longtemps déjà que je le sais!... Ce Vitelsbach a fait demander ma main.

— Est-ce possible?

— Lui, grand-maître des francs-juges! répétait Irène absorbée.

— Ah! s'écria Konrad, je me demandais pourquoi je le haïssais!

Cette dernière parole était échappée à Konrad; c'était presque un aveu.

Il attendit en tremblant et en baissant la tête la colère d'Irène.

Mais Irène ne se fâcha pas.

Pendant une grande heure, ils demeurèrent ainsi ensemble, devisant de mille choses, prenant mille résolutions impossibles, et toujours revenant, quoi qu'ils fissent, aux sentiments qu'ils éprouvaient et qui emplissaient leur cœur et leur pensée. Konrad se sentait aimé, et cette assurance jetait dans son cœur une joie incomparable; de son côté, Irène était joyeuse du bonheur de son chevalier.

Irène n'avait rien avoué à Konrad, Konrad avait caché son amour à Irène, et tous les deux savaient qu'ils s'aimaient.

Konrad sortit, enfin, parce qu'Irène lui dit:

— Mon père va regagner ses appartements.

Chose étrange! Konrad craignait maintenant la vue de l'empereur.

Quand il descendit dans les jardins du palais, le jour commençait à poindre à l'horizon; l'air frais du matin le frappa au visage, et cette sensation toute extérieure le ramena instantanément à la réalité de sa position. Il se rappela les deux hommes qu'il avait rencontrés la veille en cet endroit même, et songea au danger permanent qu'allait courir son maître, son maître qui lui était à présent mille fois plus cher: le père d'Irène!

Il n'osait pas s'éloigner.

Cependant, la foule s'était écoulée depuis longtemps, il n'y avait plus, de loin en loin, que quelques rares sentinelles : sa présence pouvait paraître étrange, à une pareille heure de la nuit, et quand il n'avait aucune raison plausible à alléguer.

Il quitta à regret les jardins, franchit la grille, et arriva enfin sur la place extérieure.

Un morne silence régnait de toutes parts.

Konrad pensait à Irène, Irène qui l'aimait, Irène qui était pure et candide comme un ange du ciel.

Avant de s'éloigner, il se retourna pour embrasser encore d'un dernier regard cette habitation qui était la sienne...

Mais quelle fut sa surprise, quand il aperçut, suspendu à la grille du château, un écriteau qu'il n'y avait point vu en passant.

Il s'approcha et lut :

« A toi, Konrad, chevalier, seigneur de Hamberg, le *Tribunal*
« *secret* d'Erfurth!... les formes de la justice fraternelle seront
« abrégées, et tu mourras avant huit jours. »

Au bas était le sceau mystérieux, figurant une corde et un poignard.

Konrad avait reconnu l'écriture du comte Otto de Vitelsbach.

Il tressaillit violemment et, par instinct, il porta la main à la poignée de son épée, qu'il dégaîna.

Il était temps.

Deux hommes masqués venaient à lui, vêtus du costume de franc-juge.

L'un portait un énorme bâton de voyage.

L'autre portait une épée.

Konrad voulut les tenir à distance de son épée ; ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

— Konrad de Hamberg, dit alors l'un d'eux, l'empereur Othon te pardonne, à condition que tu reviendras à l'association ; l'empereur

t'a en grande estime, et il nous envoie vers toi te conjurer une dernière fois de revenir vers les frères; Konrad, le veux-tu?...

— Il n'y a pas d'empereur Othon, répondit Konrad; — je ne connais que l'empereur Philippe!

— Prends garde! prononça l'autre franc-juge d'un ton rude.

Pour toute réponse, Konrad fouetta l'air de son épée impatiente, et tenta de se frayer un passage. Mais celui qui avait parlé le dernier, l'homme au bâton de voyage, en asséna un coup vigoureux sur l'épée du jeune chevalier dont il brisa la pointe.

Le combat commença aussitôt.

Les chances étaient déjà trop inégales, cependant Konrad se rua sur son adversaire avec une fureur qui croissait à chaque instant.

Il n'ignorait pas que c'était pour lui une question de vie ou de mort immédiate, que les assassins ne lui feraient aucun quartier.

Et il voulait vivre, maintenant qu'il se savait aimé, aimé par la fille de l'empereur!...

Le combat dura longtemps.

Celui des francs-juges qui portait l'épée semblait se jouer des efforts de Konrad. Il attendait, impassible et froid, que la fatigue lui vînt.

Il parait tous les coups que lui portait Konrad avec une adresse merveilleuse, et, à diverses reprises déjà, il lui avait fait des blessures d'où le sang s'échappait avec abondance. Konrad continuait la lutte vaillamment; il ne voyait pas son sang couler.

Enfin, à un moment où, las et désespéré, il sentait la fatigue briser sa main, il s'élança sur son adversaire.

L'homme au bâton guettait cet instant.

Il jeta son arme dans les jambes du jeune chevalier, qui trébucha et tomba.

— Au nom du comte Otto, prononça le premier franc-juge, en lui plongeant son épée dans le cœur.

— Irène! Irène!... murmura Konrad de Hamberg en mourant.

Et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

Les deux francs-juges avaient disparu.

Le lendemain, toute la ville de Bamberg apprit que le jeune Konrad, dernier rejeton d'une race illustre, avait été assassiné.

Et chacun put aller voir et reconnaître le poignard de l'association des Francs-Juges, que l'on avait oublié à dessein dans le sang.

A côté de l'endroit où il était tombé, les assassins avaient cloué un second écriteau sur lequel était gravés ces mots :

« Ici est tombé, sous le poignard d'un franc-juge, Konrad de Hamberg, lâche et parjure.

Irène pleura publiquement la mort de son amant, et demanda à son père l'autorisation de se retirer dans un couvent. Cette autorisation lui fut accordée.

On dit que dans la cellule choisie par la fille de l'empereur, entre le prie-Dieu d'ébène et la couche modeste où gémissait son insomnie, il y avait un coffre noir, comme le prie-Dieu, mais fermé par une clef d'or.

On dit que, tous les soirs, Irène ouvrait ce coffre et restait de longues heures en larmes et en prières.

Ce coffre noir, à clef d'or, contenait le corps embaumé du chevalier Konrad...

Cet événement, en jetant la consternation et la stupeur, non-seulement dans Bamberg même, mais encore dans toute l'Allemagne, fit ouvrir les yeux de Philippe de Souabe et lui inspira la pensée de prendre immédiatement des mesures énergiques contre cette redoutable association, qui osait si ouvertement braver sa puissance et n'hésitait pas à choisir ses victimes jusqu'aux pieds du trône.

Il envoya des troupes dans les environs d'Erfurth, à Bade, partout; mais de tous côtés les francs-juges avaient disparu, et on n'en put saisir aucun.

Deux semaines se passèrent ainsi, et, pendant ces deux semaines, chaque jour le bruit d'un nouveau meurtre arrivait jusqu'à Bamberg; partout où l'empereur avait un ami dévoué, cet ami disparaissait.

Et pour qu'on ne doutât point de la main qui avait frappé, pour que le soupçon n'allât point s'égarer, toujours on retrouvait dans la poitrine de la victime le poignard d'un franc-juge.

Une terreur mystérieuse commençait a se répandre de toutes parts.

On n'osait plus s'avouer le partisan de Philippe, car personne n'ignorait que c'était là le crime puni de mort.

Et toutes les bouches répétaient à voix basse le nom du comte Otto de Vitelsbach, aussi redoutable que le nom de l'ange exterminateur des derniers jours.

On fuyait avec soin toute occasion de se trouver seul la nuit dans les rues de Bamberg.

Papenheim, le maréchal-héréditaire et grand-prévôt de l'Allemagne, hésitait maintenant à faire poursuivre les coupables, et Philippe lui-même se laissait gagner peu à peu par une épouvante sans nom.

Il regardait, en pâlissant, les rangs s'éclaircir autour de lui.

Que pouvait-il faire contre cet infernal poignard?

Vitelsbach! c'était Vitelsbach qui dirigeait ce poignard.

Mais où était Vitelsbach?

Philippe en fut bientôt à se demander si, parmi ses courtisans mêmes, il ne s'était pas glissé quelque traître...

En quelques mois, il vieillit de dix ans.

Cette existence ne pouvait pas durer de la sorte, Philippe résolut de quitter Bamberg et de se rendre à Aix-la-Chapelle. Il espérait qu'ayant moins de contact avec le peuple même, il serait moins en évidence, et, par conséquent, aurait moins à redouter une fin violente.

C'était le 23 juin 1208, on savait dans Bamberg que l'empereur devait partir pour Aix-la-Chapelle, et chacun s'apprêtait à l'accompagner de ses acclamations et de ses noëls.

Au résultat, Philippe de Souabe était aimé dans Bamberg : il avait fait bon nombre d'heureux autour de lui, et toute la ville reconnaissante afflua de bonne heure devant le palais du prince, pour le saluer à son passage.

Des hommes d'armes, des hérauts faisaient incessamment la voie, pour laisser la route libre, car l'on assurait que Philippe de Souabe traverserait la ville à pied, et ne prendrait sa monture qu'aux portes mêmes de l'enceinte.

Deux heures environ se passèrent ainsi, pendant lesquelles le tumulte augmenta encore, si bien que lorsqu'on annonça le prince, une grande confusion se répandit de toutes parts, et les hommes postés sur la place, pour y conserver l'ordre, eurent beaucoup de peine à contenir le peuple.

Une cause étrangère occasionnait bien certainement ce mouvement inaccoutumé, irrespectueux, mais nul n'eût pu dire d'où il provenait.

Seulement, çà et là, on remarquait à de certains moments, dans la foule, quelques hommes à figure sinistre, qui allaient et venaient, échangeaient parfois un signe convenu, et faisaient tout ce qui leur était possible, pour se placer sur le passage même de Philippe.

L'empereur avançait doucement, recueillant de toutes parts l'expression enthousiaste et spontanée du dévouement populaire.

Il était heureux, car la joie du peuple doit être la plus douce satisfaction des princes, et jamais joie plus franche n'avait éclaté sur le passage d'aucun empereur!... Le beau soleil de juin brillait au ciel; toutes les voix de la nature semblaient elles-mêmes chanter et glorifier le souverain...

Tout à coup un tumulte effroyable se fit sur la place.

Toute cette foule, naguère si calme, se souleva comme une mer en fureur, et des cris de détresse s'élevèrent de tous côtés.

Chacun courait, sans savoir où il allait, tous parlaient d'un malheur sans égal, et nul ne connaissait ce malheur.

Bientôt cependant on apprit la vérité, et la nouvelle se répandit avec la rapidité de l'étincelle électrique à tous les coins de Bamberg, à tous les coins de l'empire!

L'empereur avait été assassiné!

On racontait qu'au moment où Philippe de Souabe s'avançait, ému de tous ces témoignages de sympathies, un homme masqué était tout à coup sorti des rangs, s'était précipité sur lui.

Cet homme l'avait frappé de son poignard.

Puis, le crime une fois consommé, il avait tenté de fuir.

Mais Papenheim, le grand-prévôt, s'était élancé à sa poursuite, l'avait atteint presqu'aussitôt, et devant le peuple entier il avait arraché le masque qui couvrait son visage.

Un cri était sorti en même temps de toutes les poitrines : — l'assassin était le comte Otto de Vitelsbach.

Cette fois le grand-maître de l'association des francs-juges n'avait point voulu laisser à un membre subalterne l'honneur insigne de frapper une victime impériale!

Cependant l'exaspération succéda bientôt à la stupeur.

De tous côtés on criait par la ville :

A mort! à mort Vitelsbach!...

A mort les francs-juges!...

Mais le grand-prévôt ne voulait point de cette justice d'occasion. Il prétendait que le châtiment de Vitelsbach fût exemplaire.

Vitelsbach fut jeté dans un cachot.

Le peuple en fut pour ses cris.

On ne lui donna pas le corps de Vitelsbach.

Mais le peuple ne perdit rien pour attendre.

Les luttes pour l'empire recommencèrent aussitôt, et plus acharnées que jamais ; des troupes de partisans se remirent en campagne,

profitant de ces instants de troubles pour dévaster, incendier et piller.

De leur côté les francs-juges mirent en mouvement leurs mille moyens d'action pour terrifier les geôliers et délivrer leur grand-maître.

Mais tout fut inutile, Papenheim garda son prisonnier jusqu'au moment où il le livra à la justice régulière.

Vitelsbach périt quelques mois après sur la place de Bamberg.

Il eut la tête tranchée à l'endroit même où il avait commis son crime.

Othon-le-Superbe était alors empereur, il avait succédé à Philippe, assassiné, et s'était empressé, une fois sur le trône, d'oublier les amis un peu suspects qu'il avait rencontrés dans les souterrains d'Erfurth.

Nous sommes désespérés de dire qu'Othon-le-Superbe épousa la blonde et charmante Irène, fille de Philippe de Souabe, — et que la douce princesse laissa sans doute dans sa cellule le coffre noir, à clef d'or, où était le corps embaumé de Conrad de Hamberg.

Ainsi finissent les romans de l'histoire!

Quant à Othon de Saxe, une fois sur le trône, il porta de rudes coups à l'association des francs-juges.

Rien de tel qu'un conspirateur couronné pour traquer les conspirations.

Voyez (sans comparaison) Vidocq devenu agent de police!

Comme il dépistait ses anciens camarades!

Othon-le-Superbe fit disparaître les plus dangereux parmi les francs-juges, donna des emplois publics à quelques-uns, ôta, en un mot, à l'institution toute sa force, en la privant de ses membres les plus audacieux et les plus intelligents.

L'association eut beaucoup de peine à se remettre de ce coup, et Othon eut un règne assez tranquille sous ce rapport.

Il n'en fut pas de même de ses successeurs, ainsi que nous le verrons par la suite de cette histoire.

Les empereurs, en effet, ne faisaient que passer ; l'institution, au contraire, était permanente, et sous quelque règne que ce soit, il y a toujours assez de mécontents pour fournir des hommes à une révolution.

L'association avait cet immense avantage, que les traditions s'y transmettaient sans solution de continuité, et formaient un corps de doctrine dont chacun pouvait profiter. Nous allons revoir incontinent les francs-juges à l'œuvre, et, cette fois, ce n'est plus avec le poignard qu'ils agiront, mais bien avec l'épée.

Ce ne sera plus un membre isolé de l'association qui se travestira en assassin, c'est un corps politique tout entier que nous allons voir sortir de dessous terre, et monter jusque sur le trône même.

CHAPITRE IV.

Troubles universels en Europe à la fin du XIVe siècle. — Charles IV et la Bulle d'or. — Élection de Wenceslas IV. — Manœuvres électorales. — Folies et débauches du jeune empereur. — Tribunal secret d'étudiants dans l'université de Prague. — Une poignée de verges. — Premières menées de Robert, comte palatin. — Captivité de Wenceslas. — Dévoûment de sa maîtresse Elfride. — Évasion. — Wenceslas remonte sur le trône. — Tribunal secret présidé par le comte palatin. — Condamnation de Wenceslas. — Trois diètes. — Fin de Wenceslas et de Robert, comte palatin.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas l'institution des francs-juges, et d'en décrire toutes les phases diverses.

Ce n'est point, encore une fois, l'histoire des sociétés secrètes que ous écrivons, mais bien l'histoire des *Tribunaux secrets*.

Dans chacune des associations, dont nous entretiendrons le lecteur, c'est le drame que nous chercherons à lui montrer, le drame, avec sa couleur, son allure spéciale, le drame avec ses péripéties pittoresques, ses dénouements sanglants.

Les francs-juges ont assez agi dans le moyen-âge, pour offrir à l'histoire une vaste carrière, et nous n'avons qu'à choisir parmi tous ces faits importants auxquels ils se sont mêlés.

A diverses époques, du reste, le désordre s'introduisit au sein de la société, et elle se mit, tantôt au service des Guelfes, tantôt au service des Gibelins.

Tout le temps qu'ont duré les hostilités entre les Guelfes et les Gibelins, les francs-juges furent, pour ainsi dire, entre les mains de l'une de ces deux puissantes maisons un instrument soumis et aveugle.

Nous n'avons pas une telle sympathie pour la vie des caves et les mœurs des associations souterraines que nous veuillions réhabiliter les francs-juges, encore moins excuser les meurtres commis par les membres de leur association.

Toutefois, il faut bien dire que ces meurtres ont été commis, pour la plupart, dans les époques transitoires et par des hommes de parti qui, peut-être même, n'étaient pas toujours membres de l'association.

Dans ces temps de désordre, il a bien pu arriver, en effet, qu'en dehors du tribunal secret, des hommes complétement étrangers à la société, aient donné, à la satisfaction de leur vengeance personnelle, la couleur d'un assassinat juridique.

Il était facile d'emprunter, en passant, à la société ses formes, ses usages et son costume.

Et il y avait à cela un grand profit.

Quand un meurtre était commis au nom de la société des francs-juges, ce qui se trouvait suffisamment indiqué par le poignard que l'assassin laissait sur le théâtre du crime, nul, comme nous l'avons vu, ne s'avisait de rechercher le coupable, et une sorte d'impunité couvrait ainsi ce dernier.

Ce privilége a dû tenter beaucoup de monde, et, plus d'une fois, sans doute, le nom de la victime, que l'on trouvait frappée à mort, a manqué sur le ***livre de sang.***

Lorsque les divisions intestines se furent apaisées, la société tenta vraisemblablement de rentrer dans une voie régulière et de revenir aux simples traditions du passé. Mais cela ne lui fut pas aussi facile qu'elle l'avait pu espérer.

Une foule d'inconnus s'étaient frauduleusement introduits dans l'ordre sans avoir été préalablement soumis aux épreuves de rigueur.

La perturbation se mit dans tous les rangs, et une véritable anarchie mêla et confondit toutes les positions.

Cependant la société vécut ainsi longtemps encore, continuant ses cérémonies et renouvelant de temps en temps ses exécutions.

Nous allons la voir même assez puissante, du quatorzième au quinzième siècle, pour imposer sa volonté souveraine à l'empire d'Allemagne et se substituer violemment à l'autorité régulière.

La fin du quatorzième siècle semble avoir été marquée d'un sceau fatal.

La perturbation était partout : en France, en Angleterre, en Italie, dans toute l'Europe enfin la guerre est déclarée à l'autorité constituée, et l'on ne rencontre de tous côtés que des partis acharnés qui se disputent le pouvoir.

En France, c'est l'époque des Armagnacs et des Bourguignons; en Angleterre, c'est la révolution de la Rose Rouge. Richard II est déposé par le Parlement, et Henri IV, qui lui succède, le fait étrangler dans sa prison.

Le pape lui-même, assiégé dans Avignon par Jean de Mingret, dit Boucicaut, est blessé par un de ses hommes d'armes.

L'Allemagne n'avait pas été à l'abri de toutes ces secousses, de toutes ces révolutions. Cependant elle était bien moins agitée, et l'on ne devait pas penser que le calme qui régnait alors dût être prochainement troublé : le dernier empereur Charles IV avait récem-

ment promulgué la *bulle d'or,* que l'on peut considérer comme base de la Constitution germanique.

Elle est appelée *bulle d'or* à cause du sceau d'or que l'on nommait *bulla* dans la basse latinité.

C'est pour cette même raison que les édits des papes sont ordinairement appelés bulles.

Le style de cette Charte a un caractère étrange et se ressent de la barbarie du siècle dans lequel elle fut publiée.

On commence par y apostropher les sept péchés mortels; on finit par y prouver la nécessité de SEPT électeurs par le chandelier à SEPT branches de l'Apocalypse (Révélation de saint Jean).

Disons en quelques mots en quoi consiste la *bulle d'or* promulguée par l'empereur Charles IV.

Par cette loi fondamentale :

1° Le nombre des électeurs est fixé à sept;

2° On assigne à chacun d'eux une charge à la couronne;

3° On règle le cérémonial de l'élection et du couronnement;

4° On établit des vicariats;

5° Les électorats sont déclarés indivisibles;

6° On confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté appelée souveraineté territoriale;

7° Le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers.

En tout sept articles, de même que le chandelier de l'Apocalypse avait sept branches.

Cette loi bizarre, qui est restée loi d'empire, conservée à Francfort et écrite sur du vélin très-beau en très-mauvais latin, avec un grand sceau ou bulle d'or en bas, fut faite en présence et du consentement de tous les princes, des abbés et même des députés des villes impériales qui, pour la première fois, assistèrent à ces assemblées de la nation teutonique.

Pour donner, en passant, une idée du faste qui accompagna la

promulgation de la *bulle d'or* et du caractère des cérémonies qui eurent lieu à ce sujet, il nous suffira de dire que le duc de Luxembourg, neveu de l'empereur, servait d'échanson à ce dernier; que le duc de Saxe, comme grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger.

L'électeur de Brandebourg donnait à laver à l'empereur et à l'impératrice, et le comte palatin posait les plats sur la table.

Charles IV fut, au surplus, un prince qui donna au trône un vif éclat, et ne se fit pas faute de prendre dans le trésor public l'argent qui lui manquait pour soutenir le luxe qu'il entretint pendant tout son règne.

L'Allemagne était alors en pleine féodalité, comme la plupart des pays de l'Europe.

L'empereur était souverain, mais à la condition de protéger ses sujets contre les envahissements que se permettaient incessamment les comtes, barons, seigneurs qui possédaient quelques apanages dans la circonscription de son empire.

Cette situation a été la cause des nombreuses luttes intestines dont le moyen-âge nous a offert le spectacle.

Tantôt ce sont les seigneurs qui protégent le paysan contre l'empereur, tantôt c'est l'empereur lui-même qui défend le peuple contre les seigneurs.

Goëtz de Berlichingen, cet admirable drame de Gœthe, nous présente une des peintures les plus saisissantes, les plus réelles de l'état de l'Allemagne à cette époque.

La vie civile n'existe pas encore, il n'est pas question de la vie politique; tout est donné au hasard, rien au droit, à la justice, à la loi.

Tout ce que les rois ou les empereurs ont tenté au moyen-âge, soit pour élargir les constitutions existantes, soit pour établir des institutions plus libérales, a été presque toujours obstinément repoussé par les seigneurs feudataires.

Ce serait un curieux livre à faire que celui qui, prenant l'histoire du moyen-âge sous ce point de vue, analysant avec impartialité chacun des faits importants qui se sont produits, restituerait à chacun ce qui lui appartient, et rendrait à l'autorité, aux gouvernements, aux rois, enfin, la justice qui leur est due.

Mais, grand Dieu! qui donc s'occupe de dire la vérité?

Parce qu'un coquin de juge condamne le malheureux Calas, on imprime trois cents volumes de calomnies et de fadaises contre l'autorité.

Ces trois cents volumes, écrits par les sots, ont naturellement un très-grand nombre de souscripteurs.

L'affaire est faite. Tout est dit. Non-seulement le malheureux Calas meurt victime de l'injustice, mais la spéculation, cette harpie qui se nourrit de boue et d'or, vient faire orgie sur sa tombe.

La vérité!

Il s'agit bien de la vérité!

La vérité ne se vend pas.

O malheureux Calas! comme Voltaire devait rire en pleurant sur ton sort!

Au moment où nous reprenons l'histoire des francs-juges, Wenceslas IV venait de monter sur le trône, et, depuis quelque temps déjà, bon nombre de dispositions avaient été prises pour consolider le calme dont jouissait l'Allemagne.

Toutes ces tentatives dans ce sens avaient été accueillies par le peuple avec joie, par les seigneurs avec défiance.

Ces derniers formaient une ligue puissante dont le centre général était l'association des francs-juges.

Wenceslas IV était le fils de ce Charles IV dont on a répété souvent qu'il avait ruiné sa maison pour arriver à l'empire, et l'empire pour relever sa maison.

Fils aîné de ce monarque ambitieux et magnifique, Wenceslas

porta dès son enfance le titre de marquis de Brandebourg, que, dans la suite, il céda à son frère puîné Sigismond.

A l'âge de dix-sept ans, il avait été présenté par son père à la candidature de l'empire. Un manifeste avait paru à cette époque, manifeste longuement élaboré; mais les raisons sur lesquelles l'empereur s'appuyait pour appeler le choix des électeurs sur son fils ne valurent pas les cent mille florins qu'il leur promit.

Wenceslas fut donc choisi et proclamé, dans une diète tenue d'abord à Reutz, et ensuite transportée à Francfort, roi des Romains, ce qui était alors synonyme d'héritier présomptif de l'empire.

Mais, comme quelques difficultés pouvaient surgir de la part de Rome, le jeune roi, par ordre de son père, fit hommage de sa couronne au souverain pontife, et lui envoya des ambassadeurs chargés de pleins pouvoirs pour offrir, discuter, promettre et faire tout ce qui serait nécessaire pour son intronisation ultérieure.

Cette conduite indisposa violemment les grands d'Allemagne, qui, généralement, n'aimaient guère la cour de Rome.

D'autre part, le pape se pressa peu de se concerter avec l'ambassadeur du jeune roi.

Cependant, rien ne s'opposa à l'accomplissement de ses vues; et, quelque temps après, en 1378, Charles IV étant mort au retour d'un voyage en Brabant et en France, voyage dans lequel son fils l'avait suivi, celui-ci hérita non-seulement du diadème légalement héréditaire de Bohême, mais encore du trône électif de l'empire.

Conformément aux dernières intentions de son père, il donna aussitôt le marquisat de Brandebourg à Sigismond, son frère puîné; et au cadet Jean, la Lusace, avec les duchés de Swienitz et de Gorlitz.

Le nouvel empereur apporta d'abord aux affaires publiques beaucoup d'attention et manifesta les desseins et les vues les plus sages.

Il diminua les impôts, défendit d'en ajouter de nouveaux sans le consentement des États, promit d'obéir aux constitutions de l'empire.

ta au commerce une partie de ses entraves, et convoqua à Nuremberg une diète, qu'ensuite il transféra à Francfort.

On espéra un instant voir renaître les beaux jours de Henri VII.

Mais bientôt l'illusion s'évanouit à l'aspect de mille actes de faiblesse, d'avarice, de versatilité, de barbarie et de débauche.

Le jeune empereur Wenceslas avait nommé vicaire du royaume d'Italie, Josse, marquis de Moravie, avec injonction formelle d'examiner l'élection des deux papes qui, nommés en même temps, se disputaient le siége de saint Pierre.

Bertrand de Théflis, qui fit cet examen à la place de Josse, n'osa décider, et les renseignements qu'il avait recueillis furent soumis à la diète.

Là, une grande contestation s'éleva, et tel fut le peu de force et d'ascendant de Wenceslas, que la question, de plus en plus indécise, ne fut pas même tranchée par son jugement; tandis qu'il embrassait en effet l'obéissance d'Urbain VI, les évêques de Bavière, d'Autriche et de Lorraine se rangèrent du côté de Clément VII.

Bien plus, les deux papes soutinrent leur querelle par la voie des armes, et Clément, repoussé, alla siéger dans Avignon, tandis que son rival régnait en Italie.

C'est ainsi que commença le grand schisme d'Occident, qui dura quarante ans, et ne fut terminé que par l'autorité du concile de Constance.

Peu après, Wenceslas donna une autre preuve d'impéritie et de légèreté, en confirmant une des extorsions les plus condamnables des grands feudataires sur l'empire.

Charles IV, son père, après avoir acheté la voix des électeurs, pour le faire élire roi des Romains, s'était trouvé hors d'état de payer les cent mille florins promis à chacun d'eux, et pour se soustraire à leurs importunités, il leur avait cédé plusieurs des revenus de l'empire, tels que des droits de consommation ou de douane; des forts, des villes, des châteaux, ce qui, du vivant de ce défunt empereur.

avait fait dire qu'il arrachait bien des plumes à l'aigle germanique.

Wenceslas, par lettres confirmatives de 1379, consentit à ce que désormais ces domaines, ces droits et ces revenus ne pussent être revendiqués, et sanctionna à perpétuité des usurpations scandaleuses, fondées sur le trafic des consciences, qui tendaient directement à rendre les vassaux indépendants du suzerain.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, car l'opposition aristocratique, vieille comme l'autorité elle-même, a commencé bien avant l'opposition bourgeoise, qui est antérieure à l'opposition démocratique.

Elle ouvrit la première, cette opposition égoïste et impie, les portes fatales de l'ère des révolutions.

La bourgeoisie mit son pied plat dans l'entre-bâillement, pour empêcher la porte de se refermer.

Puis le peuple vint, qui fit sauter nobles et bourgeois par la fenêtre.

Jusque là, rien de mieux, mais le peuple y jeta aussi l'autorité, de sorte qu'il mourut de faim...

Cependant la peste ravageait la Bohême. Wenceslas se hâta de s'éloigner de l'Allemagne orientale, et de se retirer à Aix-la-Chapelle. C'est là qu'il acheva de se corrompre, et qu'il donna, pour la première fois, un plein essor à son goût pour les folies prodigues, les longs festins et la volupté.

Il enrichit de vils favoris, affecta le mépris et l'ingratitude à l'égard des ministres qui voulaient le ramener à lui-même, et abandonna complétement les affaires.

Dès lors, le désordre et la confusion régnèrent partout.

Des hordes de brigands infestèrent les provinces et les mirent à contribution. De leur côté, les seigneurs se rendirent indépendants dans leurs terres, ou se coalisèrent, sans attendre, et sans même demander l'autorisation impériale, contre les dévastateurs universels.

Les villes de la Souabe formèrent une confédération pour garantir leur territoire du pillage.

L'empire s'en allait par morceaux, comme la glace d'un grand fleuve qui craque et se divise au dégel.

Rien n'ouvrait les yeux à Wenceslas!

Revenu dans son royaume, il y afficha le même luxe et la même mollesse.

L'archevêque de Prague, ayant osé hasarder un avis au nom de toute la Bohême, il lui défendit de sortir de son palais; la clameur publique ne fit que l'aigrir davantage, et bientôt son humeur devint tellement atrabilaire et sombre, qu'un grand nombre de seigneurs désertèrent sa cour, et se renfermèrent dans leurs châteaux.

Irrité de cet abandon, il eut recours à la force pour faire cesser ces hostilités passives, et appela des espèces de compagnies franches, nommées les *tard-venus* et les *lieufards*.

Ceux-ci, brigands sans foi et sans honneur, accoururent plutôt pour piller le pays que pour rétablir l'ordre; et en effet, quand ils eurent dévasté la Bohême, ils passèrent en Hongrie.

Telle était la situation de Wenceslas et de l'Allemagne, vers l'année 1384; Wenceslas était né en 1359, il avait donc à cette époque vingt-cinq ans.

On est forcé de reconnaître qu'il ne possédait ni le caractère, ni la moralité que les affaires de son pays eussent réclamés du prince.

Ce n'était pas seulement la faiblesse, l'incertitude, l'absence d'énergie que l'on pouvait reprocher au jeune empereur, c'étaient encore toutes sortes de viles passions qui le dégradaient, le déconsidéraient, le rabaissaient aux yeux mêmes de ses plus intimes serviteurs.

Wenceslas passait toutes ses journées aux bras de ses concubines, et ses nuits au milieu d'orgies sans fin, où les mœurs les plus dissolues trouvaient un digne théâtre.

Aussi, exténué de voluptés, presque toujours ivre, il laissait l'administration de l'empire aux mains de ses courtisans, et ce n'était de toutes parts qu'un cri d'indignation et de réprobation.

Quelquefois, cependant, il avait de singuliers retours de jeunesse et de grandeur.

Il y avait, à Prague, dont il avait fait sa résidence, une université fondée par l'empereur Charles IV, et qui était déjà, à cette époque, universellement célèbre.

Plus de six mille étudiants en fréquentaient, dit-on, les cours.

Les étudiants de l'Allemagne sont un peu turbulents de leur nature, et conspirateurs par tradition.

Les pipes, ces auxiliaires classiques de la conspiration tudesque, n'existaient pas alors, mais le vin du Rhin et la bière suffisaient à tourner les têtes des disputeurs scholiastes du XIVe siècle.

Les étudiants avaient eu l'audace d'instituer, à Prague même, dans une des grandes salles de l'université, une sorte de loge de *franc-juge,* et là, ils conspiraient tout à leur aise, certains d'ailleurs, que la police mal faite ne les inquiéterait pas.

C'était, à vrai dire, du courage dépensé en pure perte, si toutefois il y avait là du courage.

Mais le mystère, quelque peu dangereux, plaît aux jeunes têtes, et les étudiants de Prague se croyaient vraiment de grands terribles conspirateurs !

Ils portaient le costume de l'ordre, le large chapeau, le manteau, les gants noirs, le poignard ou l'épée.

Ils avaient un *tribunal secret*, un grand-maître redoutable, tout ce qu'il fallait, enfin, pour effrayer les vieilles femmes de Prague, et faire rêver les jeunes servantes d'auberge !...

Bons jeunes gens d'Allemagne !

Dire que ces divertissements innocents amènent parfois, selon les siècles, des coups de hache ou des coups de canon !

Si peu dangereuse qu'elle fût, cette association fut pourtant dénoncée à Wenceslas, qui promit de punir les étudiants d'une façon exemplaire.

Une nuit donc, les enfants conspirateurs étaient réunis comme d'habitude, dans la grande salle qui leur servait de caverne ; la salle était à peine éclairée, la porte était solidement barricadée.

Un orateur venait de monter à la tribune, et delà, il foudroyait Wenceslas et cette troupe abâtardie de courtisans qui l'entouraient.

Chacun écoutait en silence, et de temps en temps seulement, des cris enthousiastes de vengeance et de mort s'échappaient de ces poitrines généreuses, mais altérées.

Tout à coup un bruit formidable se fait entendre au dehors, et des coups redoublés ébranlent la porte. — On se consulte, on tremble, et en définitive on ne sait à quoi se résoudre.

— Qui est là ?... dit enfin une voix plus hardie que les autres.

— L'empereur! crie-t-on du dehors.

Et la porte tombe avec fracas sous la pression puissante des gardes du palais.

Les étudiants effrayés veulent fuir, mais toutes les issues sont gardées ; ils jettent alors leurs épées inutiles, et veulent se précipiter aux genoux de l'empereur ; mais quel est leur dépit, quelle n'est pas leur fureur, quand ils s'aperçoivent que les hommes qui accompagnent l'empereur, n'ont pour toute arme qu'une énorme poignée de verges !

Les verges même ne servirent pas.

Wenceslas paya aux conspirateurs quelques muids de piquette, et es conspirateurs burent.

Mais tout cela ne fait pas un empereur.

Wenceslas s'abrutissait tous les jours davantage. Le mécontentement allait croissant autour de lui, et la révolte qui se préparait contre son autorité prenait déjà des proportions redoutables.

Il est inutile de dire, en effet, que l'association des francs-juges avait vu accourir dans son sein tous les mécontentements, toutes les ambitions gênées ou déçues.

Il ne s'agissait plus ici d'enfants pédants à qui l'on pouvait donner le fouet.

L'association avait toujours un cadre tout prêt pour cette armée qui, périodiquement, venait chercher chez elle un centre pour les opérations souterraines. Elle étendait le cercle de son action à mesure que Wenceslas se perdait davantage...

Parmi les ambitieux, Robert, comte palatin, occupait sans contredit le premier rang.

Depuis longtemps, déjà, il avait le regard sur le trône, et ne manquait aucune occasion de s'en rapprocher, soit en attaquant l'autorité impériale, ou en la rabaissant dans la personne méprisée de Wenceslas IV ; soit en cherchant à surprendre à la faiblesse de ce dernier quelques-uns de ses priviléges, quelques-unes de ses possessions.

Le moment était on ne peut plus favorable pour frapper un dernier coup.

Robert se souvint à propos que les ducs Étienne, Frédéric et Jean de Bavière avaient eu souvent à se plaindre de l'empereur ; il exalta leur mécontentement, gourmanda leur mollesse, excita leur ambition, et les entraîna, avec lui, vers Prague.

Ils entrèrent en Bohême sans coup férir, et arrivèrent ainsi jusque sous les murs de Prague même, avant que Wenceslas eût eu le temps d'organiser une défense. Wenceslas, vaincu sans combattre, fut obligé de souscrire à toutes les conditions qu'ils lui imposèrent, et se crut même trop heureux d'en être quitte au prix de quelques concessions de priviléges.

Mais ce n'était que le prélude.

Les seigneurs coalisés furent alléchés par cette facile victoire, et résolurent d'aller plus loin dans cette voie grande ouverte de la révolte.

Plus tard, c'est-à-dire en 1388, une *grande ligue* se forma contre

l'autorité de l'empereur : toutes les villes de Souabe appellent à elles la Franconie et le contingent des places fortes des bords du Rhin.

Elles marchent contre l'empereur, qui est contraint d'accepter leur loi.

Les faits de même nature se reproduisent à chaque instant sous de règne déplorable.

Tantôt Wenceslas est jeté en prison ; et après quatre mois, il est assez heureux pour s'échapper et remonter sur le trône : d'autres fois, des mesures cruelles, sanglantes, sont réclamées impérieusement par le peuple contre la population juive qui encombre l'empire, et Wenceslas, ce prince faible et perdu, se sent tout à coup venir du cœur ; il se redresse, une fois par hasard ; il devient roi ! Il résiste avec courage, avec grandeur, à cette pensée inique, et sauve les malheureux juifs d'un massacre général.

Ce fait isolé du règne de Wenceslas, mais qui atteste une certaine hauteur d'âme, prouve ce que cet empereur aurait pu faire, s'il avait été entouré de serviteurs fidèles qui l'eussent contenu dans une voie loyale et droite.

Mais entraîné sur cette pente fatale des passions humaines, il descendit pas à pas jusqu'au dernier degré de l'échelle morale, et vit, chaque jour, l'indignation, la colère, le mépris et la haine monter davantage autour de lui !

Quand quelques députations lui étaient envoyées des divers points de l'empire, et venaient jusqu'à Prague le supplier d'aller les visiter, afin d'examiner par ses propres yeux la détresse extrême à laquelle elles étaient réduites, l'empereur se prenait à rire, haussait les épaules et demandait son plus grand verre.

— Allons !.. leur disait-il, ne suis-je plus votre souverain ? n'êtes-vous plus mes sujets ?... C'est à vous de vous déranger, si vous avez besoin de moi !...

Le mécontentement était général, et l'on cherchait impatiemment une issue à cette situation.

Sur ces entrefaites, le frère puîné de l'empereur, Sigismond, crut devoir faire quelques tentatives pour se mettre en évidence, et appeler sur lui les regards et l'attention des mécontents.

On ne demandait pas mieux que d'aller au-devant de lui : dès qu'il se montra, tous accoururent, et Wenceslas se trouva presqu'instantanément abandonné...

Son frère parut d'abord vouloir se montrer clément; il déclara qu'il ne voulait pas du trône; qu'il avait à cœur de ramener l'ordre dans l'administration du pays, de calmer les esprits, de rassurer les populations, et il voulut jurer qu'une fois cette noble tâche accomplie, il laisserait le soin du gouvernement de l'Allemagne à l'empereur légitime, c'est-à-dire à celui qui avait été choisi par les sept électeurs, et selon les prescriptions de la *bulle d'or*.

Mais ce serment on ne le lui laissa pas prononcer; on l'entoura, on le circonvint, et, enfin, il consentit à faire reléguer son frère dans une prison située sur les bords du Danube.

C'était une de ces forteresses redoutables si communes au moyen-âge, et qui, perchées sur le sommet d'un rocher à pic, ressemblaient plutôt à un nid de vautour qu'à une habitation humaine.

Le chemin qui y conduisait était rude et presque impraticable.

Ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que les chevaux du pays parvenaient à en gravir la pente rapide.

Ce chemin était taillé à vif dans le roc.

A droite et à gauche s'ouvraient des précipices dont le seul aspect suffisait à donner le vertige.

Aucune végétation ne poussait dans cet endroit; à part quelques arbustes rabougris, le sol était nu, triste, désolé.

Un ciel gris et lourd pesait incessamment au-dessus de cette for-

teresse, et ne contribuait pas peu à donner au tableau qui l'entourait, un aspect sombre et fatal.

Le rocher sur lequel cette forteresse était assise baignait ses pieds dans le Danube.

Les flancs de la montagne présentaient à l'œil de larges crevasses que les oiseaux de proie avaient choisies pour habitation ordinaire. A chaque instant on voyait tournoyer au-dessus du précipice quelqu'orfraie ou quelque grand aigle, qui bientôt effrayés par le pas sonore d'une sentinelle, se hâtaient, en poussant des cris funèbres, de regagner leur demeure solitaire.

C'est là qu'avait été relégué l'empereur d'Allemagne.

Comme si rien n'avait dû manquer à la bizarrerie de ce règne, Wenceslas, malgré ces vices honteux dont il était la proie, — et à cause peut-être de ces retours fugitifs vers le bien qui le montraient tout à coup sous un jour héroïque,—Wenceslas, malgré sa faiblesse débauchée, son insuffisance, sa cruauté même, avait su inspirer à ceux qui l'approchaient de très-près des dévoûments admirables.

Il était beau, il était jeune; il eût pu être grand puisqu'il avait ce don sans prix d'inspirer l'affection. En descendant du trône, Wenceslas avait laissé à Prague une femme, une maîtresse, qui l'avait plus aimé pour lui-même que pour son rang, et qui lui garda son amour, même après sa chute terrible.

Wenceslas avait oublié cette femme, mais elle, n'avait oublié ni les bontés, ni l'amour du prince proscrit.

Elle avait nom Elfride.

Un jour Elfride partit de Prague à pied, seule, sans guide, et se mit à la recherche de cette forteresse, où elle savait que l'empereur déchu était retenu prisonnier.

On avait tenu secret le nom de la forteresse, mais à force de patience, de recherches, de fatigues, elle apprit que cette prison

était située sur les bords du Danube. Elle n'en demanda pas davantage, et elle partit!...

Elle descendit le cours du Danube sans se décourager, et quand elle arriva au pied de la forteresse dont nous avons plus haut esquissé la silhouette, elle s'arrêta.

Un instinct secret lui avait dit que Wenceslas était là.

Et elle n'alla pas plus loin; elle se lia avec un batelier de la rive, s'installa chez lui, et se mit à examiner tous les alentours de la prison.

Au bout de quelques jours, Elfride avait vu Wenceslas.

Un mois à peine s'était écoulé qu'elle lui avait parlé.

Le plus important était fait, il ne s'agissait plus maintenant que d'organiser sa fuite et de préparer les moyens propres à assurer son évasion.

Une année se passa durant ce travail patient, sans cesse recommencé, que le moindre événement venait détruire, mais que la courageuse Elfride ne se lassait jamais de réédifier; une année pendant laquelle elle fut souvent obligée de contenir l'impatience de son amant, de rassurer ses craintes, de relever son courage...

Car elle avait du courage pour elle et du courage pour lui.

Elle ne se lassait pas.

Wenceslas ne voyait d'elle que ses sourires.

Admirable dévoûment qu'une femme seule pouvait accomplir!

Tout était préparé cependant; il ne restait plus qu'à corrompre une des sentinelles à la garde desquelles le prisonnier était confié.

C'était le point le plus difficile.

Une fausse démarche pouvait tout perdre, donner l'éveil, rendre de nouvelles tentatives à jamais impossibles.

La jeune femme eut peur; elle hésita!

Un jour pourtant, ses espérances un instant abattues se prirent à renaître, et elle pensa que le moment de la délivrance approchait enfin pour Wenceslas...

Un homme de la forteresse l'avait regardée ce jour-là, elle était

belle encore de sa beauté passée, elle pouvait séduire mieux qu'un homme d'armes.

Elle ne se demanda pas si cet homme était beau ou laid, s'il était vieux ou jeune, elle ne le vit même pas ; elle se laissa aimer, eut l'air de répondre à un amour insultant, — elle se donna, — et quelques jours après Wenceslas fuyait avec elle sur un petit batelet qu'elle avait trouvé sur la rive.

Elle laissa de l'or au soldat, de l'or au batelier, et partit pour de nouvelles destinées avec son amant, que l'espoir d'une meilleure fortune avait rajeuni et comme régénéré.

Wenceslas traversa le pays à son tour ; il promettait à Dieu que s'il retrouvait jamais son trône, il serait un grand empereur.

Elfride lui disait :

— Tu retrouveras ton trône.

Un soir que Wenceslas l'attendait, assis sur la route, elle lui apporta une épée.

Wenceslas baisa du même coup sa main et la garde de l'épée.

Une arme et la liberté ! En marche ! c'était le chemin du trône.

Wenceslas arriva ainsi à un fort situé sur les confins de la Bohême.

La garnison était composée de vingt hommes qui se rendirent à lui ; avec ces vingt hommes il marcha sur sa capitale.

Dans ces moments, on ne peut le nier, Wenceslas était un chevalier, et un homme d'un courage héroïque.

Sigismond avait quitté la Bohême pour aller combattre contre les Turcs ; Wenceslas trouva dans Prague une population hésitante, que le changement séduisait, qui oublia les orgies de son ancien maître, et se donna de nouveau à lui avec transport !... C'est ainsi que Wenceslas remonta sur le trône de son père après une dure captivité, qui n'eût fini qu'avec sa vie, sans doute, sans l'amour dévoué d'Elfride !

Que devint Elfride ?



FUITE DE WENCESLAS.

Lecteur curieux, puisqu'il n'y avait alors ni bureaux de poste, ni débits de tabac, Wenceslas ne put rien pour elle.

L'histoire prétend qu'Elfride avait des mœurs assez délabrées. Elle continua ses petites affaires, et l'aventure de la forteresse la mit tellement à la mode, que le petit-fils du troubadour Blondel (lequel Blondel avait rendu aussi quelques services à son roi Richard), lui offrit son cœur et sa main.

Cependant l'adversité ne pouvait être une leçon suffisante pour cet incorrigible Wenceslas.

Dès qu'il se vit encore une fois empereur, dès qu'il vit accourir autour de lui les mêmes courtisans, les mêmes valets, les mêmes complaisants, il retomba dans l'abaissement du passé, et recommença, en l'exagérant encore, sa vie d'autrefois. Il fit un confident et un ami de son bourreau, consentit à devenir le parrain de son enfant, renouvela ses cruelles fantaisies, et fit construire à Visigrad des bains cachés sous des trappes, dans lesquels il faisait enfermer ses victimes. En moins d'une année, les anciennes haines se rallumèrent, le mépris public se fit menaçant, on parla de Sigismond.

Un beau jour, Wenceslas se trouva plus détesté, plus conspué, plus haï qu'il ne l'avait jamais été.

C'est alors que les francs-juges crurent devoir commencer leurs opérations.

Robert, comte palatin, n'avait pas renoncé à ses espérances.

Bien qu'il eût été écarté momentanément du trône, auquel il aspirait, par l'avénement inattendu de Sigismond, le retour de Wenceslas IV ranima toutes ses espérances, et dès lors, il ne négligea rien pour qu'elles ne fussent plus déçues.

Sigismond était un prince sage, prudent, plein de courage et de fermeté.

Pour un prétendant, il y avait certainement moins de chances sous son règne.

Avec Wenceslas, au contraire, tout était possible.

Une nuit donc de l'année 1398, Robert et les principaux parmi les seigneurs de l'Allemagne, s'assemblèrent secrètement, et avec toutes les cérémonies en usage dans l'association des francs-juges.

C'était dans le palais même de Robert qu'avait lieu la réunion; elle fut nombreuse. Pas un ne manqua à l'appel.

Il régnait de toutes parts une lassitude telle, il était si facile de prévoir la fin de Wenceslas, que chacun vint naturellement se grouper autour des hommes qui, les premiers, lèveraient l'étendard de la révolte.

D'ailleurs, Robert et ses affidés étaient puissants, l'association dont ils étaient les chefs avait donné déjà trop de preuves de son audace, pour que l'hésitation, si elle se produisait quelque part et arrêtait quelques esprits, pût durer encore longtemps.

Au premier appel de Robert, une grande partie de l'Allemagne vint répondre, et pendant que Wenceslas s'endormait mollement aux bras de ses nouvelles maîtresses, ou dans l'enivrement de sa royauté restaurée, les cavernes souterraines s'emplissaient de conspirateurs, et minaient sourdement le sol sur lequel il se croyait si solidement assis.

Les affidés de Robert, revêtus du costume officiel de l'ordre, masqués, gantés, étaient réunis dans un vaste crypte, qui plongeait sous son palais.

Les francs-juges, debout et silencieux, attendaient les nouveaux arrivants, qui venaient se ranger par ordre sous les longues et étroites galeries.

Robert occupait le siége du grand-maître; il était masqué comme ses frères, et portait d'une main une épée nue; de l'autre, une corde disposée en rouleau.

Ce symbole était venu depuis deux siècles s'ajouter à la branche de saule.

Au-dessus de la tête de Robert, contre la muraille tendue d'une draperie noire, se détachait un Christ d'argent, et tout autour du tribunal, étaient représentés les divers attributs de l'ordre. Le souterrain était sombre, et l'on voyait à peine, sourdre et se remuer dans l'ombre, ces centaines de fantômes qui s'agitaient confusément jusque dans les profondeurs les plus reculées.

Enfin, les deux hommes postés à la grille d'entrée avertirent l'assemblée que l'heure du conseil était venue ; un silence de mort plana sur la réunion, et Robert se leva sur son trône.

— Juges du tribunal secret, dit-il d'une voix forte, en promenant son regard assuré sur les francs-juges rassemblés, juges du tribunal secret, qui avez juré sur la corde et sur l'épée, de vivre irréprochables, de juger en secret, de punir en secret, comme Dieu lui-même, si vos cœurs sont purs, ainsi que vos mains, levez les bras et prononcez sur les malfaiteurs : Malheur ! malheur !...

Et tous les francs-juges répétèrent d'une voix unanime :

— Malheur ! malheur !

L'écho des voûtes répéta longuement cette imprécation sinistre.

— Crieur !... dit alors Robert en se tournant du côté d'un franc-juge assis à ses côtés, commencez donc le jugement, puisque telle est la volonté de nos frères !

Il se rassit.

Le crieur se leva aussitôt, et commença :

—Moi, crieur, dit-il, j'appelle l'accusation contre le malfaiteur. Que celui qui a le cœur assez pur, et les mains assez pures pour jurer sur la corde et sur l'épée, que celui-là accuse par la corde et par l'épée !

Qu'il accuse ! qu'il accuse !

Le chœur répéta :

— Qu'il accuse ! qu'il accuse !

— Mon cœur est pur de crime, dit l'accusateur qui se leva à son

tour, mes mains sont pures de sang innocent. Dieu! pardonne-moi les mauvaises pensées, et ne permets pas que ma volonté leur obéisse. Je lève ma main et j'accuse! j'accuse! j'accuse!

— Qui accuses-tu? demanda Robert.

— J'accuse, sur la corde et l'épée, Wenceslas IV, empereur d'Allemagne. Il a commis tous les crimes, il a avili la royauté, il a décimé l'Allemagne! sa vie est une orgie continuelle, il est la honte et l'horreur du pays qu'il gouverne!...

— Jures-tu devant Dieu que ton accusation est loyale et vraie, et qu'elle n'est dictée par aucun motif d'intérêt personnel?...

— Je le jure!

— Si ce que tu dis se trouve faux, offres-tu ta tête au châtiment du meurtre que tu appelles sur celle de l'empereur.

— Je l'offre!

— Que les saints juges du tribunal secret m'apportent donc leurs voix, ajouta Robert, en s'adressant à ceux qui étaient assis à ses côtés.

Les juges du *tribunal secret* passèrent alors dans une salle contiguë et y demeurèrent longtemps en conférence.

L'accusateur seul était resté dans la salle du conseil, et il semblait attendre avec anxiété la décision des anciens. L'assemblée partageait sa préoccupation; formés en groupes le long des galeries pleines d'ombre, ils se perdaient en conjectures sur le résultat du conseil des anciens.

Car ce n'était plus ici une parade vaine.

L'accusateur venait de risquer sa tête.

Wenceslas était empereur; si bas qu'il fût tombé, on ne pouvait ainsi en finir avec lui, ni le vouer au poignard ou à la corde, comme un simple seigneur.

D'ailleurs, pour tous ces hommes qu'un même intérêt poussait en avant, la mort violente de Wenceslas IV n'eût rien terminé.

Son frère Sigismond lui succédait, et tout était dit.

Il fallait donc trouver un moyen, mais lequel?

Enfin, le conseil rentra, et Robert remonta sur le trône, le front penché, le regard soucieux.

Il avait ôté son masque; le silence se rétablit aussitôt.

— Saints juges du *tribunal secret*, dit-il d'une voix lente, le conseil des anciens s'est réuni sur l'invitation de l'accusateur, et il a mûrement réfléchi à son accusation.

Wenceslas IV est coupable, et doit descendre d'un trône dont il est indigne.

— Malheur! malheur!... répétèrent les francs-juges.

— Wenceslas IV est coupable, reprit le comte palatin; mais il est empereur, nous sommes ses sujets, et nous devons jusqu'au bout conserver, sinon pour lui-même, du moins pour l'autorité dont il est revêtu, tous les respects qui sont en notre pouvoir!

Un long murmure d'étonnement parcourut l'assemblée à cette proposition inattendue, et le silence ne se rétablit qu'avec peine.

D'ordinaire, les francs-juges n'avaient pas ces timidités de conscience.

Robert ferma toutes ces bouches murmurantes d'un geste impérieux.

— Voici ce que le conseil des saints juges du tribunal secret a décidé, reprit-il avec une nouvelle assurance, et la décision sera respectée, comme toutes celles qu'il a déjà rendues.

Dans un mois, une diète sera convoquée à Rappart, dans le but de déposer Wenceslas; Wenceslas y sera cité en personne. S'il ne s'y présente pas, une seconde diète sera tenue à Francfort: Wenceslas y sera encore appelé; s'il s'abstient de nouveau, s'il refuse de comparaître, une troisième diète aura lieu à Landstein.

Là, s'il fait défaut une troisième fois, il sera solennellement déclaré déchu du trône, et remplacé séance tenante.

La foule des francs-juges demeura muette un instant.

Puis des voix s'élevèrent qui disaient :

— Cela ne regarde ni la corde ni l'épée.

Robert sourit.

— Mes frères, prononça-t-il plus bas, — la ruse est un lacet qui enveloppe et un poignard qui tue... Retournez dans vos demeures... travaillez à l'œuvre que je vous indique... et faites seulement que la diète de Rappart soit composée comme il convient!...

Ce Robert était un franc-juge diplomate!

Et vraiment, ces siècles que nous appelons barbares, se connaissaient déjà en tours de main politiques.

Ce que le conseil des anciens avait décidé, fut exécuté à la lettre.

Chacun des membres présents se mit à parcourir l'Allemagne, et en moins d'un mois, tout le pays était en pleine révolution. Un soulèvement général se manifesta encore une fois contre Wenceslas IV, et de tous les points de l'empire, on se donna rendez-vous à Rappart.

Malheureusement pour les conjurés, Wenceslas avait encore assez d'intelligence pour comprendre le piége qu'on voulait lui tendre. Il vit bien que s'il se rendait à la diète, il était perdu; et il prit le seul parti convenable, il n'y alla pas.

Il déclara qu'il ne reconnaissait nullement l'autorité d'une diète qu'il n'avait pas convoquée, refusa d'obéir à ses injonctions, et annonça d'avance qu'il protestait contre ses actes.

La diète n'en tint pas moins ses séances, et se prorogea à un mois, en fixant Francfort pour siége de la prochaine session.

A Francfort, mêmes péripéties, même refus de Wenceslas.

Enfin, à Landstein, l'empereur fut déclaré déchu du trône, et Robert proclamé séance tenante, à sa place.

Le programme du conseil des anciens était merveilleusement accompli.

Mais il ne s'agissait pas seulement de proclamer un empereur, il ne suffisait pas qu'une diète complaisante lui conférât le titre et l'autorité

de souverain, il fallait encore faire consacrer ce titre et cette autorité par la cérémonie du couronnement.

A cette époque, il n'y avait d'empereur que celui que l'Église avait acclamé sur les marches de l'autel.

Robert ne l'ignorait pas, et il se dirigea en toute hâte vers Aix-la-Chapelle, dont il croyait le clergé à lui.

Aix-la-Chapelle lui ferma ses portes.

La situation se compliquait. Si Cologne agissait comme Aix-la-Chapelle, tout était perdu, il fallait recommencer. Robert n'hésita pas cependant, et marcha sur Cologne.

A Cologne, Robert entra dans la cathédrale magnifique. — Robert gravit les marches de l'autel. — Robert fut couronné.

Le prêtre qui plaça sur sa tête rebelle la couronne fermée et croisée, était un saint juge du tribunal secret, dont l'histoire à conservé le nom :

Raymond Borth, archidiacre de Cologne.

Avec un autre empereur que Wenceslas, la partie n'eût pas été complétement perdue. Mais Wenceslas était vieux, usé par la débauche, exténué de voluptés, il n'avait plus que de rares éclairs d'intelligence virile.

L'énergie un peu folle de ses jeunes années l'avait abandonné ; il n'eut pas le courage de Sardanapale, il ne voulut pas laisser à la postérité le spectacle toujours grandiose d'un roi qui s'ensevelit sous les ruines de sa propre puissance !

Wenceslas IV mourut misérablement comme un vieillard éreinté, sans dignité, sans grandeur, et ne chercha pas même à se relever avant de descendre dans la tombe !

D'autres l'ont imité depuis.

Et pourquoi donnerait-il à ces hommes, qui n'ont pas eu la science de bien vivre, la science sublime de bien mourir !

Robert, comte palatin, occupa le trône pendant dix années, qui ne furent troublées que par le retour de Sigismond.

Au bout de la dixième année, il fut contraint, par la force, à remettre au successeur légitime de Wenceslas IV, l'autorité qu'il avait si audacieusement usurpée.

Siècle de fous et de marauds ! conspirations misérables dans des souterrains effroyables !—comédiens bardés de fer !—traîtres de mélodrames qui cachent des oreilles d'âne sous leurs casques d'airain.

Ce Robert avait deux moyens de n'être pas un coquin vulgaire :

Rendre le trône à son maître;

Ou garder le trône et mourir dessus.

Il aima mieux retourner dans sa cave, jouer à la corde, au poignard, au cercueil, traîner des suaires, semer des draps noirs de larmes d'argent, — et tomber tout bonnement dans une trappe.

CHAPITRE V.

Les francs-juges. — Johann Meïster, le paysan du Danube. — Le comte Manfred Eberhard. — La comtesse Ethel. — Comme quoi les francs-juges n'ont pas toujours eu les rieurs de leur côté. — Danger de tenir des conciliabules dans un souterrain mal clos. — Comment les grandes dames n'épousent jamais les bateliers.

Nous franchissons quelques années pour arriver d'un trait à ce xve siècle tant aimé des historiens romantiques et des romanciers historiques. Nous n'abordons pas encore la France féodale où le roi Charles VII et Marie d'Anjou viennent de mettre au monde un petit dauphin assez laid, qui sera le premier roi démocrate.

Ce bon sire Louis onzième, patron d'Olivier le Dain et de Tristan l'Hermite.

L'homme du monde qui savait le mieux trancher une tête noble!

Nous laissons de côté la Bourgogne, devenue tout à coup un grand pays, sous de grands princes, — l'Allemagne qui s'amuse à bavarder hérésies et à inventer la poudre, — et nous arrivons aux pays guerriers qui s'étendent derrière la Drave et la Save.

Vers l'année 1430 environ, un homme du nom de Johann Meïster vivait seul et retiré dans une assez mauvaise ferme située sur les bords du Danube.

Il avait pour toute ressource les produits de sa récolte et ceux de sa pêche. Le jour, il labourait quelques arpents de terrain, avec l'aide de deux taureaux sauvages qu'il avait soumis au joug; la nuit, il allait jeter ses filets dans les flots tourmentés du fleuve.

Le fleuve était haut en cet endroit, et quelquefois Meïster avait eu à souffrir de ses inondations

Le Danube! le *roi des fleuves!* qui s'amusait contre la cabane d'un paysan!

On assurait qu'autrefois il y avait eu, à la place même qu'occupait la chaumière de Johann Meïster, une bonne et solide forteresse; de vastes souterrains creusés sous cette habitation auraient pu l'attester au besoin; mais Johann Meïster ne s'en était jamais beaucoup préoccupé, et c'est à peine s'il y descendait une fois l'an.

Cependant, comme le Danube envahissait parfois ces cavernes et montait de là jusqu'à la cabane de Johann, Johann, robuste comme un vrai Sarmate qu'il était, descendit un jour dans les cryptes avec sa pioche, — tout seul.

Il construisit, tout seul aussi, une muraille de pierres sèches, au milieu du souterrain.

La muraille était épaisse comme le rempart d'une ville, mais elle avait à son centre une porte qui fermait avec un simple taquet de fer.

Johann Meïster n'était après tout qu'un paysan du Danube. — S'il eût étudié à l'école polytechnique (mais ces temps bienheureux n'avaient pas de ponts et chaussées), il aurait fait une écluse en règle

qui lui aurait coûté un million huit cent quarante-cinq mille francs soixante-quinze centimes, et qui eût laissé passer l'eau comme un crible. On se demande avec angoisse comment le monde a jamais pu vivre un seul jour sans ponts-et-chaussées!

Johann Meïster avait à peu près trente ans à cette époque : c'était une nature vigoureuse et saine, qui s'était développée à l'air pur de la campagne; il était grand, bien proportionné, et son visage rappelait dans son ovale hardi le type primitif des hommes du Nord.

Ses longs cheveux tombaient abondamment sur ses épaules; ses membres étaient forts et souples, et son regard brillait d'une intelligence peu commune.

Cependant Johann Meïster s'ignorait encore; il ne savait s'il était beau ou intelligent.

Il savait qu'il était fort, cela lui suffisait.

Jamais son regard ne s'était arrêté sur une glace d'acier poli, et il n'aimait rien tant que ses bœufs traçant péniblement leurs sillons, ou les flots irrités qui soulevaient sa frêle embarcation.

Telle était la vie de Meïster; il était heureux, et ne demandait pas à changer.

Vers la même époque, à quelques lieues de là, demeurait le comte Manfred Eberhard.

C'était un seigneur puissant et riche, qui avait pris jadis une part active aux luttes de l'empire, et qui, vieux et déjà courbé vers la tombe, avait continué de conspirer contre l'empereur Sigismond, depuis que ce dernier avait réussi à remonter sur le trône.

C'était un incorrigible champion de Robert, comte palatin.

Manfred Eberhard s'était marié depuis peu de temps, et bien qu'il y eût à peine une année de cela, on assurait que la comtesse était déjà triste et taciturne, et qu'elle n'était pas éloignée d'aller chercher ailleurs un amour que le vieux comte était impuissant à lui offrir.

Voilà ce que c'est que ces vieux hommes politiques.

Une comtesse sage n'épouse jamais un conspirateur de plus de quarante ans.

C'était une belle et gracieuse créature qu'Ethel, du moins on le disait, car le comte était fort jaloux, et comme tous les maris de cette sorte, il tenait sa femme enfermée, et ne lui permettait que fort rarement le plaisir de la promenade.

Pour une femme jeune et qui se savait belle, on comprend qu'une pareille existence n'avait rien de charmant; à la place d'Ethel, toute comtesse eût cherché d'autres plaisirs, à cette époque surtout, où la dissolution des mœurs semblait d'avance excuser toute faute.

Cependant Ethel avait toujours résisté : elle ne sortait jamais de son manoir; assise à la fenêtre de son appartement qui dominait toute la plaine, et d'où le regard pouvait s'étendre à perte de vue, elle écoutait son cœur se plaindre et soupirer, sans tenter de donner satisfaction à ces vagues désirs qui s'emparaient d'elle.

Elle savait que le comte était fort jaloux, et il faut dire que cette pensée était pour beaucoup dans sa retenue.

D'ailleurs, son époux ne la quittait que fort rarement, et quand il la laissait par hasard seule, c'était pour descendre dans les souterrains du château, où se tenaient fréquemment des conciliabules mystérieux.

Mais une jeune femme, comtesse ou bourgeoise, qui écoute comme cela les douces plaintes de son cœur, commet une grande imprudence.

Le cœur a des façons de se plaindre qui mènent loin; vous verrez!

Le comte Manfred Eberhard était, en effet, le chef des francs-juges de la province.

Depuis le retour de Sigismond, cette terrible association avait perdu beaucoup de son importance politique; les mesures prises par l'empereur avaient, pour un instant, terrifié ses membres, et ce n'était que depuis quelques mois seulement qu'elle semblait avoir repris faveur.

Mais l'empereur Sigismond veillait, et, jusqu'alors, les exécutions mystérieuses n'avaient point encore eu lieu.

On ignorait dans le pays l'existence même du tribunal secret; et à part les membres affiliés, nul n'eût pu dire qu'il y avait des souterrains sous le château du comte Manfred Eberhard.

Plus que tout autre peut-être, le paysan Johann Meïster était loin de soupçonner l'existence d'une pareille association : parqué dans sa retraite, occupé tout entier du travail qui le faisait vivre, il ne savait pas même quel nom portait le comte auquel appartenait le château, dont il apercevait à l'horizon les hautes tourelles, et jamais encore, il n'avait porté ses pas jusqu'à cette seigneuriale habitation.

Johann Meïster était un paysan libre comme il en a existé de tout temps en Hongrie.

Un soir, Meïster se trouvait sur le bord du Danube, occupé à mettre en ordre les filets qu'il devait, la nuit même, jeter dans le fleuve; la nuit n'était pas tout à fait venue; c'était encore le crépuscule, et à travers les premières ombres transparentes, on distinguait faiblement les objets environnants.

Meïster était triste, et son ouvrage n'avançait guère.

Une certaine préoccupation sans but et sans cause absorbait sa pensée, et son regard se promenait parfois vaguement sur la campagne qui l'entourait.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, Johann Meïster sentait qu'il lui manquait quelque chose; une sorte d'inquiétude, qui n'était cependant pas sans charmes, s'était emparée de son esprit, et il écoutait presque sans l'entendre, cette harmonie plaintive du soir mêlée aux bruits tourmentés des flots.

Cependant Johann Meïster n'était pas un garçon à se laisser détourner longtemps de son travail par de semblables mélancolies; il secoua rudement toute préoccupation étrangère, reprit ses filets qu'il avait laissé tomber à terre, et se remit à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle, en grommelant :

— Au diable les cheveux blonds et les yeux bleus ! C'est le diable d'enfer qui a inventé tout cela !

Vous savez, depuis ce monarque, inventé par le vieux Lafontaine, les paysans du Danube ont toujours été des raisonneurs.

Au moment même où il parlait avec cette sagesse, Johann Meïster entendit distinctement les pas d'un homme venir à lui, et peu après, en effet, il vit à quelque distance se dessiner la silhouette d'un valet de livrée noble.

L'homme s'approcha de lui, et, dès qu'il l'eut aperçu, sembla l'interroger de la voix et du geste.

— L'habitation du paysan Johann Meïster? demanda-t-il d'un ton impératif et bref, qui déplut tout d'abord à son interlocuteur.

— C'est ici ! répondit Meïster, en se remettant à l'ouvrage.

— Et Johann Meïster y est-il ?

— Meïster, c'est moi-même !

L'homme l'examina un moment avec attention, et lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Ah ! ah ! c'est toi, Johann Meïster, lui dit-il ; eh bien ! j'en suis fort aise. — Je craignais de ne pas te rencontrer, et j'étais cependant chargé d'une mission qui te fera plaisir.

— Laquelle? demanda Meïster étonné.

— Je viens de la part du comte !...

— De la part du comte?

— Du comte Manfred Eberhard.

— Ah diable ! fit Meïster ; — du comte Manfred Eberhard !

— Je suis un de ses valets.

— Oh ! oh ! tant mieux pour vous, si ça vous convient, mon homme !

— Le comte veut te parler.

— A moi?

— A toi-même.

— Et que peut-il me vouloir, le comte Manfred Eberhard?

— Oh ! pour cela, il te le dira lui-même, répartit le valet; mais les désirs du comte Manfred sont des ordres, et je ne pense pas que l'idée te vienne de vouloir t'y soustraire.

— Et pourquoi donc pas?... fit Meïster, avec une certaine fierté sauvage.

En parlant ainsi, il releva le front, et regarda le valet des pieds à la tête.

— Ah! pourquoi!... dit ce dernier; mais parce que le comte est tout-puissant dans le pays, et si tu t'avisais de lui désobéir, le châtiment ne se ferait pas attendre.

— Bah! fit Meïster, le Danube est à deux pas de chez moi, j'ai une barque solide et à l'épreuve de l'écueil; que le comte me poursuive, s'il le veut, je saurai bien lui échapper!

Et Meïster se remit aussitôt à l'ouvrage, sans chercher à observer l'effet que ses paroles produisaient sur le valet du comte.

Vous voyez déjà la différence qu'il y a entre les paysans du Danube de l'an 1430 et nos paysans normands de 1851.

Quant aux valets, ils sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays.

Le valet du comte Manfred Eberhard ne revenait pas de sa surprise. L'habitude de courber le front comme un esclave lui avait fait perdre le souvenir de cette sauvage indépendance. Il n'avait plus même le courage d'admirer tant d'énergie et d'audace.

Il se rapprocha de Johann Meïster, et baissa tout à coup la voix:

— Meïster, lui dit-il alors mystérieusement, et si je ne venais pas de la part du comte?...

— Comment! dit Meïster étonné de ce changement.

— Si la personne qui m'envoie, poursuivit le valet, en baissant de plus en plus la voix, était une jeune et charmante femme si enfin c'était la comtesse elle-même qui te fit appeler...

Meïster se redressa de toute sa hauteur, et regarda son interlocuteur avec défiance.

— Tu me trompes, lui dit-il d'une voix éclatante; tu mens, ce que tu dis n'est pas vrai!...

Il paraîtrait que s'il ne connaissait pas le comte Manfred Eberhard, il connaissait un peu la comtesse Ethel, ce paysan du Danube!

— Plus bas! plus bas! fit Haüs, le valet; — quand on parle d'une dame comme la comtesse Manfred, il faut parler plus bas!...

— La comtesse Manfred! répéta Meïster, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— La comtesse elle-même!... murmura le valet.

Dire ce qui se passa dans le cœur de Johann Meïster, à cet aveu, serait impossible : il pâlit, tout son sang reflua vers son cœur; il eut comme un mouvement de suprême orgueil : il avait vu Ethel, radieuse de beauté, à cheval sur sa blanche haquenée.

Une fois, — il ne l'avait vue qu'une fois. — C'était assez.

Son sommeil avait des rêves. — Sa veille était pleine de vagues aspirations.

Et c'était peut-être en pensant à la comtesse, qu'il avait traduit le mot du renard : *Ces raisins sont trop verts!* par cet autre blasphême :

Au diable les yeux bleus et les cheveux blonds!

La comtesse l'appelait. — Un monde d'idées folles traversa son cerveau.

Mais ce fut l'affaire d'un instant.

Johann était un esprit sage : il retomba presqu'aussitôt sur la terre, ce n'avait été qu'un instant· le voile se déchira tout à coup, et la réalité se dressa devant lui, dans toute sa ridicule nudité.

— Et que me veut la comtesse Manfred? demanda-t-il à son interlocuteur, en tâchant de retrouver son calme.

— Je l'ignore, répondit Haüs, mais elle vous le dira elle-même.

— Et quand veut-elle me le dire?

— Ce soir.

— En quel endroit?

— Au château.

Bien que la raison de Meïster l'eût éclairé à temps, cependant il était singulièrement piqué dans ses curiosités, et sans attendre une nouvelle sollicitation, après avoir réparé à la hâte le désordre de ses vêtements, il suivit son guide qui prit le chemin du manoir de Manfred.

Chemin faisant, Meïster crut pouvoir sans indiscrétion sonder ce dernier, sur le but réel de la démarche dont il était l'objet. Cette sorte de mystère l'intriguait; il eût voulu apprendre le mot de cette énigme, ne fût-ce que pour savoir quelle contenance prendre, une fois qu'il paraîtrait devant la comtesse.

La conversation ne fut pas d'ailleurs difficile à engager, car son guide ne demandait qu'à causer.

— Ainsi, dit Johann Meïster, vous m'assurez bien que c'est de la part de la comtesse que vous êtes venu me trouver?

— C'est comme je l'ai dit... répartit le valet.

— Eh bien, voilà qui m'étonne fort, je vous le jure, car j'ai beau me mettre l'esprit à la torture, je ne vois pas quel service je puis lui rendre...

— On ne sait pas... on ne sait pas!... dit le valet, d'un air qui cherchait à être malin.

— Je ne suis qu'un pauvre homme, moi, reprit Johann avec une humilité exagérée, ma journée se passe à travailler, je ne connais personne, je n'ai que mes deux taureaux, qui sont deux vaillantes bêtes, et ma barque, qui est une belle et solide embarcation.

— Il n'en faut pas davantage, maître Meïster, il n'en faut pas davantage.

— Comment l'entendez-vous? dit Meïster.

— Comme il faut l'entendre, mon ami, et pas autrement; voyez-vous, il n'est pas étonnant que vous ne compreniez rien à ce qui vous arrive... ce peut être pour vous un grand bonheur, mais ce peut être aussi un grand malheur...

— Expliquez-vous!...

— Je vais m'expliquer.

— Vous savez donc ce dont il s'agit?...

— La belle affaire; et comment ne le saurais-je pas! dit le valet d'un ton avantageux, je suis au mieux avec Gertrude la Rousse, la suivante de la comtesse, et, par elle, j'ai été mis au courant des secrets du château.

— Ah! ah! contez-moi cela!...

— Voilà!... la comtesse Ethel est jeune, et le comte est vieux... la comtesse s'ennuie au château, pendant que le comte conspire dans les souterrains; vous comprenez que cela a déjà duré trop longtemps, et, si je ne me trompe, c'est pour fuir loin de son époux que la comtesse vous fait appeler.

— Mais, je ne vois pas... dit Meïster.

— Allons donc! n'avez-vous pas une barque, deux bras solides; ne connaissez-vous pas mieux que personne les bords du Danube, n'êtes-vous pas enfin le seul homme que la comtesse puisse choisir?

— Vous avez raison, répondit Meïster, mais si je fais ce que la comtesse désire, n'ai-je pas à craindre le ressentiment du comte?

— Sans doute.

— Qui me protégera, quand je reviendrai?

— Pourquoi revenir?

— Au fait...

— La comtesse vous gardera près d'elle, elle est riche, elle sera reconnaissante, et quand vous aurez mis le Danube entre elle et son époux, qui saura ce que vous serez devenu?...

Meïster ne répondit rien; et, en effet, que pouvait-il répondre?

Peut-être se méprenait-il un peu, malgré sa prudence, sur le sens des paroles du valet Haüs; tout ce qu'on lui disait de cette communauté de danger dans laquelle il allait se trouver avec une femme jeune et jolie, le troublait plus qu'il ne convenait, et il avait hâte maintenant d'arriver au terme de son voyage.

Il eût été plus sage, peut-être, de s'arrêter sur cette pente dangereuse vers laquelle on l'entraînait; mais Johann Meïster avait le caractère aventureux, le danger même dont on le menaçait lui inspirait une nouvelle ardeur.

La prudence était celle qui sert à combattre le péril, et non pas celle qui fait le péril.

Encore une fois, nous ne sommes pas ici en Normandie.

Haüs et Johann arrivèrent au manoir.

Le château du comte Manfred avait été construit dans des proportions réduites; rien n'y attestait la force et la grandeur; mais on eût dit que l'architecte qui avait élevé cet édifice avait pris à cœur de lui donner en élégance ce qui lui manquait en force.

On n'ignore pas que c'est vers le retour des croisades, que fut introduit en Europe le style oriental.

A partir de ce moment, les architectes que Louis IX avait amenés avec lui en Syrie, afin qu'ils pussent étudier, sur les lieux mêmes, les modèles de l'architecture sarrazine, renoncent à l'imitation servile et ignorante des monuments romains; de l'intersection du plein-ceintre naît l'arcade, les fenêtres descendent plus près du sol, et, abandonnant leurs formes massives, s'arrondissent en élégantes ogives : l'ogive règne en souveraine dans les constructions du quatorzième et du quinzième siècle.

Vous la verrez partout.

Vous la reconnaîtrez de loin à son air coquet et gracieux; tantôt enveloppant les contours sévères des hautes fenêtres de nos églises, tantôt montant d'étage en étage le long de nos petites tourelles à

culs-de-lampes ; ici, elle veille à chaque côté de la porte d'entrée des manoirs féodaux ; là, elle dort paisible et recueillie au-dessus du maître-autel de nos chapelles.

L'ogive est le caractère principal de ces siècles chevaleresques; elle en est, en quelque sorte, l'expression pétrifiée.

Une grande cour d'honneur précédait le principal corps de logis du château du comte Manfred Eberhard, et une garde, composée de nombreux hommes d'armes, y veillait incessamment.

Johann Meïster la traversa, accompagné de son guide, monta au premier étage, passa à travers plusieurs salles énormes, dont rien ne troublait le silence et la solitude, et arriva enfin dans les appartements de la comtesse.

La nuit était complétement venue, et, dans ces longs corridors, il eut souvent besoin d'avoir recours à la main de son guide pour ne pas se heurter aux saillies de pierre que l'obscurité lui cachait.

Mais il était arrivé au bout de ses fatigues : une dernière porte s'ouvrit devant eux, et ils entrèrent dans une sorte d'oratoire dont les ornements contrastaient singulièrement avec l'aspect général du château.

Meïster reçut l'ordre d'attendre, et son guide s'éloigna.

II.

L'oratoire de la comtesse Ethel était, dans son espèce, un véritable chef-d'œuvre, et l'on y trouvait réuni tout ce que l'art contemporain avait de plus élégant et de plus riche.

Les murailles de l'appartement étaient recouvertes d'une tapisserie de haute lice sur laquelle étaient représentés des tournois et des chasses; d'énormes bahuts admirablement sculptés s'élevaient à

chaque coin, surmontés de dressoirs, sur lesquels scintillaient des vases d'or que Benvenuto eût signés cent ans plus tard, des glaces de Venise, des verres en cristal de Bohême, des chefs-d'œuvre d'orfévrerie, enfin tout ce qui constituait le luxe de cette époque.

Une lampe de bronze suspendue au plafond jetait sur tous ces objets une lumière douce et vaporeuse, et un tapis épais assourdissait le bruit des pas.

Johann Meïster n'avait jamais eu l'idée d'un pareil luxe, d'une pareille richesse, et il ne put s'empêcher de sourire en se voyant, lui, le paysan aux pieds nus, au milieu de ce petit paradis, dans le costume qu'il portait sur les bords du Danube.

Meïster, cependant, bien que misérablement vêtu, n'avait rien dans sa mise qui pût choquer le regard; ses vêtements, au contraire, dessinaient nettement ses formes, et en faisaient ressortir toute la grâce vigoureuse et l'élégance sauvage.

Il portait une saie de peau de loup qui, s'ouvrant sur la poitrine, laissait voir sa taille forte et souple; un pantalon flottant lui tombait jusque sur le genou, et ses cuissards de cuir emprisonnaient sa jambe nerveuse sans lui rien faire perdre de ses avantages.

Ajoutons à cette esquisse l'éclat hardi qui brillait à toute heure dans le regard de Meïster, les lignes correctes et pures de son visage, un certain air de supériorité morale qui se lisait sur son front, et nous resterons de plus en plus convaincus que nous ne sommes point en Normandie.

Un quart d'heure environ se passa pour Meister dans la solitude, et il commençait à craindre déjà que la comtesse ne se fût ravisée, quand la porte du salon s'ouvrit.

La comtesse elle-même parut sur le seuil.

Certes, la rumeur publique avait dit vrai, quand elle avait répandu que la comtesse Ethel était une des plus charmantes et des plus gracieuses fleurs de la Hongrie. — Le comte Manfred Eberhard avait

raison d'être jaloux. — Ethel avait vingt ans; c'était une des plus délicieuses créatures que l'imagination du poète puisse rêver

Il y avait dans toute sa personne une certaine langueur voluptueuse qui plaisait à voir ; elle était plutôt petite que grande, et rien ne saurait dire quel charme particulier respirait autour d'elle.

Ses beaux cheveux, retenus dans un réseau orné de perles blanches, retombaient en tresses blondes sur ses tempes; elle portait la longue robe ou *cotte hardie*, et, selon la mode du temps, sa taille était dessinée par un surcot richement fourré d'hermine.

Un collier de perles ruisselait sur ses épaules, et une petite sarrazinoise, bordée d'or, pendait à ses côtés.

Johann Meïster recula comme s'il eût été ébloui de tant de beautés. C'était la seconde fois qu'une semblable apparition s'offrait à son regard, et cependant il se crut un moment le jouet de quelque hallucination.

Il s'inclina devant la comtesse, sans montrer trop de gaucherie, ni de timidité.

La comtesse ne l'avait pas même regardé.

Elle alla s'asseoir sur un fauteuil placé près de la fenêtre; sans tourner la tête de son côté, elle lui fit signe de s'approcher, et s'accouda nonchalamment à l'appui de la croisée.

— J'ai besoin de vos services, dit-elle à Meïster; on m'a dit que vous habitiez sur les bords du Danube, et que vous y viviez du fruit de votre travail... Voici, en peu de mots, la nature du service que je réclame de vous... Le comte, mon époux, est peut-être un peu capricieux; il ne me permet que de rares excursions dans les environs du château. J'ai toujours eu, pour ma part, le plus vif désir de visiter le Danube, et, pour cette promenade mystérieuse, j'ai pensé à vous.

— Madame la comtesse n'a pas eu tort, murmura Meister, qui

trouvait quelque légère différence entre les paroles de la châtelaine et celles du valet Haüs.

— Vous êtes habile dans votre art, m'a-t-on dit, reprit-elle, on peut se fier à vous, je pense?

— Comme à Dieu, madame, répondit Johann.

La réplique n'était pas modeste.

La comtesse la trouva à son gré.

— C'est fort bien, dit-elle; moi, de mon côté, si le comte osait tenter quelque chose contre vous, soyez certain...

— Oh! que madame la comtesse se rassure sur ce point, interrompit Meïster avec fierté, je n'ai pas l'habitude de vendre mes services; ce n'est pas vous qui êtes venue me demander, c'est moi qui viens m'offrir.

La comtesse fit un petit mouvement de surprise.

— Une seule question, cependant, reprit Meïster, et que madame la comtesse me la pardonne; avant de rien disposer pour ces promenades nocturnes, j'ai besoin de savoir si...

— Quoi donc? fit la comtesse

— Je désire savoir si madame la comtesse y viendra seule....

Cette question produisit sur Éthel un effet magique; le sang monta de son cœur à ses joues, ses sourcils se froncèrent, un éclair jaillit de ses yeux, et, pour la première fois, elle daigna se tourner vers Meïster. Il faut convenir que la question de Johann était un peu bien indiscrète. Mais, au lieu de demeurer courroucé, le regard d'Éthel sembla s'adoucir tout d'un coup en tombant sur Johann. Elle examina avec une certaine attention l'homme qui lui parlait.

Éthel avait cru jusqu'alors avoir à faire à un de ces rustres, comme elle en avait tant vu parmi les vassaux du comte, son époux, et rien ne saurait rendre le sentiment qu'elle éprouva quand elle s'aperçut que, non-seulement elle s'était trompée, mais qu'elle avait même

devant elle une de ces natures distinguées qui naissent quelquefois dans les conditions inférieures de la société.

Cet examen lui donna plus de confiance, et son regard s'arrêta même avec une sorte de complaisance sur la physionomie si franche, si ouverte, si heureusement douée de Meïster.

Ce fut comme une transformation.

Elle croyait avoir affaire à un valet, et elle remarquait avec plaisir qu'elle avait rencontré un confident, presque un ami.

— C'est vous qui étiez dimanche dernier sur mon passage, comme je gagnais la chapelle Saint-Friedrick? murmura-t-elle.

— C'est moi, répondit Johann Meïster.

La comtesse sourit.

Johann rougit et se redressa avec fierté.

— Je serai seule, lui dit-elle.

Puis, changeant de ton, elle ajouta :

— Mais que vous importe, après tout?... Quand quelqu'un m'accompagnerait, la question ne serait-elle pas la même, et ne consentiriez-vous pas à me rendre le service que je vous demande?

— Non, madame la comtesse.

— Comment cela?

— Que voulez-vous, madame! c'est de la folie, sans doute; mais il me semble que, si quelqu'un vous accompagnait, j'apporterais à remplir mon devoir moins d'ardeur et moins de zèle; si un autre que moi devait partager vos dangers, j'aurais moins de courage à les affronter!...

Pendant qu'il parlait, Meïster avait baissé les yeux et relevé le front.

Meister était beau ainsi, de cette beauté mâle, naïve, héroïque, dont nos siècles de décadence ont perdu le type et le souvenir.

Éthel éprouvait une espèce de trouble à le voir et à l'entendre; jamais encore elle n'avait été si émue, jamais son cœur n'avait palpité si fort.

Nos livres modernes sont pleins de grandes dames qui se donnent à des bateliers, surtout les livres signés par des dames.

Ce qui prouve seulement que ces dames (pas les grandes dames, les femmes auteurs) ont des goûts portés vers la plus substantielle réalité.

Nous, malheureux que nous sommes ! nous ne faisons pas un roman, mais l'histoire des francs-juges.

Ce que les francs-juges et leurs épouses ont fait, nous sommes obligés de le dire.

Mais nous ajoutons ici, pour l'acquit de notre conscience, que les prétendues grandes dames, amies des bateliers honnêtes, dessinées par nos auteurs du sexe féminin, sont tout bonnement lesdits ou lesdites auteurs du même sexe fait pour plaire.

Lesquels auteurs peuvent être de grandes dames, mais n'en ont vraiment pas l'air !

Après tout, d'ailleurs, si quelques marquises ont affronté la couche noire des charbonniers, combien de bergères se sont mésalliées à des rois !

La comtesse Éthel comprima cette étrange émotion à laquelle elle ne comprenait rien, et coupa court à la conversation, en indiquant un rendez-vous prochain à Johann Meïster.

— Demain, lui dit-elle, le comte ne sera pas au château ; chaque soir, maintenant, il disparaît pour ne revenir que dans la nuit ; demain, nous pourrons tenter cette équipée que je projette... car ce n'est qu'une escapade folle...

— Demain, soit, dit Meïster.

Il salua de nouveau respectueusement et sortit.

A la porte de la salle, il trouva une jeune et piquante soubrette qui se chargea de le conduire par un couloir dérobé ; ils hâtèrent leur marche, car on pouvait craindre à chaque instant que le comte ne revînt

Quelques minutes après, Meïster était dans la campagne, et fuyait à toutes jambes vers son habitation.

Il était heureux ! une joie souveraine éclatait sur son front et dans ses yeux ; il avait le ciel dans le cœur !

Éthel était si belle !

Il y avait tant de charmes dans son maintien, tant d'amour vague et sans but dans son regard ; sa voix était si pure et si douce ; c'était un rêve !... et Meïster n'avait plus qu'une crainte, c'était de le voir finir trop brusquement.

A mesure qu'il approchait de son habitation, mille pressentiments s'emparaient de lui, une voix secrète lui disait de fuir : mais le souvenir d'Ethel relevait aussitôt son courage et il s'étonnait d'avoir eu peur.

D'ailleurs, qui pouvait lui en vouloir?

Savait-on pourquoi il était allé chez la comtesse? Le comte Manfred Éberhard n'était point au château, il pouvait bien être jaloux de sa femme, mais soupçonner Meïster, le paysan aux pieds nus !...

Cette dernière réflexion aurait pu jeter un peu de glace sur les belles ardeurs du pauvre Johann. — Mais il était sous le charme.

Il en était là de ses méditations, lorsqu'un petit obstacle lui barra la route.

Trois hommes se dressèrent tout à coup au milieu du sentier qu'il suivait, et lui crièrent de ne pas aller plus loin.

Meïster avait un énorme bâton à la main, il continua à marcher, et quand il arriva près de ses trois adversaires, il voulut faire usage de son arme.

Il était fier comme une douzaine de paladins, ce soir, ce bon Johann Meïster!

Mais trois épées se dirigèrent aussitôt vers sa poitrine, et il fut obligé de faire un pas en arrière pour ne point être transpercé.

Un des hommes s'avança.

Il portait un long manteau de couleur sombre, un large chapeau

couvrait ses yeux ; il fut impossible à Johann Meïster de distinguer ses traits.

— Arrête, lui dit le mystérieux personnage, n'essaie pas de te défendre, toute résistance est inutile ; et tu parviendrais à nous tuer tous les trois, que trois autres adversaires sortiraient de terre et se dresseraient aussitôt devant toi ! Prends donc le seul parti sage qu'il te reste à prendre, écoute et obéis.

Meïster était resté interdit ; il ne savait à quoi se résoudre, sa main crispée tourmentait la poignée de son bâton, et il lui eût été bien agréable d'en asséner un vigoureux coup sur la tête de son adversaire ; mais il se souvint à temps qu'il était paysan du Danube, et non point chevalier errant ; il se dit qu'il valait mieux écouter d'abord les propositions qu'on allait lui faire, et qu'il serait toujours temps, si ces propositions ne lui convenaient pas, de mettre en branle son bras-bâton de chêne.

Il attendit donc et écouta.

— Tu as été dénoncé tout à l'heure, reprit son adversaire, au saint tribunal des francs-juges.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Johann, le saint tribunal des francs-juges ?

— Tais-toi !... tu ne le sauras que trop tôt... tu as à répondre devant l'association de ta conduite envers un de ses membres, nous sommes chargés de t'amener devant elle.

— Ah ! diable ! dit Johann Meïster, employant son exclamation favorite, et si je refuse, mes bons seigneurs ?

En même temps, il se mettait sur la défensive.

— Tu ne seras pas assez fou pour cela.

— Enfin...

— Si tu refuses, répondit son mystérieux interlocuteur, nous te contraindrons !...

— C'est ce qu'il faudra voir, repartit Meïster.

Et sans attendre de nouvelles paroles, il leva rapidement son énorme bâton, le fit tourner au-dessus de sa tête, et en assèna un coup violent sur le crâne du franc-juge.

Ce fut comme un éclair.

Le juge du tribunal secret n'avait rien vu, il n'avait pas eu le temps d'éviter le coup ; il tomba raide mort aux pieds de Meïster.

Le métier de franc-juge exposait à ces désagréments.

Mais c'était là un meurtre inutile, et Meïster put s'en convaincre sur-le-champ, car dix hommes sortirent en même temps des haies qui bordaient le chemin, et s'élancèrent sur lui.

En un instant, Meïster fut appréhendé au corps, et garrotté.

Puis on lui banda les yeux et on l'emmena.

Toutefois, il n'était pas homme à se laisser épouvanter pour si peu ; il ne se dissimula pas un seul instant la grandeur du danger qui le menaçait, mais en homme prudent et brave qui ne perd pas la tête, il prit ses précautions à tout hasard.

Et d'abord, comme l'endroit dans lequel on l'avait arrêté était situé non loin de son habitation, et qu'il connaissait par cœur les localités environnantes, il chercha, malgré le bandeau qui lui couvrait les yeux, à se rendre compte du chemin qu'on lui faisait faire.

Ce ne fut pas difficile.

Pendant un quart d'heure, ses guides marchèrent ainsi en rase campagne, puis ils pénétrèrent dans un bois, que Meïster reconnut pour être celui qui allait du château jusque sur les bords mêmes du Danube.

Il avait assez fréquenté ce bois pour s'en rappeler tous les détours ; il ne se trompa point sur la direction qu'on lui fit prendre ; peut-être que son bandeau, soulevé adroitement, ne fût-ce qu'un petit peu, aida à la précision de ses calculs.

Nos somnambules n'ont guère d'autre sorcellerie.

Cependant, au grand étonnement de Johann Meïster, à peine eurent-ils fait une centaine de pas dans le bois, que la troupe s'arrêta.

Il entendit le bruit de broussailles que l'on écarte; un coup de sifflet retentit, et aussitôt on le descendit dans un souterrain.

Il ne connaissait pas du tout de caverne en cet endroit.

La bande paraissait s'être séparée; il n'était plus suivi que par deux hommes, dont un le guidait en le tenant par la main.

A un certain endroit, ce dernier lui serra les doigts, et Meïster tressaillit.

Était-ce le hasard?

Était-ce réellement intention de la part de son guide?

Il se perdait en conjectures.

Enfin, ils s'arrêtèrent encore une fois, et quand on se remit en marche, Johann Meïster s'aperçut avec joie que l'homme qui lui avait serré la main l'accompagnait seul.

Mais ils continuèrent leur route, pendant quelques minutes encore, sans qu'aucun incident vînt marquer ce nouveau parcours; ce ne fut qu'au terme même de leur voyage qu'une seconde pression vint avertir Meïster qu'il avait rencontré un ami dans le danger de sa position.

Il se retourna vivement vers son guide.

— Y a-t-il quelque espoir?... lui dit il à voix basse et rapide.

— Vous êtes perdu, répondit le guide.

C'était une courte joie, s'il en fut.

Le pauvre Johann Meïster demanda pourtant encore :

— Qui donc commande ici?

— Le comte Manfred Eberhard.

— Et il sait tout, peut-être?...

— Il sait tout!

En parlant ainsi, le guide ôta le bandeau de Meïster, et ayant fait quelques pas encore, il le remit à un franc-juge, qui l'introduisit sur-le-champ dans la grande salle où tous les membres de l'association se trouvaient réunis.

Meïster comprit alors que sa dernière heure était arrivée, et il allait peut-être chercher à vendre chèrement sa vie, puisqu'il ne pouvait plus la sauver, quand un cri de surprise et de joie s'échappa de sa poitrine.

En même temps un éclair d'allégresse sauvage jaillit de ses prunelles ardentes.

Une pensée soudaine venait d'illuminer son cerveau, à la vue du lieu où il se trouvait.

Ce fut la tête haute, le front radieux, un sourire ironique sur les lèvres qu'il entra dans la salle vehmique.

III.

Le comte Manfred Eberhard occupait la place de GRAND-JUGE.

Autour de lui, les membres du Tribunal secret étaient ranges dans l'ordre consacré par l'usage.

Nous ne reviendrons plus sur ces cérémonies que le lecteur connaît maintenant, et dont la description ne ferait que ralentir notre récit.

Le comte Manfred était un vieillard de soixante ans au moins, mais il portait encore, sur ses traits rudes et sévères, l'indice non équivoque d'une énergie que rien ne devait éteindre.

Cette énergie était jointe à un caractère d'implacable cruauté.

Son regard était plein de sombres menaces, et quand il vit entrer Meïster, le front souriant, dans une attitude provoquante, et non comme un suppliant qui implore son pardon, une colère sanglante se peignit sur ses traits.

Son geste impérieux sembla rappeler à ses fidèles qu'il fallait ici ne se laisser toucher par aucune considération, qu'il fallait condamner sans entendre l'accusé, frapper sans écouter la victime.

Du reste, le geste du comte paraissait être superflu; les francs-juges n'avaient pas attendu cela pour se sentir profondément blessés de l'attitude de Johann Meïster, et ce dernier était déjà condamné, avant même d'avoir été interrogé.

Il venait de tuer un franc-juge au seuil même du souterrain qui servait de lieu de réunion, et un pareil crime n'admettait aucune excuse!

Quant à Johann Meïster, rien n'avait pu l'émouvoir encore, ni les menaces du comte, ni l'indignation des membres de la sainte vehme.

Debout et impassible au milieu de ce cercle terrible, il examinait, avec un calme qui contrastait avec la situation, les moindres détails du souterrain dans lequel il se trouvait, et souriait d'instant en instant, d'un air sûr de lui-même.

On eût dit, en vérité, si ce n'eût été là chose impossible, que Johann Meïster avait peut-être un moyen quelconque d'éviter cette mort imminente suspendue au-dessus de sa tête.

En un mot, on eût dit qu'il prenait au côté comique tout ce lugubre appareil de juges noirs, de masques funéraires et d'épées brillant dans l'ombre.

Peut-être était-ce tout simplement qu'il avait fait le sacrifice de sa vie.

Enfin le franc-comte se leva.

Chacun fit silence, et Meister écouta:

— Johann Meïster, dit le comte Manfred Eberhard, les membres de l'association se sont réunis pour te juger. Réponds sans détour aux questions qu'ils t'adressent par ma voix.

— Voyons donc vos questions, mon brave homme! fit Meïster en haussant les épaules.

— Un meurtre vient d'être commis sur la personne d'un de nos frères, tu es accusé d'être coupable, est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit Meïster, je lui ai cassé la tête tout net, mon digne seigneur !

L'assemblée tout entière frémissait d'indignation.

— Un meurtre semblable, reprit le comte, veut un châtiment terrible ; la vengeance ne se fera pas longtemps attendre... Qu'on le saisisse !...

— Un instant ! s'écria Meïster, un instant, mes amis !

Et il riait, sur ma parole !

— Un instant ! répéta-t-il. — Ah ! diable !... Que le bon seigneur Manfred emploie la force que lui donne l'association dont il est le chef pour frapper un garçon qui ne lui plaît pas, c'est fort bien ; mais Johann Meïster n'acceptera pas une pareille position sans protester, sans faire appel aux sentiments généreux des membres de l'association des francs-juges.

Ce fut au tour des francs-juges de rire.

— Ah diable ! fit Johann Meïster, il paraît que j'ai eu tort de vous croire généreux, mes maîtres... Eh bien ! je vais m'y prendre autrement, et plaider ma cause comme un avocat... Il faut vous dire que l'an passé j'allai à la ville de Belgrade consulter un homme de loi... je sus par lui que le droit romain accorde au propriétaire du dessus la propriété du dessous, et comme vous êtes ici précisément au-dessous de ma pauvre cabane, vous vous trouvez chez moi, messeigneurs, ce dont je suis bien honoré !...

Les paysans du Danube savaient tout, même le droit romain !

Mais les francs-juges n'en pouvaient supporter davantage.

Ils quittèrent leurs places en tumulte :

— A mort ! à mort ! criait-on de toutes parts, qu'on le pende !... qu'on le livre au bourreau !...

Les cris de mort, les menaces se croisaient, et vingt épées se dressaient contre la poitrine de Meïster.

Il les écarta d'un geste calme, et fit signe qu'il voulait parler

encore. Quand l'ordre fut rétabli, il promena son regard assuré sur cette foule, et croisa ses bras sur sa poitrine :

— Ainsi, dit-il, vous ne voulez rien entendre ; pour vous, tout accusé est coupable, et c'est pour assouvir vos fureurs personnelles, que vous vous êtes réunis en *Tribunal secret !...* Arrière donc, messeigneurs, c'est la lâcheté de vos victimes qui fait votre force et votre courage ; arrière, vous êtes ici chez moi, vous dis-je, et par le nom de Dieu, je vous le ferai bien voir !

Et en même temps, Meïster terrassa rudement les francs-juges qui se trouvaient le plus près de lui, s'élança vers la muraille qui fermait un des côtés de la salle, et grimpa lestement, en s'aidant des saillies du mur.

En une demi-douzaine de bonds, il se trouva hors de la portée des épées.

Les francs-juges le suivirent tumultueusement, ne sachant ce qu'il allait faire, étonnés de tant d'audace ; ils le menaçaient de leurs épées inutiles et criaient toujours :

— A mort !... à mort !...

Johann riait de plus belle

Le vieux comte Manfred Eberhard était le plus irrité de tous, cela va sans dire.

Meïster, cependant, ne restait pas oisif. Il s'était cramponné avec force à la muraille, dont il étudiait les saillies ; il jetait de temps à autre, un regard plein de mépris sur ses adversaires impuissants, et souriait de pitié aux menaces du vieux comte Manfred.

Déjà un des francs-juges, qui avait tenté de le suivre dans son ascension, avait reçu sur le crâne un violent coup de roche, et il était allé rouler aux pieds de ses frères.

Meïster poursuivait son examen et son travail mystérieux.

Il marchait tantôt à droite, tantôt à gauche, s'accrochant, avec un rare bonheur et une adresse admirable, aux pierres de la muraille.

Enfin, un grand cri s'échappa de sa poitrine, et son regard, plein d'orgueil, sembla défier cette fois la foule des francs-juges irrités.

— A moi! maintenant, s'écria-t-il, à mon tour, messeigneurs; à nous deux surtout, comte Manfred Eberhard! et que la colère du ciel te punisse comme tu le mérites!...

Meïster s'était mis à l'œuvre...

Cette muraille était précisément celle qu'il avait construite de ses mains, et il tenait entre ses doigts le taquet de fer qui fermait son écluse.

Le taquet quitta un peu le crampon auquel il s'attachait. — Le volet de bois céda légèrement.

Les francs-juges regardaient et ne comprenaient rien encore...

Cependant, à mesure que l'ouverture allait s'élargissant, un bruit étrange se faisait entendre.

C'était un bruit sourd, et le vent commençait à s'engouffrer sous les voûtes sonores...

Un bruit sinistre qui, d'instant en instant, devenait plus distinct et paraissait à chaque moment plus redoutable!...

Les francs-juges pâlirent...

Ils avaient baissé la pointe de leurs épées et se regardaient avec terreur, se demandant ce qui allait se passer.

— Que signifie cela!... murmura le comte Manfred Eberhard, qui, malgré lui, sentit un frisson d'épouvante parcourir ses membres.

— Voilà, mes bons seigneurs, s'écria Johann Meïster, d'un sombre accent de triomphe; voilà ce que cela signifie... Voyez!

L'ouverture était maintenant large et béante; ce bruit, qu'on avait entendu quelques instants auparavant, gronda plus fort, plus menaçant, et l'on vit passer au-dessus du mur les premières vagues du Danube.

L'eau fit irruption dans le souterrain!...

Un cri général s'éleva à cette vue, et chacun voulut chercher son

salut dans la fuite, mais la voix de Meïster les arrêta tout à coup, comme par enchantement.

— Restez, mes bons seigneurs, cria-t-il; si vous faites un pas de plus, je lâche l'écluse, et le Danube court plus vite que les francs-juges du saint Tribunal !

En parlant ainsi, Meïster donna du jeu à sa porte; les flots se précipitèrent aussitôt avec fureur dans la salle.

Puis Johann Meïster, s'appuyant sur le levier de son écluse, la referma et s'assit tranquillement, attendant que le calme fût rétabli.

— Que voulez-vous donc ? demandèrent alors les francs-juges qui, avaient de l'eau jusqu'aux genoux et ne savaient s'ils devaient rester ou s'enfuir.

Ces membres d'une association aussi ténébreuse que redoutable étaient dans une position bien pénible !

— Que veux-tu ? répéta le comte Manfred, arrivé au paroxisme de l'exaspération.

Et combien ce comte Manfred Eberhard, conspirateur ridé, était affreux dans sa colère !

— Vous me demandez ce que je veux, mes bons seigneurs, répondit Johann Meïster avec une ironie pendable; — ah diable ! je vais vous le dire franchement... je veux être votre maître... je veux de vous une obéissance aveugle. Je veux que mes ordres soient ponctuellement exécutés, sans la moindre hésitation, car je tiens votre sort dans ma main, et je vous prie d'être bien persuadés que je ne reculerai pas quand le moment sera venu !

— Parlez ! parlez... firent les francs-juges qui barbotaient lamentablement.

— Que deux d'entre vous sortent à l'instant de cette caverne, reprit Johann, qu'ils se rendent, sans perdre une seconde, au château du comte Manfred Eberhard, et qu'ils en fassent sortir la comtesse Ethel.

— La comtesse Ethel! répéta le vieux comte, sortir de mon château!

— Ayez l'obligeance de ne plus m'interrompre, dit Johann sévèrement.

Et les francs-juges épouvantés fermèrent la bouche de leur propre chef qui écumait comme un diable très-laid.

Johann poursuivait d'un ton d'empereur :

— Vos émissaires diront à la comtesse Ethel que le batelier Meïster l'attend, et ils la laisseront libre.

Le comte voulut protester.

Un franc-juge zélé lui colla son manteau sur le nez.

— C'est une condition de salut pour tous, reprit encore Johann Meïster, et, songez-y, si les deux hommes que vous allez dépêcher vers la comtesse n'étaient pas de retour dans une heure, ce serait fait de vous tous.

En achevant ces mots, Meïster souleva encore une fois l'écluse, et un tourbillon de vagues mugissantes fit irruption dans le souterrain.

Ce Johann! si les francs-juges l'avaient tenu!

En attendant, ils pataugeaient dans trois pieds d'eau bourbeuse.

Bon gré, malgré, ils se hâtèrent de choisir parmi les membres de l'association, les deux hommes sur lesquels ils pouvaient le plus compter, et après leur avoir fait jurer sur le Christ de revenir dans une heure, ils les laissèrent s'éloigner et revinrent se grouper autour du comte Manfred. Avant de partir, ils avaient promis à Meïster de lui rapporter un témoignage de l'accomplissement de leur mission.

Rien ne saurait rendre la rage et l'exaspération du malheureux comte, il allait et venait à travers le souterrain. gourmandant les membres de l'association, menaçant Meïster, cherchant partout une issue par laquelle il pût se soustraire à cette humiliante obéissance. Mais toutes les issues étaient fermées par les francs-juges eux-mêmes, dans la crainte que Meïster ne mît sa menace à exécution.

Meïster attendait, lui, avec beaucoup de calme, le résultat des

ordres qu'il avait donnés. Ce souterrain était précisément situé au-dessous de son habitation; ces travaux de maçonnerie, c'était lui qui les avait exécutés pour se mettre à l'abri des inondations du Danube; il connaissait donc à fond le fort et le faible de la situation, et il en profitait.

Il lui eût suffi, en réalité, de cinq minutes à inonder le souterrain dans toute sa profondeur, et, la main appuyée sur l'écluse, il semblait menacer incessamment les francs-juges interdits.

Une heure se passa ainsi, pendant laquelle chacun écoutait avec anxiété si rien ne venait troubler la solitude de la caverne.

Une heure d'angoisses terribles!

Le comte Manfred Eberhard hâtait de tous ses vœux le retour des francs-juges qu'on avait envoyés au château, et cependant il espérait encore qu'ils ne reviendraient pas! Perdre la comtesse Ethel était pour lui une douleur cruelle; car ce vieillard s'était habitué à tourmenter sa femme quand il ne conspirait pas. C'était pour lui un besoin, et il se creusait vainement l'esprit pour trouver un moyen d'échapper à cette terrible position.

Enfin, les deux francs-juges revinrent.

Ils apportaient ce que Meïster leur avait demandé.

Ils avaient délivré la comtesse Ethel, et la jeune femme faisait dire à Meïster qu'elle l'attendrait sur les bords du Danube, et qu'elle l'y attendrait SEULE.

III.

Ce dernier mot rassura complétement les craintes du comte Eberhard, et aussi celles de Johann Meïster.

C'était, en effet, le mot sur lequel Johann avait insisté dans sa conversation avec la comtesse. Ce mot disait qu'elle avait compris, qu'elle était libre et décidée à le suivre.

Il se tourna vers le comte Manfred et lui indiqua d'un geste impérieux la route par laquelle il voulait qu'il se retirât.

— Maintenant, dit-il, vous êtes libres, messeigneurs; fuyez en toute hâte, sans retourner en arrière, sans chercher à distinguer l'issue par laquelle je m'échapperai. Allez ! dans une heure, j'aurai mis le Danube entre la comtesse Ethel et vous, et le ciel juste protégera sa fuite !

Puis il leva l'écluse, et l'onde longtemps retenue fit enfin irruption dans le souterrain, s'élançant en bondissant sur les pas des francs-juges qui fuyaient.

Meïster profita du premier moment de désordre qui s'introduisit dans tous les rangs pour sauter à bas du mont qu'il avait occupé jusqu'alors, et disparaître par un couloir caché à tous les regards, et qui conduisait à son habitation.

Pendant qu'il regagnait ainsi sa demeure, l'eau montait, montait toujours, et l'on entendait au loin les cris effrayés des francs-juges.

Johann Meïster trouva Ethel fidèle au rendez-vous : il prépara sa barque à la hâte, y fit monter la comtesse, et, quelques minutes après, ils fuyaient ensemble vers la rive opposée du Danube.

La nuit protégeait leur fuite, nul ne les inquiéta, et ils purent aborder sans obstacle. La chronique qui nous a donné les détails qui précèdent ne dit pas comment finit cette histoire. La comtesse fut-elle poursuivie par son époux ? Que devint Meïster ?

Ce sont là deux questions auxquelles l'absence de tout document nous empêche de répondre.

Mais nous aimons à penser que la comtesse Ethel attendit la mort de son vieux mari pour épouser quelque noble chevalier allemand ou hongrois.

Et qu'elle prit Johann Meïster pour batelier de confiance.

Si toutefois elle conserva le goût des promenades sur l'eau.

TABLE.

Pages.

LES DRUIDES.

LES FRANCS-JUGES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Paris-Imp. PAUL DUPONT 41 rue Jean-Jacques-Rousseau.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

II

Paris. — Société d'imprimerie PAUL DUPONT, rue J.-J.-Rousseau, 41. — (Cl). 56.12.82.



CHARLES LE TÉMÉRAIRE

LES

TRIBUNAUX

SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES. — INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES. — ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. — TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES.

TOME DEUXIÈME



PARIS

LEGRAND, ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 48

Près le Luxembourg.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

CHAPITRE PREMIER.

Suite des francs-juges. — Charles le Téméraire. — Louis XI. — Pierre de Hagenbach, ses cruautés, son insolence. — Réconciliation de l'Autriche et de la Suisse. — Pélerinage des princes. — Hagenbach à Brisach. — Frédéric Voegelin. — Prise de Landwogt. — Joie des confédérés. — Hagenbach devant ses juges. — Sa dégradation publique. — Sa mort. — Colère de Charles le Téméraire. — Bataille de Grandson. — Charles à Iverdun. — Tribunal secret sur les bords du lac de Neufchâtel. — Baumgarten. — Campo Basso. — Marguerite Baumgarten. — Tragédie.

I.

« Nul prince n'était né avec de plus grandes et de plus belles qualités que Charles le Téméraire : ami de la justice et du bon ordre, loyal et amoureux de l'honneur ; chaste, sobre, tempérant, actif, vigilant, dur à la fatigue et à la souffrance ; vaillant par merveille, mais cependant bon et pitoyable, surtout pour les pauvres et petites gens. Mais la splendeur de cette maison de Bourgogne, qui avait semblé arbitre entre la France et l'Angleterre, ces deux plus puissants royaumes de la chrétienté, et qui avait servi d'asile hospitalier

à Édouard de Lancastre et au dauphin Louis; ce faste qu'avait tant aimé le duc Philippe, son père; tous ces grands seigneurs, dont il avait formé sa cour et le service de sa maison, plus que tout cela, le pouvoir absolu gagné sur les vassaux et conquis sur les villes, avaient de bonne heure ébloui sa jeunesse, et lui avaient inspiré un prodigieux orgueil. »

Tel était Charles le Téméraire, quand la mort du duc Philippe, son père, arrivée en 1467, lui donna la possession du plus beau duché qui fût alors au royaume de France; il ne voulut plus rencontrer ni obstacle ni contradiction, et résolut d'être seul maître de ses États.

C'était, à coup sûr, une noble ambition; mais Charles le Téméraire avait encore trop besoin de conseils pour s'affranchir ainsi de toute tutelle, et la suite le fit bien voir.

De juste qu'il était, il devint tout à coup, et presque sans transition, tyrannique, plein de prévention et de cruauté; de loyal, il se fit aussi perfide que la plupart des autres princes contemporains, « et son impétueuse ardeur ne s'arrêtait plus aux empêchements que l'honneur pouvait mettre à sa volonté. »

Il accabla ses peuples d'impôts, sa noblesse de fatigues, et se jeta dans de folles entreprises, qui le rendirent, en peu de temps, aussi odieux à ses propres sujets qu'à ses ennemis eux-mêmes!

C'est ce qui amena sa ruine si prompte.

D'ailleurs, il avait affaire à un rude jouteur; et Louis XI n'eut pas de peine à le jouer.

Ce dernier avait tout ce qu'il fallait pour mener à bien une pareille entreprise; c'était, on le sait, l'homme le plus actif, le plus patient, le plus fin de tout son royaume.

Sans varier dans ses desseins, il savait ne point s'obstiner à réussir plutôt par un moyen que par un autre. La vivacité de son esprit le portait à se dégoûter assez vite de ce qui se faisait trop attendre, et alors il changeait, non de but, mais de chemin.

C'est, en politique, la science suprême.

Charles le Téméraire et Louis XI, ce fut une belle bataille !

Ces deux adversaires, dignes l'un de l'autre, rivalisèrent de vigueur et de ruse; mais, dans cette lutte inégale, où le duc Charles apportait toute la brutalité soldatesque de son caractère, où Louis XI apportait toute la coquinerie bourgeoise et rouée de sa nature exceptionnelle, c'était évidemment le duc de Bourgogne qui devait être vaincu !

Louis de Valois est, en effet, seul de son genre parmi les rois de France. Il avait, comme Richelieu, la bosse du nœud coulant, et sans la vierge de plomb qu'il portait à son vieux chapeau, nous dirions presque qu'il fut l'oncle de Voltaire.

Mais, grand Dieu ! combien il lui fit de misères à sa vierge de plomb !

Le duc Charles de Bourgogne était mieux de son siècle et plus gentilhomme.

Le duc Charles était d'une taille moyenne, d'une complexion robuste, d'une santé vigoureuse; ses cheveux étaient noirs, et il tenait aussi d'Isabelle de Portugal, sa mère, un teint brun, l'œil noir et le regard vif. Jamais les fatigues de la guerre ne parurent lui faire désirer le repos, et, tant qu'il vécut, il n'aima rien tant que la vie des camps et les hasards des batailles.

Il y avait cinq années environ que le duc avait perdu son père, lorsque ses affaires commencèrent à péricliter. Jusque là, il avait été assez heureux dans ces grands tripots qu'on nomme des champs de bataille.

Son audace, son courage militaire, lui avaient valu des succès qui l'avaient enivré positivement, et, désormais, il ne cherchait que des occasions d'être hostile à ses alliés, ou cruel envers ses ennemis.

A cette époque, l'Alsace et la Suisse étaient sous la domination du duc Charles, et il possédait même certaines places dont le du

Sigismond lui avait laissé le gouvernement, en raison de fortes créances, pour lesquelles il se trouvait débiteur.

Le duc Charles avait, en conséquence, nommé pour le représenter dans ce pays, un de ses plus fidèles serviteurs, Pierre de Hagenbach.

Ce sire de Hagenbach, en qui il avait une confiance sans bornes, était un des hommes les plus cruels et les plus violents qui eussent jamais exercé un pouvoir quelconque sur un peuple.

Il ne connaissait nulle justice; ne pas céder sur-le-champ à ses volontés suffisait pour être mis à mort.

Sous sa domination, les gens de la campagne étaient accablés de corvées; sans cesse des soldats étaient logés chez eux, et les maltraitaient sans nul contrôle ni recours.

Ce n'étaient pas seulement les bourgeois et les paysans que les soudards de Hagenbach traitaient ainsi: les nobles alsaciens, qui avaient tant désiré la domination de la Bourgogne, étaient, pour le moins, aussi opprimés que le reste.

Mais, ce qui indignait surtout la contrée tout entière, c'étaient les débauches et les excès de toutes sortes que se permettait le landvogt: cet homme ne s'inquiétait pas plus du ciel que de la terre; il avait coutume de dire qu'étant certain d'aller en enfer, il ne voulait rien épargner de ce qui pouvait lui être agréable.

Il n'y avait point de fantaisies auxquelles il ne s'adonnât : il corrompait les jeunes filles avec de l'argent; quand elles résistaient, il leur faisait violence; il forçait les couvents, déshonorait les familles nobles comme celles des bourgeois, et insultait ensuite à ses victimes.

Un vrai Robert-le-Diable tudesque, avec l'accent d'un caporal alsacien et la grâce d'un ours bernois.

Il arriva une fois, dit-on, à ce Pierre de Hagenbach, de donner une fête, et tout d'un coup, après avoir renvoyé les maris, il fit mettre les femmes toutes nues, en leur couvrant seulement la tête, puis il donna ordre aux maris de revenir et de reconnaître leurs femmes.

Jusque là, c'était une plaisanterie assez suisse, et nos Lucullus de la bonneterie moderne, célèbres sous les noms de Chicard et autres, en font encore de pareilles avec la permission de M. le maire.

Mais Pierre de Hagenbach n'était pas un Alsacien à s'arrêter là.

Sur son ordre, ceux des maris qui se trompaient de femmes étaient précipités par la fenêtre; ceux qui ne se trompaient pas étaient contraints, pour récompense, à boire une telle quantité de vin, qu'ils étaient malades à en mourir.

Un joyeux Suisse que cet Hagenbach !

On comprend tout ce que de pareils débordements devaient exciter de haine contre monseigneur le gouverneur, et une partie de cette haine remontait naturellement à Charles le Téméraire lui-même.

Chacun criait vengeance, mais nul encore n'osait lever l'étendard de la révolte, et il fallait tout un concours de circonstances pour que cette haine mît une arme dans la main de chaque homme.

Les Suisses et les Autrichiens avaient toujours été d'irréconciliables ennemis. Cependant, cette fois, le danger commun leur enseigna la prudence; ils déposèrent les armes et conclurent une alliance. personne n'ignorait que Charles le Téméraire avait des vues ambitieuses sur l'Allemagne elle-même, et cette coalition des Suisses et des Autrichiens était à coup sûr la seule chose qu'il eût à craindre.

Le jour où ces deux peuples, jusqu'alors ennemis, s'unirent dans le sentiment commun de la vengeance, ce fut de part et d'autre, une allégresse impossible à décrire, un sujet universel de joie et d'enthousiasme.

Le pays avait été longtemps ruiné par des guerres de toutes sortes; tous croyaient que des temps meilleurs étaient enfin venus, et que la paix, ou du moins une alliance assez forte pour l'assurer, allait bannir pour toujours tout sujet de discordes et de luttes.

Le duc Sigismond, le prince Charles de Bade et plusieurs autres seigneurs qui faisaient partie de la ligue, firent, à ce sujet, un pé-

lerinage à Notre-Dame d'Eusielden, ce couvent si fameux et si fréquenté dans le pays de Schwitz.

Ce fut une fête pour tous, car de tous les points de la Suisse, accoururent des populations empressées, et l'on jura, là, sous les regards de Dieu, de s'affranchir du joug de l'étranger, à quelque prix que ce fût.

La guerre était dès lors résolue en principe, non plus la guerre intestine, mais la guerre contre l'ennemi commun.

Cependant il fallait au moins mettre les procédés de son côté.

Le duc Sigismond commença par envoyer signifier au duc de Bourgogne, que le montant de la créance était à sa disposition dans la ville de Bade, et qu'ainsi, les pays donnés en gage devaient rentrer sous la puissance de leur seigneur naturel.

Puis, sans attendre la réponse du duc, les hostilités recommencèrent.

II.

Cependant Pierre de Hagenbach n'était pas un soldat sans valeur; il avait eu vent de l'affaire, et il s'était mis sur la défensive.

Il doubla les garnisons de ses forteresses, et ne négligea rien pour les mettre en état de soutenir des siéges en forme : il voulut lui-même surprendre Eusisheim qui s'était révolté; mais ayant échoué dans son entreprise, il retourna en toute hâte vers Brisach, centre de ses opérations, avant que la nouvelle de son échec n'y fût parvenue, et ne songea plus dès lors qu'à s'y fortifier.

Quand il entra dans la ville, les habitants étaient à la grand'messe; sans respect pour la sainteté du dimanche, Hagenbach donna des ordres pour que tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe,

allassent immédiatement travailler à creuser des ouvrages de défense devant le pont qui protége la ville.

Bien que la population fût fort irritée contre lui, et que plus d'un se fût volontiers chargé de lui briser le crâne, cependant on obéit sans murmurer, remettant au lendemain le soin de la vengeance.

Mais laissons un moment parler M. de Barante, le premier parmi ceux qui ont écrit jamais sur les ducs de Bourgogne :

« Parmi les soldats de la garnison, dit-il, il y avait deux cents Allemands. Hagenbach ne s'assurait pas sur eux comme sur les étrangers ; eux aussi étaient, pour la plupart, comme les bourgeois, en grande méfiance, et craignaient qu'on ne prît contre eux quelque résolution cruelle. Il y avait parmi eux un capitaine nommé Frédéric Voegelin, homme d'une pauvre mine et de petit état, car il n'était rien de plus que tailleur d'habits, mais de grand courage.

« Il se concerta avec son hôte, durant cette nuit qui sembla bien longue à tous les pauvres habitants de Brisach, tremblant à chaque instant d'être égorgés ; le mot fut donné à tous les bourgeois et aux soldats allemands de se rendre en armes aussitôt que le tambour serait battu. Dès la pointe du jour, Voegelin, avec quelques-uns de ses camarades, se rendit chez le landvogt, et lui dit : « Mes soldats veulent être payés, ils ont tout déposé, et il leur faut de l'argent. »

« — Ils auront de l'ordure sous le nez, répliqua Hagenbach, et si tu t'avises de parler encore, je te ferai jeter à la rivière. »

Alors Voegelin descendit, et fit battre le tambour. Le gouverneur accourut aussitôt sur la place, l'épée nue, et voulut se jeter sur Voegelin ; mais les soldats allemands, avec leurs piques ; les bourgeois et même les femmes, armés de haches, de fourches, de broches, se précipitèrent sur lui. Il se réfugia dans une maison voisine ; on l'y poursuivit, et à grand'peine, Voegelin le sauva de la fureur du peuple. Il fut conduit chez le bourgmestre.

Les Lombards et les Flamands de la garnison étaient encore dis-

persés dans leurs logements. Ils ignoraient le langage du pays, et ne savaient pas bien quel était le sujet de la querelle entre le sire de Hagenbach et les habitants. Ils se voyaient sans chef, exposés à être massacrés; ils entrèrent aussitôt en pourparlers, témoignèrent qu'ils n'étaient pour rien dans les cruautés du gouverneur, et demandèrent à se retirer avec leurs bagages, ce qui leur fut accordé.

Brisach se trouva donc libre; en peu de jours, la révolte gagnant de proche en proche, eut bientôt fait le tour du pays tout entier, et les habitants rentrèrent joyeusement sous la domination de leurs anciens seigneurs.

Une allégresse universelle se répandit avec la rapidité de l'éclair: on était aux fêtes de Pâques, et confondant cette solennité avec leur délivrance, tous, jusqu'aux plus petits enfants, s'en allaient chantant en chœur, par les rues:

> Le Christ est ressuscité, le gouverneur est pris:
> Réjouissons-nous!
> Sigismond sera notre consolation, *kyrie, eleison!*
> S'il n'eût pas été pris, cela eût mal tourné;
> Il est pris! ses méchantes ruses ne lui serviront plus de rien!

Il est pris!... C'était là, en effet, le mot que l'on retrouvait sur toutes les lèvres.

Il est pris! chacun pouvait respirer à l'aise, chacun devenait libre; il est pris! plus de violence, plus de crimes, la liberté, la justice pour tous!

Cependant, malgré la joie qui régnait de tous côtés, il y avait encore bien des incrédules... on ne pouvait se résoudre à croire à tant de bonheur.

On avait eu si longtemps à souffrir des cruautés de Pierre de Hagenbach, que l'on hésitait à s'abandonner à un espoir qui pouvait être déçu. La terreur qu'il avait inspirée jusqu'alors ne pouvait dis-

paraître en un jour, et bien des gens n'osaient encore se livrer à toute leur allégresse.

Pierre de Hagenbach était bien réellement pris cependant, et sa vie était maintenant entre les mains de ceux qu'il avait opprimés si cruellement et si insolemment.

L'ancien landvogt avait été quelques jours tenu en sûreté chez le bourgmestre, mais comme cette résidence était ouverte à tout venant, et qu'on pouvait craindre quelque tentative d'évasion, on le transféra dans la tour de la porte du Rhin, où il fut *chargé de chaînes.*

On ne peut guère blâmer cette rigueur.

Hagenbach était un de ces coquins, traîneurs de sabre, qui ont fait a mauvaise réputation du moyen-âge.

L'épée est confiée à l'homme de guerre pour protéger le faible et défendre l'innocent.

L'homme qui abuse de l'épée ne mérite ni pardon ni pitié.

Le duc Sigismond était, sur ces entrefaites, arrivé à Brisach, et comme chaque ville avait quelque grief à reprocher à l'ancien land-vogt, Sigismond voulut qu'il fût jugé par des députés de toutes ces villes, c'est-à-dire de Strasbourg, Colmar, Schelestadt, Fribourg, Brisach et Bâle, et par seize chevaliers, pour l'ordre de la noblesse.

Berne et Soleure, bien que villes suisses, envoyèrent aussi leurs députés pour prendre part au jugement.

De toutes parts, on était accouru, par milliers, pour assister au procès de ce cruel gouverneur, tant la haine était grande contre lui. De ses prisons, il entendait retentir sur le pont et au-dessous des voûtes de la porte, le pas des chevaux, et s'enquérait à son geôlier de ceux qui arrivaient, soit pour être ses juges, soit pour être témoins de son supplice.

Parfois le geôlier répondait :

— Ce sont des étrangers, je ne les connais point.

— Ne sont-ce pas, disait le prisonnier, des gens assez mal vêtus,

de haute taille, de forte apparence, montés sur des chevaux aux courtes oreilles?

Et si le geôlier répondait oui :

— Ah! ce sont les Suisses, s'écriait Hagenbach; mon Dieu, ayez pitié de moi!

Et il se rappelait toutes les insultes qu'il leur avait faites, toutes ses insolences envers eux; il pensait, mais trop tard, que c'était leur alliance avec la maison d'Autriche qui était cause de sa perte.

Ce fut le 4 mai 1474, qu'après avoir été mis à la question, il fut amené, par Hermann d'Eptingen, gouverneur pour le duc Sigismond, devant ses juges sur la place publique de Brisach.

Le peuple était alentour, et écoutait avec avidité ce qui se disait, et regardait curieusement cette scène nouvelle.

Henri Iselin, de Bâle, porta la parole, et il s'exprima en ces termes, à haute voix, afin que chacun pût l'entendre :

— Pierre de Hagenbach, chevalier, maître d'hôtel de monseigneur le duc de Bourgogne, et son gouverneur dans les pays de Ferette et de Haute-Alsace, aurait dû respecter les priviléges réservés par *l'acte d'engagement;* mais il n'a pas moins foulé aux pieds les lois de Dieu et des hommes, que les droits jurés et garantis au pays. Il a fait mettre à mort, sans jugement, quatre honnêtes bourgeois de Thann; il a dépouillé la ville de Brisach de sa juridiction, et y a établi juges et consuls de son choix; il a rompu les communautés de la bourgeoisie et des métiers; il a levé des impôts par sa seule volonté; il a, contre toutes les lois, logé chez les habitants des gens de guerre, Lombards, Français, Picards ou Flamands, et a favorisé leurs désordres et pillages. Il leur a même commandé d'égorger leurs hôtes durant la nuit, et avait fait préparer, pour y embarquer les femmes et les enfants, des bateaux qui devaient être submergés dans le Rhin. Enfin, lors même qu'il rejetterait de telles cruautés sur les ordres qu'il a reçus, comment pourrait-on s'excuser d'avoir fait violence et outrage

à l'honneur de tant de filles ou femmes, et même de saintes religieuses?

Pierre de Hagenbach était condamné avant d'être entendu; il le savait; ses cruautés et ses crimes étaient trop connus dans le pays pour qu'il pût espérer se sauver.

Il fit bonne contenance, et se contenta de déclarer qu'il ne reconnaissait d'autre juge et d'autre seigneur que monseigneur le duc de Bourgogne.

Quant aux accusations dont il était l'objet, il ne voulut seulement pas s'en défendre, et attendit avec calme la décision que les juges allaient rendre.

Les juges siégèrent douze heures consécutives.

Enfin, à sept heures du soir, à la clarté des torches, après avoir déclaré qu'à eux appartenait le droit de juger les crimes imputés au landvogt, ils le firent appeler et rendirent une sentence qui le condamnait à mort.

Hagenbach croisa ses bras sur sa poitrine et dit :

— C'est donc la volonté de Dieu que je meure!

Mais s'emportant aussitôt après, il ajouta en montrant le poing au tribunal :

— Filous! je vous ajourne au grand feu de l'enfer!

Résignation ou colère, tout devait être inutile au sire de Hagenbach.

Séance tenante, l'arrêt reçut son exécution, et la cérémonie s'accomplit avec une solennité qui ne manquait pas de grandeur.

Les seize chevaliers avaient demandé qu'avant d'être conduit à l'échafaud, Pierre de Hagenbach fût dégradé de sa dignité de chevalier et de tous ses honneurs.

Gaspard Hurter, héraut de l'empereur, s'avança alors et dit :

— Pierre de Hagenbach, votre devoir était de rendre la justice, de protéger la veuve et l'orphelin, de respecter les femmes et les filles, d'honorer les saints prêtres, de vous opposer à toute injuste vio-

lence, et, au contraire, vous avez commis tout ce que vous deviez empêcher.

Ayant ainsi forfait au noble ordre de chevalerie et aux serments que vous aviez jurés, les chevaliers ici présents m'ont enjoint de vous en ôter les insignes. Ne les voyant pas sur vous en ce moment, je vous proclame indigne chevalier de Saint-Georges, au nom et à l'honneur duquel on vous avait autrefois honoré du baudrier de chevalerie.

Le héraut Gaspard Hurter n'avait pas bien regardé quand il avait affirmé ne pas voir sur la personne de Hagenbach les insignes chevaleresques, car Hermann d'Epturgen s'avança et dit :

— Puisque l'on vient de te dégrader de la chevalerie, Pierre de Hagenbach, je te dépouille de ton collier, chaîne d'or, anneau, poignard, éperon, gantelet.

Il prit chaque objet qu'il désignait ainsi, et en frappa le condamné au visage, en ajoutant :

— Chevaliers, et vous tous qui désirez le devenir, j'espère que cette punition publique vous servira d'exemple, et que vous vivrez dans la crainte de Dieu, noblement et vaillamment, selon la dignité de la chevalerie et l'honneur de votre nom.

Enfin Thomas Schiclas, prévôt d'Ensisheim, et maréchal de cette commission de justice, se leva, et, s'adressant au bourreau de Colmar, il lui dit :

— Faites selon la justice!

Le peuple criait Noël, et se ruait sur le cortége qui se mit aussitôt en route.

Une foule immense était accourue et faisait retentir l'air de ses acclamations.

Pierre de Hagenbach, seul, était calme et impassible devant cette fureur dont il était l'objet.

Lui qui avait tant méprisé la religion et les prêtres, il s'entretenait

maintenant avec son confesseur d'un air pieux et recueilli, mais ferme, se recommandant aussi aux prières de tous ceux qui l'entouraient.

Arrivé dans une prairie, devant les forts de la ville, il monta sur l'échafaud d'un pas assuré, puis élevant la voix pour dominer les bruits de la foule :

— Je n'ai pas peur de la mort, dit-il, encore que je ne l'attendisse pas de cette sorte, mais bien les armes à la main; ce que je plains, c'est tout le sang que le mien fera couler. Monseigneur ne laissera point ce jour sans vengeance pour moi. Je ne regrette ni ma vie, ni mon corps; je supplie seulement Dieu de me pardonner d'avoir mérité une telle sentence et plus cruelle encore. Vous tous aussi, dont j'ai été le gouverneur durant quatre années, pardonnez-moi ce que j'ai fait par défaut de sagesse, ou par malice. — J'étais homme, pardonnez-moi!

Ensuite il demanda qu'on obtînt du duc Sigismond qu'il ratifiât le testament par lequel il léguait à l'église de Brisach sa chaîne d'or et ses seize chevaux.

Puis s'étant entretenu encore quelques instants avec son confesseur, il présenta la tête et reçut le coup.

Singulier changement des esprits! quand Pierre de Hagenbach fut mort, toute la foule s'écoula triste et silencieuse, et, pendant longtemps, ceux qui l'avaient vu mourir aussi noblement, aussi courageusement, le vénérèrent comme un saint.

On dit que pendant longtemps, aux jours de fête, on passait au col de sa statue une chaîne d'or; on plaçait sur sa tête le chapeau de satin bleu, orné de pierreries, que Pierre de Hagenbach portait en allant au supplice, et les habitants de la seigneurie d'Hagenbach s'agenouillaient dévotement sur son tombeau.

III.

Cependant le duc Charles de Bourgogne ignorait encore ce que l'on avait fait de son ami le plus dévoué, de son gouverneur le plus aimé. Dès qu'il apprit la fatale nouvelle, il entra dans une colère aveugle, ne voulut rien entendre, et jura de mettre tout le pays à feu et à sang.

Il était homme à remplir cette promesse, et Pierre de Hagenbach l'avait bien prédit.

Le duc Charles jura une haine à mort aux Suisses et aux Allemands, et, dès ce moment, il n'eut de repos qu'il ne leur eut fait payer cher le *crime* dont ils s'étaient rendus coupables.

Mais les Suisses prirent les devants, et, soutenus par le roi de France, avec lequel ils avaient fait récemment alliance, ils ne craignirent pas de commencer les hostilités.

L'Autriche, de son côté, les aida dans cette lutte, et, tant que rien ne vint faire obstacle à ces intérêts maintenant communs, tout parût aller pour le mieux.

Les Suisses se battirent avec leur courage ordinaire, et, pendant toute une longue campagne, ils firent des prodiges de valeur.

Malheureusement, les Suisses avaient trop compté sur leurs alliés, et l'instant approchait où ils allaient se trouver seuls, en butte à la colère puissante du duc Charles.

Ce dernier n'avait rien négligé pour les réduire; il n'ignorait pas que tant que la France et l'Autriche soutiendraient les Suisses, il ne mènerait pas son entreprise à bonne fin; mais il connaissait Louis XI et la maison d'Allemagne, et bientôt il acquit la certitude qu'il ne s'était pas trompé sur la sincérité de leurs sympathies pour les cantons.

Et, à ce propos, nous serions bien aises de savoir pourquoi cet honnête et brave pays, qui fournit des concierges de confiance à l'Europe entière, a toujours inspiré à l'Europe une évidente répugnance!

Serait-ce que l'Europe a peur de gagner le goître chronique de cette fidèle nation?

Ce sont là de graves problèmes, et l'historien qui se respecte ne va pas trancher ces nœuds gordiens d'une main étourdie.

Quoi qu'il en soit, la France et l'Autriche, qui avaient accepté avec empressement l'aide des Suisses, pour lutter contre Charles le Téméraire, se hâtèrent de les abandonner dès qu'ils n'en eurent plus besoin.

Les Suisses se trouvèrent donc tout à coup isolés, et sans forces suffisantes pour résister au duc de Bourgogne.

Charles le Téméraire comprit combien cette circonstance lui était favorable; avec cette spontanéité audacieuse qui le caractérisait, il entra avec une armée dans leur pays, et commença par investir la citadelle d'Iverdun.

Comme elle n'était défendue que par une faible garnison, elle se rendit presque sans résistance.

De là, Charles marcha sur Grandson; la garnison était ici plus forte, et aussi décidée à résister courageusement contre le duc; mais les malheureux avaient compté sans la trahison, et la trahison ouvrit leurs portes.

La vengeance du vainqueur fut terrible.

Quoiqu'il eût accordé à la garnison une libre retraite, dans la convention conclue avec elle, il la fit passer tout entière au fil de l'épée.

Telle fut la rançon du sang de Pierre de Hagenbach.

Mais ce gigantesque et horrible assassinat, ce mépris impie de la foi jurée devait avoir aussi son châtiment.

Saisis d'horreur à cette nouvelle, les confédérés, forts de vingt

mille hommes, marchèrent sans hésiter sur Grandson, contre une armée trois fois plus forte que la leur.

C'était le 3 mars 1476.

Les confédérés prétendaient venger à tout prix le massacre de leurs frères, ou mourir comme eux.

A la pointe du jour, les soldats de Lucerne, de Schwitz et de l'Oberland bernois se montrèrent comme avant-garde dans les vignobles situés entre le lac de Neufchâtel et la chaîne du Jura.

Ils se mirent tous à genoux, et dirent la prière en commun à haute voix ; puis, comme s'ils se fussent sentis tout à coup fortifiés, ils se relevèrent, et, emportés par un élan commun, ils commencèrent l'attaque.

Les Fribourgeois et les Bernois avançaient d'un pas ferme, sans crainte, sans même chercher à compter le nombre de leurs ennemis; ils étaient conduits par un guerrier expérimenté, que l'on nommait Jean de Hallwyl, et, pendant plusieurs heures déjà, ils s'étaient vaillamment battus, lorsque le gros de l'armée confédérée parut sur les hauteurs dans tout l'éclat du soleil de midi.

Du haut des collines retentit le son éclatant du cor d'Unterwalden et le sombre mugissement du taureau d'Uri.

On vit s'approcher les bannières flottantes d'Urich et de Schaffouse.

Le duc de Bourgogne était en ce moment sur les remparts du château.

Quand il vit s'avancer cette armée redoutable, les enseignes déployées, chaque guerrier entonnant les chants religieux de son pays, il se retourna vivement vers le duc d'Erstein, qui était à ses côtés.

— Quelles sont ces troupes? lui demanda-t-il avec étonnement.

— Ce sont les hommes devant lesquels l'Autriche a fui, répondit le duc d'Erstein.

— Malheur à nous, alors, s'écria Charles le Téméraire ; une poignée de ces hommes nous a fatigués depuis le point du jour jusqu'à cette heure, que deviendrons-nous maintenant vis-à-vis de cette multitude ?

Ces craintes de Charles n'avaient rien d'exagéré.

Les Suisses étaient alors sans contredit les plus redoutables soldats de l'Europe.

La terreur s'empara bientôt des troupes bourguignonnes ; en vain le duc tenta de s'opposer à leur fuite, loin de les arrêter, il fut entraîné par elles.

Les Suisses, acharnés, les poursuivirent jusque fort avant dans la nuit, et leur butin fut immense, car le camp du duc de Bourgogne était, comme on sait, un camp de plaisance et de luxe, dont tous les historiens se sont plu à faire des descriptions romantiques.

Malgré cette victoire, les Suisses avaient eu trop à se plaindre de la cruauté du duc de Bourgogne, pour jamais oublier ce désir implacable de vengeance qui germait depuis longtemps dans leurs cœurs.

Le triomphe même n'assouvissait point leur colère.

Ils savaient, d'ailleurs, que tant que Charles le Téméraire vivrait, ils auraient toujours à craindre quelque entreprise de sa part, et cette lutte qu'ils avaient entreprise pour le maintien de leurs droits et de leur liberté, ils comprenaient bien qu'elle ne finirait que le jour où Charles le Téméraire descendrait dans la tombe.

L'association des francs-juges avait des ramifications profondes, surtout dans les pays qui entouraient l'Allemagne.

La Suisse avait trop souffert déjà depuis longtemps, elle avait payé trop chèrement la liberté dont elle jouissait pour ne pas chercher à la conserver par tous les moyens possibles, pour ne pas redouter de retomber une fois encore dans cette servitude cruelle dont elle avait si péniblement brisé les liens.

Or, chaque fois que l'histoire nous ramène cette situation, nous

voyons apparaître les francs-juges, non, peut-être, absolument dans l'intérêt des peuples, mais bien dans le propre intérêt des francs-juges.

Car ce sont ces sociétés vertueuses et secrètes qui appliquent surtout le principe macaronique : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

Quelques mois après la retraite de Grandson, Charles le Téméraire se trouvait au château d'Iverdun, et son esprit inquiet, impatient, préparait déjà quelque nouvelle tentative contre ces cantons dont la résistance l'avait si fort irrité.

Le château d'Iverdun avait bien souffert de la dernière attaque, tout y avait été saccagé sans pitié. Les maisons qui touchaient aux remparts présentaient maintenant un vaste champ de ruines; les Suisses avaient fait là aussi une résistance des plus opiniâtres, on s'était battu dans les rues, dans les maisons, partout.

Le feu avait ruiné ce que les assaillants n'avaient pu démolir.

Au milieu de ces décombres amoncelés, Charles le Téméraire rêvait de nouveaux combats et songeait à venger, d'une façon exemplaire, la déroute qu'il avait éprouvée sous les murs de Grandson.

Mais que faire? qu'entreprendre contre ce peuple? Charles de Bourgogne en était à craindre à chaque instant quelque tentative de leur part!

Qui pouvait savoir s'ils n'étaient pas en marche déjà?

Mais plus une entreprise était périlleuse, et plus elle avait de chances de séduire l'esprit aventureux du duc. Il songea longtemps aux nouvelles luttes qu'il allait engager, et, s'éloignant peu à peu du château d'Iverdun, il s'enfonça, sans le savoir, dans la campagne environnante.

Une circonstance que nous avions omise est celle-ci :

Le bruit avait couru que Charles le Téméraire avait tué de sa main, au siége d'Iverdun, le margrave de Berhingel, grand-maître de la sainte vehme du pays des Frisons.

IV.

Tandis que le duc Charles allait ainsi préparant de nouvelles conquêtes, les hommes qui venaient de s'affranchir si courageusement du joug odieux et cruel de Pierre Hagenbach ne négligeaient, de leur côté, aucune des précautions nécessaires pour conserver cette liberté si précieuse.

Pierre de Hagenbach mort, tout n'était pas fait, tout, au contraire, était à faire.

Les confédérés n'ignoraient pas que le duc pousserait sa colère jusque dans ses dernières conséquences, et qu'il était urgent de prendre des mesures énergiques. Ils étaient seuls, et, à moins d'efforts héroïques, il était à craindre qu'ils ne succombassent bientôt sous la main puissante de Charles le Téméraire.

Hallwyl avait trop bien commencé pour laisser son œuvre imparfaite.

Hallwyl appartenait à la vehme d'Uri et Unterwald.

Immédiatement après la bataille de Grandson, il envoya de toutes parts des émissaires affiliés à l'institution des francs-juges, indiqua un jour et un lieu de rendez-vous, et chercha à répandre dans tous les cœurs cette sainte ardeur, ce magique patriotisme qui les avaient déjà si heureusement soutenus. Nous allons voir une fois la Franche-Justice revêtir le manteau de Guillaume Tell et travailler comme Brutus.

Au jour convenu, nul ne fit défaut, et de chaque centre que l'on avait invité à se faire représenter, arriva un homme, chargé de discuter et d'approuver toutes les décisions qui seraient prises.

L'endroit que l'on avait choisi était une vaste prairie entourée de forêts et de rochers élevés.

C'était à quelques lieues seulement de Neufchâtel. Sur les rochers

s'ouvraient des sentiers bordés de balustrades, et dans le fond on voyait miroiter les eaux limpides du lac de Neufchâtel, au-dessus duquel s'élevait un arc-en-ciel lunaire. La perspective était fermée par de hautes montagnes, derrière lesquelles se dressaient les prés de glace.

Rien ne saurait rendre la magnificence pittoresque de ce tableau.

La nuit était complétement venue, mais les blondes clartés de la lune faisaient briller la nappe blanche du lac et les sommets neigeux des glaciers.

Ce fut d'Hallwyl qui arriva le premier au rendez-vous, accompagné seulement de quelques hommes de la garnison de Grandson.

Puis vinrent successivement les députés de chaque canton, et quand la réunion se fut ainsi complétée, d'Hallwyl envoya en sentinelle les hommes qui l'avaient accompagné, et l'on prit place pour la délibération.

Tous ces hommes avaient le même intérêt, et par conséquent, la même volonté.

Hallwyl leur exposa que, dans la position où ils se trouvaient, toute hésitation serait funeste à la cause commune, et qu'il fallait prendre une résolution énergique à laquelle chacun serait tenu de se conformer.

Il y avait là un homme noble du canton de Zurich, pouvant avoir alors une quarantaine d'années.

Il était grand, robuste, courageux et fort comme tous les hommes qui habitent les montagnes.

Il avait pris une part active à toutes les luttes tentées pour la liberté de la Suisse, et récemment encore c'était lui qui avait le plus contribué à la victoire de Grandson.

Ce dernier fait d'armes lui avait acquis une grande autorité sur ses compagnons, et c'était toujours avec respect que l'on recevait ses conseils.

Lorsque Hallvyl eut fini de parler, l'homme de Zurich prit la parole et s'exprima en ces termes au milieu du silence de tous :

— Nous avons longtemps, dit-il, souffert la domination de la maison de Bourgogne. J'ai parcouru dernièrement tous les cantons de notre pays. Partout j'ai rencontré des traces profondes de la cruauté de nos ennemis, et de la haine qu'elles inspirent.

J'ai trouvé toutes les âmes révoltées des actes de violence du duc Charles. Car, de même que les Alpes nourrissent les mêmes plantes, que les sources coulent aux mêmes lieux, de même les mœurs se sont transmises des ancêtres à leurs petits-fils et dans le cours uniforme des vieilles habitudes.

Ce que les Suisses supportent le moins patiemment, c'est la tyrannie.

Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses.

Ils ont détaché de leurs murailles des épées rouillées; un sentiment de courage a éclaté gaîment dans leur regard, lorsque je leur ai dit le nom de Charles le Téméraire, et ils ont juré de faire tout ce qui vous semblerait juste, de vous suivre jusqu'à la mort.

J'ai passé par tous les sentiers tortueux de la montagne.

Il n'y a pas une vallée si cachée où je ne sois entré. J'ai cherché les cabanes habitées jusqu'au pied des glaciers, et partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé la même haine pour la tyrannie. Eh bien! je le dis, cette unanimité d'ardeur, cette communauté de sentiments, tout cela a effrayé mon cœur, et je n'ai pu songer sans frémir aux résultats de la lutte que nous engageons, si la victoire nous abandonne jamais.

— Pourquoi donc ces craintes, Baumgarten, interrompit Hallwyl; d'où vient que ton esprit, autrefois si résolu, semble hésiter maintenant? Si tous ceux qui sont ici présents ne t'avaient vu à l'œuvre à la glorieuse journée de Grandson, ils pourraient penser que tu hésites et que tu recules! Mais ton courage est maintenant la gloire de Zu-

rich, et il ne viendra à la pensée de personne de te supposer un pareil sentiment; explique-toi donc, et calme les inquiétudes que tes dernières paroles ont fait naître en nous.

Baumgarten sourit tristement, et promena un instant son regard sur tous les membres de la réunion.

— Ce que j'ai dit, reprit-il un instant après, je puis encore le répéter, malgré l'interprétation que vous voulez donner à mes paroles. Nous sommes aujourd'hui dans une situation terrible, dont il ne me semble pas possible de sortir par les moyens ordinaires.

Le duc Charles, notre ennemi, est cruel et vindicatif; il a, de plus, une armée puissante à nous opposer. Nous pourrons lutter, nous pourrons lui disputer avec acharnement le sol qui nous appartient, nous pourrons défendre avec enthousiasme nos priviléges et notre liberté, mais, je vous le demande à vous tous qui m'écoutez et qui m'accusez, que deviendrons-nous? que deviendra la Suisse, le jour où Charles le Téméraire sera vainqueur?

— Nous saurons mourir! répondirent vingt voix qui se confondirent dans un seul cri.

— Il ne faut pas mourir, répondit Baumgarten, il faut vivre pour la liberté; il faut vivre surtout pour abattre l'ennemi redoutable qui nous attaque.

— Mais quel moyen? objecta Hallwyl. Dans toute bataille, il y a la chance d'être vaincu.

— Non, prononça sourdement Baumgarten

— Quel moyen?... répéta Hallwyl.

— Il en est un, répliqua Baumgarten; moyen terrible, mais infaillible.

— Lequel? lequel?

— Écoutez-moi. Nous sommes trop près de l'Allemagne pour ne pas connaître l'histoire de ses révolutions. Il y a en Allemagne une association naissante, qui a étendu jusque chez nous ses profondes ramifications, et dont le nom seul est encore aujourd'hui un sujet de

terreur pour tous. Pendant les troubles de toutes sortes qui ont divisé l'Allemagne pendant le siècle dernier, cette association a su prendre, à de certains moments, des résolutions assez énergiques pour se rendre maîtresse absolue de la situation.

— Elle a commis bien des crimes, fit observer un député.

Hallwyl lui imposa silence du geste.

— Les crimes disparaissent, quand l'intérêt de la patrie a parlé, répondit Baumgarten. Comme plusieurs d'entre vous, je suis membre de l'association des francs-juges; j'ai pris part à toutes ses opérations, et c'est parce que je connais sa force et son énergie, parce que j'ai pu apprécier les services qu'elle a rendus à l'Allemagne, que je vous propose d'agir comme elle, et d'assurer le succès de notre cause par un coup audacieux et décisif.

Un silence profond accueillit d'abord l'ouverture de Baumgarten.

La plupart de ces hommes étaient généreux, nobles et droits.

Ils voulaient bien faire le sacrifice de leur vie, mais ils ne voulaient pas devoir la liberté à un crime, quel que fût le nom qu'une prétendue philosophie donnât à ce crime.

Cependant, peu à peu, l'hésitation disparut de leurs cœurs, et quelques-uns s'approchèrent de Baumgarten, malgré la vive répulsion de certains députés pour le moyen proposé.

— Si nous acceptons ta proposition, lui dirent-ils, qui donc se chargera de l'exécuter?

— Moi! répondit Baumgarten.

— Mais encore...

— Le reste est mon affaire. J'ai prouvé que ce n'est pas le courage qui me manque, je prouverai que j'ai l'habileté nécessaire pour une pareille entreprise. Charles le Téméraire est en ce moment à Iverdun : dans peu d'instants, je puis être auprès de lui; et si Dieu est avec moi, un mois ne se passera avant que j'aie accompli la terrible mission que je m'impose.

— De quelque nom que tu pares ton action, dit alors un vieillard de Zug, cette action n'est plus celle d'un honnête homme, et je la repousse avec indignation. La Suisse saura reconquérir sa liberté par la seule force de ses armes, par la seule puissance de son courage. Je ne veux pas que la main d'un habitant des cantons soit souillée par le poignard d'un assassin.

Quelques-uns applaudirent à ces nobles paroles.

La réunion s'était partagée en deux camps ; mais il était bien évident qu'un seul mot d'Hallwyl déciderait la question.

Hallwyl se leva et dit :

— Je suis franc-juge...

Le député de Zug et ses adhérents se retirèrent.

Baumgarten déclara de nouveau qu'il était prêt à se charger seul de l'entreprise.

Hallwyl, Baumgarten et dix autres étaient restés.

Ces douze hommes se serrèrent la main avec un enthousiasme silencieux, puis on pressa Baumgarten de dire ce qu'il avait résolu.

— Les douze hommes qui sont restés, dit-il alors, sont les seuls qui comprennent vraiment toute la gravité de la situation du pays. Il n'y a plus à hésiter maintenant, la lutte engagée ne peut amener pour nous aucun résultat favorable. C'est une longue suite de guerres qui se prépare, la Suisse déchirée, toutes nos contrées ravagées par le meurtre et l'incendie, la désolation partout ; une victoire ne finirait pas même cette lutte qui épuiserait ainsi nos forces sans profits pour la liberté.

—C'est vrai ! c'est vrai ! crièrent les onze hommes qui l'écoutaient.

— Il faut donc en finir, et d'un seul coup.

— Oui ! oui !

— Celui qui frappera Charles le Téméraire sera-t-il donc un assassin ? Celui qui délivrera, par un meurtre, tout un pays des hor-

reurs de la guerre et des cruautés de l'esclavage, sera-t-il donc un criminel ?

— Non ! non !

— Eh bien ! unissons-nous donc dans un même but, nous avons tous le même désir de vengeance, l'amour sacré de la patrie. Que notre bras s'arme dans la nuit, et que si l'un de nous succombe dans cette entreprise, un autre soit toujours prêt à le remplacer.

C'est moi qui frapperai le premier, et j'espère m'acquitter assez habilement de ma mission, pour ne rien laisser à mon successeur. Puisque nous sommes douze ici présents, c'est Dieu sans doute qui l'a voulu ainsi, que chacun de nous choisisse un mois de l'année; pendant ce mois, il devra s'approcher de Charles le Téméraire, le suivre en tout lieu, épier le moment favorable, et frapper sans pitié s'il en trouve l'occasion.

Cette nouvelle proposition de Baumgarten redoubla l'ardeur des hommes qui l'entouraient.

Séance tenante et par acclamation, chacun choisit un mois de l'année, pendant lequel il devait poursuivre Charles le Téméraire.

Puis, quand ils eurent convenu de tous les détails de leur entreprise, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre avec une joie enthousiaste, et s'assignèrent un rendez-vous au premier de chaque mois.

On est assurément très-embarrassé pour qualifier de semblables faits.

Ce Baumgarten était-il un héros ou un bandit?

La chose consolante, c'est qu'avec ces actions-là, on fait des opéras-comiques, qui tuent les gouvernements, et qui sont représentés sur les théâtres subventionnés par les gouvernements.

Des opéras qui sont écrits par des poètes conservateurs, mis en musique par des artistes conservateurs, — et qui font des révolutions.

Mais de quoi nous mêlons-nous!...

Baumgarten s'éloigna et prit la direction du château d'Iverdun.

On le vit disparaître dans les sentiers qui conduisaient à la forteresse, en longeant le lac.

Baumgarten était vêtu comme un simple habitant du canton, — assez mal vêtu, comme l'on sait. — Son ardeur singulière se lisait sur son visage, son cœur battait dans sa poitrine avec une force inaccoutumée, et de temps en temps sa main crispée tourmentait le poignard qu'il cachait dans sa ceinture.

Il avait évidemment l'approbation de sa conscience.

Il marcha une heure durant.

Il n'avait pas en ce moment de but précis.

Il allait à Iverdun pour y chercher Charles le Téméraire, mais il ne savait encore s'il l'y trouverait, ni quel moyen il emploierait pour s'introduire auprès de lui.

Mille pensées se présentaient à son esprit, et aucune ne lui semblait convenable.

Baumgarten avait une fierté native, qui lui faisait instinctivement repousser toute idée de trahison. Il voulait bien tuer le duc Charles, mais il eût voulu le tuer dans une lutte seul à seul, poitrine contre poitrine, poignard contre poignard.

Il n'ignorait pas que le duc allait souvent seul et sans être accompagné d'aucun garde ; c'était sur cette particularité qu'il comptait.

Il devait aller au château, épier les heures de la journée pendant lesquelles on pouvait trouver Charles le Téméraire seul et mettre son terrible projet à exécution.

Le ciel sembla le servir au delà de ses souhaits mêmes.

Au détour d'un sentier, et comme déjà il apercevait au loin les tours du château d'Iverdun, il s'arrêta tout à coup, stupéfait et interdit.

Il avait reconnu assis, seul, au pied d'un arbre, celui-là même qu'il cherchait.

La nuit était profonde, aucun rayon de lune n'éclairait le sentier. Baumgarten devina le duc plutôt qu'il ne le reconnut; mais au feu soudain qui circula dans ses veines, à l'émotion indicible qui saisit son cœur, au tremblement nerveux qui s'empara de ses membres, il vit bien qu'il ne s'était pas trompé.

C'était le duc, c'était Charles le Téméraire, c'était sa victime.

Baumgarten tira doucement son poignard de sa ceinture et s'approcha du duc.

Mais ce mouvement avait suffi pour tirer Charles le Téméraire de sa rêverie. Il dressa la tête, se releva avec vivacité, et porta la main à la garde de son épée.

— Qui va là? cria-t-il d'une voix qui avait l'habitude de commander, approche et réponds.

Et en parlant ainsi, il avait tiré son épée du fourreau, et le vent de la lame fouetta le visage de Baumgarten.

Ce dernier recula d'un pas.

— Que veux-tu? dit Charles le Téméraire; parle, misérable, ou tu es mort.

Mais Baumgarten, un moment interdit, avait déjà repris toute son assurance.

— Qui je suis? répondit-il d'une voix railleuse et ferme, je suis un de ces hommes que ta tyrannie à désespérés, et doit pousser un jour ou l'autre jusqu'au crime; ce que je veux, c'est ta vie, et retiens bien cela, Charles le Téméraire, quelque soient les précautions que tu prennes, dans quelque lieu que tu te réfugies, pendant un mois tu me trouveras partout sur ta route, jusqu'à l'heure qui doit sonner bientôt, où mon poignard aura trouvé le chemin de ton cœur.

La lune s'était dégagée des nuages qui la voilaient, et elle éclairait cette scène étrange de ses pâles rayons.

Charles le Téméraire sourit dédaigneusement et haussa les

épaules. — Il avait piqué dans le sol la pointe de son épée, et il s'appuyait nonchalamment sur sa poignée.

— Ton entreprise est le rêve d'un fou, dit-il avec mépris, et si je n'écoutais que ma colère, je t'aurais déjà puni de tant d'insolence et d'audace. Mais je ne veux pas souiller ma main du meurtre d'un de tes semblables, et je te dis : va-t-en ; mais retiens bien ceci à ton tour : Ne te représente jamais devant mes yeux, car si je te retrouve quelque jour sur ma route, à la distance de mon épée, c'en sera fait de toi... va-t-en !

Baumgarten ne bougeait pas ; les bras croisés sur la poitrine, il avait écouté avec impassibilité les menaces de Charles le Téméraire, et quand celui-ci eut cessé de parler, il reprit :

— Tous les princes sont frappés de vertige ; écoute cependant ce dernier avis que te donne un honnête homme, si tu le suis tu vivras, si au contraire tu le repousses, avant un mois tu tomberas mourant sous mon poignard. — La Suisse est lasse de tes cruautés, elle veut reconquérir à tout prix ses priviléges et sa liberté. Abandonne cette guerre impie que tu lui fais en ce moment, fuis ce pays que tes fureurs et ta tyrannie ont désespéré, rends enfin à ces malheureuses contrées la paix et la tranquillité dont elles veulent jouir, et je te le jure sur la liberté de la Suisse, aucune tentative ne sera faite contre ta vie, et tu pourras demeurer sans crainte dans les immenses domaines que t'a laissés ton père.

Charles se mit à rire.

— Singulier ambassadeur pour de telles ouvertures ! dit-il avec mépris ; — ambassadeur bien digne d'une nation de vachers !

— Ainsi tu refuses, fit Baumgarten.

— Voyons ! cela m'amuse !... dis-moi quels sont les honnêtes gens au nom desquels tu prétends parler.

— Ah ! ce sont des hommes redoutables, répartit Baumgarten, des hommes, seigneur duc de Bourgogne, des hommes qui ont fait

trembler les empereurs d'Allemagne, qui en ont frappé plus d'un jusque sur les marches du trône.

— Les condottiéri, demanda Charles le Téméraire?

— Les francs-juges, répondit Baumgarten, avec un regard menaçant.

Un silence significatif succéda à cette réponse. Baumgarten observait Charles le Téméraire, qui était devenu tout à coup pensif.

Ce n'était pas la première fois, en effet, qu'il entendait parler de cette terrible association de francs-juges; il savait l'histoire de Philippe de Souabe, celle de Wenceslas, il connaissait l'influence puissante qu'avaient exercée longtemps les francs-juges sur les affaires d'Allemagne.

Il n'ignorait pas quelle activité régnait dans cette association, quelle énergie elle savait déployer à l'occasion, quels coups elle portait quand le moment était venu.

Charles le Téméraire avait toujours désiré entrer dans cette association.

Quelles grandes choses n'aurait-il pas pu entreprendre avec son aide! Ses vues ambitieuses sur l'Allemagne auraient trouvé un puissant appui parmi les membres de l'institution, et il aurait pu dès lors agir plus efficacement et précipiter le résultat pour lequel il avait entrepris tant de guerres inutiles.

Et voilà que maintenant il avait à redouter cette association même!

Voilà qu'elle tournait contre lui ses armes terribles, et il se demandait déjà comment il pourrait soutenir cette guerre sourde, mais implacable, dont Baumgarten semblait être le soldat le plus acharné!

Les francs-juges! Cette institution se dressait dans son souvenir, comme un fantôme redoutable, et il ne savait quelles armes employer pour le combattre et le terrasser!

— Les francs-juges! répéta enfin Baumgarten, qui voyait son avantage; l'Allemagne tout entière est prise dans leurs puissants

réseaux, et ce sont eux seuls qui commandent ; eh bien ! les francs-juges te haïssent, Charles le Téméraire, et ils t'ont voué aux poignards de l'association ; leur fureur est plus terrible cent fois que les armées des Suisses, et tu pourrais vaincre ces derniers, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — que la vengeance des francs-juges saurait encore t'atteindre !...

Les menaces de Baumgarten n'éveillaient, dans le cœur de Charles le Téméraire, aucune frayeur indigne d'un guerrier. Ce n'était pas la mort qu'il redoutait ; Charles le Téméraire avait affronté vingt fois la mort sur le champ de bataille, et jamais l'ennemi ne l'avait vu pâlir...

Ce qu'il craignait, ce dont il avait peur peut-être, c'était cette mystérieuse influence, cette insaisissable menace, toujours suspendue sur son cœur, et qu'aucune puissance humaine ne semblait pouvoir conjurer : c'était la mort par le poignard, au milieu du silence, dans l'ombre de la nuit, la mort sans éclat, sans honneur...

Il frémit...

Jamais un pareil sentiment ne s'était emparé de son cœur, c'était la première fois que de semblables appréhensions avaient trouvé crédit auprès de son esprit !...

En ce moment, Baumgarten fit un mouvement, et Charles le Téméraire releva rapidement son épée.

Mais le mouvement de Baumgarten avait été déterminé par une cause autre que celle à laquelle l'attribuait le duc.

En effet, un bruit s'était élevé à quelque distance, et le tertre venait de s'éclairer tout à coup à la lueur d'une grande quantité de torches.

C'étaient des soldats de la garnison d'Iverdun qui cherchaient leur chef.

Baumgarten jugea qu'il n'était pas prudent de demeurer plus longtemps dans ces parages, et après avoir assigné un prochain rendez-vous au duc, il disparut.

Il était temps qu'il exécutât sa retraite, car au moment où il disparaissait, dans un bois voisin, les soldats de la garnison arrivaient en foule de toutes parts, et entouraient leur chef avec des acclamations de joie mille fois répétées.

V.

Le duc demanda l'explication de ces cris, et s'enquit du motif qui leur avait fait quitter le poste.

Rien n'était plus simple.

Les paysans qui entouraient le château avaient été réveillés dans la nuit par les cris des hommes réunis par Hallwyl. On avait répandu le bruit qu'une attaque devait avoir lieu dans le but de surprendre Charles le Téméraire, et de s'emparer de sa personne.

La nouvelle s'était propagée avec la rapidité de l'éclair, et les soldats d'abord incrédules, s'étaient sentis émus d'une profonde inquiétude, en apprenant que leur chef n'était pas rentré au château, et ils s'étaient mis aussitôt à sa recherche.

L'homme qui parlait ainsi au duc Charles était un de ses compagnons d'armes qu'il aimait le plus, et sur lequel il croyait pouvoir le plus compter.

Pierre de Hagenbach une fois mort, Charles avait reporté sur cet homme toute son affection, et de tous ceux auxquels ils commandait, et qui avaient jusqu'alors partagé sa fortune, c'était, sans contredit, celui en qui il avait le plus de confiance.

Cet homme s'appelait Campo Basso, et était Italien d'origine.

Il y avait depuis longtemps, en Italie, des chefs de gens de guerre nommés *condottiéri* ou *loueurs* [1], qui vendaient leur service et celui de leur troupe, tantôt à un prince, tantôt à un autre.

[1] *Loueurs,* en latin *locatio-conductio* signifie *louage.* Ces gens de guerre étaient ainsi nommés parce qu'ils louaient leurs épées.

C'était le métier qu'avaient fait les Sforza avant de devenir ducs de Milan.

Le duc de Bourgogne avait toujours désiré avoir à son service un de ces chefs de guerre, mais il n'avait pas été heureux dans les premières tentatives qu'il avait faites dans ce sens.

Ainsi, Barthélemy Coléone avait formellement refusé les offres qui lui avaient été adressées. Il commandait à cette époque l'armée de Venise. C'était lui surtout que le duc Charles aurait voulu amener en Bourgogne.

A cet effet, il lui avait dépêché François, seigneur de Montjeu, et messire Guillaume de Rochefort; ces deux ambassadeurs devaient s'adresser en même temps à Coléone et à la seigneurie de Venise.

Malgré les offres qui lui furent faites de la part du duc, Coléone désira ne point quitter l'Italie, qu'il connaissait bien, pour aller faire la guerre dans des pays et contre des ennemis à lui inconnus.

Quant à la seigneurie de Venise, elle se montra encore plus éloignée de se prêter à un tel arrangement; elle était alliée du roi de France, et ne voulait point fournir des moyens de lui faire la guerre.

Le duc Charles dut donc renoncer à attirer Coléone; il tourna ses vues vers Campo Basso.

Ce dernier avait été amené en Lorraine par les princes de la maison d'Anjou, et passait pour un capitaine aussi habile que Coléone. Campo Basso ne s'était pas fait prier, et comme les offres qu'on lui fit étaient bonnes, il se donna corps et âme à Charles le Téméraire.

En retournant au château d'Iverdun, Charles le Téméraire marchait lentement à côté du *condottière*, en proie à mille agitations, ne sachant à quoi se résoudre...

L'instant était solennel; la menace de Baumgarten en disait plus que les levées extraordinaires faites récemment par les cantons, il cherchait à secouer cette préoccupation sans pouvoir y parvenir.

Dans un de ces moments où son esprit inquiet appelait vainement

le calme et la tranquillité, il se rapprocha encore de Campo Basso, et lui frappa rudement sur l'épaule.

Ce dernier tressaillit, et se retourna avec vivacité.

— Est-ce vous? monseigneur de Bourgogne, dit-il au duc Charles; Dieu me damne, j'ai cru un moment que l'épée d'Hallwyl s'appuyait sur mon épaule, et que nous étions tombé dans une embuscade... qu'y a-t-il donc, monseigneur, et que réclame le duc de Bourgogne de son indigne serviteur?...

Le duc de Bourgogne sourit, et demeura un instant appuyé sur l'épaule de Campo Basso.

— Je suis soucieux, dit-il enfin, j'ai mille inquiétudes dans l'esprit, mille tourments dans le cœur. Cette guerre n'avance pas, malgré la vaillance de mes troupes; nous nous déchirons cruellement aux armes ennemies, et Dieu seul sait quand cette lutte finira... Il faut changer d'horizon, Campo Basso... il faut chercher un autre théâtre et d'autres combats; je suis las de ne voir que des pics de glace et des rochers sauvages, ce pays est monotone, la guerre y manque d'ampleur, nous partirons, Campo Basso.

— Peut-être avez-vous tort, monseigneur, objecta ce dernier.

— Comment?

— A peine avons-nous commencé que déjà vous semblez renoncer à pousser plus loin votre entreprise, votre esprit aventureux se fatigue des premières difficultés, et voilà que vous allez laisser votre victoire imparfaite... Songez, monseigneur le duc, songez cependant que la Suisse vous ouvre le chemin de l'Autriche, et que le conquérant de la Suisse pourrait bien être un jour l'empereur d'Allemagne!...

— Folie! folie! Campo Basso, interrompit Charles le Téméraire, le temps de ces rêves est passé, ou si nous y arrêtons encore notre pensée, c'est pour en compter toutes les difficultés insurmontables.

— Qu'y a-t-il donc d'impossible à Charles le Téméraire? objecta Campo Basso.

— Tout, maintenant, répondit le duc, à moins que le hasard ne me serve au-delà de mes souhaits.

— Ne comptez que sur votre épée, monseigneur, elle vous servira mieux que le hasard.

— Peut-être... mais comptons surtout sur notre adresse, mon compagnon.

— Monseigneur a donc un projet?

— Oui.

— Une ruse de guerre?

— Mieux que cela.

— Et monseigneur a songé à son indigne serviteur!

— J'ai pensé à toi, Campo Basso, parce que tu es le seul homme sur lequel je puisse compter; parce que, depuis la mort de mon féal Pierre de Hagenbach, toi seul m'as inspiré une confiance sans bornes.

— Mes services sont à vous, monseigneur, se contenta de répondre Campo Basso, et jusqu'à votre dernier jour, vous me trouverez fidèle à vos côtés.

— J'y compte, Campo Basso, j'y compte, répartit Charles le Téméraire; écoute donc ce que j'ai à te confier, et dis-moi si tu ne penses pas que cette entreprise soit possible.

A quelques lieues d'ici, en remontant vers le nord, il y une caverne profonde, dans laquelle, dit-on, se réunissent tous les mois nos ennemis les plus acharnés.

— Et vous feriez périr les membres de cette réunion? s'écria vivement Campo Basso.

— Écoute jusqu'à la fin sans m'interrompre, poursuivit le duc : cette réunion est composée de tout ce que la Suisse et l'Allemagne comptent de plus illustre et de plus courageux... Là, dit-on, les résolutions les plus énergiques ont été prises récemment contre moi, et, si j'en crois les rapports qui m'ont été faits, ils m'ont voué au poignard de leurs affiliés!...

— Qui a pu vous dire?... s'écria Campo Basso en frissonnant; mais c'est faux, cela ne peut pas être!...

— Cela est, répondit Charles le Téméraire, je le sais à n'en pas douter, puisque tout à l'heure encore, je me suis trouvé en face d'un de leurs assassins.

— Le misérable! fit Campo Basso; quel est-il?

— Qu'importe!... ces hommes n'ont pas de nom... ils appartiennent tous à la même famille d'inconnus; ils se voilent le visage pour frapper, ils s'enfuient quand ils ont commis le crime... Il faut aller au-devant de leurs poignards, il faut prendre leur costume hypocrite, descendre avec eux dans leurs cavernes profondes, et, comme eux, se servir de la ruse et du mensonge.

— Que monseigneur le duc veuille bien s'expliquer, fit Campo Basso.

Il était puissamment ému, ému au point de ne pouvoir contenir le tremblement de sa voix.

Mais il fallait sans doute attribuer cette émotion à son dévoûment loyal.

C'est ce que fit le duc Charles.

— Demain, tu partiras du château d'Iverdun, répondit celui-ci, tu iras vers les francs-juges, tu t'arrêteras près de leur caverne, et tu demanderas l'honneur de devenir membre de leur terrible association. En cette qualité de franc-juge, tu pourras assister à toutes leurs délibérations, connaître à l'avance l'heure et le jour qu'ils fixeront pour le meurtre...

Il s'interrompit et reprit presque aussitôt:

— Pour le meurtre de Charles de Bourgogne... et le nom de l'homme qui se sera chargé de cette terrible mission... Comprends-tu, maintenant?

— Je comprends, murmura Campo Basso.

— Tu iras?

— J'irai.

— Et moi, pendant ce temps, poursuivit Charles, j'emmènerai mon armée en Lorraine.

— Il sera fait ainsi que le désire monseigneur le duc, répondit Campo Basso en s'inclinant.

— A demain, donc! dit Charles le Téméraire.

— A demain! répéta le condottière.

Ils étaient arrivés au château d'Iverdun; le duc Charles fit un signe d'adieu à Campo Basso, et ils se séparèrent.

VI.

L'habitation du duc de Bourgogne à Iverdun était, en soi, une chose éminemment curieuse et digne d'être décrite. Bien qu'il tînt presque toujours la campagne, il avait conservé, comme son père, l'habitude de transporter au milieu des camps les mœurs luxueuses de la cour ducale.

Le personnel considérable qui composait sa maison l'accompagnait partout; un nombreux cortége de femmes de joie le suivait en tous lieux, et, si l'on n'avait à chaque pas rencontré des sentinelles postées pour garder sa personne, on se serait plutôt cru dans quelque bonne ville de Bourgogne, que dans un camp à deux pas de l'ennemi, exposé à tout instant à une surprise.

Le duc Charles n'avait pas précisément de maîtresse; sa continence, sous ce rapport, avait même été un sujet de calomnie contre lui; depuis quelques mois seulement, une femme s'était plus particulièrement attachée à sa personne, et habitait près de lui.

Elle s'appelait Marguerite, et était, disait-on, de la plus grande beauté.

Depuis qu'elle était au camp, on l'avait rarement vue dans les réunions.

Elle s'isolait et prenait un soin particulier de se soustraire à tous les regards. Charles le Téméraire ne l'aimait peut-être pas, lui; mais quand parfois il s'oubliait à la considérer, il surprenait dans ses yeux les ardeurs secrètes d'un amour mal contenu.

C'est à peine s'il y prenait garde, et jamais un mot n'était sorti de ses lèvres, qui pût faire supposer qu'il pensât à cette belle Marguerite, qui se mourait de tendresse pour lui.

Marguerite, c'était bien vrai, aimait Charles le Téméraire avec tout l'enthousiasme, tout l'oubli, tout l'enivrement d'un premier amour.

C'était tout simplement une pauvre fille de la campagne que la conquête avait arrachée à la ferme de son père, et qui s'était trouvée jetée soudainement aux bras du vainqueur.

Dès les premiers instants, elle avait aimé le duc!

Marguerite avait seize ans; mais l'air vivifiant de la campagne l'avait développée de bonne heure, et c'était une des plus charmantes créatures qui fût alors aux cantons suisses.

Marguerite ne demandait pas l'amour de son duc.

Elle savait bien que ce désir était trop ambitieux, mais elle était heureuse de vivre près de lui, et n'implorait aucune autre satisfaction pour cet amour qui brûlait son cœur.

D'ailleurs, la jeune fille ne voyait personne au camp, et aucune distraction ne venait de temps à autre changer le cours profond de ses rêveries.

Le seul compagnon de Charles le Téméraire qu'elle eût encore vu jusqu'alors, c'était Campo Basso, et sa société n'avait pu lui faire oublier celui qu'elle aimait.

Campo Basso lui avait même inspiré, sans qu'elle pût dire précisément pourquoi, une de ces haines instinctives que rien n'explique, mais que rien non plus ne peut éteindre ou calmer.

Campo Basso, de son côté, n'avait rien épargné pour la perdre

dans l'esprit de son maître ; mais soit insouciance, soit respect pour cet amour vrai qu'il avait inspiré, soit divination peut-être, le duc avait résisté aux instances de son codottière, et Marguerite était restée dans la tente voisine du tabernacle ducal.

Elle était là servante plutôt qu'amante, tolérée plutôt que désirée !

Mais enfin, elle était là !

Campo Basso avait ses raisons pour vouloir éloigner du duc tous ceux qui s'attachaient à lui, tous ceux qui paraissaient l'aimer d'un amour vrai.

Depuis une année, en effet, Campo Basso n'avait négligé une occasion de trahir son maître.

Soit que le condottière ne pardonnât pas au duc d'avoir réduit de moitié sa compagnie, et conséquemment ses profits ; soit qu'il espérât du roi de France une plus haute fortune, il avait, dès l'année précédente, en 1475, en se rendant en Italie afin d'y recruter des soldats pour le duc, fait proposer au roi, par un médecin nommé Louis de Pavie, établi à Lyon, de le servir de tout son pouvoir : il avait offert ou de livrer les places qu'il tenait en garnison, ou de passer pendant une bataille avec toute sa troupe, du côté du roi ; ou enfin de saisir, mort ou vif, le duc de Bourgogne.

Il expliquait même comment ce serait chose facile, parce que le duc avait la coutume, en arrivant dans le lieu où il voulait loger, de descendre de son grand cheval, de quitter ses armures, et de s'en aller sur un petit cheval, revêtu de sa cuirasse seulement, escorté de quelques archers, voir si tout était en bon ordre dans son campement.

L'affaire avait été poussée très-loin ; mais la vivacité avec laquelle Campo Basso avait fait sa proposition ne manqua pas de mettre Louis XI en défiance.

Il ne savait pas dans quel dessein cet homme se montrait si empressé à trahir son maître, et craignit quelque piége ;

Enfin, après de longs pourparlers, on s'entendit réciproquement, et Campo Basso promit de saisir la première occasion favorable.

Pour être plus sûr de son fait, et trouver au besoin un nouveau point d'appui, il avait même été chercher des sympathies parmi les francs-juges; et, sous ce rapport, il avait devancé les désirs de son maître, le duc de Bourgogne.

A chaque page de l'histoire, disons-le ici, on trouve un Italien félon et assassin.

Ces gens d'Italie assassinent aussi naturellement que les Suisses fabriquent des fromages, et que les Allemands chantent en chœur d'assommants refrains patriotiques; — aussi naturellement que les Russes reçoivent le knout et le donnent; — aussi naturellement que les Anglais vendent leurs petits couteaux à coups de canons; — aussi naturellement que les Espagnols élèvent des puces et les Normands des bœufs gras.

C'est le génie de la nation.

On trahit là, comme ailleurs on respire.

Marguerite, la belle Marguerite, ignorait les diverses particularités des négociations de Campo Basso; mais dès qu'elle l'avait vu, par une sorte d'intuition magnétique, elle avait compris que cet homme ne pouvait pas être un ami du duc; elle avait douté de la sincérité de son attachement, et s'était mise, dès ce moment, à épier toutes ses démarches.

Le lendemain du jour où Charles le Téméraire avait rencontré Baumgarten, Marguerite se trouvait seule au château, et elle songeait au moyen de confondre cet ennemi, qui lui semblait d'autant plus redoutable, qu'il avait la confiance de son maître.

Charles le Téméraire était absent, et ne devait revenir que dans la nuit.

Il avait donné rendez-vous, pour une heure avancée, à Campo

Basso, et ce dernier, sur le point de partir, mettait en ordre les objets qu'il devait laisser à Iverdun.

Marguerite était donc seule, en proie à mille agitations, se demandant comment elle parviendrait à mettre son amant en garde contre les tentatives du condottière.

En ce moment, la porte de son appartement s'ouvrit, et un homme entra.

Cet homme portait un large chapeau qui lui couvrait les yeux, une ceinture de cuir et un poignard à sa ceinture. Il fit quelques pas à travers la chambre, et dès qu'il aperçut une femme, il retourna en arrière, et fit le mouvement de se retirer.

Mais comme si la vue de Marguerite, qu'il parut reconnaître, avait tout à coup modifié son projet, ou lui avait inspiré un autre sentiment, il poussa un cri de surprise, et revint avec vivacité sur ses pas.

Cet homme était Baumgarten.

— Marguerite! s'écria-t-il en s'avançant vers la jeune fille.

Mais cette dernière s'était levée d'un seul bond, et passait ses deux mains sur ses yeux et sur son front, comme si elle n'eût pas voulu croire à la réalité de cette apparition.

— Mon père! dit-elle enfin avec terreur, en se laissant retomber plus morte que vive sur son siége.

Baumgarten s'était approché d'elle, et maintenant il tenait ses deux mains étroitement serrées dans les siennes.

— Toi, toi ici! dit-il. Oh! je te croyais morte, Marguerite!

Une larme vint à ses yeux.

Puis, cette larme, un éclair de haine la sécha.

— Toi près du duc de Bourgogne! reprit-il. Ah! que ton déshonneur, du moins, serve à la cause de ton pays.

Et, sans s'enquérir de ce qui était advenu à sa fille depuis l'instant où elle l'avait quitté, Baumgarten poursuivit d'une voix rapide et brève:

— C'est le ciel qui a tout fait, ne perdons pas un seul moment en paroles inutiles : tu vois le duc souvent, n'est-ce pas? Marguerite.

— Tous les jours, répondit la jeune fille.

— Seul?

— Seul.

— Et, sans doute, tu pourrais introduire près de lui, cacher près de l'appartement où il repose, un homme que personne n'aurait vu entrer, que personne n'en verrait sortir.

— Pourquoi donc toutes ces questions, mon père? demanda Marguerite en frissonnant.

— Eh qu'importe! dit Baumgarten; réponds! réponds! si tu veux que je te pardonne la honte de mon nom, si tu veux que le ciel t'absolve.

— Ce que vous me demandez est possible, répondit Marguerite effrayée de l'état d'exaltation de son père.

— Bien! bien! continua Baumgarten, j'en sais assez maintenant, tout est pour le mieux. Mais, dis-moi, Marguerite, tu hais le duc, n'est-il pas vrai?

— Mais... balbutia la jeune fille

— Tu le hais! tu le hais!

— Oui, mon père, je le hais! répondit encore la jeune fille que son amour inspirait.

— Et si l'occasion s'était offerte de délivrer ton pays, tu l'accueillerais avec joie?

— Vous m'épouvantez, mon père!

— Réponds, mais réponds donc!

Et en parlant ainsi, Baumgarten serrait avec rage le bras de sa fille.

— Avec joie, avec joie, mon père! murmura Marguerite d'une voix presque éteinte.

— Bien encore... écoute : demain, je viendrai à cette heure; tu auras eu soin d'éloigner le duc, tu seras seule comme aujourd'hui : tu me feras entrer dans sa chambre, tu m'aideras à cacher ma pré-

sence; c'est tout ce que je te demande, le reste me regarde, et je m'en charge.

— Mon père, mon père! cria Marguerite suffoquée par l'épouvante.

— A demain! silence, à demain!

Baumgarten quitta sa fille et se dirigea en toute hâte vers la porte.

Mais la porte venait de s'ouvrir, et Campo Basso parut sur le seuil.

Deux cris de surprise partirent en même temps.

— Baumgarten! fit Campo Basso interdit.

— Le seigneur Basso! fit Baumgarten; l'heureuse rencontre!..

— Chut! se hâta d'interrompre Campo Basso, en posant un doigt sur ses lèvres, et désignant de l'autre Marguerite qui ne perdait pas un mot de ce colloque rapide.

— Allons donc, que craignez-vous? dit Baumgarten en souriant; cette jeune fille n'est point à redouter, croyez-moi: elle hait plus le duc que vous et moi; et d'ailleurs, elle a été élevée dans une famille où la haine de l'étranger est héréditaire; en un mot, Marguerite est ma fille.

— Ah!... dit le condottiéri avec un sourire étrange; — c'est votre fille!

Il n'ajouta rien.

Malgré l'assurance de Baumgarten, Campo Basso ne parut pas absolument calmé; il se hâta d'entraîner Baumgarten loin de cet appartement, comme s'il regrettait d'y être entré.

Mais il ne le regrettait pas.

Quand Marguerite se retrouva seule, elle passa à plusieurs reprises sa main brûlante sur ses tempes et dans ses cheveux, pour bien se convaincre qu'elle n'était pas le jouet de quelque cauchemar, qu'elle ne rêvait pas, qu'elle était bien éveillée.

Son père! c'était son père qu'elle avait vu!.. il lui avait parlé!.. il voulait tuer le duc!

Charles de Bourgogne, son maître! — son Dieu!

Et encore tous ces mystères!

Baumgarten connaissait Campo Basso, et Campo Basso trahissait le duc Charles; elle en avait eu la preuve, elle ne pouvait plus douter.

Etrange mystère!

Encore une journée, et il lui faudrait ouvrir la porte à l'assassin de son duc; encore une journée, et toutes les espérances de son cœur s'envoleraient pour ne plus revenir!

L'attente fut longue.

Marguerite écoutait avec une piquante anxiété tous les bruits du dehors, et elle craignait que la rencontre qu'il avait faite de Campo Basso n'eût changé tout à coup les projets de son père, et qu'ils n'eussent résolu ensemble de se défaire du duc Charles, le jour même.

Mârguerite connaissait l'esprit déterminé de son père, elle savait avec quelle spontanéité il prenait une décision, et à chaque instant, elle s'attendait à voir revenir le duc, blessé, mourant, maudissant la fille de l'homme qui l'avait assassiné.

Enfin, elle entendit les sentinelles aller et venir sur les remparts du château; le pont-levis se baissa, et elle vit passer dans la cour le duc sain et sauf.

Il gagna aussitôt l'appartement où l'attendait Marguerite, et parut un instant après sur le seuil de la porte.

C'était l'instant décisif: la pauvre fille appela à son secours toute son énergie et tout son courage, et sans crainte d'exciter la colère de son maître, elle courut se précipiter à ses pieds au moment où il allait passer dans une chambre contiguë.

— Monseigneur, s'écria Marguerite, en levant vers lui ses deux bras suppliants, monseigneur, écoutez un instant, un instant seulement votre malheureuse servante!... Monseigneur, on vous trahit!

Le duc de Bourgogne contempla un instant la jeune fille ainsi agenouillée, les bras levés, les cheveux tombant en désordre sur ses

épaules demi-nues, et, sans doute, il la trouva belle, car son visage changea tout à coup d'expression, et il la releva avec douceur.

— Que me voulez-vous, lui dit-il d'une voix calme, et pourquoi ce désespoir que rien ne m'explique?... que s'est-il donc passé durant mon absence ; et que veulent dire ces cris et ces alarmes?

— Monseigneur! monseigneur! on vous trahit, balbutia Marguerite.

— Je le sais, répondit le duc, mais qui vous l'a dit?

— Tout, monseigneur, poursuivit Marguerite, encouragée par l'attitude du duc... tout me le dit! Un homme s'est glissé près de vous, a surpris votre confiance, et cet homme vous trahit et veut vous assassiner!

— M'assassiner!

— Oui, monseigneur!

— Et quel est cet homme?

— Cet homme, c'est Campo Basso!...

Le duc demeura un moment pensif, à cette révélation, puis se frappant tout à coup le front:

— Je m'en doutais, dit-il à voix rapide et basse.

Et il ajouta, en se tournant vers Marguerite :

— Voyons, mon enfant, explique-toi, ne crains rien, dis-moi tout, et quoi qu'il arrive, je saurai te protéger contre les menaces de nos ennemis.

— Oh! je n'ai pas peur, répartit Marguerite en relevant la tête avec fierté...

— Parle, alors, qu'y a-t-il... qu'as-tu appris?

— Demain, monseigneur, un homme doit s'introduire près de vous, dans votre chambre, et profitera de votre sommeil pour vous assassiner!

— Campo Basso? demanda le duc.

— Non, mais son compagnon, un homme qui vous hait, et qui

pense, en vous tuant, délivrer son pays de la guerre que vous avez entreprise.

— Et quel est cet homme?

— Oh! pardonnez-moi, monseigneur, mais je dois taire son nom. Je suis attachée à cet homme par des liens sacrés; le dénoncer serait un crime, et je n'ai pas le courage de le commettre.

— C'est ton amant, peut-être, fit le duc.

— C'est mon père, monseigneur, répondit Marguerite.

— Ah!... fit le duc en reculant, — et tu me livres la vie de ton père!...

Marguerite cacha sa tête entre ses mains.

VII.

Pendant que le duc et la jeune fille s'entretenaient ainsi, Campo Basso avait été rejoint par Baumgarten, et tous les deux combinaient de leur mieux les moyens d'arriver jusqu'au duc.

— Vous avez eu grandement tort, disait Campo Basso, de faire connaître votre projet à votre fille; Marguerite est votre plus mortelle ennemie, et, à l'heure qu'il est, elle raconte sans doute au duc Charles le complot que vous lui avez fait connaître.

— C'est impossible!

— Cela est.

— Marguerite hait la Bourgogne, cependant.

— Marguerite aime le duc Charles... et son amour a étouffé sa haine!...

Baumgarten demeura muet de fureur.

— Il ne faut donc plus songer à l'entreprise de demain, continua l'Italien, vous seriez perdu, et vous me perdriez en même temps, sans retour.

— Mais que faire? demanda Baumgarten.

— Attendre !

— Attendre !... non ! je ne veux plus attendre !

— Voilà deux années que j'attends, moi, fit Campo Basso ; deux années pendant lesquelles j'ai laissé passer bien des occasions incertaines, espérant toujours que le hasard ferait naître une circonstance favorable : il faut attendre.

— Toi, dit Baumgarten, tu veux gagner de l'or, et moi, je veux délivrer mon pays... toi, tu as bien pu attendre, moi, je ne le peux pas... J'irai demain !

— Vous y êtes décidé ?

— J'irai demain !

Les deux hommes étaient arrivés à un endroit où la route se bifurque.

Baumgarten montra à Campo Basso le chemin qu'il avait à suivre, et lui tendit la main.

— Vous allez vers nos frères, les francs-juges du Lac, seigneur Basso, lui dit-il, annoncez-leur que vous m'avez laissé dans de bonnes résolutions, et que le jour de demain ne se passera pas sans que Baumgarten soit mort ou que le duc Charles ait cessé de vivre.

Campo Basso serra la main que lui tendait Baumgarten.

— A bientôt, lui dit-il.

— A bientôt, je l'espère, répondit Baumgarten.

Et tous les deux se séparèrent, en prenant chacun une route différente.

Campo Basso haussa les épaules dès qu'il fut seul.

— San gennaro ! pensa-t-il, que ces rustres sont brutes!

Quand le soir du lendemain arriva, Marguerite n'avait encore pris aucune résolution, le duc seulement lui avait dit que si son père venait, il la trouverait dormant à ses côtés. Que dire?

Ces seules paroles avaient suffi pour jeter le trouble, l'émotion

dans le cœur de la pauvre fille, et elle n'osait cependant songer sans frémir à cette terrible nuit, dont la pensée l'eût peut-être ravie en d'autres temps !...

Elle espérait encore que son père renoncerait à son projet ; le duc avait sans doute fait donner des ordres pour qu'on le repoussât s'il se présentait.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le duc Charles s'était senti touché par la grâce pure et candide d'une femme, et plus d'une fois, durant cette journée, l'image de Marguerite s'était présentée à sa pensée.

Mais ce n'est pas ici une histoire d'amour...

Marguerite était seule, comme la veille.

Le duc s'était jeté sur son lit de repos, et la fatigue n'avait pas tardé à fermer ses paupières.

Marguerite se sentait profondément émue. — Tout ce qui s'était passé depuis la veille était si étrange ; l'apparition inopinée de son père, la bienveillance inespérée du duc, tout cela l'avait jetée dans un monde d'émotions inconnues. Elle soupirait ; un bonheur inouï disputait son cœur à la crainte, et de temps en temps, elle quittait doucement sa place pour aller contempler son duc endormi. Elle cherchait tous les arguments possibles pour rassurer ses terreurs, et n'y parvenait qu'à grand'peine.

Que pouvait-elle craindre? son père n'était pas encore venu, quoique l'heure fût passée depuis longtemps ; il avait dû renoncer à son projet, et remettre à d'autres temps l'exécution de son crime !...

Elle pouvait être heureuse !...

Dans quelques jours, Charles le Téméraire devait partir, il le lui avait dit ; il retournerait en Bourgogne, et mettrait ainsi une grande distance entre lui et les poignards de ses assassins.

Marguerite s'assit auprès de la fenêtre, qu'elle ouvrit, et sur laquelle elle s'accouda, pour donner son front brûlant à l'air des nuits.

La nuit était épaisse et profonde.

Aucune étoile ne brillait au ciel; le vent se plaignait tristement dans les arbres de la forêt prochaine.

Marguerite sentit son cœur se serrer, et elle voulut rentrer et fermer la fenêtre; mais, au moment où elle allait se retirer, la fenêtre sembla se rouvrir d'elle-même, et Baumgarten vint tomber à côté de sa fille, au milieu de la chambre.

Marguerite poussa un cri, et recula jusqu'à la porte qui défendait l'entrée de l'appartement dans lequel reposait Charles le Téméraire.

— Tais-toi! fit Baumgarten, tais-toi!... ou nous sommes perdus!

Puis, comme sa fille demeurait debout et immobile sur le seuil de la porte, il s'avança vers elle, lui prit les mains par un geste violent et rapide :

— Où est le duc?... lui demanda-t-il à voix basse, où est-il?...

— Je ne sais! répondit Marguerite en pâlissant.

— Où est le duc?... poursuivit Baumgarten, c'est lui que je suis venu chercher... réponds! où est-il?

Mais Marguerite joignait ses deux mains suppliantes, et n'osait prononcer une parole

Baumgarten agita rudement ses mains.

— Écoute, Marguerite, lui dit-il, avec un regard terrible, il y a ici deux hommes, l'un qui est ton père, l'autre qui est ton amant.

Marguerite voulut interrompre, mais Baumgarten ne lui en laissa pas le temps.

— Oh! je sais tout, continua-t-il, le duc est ton amant, le seigneur Basso me l'a dit, et ma honte est certaine; eh bien! il me faut de cet homme, de ce duc infâme, une vengeance terrible qui, d'un seul coup, lave la tache qu'il a faite à mon nom, et délivre mon pays de la tyrannie; réponds sans hésitation, sans mensonge, où est le duc... où est-il?

— Mon père! s'écria Marguerite, ayez pitié de moi!

— Plus bas, plus bas! fit Baumgarten.

Et désignant l'appartement dont Marguerite semblait lui interdire l'entrée :

— C'est là ! n'est-ce pas, ajouta-t-il, c'est là qu'il repose, c'est là que je puis le frapper !

Marguerite parut recouvrer tout son courage et toute son énergie ; à ces paroles, elle repoussa son père avec force, et releva la tête, comme si elle eût voulu le défier.

— Eh bien, oui, dit-elle, avec un accent d'exaltation sauvage, oui, c'est là qu'est le duc, c'est là qu'il repose, mais n'espérez pas franchir le seuil de cette chambre ; mon père, tant qu'il me restera un peu de force, je vous repousserai ; tant qu'il me restera un peu de voix, j'appellerai à mon aide les serviteurs de Charles le Téméraire ; arrière donc, mon père, arrière, ou j'appelle les gens du duc !...

Baumgarten avait reculé comme stupéfait.

Une colère aveugle se peignit sur ses traits, et il tira son poignard de sa ceinture ; ses yeux brillaient d'un éclat furieux, il était effrayant à voir.

— Marguerite ! Marguerite ! dit-il d'une voix désespérée, c'en est donc fait !... Tous les liens qui t'unissaient à ton père sont brisés ; tu renies ton sang, tu repousses ton pays... tu n'as plus ni pitié, ni amour ; oh! Marguerite! Marguerite, que Dieu écoute encore cette dernière prière que je lui adresse du fond du cœur, et qu'il m'épargne la douleur suprême !... Marguerite, laisse passer le vengeur !...

— Arrière ! fit Marguerite.

— Retire-toi... dit Baumgarten.

— Le duc est mon amant, s'écria Marguerite, et je vous défends d'attenter à ses jours !

— Malheureuse !... que le ciel me pardonne donc, et que mon pays reçoive mon premier et mon plus douloureux sacrifice !...

En parlant ainsi, Baumgarten se précipita vers sa fille; une lutte s'engagea.

Marguerite tomba baignée dans son sang.

Mais le bruit de la lutte avait éveillé Charles et ses gardes.

Baumgarten, entouré, ne se défendit pas.

Il répétait avec folie :

Ma fille! ma fille!

On le fouilla, et l'on trouva sur lui tous les insignes de l'association des francs-juges, et les soldats l'entraînèrent immédiatement dans une des salles du château, où, séance tenante, il fut condamné à être pendu.

On dit que Charles le Téméraire fit faire le portrait de Marguerite morte.

Il se réconcilia avec Campo Basso, qui assista, le front haut, au supplice de Baumgarten.

Mais les francs-juges n'en avaient pas fini avec le duc Charles, et Baumgarten devait être vengé.

CHAPITRE II.

Suite de Charles le Téméraire. — Ses magnificences. — Ses préparatifs de guerre. — Le page Laërti Duryïer. — Bataille de Morat. — Seigneurs tués. — Fuite de Charles le Téméraire. — Le comte de Campo Basso. — Siége de Nancy. — Retour de Laërti Duryïer. — Sa mort. — Muller et Campo Basso à l'étang de Saint-Jean. — Mort de Charles le Téméraire.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis la mort violente de Baumgarten, sans amener beaucoup de changements.

La Vehme ne bougeait pas.

On eût dit qu'il n'y avait jamais eu de francs-juges dans le pays.

Cependant, Charles le Téméraire était devenu, de jour en jour, plus taciturne et plus sombre. Personne n'osait plus lui parler ni l'aborder. Ses forces commençaient, d'ailleurs, à trahir son courage. Il tomba malade. Le désespoir et l'abattement le saisirent. Sa raison était presque égarée.

Il ne voulait permettre à personne de l'approcher, et laissait même croître sa barbe.

Lui qui était sobre à l'excès, lui qui craignait naguère toute liqueur fermentée, et qui, pour se calmer et se rafraîchir, avait coutume de manger de la conserve de roses, maintenant, pour surmonter son découragement, il buvait du vin pur en abondance.

Il essayait de s'enivrer.

Mais triste et mélancolique comme il était, sans amis pour le plaindre, pour l'écouter et lui relever le cœur ; sans convives dont la familiarité pût dissiper un instant ses soucis, il ne pouvait trouver l'ivresse.

Si elle venait parfois, c'était l'ivresse morne et abrutie des buveurs solitaires.

L'ivresse qui tue le corps en abattant le cœur.

Peut-être que si Marguerite avait vécu, il eût trouvé, dans son dévouement exalté et patient, une consolation et un remède.

Mais Marguerite, heureusement pour elle, était morte.

Il détestait la compagnie des femmes ; et son camp, plein de courtisanes, était pour lui comme un désert.

Un médecin italien qu'il avait, et qui se nommait Angelo Catho, homme habile et d'un grand esprit, s'efforça de lui rendre le courage, et de le guérir.

Il lui appliqua des ventouses, afin de rappeler le sang au cœur, comme on disait alors (comines), le détermina *à se laisser raser*, et enfin lui rendit, sinon le calme d'esprit, au moins la santé.

Il n'en fallait pas davantage, et, peu de temps après, Charles reprit sa vie accoutumée. Ses grandes idées de guerre et de conquêtes lui revinrent toutes à la fois. Il s'étonna de sa longue inactivité. Ce fut comme un réveil. Les caractères fortement trempés, comme l'était celui de Charles le Téméraire, ne se laissent jamais abattre entièrement, et ils se relèvent toujours plus forts, plus actifs, plus courageux contre l'adversité.

Dès que le duc de Bourgogne revint à la vie, il imprima autour de lui une nouvelle ardeur ; il leva des hommes de guerre dans ses États ; et comme les recrutements s'effectuaient difficilement, il envoya chercher de nouveaux soldats jusqu'en Italie.

En même temps, il faisait fondre les cloches des églises pour en faire des canons, et envoyait des ordres sévères dans tous les pays auxquels il commandait, à l'effet de rassembler le plus de soldats possible.

Voici en quels termes il écrivait, à ce sujet, au sieur Dufay, son lieutenant au Luxembourg, vers la fin de sa maladie :

« Nous vous mandons et commandons, et très-étroitement enjoi-
« gnons, qu'incontinent et sans délai, tous ceux de nos ordonnan-
« ces, tant hommes d'armes, archers, arbalétriers, qu'enfin à pied
« ou autres gens de guerre, qui dernièrement ont été avec nous aux
« champs, que vous trouverez, vous les preniez et appréhendiez au
« corps, quelque part que vous pourrez les trouver, et que preste-
« ment, sans attendre autre ordonnance ou commandement de nous,
« *vous les mettiez au dernier supplice*, sans nul épargner et sans
« faveur et dissimulation aucune.

« Quant aux archers, arbalétriers, piquiers et couleuvriniers,
« qui de nouveau viennent à notre service, et dont à présent, sur-le-
« champ, il leur est ordonné et commandé de par nous, *sous la*
« *même peine,* de marcher en toute diligence vers nous, sans faire
« aucun séjour en chemin ; et s'ils y faisaient quelque délai, notre
« plaisir est que vous procédiez contre eux dans la forme ci-dessus
« déclarée, sans y faire faute en aucune manière. »

Grâce à ces mesures énergiques, et qui n'admettaient, comme on le voit, aucune lenteur, le duc de Bourgogne eut bientôt rassemblé une armée aussi nombreuse que la première, et se trouva prêt à entrer en campagne.

Rien n'égalait la rage terrible dont il était animé. S'il n'avait pas oublié les francs-juges, du moins méprisait-il leur menace ; car, mal-

gré les soupçons qu'il avait conçus contre Campo Basso, il le reçut, quand celui-ci revint au camp, avec toutes les marques de l'amitié qu'il lui avait toujours témoignée.

Campo Basso, cependant, en Italien honnête, le trahissait comme avant ; et le mois qui venait de s'écouler lui avait justement servi à nouer plus fortement les relations établies entre lui et le roi de France.

La seule personne que Campo Basso eût à craindre au camp du duc Charles, était un pauvre enfant nommé Laërti Duryïer, qui avait été page de Marguerite Baumgarten, et qui avait hérité d'elle son dévouement pour Charles, son animadversion pour le mercenaire d'Italie.

Laërti Duryïer était entré au service du duc, — et certes, celui-ci ne savait même pas son nom.

Campo Basso était donc libre, et poursuivait son œuvre sans obstacle aucun.

Il était adroit, rusé, audacieux, de cette audace cauteleuse qui servit toujours si bien les couleuvres d'Italie.

Il ne croyait pas en Dieu, et pensait être bien avec le diable.

Charles était en bonnes mains.

Les Suisses n'avaient rien négligé de leur côté pour se mettre en défense, et ils avaient renouvelé, pour les préparatifs de cette lutte, ce que l'histoire des temps antiques nous raconte de plus héroïque.

A Berne, chaque famille, dans laquelle se trouvaient un père et un fils, ou deux frères en état de porter les armes, reçut l'ordre d'envoyer un des deux à Morat, pour former la garnison de cette ville, qu'on regardait comme le boulevard de Berne.

Tous les habitants de la communauté eurent commandement de se trouver réunis dans un mois avec leurs armes, leur artillerie, leurs provisions.

L'ancien avoyer, Adrien de Bubenbery, quitta la campagne où il s'était retiré dans sa famille, pour venir au secours de la ville, et l'on

avait tant de respect et de confiance pour lui, qu'aussitôt il fut choisi pour capitaine de Morat.

C'est donc vers cette dernière ville que tous les regards se tournèrent, et que tous les efforts tendirent.

On pressentait que là s'entamerait la lutte.

Quelques mystérieuses rumeurs disaient aussi, que là, elle se terminerait, mais cette fois pour toujours.

Le duc de Bourgogne vint bientôt devant Morat avec toute son armée, et dès lors les hostilités commencèrent.

Mais le siége, quoique poussé avec vigueur, n'amenait aucun résultat. Il y avait comme un talisman autour de ces hautes murailles. Le seul moyen, désormais, d'achever promptement cette entreprise, était d'en venir aux mains en bataille rangée avec l'armée suisse, et c'était là ce qu'attendait Charles le Téméraire avec impatience.

Adrien de Bubenbery avait dit :

« Tant que nous aurons une goutte de sang dans les veines, nous nous défendrons. »

Et l'on avait juré de mettre à mort le premier qui parlerait de se rendre.

Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté, et chaque parti appelait la bataille de tous ses vœux.

Enfin, l'armée des Suisses parut.

Ce fut au mois de juin 1476, on vit arriver successivement les hommes d'Uri, d'Unterwalden, de l'Euttibach, de Thun et de l'Oleerland, de l'Argovie, de Bienne, de la commune et de l'évêque de Bâle.

Ceux des pays du duc Sigismond marchaient sous la conduite du comte Oswald de Thierstein, ainsi que les gens de Colmar, de Schelestadt, de Rothweil et de Saint-Gall.

Le comte de Gruyère, dont la puissante seigneurie, si fameuse

depuis par son fromage, était entre Fribourg et le pays de Vaud, vint aussi avec sa troupe.

Puis arriva le contingent de Strasbourg, commandé par le comte Louis d'Epturgen, et le duc René de Lorraine, avec trois cents chevaux.

Le duc de Bourgogne était placé sur les hauteurs de Courgevaux, tandis que le siége était tenu sur la route d'Avenche et d'Estavayer par le grand bâtard de Bourgogne, et sur le chemin d'Aarbery, par le comte Romont, avec douze mille hommes.

Le camp de Charles le Téméraire était donc disposé autour des remparts de la ville, de manière à intercepter toute communication entre la garnison et l'extérieur.

Du côté du lac seulement, les assiégés auraient pu, mais à grand'peine, se ravitailler s'il en avaient eu besoin.

On ne connaissait point encore, à cette époque, l'art d'ouvrir des tranchées. Les préparatifs d'un siége ne présentaient point l'aspect régulier et uniforme qu'ont su leur donner depuis les ingénieurs et les hommes de l'art.

Les hommes de l'art, forts en mathématiques et ayant passé leurs examens d'une façon satisfaisante, mettent de la symétrie dans tout. Les boulets qu'ils envoient tuent proprement.

Et quand ils veulent bien se servir de mitraille, c'est de la mitraille bien troussée, qui fait plaisir à recevoir.

Dans ces pauvres malheureux siècles, il n'en était pas ainsi. On se massacrait sans avoir les consolations de la trigonométrie!

Au moyen d'une *truie* ou tortue de comblement, on s'approchait de la ville assiégée pour en combler les fossés; cela une fois fait, les sapeurs, à l'abri d'un *mulot*, machine du même genre que la truie, commençaient à miner la muraille qui ne tardait pas à s'écrouler.

La brèche étant faite, on donnait le signal de l'assaut.

Les arbalétriers ou gens de trait protégeaient le travail des sa-

peurs, et l'armée se tenait prête à tout événement, soit que les assiégés dussent opérer une sortie, soit qu'un secours dût leur arriver, et tenter de pénétrer dans la ville pour en renforcer la garnison.

Dans le camp, chaque chef, baron, comte ou duc, demeurait au milieu des hommes d'armes qu'il avait amenés à sa suite, et devant la tente du chef flottaient ses armes ou sa bannière, quand il en portait une. C'était simple, mais c'était plus beau que nos tourlourous,— même que nos soldats du train d'artillerie.

Et pour ne pas savoir résoudre la moindre équation de n'importe quel degré, ces soudards du temps passé ne se battaient point trop mal, — à ce que dit l'histoire. Rien ne peut rendre le spectacle pittoresque et varié qu'offrait un camp au moyen-âge. Ici, des sentinelles bardées de fer, armées de longues pertuisanes ; là, de hauts barons montés sur de robustes chevaux, agitant au vent le lambrequin bariolé de leur casque ; plus loin, des pages aux toques de soie et d'or, retenant les riches montures des chevaliers ; des écuyers chaussant leurs éperons d'argent ; des hommes d'armes, des varlets, tout cela mêlé d'un bruit de fanfares et de timbales, éclairé par les rayons d'un soleil de midi!...

Le camp du duc de Bourgogne était d'ordinaire, sous ce rapport, un des plus curieux dont les armées du moyen-âge aient fourni le spectacle !

On nous a conservé des richesses qu'il renfermait au siége de Grandson, une description qui mérite d'être rapportée.

« Sa tente était entourée de quatre cents autres, où logeaient tous les seigneurs de sa cour et les serviteurs de sa maison. Au dehors, brillait l'écusson de ses armes, orné de perles et de pierreries ; le dedans était tendu de velours rouge, bordé en feuillages d'or et de perles ; des fenêtres, dont les vitraux étaient enchassés dans des baguettes d'or, y avaient été ménagées. On y trouva le fauteuil où il recevait les ambassadeurs, et donnait ses solennelles audiences ; il

était d'or massif. Ses armures, ses épées, ses poignards, ses lances, montés en ivoire, étaient merveilleusement travaillés, et la poignée étincelait de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Son sceau qui pesait deux marcs d'or, ses tablettes reliées en velours, qui renfermaient le portrait du duc Philippe et le sien, son collier de la toison-d'or, où les étincelles des fusils étaient figurées en rubis; enfin, un nombre infini de meubles et de joyaux précieux furent aussi pillés ou partagés.

« Il y avait une tente qui servait de chapelle, et qui renfermait presque autant de richesses.

« C'était là que se trouvaient ces châsses et ces reliques qui avaient fait l'admiration de l'Allemagne! Les douze apôtres en argent, la châsse de saint André en cristal, le riche chapelet du bon duc Philippe, un livre d'heures couvert de pierreries, un ostensoir qui était d'une merveilleuse richesse. »

On comprend, du reste, qu'un prince qui vivait habituellement dans son camp, qui en avait pour ainsi dire fait sa cour, y eût jeté à profusion les richesses dont il pouvait disposer; seulement, ces richesses étaient exposées à être pillées, et c'est ce qui arriva souvent.

Le duc de Bourgogne a été ainsi, à diverses reprises, presque complétement ruiné.

Il faut avouer que cette splendeur nomade coûtait des sommes folles en déménagements, — et qu'il eût fallu en outre être toujours bien sûr d'avoir le temps de déménager.

Quand on n'avait pas le temps, comme après l'affaire de Grandson, par exemple, c'étaient des pertes immenses.

Après Morat... mais n'anticipons pas.

Une fois que l'armée des Suisses fédérés se fut réunie sous les murs de la ville, le combat fut immédiatement résolu, et le 21 juin de l'année 1476, les bataillons suisses vinrent prendre position non loin des Bourguignons.

Le temps était épouvantable.

Depuis deux jours, la pluie n'avait cessé de tomber avec une abondance telle que les chariots de poudre, de l'armée de Bourgogne, se trouvaient complétement traversés; les arcs étaient humides et sans élasticité, les hommes harassés de fatigue.

Hallwyl commandait l'avant garde des Suisses; dès qu'il se trouva à portée de l'armée ennemie, il fit arrêter sa troupe.

« Braves gens, leur dit-il, confédérés et alliés, voilà devant vous « ceux que vous avez défaits à Grandson. Ils sont encore venus « chercher votre vengeance. Qu'elle soit donc complète et impla- « cable. Leur multitude est grande; mais vous n'en avez pas peur. « Songez aux belles batailles que nos pères ont gagnées. Il y a cent « trente-sept ans, qu'à pareil jour, en ces lieux mêmes, à Laupen, « ils ont remporté une grande victoire. Vous êtes vaillants comme « eux, et Dieu sera aussi avec vous. Pour qu'il nous accorde cette « grâce, à genoux, mes amis, et faisons notre prière! »

Alors tous ces hommes s'agenouillèrent sous la pluie battante, et, joignant les mains, implorèrent le dieu des combats, le dieu de leurs pères.

Et comme si leur prière avait tout à coup été exaucée, on vit aussitôt le ciel s'éclaircir, et le soleil paraître brillant.

Hallwyl tira son épée et s'écria :

« Braves gens, écoutez ce que vous dit un homme qui a vécu « dans les combats; cette journée sera la gloire de notre pays! voilà « que Dieu nous envoie la clarté de son soleil! Allons, pensez à vos « femmes et à vos enfants; et vous, jeunes gens, voudriez-vous « laisser les Italiens enlever vos amoureuses?... »

Une immense acclamation répondit à ces paroles, et bientôt le vieux chef ne fut plus en peine que de modérer leur ardeur.

Grandson! Grandson! criaient-ils tous d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent sur les ennemis.

Vous le voyez, Charles le Téméraire avait deux torts.

D'abord : avoir été vaincu à Grandson.

Ensuite : se mettre volontairement dans le cas d'entendre désigner ainsi ses troupes : *ces Italiens !*

Mais que l'on nous châtie du dernier supplice, nul ne nous empêchera de dire que cet Hallwyl, au nom gluant et visqueux, ainsi que son éloquence, avaient une horrible odeur de lait caillé.

Quand ses soldats criaient : Grandson ! Grandson ! les échos répétaient : — Gruyère ! Gruyère !

Cela ne les empêchait pas d'être de vaillants hommes, et leurs écrouelles héréditaires ne les rendaient point manchots.

A ce premier instant de la bataille, un incident insignifiant en apparence vint encore augmenter leur courage, et donner comme un heureux présage du résultat de cette journée.

Une troupe de chiens des montagnes, qui avaient suivi l'armée confédérée, animés sans doute par les cris de leurs maîtres, se précipitèrent en aboyant sur les chiens du camp de Bourgogne, et leur donnèrent la chasse.

Les chiens de Bourgogne, craignant peut-être de gagner la gale, s'enfuirent en hurlant, et n'essayèrent pas même de se défendre.

Le huileux Hallwyl dut très-positivement prononcer un discours alsacien à cette occasion. L'histoire clémente ne nous l'a pas transmis.

Uri et Argovin s'ébranlèrent, en agitant leurs pertuisanes au-dessus de leurs têtes ; Berne banda ses arcs géants. — Unterwald fit trembler la prairie sous le pas de ses lourds chevaux.

La bataille était engagée, et le sort des deux peuples était désormais entre les mains de Dieu !

Le camp de Charles le Téméraire était fortement défendu par un fossé et une haie vive. L'attaque fut impétueuse, mais reçue avec un égal courage.

Le duc ignorait le nombre de ses ennemis, et quand, après l'invasion du camp par les troupes d'Hallwyl, on vint lui annoncer que l'armée suisse s'ébranlait et se mettait en mouvement, il ne voulut point le croire, et adressa de dures et injurieuses paroles à celui qui lui assurait l'avoir vue de ses yeux.

— Quelle armée? dit-il; — où veux-tu qu'il y ait une autre armée que celle-ci?

Cependant rien encore n'était désespéré; si les Suisses attaquaient avec un acharnement inouï, les Bourguignons les repoussaient partout avec énergie. Sur certains points même, ils avaient eu l'avantage. Charles le Téméraire pouvait donc bien augurer du résultat de cette journée, quand tout à coup un grand cri s'éleva sur ses derrières...

Il se retourna, et aperçut le camp envahi de ce côté. C'était Oswald de Thierstein qui, par une manœuvre habile, avait tourné le camp ennemi, et y pénétrait avec toute son avant garde.

En même temps, Uri, Argovie, Berne et Unterwalden s'élançaient par dessus la haie qui défendait le flanc oriental.

Tout était perdu; il n'y avait plus qu'à chercher son salut dans la fuite, et Charles le Téméraire fut emporté par le flot de ses soldats épouvantés.

Il y avait à peine trois mois et demi depuis la défaite de Grandson!

Charles était vaincu encore.

Et pourrait-il se relever jamais de ce nouvel et terrible échec?

Du reste, si quelque chose put consoler le duc de ce nouveau malheur, c'était assurément le courage surhumain qu'avait déployé son armée dans cette fatale journée.

Jamais le nombre des morts illustres n'avait été aussi considérable.

Le duc de Sommerset, capitaine des Anglais, le comte de Marle, fils aîné du connétable de Saint Pol, les sires de Gimberghes, de

Rosuirbes, de Mailli, de Montaigu, de Bournouville, et beaucoup d'autres furent abattus.

Jacques du Maës, qui portait la bannière du duc, se fit tuer en la défendant, et tomba la tenant serrée dans ses bras.

Mais la gloire des héros décédés profite-t-elle aux vaincus qui survivent?

Le duc Charles se battit de sa personne, comme un lion blessé et acculé.

Il ne se retira qu'à la dernière extrémité.

Ce fut à grand'peine qu'il put fuir ce lieu de désastre; ses chevaux avaient été dispersés; sans le page Laërti Duryïer, il n'eût point trouvé de relais; douze de ses serviteurs restaient seuls, et ce fut en leur compagnie qu'il gagna Morges, après une course désespérée de douze lieues.

Chose étrange! si la défaite de Grandson lui avait inspiré un profond abattement, il n'en fut pas de même de celle de Morat. On eût dit, au contraire, que cette défaite avait donné à son courage une nouvelle ardeur, à sa haine un nouvel aliment.

Charles le Téméraire se releva plus fort et plus impétueux que jamais!

Les Suisses, après la déroute, avaient fait du champ de bataille un véritable lieu de carnage. Tous ceux qu'ils y avaient rencontrés avaient été impitoyablement massacrés.

Ce peuple, aux mœurs potagères et champêtres, qui fut toujours si horriblement barbare dans la victoire, ne montra jamais autant de férocité.

« *Cruel comme à Morat!* » fut longtemps un dicton populaire dans ces contrées. On évalue à huit ou dix mille le nombre des hommes de l'armée de Bourgogne qui périrent dans cette journée, et l'on ajoute que la moitié au moins fut tuée de sang-froid.

Les douces habitudes de la vie des champs, la fabrication des fro-

mages et la contemplation de la belle nature, donnent à ces goîtreux un sang-froid de premier ordre.

Ils aiment presque autant le râle d'un ennemi mourant que leur ennuyeux *ranz des vaches*.

Notez que ces indépendants tuent pour le roi, quand le roi les paie.

Et qu'ils éparpillent sur toute la surface de l'univers civilisé un million de concierges voleurs!

Quand ils eurent bien tué, ils pillèrent mieux.

Ce sont des pères de famille rangés, économes, qui ne laissent rien traîner, comme on dit; ils savent le moyen indiqué par le Petit-Jean des *Plaideurs*, — lequel était aussi en Suisse, — *pour faire les bonnes maisons*.

Le camp du duc devint encore une fois la proie de ces dignes crêmiers. Il n'était plus aussi riche qu'autrefois, mais il y avait encore de quoi piller décemment.

La baraque de charpente qui servait de logis au duc était pleine de meubles de prix. Il s'y trouva de magnifiques étoffes, de rares fourrures, des armes d'un beau travail, une chapelle précieuse; un beau portrait du duc Charles en fut enlevé, pour être déposé en trophée à la ville de Morat.

Les gens de toute sorte que traînait après elle cette armée, les marchands, les valets, les filles de mauvaise vie, qui étaient au nombre de deux mille environ, se répandirent çà et là, se cachèrent dans les bois, demandèrent asile aux paysans, et regagnèrent à grand'peine le pays de Vaud ou le comté de Bourgogne.

II.

Le page Laërti Duryïer était un garçon de dix-huit ans, qui avait été amoureux de Marguerite Baumgarten, comme Margue-

rite Baumgarten avait été amoureuse du duc Charles de Bourgogne.

Il était petit et frêle pour son âge. Il avait de longs cheveux noirs sur un front pâle, et ses compagnons le raillaient, disant qu'il ressemblait à une femme.

C'est lui qui avait fermé les yeux de Marguerite.

Et il avait juré à Marguerite mourante, de servir le duc Charles jusqu'à sa mort.

Après la bataille, il perdit le groupe qui accompagnait le duc; il erra quelques jours dans la campagne, cherchant à gagner le pays de Vaud.

Partout, les paysans accueillaient avec commisération cet enfant faible, à l'apparence presque féminine. Nulle part on ne se cachait de lui.

Laërti Duryïer ne fut pas longtemps sans savoir qu'une mystérieuse menace était suspendue sur la tête de son maître.

Alors, il n'eut plus qu'une pensée : se rapprocher du duc et lui faire un rempart de son corps.

Charles de Bourgogne se multipliait pour faire face à toutes les difficultés de la situation.

Son armée détruite, il l'avait renouvelée comme par enchantement.

Il avait ordonné des levées extraordinaires, et malgré le mauvais esprit que témoignaient ses vassaux, il était parvenu à rassembler assez de soldats pour entrer de nouveau en campagne.

Seulement, par une étrange circonstance, il avait laissé un moment dormir sa haine contre les Suisses, et s'était dirigé vers Nancy, dont il voulait faire le siége.

Campo Basso était là.

Campo Basso avait des intelligences auprès du duc de Lorraine ; il promit à ce prince de prolonger le siége autant que l'impatience de Charles le Téméraire le permettrait, afin de laisser aux troupes ennemies le temps nécessaire pour se préparer au combat.

Cependant, le duc de Bourgogne semblait ne point se méfier de Campo Basso.

Le duc de Bourgogne tenait Nancy, étroitement serré, et tout portait à croire que la ville ainsi assiégée serait bientôt dans la nécessité de se rendre.

Un fait assez remarquable se passa vers cette époque, et peu s'en fallut que Charles le Téméraire ne découvrît, grâce à cet incident, la trahison qui s'ourdissait contre lui.

« Il advint, raconte M. de Barante, l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, que plusieurs gentilshommes, du parti lorrain, essayèrent de pénétrer dans la ville. Quelques-uns, et entre autres Siffrein de Baschi, gentilhomme provençal, et maître d'hôtel du duc René, se laissèrent malheureusement prendre par les assiégeants. Le duc de Bourgogne ordonna qu'ils fussent tout aussitôt pendus, disant que du moment qu'une place est investie et battue d'artillerie, ceux qui tentent d'y entrer sont dignes de mort, aux termes des lois de la guerre.

« Or, c'était justement par ce sire de Baschi que passait toute la correspondance du duc de Lorraine et du comte de Campo Basso.

« Celui-ci s'empressa de remontrer au duc que cet usage, suivi en Italie et en Espagne, ne s'était jamais pratiqué en France, quelque cruelles que fussent les guerres, et qu'une pareille dureté serait un sujet d'indignation générale.

« Le comte de Chimai, le comte de Nassau, le grand bâtard, qui se trouvaient présents, furent du même avis, et parlèrent des vengeances qu'une telle exécution allait attirer sur les prisonniers bourguignons. Tout fut inutile.

« Cependant le comte de Campo Basso insista avec tant d'obstination, revint si souvent à la charge, qu'irrité d'être ainsi contredit, lui qui ne l'était jamais, le duc entra dans une telle fureur, qu'il donna un soufflet à Campo Basso.

« Siffrein de Baschi, comme on le conduisait à la mort, se voyant sans nulle ressource, demanda à parler au duc, pour lui révéler un secret touchant la sûreté de sa personne.

« Alors, le comte de Campo Basso vit quel péril le menaçait.

« Heureusement pour lui, le duc répondit encore tout en colère : « Il ne cherche qu'à sauver sa vie ; qu'on écoute sa déclaration et qu'on se dépêche. » Cette parole fut rapportée au prisonnier. « Je ne puis parler qu'à lui, dit-il, mais rien ne lui importe davantage ; je vous en conjure, retournez à lui ; il donnerait un duché pour connaître ce que je lui ferai savoir. »

« Les prières de ce pauvre gentilhomme touchaient tous ceux qui l'écoutaient ; par pitié pour lui, autant que par affection pour le duc, quelques-uns coururent à la barraque de bois où il avait son logis. Mais l'Italien, maintenant aussi pressé de voir Siffrein pendu, qu'un moment auparavant il l'était de le sauver, se tenait à la porte du duc, et refusa de la laisser ouvrir. « Monseigneur ordonne qu'on se dépêche de les pendre, » dit-il, et il envoya un message au prévôt, pour hâter la mort de ces malheureux ! »

Siffrein de Baschi fut donc bel et bien pendu, et cette fois Campo Basso échappa encore à la vengeance qui le menaçait, si sa trahison avait été découverte. Mais cette joie ne fut pas de longue durée.

L'hiver était venu ; la neige couvrait au loin la campagne ; la bise sifflait âpre et froide.

Triste saison pour faire un siége !...

Le lendemain de la mort de Baschi, le duc de Bourgogne se trouvait sous sa tente de bois, entouré de ses plus fidèles serviteurs qu'il avait fait appeler, et dont il voulait recevoir les avis, avant de prendre une détermination.

Les uns conseillaient de lever le siége qui traînait en longueur, quoique poussé avec activité. Le temps était détestable, disaient-ils, la neige couvrait les chemins, et coupait la plupart des communica-

tions. C'était une affaire de patience; on reviendrait à la belle saison; les troupes auraient eu le temps de se reposer, et l'on pourrait reprendre les travaux de la guerre avec plus d'ardeur et surtout plus de fruit.

Les autres, au contraire, voulaient qu'on harcelât sans cesse les assiégés, qu'on lassât leur patience, qu'on effrayât leur courage. Quelques jours suffisaient. Une fois la ville prise, on pourrait se reposer tout à son aise.

Cette issue rendrait, d'ailleurs, l'espoir et la confiance aux troupes, et la saison prochaine n'en serait que meilleure.

Ceux qui soutenaient le premier parti étaient certainement en majorité.

Campo Basso ne fut pas de leur avis, et le duc de Bourgogne se rallia à son opinion :

— Mon père et moi, dit-il, nous avons toujours su vaincre les Lorrains, et nous les en ferons souvenir. Par saint Georges, je ne m'enfuirai point devant ces enfants. Au surplus, le duc René n'a pas, autour de lui, tant de gens que vous croyez. Les Allemands ne savent pas quitter leurs poêles en hiver, et ce n'est pas une saison où ils se mettent jamais en guerre. Ce soir donc, nous allons donner l'assaut à la ville, et demain nous aurons la bataille.

Comme on le voit, le duc de Bourgogne n'avait réuni ses capitaines que pour leur dicter ses volontés.

Quand ils furent partis, cependant, il montra plus de tristesse que d'ardeur ; et ayant renvoyé ses derniers serviteurs, il demeura seul, plongé dans de sombres et amères réflexions.

C'est un rude et cruel métier que celui de conquérant ! Charles le Téméraire était las de tant de luttes sans résultat, et il se demandait s'il ne s'arrêterait pas quelque jour sur cette pente sanglante où le sort des combats l'entraînait !

Depuis qu'il était entré dans la vie, telle avait été sa destinée : ja-

mais de repos, jamais de bonheur; des luttes, toujours; des combats, des ruines, du sang partout!

Charles le Téméraire était las!...

En ce moment, la porte de la tente s'ouvrit.

Le duc releva le front, et reconnut vaguement les traits de celui qui entrait.

C'était son ancien page, Laërti Duryier.

L'enfant était pâle; ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules; ses vêtements étaient couverts de neige; il était transi de froid.

— Que voulez-vous? demanda le duc.

— Monseigneur, répondit le page, je n'ai pas beaucoup d'instants à vivre désormais. J'ai voulu vous voir une dernière fois; j'ai voulu, avant le jour de demain, vous rendre un dernier service, en vous racontant ce que j'ai appris dans un pays qui vous hait, et dont chaque habitant a juré de se venger en vous assassinant.

Le duc haussa les épaules.

— Si tu es malade, enfant, lui dit le comte, il ne manque pas de médecins au camp...; je te ferai soigner... Quant à moi, nul danger ne me menace, et la journée de demain apprendra à ces ivrognes ce que pèse la vengeance du duc de Bourgogne.

— Monseigneur veut-il que je lui dise ce que j'ai vu et entendu? fit le page, dont la voix était pleine de fatigue.

— Non, répliqua le duc.

Puis, se ravisant, il reprit :

— Au fait, parle!

Le page parut se recueillir un moment, puis il commença d'une voix émue :

— La nuit dernière, monseigneur, j'étais à douze lieues environ de ce pays; j'errais au hasard à travers la campagne, quand, au dé-

tour d'un sentier, j'aperçus un groupe d'hommes réunis, qui semblaient causer avec animation.

Je me rejetai avec vivacité dans le sentier, parce que j'avais entendu votre nom...

— Ah ! fit le duc.

— Je m'avançai vers eux avec précaution ; je me tins à une distance convenable, qui me permettait d'entendre ce qu'ils disaient, sans courir risque d'être aperçu.

Avec votre nom, ils prononçaient aussi le nom du père de Marguerite.

— Quelle Marguerite? demanda Charles.

— Marguerite Baumgarten.

— Ah ! fit encore le duc qui, cette fois, tressaillit.

— L'un d'eux disait, monseigneur : « Baumgarten a tenté d'assassiner le duc, et il a été pendu ; Muller lui a succédé dans cette entreprise dangereuse, et il n'a pas réussi ; c'est maintenant au tour de Schwartz!... C'est lui qui a été désigné par les francs-comtes de Neuchâtel ; c'est à lui de prendre le poignard de Muller et à se rendre au camp du duc de Bourgogne. Schwartz est-il décidé à mourir pour la liberté de la Suisse ?»

Alors un homme sortit des rangs, tira un poignard de sa ceinture, et l'élevant au-dessus de sa tête, il dit : « Schwartz délivrera son pays de la présence du tyran, il en fait le serment ; et, dût-il mourir, il saura frapper au cœur celui que l'on appelle Charles le Téméraire. »

Le premier homme fit quelques pas en avant :

« Pars donc, dit-il à voix haute, et comme s'il se fût senti inspiré ; pars, nos vœux te suivront, comme ils ont suivi Baumgarten et Muller ! Tu trouveras, à la cour du duc, un homme du nom de Campe Basso ; il te donnera les moyens d'assurer notre vengeance. Schwartz, la patrie a les regards sur toi ! Que Dieu te donne le courage ! »

J'étais plus mort que vif, en écoutant un pareil langage, monsei-

gneur. Quand ils eurent cessé de parler, et qu'ils se furent éloignés, je sortis de l'endroit où je m'étais caché, et sans savoir précisément à quelle distance j'étais de Nancy, je me dirigeai en toute hâte vers ce camp. Il y a bien des jours que j'ai la fièvre, et mes jambes chancelaient sous le poids de mon corps. — Mais Dieu m'a soutenu, sans doute, car je vous ai trouvé, monseigneur, et je puis vous sauver.

Pendant ce récit, le duc de Bourgogne était resté pensif; il songeait peut-être à cette pauvre Marguerite, dont il avait pu oublier le nom, et qui, même après sa mort, veillait encore sur lui.

Car il reconnaissait Laërti maintenant.

Laërti, qui lui avait dit un jour le serment fait au lit de mort de Marguerite Baumgarten.

— Merci, lui dit-il, merci, enfant, tu es brave et dévoué; mais tu as sans doute exagéré tes craintes, car Campo Basso est mon ami, et jusqu'aujourd'hui rien dans sa conduite...

— Oh! prenez garde, monseigneur, dit l'enfant, prenez bien garde!

— Campo Basso m'est dévoué!

— Il vous trahit, et il vous perdra!...

Le duc sourit d'un air d'incrédulité, et répéta:

— Enfant, va te soigner!

Laërti Duryïer se leva aussitôt, salua tristement le duc, lui dit adieu avec des larmes dans la voix, et le laissa seul.

Le duc, malgré le calme factice qu'il avait voulu montrer, était agité profondément.

Dans ces hommes que Laërti avait vus, il avait reconnu les francs-juges, et il venait d'acquérir la certitude que la haine de ces hommes ne s'était pas apaisée; qu'ils poursuivaient avec acharnement leur œuvre de vengeance; et il se disait qu'un jour viendrait peut-être où il ne pourrait se défendre contre leurs poignards.

Il frissonna.

Car il savait mieux que personne si l'on pouvait se fier entièrement au comte de Campo Basso !

Le silence le plus profond régnait autour de lui; le camp dormait; on n'entendait de temps à autre que le cri monotone et prolongé des sentinelles qui veillaient aux abords des retranchements.

Le duc Charles était ému. Malgré lui, il se sentait envahir par de sombres pressentiments.

C'était le lendemain que devait se livrer la bataille, bataille décisive s'il en fut; le duc comptait beaucoup sur sa troisième armée; mais que devait-il advenir, si cette armée était détruite comme les précédentes?

Et le souvenir de Grandson, et celui de Morat venaient creuser une ride à son front...

Tout à coup, au milieu du silence qui régnait de toutes parts, un cri terrible se fit entendre; le duc se leva d'un seul bond, et s'élança éperdu vers la porte.

Il avait cru distinguer la voix du jeune page, et toutes les terreurs superstitieuses qui avaient cours à cette époque revinrent en foule troubler son esprit.

Laërti venait de lui dire qu'il était mourant.

Ce cri venait-il de l'autre monde?

Au moment où Charles allait ouvrir la porte, Laërti Duryïer parut sur le seuil, mais pâle, demi-nu, la poitrine sanglante, et tenant dans ses mains tremblantes un poignard!...

— Je meurs, cria-t-il au duc, et celui qui m'a frappé de ce poignard... c'est...

Il n'en put dire davantage; son sang se glaça, ses membres se raidirent, il poussa un cri suprême, et tomba inanimé sur le parquet.

Le poignard roula à ses côtés.

Les serviteurs du duc s'empressèrent aussitôt autour de lui.

Un médecin fut appelé; mais tout fut inutile : le page Laërti Duryïer avait cessé de vivre.

Charles le Téméraire avait relevé vivement le poignard que Laërti avait laissé tomber de ses mains, et, sur la poignée, il lut ces mots : TRIBUNAL SECRET !

III.

La nuit se passa. Le duc était en proie à une tristesse étrange ; nul n'osait l'approcher.

Il avait fait appeler Campo Basso.

Ce dernier quitta le lit de repos sur lequel on l'avait trouvé, et accourut aux ordres de son maître.

Quand on lui montra le cadavre de Laërti, il témoigna une grande surprise, et demanda qui était ce pauvre enfant.

Ceci fut dit si naturellement que le duc y fut trompé.

D'ailleurs, d'autres soins plus importants occupaient sa pensée, et cet incident ne pouvait le détourner longtemps des préparatifs du combat du lendemain.

Charles passa la nuit entière au travail avec son lieutenant favori.

Campo Basso lui promit la victoire.

Le lendemain, le duc s'arma de bonne heure, et monta sur un beau cheval, qu'on nommait Moreau.

Lorsqu'il voulut mettre son casque, le lion d'or qui en fermait le cimier se détacha et tomba :

— *Hoc est signum Dei!* dit tristement le duc.

Cependant il sortit aussitôt pour ranger son armée en bataille.

Nancy est situé, comme on sait, sur la rive gauche de la Meuse, à un quart de lieue environ de la rivière.

Les Lorrains arrivaient par la route de Strasbourg et par Saint-

Nicolas. Ils occupaient déjà le village de la Neuveville, et s'avançaient vers le camp des assiégeants.

L'artillerie des Bourguignons fut établie sur la route, à un endroit un peu élevé, de manière à arrêter la marche des Lorrains.

A sa gauche était la rivière ; à droite une pente couverte de bois ; le ruisseau d'Heuillecour, assez profond et coulant presque partout entre deux haies, couvrait son front et lui servait de retranchement.

Cependant l'armée ennemie s'avançait joyeuse et empressée.

La neige tombait à gros flocons ; le jour en était obscurci ; on ne voyait pas loin devant soi.

Une décharge de l'artillerie des Bourguignons, tirée hors de portée, indiqua qu'on approchait.

Les Suisses s'arrêtèrent, et un vieux prêtre de leur pays leur fit la prière : « Dieu combattra pour vous, dit-il, le Dieu de David, le Dieu des batailles. »

Tous s'étaient mis à genoux ; ils baisèrent la terre neigeuse. Le duc René était descendu de cheval pour prier avec eux.

Par-dessus son armure, il portait un habillement à ses couleurs : rouge et gris-blanc, et une robe de drap d'or, dont la manche droite était ouverte. La housse de son cheval était aussi d'or, avec une double croix blanche.

Dès que la prière fut achevée, il remonta sur son cheval, nommé la Dame, et leur adressa la parole en allemand :

— Mes enfants, dit-il, puisque l'ennemi est assez téméraire pour nous attendre et accepter la bataille, il nous en faut tirer une mémorable vengeance !

Et la bataille commença.

D'abord les Bourguignons parurent avoir l'avantage.

La cavalerie du duc René avait attaqué une des ailes de l'armée ennemie ; elle fut repoussée ; la cavalerie bourguignonne, au contraire, pressait déjà vivement les Lorrains, et le succès de cette im-

portante journée aurait peut-être été pour la Bourgogne, si tout à coup on n'avait vu accourir, au son de leurs trompes, les gens d'Uri et d'Unterwalden.

C'était la troisième fois que ce son redoutable venait frapper les oreilles de Charles le Téméraire.

Il se rappela de nouveau Grandson et Morat, et se sentit glacé presqu'au fond du cœur !

Cependant il était courageux jusqu'à la témérité ; il se raidit contre la destinée qui l'accablait, et ordonna à ses archers de se tourner contre les Suisses.

Mais, déjà, le découragement s'était emparé de ses troupes, l'armée qui les attaquait était trois ou quatre fois supérieure en nombre.

Le duc Charles se multipliait ; on le voyait à la fois sur tous les points, animant ses soldats de la voix et du geste, se précipitant lui-même au plus fort de la mêlée. Mais que pouvait-il faire contre le souvenir de deux victoires qui électrisaient l'ennemi ?

La bataille dura jusqu'à la chute du jour, et quand vint la nuit, la déroute des Bourguignons était complète.

Le feu fut mis au camp, l'armée entière fut dispersée, et chacun ne songea qu'à chercher son salut dans la fuite.

Charles le Téméraire était resté comme toujours, le dernier sur le champ de bataille.

Quand il vit que la partie était perdue, qu'il n'aperçut plus autour de lui aucun serviteur, les uns s'étant jetés dans la Meurthe, les autres ayant gagné les bois ou les campagnes, il tourna bride lui-même, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et quitta ce terrain jonché de morts, le désespoir dans le cœur.

La nuit était venue ; un voile épais couvrait la campagne.

Le duc Charles allait devant lui, sans savoir de quel côté sa course l'entraînait.

Après un quart d'heure environ d'une course désespérée, il

arriva ainsi à une portée de couleuvrine à peu près de la ville, près l'étang de Saint-Jean.

Il était seul, aucun serviteur ne l'avait accompagné.

Son cheval s'arrêta.

Là encore, il y avait des cadavres étendus dans la neige et la glace, et le sang avait teint les eaux de l'étang.

Le duc entendit en ce moment le pas de deux chevaux lancés au galop, venir de son côté, et craignant d'avoir été reconnu, et de se trouver à la merci de ses ennemis, il pressa de nouveau les flancs de sa monture.

Les deux chevaux avançaient toujours à la voix de leurs cavaliers; le duc eut comme un frisson.

A travers le silence de la nuit, il avait cru reconnaître l'une de ces deux voix.

Sa monture, en même temps, se cabra, et refusa d'avancer.

C'était comme un avertissement du ciel...

Et c'était le second!

Le duc eut peur et tira son épée!...

Mais déjà les deux cavaliers n'étaient plus qu'à une faible distance, et maintenant il pouvait distinguer leurs silhouettes sombres, à quelques pas seulement.

Quand ils l'eurent rejoint, un des deux hommes sauta lestement à bas de son cheval, et courut prendre la bride de celui du duc Charles, pendant que son compagnon s'approchait encore plus près, brandissant au-dessus de sa tête une longue et lourde épée à deux mains!

— Charles de Bourgogne! traître et foi mentie, dit-il d'une voix éclatante, arrête, — c'est Campo Basso qui te parle; ta dernière heure est venue!...

— Campo Basso! répondit le duc en pâlissant.

— Les francs-juges d'Allemagne se vengent, monseigneur; que

Dieu te pardonne tes crimes, et que ta mort serve d'exemple aux tyrans futurs!

Celui qui venait de parler le dernier, était Schwartz; il donna aussitôt un signal à Campo Basso, et ce dernier laissant retomber son épée à deux mains, fendit le crâne du duc.

Charles le Téméraire roula de son cheval, et disparut sous la glace de l'étang.

Si Charles eût été victorieux, Campo Basso eût baisé la poudre de ses bottes.

S'il eût bien voulu donner un ducat par jour à Schwartz, cet homme farouche eût été son concierge fidèle à perpétuité.

Deux jours s'étaient écoulés depuis ce meurtre, et nul ne savait ce qu'était devenu le duc de Bourgogne. Les vainqueurs surtout en étaient fort inquiets, car ils comprenaient bien que le duc ne tarderait pas à se relever de cet échec, et à tenter quelque nouvelle entreprise.

Les bruits les plus contradictoires circulaient sur son compte. Les fuyards surtout racontaient les romans les plus étranges; de telle façon qu'en peu d'instants il se forma dans les pays voisins, et de proche en proche, dans tout le royaume et en Flandre, des opinions diverses sur la disparition du duc Charles.

Ici, on affirmait qu'il s'était enfermé dans un château du pays de Luxembourg; là, qu'un de ses serviteurs l'avait ramassé blessé sur le champ de bataille, et le soignait dans une retraite inconnue.

Ailleurs, on disait qu'un seigneur d'Allemagne l'avait fait prisonnier et l'avait secrètement emmené de l'autre côté du Rhin.

La croyance générale, celle qui plaisait le plus, comme plus mer-

veilleuse, c'est qu'il n'était pas mort, et que bientôt on le verrait reparaître.

« Gardez-vous bien, disait-on dans quelques villes de ses États, de vous comporter autrement que s'il était vivant encore, car ses vengeances seraient terribles à son retour. »

« Cependant, dit M. de Barante, un soir le comte de Campo Basso, *qui en savait plus que nul autre sur le sort du duc*, amena au duc René un jeune page nommé Baptiste Colonna, d'une illustre maison romaine, qui, disait-il, avait vu de loin tomber son maître, et saurait bien retrouver la place.

« Le lendemain mardi, 7 février 1477, sous la conduite de ce page, on se mit à chercher de nouveau le corps. Il se dirigea vers l'étang de Saint-Jean; arrivés en cet endroit, on trouva à demi enfoncés dans la vase du ruisseau qui remplit cet étang, près de la chapelle de Saint-Jean de l'Atre, une demi-douzaine de cadavres dépouillés. Une pauvre blanchisseuse de la maison du duc s'était, comme les autres, mise à cette triste recherche : elle aperçut briller la pierre d'un anneau au doigt d'un cadavre dont on ne voyait pas la face. Elle avança et retourna le corps : « Ah! mon prince! » s'écria-t-elle; on y courut. En dégageant cette tête de la glace où elle était prise, la peau s'enleva; les loups et les chiens avaient déjà commencé à dévorer l'autre joue; en outre, on voyait qu'une grande blessure avait profondément fendu la tête depuis l'oreille jusqu'à la bouche. »

Les médecins ordinaires du duc furent appelés pour constater l'identité; ils le reconnurent à certaines marques.

Ils retrouvèrent la cicatrice qu'il portait au cou : deux dents manquaient au cadavre comme au duc; les ongles longs; la trace de deux abscès, l'un à l'épaule, l'autre au bas-ventre; enfin, un ongle retourné dans la chair à l'orteil gauche.

Il n'y avait pas à en douter, c'était bien le duc Charles.

Mais le nom du meurtrier fut toujours un mystère pour l'histoire,

et aujourd'hui même, ce n'est qu'avec une certaine circonspection qu'on peut mettre le meurtre sur le compte de la terrible association des francs-juges. Néanmoins, la plupart des auteurs laissent planer de graves soupçons sur la vehme suisse et surtout sur l'Italien fieffé Campo Basso.

Par le fait, Charles le Téméraire était trop redoutable à l'Allemagne, son ambition, sa turbulence, ses cruautés l'avaient rendu trop odieux, même aux peuples étrangers, pour qu'on hésite à attribuer sa mort à un crime.

D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que l'association s'adressait à des princes. Nous l'avons vu monter plus haut, et frapper même des empereurs!...

CHAPITRE III.

Les vampires. — Prague. — Les trois villes. — Légende de Libussa la belle reine de Bohême. — La tour mortelle. — Les amoureux de la reine. — Le prince noir. — Comment le prince noir monta à la tour en n'en redescendit point. — Libussa meurt d'amour. — Ce qu'était le prince noir. — Les Ottocar. — Philippe Ottocar. — Le château de Messein. — Constance. — L'inconnu. — Visites des vampires. — Duel de Philippe et du vampire. — Le cimetière de Prague. — Exhumation du vampire. — Squelette percé d'un fer rouge. — La lèvre du vampire. — Le vampire transformé en franc-comte. — Dernière lutte. — Dénouement heureux et tranquille. — De la différence essentielle qui existe entre un franc-juge et un vampire.

I.

C'était au commencement du seizième siècle, dans ce pittoresque pays que les fantaisistes de tous les âges ont aimé et chanté.

La Bohême, contrée délicieuse, qui n'a d'autre tort que d'avoir donné son nom à ces populations batraciennes (d'artistes et de savants), qui salissent la boue de nos ruisseaux.

La Bohême était, à cette époque, un pays d'un aspect sauvage, couvert de forêts presque impénétrables, où s'ouvraient des préci-

pices affreux, creusés aux pieds de hautes montagnes. Ce n'est pas cependant que le paysage y fût généralement triste, au contraire. Rien ne saurait donner une idée du charme qui ressortait de cette longue suite de tableaux où les contrastes les plus étranges se présentaient au regard ravi.

Ici, des pics neigeux qui s'élançaient audacieusement vers le ciel ; là, des gouffres au fond desquels poussait une végétation luxuriante.

Des petits villages entiers cachés derrière les feuilles vertes des melèzes ; des forteresses redoutables penchant sur le flanc des montagnes leurs murailles noires et haut-crénelées.

Rarement, ce pays avait été le théâtre de luttes sanglantes.

Le sol y était trop accidenté pour fournir un champ de bataille convenable à deux armées belligérantes ; quelques seigneurs s'y étaient donné de temps en temps le plaisir de petites guerres d'intérêt qui n'avaient rien de bien dangereux d'ailleurs pour la tranquillité générale.

Ceux que l'ambition ou le désir de la guerre emportait, quittaient le pays, avec quelques vassaux armés à leurs frais, et allaient se mettre à la solde de quelque haut baron de l'Allemagne.

C'est ainsi, du reste, que se recrutaient normalement les armées du moyen-âge.

Point de cohésion entre les diverses parties d'une même troupe, point d'unité, une confusion pittoresque de bannières et de drapeaux, mais nul ordre, mais pas la moindre attache !

Ces bannières qui marchaient ensemble aujourd'hui, pouvaient marcher demain les unes contre les autres.

Cette situation a été la cause de cet état de trouble incessant dans lequel l'Europe a été tenue pendant si longtemps. La paix froissait trop particulièrement les intérêts de ces bandes nomades, de ces capitaines de fortune, pour que la paix pût durer quelque peu.

Nous avons vu les condottiéri quitter l'Italie pour aller servir, tan-

tôt le duc de Bourgogne, tantôt le roi de France, celui, en un mot, qui leur offrait les meilleurs gages, ou leur donnait une plus grande part du butin.

L'Italie a toujours été la terre classique des hommes qui se vendent et ne se livrent pas. — La Suisse, au moins, produit des marchands de leur propre chair qui accomplissent le marché. — La Bohême fournissait son petit contingent aux guerres du moyen-âge et ne faisait point trop parler d'elle.

Elle avait donc été protégée de toute invasion étrangère par la conformation même de son sol.

Les habitants y vivaient heureux, sous la domination quelquefois un peu brutale de leurs seigneurs; ils payaient leurs redevances, faisaient leurs corvées, et, pour le reste, Dieu y pourvoyait.

Seulement, depuis quelques années, un germe de trouble et de terreur y avait été jeté, et ce germe avait été fécondé en peu d'instants, de telle sorte qu'au moment où nous prenons ce récit, le pays tout entier semblait avoir été envahi par une même épouvante superstitieuse.

Les Vampires !!

Voilà le mot qui était dans toutes les bouches, qui faisait trembler les mères, les pères, toutes les jeunes filles.

Les vampires !

C'est-à-dire la chose redoutable entre toutes! — la mort lente et honteuse !

Le mystère le plus effrayant et le plus souillé que jamais ait inventé la superstition.

Les vampires !

Ces monstres fabuleux, à l'existence desquels un fait récent, que tout le monde connaît, — et qui a eu lieu dans le cimetière Montparnasse, à Paris, — force de croire.

Comment les vampires, êtres malfaisants, s'étaient-ils introduits

en Bohême, c'est ce que nul n'aurait pu dire ; mais ils y étaient, c'est ce dont personne ne voulait douter !

Un soir de l'année 1503, un homme gravissait le chemin qui conduisait de Metnik à Prague ; la nuit n'était pas encore tout à fait venue, et à travers les premières ombres transparentes du soir, on distinguait, à peu de distance, les silhouettes pittoresques de la Vieille-Ville ou du *Burg*.

Prague offre, en effet aujourd'hui, cette particularité singulière de trois villes juxtaposées, qui représentent chacune une époque distincte de la vie politique de la Bohême.

La *Nouvelle-Ville* ou NEUSTADT.

La *Vieille-Ville* ou LA BURG.

La *Ville-Blanche* ou WISSCHRAD.

La Ville-Blanche ou *Wisschrad* rappelle les commencements de la Bohême ; c'est la ville sacrée par excellence, qui garde encore aujourd'hui comme un dépôt, dans son enceinte, le palais des anciens rois, et la magnifique cathédrale.

C'est le berceau de ce pays ; c'est de là que sont sorties les plus merveilleuses légendes des temps primitifs.

La *Burg*, au contraire, est la ville féodale ; la conquête de l'esprit du moyen-âge, l'art symbolique de cette époque de foi ; la ville des États, aussi, résumant ce mélange inouï de tyrannie et de liberté, qui était le rêve politique des bourgeois de cette époque.

Enfin, la Ville-Neuve, *Neustadt*, c'est l'esprit moderne dans tout son éclat, sa vivacité, avec ses formes précises et positives.

Trois villes, enfin, différentes d'aspect et presque de mœurs, qui racontent, par leurs monuments, l'histoire de l'époque à laquelle elles remontent.

De ces trois villes, Wisschrad, la Ville-Blanche, est, sans contredit, la plus intéressante, la plus digne d'attirer l'attention de l'historien.

Elle est pleine de souvenirs populaires : tous les paysans de la Bohême vous raconteront les légendes qui s'y rapportent. Une, surtout, doit trouver place dans ce récit, en ce qu'elle se rattache précisément à cette tendance vers le merveilleux, qui est le fond même de l'histoire que nous allons raconter.

C'est la légende de la reine Libussa.

Vers le sixième ou septième siècle, il y avait en Bohême une reine du nom de Libussa : une reine chrétienne.

Elle était jeune, la reine Libussa ; elle était belle, et se faisait aimer chaque jour davantage par ses sujets.

Il n'y avait qu'une voix sur elle ; et, dans tout le pays, chacun se répandait en louanges sur sa vertu, sur sa beauté, sur sa sagesse. Voilà ce qu'on disait de Libussa, la reine.

Elle avait dix-huit ans à peine, et jamais encore on n'avait pu élever le moindre doute sur sa virginité, — ce qui est étrange, ajoute le chroniqueur, Bohême dépourvu d'illusions.

Elle vivait chastement et saintement, et repoussait systématiquement tous les princes qui venaient demander sa main.

Comme elle était seule au monde, Libussa, comme elle était libre et reine, elle n'éprouvait pas le besoin de se donner un maître, et pendant longtemps, on partagea ce sentiment autour d'elle.

Mais, au bout de quelques années, cependant, l'opinion publique sembla changer à cet égard. On pensa que la reine Libussa pouvait mourir ; qu'alors le pays serait déchiré par la guerre civile ; que bien des prétendants se mettraient sur les rangs, et que les divisions qui s'en suivraient jetteraient naturellement le trouble et le désordre dans le royaume.

La reine une fois mariée, au contraire, le pays se trouvait à l'abri de ces éventualités terribles ; si la mort venait à la frapper, son époux

restait, et après son époux, leurs enfants... Cette suite de successeurs naturels suffisait à rassurer le pays; et, en peu de temps, cette idée prit racine dans tous les esprits.

Les hommes que l'on choisit pour féconder les reines sont, en général, des hommes sains, bien épaulés, qui sortent de familles auliques habituées à ce genre d'affaires depuis des siècles, et qui produisent une énorme quantité d'enfants.

Quand ils ne produisent pas d'enfants, on peut, d'ailleurs, les réformer : c'est la loi.

Les Bohêmes, comme on voit, avaient flairé, en ces âges de ténèbres, l'idée des superbes haras royaux que tiennent Gotha, Cobourg, Mecklimbourg, Meinembourg, et autres provenances, en nos jours de lumières.

Le conseil des anciens s'assembla, et des remontrances furent faites à la reine Libussa.

On lui fit respectueusement part des craintes légitimes de son peuple, et on la supplia de choisir un époux.

« Heureux, ajoutaient les anciens, celui sur lequel tombera le choix de notre reine bien-aimée ! »

La reine, surprise d'abord et courroucée peut-être, réfléchit cependant, et, pour ne pas repousser absolument la proposition qui lui était faite, elle déclara qu'elle épouserait le prince qui serait assez courageux pour monter à la tour de *Wisschrad*, par le chemin que l'on avait pratiqué à l'extérieur de cette tour même.

Voilà ce que dit la reine.

Les anciens saluèrent sept fois, et se retirèrent contents.

Il faut, en définitive, peu de chose pour contenter les sénateurs, quand ils ont un bon caractère.

L'annonce de l'acceptation de la reine Libussa remplit tous ses sujets de joie, mais quand on apprit la condition qu'elle y mettait, la consternation devint générale; ce qui donne à penser que cette tour

de Wisschrad était fort haute, et l'escalier extérieur incommode au suprême degré.

Il était évident, disait-on, que cette condition n'avait été présentée par la reine que pour éloigner à jamais tout prétendant.

La reine n'avait pas eu, en effet, d'autre pensée, et elle se réjouit dans le fond de son cœur d'avoir songé à ce subterfuge. Libussa, la reine de Bohême, avait de l'esprit, vous verrez !

La tour de Wisschrad était bâtie sur un rocher à pic, dominant un précipice dont nul, dit-on, n'avait jamais pu sonder la profondeur; un chemin extérieur montait jusqu'à son sommet, et à mesure qu'il montait, il allait toujours en rétrécissant, de telle sorte que, rendu en un certain endroit, c'est à peine si le pied pouvait s'y poser !...

Cette tour était connue dans toute la Bohême, et cette sorte de galerie extérieure, qui conduisait de la base au sommet, était communément redoutée sous le titre de *Chemin de la mort*.

Le titre n'avait rien d'engageant, mais il exprimait faiblement le danger de ce chemin impossible.

Malgré la terreur qu'inspirait généralement ce lieu d'horreur, les prétendants à la main de la reine Libussa ne manquèrent pas; et quand on eut fait annoncer que la reine-vierge appartiendrait à celui qui serait assez heureux pour surmonter l'obstacle offert au courage de tous, on vit accourir plusieurs princes étrangers qui réclamèrent le dangereux honneur d'essayer le trajet mortel.

Avant de faire la périlleuse ascension, tous étaient admis à voir la jeune reine.

Aucun, après l'avoir vue, n'eut l'idée de reculer.

Pendant quelque temps, les fêtes se succédèrent; et, après chaque fête, un prince montait : mais l'issue de toutes ces entreprises fut terrible; nul de ceux qui partaient du pied de la tour ne parvenait au sommet.

Avant d'arriver à la fin du voyage, le vertige s'emparait de leurs sens, et ils roulaient bientôt au fond du précipice...

Tous, tous!

Si bien que l'Allemagne fut menacée de voir se perdre cette race utile des « *maris de reines* » qu'elle seule produit, et qui fait sa gloire éternelle!

Il en mourut tant et tant!

Vingt-neuf Gotha, trente-trois Cobourg, onze Lippe, treize Meinengen, Nassau, Saxe, Darmstadt, dix-huit Augustemboug, Strelitz, enfin de quoi remplir cinq almanachs!

Quelques années se passèrent ainsi; la reine ne songeait nullement à adoucir la rigueur de la condition qu'elle avait mise à l'obtention de sa main, et les prétendants n'arrivaient dans la *ville sainte* que pour y mourir victimes de leur courage et de leur amour!

Leur mort ne paraissait laisser, d'ailleurs, aucun remords dans le cœur de la reine; elle se flattait, au contraire, d'avoir ainsi échappé au danger qui la menaçait, et elle ne manquait jamais d'engager chacun de ceux qui tentaient l'entreprise, à y renoncer, en leur racontant la funeste issue des premières tentatives.

Jusqu'alors aucun de ceux qu'elle avait vu partir, n'avait éveillé dans son cœur une pitié sympathique.

Vous étiez bien cruelle, ô Libussa, reine de Bohême!

De nos jours, chaque reine use tout au plus deux ou trois sujets de la fabrique allemande.

Et nous avons des princesses protestantes, papesses et munies de cravaches, qui retombent douze fois en douze ans dans la position intéressante, avec la complicité d'un seul Cobourg!

Mais gardons mieux désormais le ton grave et fatigant, qui convient à l'histoire!

Déjà le conseil des anciens de Bohême désespérait des destinées de l'empire; le peuple commençait à murmurer de tant de cruauté; chaque jour, les prétendants devenaient moins empressés, et l'on prévoyait l'instant où nul n'oserait se présenter.

Une année entière s'était écoulée sans qu'aucun prince fût arrivé à la cour.

Libussa respirait; elle comptait bien avoir suffisamment effrayé les rétardataires, et elle se flattait de jouir bientôt seule du souverain pouvoir!

Un jour cependant devait changer soudain tout cela.

Un prince étranger, qui n'était ni Gotha, ni Lippe, ni Schauembourg, ni Augustembourg, ni Philippstadt, ni Rudolstein-Aschaffembourg, était arrivé dans Wisschrad; et sans dire quel motif l'y amenait, il vint demander asile au château même de la reine.

Il avait une suite nombreuse; il apportait des présents magnifiques; il était jeune, beau et riche; la belle Libussa l'accueillit avec son plus doux sourire.

Le prince avait, dit-on, les allures les plus singulières; il portait d'habitude une armure noire, montait un cheval noir; une plume noire se balançait en tout temps sur le cimier de son casque.

Quinze jours environ se passèrent sans que le prince étranger laissât rien percer de ses projets : ce n'étaient à la cour que fêtes et tournois de toutes sortes; des bals, des festins, des plaisirs à profusion; la reine n'avait jamais été si joyeuse; jamais sa beauté n'avait brillé d'un plus vif éclat; jamais son regard n'avait eu de plus charmantes et de plus vives étincelles!

C'est qu'aussi jamais, non plus, la cour de *Wisschrad* n'avait reçu un homme si distingué, si digne surtout d'attirer le regard des femmes, et de toucher leur cœur!

Toutes les dames de la cour le disaient, du moins, et la belle Libussa n'avait jamais osé les contredire.

Une nuit, la fête était au plus haut degré de sa splendeur au palais de la reine; on avait oublié le passe pour ne songer qu'au présent, et le plaisir mêlait et emportait dans un même tourbillon enivré, tout ce que la Bohême contenait de plus illustre!...

Le prince *noir* (c'est ainsi qu'on l'appelait, et on l'appelait ainsi parce qu'il était tout habillé de noir), le prince noir prenait peu de part à la joie qui régnait autour de lui. Son regard ne quittait pas la reine Libussa; et, chose étrange, le regard de la reine n'évitait aucune occasion de le rencontrer.

Rien ne manquait à l'allégresse commune, quand, soudain, tout se tut; un sourd murmure parcourut l'assemblée émue, les visages pâlirent, et l'on entendit les cris étouffés de plusieurs femmes dominer un moment le bruit de la musique.

Le prince noir venait d'annoncer, à ceux qui l'entouraient, que le lendemain il tenterait l'ascension de la tour de *Wisschrad.*

Quand ce propos arriva jusqu'à la reine, elle ne put dissimuler la peine qu'elle en ressentit; elle pâlit, elle aussi, s'affaissa sur elle-même, et se laissa enfin tomber entre les bras de ses femmes.

Cet incident mit naturellement fin à la fête, et chacun quitta le château, se demandant avec terreur ce que deviendrait la reine, si le prince noir échouait dans son entreprise.

Le prince noir se retira dans son appartement, sans laisser paraître la moindre émotion, et se prépara, en prenant un repos salutaire, à l'entreprise périlleuse du lendemain.

Vers le milieu de la nuit, il fut réveillé par le bruit de sa porte qui s'ouvrait, et quand il regarda, il vit la reine Libussa elle-même entrer dans sa chambre.

Elle était vivement émue, la reine Libussa; ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules; elle portait sur ses joues la trace récente de larmes, et ne paraissait pas disposée à cacher son trouble et sa douleur.

Elle s'approcha doucement du prince, et le considéra un moment avec une sympathique pitié.

—J'ai appris, lui dit-elle, sans prendre souci d'excuser sa démarche,

j'ai appris, seigneur, que vous aviez l'intention de tenter demain l'ascension de la tour de *Wisschrad.*

Le prince s'inclina respectueusement sans répondre.

Il faut croire, pour la décence de ce livre, qu'il avait eu le temps de passer ses pantoufles.

— Cette ascension est périlleuse, poursuivit la reine ; tous ceux qui l'ont tentée avant vous y ont péri ; je viens vous prier d'y renoncer, pour vous, pour moi, pour tous ceux qui vous aiment et tiennent à ne pas vous voir périr.

Le prince noir sourit.

— Pardon, madame, pardon, répondit-il, mais il m'est impossible, du moins pour cette fois, d'accéder à votre désir ; moi aussi je vous aime, madame ; j'ai l'ambition d'obtenir votre main, et comme mes devanciers, je ne reculerai devant aucun danger pour arriver à mon but.

— Mais c'est la mort !

— La mort, soit !

— Attendez, au moins.

— Et pourquoi donc ?... Mourir dans quelques jours, mourir demain, n'est-ce pas la même chose? Je vous aime, et je n'ai nul espoir d'être aimé.

— Qu'en savez-vous ?... murmura Libussa, la reine.

Le prince noir fit un soubresaut.

La reine Libussa laissa retomber ses grands cils sur ses beaux yeux.

En avait-elle trop dit, Libussa, la reine de Bohême?

Le prince noir attendait.

— Écoutez-moi, prince, poursuivit la belle Libussa, dévoilant peu à peu tout son cœur, écoutez : cette condition que j'ai mise à l'obtention de ma main, je puis la retirer ; ma main appartiendrait, dès lors, à celui-là seul que mon cœur aurait choisi ; et tenez ! je rougis de honte en le disant, mais jusqu'aujourd'hui j'ai ignoré ce que c'était que

l'amour; et maintenant mon cœur se déchire à la seule pensée de vous perdre.. Prince! prince! vous n'irez pas!

Le prince sourit encore de ce même sourire glacial que la reine avait déjà vu errer sur ses lèvres.

— Ce que vous me proposez est impossible, dit-il, en secouant la tête en signe de refus; que dirait-on de moi, en effet, si j'acceptais une pareille offre? que j'ai eu peur, que la mort m'épouvante, que je ne suis digne ni de vous, ni de votre amour; non, non, madame, ce que Dieu fait est bien fait; demain je monterai à la tour de *Wisschrad;* si j'en descends vivant, j'aurai la gloire de vous avoir conquise par mon courage; si je meurs, j'ai l'espoir d'être regretté!... Ceux qui m'ont dévancé n'ont eu qu'un seul de ces deux bonheurs...

La reine laissa tomber sa tête dans ses mains, et, à ces paroles, elle donna un libre cours à ses larmes. Ces orgueilleuses et ces cruelles, une fois qu'elles tombent, tombent toujours à genoux!

— Vous parlez de vous, monseigneur, de vous seul, dit-elle à travers ses sanglots; mais moi, je mourrai vingt fois durant ce trajet fatal; et si vous roulez au fond de ce précipice terrible, mon Dieu! vous ne sávez donc pas que je mourrai!... Que je mourrai, parce que, je le sens bien maintenant, sans vous, la vie me sera insupportable!

Le prince prit les deux mains de la reine dans les siennes, et la consola du mieux qu'il put.

Mais quant à lui céder, non! Ce prince noir avait son idée.

— Les princes qui sont morts avant moi, lui dit-il, vous aimaient aussi, madame; et cependant vous avez été cruelle et sans pitié pour eux!

— C'est vrai! c'est vrai!

— Vous avez repoussé impitoyablement leurs prières, vous les avez vu mourir sans remords.

— Oh! je m'en repens, mon Dieu! je m'en repens!

— Il est trop tard maintenant, madame, car c'est Dieu qui vous punit.

Notez que le chroniqueur du pays de Bohême appelle cela *consoler*.

Heureusement la reine n'écoutait rien ; elle se roula aux pieds de son amant, mouilla ses mains de ses larmes, le pria, le supplia, s'adressa tour-à-tour à tous les tendres sentiments de son cœur.

Mais le prince fut inflexible, et il déclara que le lendemain il accomplirait le voyage annoncé...

Le lendemain, toute la ville s'était donné rendez-vous à la tour de *Wisschrad*, et nul ne manqua à ce spectacle émouvant.

On avait répandu le bruit que la reine Libussa de Bohême aimait l'étranger, et cette particularité ajoutait encore à l'attrait de la situation.

Quand le soleil fut au plus haut de sa course, on vit arriver le prince, entouré d'un brillant cortége de seigneurs, et telle était la sympathie qu'il avait su inspirer à tous, qu'il n'y eut qu'une voix, à ce moment encore, pour le dissuader de partir.

Il était temps encore ; il pouvait renoncer à sa périlleuse entreprise, tout le monde l'y engageait.

Mais le prince repoussa fièrement toutes les prières ; et ayant serré la main aux seigneurs qui l'accompagnaient, il salua gracieusement les dames, et s'engagea dans la route étroite et difficile qui conduisait à la tour !...

Les vœux et les regards de toute cette population le suivirent avec une anxiété grande.

Pendant les premiers instants, tout alla pour le mieux.

Le chemin pratiqué dans le roc était encore assez large pour y poser les deux pieds, et en s'aidant des mains, on pouvait marcher. Le prince fit les choses comme il convenait. Il marchait avec une rapidité qui tenait du prodige, et ne paraissait pas s'apercevoir de la difficulté du chemin.

Mais quand il parvint à l'extrémité de la tour, quand son pied se posa sur le rebord devenu étroit, l'anxiété arriva à son comble parmi les spectateurs, et des cris s'élevèrent de toutes parts pour l'engager de nouveau à ne pas continuer.

Il répondit à ces cris par un salut, et poursuivit sa route.

On eût dit que ces dangers n'étaient qu'un jeu pour son courage, tant il mettait d'audace, d'aisance et de facilité dans cette course. Les acclamations montèrent jusqu'à lui, et ne cessèrent de se faire entendre, à partir de ce moment, jusqu'à celui où il atteignit enfin le sommet de la tour. — Car le prince noir atteignit le sommet de la tour, — cela par une route qui n'était pas plus large que le ruban d'une jarretière !

Telle est l'expression du chroniqueur indigène, à qui nous empruntons ces diverses particularités.

Pendant que ces faits se passaient dans la ville, la reine Libussa était enfermée dans un appartement retiré de son palais, et, agenouillée à son prie-Dieu, elle implorait le ciel avec des larmes et des sanglots. Les acclamations de toute la population vinrent tout à coup la tirer de sa torpeur.

Elle ne pouvait s'y tromper, c'était bien de la joie.

Une de ses suivantes accourut, qui la confirma dans son espoir, et un bonheur inouï, plein d'oubli et d'enivrement, s'empara de son esprit et de son cœur.

Sans prendre garde à l'inconvenance d'une pareille démarche, sans songer un seul moment à l'interprétation qu'on ne manquerait pas d'y donner, elle quitta le palais, courut à l'endroit où l'ascension avait eu lieu, et vint voir par elle-même le triomphe de son amant.

Mais tout avait subitement changé d'aspect sur la place de *Wisschrad*.

Les acclamations enthousiastes avaient cessé ; une morne stupeur

était peinte maintenant sur tous les visages, et quand elle arriva, et demanda pourquoi cette consternation dans tous les regards, nul n'osa lui répondre.

Cependant elle apprit bientôt qu'après avoir gravi la pente qui menait au sommet de la tour, le prince noir avait de nouveau salué la population qui le comtemplait, et avait tout à coup disparu à tous les regards, sans qu'on pût savoir quel chemin il avait pu prendre.

La reine Libussa de Bohême attendit, mais en vain, le retour de son amant.

Les jours, les nuits s'écoulèrent lentement, sans apporter le moindre adoucissement à son cruel chagrin. Elle dépérit ainsi de jour en jour, usant ses forces et sa santé dans une attente dont rien ne venait calmer la douleur... Le désespoir s'empara de son âme, elle pâlit, ses joues se creusèrent; enfin, après deux années passées de la sorte, elle mourut, emportant les regrets d'un peuple qui l'avait aimée jusqu'à l'adoration.

Le lecteur trouvera peut-être que l'histoire tourne un peu court, — mais c'est la mode en Bohême.

Quant au prince noir, on ne le revit plus jamais, du moins dans le jour; car certains habitants de la ville de Prague affirmaient que souvent, dans la nuit, on l'avait vu sortir de l'abîme qui est au-dessous de la tour, se diriger lentement vers le palais de la ville sacrée, s'introduire dans la chambre de la reine, pour n'en sortir qu'aux premiers rayons du jour.

Voilà pourquoi la reine Libussa avait pâli.

Voilà pourquoi ses joues s'étaient creusées.

Voilà pourquoi elle était morte dans la solitude de sa virginité!

Le prince noir était un vampire.

II.

Mais revenons à ce jeune seigneur que nous avons laissé marchant dans le sentier de Melnick à Prague.

Ce jeune seigneur arriva comme il faisait nuit.

Il traversa toute la vieille ville de Prague, monta à la *Ville-Sacrée*, et se dirigea aussitôt vers le palais des anciens rois de Bohême.

Un gardien en défendait l'entrée ; mais le jeune seigneur lui fit voir une bague qui brillait à son doigt, et le gardien s'inclina respectueusement pour le laisser passer.

Le jeune étranger poursuivit son chemin, monta au premier étage, et bien que l'obscurité eût envahi les appartements, il n'hésita pas un seul instant sur la direction qu'il avait à prendre.

Il arriva à une dernière chambre dont il poussa la porte ; puis, l'ayant refermée avec soin, il alla s'agenouiller auprès d'un portrait, qui était celui d'un des derniers rois de Bohême !

— Mon père !... dit-il d'une voix émue, votre fils respectueux revient de Terre-Sainte, où il est allé visiter le saint sépulcre... Mon père, bénissez votre fils !...

Le jeune homme s'inclina en parlant ainsi, et demeura longtemps plongé dans ses méditations.

Puis il releva la tête, prit à la muraille une épée qui s'y trouvait suspendue, et sortit.

Il traversa de nouveau la Ville-Sacrée, la vieille ville, et quelques minutes après il se trouvait en pleine campagne.

Ce jeune homme était le dernier descendant de la famille des Ottocar, dont il portait le nom ; il avait trente ans à peine, et revenait

d'un voyage en Palestine, où il s'était vaillamment battu contre les infidèles.

Philippe Ottocar était digne de tous points de la grande famille à laquelle il appartenait; et ce n'est pas sans émotion qu'il revoyait ces lieux où il avait passé son enfance, et qu'il saluait les premiers témoins de sa jeunesse!...

Un autre sentiment se mêlait encore à ceux que lui inspirait son pays. Il avait laissé au départ une jeune fille au cœur candide, à l'âme aimante, et il ne l'avait pas oubliée en songeant à la joie du retour!

Il y avait bientôt trois ans qu'il ne l'avait vue, et Constance de Messein était, au moment où il l'avait quittée, une des plus belles héritières qui fût au pays de Bohême.

Philippe Ottocar hâtait donc le pas; et le désir de revoir sa belle fiancée lui faisait complétement oublier les fatigues de la route.

Il marcha ainsi pendant environ deux heures encore, et enfin il aperçut, au loin, les tourelles élancées de la forteresse qu'habitait le comte de Messein, en compagnie de sa fille.

Nul ne savait son retour; on le croyait absent encore pour quelques mois, et Philippe se promettait d'avance de jouir de la surprise, de l'émotion, de la joie de Constance, lorsqu'elle le verrait arriver tout à coup, et prendre place au foyer du vieux comte.

La forteresse habitée par le comte de Messein avait un aspect singulier, qui étonnait et charmait tout à la fois le regard.

Bâtie sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle coulait un bras de la Moldau, qui passe à Prague, elle avait ce caractère de force et de grandeur qui distingue les édifices de ce genre que le moyen-âge nous a transmis.

De hautes tourelles, des ponts-levis, des remparts hérissés de machicoulis, tout ce qui constitue la défense bien entendue d'une habitation fortifiée.

Elle avait souvent servi de retraite aux vassaux du comte, dans les petites escarmouches des guerres de succession, et restait maintenant comme un monument qui rappelait à tous la valeur de ses premiers habitants.

Le comte de Messein était bien vieux déjà, et, chaque jour, il sentait les forces l'abandonner davantage.

Il avait perdu un fils bien-aimé dans les dernières guerres d'Allemagne, et s'il n'avait point eu sa fille près de lui, il aurait suivi de près son enfant dans la tombe.

Mais sa fille, c'était la joie et la consolation de ses vieux jours!

Quand le comte la voyait sourire à ses côtés, il oubliait les cruels soucis de sa vieillesse, et redevenait jeune pour aimer cette charmante créature.

Constance était, à cette époque déjà, la beauté la plus renommée du pays; mais ce n'était pas sa beauté qui charmait le plus le vieillard, c'était cette sublime candeur qui éclatait à la fois sur son front, dans ses yeux, dans tous les traits de son visage!

Constance avait vingt ans; elle n'avait jamais quitté son père, et n'avait aimé que lui. L'amour qu'elle ressentait pour Philippe Ottocar participait à l'innocence enfantine de sa nature, et son cœur n'avait jamais pu distinguer celui qu'elle aimait le plus, de son père ou de celui qui devait être un jour son époux.

Le vieux comte et sa fille avaient longtemps vécu dans cette tranquillité heureuse; mais, depuis quelque temps, de singuliers changements s'étaient opérés chez les hôtes de Messein, et Philippe allait être, en y arrivant, bien cruellement surpris.

Constance se mourait d'un mal inconnu, étrange, dont aucun médecin n'avait pu encore déterminer la cause, auquel nul n'avait pu indiquer un remède.

Une nuit, un homme que personne ne connaissait, avait demandé l'hospitalité au chateau de Messein. Il avait été accueilli cordialement

et avait paru singulièrement touché de la beauté de la jeune Constance.

Il était cependant parti aux premiers rayons du jour, sans même prendre la peine de saluer ses hôtes.

Depuis, il n'avait pas reparu, mais on s'était aperçu qu'à dater de ce jour, la jeune Constance avait dépéri, et bien qu'aucun événement n'expliquât un pareil effet, ses joues avaient pâli, ses yeux s'étaient creusés, une singulière langueur s'était emparée de tous ses membres.

Les mêmes symptômes enfin que la légende prête à l'inexplicable maladie de Libussa, la reine.

Constance n'aurait pas pu dire elle-même à quelle cause attribuer ce dépérissement inexplicable.

Elle ne souffrait pas ; le jour, elle était rieuse, enjouée comme à l'ordinaire ; mais quand arrivait le soir, son cœur se serrait involontairement, et son sommeil avait des tressaillements qu'aucune potion n'avait pu calmer.

Quand Philippe Ottocar arriva au château de Messein, toute la domesticité était sur pied, et il régnait de toutes parts une agitation inaccoutumée.

Après avoir frappé à tour de bras, il attendit longtemps qu'on vînt lui ouvrir ; le domestique qui accourut enfin le recevoir, le conduisit à une grande salle d'attente dans laquelle il lui annonça que le comte qu'il demandait allait venir le rejoindre ; et quand, en dernier lieu, le comte se présenta, à la place de la joie que Philippe s'attendait à voir briller sur son visage, il s'y peignit une sorte de contrainte que le jeune prince-chevalier chercha en vain à justifier.

Sur les pressantes questions de Philippe, qui se plaignait de cet accueil, le comte se décida, mais avec une répugnance manifeste, à parler de la maladie étrange qui s'était emparée de Constance ; il raconta l'arrivée au château de l'inconnu et son départ.

Et quand le jeune homme, interdit, lui demanda la cause du mou-

vement qui régnait en ce moment au château, le comte lui annonça que l'inconnu était de retour.

Et le comte, en lui annonçant le retour de l'étranger, baissait les yeux et semblait faire effort pour raffermir sa voix qui tremblait.

Le jour commençait à poindre à l'horizon.

Philippe voulut voir l'hôte fatal du château, et le comte qui n'était pas fâché d'avoir près de lui un jeune homme à la forte épée en cette circonstance critique, se hâta de satisfaire à son désir.

Il le conduisit lui-même à la chambre qu'occupait son hôte.

Mais comme la première fois, l'inconnu avait disparu sans prendre congé du comte et sans même que l'on pût dire quel chemin il avait pris.

Le comte de Messein et Philippe Ottocar demeurèrent confondus à cette nouvelle.

Il y avait là évidemment un mystère qu'il fallait pénétrer à tout prix, et Philippe jura qu'il sauverait Constance, dût-il laisser sa vie dans cette lutte qu'il allait entreprendre.

Car il était bien convaincu que la maladie de Constance et l'étranger se liaient par un mystérieux rapport.

Philippe, malgré ses longs voyages, n'était pas sans avoir entendu parler des vampires!....

Le jour était tout à fait venu cependant, et Philippe fut enfin admis à voir Constance : son cœur battait avec violence; une joie douce emplissait sa poitrine. Il prit la jeune fille dans ses bras, dès qu'il l'aperçut, et baisa saintement son beau front pur.

Constance était heureuse aussi, et la joie de cette rencontre rappela pour quelques instants l'animation et la rougeur sur ses joues fatiguées; mais comme si cette émotion avait épuisé le peu de forces qui lui restait, elle se laissa presque aussitôt défaillir, et tomba sans mouvement aux bras de Philippe éperdu.

Le trouble s'empara des sens de ce dernier, la colère souleva sa

poitrine ; il supplia le comte de le laisser un moment seul avec sa fiancée, et quand elle fut revenue à elle, il lui prit les mains et la conduisit près d'une fenêtre qui donnait sur la campagne, et de laquelle on apercevait au loin la ville de Prague.

Puis, dès qu'elle se fut assise, il l'interrogea.

— Constance, lui dit-il, de sa voix la plus douce, et avec une émotion qui prenait sa source dans la terreur superstitieuse que lui inspirait l'état dans lequel il venait de retrouver sa fiancée, Constance, j'ai voulu vous parler seule, loin de tout témoin, afin que vous puissiez répondre sans crainte, sans honte aux questions que je vous adresserai.

Constance regarda Philippe avec des yeux étonnés.

Elle ne comprenait pas ce langage, et cherchait vainement sa pensée au fond de ces paroles ambiguës.

— Que voulez-vous donc me dire, Philippe, répondit-elle, et quelles réponses aurai-je à vous faire que mon père ne puisse entendre comme vous?... des réponses qui doivent m'inspirer de la crainte ou de la honte ?...

Philippe la considéra un moment, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Avant mon départ, Constance, il y a trois ans de cela, nous étions heureux, l'un près de l'autre ; votre vie était la mienne, j'avais reposé tout le bonheur de mon avenir sur votre cœur, et je n'ai jamais rêvé d'autres joies en ce monde que d'être votre époux ! Cependant, Constance, trois années se sont écoulées pendant lesquelles bien des événements ont pu se passer. Il se peut, Constance, que vous ayez aujourd'hui regret de m'avoir fait espérer, ou remords d'avoir manqué à vos serments.

La jeune fille baissa les yeux.

— Peut-être, reprit Philippe, peut-être ne m'aimez-vous plus, Constance ; peut-être en aimez-vous un autre !.. Oh ! s'il en est ainsi,

si c'est là la cause de votre désespoir, ne me le cachez pas davantage ; je préférerai votre bonheur au mien, soyez-en certaine ; je ne laisserai pas échapper le moindre murmure, j'unirai même mes prières aux vôtres, pour tenter de fléchir la volonté de votre père.

Constance écoutait, et son sein se soulevait avec précipitation ; des larmes amères coulaient le long de ses joues, et elle jeta un regard de doux reproche à Philippe.

— Philippe, lui dit-elle en pleurant, vous êtes bien cruel le jour de votre retour!...

— Je vous interroge, Constance, et j'attends votre réponse comme un arrêt de vie ou de mort.

Constance releva sur lui ses beaux yeux allanguis.

— A peine arrivez-vous au château de mon père, reprit-elle, que vous m'accusez d'avoir trahi mes serments, de ne plus vous aimer, d'en aimer un autre... que sais-je, moi!... Je ne serai pas aussi injuste que vous, moi, Philippe ; je répondrai avec calme à vos paroles amères, et je vous parlerai, comme il y a trois ans, mon regard sur votre front, mes mains dans vos mains!.. Non, mon ami, non, je n'ai pas cessé de vous aimer ; vous savez bien que vous êtes mon premier, mon seul amour!.. vous savez bien que ma vie est désormais étroitement liée à la vôtre, et que si vous étiez mort en Terre Sainte, moi je serais morte ici!..

Philippe mit ses lèvres sur ses mains blanches et froides.

— Vous vous étonnez de me voir ainsi pâlir et pleurer, reprit-elle encore, souffrir et mourir d'un mal inconnu, dont moi-même je ne puis dire le siége ou la cause ; que voulez-vous, mon ami, il y a là-dessous un mystère lugubre, une sombre énigme, dont peut-être suis-je sur le point d'avoir deviné le mot terrible.

— Dites-vous vrai? s'écria Philippe avec un éclair dans les yeux.

— Je l'espère! répondit Constance.

— Ah ! Dieu soit loué, alors, poursuivit le jeune homme, car je ne

laisserai pas s'échapper cette occasion de vous prouver que si mes soupçons étaient injustes, mon amour du moins est aussi sincère, aussi dévoué qu'à mon départ, — et j'espère qu'alors vous me pardonnerez ma folie.

Constance secoua tristement la tête.

— Si ce que je pense est vrai, dit-elle, avec un pâle sourire, nous n'aurons pas longtemps à souffrir sur cette terre.

— Que dites-vous?

— Un mal sans remède...

— Expliquez-vous!

— Un ennemi qui ne pardonne pas... qui tue lentement, il est vrai, mais qui tue infailliblement.

— Parlez! parlez!

— Un Vampire...

Constance prononça ce dernier mot d'une voix éteinte.

Mais ce mot retentit aux oreilles du jeune homme, comme l'éclat de la trompette sinistre.

Un vampire!

Philippe poussa un cri terrible, et retomba accablé et sans force auprès de Constance.

Il savait, en effet, quelle terrible puissance on accordait généralement à ces êtres que l'on appelle *vampires,* et comme Constance, dans le premier moment, il se laissa effrayer par cet infernal pouvoir que le vulgaire leur attribuait.

III.

Quand donc avait-on jamais entendu dire qu'un vampire eût abandonné sa proie avant la mort venue?

Quand donc avait-on ouï parler d'un vampire puni ou vaincu?

Ils venaient, sous les apparences de la beauté, de la force, de l'élégance, — toujours pâles, cependant, avec des yeux de feu, que le sommeil ne fermait jamais, — ils venaient dans les demeures nobles comme dans les pauvres cabanes.

Et la fille de la maison se prenait à pâlir...

Le sang de la vierge s'en allait comme l'eau fuit par les fissures d'un vase ébréché.

Tout son sang!

De telle sorte qu'elles mouraient, les pauvres filles, belles et blanches comme des statues de marbre.

Et le vampire, gorgé de sang, restait plus pâle qu'un linceul!

On disait que ce sang alimentait la flamme rouge de leurs yeux, et qu'il brûlait dans leurs regards comme l'huile dans la lampe...

Bien que superstitieux, Philippe avait un fond de religion éclairée, qui devait le faire revenir bientôt à un jugement plus sain de la situation.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Il se dit qu'il fallait à tout prix s'assurer de la réalité, surveiller l'arrivée du vampire au château du comte de Messein, si vampire il y avait, épier ses moindres actions pendant son séjour, et le suivre à son départ.

Il fit part de son projet au comte de Messein et à Constance, et tous les trois, ils attendirent avec impatience le retour de l'hôte inconnu.

Toutefois, Philippe Ottocar avait une grande mission à accomplir, et il s'occupa, en attendant, des moyens de rendre tout son éclat au nom qu'il avait l'honneur de porter.

Le voyage de Philippe en Terre Sainte n'avait pas eu, en effet, seulement un but religieux, il avait eu encore un but politique.

Ce voyage n'était ignoré de personne en Bohême, on savait que le

dernier descendant des rois du pays était allé combattre les infidèles, qu'il était allé visiter le saint sépulcre.

Ce voyage en Terre Sainte avait quelque chose de merveilleux, surtout peut-être depuis que le temps des croisades était passé.

Une sorte d'intérêt particulier s'attachait à ceux qui entreprenaient de pareils pèlerinages, et au retour, leur individualité en recevait un relief considérable.

Philippe avait compté là-dessus, et il n'avait rien négligé pour restaurer, s'il était possible, le trône de ses pères.

La Bohême était alors autrichienne.

Philippe Ottocar avait laissé en partant bon nombre d'amis, qui tous étaient las du joug de l'Autriche; on ne demandait pas mieux que de retourner à l'ancien gouvernement; d'ailleurs un changement quelconque satisfait toujours certaines ambitions incessamment éveillées, et Philippe acquit en peu de temps la certitude qu'il serait suivi dans son entreprise par un nombre considérable de personnages importants.

Déjà des réunions secrètes avaient eu lieu, et pour mieux dissimuler leurs projets, les amis d'Ottocar avaient fait semblant de vouloir s'introduire dans les rangs de l'association des francs-juges.

A l'abri de cette association, que les empereurs n'avaient garde de poursuivre, ils pouvaient, en effet, tramer leurs complots tout à leur aise.

Il arrivait pour les francs-juges, ce que nous verrons arriver pour presque tous les *Tribunaux secrets.* Quand ces sociétés vieillissent, elles servent tout naturellement de cadre à des sociétés plus jeunes, plus actives.

C'est ce qui est arrivé, notamment de nos jours, pour les francs-maçons et les carbonari.

Philippe déploya, en cette circonstance, une grande énergie et une grande habileté.

Quinze jours après son arrivée au château de Messein, il avait rallié autour de lui tous ceux qui l'aimaient ou pouvaient lui être utiles; il avait visité toutes les cavernes où les francs-juges tenaient leurs séances, et donné des ordres pour que la conjuration s'étendît jusqu'aux extrémités de l'ancien royaume.

Le château de Messein était le centre de ses opérations, et c'est toujours là qu'il revenait après ses excursions, autant pour veiller sur sa fiancée, que pour rayonner sur les réunions qui l'entouraient.

Un soir, Philippe était dans la forteresse.

Trois semaines à peu près s'étaient écoulées depuis son retour, sans qu'aucun changement se fût manifesté dans l'état de Constance.

La gaiete qui était revenue parer son front, grâce à la présence de son amant, s'était peu à peu dissipée, et maintenant elle retombait encore, comme par le passé, dans ses mélancolies indéfinissables; elle soupirait, elle pleurait, elle se sentait malheureuse, sans qu'elle pût cependant dire ce qui la faisait souffrir et pourquoi elle pleurait.

Philippe se désolait de son côté, et se creusait vainement l'imagination pour chercher un remède à cette situation intolérable.

Ce soir là, Constance était moins triste que d'habitude; elle était assise entre son père et son amant, et près de ces deux hommes, qui l'aimaient, et qui semblaient avoir été placés là pour la protéger et la défendre, elle se sentait moins inquiète.

Philippe racontait son voyage en Terre Sainte, et le comte et sa fille écoutaient avec intérêt ces récits qui leur ouvraient une nouvelle vie, un autre monde.

Constance surtout tressaillait à chaque combat que son amant avait soutenu contre les infidèles, et elle frissonnait quand il racontait les dangers terribles qui l'avaient menacé?

La porte de la salle s'ouvrit, et un homme entra.

Philippe le reconnut aussitôt, c'était un des affiliés de l'association des francs-juges qui venait le convoquer pour le soir même.

Philippe s'arracha à regret aux charmes de cet entretien, fit seller son meilleur cheval, et après avoir salué le comte et sa fille, il partit.

La moindre hésitation eût pu lui être fatale; il importait à sa cause de ne négliger aucune occasion, de peur que ses amis ne se relâchassent eux-mêmes de l'activité qu'il leur avait recommandée.

Il partit.

Toutefois, il eut à peine fait un quart de lieue à travers la campagne, qu'il se repentit d'avoir quitté le château.

Au détour d'un sentier, il avait rencontré, en effet, un cavalier singulièrement vêtu, et qu'à sa tournure il n'avait pas tardé à reconnaître pour le VAMPIRE!

Il ne l'avait jamais vu, — mais une voix intime le lui désignait et lui criait : C'EST LUI!

Philippe fut sur le point de tourner bride.

Cependant, il pensa que cet homme ne se rendait peut-être pas à Messein, que d'ailleurs il allait faire diligence; qu'enfin, il serait sans doute de retour avant le départ de l'inconnu.

Il enfonça, en conséquence, ses éperons dans le ventre de son cheval, et disparut avec la rapidité de l'éclair.

La séance fut courte dans la caverne de Bérann; Philippe crut pouvoir l'abréger encore. Il assigna un autre rendez-vous pour un des jours suivants, et remonta à cheval une demi-heure après.

Il repartit comme il était venu!...

Son cheval brûlait le sol et faisait jaillir mille éclairs sous ses pieds; la nuit était épaisse et profonde, la route bordée de précipices, mais la noble bête était habituée à parcourir les sentiers des montagnes, et elle amena son cavalier sain et sauf à la porte du château.

On attendait Philippe; dès qu'il parut, le comte poussa un cri de

joie, et lui annonça que l'hôte étrange que l'on appelait le *vampire*, était au château, et que l'on allait lui servir à souper.

Philippe éprouva une immense satisfaction en songeant qu'il allait enfin se trouver en face du mystérieux ennemi de la famille du comte, et courut avec ce dernier à la salle où le souper les attendait.

La salle était splendidement éclairée, le vampire s'y était déjà rendu, et il ne parut manifester aucune surprise, aucun étonnement en voyant arriver Philippe.

La conversation fut fort animée, et tout vampire qu'il était, l'hôte inconnu se montra plaisant convive. Seulement, le comte et Philippe remarquèrent qu'il ne touchait à aucun plat de venaison, et se contentait de légumes arrosés d'eau claire.

Malgré ce maigre régime, ce prétendu vampire traita les sujets les plus divers avec une véritable éloquence.

C'était un homme puissamment instruit, versé dans les sciences philosophiques, et qui semblait avoir visité tous les pays de l'univers.

Il demanda courtoisement des nouvelles de Constance.

Quand il prononça ce nom, Philippe vit bien que sa langue s'allongeait sur ses lèvres rouges comme du sang et humides.

Philippe vit aussi briller ses yeux ardents.

Ce fut tout.

Le souper terminé, il se retira, et un domestique le conduisit à la chambre que l'on avait fait préparer pour lui.

Puis, le lendemain matin, avant les premiers feux du jour, il fit seller son cheval, et partit comme d'habitude, sans prendre la peine d'aller saluer ses hôtes.

Mais Philippe avait tout prévu, et quand l'étranger sortit du château, il le suivit à quelques pas.

Pour la première fois, l'inconnu parut éprouver une vive contrariété de se voir ainsi épié, et quand il eut mis une certaine distance

entre le château et lui, comme il s'aperçut que le jeune Philippe le suivait toujours, il se retourna brusquement et alla à lui.

— Pardon, mon jeune comte Ottocar, lui dit-il d'un ton railleur, mais je désirerais savoir si votre intention est de m'épier ainsi toute la nuit...

— Ce sera selon mon bon plaisir, répondit le jeune Philippe sur le même ton.

— Cette poursuite me déplaît cependant, ajouta encore l'inconnu.

— Croyez que j'en suis au désespoir, répliqua le comte, mais je tiens à savoir où demeurent les personnages qui vous ressemblent, et vous pouvez être assuré que je ferai tout ce qu'il faudra pour cela!

— Alors, je ne vois qu'un moyen d'éviter une telle importunité.

— Lequel? dit Philippe.

Le vampire tira son épée sans répondre, et en envoya la pointe droit à la poitrine de son adversaire.

Philippe se rejeta en arrière; quelques secondes après, ils croisaient le fer.

La nuit était fort sombre, ainsi que nous l'avons dit; on ne voyait à travers l'obscurité que les éclairs qui jaillissaient du choc terrible des deux épées.

Philippe était adroit, et nul ne maniait une arme comme lui; mais son adversaire n'avait ni moins d'adresse, ni moins d'habileté.

Une chose surtout surprenait Philippe et le glaçait d'effroi : vingt fois peut-être déjà il avait cru rencontrer le corps de son adversaire, et le percer de part en part; mais, à chaque fois, son épée ne rencontrait que le vide, et il entendait un rire sec et bruyant lui répondre.

Une fureur inouïe s'empara de son esprit, il oublia sa prudence et sa science ordinaires, et enfin, il sentit la lame de son ennemi pénétrer profondément dans sa poitrine.

Il poussa un cri et chancela.

Son adversaire n'en attendit pas davantage; il piqua des deux et disparut, prenant la direction de la ville.

Cependant Philippe s'était remis presque aussitôt; il serra vigoureusement la bride de son cheval, lui fit sentir les éperons et courut ventre à terre à la poursuite de son ennemi.

Une heure se passa ainsi, et ils arrivèrent enfin à quelque distance de la ville de Prague.

Là, l'inconnu s'arrêta.

Ils se trouvaient à la porte du cimetière.

Philippe se sentit frémir : un froid glacial pénétra ses os, et sa main lâcha la bride de son cheval.

Mais la situation même, quelque fantastique qu'elle pût être, lui rendit bientôt tout son courage et sa présence d'esprit; il sauta vivement à bas de son cheval, et avant que l'inconnu eût eu le temps de s'éloigner, il s'était précipité sur lui et lui avait arraché le poignard qui pendait à sa ceinture.

L'inconnu ne parut pas prendre garde à cette action, et disparut au milieu des sombres allées du cimetière.

Philippe le vit encore rôder à travers les tombes fraîchement remuées; puis enfin, il le vit descendre dans une de ces tombes.

Le vampire ne reparut plus.

Philippe, d'un grand coup d'épée, brisa un coin du marbre de cette tombe, afin de la reconnaître plus tard; puis il reprit le chemin du château de Messein, où tout le monde l'attendait avec la plus grande anxiété.

Il raconta en détail ce qui lui était arrivé, mais cacha avec soin le poignard qu'il avait arraché à son adversaire.

Sur le manche de ce poignard, on lisait ces deux mots : *Tribunal secret* !

IV.

Le lendemain, tous les gens du voisinage apprirent l'aventure qui était arrivée à Philippe Ottocar, et la ville de Prague s'en émut. Pendant quelques jours, on vint en foule au château de Messein, pour voir les lieux où avait passé le vampire, et on ne cessa d'adresser des questions de toutes sortes sur cet hôte singulier et dangereux.

Car il était bien convenu désormais que c'était un vampire.

Chose étrange ! Philippe ne s'était pas ressenti de la blessure qu'il avait cru recevoir, et il remarqua même que son pourpoint n'avait point été déchiré par l'épée de son adversaire.

Constance était heureuse de voir que son amant avait échappé au danger qui l'avait menacé; mais sa santé attaquée ne se restaurait pas, et elle tremblait à chaque instant de voir reparaître le *vampire*.

Pour la rassurer, Philippe, d'accord avec le comte Messein, usa d'un moyen souverain, c'est-à-dire qu'il invoqua contre le vampire la puissance de l'église elle-même.

Il y avait deux choses à faire dans cette situation : rassurer les craintes superstitieuses de Constance, et punir exemplairement l'audacieux qui jouait le rôle terrible de vampire.

Si ce n'était qu'un homme, cependant, comment expliquer le dépérissement de la jeune fille?

Et cette scène du cimetière?

Il fallait l'autorité religieuse pour éclaircir ces derniers doutes.

Car Philippe en était convaincu maintenant, le vampire n'était autre qu'un homme comme lui ; et cet homme, le poignard le prouvait du moins, devait appartenir à l'association des francs-juges.

Philippe se mit à l'œuvre, et bientôt il obtint du clergé de la *Ville-Sacrée* qu'on se rendrait en grande pompe, et très-prochaine-

ment, au cimetière où le vampire s'était arrêté, et qu'on fouillerait la tombe dans laquelle il avait disparu.

Dès que cette nouvelle se fut répandue dans le pays, elle éveilla au dernier degré la curiosité publique, et chacun se promit bien de ne pas manquer d'assister à un pareil spectacle.

D'ailleurs, les vampires inspiraient une horreur générale; et le peuple, qui avait si souvent tremblé à ce mot terrible, n'était pas fâché, peut-être, de contempler de près ces monstres dont on lui faisait un épouvantail, et de voir comment celui-ci se tirerait du mauvais pas dans lequel il s'était mis!

Au jour convenu, ce fut de tous les points de la province jusqu'au cimetière, une procession inimaginable de fidèles.

Sur toutes les routes, la foule se pressait d'accourir; et quand l'heure fut venue, le cimetière était envahi, et les flots de peuple refluaient jusqu'à une demi-lieue alentour.

C'était un silence plein de murmures bizarres. On attendait avec une anxiété, une impatience qui augmentaient d'instant en instant l'issue de cette cérémonie nouvelle, et chacun appelait de ses vœux les plus ardents l'arrivée du clergé.

Enfin, le clergé parut!...

On avait, pour cette fête, déployé toute la pompe du culte catholique.

D'abord, des jeunes filles, vêtues de blanc, chantant les psaumes d'usage; puis des enfants de chœur, des prêtres portant des bannières, sur lesquelles était représentée la passion du Seigneur.

Enfin, le chef de l'église de Prague, l'évêque de la contrée, avançait lentement, sous un dais ruisselant d'or et de pierreries; derrière lui, le bourreau, suivi de ses valets, portant sur leurs épaules un réchaud enflammé, fermait la marche!

Quand le peuple vit approcher du cimetière ce cortége solennel,

il poussa des cris d'enthousiasme, et ouvrit respectueusement les rangs pour le laisser passer.

Philippe Ottocar ouvrait la marche avec le comte de Messein, et tous les deux portaient leur épée nue à la main.

Le cortége atteignit bientôt la tombe fatale que Philippe s'était chargé d'indiquer.

Les prêtres et l'évêque se rangèrent silencieusement autour, et les valets du bourreau ayant déposé leur réchaud enflammé à terre, saisirent leurs pioches, et commencèrent à creuser la tombe!...

Il y eut un mouvement instinctif d'épouvante et d'horreur dans la foule, qui reflua un moment vers la porte du cimetière; mais la curiosité la rappela bientôt, et elle se rangea de nouveau, silencieuse et attentive, autour du cercle de prêtres.

Les valets du bourreau continuaient de creuser.

A chaque coup de pioche, la terre rendait un son mat et sourd, et l'évêque ne cessait d'asperger et de bénir.

Enfin, les coups devinrent plus distincts et plus sonores, et l'on entendit les pioches résonner sur le bois même du cercueil.

Le bois se déchira, vola en éclats sur les assistants, et bientôt un cri d'horreur s'éleva des rangs de la foule émue!

Par un mouvement unanime, les rangs s'étaient reculés de quelques pas, et chacun levait les mains et les yeux au ciel.

C'est qu'en effet un spectacle horrible avait frappé tous les regards, au moment où le couvercle avait volé en éclats et laissé le cadavre à découvert!...

Un squelette était couché au fond de la bière, squelette hideux, dont les os semblaient avoir été récemment dépouillés de leur chair.

Par un phénomène singulier, la tête avait conservé encore une apparence de vie.

Cette tête n'avait plus d'yeux, ni de joues, ni de crâne, mais les

lèvres restaient, et ces lèvres, rouges, charnues, humides de sang, semblaient encore remuer dans le vide.

Le comte de Messein se pencha alors à l'oreille de Philippe.

— Ottocar, lui dit-il, ne trouvez-vous pas que ce squelette ressemble....

Philippe répondit par un signe de tête affirmatif, et serra convulsivement la poignée de son épée.

Cependant l'évêque avait ordonné au bourreau de préparer ses instruments; un fer long et aigu fut placé dans le réchaud, et un instant après on l'en retira rouge et incandescent.

Le bourreau descendit dans la tombe, et sur l'injonction de l'évêque, il enfonça, à plusieurs reprises, son fer rouge dans la poitrine du squelette.

Et chaque fois, une épaisse fumée s'éleva de la tombe, et un cri d'horreur parcourut l'assemblée.

Pendant cette cérémonie, les chants religieux ne cessaient de retentir, et le peuple entier mêlait sa voix à celles des prêtres, des jeunes filles et des enfants.

Enfin, l'évêque jeta une dernière fois l'eau sainte sur le cadavre fumant, et ayant invoqué encore le secours du ciel, il reprit lentement la route de la ville, suivi du cortége qui l'avait accompagné!

Cette fois, le peuple demeura.

Chacun voulait voir par ses yeux, et, jusqu'au soir, ce fut une procession continuelle, et tous vinrent tour à tour contempler le cadavre, qui, la poitrine déchirée, semblait encore remuer de temps à autre ses lèvres rouges de sang!

Pour le dire en passant, cette exécution bizarre s'est renouvelée à plusieurs reprises en Bohême et en Hongrie.

L'historien Chellius (Scheill) parle d'un squelette du cimetière de Bade, qui avait ainsi gardé ses lèvres gonflées, et pour ainsi dire gourmandes de sang.



LE VAMPIRE

Quand le diacre lui perça la poitrine du fer rouge, le squelette de Bade ouvrit les lèvres, et, par un mouvement affreux, sembla sucer le vide.

Un vampire fut aussi déterré, et eut le cœur percé d'un fer rouge, à Temesvar, sur l'ordre du gouverneur de Valachie.

L'esprit moderne s'étonne à la bizarrerie de cette idée : transpercer un mort!

Passer un fer rougi à travers le cœur d'un fantôme!

Mais nous racontons, peu soucieux d'apprécier ces excentricités historiques.

Cependant, le comte de Messein et Philippe s'étaient éloignés depuis longtemps, et avaient repris à la hâte la route du château de Messein. Sans se rendre compte de la raison qui avait ainsi calmé leur inquiétude, cependant ils se sentaient soulagés.

On eût dit que cette exécution religieuse d'un cadavre avait rassuré leurs craintes, et, maintenant, ils s'attendaient à trouver, au retour, Constance revenue à la joie et à la santé!

Malheureusement, il n'en était pas ainsi.

Constance, quand ils revinrent, était sous l'influence d'une terreur superstitieuse qui ne lui permettait pas de raisonner. Elle s'abandonnait tout entière à l'épouvante, et malgré l'autorité de la cérémonie, provoquée par son père et son amant, elle se considérait comme condamnée à mourir, et ne croyait pas à la possibilité d'une guérison!

Philippe la retrouva donc aussi triste; sa terreur s'était peut-être même accrue, car elle ne doutait pas qu'elle allait se trouver exposée à la vengeance terrible du vampire.

Ainsi que nous l'avons dit, Philippe, après avoir accompli la première partie de sa tâche, ne songea plus qu'à s'occuper de la seconde.

Il avait encore le poignard qu'il avait arraché à la ceinture de son adversaire; cet adversaire devait appartenir à l'association des

Francs-Juges, il fallait à tout prix le découvrir. Cette double expédition devait assurer, à coup sûr, le succes de son entreprise!

Il partit donc le même jour, et se mit à la recherche de son inconnu.

Mais il n'était pas facile de le découvrir.

Seulement Philippe était adroit, actif, courageux, aucun obstacle ne l'arrêtait: nulle terreur n'avait prise sur son esprit!

Ses premières recherches ne furent pas couronnées de succès; mais il n'en persévéra pas moins, et continua ses excursions.

V.

Un soir, Philippe Ottocar se trouvait engagé dans les hautes montagnes de la Bohême, à une dizaine de lieues environ du château de Messein.

La nuit l'avait surpris au milieu de ces montagnes, et il se serait infailliblement perdu, s'il n'avait aperçu à quelque distance une cabane de bûcheron.

Il ne se souciait guère de continuer sa route, par une nuit épaisse, à travers des chemins qu'il ne connaissait pas, et à deux pas de précipices sans fond!

Il se dirigea vers la cabane.

Mais cette cabane était située à une centaine de pas environ de la route, et il était impossible de s'y rendre à cheval.

Quand donc il se crut arrivé à une distance convenable, il sauta à bas de sa monture, l'attacha par la bride à la haie vive du chemin et quitta la route, pour marcher vers ce gîte que le hasard lui présentait.

Il y avait de la lumière à l'intérieur, et Philippe s'apprêta, lorsqu'il en eut atteint le seuil, à frapper la porte du pommeau de son épée.

Mais, au moment où il allait frapper, il s'arrêta, car il venait d'entendre prononcer son nom.

Il colla aussitôt son visage contre cette porte, et, à travers les fentes, il put distinguer ce qui se passait au dedans.

Il restait comme pétrifié de surprise, après ce premier et rapide examen.

A l'intérieur, il y avait deux hommes : l'un était, sans doute, le bûcheron, auquel appartenait la cabane; l'autre n'était autre que le vampire lui-même !

Une curiosité haletante s'empara alors de Philippe; il prêta l'oreille et écouta.

— Sujot, disait le vampire, tu es un homme comme il m'en faut un dans cette circonstance, et, si tu veux, je te récompenserai au-delà de tous tes souhaits !...

— Que faut-il faire, monseigneur? répondit le bûcheron.

— Tiens-tu à ton âme?

— Fort peu !

— Et à l'argent?

— Beaucoup !

— Tiens, prends cette bourse, et écoute-moi !...

Philippe entendit alors le bruit d'une bourse que le vampire tirait de son pourpoint, et qu'il envoyait à Sujot, le bûcheron.

Puis le vampire poursuivit :

— Tu connais, sans doute, ce Philippe Ottocar dont je te parlais tout à l'heure?...

— Un peu, monseigneur, répondit le bûcheron.

— Il revient de Terre Sainte, et habite, en ce moment, au château du comte de Messein...

— Je l'ai vu au cimetière de Wisschrad, répartit le bûcheron, en se signant, c'est un beau et noble seigneur.

— C'est un suppôt de Satan, interrompit le Vampire, et c'est lui dont il me faut la vie, misérable, entends-tu?

Et le vampire frappa de son poing sur la table, avec une telle violence, que la lampe chancela et faillit tomber.

Sujot s'inclina.

— Quand je dis un beau et noble seigneur, ce n'est pas que j'aie pour lui la moindre amitié, balbutia-t-il. Monseigneur aurait tort de le croire, et la preuve, c'est que monseigneur n'a qu'à me dire l'heure et le jour où je pourrai le rencontrer, et il verra comment le bûcheron Sujot s'acquitte de la besogne qu'on lui confie.

— A la bonne heure!

— A quand donc, monseigneur?

— A demain

— Le comte Philippe est donc par ici?

— Depuis deux jours.

— Et je le retrouverai?

— A deux pas de ta maison.

Philippe tressaillit à l'étrange vérité de cette parole.

Les deux interlocuteurs prononcèrent alors quelques mots à voix basse, que Philippe ne put entendre; puis, enfin, le bûcheron ajouta :

— Et quand tout ceci sera terminé, où pourrai-je vous trouver, monseigneur?...

— Demain soir, à la caverne des francs-juges de Karchau!... répondit le vampire.

Philippe n'attendit pas davantage; il quitta aussitôt son poste d'observation, remonta lestement à cheval, et s'élança dans la direction de la caverne de Karchau!

Ainsi, il n'avait maintenant plus rien à apprendre; le vampire n'était autre que le franc-comte de Karchau; le mystère était dévoilé; il savait en quel lieu surprendre son ennemi!

Il savait que le franc-comte était le chef contesté de la vehme, qu'il était soupçonné d'être autrichien dans le cœur.

Bon nombre des amis de Philippe faisaient partie de cette vehme. Sa tâche devenait, dès lors, extrêmement facile.

Il fit donc prévenir les membres de cette réunion qu'il connaissait ; le lendemain soir même, le franc-comte arrivait à la caverne pour y délibérer.

Philippe avait tout prévu.

Il se tint caché à quelque distance, attendant avec impatience le moment de paraître ; et quand l'assemblée se dispersa, il suivit le franc-comte, avec quelques amis, jusqu'à un endroit isolé, que la nature semblait avoir préparé exprès pour un duel à mort !

Dès que le karchau parut, il se plaça au milieu de la route, et lui barra le passage. Puis, lui ayant jeté une épée qui alla tomber à ses pieds :

— Monseigneur, lui dit-il d'une voix et d'un ton impérieux, il n'y a plus ni vampire, ni puissance surnaturelle, il y a deux hommes, portant chacun une épée, et qui vont défendre leur vie dans un duel à mort.

— C'est un guet-à-pens, s'écria le franc-comte en pâlissant.

— Défendez-vous ! dit Philippe...

— Un assassinat !

— Défendez-vous !...

Cette interpellation était faite d'un ton si impérieux, d'une voix si menaçante, que le franc-comte vit bien qu'il n'y avait pas à reculer.

D'ailleurs, les amis de Philippe lui fermaient toute retraite ; et bien qu'ils restassent étrangers à la lutte qui s'engageait, cependant leur attitude annonçait qu'ils étaient décidés à empêcher la fuite du franc-comte.

Ce dernier prit donc son parti en brave, il descendit de cheval, saisit son épée, et se mit en garde.

Un duel à une pareille heure de nuit, et dans ce lieu sauvage et solitaire, avait un caractère mortel. Philippe l'avait dit.

Le vampire avait disparu, il ne restait plus que l'homme, et l'homme avait éprouvé déjà avec quelle merveilleuse adresse Philippe Ottocar maniait son épée !

Ils se mirent en garde !

Pendant quelques minutes, les deux épées se choquèrent avec une fureur égale. Tous les spectateurs de cette scène étaient muets et attentifs, et l'on n'entendait que la respiration haletante des deux adversaires.

Philippe songeait à Constance.

Le triomphe, dans une semblable lutte, c'était le repos et la quiétude pour son amour ; c'était un avenir de bonheur, c'était la possession sans partage de cette femme dont il avait fait le rêve de toute sa vie !

Son épée cherchait avec passion la poitrine du franc-comte, sans même prendre garde que l'épée de son adversaire le menaçait également. Il lui fallait son sang, sa vie ; c'était la condition à laquelle était attaché son bonheur, et surtout celui de Constance.

Pour le franc-comte, c'était autre chose !

Philippe était en effet, pour lui, non seulement un adversaire, c'était encore le seul homme qui connût son secret. Il avait donc un intérêt puissant à le faire disparaître, et, bien que la nature lui eût refusé le courage, ce fut avec une sorte d'empressement qu'il s'élança contre son adversaire.

Mais il apportait dans ce duel la rage aveugle qui s'était emparée de son cœur, et comme Philippe, il déployait plus d'ardeur que de prudence.

Longtemps le succès fut incertain : tantôt, c'était le baron qui, pressé par le jeune comte, reculait tout en se défendant ; tantôt, c'était Philippe.

Cependant tous les deux s'étaient déjà blessés ; le sang coulait de leurs blessures, et les témoins, qui ignoraient le motif de cette rencontre, voulurent un moment s'interposer; mais Philippe les repoussa énergiquement.

— Ce n'est point ici un duel ordinaire, répondit-il à leurs instances, c'est un duel où l'un des deux adversaires doit mourir, que ce soit moi ou le comte... Arrière donc, messeigneurs, et que Dieu nous juge !

Et la lutte, un moment suspendue, reprit aussitôt avec encore plus d'acharnement.

Cette fois, le duel semblait s'être réglé : chacun se tenait sur ses gardes, et n'attaquait qu'en se couvrant.

Toutefois, il était facile de voir que l'avantage était tout entier à Philippe, et que son épée menaçait bien plus souvent la poitrine de son adversaire !...

Enfin, dans un moment où le franc-comte pressait avec impétuosité Philippe qui rompait, l'épée de ce dernier décrivit un cercle foudroyant et alla se plonger tout entière dans la poitrine de Karchau.

Le vampire poussa un cri terrible, tourna deux fois sur lui-même, et alla tomber sans vie à quelques pas.

Les amis de Philippe entourèrent aussitôt le baron avec empressement, mais tous les soins furent inutiles.

Il était mort !

Philippe ne s'était battu que pour arriver à ce résultat ; dès qu'il vit tomber son adversaire, et qu'il eut acquis la certitude qu'il avait cessé de vivre, il s'éloigna et se hâta de retourner au château de Messein.

Le bruit courut dans le pays que, tandis que les témoins creusaient une fosse dans la terre, le cadavre du franc-comte s'était évaporé en fumée.

De retour au château de Messein, Philippe raconta à ses hôtes le duel qui avait eu lieu, la mort de Karchau qui en avait été la suite.

Constance trembla au récit des dangers que son amant avait courus; les terreurs qui l'avaient obsédée semblèrent se calmer en apprenant que celui qui les avait causées n'existait plus, qu'il avait été mis dans l'impossibilité de revenir jamais, tant par les soins du clergé de Prague, que par ceux de son amant.

Peu à peu, la santé lui revint, et deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'elle devint l'épouse de Philippe Ottocar.

Nous avons dit cette histoire telle que la racontent les bouquins poudreux et latins de la Hongrie, parce qu'il s'y trouve un franc-juge.

Mais ce franc-juge était-il un vampire?

Peu importe, en vérité!

Coquin mélodramatique pour mélodramatique coquin, un vampire vaut bien un franc-juge, qui ne vaut rien du tout.

CHAPITRE IV.

Suite des francs-juges. — État de l'Europe au XVI[e] siècle. — Mouvements religieux. — Martin Luther. — Influence des réformateurs sur l'institution des tribunaux secrets. — Les cavernes de Bade. — Proclamation des derniers francs-juges. — Bonard Lerse et Georges Metzler. — Muni Metzler. — Les maçons libres ou *picoteurs de pierres.* — Antonio, le voyageur. — Enlèvement de Marie. — Le bourgmestre de Bade. — Les cloches. — Combat des deux tailleurs de pierres contre les francs-juges. — La chanson des picoteurs. — Invasion des cavernes. — Fin des francs-juges.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'Europe du XVI[e] siècle.

Grande et solennelle époque! époque de rénovation artistique, politique et sociale!

L'Europe qui venait d'être profondément ébranlée par des guerres de toutes sortes, commençait enfin à se pacifier : les mœurs se polissaient de toutes parts, les beaux-arts renaissaient, les sciences se perfectionnaient, enfin, des inventions sublimes, de gigantesques découvertes venaient de changer la face du globe.

Voyez plutôt.

L'Italie des papes était le centre des lumières : ses villes devenaient chaque jour plus belles ; les palais de marbre s'élevaient çà et là comme par enchantement ; ses habitants formaient le peuple le plus éclairé ; les souverains se disputaient l'honneur d'ouvrir toutes voies au progrès de l'esprit humain.

Les papes, oui, les papes, calomniés par l'ignorance ou par le besoin de gagner quelques gros sous en flattant les passions bonnetières, les papes étaient notoirement à la tête de ce magnifique mouvement ; — les papes mettaient leur puissance sans rivale au service du progrès ; — les papes protégeaient les artistes ; les papes poussaient à la roue de la science ; les papes éditaient ces livres dont les épiciers blasphémateurs ont fait des cornets !

La papauté, quoique dépouillée déjà d'importantes et précieuses prérogatives, était encore la dignité la plus respectée dans l'Occident. Malheureusement, la mort venait de faire descendre du trône pontifical Innocent VIII, vieillard vénérable, et Borgia se faisait un jeu, pour escalader le trône, de fouler aux pieds les lois les plus sacrées.

L'Allemagne était alors aux mains de Frédéric IV, et son fils, Maximilien, qui devait lui succéder, venait de recueillir la riche succession des ducs de Bourgogne.

Ils ajoutaient tous deux à leurs vastes possessions de grandes prétentions et de hautes espérances.

Ces avantages auraient pu, sans contredit, les rendre les princes les plus redoutables de l'Europe ; mais faible, timide, uniquement occupé de son repos, Frédéric n'avait de passion que pour la paix ; tandis que Maximilien, ardent, impétueux, mais vain et imprudent, était aussi peu fait pour poursuivre de grands projets, qu'il était capable de les imaginer.

La France avait également changé d'aspect.

Les grands fiefs venaient d'être réunis à la couronne ; le gouvernement féodal était mort.

Le droit nouveau de fixer les impôts rendait le monarque tout-puissant, et les troupes soudoyées par le fisc ne marchaient plus que sous les ordres du prince.

Charles VIII régnait, monarque bien éloigné de la politique de son père ; mais affable, généreux, vaillant, avide de gloire, dominé par l'esprit des conquêtes, il avait toutes les qualités nécessaires pour les entreprendre, et aucun des talents pour les retenir.

L'Espagne venait enfin, grâce à l'inquisition, d'être réunie sous une même domination.

Les Maures avaient perdu leur dernier asile, et la Castille, si longtemps séparée de l'Aragon, formait avec lui un seul royaume, par le mariage des deux souverains.

Cette puissance, déjà si considérable, le devenait encore plus par la possession de presque toutes les îles de la Méditerranée, et par le caractère de ses deux chefs, tous deux ambitieux, tous deux habiles : Ferdinand, le plus grand politique de son siècle ; Isabelle, l'âme la plus élevée qui régnât en Europe.

Le premier, plus fin, plus artificieux, moins scrupuleux sur les moyens de parvenir ; Isabelle, plus généreuse, plus amie de la véritable gloire.

L'un et l'autre enfin, tendrement unis, plus encore par les liens de l'estime que par ceux de l'hymen.

L'Angleterre, déchirée depuis un siècle par les factions des deux Roses, respirait enfin sous Henri VII.

Ce prince, le premier de la maison des Tudor, avait pu vaincre les innombrables partis qui avaient agité les premières années de son règne, et commençait à jouir d'un calme qu'il devait à un esprit aussi ferme que prudent.

Seules, quelques-unes des républiques italiennes étaient loin de partager la tranquillité du reste de l'Europe.

Sous le nom spécieux de chef de la république, Pierre de Médicis régnait tyranniquement à Florence.

Ce prince n'avait guère hérité des vertus et des talents que ses ancêtres avaient employé à rendre leur patrie florissante.

Au nord de l'État ecclésiastique, on trouvait les petites souverainetés de Faenza, d'Imola, de Rimini, de Bologne, de Ravenne, usurpées sur le siége de Rome, en l'absence des papes.

Le sage Hercule d'Est régnait à Modène et à Ferrare; le brave François de Gonzague, souverain de Mantoue, se distinguait par ses talents militaires; une branche de ces paléologues qui avaient tenu le sceptre de Constantinople possédait la principauté de Montferrat.

Gênes enfin était courbée sous le joug des souverains de Milan, qui, avec le titre de protecteurs, y régnaient en maîtres.

Toutes ces petites républiques se jalousaient entre elles, et semaient partout le trouble et l'agitation.

Comme on le voit, l'état de l'Europe avait singulièrement changé depuis la fondation de l'institution des francs-juges : bien des siècles s'étaient écoulés, des pas énormes avaient été faits dans la voie du progrès, et chaque jour de nouvelles découvertes donnaient un essor plus vif à l'esprit des générations nouvelles.

Le temps des épouvantes superstitieuses était passé, et, sous ce rapport, la réforme de Luther avait profondément ébranlé la foi des peuples catholiques.

Ainsi qu'on l'a dit, Martin Luther avait dépassé de beaucoup le but qu'il voulait atteindre. Né dans le comté de Mansfeld, le 10 novembre 1483, d'un père forgeron, Martin Luther n'avait d'abord à introduire que de simples requêtes, des griefs : il n'attaqua, dans le principe, que les abus des indulgences; bientôt il attaqua les indulgences mêmes, et en nia absolument la vertu; puis, avançant toujours, et son sujet l'entraînant par connexité, et la dispute par sa

violence, il ébranla tous les principes de l'Église sur la matière de la justification et des sacrements.

Toute une révolution enfin, qui a séparé une partie de l'Europe du Saint-Siége, et a produit plus de deux siècles de discordes, de fureurs et de combats sanglants et cruels chez toutes les nations.

Ce fut une lutte impie et odieuse dans son principe, malgré tous les prétextes dont on peut la colorer.

Luther avait mis dans ses intérêts une partie des princes d'Allemagne, en leur faisant envisager la riche dépouille des monastères, des évêchés, des abbayes, qu'il parlait déjà d'enlever à l'Église.

Luther avait fait, en un mot, par rapport aux princes, ce que les princes eux-mêmes avaient fait trop souvent à l'égard des soldats mercenaires et compagnies franches; il avait dit : Aimez-vous et pillez !

L'appel devait être entendu.

Les princes virent en rêve un fleuve d'or dévot qui coulait dans leurs caisses.

La guerre commença.

Quand devait-elle finir?

De toutes les guerres, celle-là fut la plus longue et la plus infâme.

Tout le sang qui coula pendant des siècles, les écrivains l'ont jeté à la face auguste du catholicisme.

On n'a pas voulu voir qu'il y avait provocation d'un côté, s'il y avait entêtement de l'autre.

On s'est emparé d'un fait politique, la Saint-Barthélemy, et sur la foi des vers mal rimés de *la Henriade,* on a taillé des millions de plumes d'oie, pour accabler *l'infâme,* — comme disait ce bon M. de Voltaire, en parlant de la religion catholique.

Mais les plumes d'oie, comme les glaives d'acier, se sont émoussées en touchant le bois de la croix.

Et de ces déchirements inouïs, que reste-t-il ?

De ces déchirements causés par l'orgueil insensé de quelques professeurs?

Un maudit souvenir, — et tout un peuple abruti, amaigri, affamé, abâtardi par la plus honteuse oppression dont se souvienne l'histoire.

Cette oppression, les plus gentils caudataires de l'encyclopédie ne pourraient la mettre sur le compte des papes.

Car il s'agit de l'Irlande catholique, écrasée et volée, égorgée et pillée par l'Angleterre protestante.

Que reste-t-il, sinon ce mouvement immense, universel, auquel nous assistons depuis quelques années, — mouvement qui se produit en sens contraire des mouvements désordonnés du moyen-âge, — mouvement qui remonte du fond de l'abîme où croupit l'erreur, jusqu'à ces sommets qui servent de base au trône de la Vérité.

Ne voyez-vous pas que l'Angleterre elle-même, avec ses évêques usuriers, ses lords qui mangent chaque jour le dîner de dix mille hommes, ses marchands bigots et son souverain pontife qui est enceint de son huitième ou dixième enfant, ne voyez-vous pas que l'Angleterre s'agite dans les plis étroits du haillon de Calvin!

N'entendez-vous pas les cris de rage de son clergé obèse!

La voix avinée de sa jeune pairie n'a-t elle pas récemment déchiré nos oreilles!

Et ne voyons-nous pas le protestantisme anglais acculé, furieux, enragé comme tous les vaincus, tirer cent mille exemplaires de certaines estampes où le pape est représenté avec une queue de singe et des oreilles d'âne?

Digne vengeance! beaux efforts! noble artillerie!

Le protestantisme mourant ne salue pas César avec grâce comme le gladiateur antique.

Tout rouge de bière, tout bouffi de genièvre, il écarquille ses yeux

apoplectiques; il *crève,* passez-nous le mot, en montrant le poing et en tirant la langue comme un boxeur de Covent-Garden.

Qu'il soit enseveli dans une reliure de bible falsifiée! et que son tombeau soit une barrique de *London-Porter!*

Mais, ô lecteur ami, malgré notre passion catholique, n'allez pas nous confondre, de grâce, avec ces odieux petits sacristains qui se font appeler le *parti catholique*, et qui gagnent leur méchante vie à déshonorer le catholicisme!

Le catholicisme est beau autant qu'ils sont laids.

Ce sont les fils bâtards de la Ligue, les héritiers rachitiques et perclus des tueurs de la Saint-Barthélemy.

Ce sont de petits êtres rampants, venimeux, méchants, qui cachent l'échine du cuistre sous la robe du bedeau.

Ces diminutifs de Tartuffe ont ameuté en tous temps les grands esprits et les cœurs généreux contre la vérité.

On s'éloignerait, en effet, du monument le plus splendide, si les degrés en étaient souillés d'ordure.

Mais, en définitive, les grands esprits et les cœurs généreux ont eu tort, car les ordures se balayent, — et pour qu'une lâche couleuvre ne barre plus le sentier verdoyant, il suffit de lui mettre le talon sur la tête, — et de passer.

Pour en revenir à cette réforme toute scholastique de Luther, et quoi qu'il en soit de son immoralité, elle eut du moins ce résultat incontestable d'introduire l'examen dans toutes les questions, même les plus redoutables.

Dès ce moment, on peut le dire, le rôle des francs-juges fut fini.

Quand on ne les craignit plus, on en rit, et comme les membres de l'association continuaient encore à se croire terribles, et se livraient toujours à de ténébreuses exécutions, on le prit une dernière fois au sérieux, — pour les écraser.

I.

A quelques lieues de Bade, il y avait, vers l'année 1515, une de ces sombres cavernes où naguère encore les francs-juges avaient coutume de se rassembler en concile.

C'était là le rendez-vous général de tous les masques et poignards de l'Allemagne et du nord de l'Europe.

Une sorte de diète souterraine.

Mais, depuis quelques années, la condition de ceux qui la fréquentaient avait bien changé, et c'est à peine si l'on y voyait descendre de temps à autre un des hobereaux entêtés appartenant à la noblesse des environs.

Vers cette époque cependant, il se forma à Bade une singulière association qui, sous ce même nom de francs-juges, arriva en peu de temps à une espèce de notoriété.

Les francs-juges de Bade étaient, pour la plupart, des jeunes gens dissolus, qui menaient une existence folle et dissipée, et tenaient à tout instant les bourgeois de la ville dans des terreurs insupportables.

L'empereur Maximilien régnait alors en Allemagne, et il avait mis tous ses soins à faire pourchasser les membres de l'association qui s'obstinaient encore à tenir leurs séances. Il avait presque réussi.

D'ailleurs, tout ce qu'il y avait de vie et d'intelligence dans le sein de la société avait cessé d'en faire part.

Ils avaient trouvé au dehors à utiliser leur activité et leur ardeur ; les luttes religieuses recrutèrent des partisans intrépides dans les cavernes, et il ne resta plus bientôt que les lâches ou les hommes qui trouvaient un grand profit à se couvrir d'un voile, pour se livrer à leurs cruelles et honteuses passions.

Maximilien l'avait bien compris ainsi, et il avait à cœur d'extirper les derniers ferments qui subsistaient encore.

La réunion des cavernes de Bade était composée de deux sortes d'hommes, souvent en hostilité, et qu'un intérêt commun, celui de la conservation, pouvait seul réunir.

Les anciens francs-juges avaient gardé les mœurs et les usages de leurs devanciers; les jeunes gens ne voyaient là-dedans que la facilité de satisfaire leurs fougueux désirs; mais jeunes et vieux savaient s'unir quand il s'agissait de défendre l'ORDRE, et de résister, dans ce but, aux prescriptions de l'empereur.

Il est presque inutile d'ajouter qu'ils faisaient la loi dans la bonne ville de Bade, et que, malgré la protection dont Maximilien semblait les couvrir, les bourgeois n'avaient garde de se révolter contre leur tyrannie.

Un jour, un étrange spectacle ameuta tous les curieux de Bade.

Il était six heures du soir environ, quand tout à coup le son de la trompe retentit, et peu après, un héraut suivi de sergents d'armes se mit à parcourir les rues étroites et sombres.

Un grand concours de peuple s'amassa aussitôt autour d'eux.

Les bourgeois s'accoudèrent à leur fenêtre, ou accoururent sur le pas de leurs portes.

Les questions se croisaient vives, rapides, et nul n'avait pu encore y faire une réponse satisfaisante.

Cependant le héraut s'avançait au pas tranquille de son cheval, sans se préoccuper des sarcasmes qu'il soulevait, calme et grave, comme il convient à un représentant de l'autorité : les sergents-d'armes contenaient la foule, et les trompettes, qui précédaient le cortége, faisaient retentir l'air de leurs solennelles fanfares.

Tout à coup, héraut, trompettes, sergents, peuple, tout s'arrêta.

On était arrivé sur la grande place de Bade.

La foule qui s'était grossie, à chaque carrefour, des curieux que chaque rue lui avait envoyés, se pressait maintenant, pleine de cris et de murmures, autour du cortége immobile...

Les sergents se mirent aussitôt en devoir de faire élargir le cercle mouvant, les trompettes sonnèrent une dernière fanfare, et le silence succéda au tumulte qui régnait un instant auparavant.

Alors le héraut déploya lentement un parchemin, auquel pendait un sceau de métal, et ayant promené à droite et à gauche un regard majestueux, il commença en ces termes :

« Au nom et par la volonté du très-haut et très-puissant *Tribunal secret,* le comte de Weisshaugt, seigneur de Meinstein et de Reichs, gaugrave de Froshthor, électeur de Burschteidt, défenseur des libertés, priviléges et franchises du pays badois, chevalier, procurateur du très-noble concile des francs-juges, etc., etc., etc.,

« Considérant,

« Que l'institution des saints-juges de Bade et des environs a laissé jusqu'à ce jour beaucoup à désirer ;

« Qu'il est utile, pour ne pas dire urgent, qu'une réforme soit introduite au sein de ladite association ;

« Que pour qu'à l'avenir nul ne soit plus exposé, par ignorance, ou toute autre cause, à jeter le trouble dans les familles, il importe que chacun connaisse exactement à qui il a affaire ;

« Considérant, en outre, qu'il s'agit d'une mesure de sûreté commune, pour laquelle il est bon que tous prêtent un concours généreux'

« Fait savoir à tous les habitants, nobles, bourgeois ou manants, tenus par les liens du mariage, qu'ils aient, le jour même, à l'heure de minuit, à se présenter à la caverne de Bade, sous peine d'être déclarés traîtres, et exposés, comme tels, à toute la vengeance du saint tribunal !

« Qu'on se le dise ! »

Dès que le héraut eut achevé la lecture de la pancarte qu'il tenait à

la main, il fut salué par les cris injurieux de la foule : mais les sergents d'armes firent bonne contenance ; ils écartèrent les séditieux à coups de masses d'argent, et le cortége put reprendre sa marche magistrale au son des fanfares.

La foule s'écoula peu à peu dans toutes les directions, et la place de Bade se trouva bientôt déserte comme auparavant.

Deux hommes seuls étaient restés : l'un, jeune encore ; l'autre, vieux déjà.

Le premier était petit et fluet, il portait de longs cheveux noirs ; son regard était vague et distrait. Il paraissait avoir à peine compris ce qui s'était passé, et semblait plongé dans une profonde préoccupation.

Ce jeune homme, qu'on eût pris volontiers pour un enfant, si une petite moustache noire, aux courbes grâcieuses, ne se fût dessinée sur les tons blancs de ses joues, pouvait avoir environ vingt-quatre ans.

Sa taille souple était emprisonnée dans un juste-au-corps de velours brun ; sous la délicatesse de l'enveloppe, on devinait une de ces natures vigoureusement douées, et tout, dans son attitude, révélait une fermeté, une énergie peu communes.

Son visage se composait de lignes correctes et sévères ; sans être précisément beau, il possédait, cependant, cet éclat, cette jeunesse, cette dignité, enfin, qu'imprime au visage de l'homme une étude opiniâtre servie par une intelligence souveraine, et que la foule accueille toujours comme un signe de noblesse.

Ce jeune homme s'appelait Bernard Lerse.

L'autre personnage pouvait avoir quarante-cinq ans, et on lisait à première vue, sur son visage, cette rude franchise, ce courage moral qui est la vertu de l'homme du peuple.

Il s'appelait Georges Metzler, et il y avait deux jours seulement qu'il avait donné sa fille en mariage à Bernard.

Georges s'approcha de ce dernier, quand la foule se fut écoulée, et qu'ils se trouvèrent seuls sur la place de Bade, et lui frappant légèrement sur l'épaule, pour l'arracher à sa préoccupation :

— Bernard, lui dit-il, te voilà bien triste, mon ami ; sont-ce donc les mascarades des francs-juges qui t'enlèvent ta gaîté, ou le mariage a-t-il déjà pour toi des tristesses amères ?

Bernard releva vivement la tête, et serra les mains de Georges dans les siennes :

— Ne blasphêmez-pas, père Metzler, s'écria-t-il, avec enthousiasme, ne blasphêmez-pas ; Marie est la plus pure enfant que Dieu ait faite à l'image de ses anges ; et je bénis chaque jour le bonheur d'être son époux.

— Alors, pourquoi cet air sombre ? demanda Metzler, en essayant de sourire.

Bernard secoua la tête d'un air désespéré.

— Vous les avez entendus, mon père, ces hommes sont insensés ; ils se laissent aller sur la pente fatale qui les entraîne forcément au crime, et désormais il n'y aura plus pour nous ni repos, ni sécurité.

— Et pourquoi donc ? fit Metzler.

— Ecoutez, père, reprit Bernard, après quelques instants de silence, ne m'avez-vous pas dit souvent que ce comte de Weisshaupt avait autrefois remarqué la beauté de Marie ; qu'il vous avait fait à son sujet des propositions infâmes ; que vous le teniez enfin pour un homme enfoncé jusqu'au cœur dans la fange des passions, et qu'il était capable de tous les crimes ?

— Je l'ai dit et je le répète, dit Georges Metzler, le comte de Weisshaupt n'est pas un gentilhomme ! — c'est un ancien trafiquant qui a payé au poids de l'or le droit de porter ses titres grotesques... le comte de Weisshaupt a fait pis qu'il ne faut pour être cent fois étranglé tout vif.

— Eh bien, vous avez entendu... cette nuit, si je ne veux pas

braver la colère de ces tyrans dissolus, il faut que je quitte ma demeure, que je m'éloigne, que je laisse Marie seule, exposée à toutes les insultes, à tous les outrages; vous comprenez bien, mon père, que c'est impossible, et qu'il faut que le comte de Weisshaupt quitte Bade, ou que nous le quittions nous-mêmes.

Bernard se tut, et Metzler, à son tour, parut se laisser absorber par ses réflexions.

Metzler n'avait rien vu autre chose qu'une assez mauvaise plaisanterie dans la mascarade des francs-juges; il ne pouvait se douter que le bonheur de sa fille fût en jeu, ou que son honneur courût quelque danger.

Mais lorsque Bernard lui eut ouvert les yeux, quand il eut compris la véritable portée de l'arrêté pris par l'association, tout changea d'aspect; il pâlit, son poing se ferma avec colère, et, se baissant à l'oreille de son gendre :

— Tu as raison, lui dit-il à voix basse, un grand danger nous menace peut-être : moi, dans ma fille; toi, dans ta femme!... C'est à nous qu'ils en veulent, à nous seuls... je le crois... Bernard, tu as du courage, n'est-ce pas?

— Vous en doutez, quand il s'agit de sauver Marie!...

— Non, non, je n'en doute pas... Bernard!... viens avec moi!...

— Où voulez-vous me conduire?

— Viens, te dis-je!... avant une heure, notre sort à tous sera décidé.

En parlant ainsi, Metzler entraîna son gendre, et tous les deux prirent la direction de la *maison commune.*

II.

Georges Metzler était un des savants *tailleurs de pierre* auxquels nous devons tous ces chefs-d'œuvre du moyen-âge que nous admirons encore aujourd'hui, et, à ce titre, il faisait partie de l'association des *maçons libres* de l'Allemagne.

Nous ne nous étendrons pas ici sur cette institution, nous y reviendrons plus tard avec tous les détails que comporte un pareil sujet : c'est, en effet, à l'association des *tailleurs de pierre* du moyen-âge qu'il faut faire remonter le commencement de la société des *francs-maçons.*

Disons seulement que la commune de Bade avait mis à la disposition des *maçons libres* un vaste local qui, chaque soir, réunissait les membres importants et actifs de l'association.

Ces réunions étaient fréquentes et tumultueuses : l'ambition des uns, la jalousie des autres, l'émulation de tous, jetaient au milieu de l'association une vie chaque jour nouvelle, qui dégénérait souvent en tumulte.

Ce soir-là, ils étaient tous réunis, comme d'habitude, autour du foyer commun.

Les conversations étaient fort animées ; on parlait d'art, de chefs-d'œuvre, de tous les travaux de l'esprit humain.

Composée de membres essentiellement nomades, l'association y gagnait en variété. Chacun apportait au centre commun, non-seulement le fruit de ses études, mais encore les bénéfices de ses voyages...

Jamais donc la causerie ne languissait, et, ce soir-là, la mascarade des francs-juges lui avait donné un aliment inaccoutumé.

Tout à coup la porte de la grande salle s'ouvrit ; Georges Metzler et Bernard Lerse entrèrent.

A la vue de Georges, chacun s'était levé comme devant un maître, et tous coururent d'un mouvement unanime lui serrer la main ; Metzler reçut ces marques de sympathie avec une dignité calme, et, ayant, par un geste, imposé silence à toutes les questions :

— Mes amis, dit-il d'une voix rapide, il ne s'agit plus en ce moment de causer d'art dans la salle commune de Bade, l'insolence des francs juges ne connaît plus de bornes, et, aujourd'hui même, elle ne craint pas de s'en prendre à l'honneur de votre grand-maître.

Les rangs se serrèrent autour de Metzler, et chacun renouvela ses questions.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? demanda-t-on de toutes parts.

— Il y a, répondit Metzler, que ce soir, si vous ne me venez en aide, ma fille, Marie, sera perdue et déshonorée.

Un cri s'échappa en même temps de toutes les poitrines, et tous demandèrent ce qu'il fallait faire.

Metzler, on le voit, allait maintenant plus loin que Bernard lui-même.

C'est que Metzler en savait plus long que Bernard.

Avant de répondre, il promena un moment son regard sur les membres présents ; puis, quand il eut achevé cette inspection rapide :

— Mes amis, reprit-il, vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il s'agit ici de lutter contre le comte Weisshaupt lui-même, et que cette lutte peut amener la guerre.

— La guerre ! alors, la guerre ! lui fut-il répondu tout d'une voix.

— Pesons, avant de nous engager, toutes les chances qui nous sont promises.

— Parlez !...

— Et si, enfin, vous ne craignez pas ces hommes qui sont la honte de notre ville, nous pourrons, grâce à votre énergie, rendre un ser

vice éminent à la ville de Bade qui nous aime, à l'empereur Maximilien qui nous protége...

Les questions impatientes redoublèrent, et Metzler expliqua, en peu de mots, ce dont il s'agissait.

— Mon gendre, Bernard Lerse, dit-il, va se rendre, ainsi qu'il lui est enjoint, à la caverne des francs-juges, et le sort désignera celui d'entre vous qui devra l'accompagner. Nous, pendant ce temps, nous irons à la demeure de Marie, et nous la défendrons contre toute tentative... Si ce projet vous plaît, ne perdons pas un temps précieux en paroles inutiles ; que Bernard s'éloigne en toute hâte, et hatons-nous, de notre côté, de nous rendre à notre poste.

Le conseil de Georges Metzler fut aussitôt suivi.

Comme le couvre-feu sonnait, Bernard s'éloignait en compagnie d'un jeune tailleur de pierre, tandis que Metzler, et toute l'assemblée, convenablement armée, se dirigeaient vers la demeure de Marie.

Le jeune homme que le sort avait désigné pour accompagner Bernard, avait vingt-deux ans au plus, s'appelait Antonio, et était Italien d'origine. Il avait successivement parcouru l'Espagne, la France, l'Angleterre, et venait récemment d'arriver à Bade, où l'association l'avait accueilli comme un frère. Il avait une physionomie extraordinairement mobile, la parole vive et spirituelle, et une certaine spontanéité pleine de sève et de vigueur.

Pendant les premières minutes, les deux voyageurs gardèrent le silence, et marchèrent à côté l'un de l'autre, sans échanger une parole.

Mais ce silence n'était pas l'affaire de l'Italien, et il trouva bientôt moyen de lier conversation, malgré la taciturnité de son partner.

— Or çà, dit-il tout à coup, et comme ils sortaient de la ville, voilà un comte de Weisshaupt qui, permettez-moi de le dire, me semble avoir affaire à des enfants !

— Comment cela ? objecta Bernard.

— Certainement, messire Bernard, certainement, à des enfants ;

comment, vous voilà ici un millier de travailleurs intelligents et courageux, étroitement liés entre vous par l'association la mieux organisée, la plus jeune, la plus sympathique aux bourgeois de Bâle, et vous vous laissez sottement malmener par un comte de Weisshaupt, qui est vieux, sans doute, qui est laid, probablement, et que toute la ville exècre !...

— Cet homme est puissant, objecta Bernard.

— C'est possible, répartit Antonio ; mais ne l'êtes-vous pas?

— Il a derrière lui des protecteurs actifs, et que tout le monde redoute...

— Eh ! n'avez-vous pas aussi derrière vous, maître Bernard, des hommes jeunes, actifs, et qui pourraient, s'ils le voulaient, se faire craindre tout autant, sinon plus!

— Vous avez peut-être raison, fit Bernard.

— D'ailleurs, poursuivit l'Italien avec un fin sourire, vous avez tout d'abord commis une grave faute !

— Laquelle? demanda Bernard étonné.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que le comte de Weisshaupt recherche la fille de Metzler ?

— Il y a un an au moins...

— Il a sans doute effectué quelques tentatives, déjà?

— En effet.

— Alors, vous étiez suffisamment averti, et il fallait prendre vos mesures.

— Et quelles mesures voulez-vous que l'on prenne contre ces hommes devant lesquels toute la municipalité tremble?

L'Italien poussa un éclat de rire et haussa les épaules.

— Mon cher ami, reprit-il bientôt après, il vous faudrait, je le vois, quelques années de voyages pour vous donner un peu d'habitude des affaires.

— Mais expliquez-vous! demanda Bernard, avec un commencement d'impatience.

— Eh bien! retenez bien ceci, mon ami : quand la justice est impuissante à venger les injures qui nous sont faites, il faut faire en sorte de les venger nous-mêmes.

— Et pour cela?...

— Pour cela, rien de plus simple, répondit Antonio avec un geste d'une gaîté enthousiaste; à Naples, on emploierait le sable; à Rome, l'eau; à Venise, le verre.

— Que voulez-vous dire?

— Pour le premier moyen, on remplit de sable une peau d'anguille, et on frappe... dix à douze coups, appliqués modérément entre les épaules, suffisent; le sang s'extravase, se coagule, et bonsoir la compagnie...

Pour le second, il y a, à Rome, deux ou trois maisons connues et bien hantées, dans lesquelles on distille à merveille l'*aqua tophana* deux cuillerées de cette liqueur dans une carafe d'eau, étendue avec soin et bien mélangée, manquent rarement leur effet; la personne qui en prend un verre est perdue en moins de trois mois, et vous brûle infailliblement la politesse.

Quant au troisième, il est employé avec succès à Venise; il est moins dangereux, mais tout aussi sûr : vous chargez un brave de votre affaire; il a à la main un stylet de verre; au premier coup qu'il donne, le stylet se brise dans la blessure, et la rend incurable. Vous comprenez que si vous aviez usé de l'un de ces trois moyens, votre homme ne vous embarrasserait guère aujourd'hui!

Bernard avait écouté jusqu'au bout.

Il ne connaissait point Antonio, et s'effrayait de rencontrer tant de dépravation dans un cœur si jeune; Antonio, cependant, n'était pas dépravé; ce n'était, de sa part, qu'une exagération de langage et rien de plus.

Quand on est Italien et dépravé, seigneur-Dieu ! on ne dit pas ces naïvetés-là.

Quand Antonio eut fini, il se prit à rire.

— Allons ! dit-il, je vois que ma recette ne vous plaît pas ; eh bien ! soit, nous avons l'un et l'autre une bonne épée au côté, et j'espère que les francs-juges ne tenteront pas notre courage. A vrai dire, d'ailleurs, je ne suis vraiment pas fâché de leur faire visite ; je ne connais point leurs cavernes, et cette excursion aura du moins pour moi l'attrait de la nouveauté.

— Nous n'en sommes plus éloignés, dit Bernard.

— Dieu soit loué, car, vraiment, la route n'a rien par elle-même de fort divertissant.

Comme il achevait ces mots, ils entendirent au loin le pas de quelques chevaux lancés au galop.

Bernard éprouva comme un tressaillement.

Les chevaux accouraient avec une rapidité inouïe ; en peu d'instants ils les eurent rejoints.

C'étaient quatre cavaliers revêtus du costume classique des francs-juges ; les deux tailleurs de pierre se reculèrent pour les laisser passer, et alors seulement ils purent remarquer que l'un des cavaliers tenait une femme entre ses bras.

Les cavaliers passèrent.

Cependant, Bernard était resté pensif sur le revers de la route, et il ne songeait plus maintenant à poursuivre son chemin.

Une émotion extraordinaire s'était emparée de son cœur, et sans savoir pourquoi, il sentait gronder en lui une colère terrible.

Antonio alla lui frapper sur l'épaule.

— Encore de la tristesse, compagnon, lui dit-il gaîment ; que voulez-vous donc?.... N'allez pas oublier que l'on nous attend à l'heure de minuit, et que nous devons retourner cette nuit à Bade ; allons, allons, c'est assez rêver pour cette fois... à la caverne !

— Vous avez raison, répondit Bernard, à la caverne !

Et ils se remirent en marche.

Mais Bernard avait beau faire, cette femme qui venait de passer, portée entre les bras d'un franc-juge, lui troublait l'esprit, et parfois il croyait avoir reconnu Marie.

Cette idée était insensée, les *maçons libres* avaient promis de veiller sur elle; Metzler était avec eux, Marie était en sûreté.

Bernard chassa toutes ses terreurs imaginaires, et marcha d'un pas ferme vers la caverne des francs-juges.

La caverne de Bade, dont nous avons eu déjà occasion de parler, était une des plus belles qui eussent servi aux réunions secrètes des francs-juges.

Elle se trouvait située au pied d'une haute montagne , à quelque distance d'un torrent impétueux, à deux pas d'une forêt profonde.

Ce château appartenant au comte de Weisshaupt occupait le sommet de la montagne, et dominait de là toute la plaine environnante.

C'était, disait-on, une des plus anciennes cavernes qui fût en Allemagne, et à ce titre, elle inspirait encore par elle-même une certaine terreur aux habitants du pays.

Bernard y descendit le premier, et Antonio le suivit.

En chemin, ils furent arrêtés par deux gardiens du *tribunal secret*, et ce ne fut qu'après qu'ils eurent délivré leurs noms et fait connaître le motif qui les amenait, que les deux maçons libres eurent permission de passer.

La curiosité d'Antonio était vivement éveillée; c'était la première fois qu'il assistait à un pareil spectacle, et il apportait dans cette excursion toute la gaîté native de son caractère.

Il critiquait joyeusement tout ce qu'il voyait, trouvait les corridors fort longs et fort mal éclairés, les francs-juges taciturnes et très-laids. Mais, malgré la vivacité de ses saillies, et l'originalité de son esprit,

il n'avait pu encore réussir à égayer la mélancolie de son compagnon de voyage.

Bernard était, en effet, fort sombre, une inquiétude mortelle tourmentait son cœur, l'image de cette femme qu'il avait vu passer près de lui, un instant auparavant, était toujours présente à sa pensée.

Il n'écoutait donc que ses propres impressions, et ne prenait point garde à ce que disait Antonio.

Tout à coup, cependant, tous les deux s'arrêtèrent d'un commun mouvement et se regardèrent dans l'ombre.

Un cri terrible venait de s'élever à deux pas d'eux, et Bernard avait tressailli jusqu'au plus profond de son cœur.

La voix qui avait poussé ce cri, il l'avait reconnue à ne pas s'y méprendre ; c'était celle de Marie !

Cependant, ils se trouvaient en ce moment au milieu d'un long corridor noir, on ne voyait pas à deux pas devant soi, et, de toutes parts, un mur épais régnait.

Les deux tailleurs de pierre avaient tiré leurs épées, et ils se mirent en devoir de tâter le sol.

Quelques minutes s'écoulèrent dans cette recherche, quelques minutes qui parurent à Bernard longues comme un siècle.

— Bah ! dit enfin Antonio, ce que nous avons entendu, c'est peut-être le dernier cri de la vertu qui résiste ; m'est avis que nous arriverons trop tard... qu'en dites-vous ?

Un éclair jaillit des yeux de Bernard.

— Je dis, répondit-il, que cette voix que nous avons entendue est celle de la fille de Metzler, que la fille de Metzler est ma femme, et que je veux la sauver ou périr !

Antonio se redressa :

— Que ne parliez-vous plus tôt? dit-il avec vivacité ; je ne ris pas toujours, mon camarade !... à l'œuvre donc, et dépêchons !...

Antonio avait découvert dans le mur une porte secrète ; les deux

artisans commencèrent aussitôt leurs opérations avec ardeur, et, quelques secondes après, la porte cédait sous leurs efforts.

Bernard ne s'était pas trompé.

Dans la salle qui s'offrit alors à leurs regards, il y avait le comte de Weisshaupt et Marie.

Le comte, l'œil en feu, la poitrine haletante, poursuivait la jeune femme qui cherchait son salut dans une fuite impossible.

Marie, à demi-vaincue déjà, mais luttant encore, se défendait énergiquement contre les étreintes du comte.

L'arrivée des deux jeunes gens mit fin à cette lutte odieuse, et Marie alla se réfugier dans les bras de son époux, tandis qu'Antonio s'avançait l'épée à la main vers le comte.

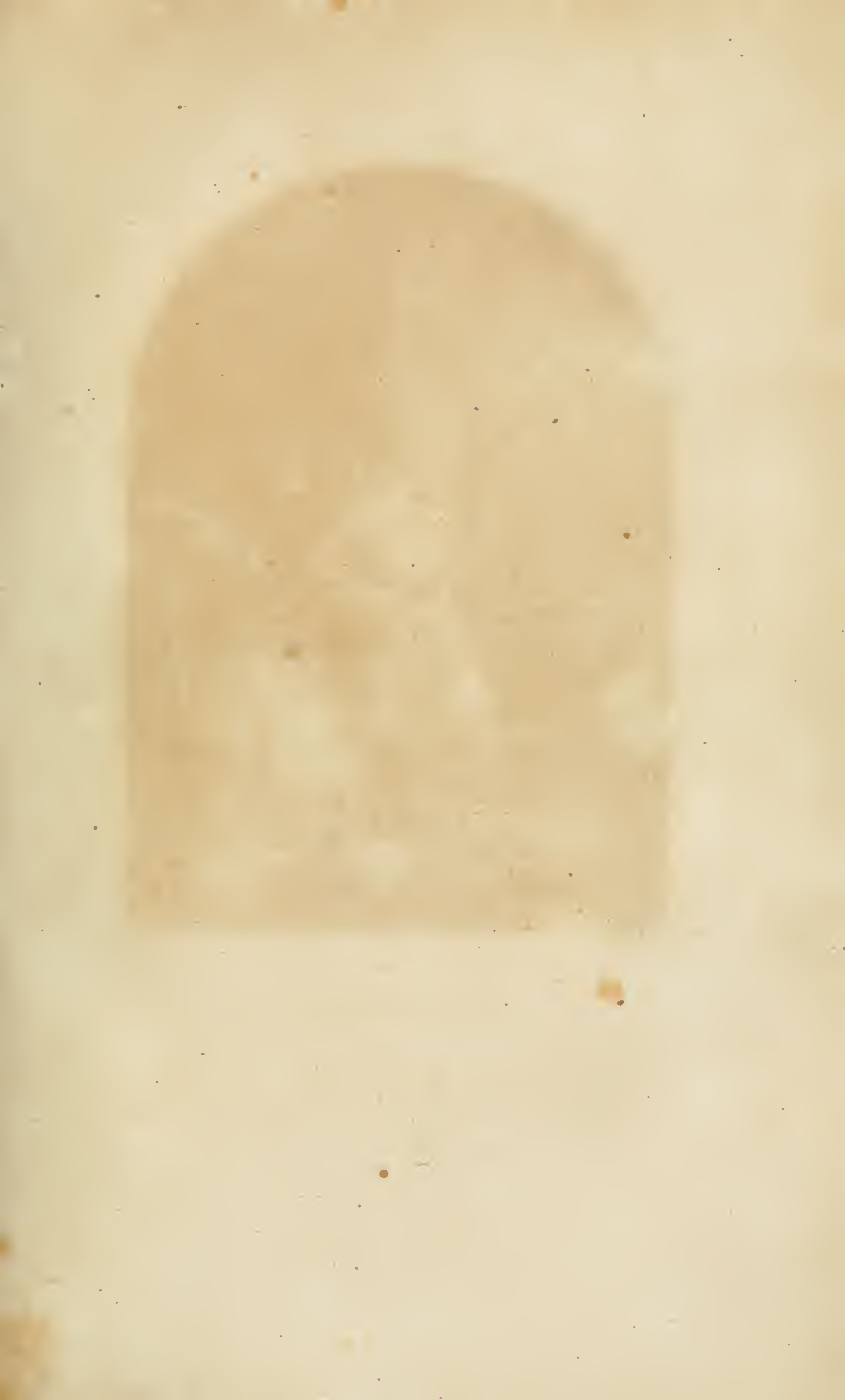
Cet Antonio avait de l'audace à revendre; mais il ne pouvait, en aucune circonstance, se dépouiller entièrement de cet esprit railleur qui lui était particulier.

Il salua donc le comte de Weisshaupt avec toute la courtoisie d'un gentilhomme, et, ayant planté en terre la pointe de son épée :

— Seigneur comte, lui dit-il avec un sourire sur les lèvres, ce n'est point ici un meurtre, un assassinat que nous voulons commettre, c'est tout simplement un duel, un duel à mort. Vous avez devant vous, monseigneur, un honnête garçon, qui vous regarde comme le plus vil coquin de la terre, et qui éprouvera une joie peu commune à vous couper la gorge. Veuillez donc lui faire l'honneur de croiser votre noble épée contre sa pauvre lame... et que Dieu ait pitié de vous!

Le comte de Weisshaupt regardait et écoutait; il avait été si brusquement interrompu, qu'il était à peine remis de son émotion et de son étonnement.

Il ne pouvait croire à tant d'audace, et se croyait le jouet de quelque rêve fou.





LES PICOTEURS.

Dès qu'il put réfléchir, il pensa que le principal, pour lui, était de de gagner du temps.

— Le comte de Weisshaupt, répondit-il lentement, a pour habitude de ne se battre qu'avec ses pairs, il ne souillera pas sa main au contact de la première épée qu'un manant lui présentera.

Antonio se prit à rire.

— J'en suis fâché pour vous, monseigneur, dit-il avec la même voix railleuse, j'en suis fâché; car, pour mon compte, il faut que vous le sachiez, je n'hésiterai pas plus à pourfendre la poitrine d'un gentilhomme que celle d'un manant. Défendez-vous donc, monseigneur de Weisshaupt, ou vous êtes un homme mort!...

Le comte rassembla ses forces et cria :

— A moi, Gunther de Berhagel!... à moi, Franz de Hordach!... à moi, mes amis et mes compagnons!...

Nulle voix ne répondit.

Bernard, cependant, tenait sa femme évanouie entre ses bras.

— Laisse, dit-il, c'est à moi de combattre cet homme.

Antonio haussa les épaules.

— Mon compagnon, répondit-il, tu combattras Gunther de Berhagel et Franz de Hordach, quand ces bons seigneurs seront venus. En attendant, une dernière fois, en garde, monseigneur de Weisshaupt!

Son épée toucha la figure du comte, qui devint livide et dégaîna.

La lutte s'engagea.

Le comte rompait.

Antonio le poussait furieusement.

Le comte criait :

— A moi, Berhagel! à moi, Hordach! à moi, à moi!...

Et parfois il semblait à Antonio qu'un bruit lointain de fête et d'orgie répondait à ce cri désespéré.

Le comte était déjà couvert de blessures.

Le sang d'Antonio n'avait pas encore coulé.

Cependant, tout en reculant, le comte de Weisshaupt était arrivé à l'extrémité de cette immense salle; c'était son dernier refuge; une fois acculé contre la muraille, il semblait être perdu, et c'en était fait de lui!

Antonio le poursuivait avec une rage implacable; la lutte l'avait exalté, la vue du sang, l'enivrement du combat, tout, jusqu'à l'étrange horreur du lieu même dans lequel cette scène se passait, contribuait à l'irriter et à l'exciter : on eût dit que c'était sa fiancée qu'il voulait sauver ou venger!

Toutefois, il ne devait réussir qu'à moitié dans sa poursuite; car, dès que le comte eut atteint l'extrémité de la salle, le corps couvert de blessures, le pourpoint taché de sang, il se cramponna avec désespoir à la cloison, fit jouer un invisible ressort, et cria une dernière fois d'une voix éteinte :

— A moi, Gunther de Berhagel! à moi, Franz de Hordach!

Il tomba sans mouvement, presque sans vie, sur le seuil de la porte qui s'ouvrit!...

Antonio et Bernard demeurèrent stupéfaits devant le tableau qui s'offrit à leurs regards!

Marie elle-même, éveillée par l'éclatante lumière qui se répandit tout à coup dans la salle, ouvrit les yeux et poussa un cri d'épouvante.

Une immense table était dressée dans la galerie voisine, servie avec prof[illegible]ion, étincelante de cristaux, et autour de cette table cent francs-juges étaient assis.

Les lustres resplendissaient de toutes parts; le vin pétillait dans les coupes, les esclaves circulaient autour de la table, versant, avec le vin, l'oubli des choses de ce monde.

Il y avait là des femmes demi nues; la gaieté bruyante régnait de

tous côtés, et les voûtes sonores se renvoyaient, en les prolongeant, les éclats de cette gaîté folle!

Cependant, au cri poussé par le vieux comte de Weisshaupt, les rires et les chants se turent tout à coup; chacun se précipita sur les trophées d'armes, et tous se ruèrent à l'envi vers la porte, au seuil de laquelle le comte venait de tomber.

Bernard et Antonio virent bien que tout espoir de fuite était perdu.

Bernard lâcha Marie qui retomba sur ses genoux.

Il vint mettre son épée auprès de celle d'Antonio, en disant :

— A mon tour!... car voici venus Gunther de Berhagel et Franz de Hordach!

Dix glaives étaient déjà levés contre leurs poitrines.

III.

Pendant que ces choses se passaient dans la caverne du concile, Metzler s'apercevait, à Bade, de la disparition de sa fille.

Il était parti de la *maison commune*, avec les *maçons libres*, décidé à repousser énergiquement toute tentative de violence de la part des francs-juges; mais ceux-ci avaient déjà pris les devants, et quand Metzler arriva à la demeure de Marie, elle avait disparu.

Il serait difficile de peindre la fureur qui s'empara de Metzler et de ses compagnons, quand ils apprirent cet enlèvement; ils jurèrent de venger l'honneur de Marie, et d'avoir enfin raison de l'infamie des membres de l'association.

Metzler se rendit, à la tête de ses compagnons, chez le chef de la municipalité de Bade.

Le bourgmestre, Sievers, était, pour le moment, un homme d'une soixantaine d'années; mais, depuis sa plus tendre enfance, cet hon-

nête bourgeois avait constamment vécu dans la sainte terreur de l'association des francs-juges.

On ne pouvait pas dire, certainement, qu'il ne ressentît pas pour ses administrés toute la bienveillance, toute l'amitié, tout l'amour même d'un père pour ses enfants ; mais, grâce à cette bonté même de son caractère, il avait plongé la ville dans un désordre dont la violence seule pouvait la retirer.

Maître Sievers ne faisait pas le mal, mais il le laissait faire ; — ce qui n'ést pas meilleur !

Les francs-juges étaient son épouvantail ; ils empoisonnaient ses joies, jetaient le trouble dans son esprit, inspiraient à son sommeil des rêves pleins de terreur.

Une de leurs menaces suffisait à le tenir tremblant pendant plusieurs semaines, et il ne savait rien refuser, quand on lui parlait de tribunal secret ou de sainte vehme.

Metzler trouva maître Sievers sur le point de se mettre au lit. Il força la consigne des domestiques, et se fit annoncer.

Maître Sievers s'attendait bien à quelques objections de la part des Badois, à l'occasion de l'ordonnance faite le jour même au nom de l'association des francs-juges. Pour couper court à toutes remontrances embarrassantes, il avait fait fermer sa porte.

Malheureusement, il n'avait pas compté sur Metzler, et ce nom, quand on le lui annonça, résonna désagréablement à son oreille.

Auprès de Sievers, en effet, Metzler avait toujours passé pour une assez mauvaise tête ; Metzler n'avait jamais pris la peine de dissimuler sa haine pour les francs-juges, et le pauvre bourgmestre se doutait bien que quelque chose d'extraordinaire allait se passer.

Il interrompit donc sa toilette nocturne, passa une houpelande, et donna l'ordre d'introduire le visiteur.

Metzler entra, et le chef de la municipalité badoise lui fit l'honneur de son plus aimable sourire.

— Bonsoir ! bonsoir ! maître Metzler, lui dit-il, après les premières salutations ; le ciel soit avec vous, mon ami, et avec toute votre famille.

— Je vous remercie bien, monsieur Sievers, répondit Metzler en s'inclinant, mais je suis venu vous parler d'une affaire importante, et pour laquelle j'aurai besoin de votre aide.

— Toutes les affaires sont importantes, maître Georges, répartit Sievers, qui essayait de gagner du temps, elles le sont toutes ; mais il est bien tard, mon ami, et, Dieu merci, je pense qu'il fera encore jour demain.

— L'affaire dont je viens vous entretenir, interrompit Metzler, est urgente, monsieur Sievers ; demain, il sera trop tard ; c'est ce soir même qu'il me faut une solution.

— Cependant, mon ami...

— Cependant, monsieur Sievers, il n'y a pas de temps à perdre, et il faut que cela soit comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Allons, allons, maître Georges, fit le pacifique bourgmestre, ne nous fâchons pas, et causons. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de ma fille, monsieur Sievers, répondit Metzler ; de ma fille, qui est depuis quinze jours à peine la femme de Bernard Lerse, et que les francs-juges viennent d'enlever.

— Que dites-vous là ?

— La vérité, monsieur le bourgmestre.

— Les francs-juges !

— Eux-mêmes !... Et, permettez-moi de le dire, monsieur le bourgmestre, si vous aviez, depuis quelque temps, déployé plus d'énergie ou de fermeté, ces hommes auraient montré moins d'audace, et je n'aurais pas à déplorer le malheur qui me frappe aujourd'hui !...

— Et que voulez-vous que je fasse ? demanda le malheureux Sievers.

— Une chose fort simple, répondit Metzler. Vous allez sur le

champ convoquer, au son de la cloche, tous les membres de la municipalité et la milice bourgeoise ; vous vous mettrez à notre tête, et nous marcherons tous à l'extermination de ces hommes qui sont notre honte !...

Maître Sievers faillit sauter au plafond.

Mais Metzler n'avait pas le temps de prolonger la discussion.

Il aperçut les clefs de la maison de ville au chevet de Sievers, et mit la main dessus.

Une minute après, les cloches sonnaient à toute volée à la maison de ville, et les membres de la municipalité, ainsi que les bourgeois de la milice, accouraient en toute hâte à cet appel sinistre.

Pendant quelques instants, ce fut un mouvement, un tumulte que rien ne pouvait apaiser. De lugubres rumeurs circulaient de toutes parts; bien des époux se trouvaient frappés comme Bernard Lerse, chacun racontait son malheur et sa honte; mais tous hésitaient encore, s'imaginant, sans doute, qu'une nouvelle catastrophe les menaçait, puisque la cloche les appelait comme dans les jours de grands dangers !...

Metzler profita de ce moment pour paraître ; il leur expliqua, en peu de mots, l'objet de la convocation ; leur demanda s'ils n'étaient pas las du joug honteux qu'ils subissaient ; s'ils ne désiraient point en tirer une vengeance éclatante !

Et comme cette proposition répondait précisément à la haine que chacun manifestait un moment auparavant, elle fut accueillie avec un empressement auquel Metzler lui-même était loin de s'attendre.

Tous demandèrent des armes. On mit en réquisition tous les chevaux que l'on put trouver ; des hommes, portant des torches, parcouraient les rues pleines de sinistres clartés ; la cloche ne cessait de sonner; c'était une confusion, un désordre, on s'exaltait réciproquement, on s'armait à la hâte, et avec les premiers instruments de travail qui tombaient sous la main.

Toute la corporation des *Maçons libres* était là, munie de ciseaux, de pioches, de marteaux, de compas.

Enfin, quand Metzler vit tous ses hommes prêts, il donna le signal du départ.

Cependant Bernard et Antonio se trouvaient dans une situation désespérée !

Les deux tailleurs de pierre s'étaient postés, chacun à l'un des côtés de la porte, et armés de leur épée, ils tentaient encore de se défendre.

Marie priait, les mains jointes et les cheveux épars.

Antonio avait déjà reçu plusieurs blessures ; il perdait beaucoup de sang, et la fatigue commençait à s'emparer de ses membres.

Cette lutte l'épuisait ; il se rapprocha de Bernard.

— Bernard, lui dit-il à voix rapide et basse, nos efforts sont vains, mes forces s'épuisent ; fuyez !...

Bernard fit un signe négatif et continua de combattre.

— Prenez Marie dans vos bras, poursuivit Antonio, partez, ne restez pas un instant de plus ici ; je tâcherai de protéger votre fuite... C'est désormais le seul moyen de salut pour vous et pour elle !...

— Non ! répondit Bernard ; nous mourrons ensemble, s'il le faut, mais je ne vous abandonnerai pas. — Et voyez, d'ailleurs, n'est-il pas trop tard ? Vous pâlissez, votre sang coule en abondance, Antonio !...

Antonio venait de recevoir un coup d'épée en pleine poitrine.

Il chancela un moment, se retint à la porte pour ne pas tomber ; mais son épée s'échappa de ses mains, et il s'affaissa sur lui-même !

Les francs-juges poussèrent un cri de triomphe ; ils allaient s'élancer, quand tout à coup un chant étrange s'éleva à quelque distance, et vint pour l'instant détourner leur attention.

Ce chant était répété par des milliers de voix.

Voici ce qu'il disait :

Où vas-tu pèlerin errant?
Voyons, notre cour est assise:
Es-tu bourgeois, noble ou manant?
Sers-tu l'enfer, sers-tu l'église?
— J'ai dans ma main, la corde et le ciseau,
L'hironde vole au-dessus du nuage,
Moi, compagnon, rien qu'avec mon courage,
J'irai plus haut!

C'était la chanson des *picoteurs de pierre.*

Bernard écoutait, et il ne pouvait en croire ses oreilles.

Ce secours inattendu arrivait si à propos, c'était si évidemment une intervention directe de la puissance divine, que son courage, un moment abattu, se releva, et qu'Antonio lui-même retrouva la force qui allait l'abandonner.

Marie s'était précipitée vers la porte opposée qui ouvrait sur le corridor, et, de ses cris perçants, elle appela son père et tous les hommes armés qui le suivaient.

Ils accoururent.

Dès qu'ils les virent paraître, les francs-juges commencèrent à trembler.

Les Badois étaient profondément irrités : ils avaient si souvent souffert sans rien dire, ils avaient tant de fois été humiliés, que la revanche devait être sanglante et redoutable!

C'était la mort qu'on apportait aux derniers francs-juges, et, à leur tour, ils se disposèrent à vendre chèrement leur vie!

Bien que l'ORDRE eût constamment dégénéré depuis des années, c'étaient encore tous gens habiles à manier le fer; — tous avaient subi ces épreuves qui trempent l'âme. — Ils se battirent.

Mais ils moururent.

Gunther de Berhagel et Frank de Hordach tombèrent sur le cadavre du franc-comte de Weisshaupt.

Ce fut, pendant une heure, un fracas horrible de fer, au-dessus duquel tonnaient les blasphêmes.

Puis les blasphêmes s'éteignirent dans les plaintes.

Puis les plaintes dans le râle.

Les maçons libres avaient du sang jusqu'à la cheville.

Ils tuèrent, — ils tuèrent.

Quand le dernier râle se tut, c'est qu'il n'y avait plus de francs-juges.

La catastrophe qui avait fermé violemment la caverne de Bade eut un retentissement immense en Allemagne, et ne contribua pas peu à déconsidérer les diverses associations de francs-juges que l'on trouvait encore çà et là.

Dn moment où le public n'avait plus peur des saints tribunaux, ce furent les saints tribunaux qui eurent peur du public.

D'ailleurs, les tailleurs de pierre de Bade ne restèrent pas sans imitateurs, et peu à peu la grande institution disparut.

Les édits de l'empereur Maximilien aidèrent beaucoup à amener ce résultat; les mœurs de l'époque réprouvaient de pareilles institutions, du moins dans le pays où elles avaient pris le plus de développement, et, en peu d'années, l'Allemagne en fut entièrement délivrée.

Toute chose se déshonore quand elle n'a plus de raison d'être.

Toute chose qui se déshonore meurt.

L'INQUISITION.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons d'être de l'inquisition. — Saint Dominique. — Torquemada. — Naissance et commencement de saint Dominique. — Son éloquence. — Sa clémence. — Il fonde l'ordre des *Frères prêcheurs*. — Sa mort. = Torquemada et la mauresque. Ferdinand et Isabelle. — Cruautés politiques de Torquemada. — Situation de l'Espagne vis-à-vis des Juifs et des Maures.

Il faut bien aborder enfin ce sujet taché de tant de boue; il faut bien parler enfin de cet austère et sanglant tribunal où toutes les plumes affamées vont, depuis un demi-siècle, chercher leur repoussante pâture.

L'inquisition! romans imbéciles et mélodrames idiots! L'inquisition! pochades à la manière noire, ou pages sales, écrites avec de la lie de vin bleu!

L'inquisition! thème éternel des collégiens et des vieillards en

enfance! Lieu commun plus ressassé que la *Bastille,* et presque autant battu que les *Jésuites!*

L'inquisition! qui a dû être, en effet, bien coupable, puisque de son cadavre sont sortis, comme un courant méphitique et impur, tant de déclamations, tant de mensonges, tant de sottises!

Un de ces méchants alexandrins, que nos professeurs nous forçaient d'admirer dans les classes universitaires, dit:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ainsi est-il de l'inquisition.

Il faudrait l'inventer; car c'est une merveilleuse machine à flatter l'ignorance, la jalousie, l'impiété fanfaronne : le béotisme, enfin, quelles que soient ses vertus.

Il faudrait l'inventer; car, à ce nom seul, les pruneaux bondissent, la cassonnade fermente, les bonnets de coton redressent leurs mèches irritées!

L'inquisition! la Bastille! les Jésuites!

Trois grands casse-noisettes! trois impayables mécaniques qui ont soldé par milliers les notes de cabaret.

Sommes-nous à bout, pauvres diables, qui vivons de scandales, qui parlons comme on hurle, et qui néanmoins avons grand faim? Vite! allons vite! l'inquisition! les Jésuites ou la Bastille!

Du papier, ventrebleu! du charbon! du cirage! n'importe quoi, pourvu que cela soit blanc et noir! Servons à ces bons lecteurs leur brouet favori, gibelotte ou civet : civet d'inquisiteurs, gibelotte de Jésuites, cachots de la Bastille à la marengo!

Et tapez dur, la grosse caisse! Et ne laissez pas, ô Bobêche, les gros sous glisser entre vos doigts!

Si notre nom, mis en tête de ce livre, n'a point suffi pour ôter aux amateurs toute espérance de semblables festins, c'est que nous avons perdu notre temps depuis des années; si l'on a pu penser un instant

que nous descendrions à de semblables parades, c'est que notre plume ne vaut pas mieux que notre nom, et que son encre effacée déjà n'a point laissé de traces.

Et ce serait alors le cas de le dire, puisque personne apparemment ne le saurait : Nous sommes un honnête homme de lettres. Cette plume habile ou non, nous prétendons la tenir aussi ferme, aussi haut, aussi droit qu'un soldat d'honneur tient son épée.

Ceux qui aiment le matou n'ont qu'à courir à la gargotte.

Ils jouent de leur reste, ces bonnes gens qui exploitaient naguère avec tant de succès l'ignorance pyramidale de la petite bourgeoisie. — Car le peuple, plus instruit, prend de tout cela ce qui convient à ses espoirs, et sourit de l'effort naïf que l'on tente pour le tromper. — Tandis que la petite bourgeoisie, qui ne sait lire que des chiffres, qui ne sait écrire que des factures, qui ne sort de chez elle que pour aller entendre les acteurs mugissants du boulevard du Crime, on peut tout lui dire impunément.

Le temps est passé déjà où l'on *gagnait sa vie* à rabâcher d'obscurs blasphêmes, illustrés cahin-caha.

Il se fait par le monde, nous l'avons dit, un mouvement étrange, en sens contraire de ce mouvement scholastique et funeste qui prit naissance dans la science affolée du moyen-âge, qui produisit de siècle en siècle tant de beaux génies fourvoyés, en partant de Luther pour arriver à Voltaire, et qui s'arrêta au commencement de notre âge, parce qu'il était à bout ; il se fait un mouvement universel, immense, impossible à nier.

Le protestantisme tremble sur sa base ruinée ; il se meurt en poussant des cris insensés.

Le philosophisme est mort.

Et n'assistions-nous pas hier à un spectacle bizarre, mais assurément significatif? Le *Constitutionnel*, cette feuille qui a une importance historique, cette feuille qui a fait deux révolutions, cette feuille chère entre toutes à la bourgeoisie, se frappait hier la poitrine, et reniait Voltaire, — son Dieu, — à la face de l'univers!

L'erreur n'a qu'un temps. La vérité seule est immortelle.

Mais l'inquisition nous attend, entre les Jésuites et la Bastille.

Laissons, pour le moment, la Bastille et les Jésuites, et donnons audience à l'inquisition.

Inquisition, qui es-tu?

— Une monstruosité, répond en chœur toute une populace de drames, de pamphlets, de romans.

Car, et c'est Voltaire qui parle cette fois : il suffit qu'un sot ait prononcé une fois ce jugement, pour que cinq cents l'aient répété en vers et en prose.

C'est le destin.

A part tout parti pris d'opinion, il nous a paru curieux, à nous, qui sommes désintéressé dans le débat, et qui n'y apportons que la passion de la vérité, il nous a paru curieux de suivre, avec impartialité, l'histoire, d'étudier les nombreux documents que le passé nous transmet, et de juger, à nouveau, et sans prendre garde aux opinions déjà faites, la mémoire de cette sombre institution.

Tout d'abord, cette mémoire se présente sanglante, entourée d'instruments de meurtre et de tortures. — Qu'elle soit maudite à jamais dans ses crimes! — Qu'elle soit maudite surtout, pour le prétexte qu'elle a fourni d'attaquer Dieu et de miner la croyance des peuples!

Qu'elle soit maudite à l'égal des industriels qui l'ont exploitée!

Elle fut assurément moins hideuse qu'ils ne l'ont faite; mais elle le fut trop encore, et ses agents prévaricateurs déshonorèrent souvent la robe du prêtre.

Qu'elle soit maudite, — mais que l'éclaboussure de cette malédiction ne rejaillisse pas sur la foi radieuse, refuge des malheureux, consolation suprême de ceux qui souffrent!

A moins de pousser l'esprit de système jusqu'à l'extravagance et la folie, on ne peut nier, en effet, que l'inquisition n'ait eu sa raison d'être, qu'elle n'ait eu sa cause avouable, légitime. C'est cette raison qu'il convient d'abord de rechercher, c'est cette cause qu'il est utile de montrer à tous.

Nous ne prétendons pas justifier l'inquisition de tous les crimes qu'on lui attribue; il y en a tant qui ont été commis sous son nom par ses ennemis mêmes! Nous voulons seulement prouver que la fondation de cette institution n'a eu, pour principe, que le bien de l'Église, et, pour but, l'unité du monde chrétien.

C'est-à-dire, un principe de civilisation, de conservation et de progrès.

Si, d'une part, cette pensée est bien celle qui a présidé à la création de l'ordre, et que, de l'autre, les crimes qu'on lui attribue soient, en partie, apocryphes, en partie imputables au siècle entier que l'institution traversait, que reste-t-il, sinon cette douloureuse sentence : L'humanité est faillible, et toute institution humaine a son côté déplorable?

Notre thèse ne va pas plus loin que cela. Une défense absolue serait aussi entachée de mauvaise foi que les attaques absolues des flatteurs de la foule.

Nous n'excusons pas le sang versé à flots. Nous prétendons que l'inquisition eut pour point de départ l'utilité commune, et qu'elle ne s'écarta jamais tout à fait de la voie indiquée par ce point de départ.

Quant aux individus, nous serions disposés à en livrer plusieurs au couteau de cuisine des littérateurs-restaurateurs à prix fixe.

Nous ne voulons, pour prouver notre assertion principale, que l'examen attentif, l'étude sérieuse des deux types d'inquisiteurs qui, à nos yeux, représentent suffisamment l'institution, comme ayant présidé à son origine, et concouru à son développement.

Le lecteur jugera.

Les deux inquisiteurs dont nous voulons parler, sont saint Dominique et Torquemada.

Saint Dominique était né vers l'année 1171, au bourg de Calarnega, dans le diocèse d'Osma, en Castille, d'un gentilhomme espagnol, du nom de Félix de Guzman, et de Jeanne d'Aça.

Il fut d'abord élevé chez son oncle, archiprêtre de l'église de Graniel d'Issau ; puis, à l'âge de quatorze ans, on l'envoya étudier à Palencia, qui était la plus fameuse école qui fût alors en Castille.

Les écoles de Castille, aussi bien que celles de France et d'Italie, étaient fréquentées par des jeunes gentilshommes qui, la plupart, n'aimaient la vie que pour les plaisirs qu'elle offre, et menaient grand train, donnant leurs jours à la débauche et leurs nuits à l'orgie. Les étudiants hantaient plus les mauvais lieux que les écoles, et on les trouvait tous les jours battant les bourgeois ou faisant l'amour avec les jolies filles.

L'école de Castille était entretenue sur un grand pied ; le roi Alphonse IX y avait assemblé les savants de France et d'Italie, et les professeurs chargés de l'enseignement y recevaient des appointements considérables.

Les dangers qui accueillirent Dominique à son arrivée à Palencia, furent évités avec soin par lui ; il ferma soigneusement son cœur aux séductions de la débauche, et ouvrit son esprit aux enseignements de ses professeurs.

Pendant quatre ans, il étudia ainsi ; il priait et veillait beaucoup,

et ne se détournait de ses occupations journalières que pour satisfaire de temps à autre cet immense besoin de charité dont le germe était déjà en lui. — On raconte que pendant une famine, il vendit jusqu'à ses livres pour venir au secours des pauvres.

Tant de vertus attirèrent bientôt l'attention, et on voulut le nommer sous-prieur du chapître d'Osma, ce qui n'était rien moins que la première dignité après celle d'évêque.

Mais Dominique ne se laissa pas toucher par les honneurs; il désirait se consacrer tout entier à la prédication, et demandait pour unique faveur d'être autorisé à aller par le monde prêcher la parole de Dieu.

Dominique de Guzman était d'une taille médiocre, mais fine et souple; son visage, légèrement coloré, avait cependant une certaine gravité austère; sa barbe et ses cheveux rappelaient la barbe et les cheveux du Christ, et ses yeux, où brillait par instants toute l'ardeur d'une exaltation ascétique, attiraient impérieusement l'attention.

Dominique avait déjà, à cette époque, les qualités essentielles du prédicateur; sa parole était à la fois onctueuse et sévère; une vivacité toute méridionale éclatait incessamment dans ses traits, et sa voix, quoique pleine de douceur, avait cependant une sonorité majestueuse.

Avec de belles qualités, il ne pouvait manquer d'atteindre le but qu'il s'était proposé; et, en effet, à la fin du concile de Latran, le pape lui donna toutes les autorisations nécessaires pour commencer la prédication.

C'est ainsi que commença l'ordre des Frères prêcheurs.

Dominique ne prit pas un moment de repos qu'il n'eût achevé son œuvre; il alla à Toulouse, où l'attendaient ses frères en religion, fit élire, séance tenante, huit *Provinciaux* de l'ordre, et les répartit en autant de provinces, savoir : l'Espagne, la France, la Lombardie, la Romagne, la Provence, l'Allemagne, la Hongrie et l'Angleterre.

C'était le moment des croisades contre les Albigeois; Dominique

se mit corps et âme à l'œuvre, et comme il prévoyait les sanglantes horreurs que Simon de Montfort allait commettre au nom de la religion, il ne négligea rien pour arracher par la douceur ce malheureux peuple à l'hérésie.

Diégo de Azèbes, évêque d'Osma, l'accompagnait, et tous les deux, pieds nus et tête nue, les reins ceints d'un cilice, se mirent à parcourir les campagnes.

Dominique était, à coup sûr, celui qui devait produire le plus d'effet sur les masses.

Il était, disent les historiens, singulièrement charitable et pieux, et *savait pleurer à propos.* Il allait par les plaines, par les montagnes, ne s'apercevant pas que les cailloux lui déchiraient les pieds, que les ronces lui déchiraient les mains.

Ils étaient, son compagnon et lui, poursuivis de toutes parts par les huées insultantes d'une populace grossière, recevant çà et là les injures les plus cruelles. L'évêque d'Osma y oubliait souvent sa douceur native. Un jour, irrité de l'inutilité de tant de fatigues, il avait levé les mains au ciel et s'était écrié : « Seigneur, abaisse ta main et punis-les ; le châtiment seul pourra leur ouvrir les yeux. »

Dominique, lui, n'implorait pas le châtiment, mais le pardon.

Durant les rares instants de loisir que lui laissait la prédication, Dominique s'occupait activement de l'ordre qu'il avait fondé.

Comme il était robuste, infatigable, dur à toutes fatigues, il voulait chez ses disciples la même abnégation, le même dévouement, la même humilité qu'il apportait lui-même dans chacun de ses actes.

Il portait autour des reins une ceinture de fer, et couchait sur un sac : c'était un rude apôtre, et nul n'eût osé lui désobéir pendant sa vie.

Un jour, frère Rodolphe, procureur de la maison des prêcheurs de Bologne, était occupé à faire relever les cellules trop étroites, lorsque Dominique arriva dans la ville. Il fut fort étonné en voyant ce

changement, et réprimanda fortement le procureur et les autres frères.

« Eh quoi! leur dit-il les larmes aux yeux, vous voulez déjà renon-
« cer à la pauvreté et bâtir de grands palais! »

Nul ne répondit, et l'ouvrage resta inachevé.

On était au mois d'août de l'année 1224 : la chaleur était excessive. Dominique revenait d'un voyage de Lombardie; il arriva à Bologne, extrêmement fatigué et brûlé par la chaleur. Néanmoins, il s'occupa, dès son arrivée, de régler les affaires de l'ordre avec le prieur de la maison.

En s'en allant, les frères prêcheurs prièrent instamment Dominique de prendre le repos dont il avait tant besoin ; mais il n'en voulut rien faire. Il se rendit à l'église, et après avoir passé toute la nuit en prières, il assista à Matines.

Quand elles furent finies, il dit au prieur qu'il ressentait un violent mal à la tête, et on le porta dans son lit ordinaire.

Il couchait sur un sac.

Alors, sentant que sa fin était proche, il se fit amener les novices, leur recommanda l'amour de Dieu et l'observance de la règle de saint Augustin. Les prêtres succédèrent aux novices, et il se confessa au prieur de tous ses péchés. Il finit sa confession en leur disant :

« Jusqu'à présent, Dieu m'a conservé dans la virginité; afin de la
« garder aussi, évitez tout commerce dangereux avec les femmes.
« Avec cette vertu et la pauvreté, vous serez agréables à Dieu et uti-
« les au prochain par la bonne odeur de votre réputation. »

Il mourut étendu sur la cendre, le sixième jour d'août, et fut enterré à Bologne. Il avait cinquante-un ans [1].

Saint Dominique est, à nos yeux, la plus complète personnification de l'inquisition naissante.

[1] Vie de saint Dominique.

En lui se résument, en effet, les qualités que les papes ont dû demander, au début de l'institution, à ceux qu'ils investissaient de la charge importante de grand inquisiteur.

D'un caractère humble et fier tout à la fois, animé par une foi ardente, doué d'une éloquence persuasive, menant une conduite saintement irréprochable, paré des seuls vêtements de sa pauvreté, saint Dominique est le meilleur argument que nous puissions invoquer contre les exagérations des auteurs. Ce n'est point le fer qu'il emploie, ce ne sont point des massacres qu'il commande. Il va à travers les campagnes, seul, pieds nus et tête nue ; il ne répond pas même aux injures qu'on lui prodigue, il a son but divin, il le poursuit à travers les sarcasmes qui l'accueillent ; apôtre inspiré d'une religion menacée, aucun obstacle ne l'arrête ; nul découragement, nul dégoût ne s'emparent de lui, rien ne peut lasser sa patience ou sa douceur.

Ainsi était l'inquisition à sa première heure.

Les massacres, les cruautés de tout genre étaient en dehors d'elle et contre elle.

Simon de Montfort, le bourreau, saint Dominique le Clément, voilà comment se personnifiaient la politique et la vraie religion.

Nous disons la *vraie religion.*

Car le fanatisme n'est point notre client, et nous ne plaidons pas la cause de la folie furieuse.

Non, l'inquisition, à sa naissance, n'avait pas de hache ; elle n'avait qu'une voix.

Il est à remarquer qu'elle ne s'est servie du fer et du feu qu'au jour où la politique l'a absorbée.

Ainsi, en Espagne notamment, ce ne sont pas, comme on l'a répété à satiété, des sacrifices religieux auxquels elle préside le plus souvent, mais bien des exécutions politiques. Et pour qu'on ne s'y trompe pas, le roi assiste aux auto-da-fé, et c'est lui qui fait hommage à l'institution du plus magnifique fagot.

Le roi, c'est-à-dire, en définitive, le représentant de l'idée démo cratique à l'encontre de l'idée féodale.

Au début, l'inquisition n'est autre chose qu'une prédication active, ardente, exaltée peut-être, mais ce n'est qu'une prédication. Les soldats de fortune, les princes, les légats au temporel, s'emparent audacieusement de prétexte, et se livrent à une guerre d'extermination ; mais Dominique, c'est-à-dire l'institution même, demeure étranger à ces horreurs, et en décline, avec raison, la responsabilité.

Torquemada, c'est autre chose.

Torquemada, c'est l'homme qui consacre dans le sang le mariage adultère de la politique et de la religion.

C'est vers le milieu du quinzième siècle que Thomas Torquemada naquit à Valladolid.

« Ses parents, dit Pierre Zaccone, dans son beau livre, les *Sociétés secrètes*, possédaient une fortune considérable ; ils donnèrent « à leur fils une éducation distinguée, et l'envoyèrent à l'université « pour compléter ses études. Le caractère naturellement aventureux du jeune Torquemada, une sorte d'inquiétude permanente « qui le dévorait déjà, lui firent entreprendre, dès son jeune âge, « un voyage fort long, pendant lequel il visita successivement « Salamanque, Tolède, Cordoue, et en général, les principales « villes d'Espagne. Cordoue était encore alors peuplé d'une grande « multitude de Maures.

« Torquemada était jeune ; mille passions violentes et inassouvies « emplissaient son cœur.

« Les femmes de Cordoue étaient belles, et elles ne cachaient pas « même, derrière leur voile transparent, les ardeurs qui brillaient « dans leurs regards. Torquemada vit une de ces femmes et l'aima.

« Il apporta, dans ce premier amour, tout ce que son cœur cou- « vait depuis longtemps de désirs insensés, tout ce que son esprit

« s'était promis de voluptés, et, pendant les premiers jours, ce fut
« un oubli complet du ciel et de la terre.

« Torquemada n'avait pas le temps de s'effrayer de l'immensité
« de son bonheur.

« Il se complaisait dans cette ivresse qui lui versait l'oubli dans
« une coupe d'or, et s'endormait bercé par toutes les divinités vo
« luptueuses de l'antiquité.

« Le réveil fut terrible !

« Il n'avait aucune des qualités physiques qui peuvent inspirer
« l'amour ou la passion. Quand il eut semé autour de lui, à pleines
« mains, tout l'or que sa bourse contenait, le désenchantement
« perça. Un matin, il apprit que sa maîtresse lui avait été enlevée
« par un Maure. »

Torquemada conçut de cette aventure un mortel dépit, il jura une haine implacable à la nation à laquelle appartenait son rival, et résolut de renoncer au monde. Il quitta Cordoue, qui ne pouvait lui rappeler que des souvenirs douloureux, se dirigea vers Sarragosse, dans l'intention de pousser jusqu'à Barcelone, où il se serait embarqué pour l'Italie.

Un incident changea tous ses plans.

A Sarragosse, où il s'arrêta quelques jours, il fit la connaissance du chef d'un couvent de Dominicains, lequel s'appelait Lopès de Cervera.

Lopès était un vieux moine fanatique, qui vit presque aussitôt à qui il avait affaire. Il raconta à Thomas Torquemada ce que l'inquisition pouvait être, exalta son ambition, et le gagna à la cause du fanatisme politique.

Torquemada avait une profonde érudition ; il avait beaucoup lu, beaucoup étudié ; son intelligence était hardie, audacieuse ; rien ne l'arrêtait, rien ne l'effrayait.

D'ailleurs, il avait la parole abondante et facile ; il connaissait à

fond toutes les subtilités de la scholastique; il avait prêché à Sarragosse, et jamais la foule n'avait manqué à ses prédications.

Il se rappela l'exemple de saint Dominique. Les temps étaient changés; il fallait d'autres mœurs, un autre langage; Torquemada comprit à merveille la situation, et, sans attendre davantage, il partit pour Tolède.

C'était à Tolède que se trouvait la cour.

C'était à la cour que Torquemada voulait arriver.

A Tolède, le même enthousiasme accueillit ses prédications. Le peuple a des sympathies faciles; ce nouveau prédicateur, aux allures hautaines et fougueuses, était ce qu'il lui fallait; sa parole était sévère, sa doctrine absolue, le peuple accourut.

Car le peuple n'aime et ne comprend que les doctrines absolues.

Et peut-être bien que le peuple a raison.

La cour, elle-même, ne put rester indifférente à ce mouvement unanime; elle fit plus que d'entendre le jeune dominicain, elle crut devoir se l'attacher entièrement, et on le nomma aumônier de la jeune Isabelle.

Bientôt il devint son précepteur, plus tard, son unique confident et son meilleur ami.

Enfin, quand Isabelle se fit l'épouse de Ferdinand V, héritier du trône d'Aragon, Torquemada mit tout en œuvre, et parvint, à force de souplesse et d'habileté, à fonder un premier Tribunal de l'inquisition, dans le couvent de Saint-Paul des PP. dominicains de Séville, le 2 janvier 1481.

Notez que Pierre Zaccone, et les historiens auxquels il emprunte lui-même ces détails, ne sont pas des amis de l'inquisition.

Si nous étions nous-même *un ami* de l'inquisition, nous prendrions la peine de contrôler ce beau petit roman de la mauresque infidèle qui s'en va, — comme beaucoup de chrétiennes, — quand la bourse du jeune homme est vide.

Mais qu'importe ici le motif de l'inquisiteur?

Il nous plaît, avant tout, de constater que ce motif n'avait rien de doctrinal.

C'était un dépit conçu par une nature méchante et ardente.

Qui donc a jamais nié l'existence des scélérats en ce monde?

Dès que Torquemada se vit au pouvoir, il se sentit pris d'une sorte d'enivrement, et le nombre des prisonniers incarcérés au nom de l'inquisition devint, en peu de temps, si considérable, que le couvent assigné aux inquisiteurs ne suffit bientôt plus pour les contenir, et que l'on fut obligé de transférer leur Tribunal dans le château de *Briana*, situé à l'extrémité d'un des faubourgs de Séville.

On fit placer au-dessus de la porte d'entrée de ce nouveau local, l'inscription suivante :

Le saint-office de l'Inquisition, établi contre la malice des hérétiques dans les royaumes d'Espagne, a commencé à Séville, l'an 1481, *sous le pontificat de Sixte IV, qui l'a accordé, et sous le règne de Ferdinand V et d'Isabelle, qui l'ont demandé.*

Le premier inquisiteur général a été le P. Thomas de Torquemada, prieur du couvent de Sainte-Croix de Ségovie, de l'ordre des frères prêcheurs. Dieu veuille, pour la propagation et le maintien de la Foi, qu'il vive jusqu'à la fin des siècles, etc... Levez-vous, Seigneur, soyez juge dans votre propre cause, prenez pour vous les renards !

L'auteur de cette fantastique inscription était Thomas Torquemada lui-même.

Torquemada était surtout ambitieux, et il n'avait qu'une pensée, en fondant l'inquisition à Séville, c'était de servir les maîtres qu'il s'était donnés.

Ce n'est pas, en effet, aux Espagnols qu'il s'adresse; on dirait qu'il a déjà conçu l'idée de l'unité du royaume; car, ceux qu'il recherche, ceux qu'il tente de ramener à la foi commune, ce sont pré-

cisément ces hommes qui n'appartiennent à aucune nation, et qu'on trouve partout à cette époque.

Les Juifs!

Qu'on lise plutôt les différents cas prévus par l'édit qu'il publia dès qu'il fut arrivé au pouvoir, où la délation est non pas permise, mais impérieusement commandée.

Nous avons cru utile de donner cet édit :

« La délation est commandée :

« 1° Lorsque le juif, devenu chrétien, attend le Messie, ou dit qu'il n'est point arrivé; qu'il viendra pour racheter ceux de sa nation et les délivrer de la captivité dans laquelle ils gémissent, afin de les conduire dans la terre de promission;

« 2° Lorsque celui qui a été régénéré dans le baptême, embrasse de nouveau la religion judaïque;

« 3° S'il dit que la loi de Moïse est maintenant aussi efficace pour nous sauver que celle de Jésus-Christ;

« 4° S'il garde le Sabbat, par respect pour la loi qu'il a abandonnée, ce qui est suffisamment prouvé; s'il porte, ce jour-là, une chemise et des vêtements plus propres qu'à l'ordinaire; s'il met du linge blanc sur sa table, et s'il s'abstient de faire du feu dans sa maison, depuis le soir du jour précédent;

« 5° S'il retire de la chair des animaux dont il se nourrit le suif ou la graisse; s'il en ôte tout le sang en le lavant dans l'eau, et s'il retranche certaines parties, telles que la glande ou la noix de la cuisse du mouton, ou de tout autre animal tué pour être mangé;

« 6° Si, avant de l'écorcher, ainsi que les brebis dont il veut se nourrir, il examine si la lame du couteau dont il doit se servir n'a aucune brèche, en le passant sur l'ongle du doigt, et s'il en couvre le sang avec de la terre, en prononçant certaines paroles, d'après la coutume des Juifs;

« 7° S'il mange de la viande les jours de carême, ou dans les temps

marqués par l'abstinence, sans nécessité, et croyant pouvoir le faire sans offenser Dieu ;

« 8° S'il observe le grand jeûne des Juifs, connu sous les différents noms de jeûne du *pardon*, des *expiations*, du *chipmurih* ou *quipur*, lequel a lieu dans le dixième mois des Hébreux, nommé *Isiri*; ce qui sera prouvé s'il reste les pieds nus pendant le temps de ce jeûne, à la manière des véritables Juifs ; s'il a récité leurs prières ou s'est trouvé alors avec des Juifs pour suivre leurs pratiques, et surtout l'usage de se demander pardon les uns aux autres pendant la nuit; si le père a posé la main sur la tête de ses enfants, sans faire le signe de la croix et sans prononcer aucune parole, si ce n'est celle-ci : « Sois béni du Seigneur et de moi ; » car toutes ces cérémonies appartiennent à la loi de Moïse;

« 9° S'il renouvelle le jeûne de la reine Esther, que les Juifs observent dans le mois d'*Adar*, en mémoire de celui qui fut pratiqué par leurs pères pendant leur captivité, sous le règne d'Assuérus ;

« 10° S'il fait le jeûne de *Rebasio*, appelé le jeûne de la Maison sainte, qui a lieu le neuvième jour du mois de *Ab*, en mémoire et à cause de la destruction du temple, arrivée deux fois, l'une sous Nabuchodonosor, l'autre sous Titus ;

« 11° S'il observe les jeûnes prescrits par la loi de Moïse, le lundi et le samedi de chaque semaine, ce qu'on pourra supposer s'il s'abstient ces jours-là de manger jusqu'au lever de la première étoile de la nuit, s'il se prive de l'usage de la viande, s'il s'est purifié la veille, s'il a coupé ses ongles et l'extrémité de ses cheveux, et s'il les a gardés ou jetés dans le feu ; s'il récite certaines prières des Juifs en baissant et levant alternativement la tête, le visage tourné vers la muraille, après s'être lavé les mains avec de l'eau et de la terre, vêtu de serge, d'étamine et de lin, et ayant les reins serrés avec des cordes de fil ou des lanières de cuir;

« 12° S'il célèbre la Pâque des *Azimes*, en mangeant le matin de ce

jour-là de l'ache, des laitues ou d'autres légumes et plantes potagères;

« 13° S'il observe la Pâque des *tentes* ou tabernacles, laquelle commence le dixième jour du mois de *Isiri*, ce qu'il sera permis de croire s'il élève devant sa maison des rameaux d'arbres verts, s'il propose ou accepte quelque festin, et s'il envoie ou reçoit des présents de table pendant cette solennité des Juifs;

« 14° S'il observe la *fête des Flambeaux*, que les Juifs célèbrent le 25 du mois de *Caslen*, en mémoire du rétablissement du Temple, sous les Macchabées; s'il a fait brûler ce jour-là, depuis une heure jusqu'à dix, et s'il les éteint en récitant des prières que font les Juifs dans la même circonstance;

« 15° S'il a fait la bénédiction de la table de la même manière que les Juifs;

« 16° S'il a bu du vrai *cazer*, mot dérivé de *caxer*, qui veut dire légal, en regardant comme vin légal des Juifs celui qui a été préparé par des personnes professant la loi judaïque;

« 17° S'il a fait le *Bahara*, c'est-à-dire la *bénédiction*, en prenant dans les maisons un vase plein de vin, et en prononçant sur lui certaines paroles, avant d'en donner à chacun des assistants;

« 18° S'il s'est nourri de la chair de quelque animal égorgé par les Juifs;

« 19° S'il a mangé des mêmes viandes que les Juifs, et s'il s'est assis à leur table;

« 20° S'il a récité les psaumes de David, sans réciter la fin, *Gloria patri*, etc.;

« 21° Si, par respect pour la loi mosaïque, une femme a manqué de se présenter à l'église, quarante jours après qu'elle a été accouchée;

« 22° Si quelqu'un a circoncis ou fait circoncire son fils;

« 23° S'il lui a donné un nom hébreu choisi parmi ceux que portent les Juifs;

« 24° Si, après avoir fait baptiser ses enfants, le *nouveau chrétien* leur fait laver la partie de la tête qui a reçu le saint chrême ;

« 25° S'il a fait plonger, sept jours après leur naissance, ses enfants dans un bassin où l'on a mis avec l'eau, de l'or, de l'argent, de la semence de perle, du blé, de l'orge et d'autres substances, suivant la coutume des Juifs, en même temps que l'on a prononcé certaines paroles ;

« 26° S'il a tiré l'horoscope de ses enfants au moment de leur naissance, et annoncé ce qui doit leur arriver pendant leur vie, à l'inspection des astres, espèce de superstition particulière aux fatalistes ;

« 27° S'il s'est marié en observant les rites prescrits dans la loi de Moïse ;

« 28° S'il a fait le *ruaya*, cérémonie qui consiste à donner un repas à ses amis et à ses parents, la veille du jour où l'on doit entreprendre un voyage ; on le nomme le *repas de séparation ;*

« 30° Si, au moment de faire le pain, il prend une partie de pâte, et la fait brûler en signe de sacrifice, à l'exemple des Juifs, qui font à ieu l'offrande d'une masse de pâte, comme des prémices des biens ui leur appartiennent ;

« 31° Si, à l'article de la mort, il a tourné le visage du côté de la muraille, ou s'il a été mis par quelqu'un dans cette posture avant d'expirer ;

« 32° S'il a lavé ou fait laver dans l'eau chaude le corps d'un homme lorsqu'il est mort ; s'il lui a fait raser le visage, les aisselles, et d'autres parties ; s'il l'a fait ensevelir dans un linceul neuf, avec des chausses, une chemise et un manteau ; s'il lui a mis sous la tête un oreiller fait avec de la terre vierge, ou une pièce de monnaie dans la bouche ;

« 33° S'il s'est adressé aux morts pour faire leur éloge, ou s'il leur a récité des vers tristes ;

« 34° S'il a répandu l'eau des cruches et des autres vaisseaux dans

la maison du mort et dans celles des voisins, pour se conformer à la coutume des Juifs;

« 35° S'il s'est assis derrière la porte du défunt, en signe de deuil, et s'il a mangé du poisson ou des olives, au lieu de viande, pour honorer sa mémoire;

« 36° S'il reste enfermé dans sa maison pendant un an, après les funérailles de quelqu'un, pour prouver sa douleur;

« 37° S'il a fait enterrer un mort dans une terre vierge, ou dans le cimetière des Juifs. »

L'édit qu'on vient de lire est sévère, il ne laisse aux malheureux qu'il poursuit aucune chance d'échapper au tribunal de l'inquisition.

Mais on doit faire observer qu'il s'attaque seulement aux Juifs relaps, c'est-à-dire deux fois apostats.

L'effet de cet édit fut immense; un grand nombre de Juifs se convertirent; et bien que l'on pût douter de la sincérité de cette conversion, due à de pareils moyens, cependant on ne saurait nier qu'il en dut résulter un grand bien pour l'Espagne.

La politique ici se servait déjà de la religion comme d'un instrument.

Mais Torquemada dépassa bientôt le but qu'il s'était d'abord assigné, et il donna le signal de sanglantes horreurs.

Nous raconterons cette histoire avec impartialité, et le lecteur pourra juger lui-même si le saint-office d'Espagne n'est pas purement et simplement une machine politique qui échappe à la main de l'Église pour devenir une arme dans celle des rois patriotes.

Ce sont les Juifs et les Maures que le saint-office poursuit avec acharnement, et les Juifs et les Maures, qu'on ne l'oublie pas, sont les plus mortels, les plus irréconciliables ennemis de l'Espagne.

C'est une lèpre et un danger!...

L'intérêt de l'Église disparait complétement; il ne s'agit plus de

la foi, ce ne sont pas des hérétiques que l'on cherche à ramener à l'orthodoxie ; c'est l'intérêt de l'Espagne qui est en jeu, ce sont des ennemis qu'il faut frapper, c'est toute une population qu'il importe d'extirper et de faire disparaître.

Thomas Torquemada a, sur-le-champ, compris toute la vérité de la situation ; il a deviné l'intention de ses maîtres, il a surpris leur secret, et il s'est mis à l'œuvre.

Homme de passion, il s'est dévoué au service des passions des autres, tout en trouvant moyen de satisfaire ses propres vengeances.

On ne peut plus dire, en effet, que ce soit le fanatisme qui l'inspire ; c'est la cruauté dans tout son développement, d'une part, tandis que, de l'autre, c'est le machiavélisme érigé en doctrine politique.

Ces réserves une fois faites, nous n'avons qu'à raconter brièvement et fidèlement cette dramatique histoire de l'inquisition, si souvent défigurée à plaisir. Nous rétablirons bien des faits erronés qui ont défrayé jusqu'ici les historiens de hasard, et nous laisserons le public dégager lui-même la conséquence juste de ces faits.

CHAPITRE II.

Suite de l'inquisition. — Les Albigeois. — Raymond de Toulouse. — Le légat Pierre de Castelnau. — Sa mort violente. — Honteuses tergiversations du comte Raymond. — Le catéchisme des hérétiques. — Progrès de l'hérésie. — Première persécution. — Décision des conciles. — L'hérésie à Rome. — L'*hérétication*. — Naissance de l'inquisition régulière. — Peines et pénitences.

L'inquisition commence aux Albigeois ; c'est là son point de départ matériel, et ce n'est point la faute de cette institution si elle a eu une aussi fatale origine.

Les Albigeois occupaient au douzième siècle cette partie de la France qui est comprise entre la Garonne et la rive droite du Rhône. Quoi qu'en aient dit certains historiens, cette population nous a toujours paru fort turbulente et occupée, presqu'exclusivement, du soin de faire de l'opposition à quelque chose ou à quelqu'un.

A l'époque où nous prenons cette histoire, il est du moins constant que les Albigeois conspiraient, et ils assistaient à des réunions secrètes que, de notre temps, on aurait appelées des *clubs*.

Guillabert de Castres et maître Sicard étaient les orateurs habituels de ces réunions, et comme la violence n'a jamais manqué son effet sur les masses passionnées, ils ne se faisaient pas scrupule d'exalter l'imagination de leurs naïfs auditeurs, et de jeter le trouble dans leur esprit.

Au château de Faeyaux, c'étaient les enseignements de Guillabert de Castres que l'on allait écouter ; au château de Lombers, c'était la parole de Sicard.

Une tribune était préparée pour eux, et du haut de cette tribune, ils dominaient la foule et dogmatisaient.

Ils prenaient habituellement pour texte de leurs prédications la corruption du clergé, ses honteuses habitudes de débauches, ses richesses scandaleuses ; ils disaient que les plus simples religieux ne marchaient jamais qu'escortés d'un nombreux domestique, que le cortége des abbés était égal à celui des rois ; ils tonnaient contre l'autorité des papes, en appelaient à la vengeance du peuple, et leur annonçaient des jours meilleurs.

La foule attentive recueillait avec respect de tels enseignements ; l'heure à laquelle ces scènes se passaient, le lieu dans lequel ces réunions tumultueuses avaient lieu, les jetaient dans une sorte d'exaltation fanatique, et bien souvent, tous sortaient de ces assemblées l'esprit en proie au trouble le plus violent, le plus désordonné.

Un nombre considérable d'abus existait alors, en effet, et les deux prédicants avaient quelque raison d'élever la voix ; c'était la constante occupation des papes de combattre ces abus, et ils n'avaient pu encore réussir à les extirper complétement.

La simonie, entre autres, s'exerçait presque ouvertement.

Mais ces abus pouvaient être réformés ; l'autorité cléricale ne

négligeait aucune occasion de les punir; il y avait danger patent à prendre un pareil sujet pour texte de prédications faites à de pauvres paysans.

Le mal fut, en effet, terrible, et en peu de mois, toute la contrée des Albigeois fut infestée par l'hérésie naissante.

Les Albigeois se distinguèrent dès lors, entre eux, par les appellations de *parfaits* et de *croyants.*

C'était une organisation complète.

Les *parfaits* vivaient, dit-on, avec la plus grande sobriété et dans la continence la plus absolue. Ils s'interdisaient l'usage de la viande, des œufs et du fromage, ne proféraient jamais ni serments ni blasphêmes, et portaient un habillement noir.

Les *croyants*, moins sévères pour eux-mêmes, suivaient néanmoins une règle constante. Ils avaient une médiocre confiance dans la miséricorde de Dieu, et pensaient ne pouvoir se sauver s'ils ne recevaient, en mourant, l'imposition des mains.

Nous ajouterons à ces détails les circonstances qui accompagnaient les cérémonies habituelles de leurs réceptions :

Lorsque quelqu'un se *rend* aux hérétiques, celui qui le reçoit lui dit :

— Ainsi, si tu veux être des nôtres, il faut que tu renonces à la foi que tient l'Eglise de Rome.

Le récipiendaire répondait :

— J'y renonce.

— Reçois donc des *bons hommes* le Saint-Esprit.

Et alors on lui soufflait sept fois dans la bouche.

On lui disait encore :

— Renonces-tu à cette croix que le prêtre t'a faite, au baptême, sur la poitrine, les épaules et la tête, avec l'huile et le chrême?

— J'y renonce.

— Crois-tu que cette eau opère ton salut?

— Je ne le crois pas.

— Renonces-tu à ce voile, qu'à ton baptême, le prêtre t'a mis sur la tête?

— J'y renonce.

Quand ces demandes et ces réponses étaient faites, tous les assistants lui imposaient les mains sur la tête et lui donnaient un baiser.

On le revêtait d'un vêtement noir et, dès-lors, il était comme un d'entre eux.

Malheureusement pour les Albigeois, ce mouvement de l'opinion vers une opposition contre l'autorité de Rome, coïncidait avec une sorte d'insurrection morale qui, de toutes parts, semblait également menacer le Saint-Siége.

La philosophie commençait son travail et répandait le doute partout.

Abailard, cet eunuque de la pensée et de l'amour, avait déjà jeté le trouble en France, et après sa mort, Pierre le Lombard avait continué son œuvre. Pierre de Bruys et Arnaldo de Brixia suivent son exemple.

De toutes parts, chacun se préparait à saper de son mieux le grand édifice catholique.

Le pape sentait que l'autorité lui échappait, que la religion était menacée ; il s'indignait! Déjà la prédication ne suffisait plus pour contenir le mouvement insurrectionnel, et ramener les esprits égarés à la foi du Christ! On commençait à faire un mauvais parti aux prêtres.

En ces siècles barbares encore, la défense devait être naturellement aussi violente que l'attaque.

Un jour, l'évêque de Carcassonne prêchait dans cette ville ; on essaya de lui imposer silence.

« Vous ne voulez pas m'écouter, leur dit-il ; croyez-moi, je pousserai contre vous un si grand mugissement, que des extrémités du monde viendront des gens qui détruiront cette ville ; et tenez pour

certain que vos murs, fussent-ils de fer et de hauteur prodigieuse, ne pourront vous défendre de la juste vengeance que tirera le souverain juge de votre incrédulité et de votre malice. »

Mais ceux de Carcassonne le chassèrent de la ville, défendant expressément, par la voix du hérault, que nul, pour acheter ou vendre, osât communiquer avec lui ou quelqu'un des siens.

Dom Vaissette raconte que le peuple en vint bientôt à un tel degré d'exaspération et de haine contre les prêtres catholiques, que c'était une coutume populaire très-répandue de dire, en parlant d'une action infâme : *J'aimerais mieux être prêtre que d'avoir fait cela !*

Comme on le voit, une lutte était imminente ; le moindre incident devait la faire éclater.

En 1198, frère Raguier et frère Gui, tous deux de l'ordre de Cîteaux, auxquels on adjoignit Pierre de Castelnau, archidiacre de Maguelonne, reçurent de Rome des pouvoirs illimités, et partirent pour aller visiter les provinces infestées d'hérésie, et tenter de les faire revenir à l'orthodoxie.

Le pape désirait user de tous les moyens de douceur qui étaient à sa disposition, avant de pousser les choses à l'extrême.

Les trois commissaires partirent donc ; mais malgré l'ardeur qu'ils apportaient dans leur mission, malgré le secours de Dominique et de l'évêque d'Osma, Diégo de Azèbes, leur éloquence ne ramena au bercail aucune brebis égarée.

Raymond VI, comte de Toulouse, était alors le plus puissant prince de tout le midi de la France.

C'était une nature singulièrement irrésolue ; il n'avait jamais su prendre un parti, et pendant tout le temps que dura la croisade, il se laissa dominer tantôt par la cruauté, tantôt par l'intérêt, et fut peut-être l'unique cause de tout le mal qui fut fait à son peuple.

« Dès le berceau, dit un auteur contemporain, il chérit et choya « les hérétiques ; et comme il les avait dans sa terre, il les honora de

« toutes manières. Encore aujourd'hui, à ce que l'on assure, il mène « partout avec lui des hérétiques, afin que s'il venait à mourir, il « meure entre leurs mains. Il dit au vénérable évêque de Toulouse, « *comme l'évêque me l'a raconté lui-même,* que les moines de Citeaux « ne pouvaient faire leur salut, puisqu'ils avaient des ouailles livrées « à la luxure.

« Le comte disait encore à l'évêque de Toulouse qu'il vînt la nuit « dans son palais, et qu'il entendrait la prédication des hérétiques ; « d'où il est clair qu'il les entendait souvent la nuit.

« Il se trouvait un jour dans une église où on célébrait la messe ; « or, il avait avec lui un bouffon qui, comme font les bateleurs de « cette espèce, se moquait des gens par grimaces d'histrion. Lorsque « le célébrant se tourna vers le peuple en disant : *Dominus vobiscum*, « le scélérat de comte dit à son bouffon de contrefaire le prêtre. Il « dit une fois qu'il aimerait mieux ressembler à un certain *hérétique* « de Castres, dans le diocèse d'Alby, *à qui on avait coupé les mem-* « *bres,* et qui traînait une vie misérable, que d'être roi ou empereur. »

Il faisait si peu de cas du sacrement de mariage, que toutes les fois que sa femme lui déplut, il la renvoya pour en prendre une autre. Je ne dois pas passer sous silence que lorsqu'il avait sa première femme, il l'engagea souvent à prendre l'habit religieux. Comprenant ce qu'il voulait dire, elle lui demanda exprès s'il voulait qu'elle entrât à Citeaux ; il dit que non.

Elle lui demanda encore s'il voulait qu'elle se fît religieuse à Fontevrault ; il dit encore que non.

Alors elle lui demanda ce qu'il voulait donc.

Il répondit que si elle consentait à se faire solitaire, il pourvoirait à tous ses besoins, et la chose se fit ainsi.

Il fut toujours si luxurieux et si lubrique, qu'il abusait de sa propre sœur, au mépris de la religion chrétienne.

Dès son enfance, il recherchait ardemment les concubines de son

père; aucune femme ne lui plaisait guère, s'il ne savait qu'elle n'eût appartenu à son père.

« Le comte jouait un jour aux échecs avec un certain chapelain, et, tout en jouant, il lui dit : Le Dieu de Moïse, en qui vous croyez, ne vous aiderait guère à ce jeu; et il ajouta : Que jamais ce Dieu ne me soit en aide!

« Une autre fois, le comte devait aller de Toulouse en Provence, pour combattre quelque ennemi; se levant au milieu de la nuit, il alla à la maison où étaient rassemblés les hérétiques toulousains, et leur dit :

« — Mes seigneurs et mes frères, la fortune de la guerre est variable; quoi qu'il m'arrive, je remets en vos mains mon corps et mon âme!

« Un jour que ce maudit comte était malade dans l'Aragon, le mal, faisant beaucoup de progrès, il se fit faire une litière, et, dans cette litière, se fit transporter à Toulouse; et, comme on lui demandait pourquoi il se faisait transporter en si grande hâte, quoique accablé par une grave maladie, il répondit :

« — Parce qu'il n'y a pas de *bons hommes* dans cette terre, entre les mains de qui je puisse mourir. »

Malgré l'exagération passionnée qui perce dans cette appréciation du caractère du comte de Toulouse, on peut en induire que Raymond VI n'était pas précisément un homme d'une moralité respectable, et il est bien certain que le spectacle des mœurs dissolues de sa cour ne contribuait pas peu à maintenir son peuple dans l'hérésie.

Pierre de Castelnau ne se trompa pas, et, dès les premiers moments, il vit bien de quel côté il fallait attaquer de préférence. D'ailleurs, il comptait sur la faiblesse connue du comte, et espérait l'amener facilement à composition.

Pierre de Castelnau était un homme de la trempe de saint Domi-

nique; avec moins d'intelligence, il avait une foi aussi ardente, une exaltation plus absolue, et moins de douceur aussi dans le caractère.

L'hérésie était pour lui un objet d'horreur, et il ne comprenait pas la longanimité dont le pape avait fait preuve jusque là. Il avait été nourri des enseignements de Dominique, et, comme il avait plus de détermination dans l'esprit, il n'hésita pas à s'adresser directement au comte de Toulouse.

Ses remontrances n'eurent pas, bien entendu, tout le succès qu'il en attendait. On lui rapporta même, que, suivant sa coutume, Raymond VI avait appris à son fou à imiter sa voix et ses gestes, et, qu'à de certaines heures de la journée, il le faisait, en effigie, bâtonner par ses gens.

Car il n'est rien de si audacieux dans l'ombre que les gens qui ont peur au soleil.

Pierre de Castelnau s'indigna de tant d'obstination et de persévérance dans l'insulte, et, sans attendre davantage, il se rendit à Toulouse, et alla voir le comte.

Il lui parla d'abord dignement, et comme il convenait au caractère officiel dont il était revêtu : il lui démontra que sa conduite encourageait les Albigeois dans leur hérésie; il lui dit que la neutralité n'était plus possible, que le temps des hésitations était passé, qu'il fallait prendre un parti, et se décider à défendre ouvertement les hérétiques, ou prêter un concours loyal aux légats du pape.

Mais le comte désirait ne pas s'engager, il ne répondit rien de précis; bref, la discussion s'envenima, et le comte de Toulouse s'emporta jusqu'à menacer de la main Pierre de Castelnau.

Ce dernier ressentit profondément l'offense, et partit en annonçant au comte qu'il le rendait responsable devant Dieu des maux que son impiété allait causer.

Assurément, cette colère du légat était peu évangélique; mais tout prêtre n'est pas nécessairement un saint, et pourquoi chargerait-on

la mesure commune envers un homme, à cause de l'habit qu'il porte?

Pierre de Castelnau, dans sa retraite, était accompagné de son collègue; ils se dirigèrent vers le Rhône; mais, comme la nuit approchait, ils en remirent le passage au lendemain, et se retirèrent dans une misérable auberge située à quelque distance.

L'irritation de Pierre de Castelnau s'était calmée; il n'éprouvait maintenant qu'une profonde pitié pour son ennemi, et priait le ciel de l'éclairer.

La nuit était venue; une nuit sombre et désolée. Le vent soufflait avec une âpre violence; on entendait le mugissement du fleuve; la pluie fouettait rudement la porte de l'auberge.

On servit un mauvais souper aux deux légats du pape, et ils s'entretinrent, avec tristesse, des événements de la journée.

Pendant que Pierre de Castelnau et son compagnon se disposaient ainsi à passer une assez mauvaise nuit, le comte de Toulouse était resté au château de Saint-Gilles, assez mécontent de lui-même et du légat; et seul, avec son fou, il se demandait, avec inquiétude, ce qui allait advenir de tout ceci.

Le fou le regardait avec malice, et riait sournoisement des inquiétudes de son maître; puis, à un moment où le comte ne pensait déjà plus à lui, il alla s'agenouiller à ses pieds, et se prit à lui sourire.

— La nuit est bien sombre, lui dit-il, en frissonnant; monseigneur n'est-il pas d'avis que les légats sont des fâcheux, et qu'ils vont tristement déranger notre existence.

— Qui t'a dit cela? demanda vivement le comte.

— Je le lis dans vos regards, monseigneur, répondit le fou.

— Eh bien! qu'y faire? poursuivit Raymond VI; les légats sont partis, ils vont fomenter la guerre, m'excommunier peut-être, et toute ma cour avec moi... qu'y faire?

. .

— Monseigneur, prononça doucement le fou, demandez-moi ce que je ferais à votre place.

— Que ferais-tu donc, toi?...

— Tant de choses arrivent, monseigneur, tant de malheurs nous frappent, sans que nous sachions d'où ils viennent...

— Que veux-tu dire? interrompit Raymond.

— Les légats sont seuls...

— Eh bien!

— Ils peuvent se noyer en passant le Rhône, être attaqués dans le bois qui l'avoisine... saurait-on demain à qui attribuer cette catastrophe? non, sans doute; et demain, nous serions délivrés de leurs menaces.

Il se tut, et ajouta quelques secondes après, d'un ton grave :

— Car ils vous ont menacé, monseigneur!

C'était vrai.

Le comte de Toulouse ne répondit pas, et devint pensif.

Or, comme Pierre de Castelnau et son collègue étaient attablés dans l'auberge où ils devaient passer la nuit, deux hommes à mine suspecte entrèrent, et demandèrent une chambre. Nul ne prit garde à eux, et la nuit se passa sans événement.

Le lendemain, les légats se levèrent de bon matin.

Ils devaient traverser le Rhône en bateau ; ils pressaient le pas.

Les deux inconnus avaient sans doute le même projet, car lorsque Pierre de Castelnau sortit de l'auberge, ils suivirent son exemple, et prirent la même direction que lui.

Ils étaient armés de lances, portaient de longs manteaux bruns, et sous leurs manteaux de voyage, on voyait, de temps à autre, briller la poignée d'une épée.

Cependant, on était arrivé au bord du fleuve; une barque, préparée pour recevoir les légats, attendait, amarrée à la berge. Dès qu'on les vit venir, il se fit un grand mouvement; chacun courut à la barque avec empressement, si bien que Pierre de Castelnau se trouva tout à coup seul entre les deux hommes aux longs manteaux.

Il eut alors comme un pressentiment de sa fin prochaine, et voulut presser le pas. Mais un des hommes s'était approché de lui, et il tomba presqu'aussitôt, frappé au bas des côtes d'un coup de fer de lance. La blessure était mortelle.

Au cri qu'il poussa en tombant, les bateliers accoururent, mais les assassins avaient déjà pris la fuite.

Pierre de Castelnau était baigné dans son sang, et pouvait à peine parler. On voulut se mettre à la poursuite des hérétiques, et parcourir les environs. Pierre arrêta tout le monde : « *Que Dieu leur pardonne*, dit-il d'une voix mourante, *puisque je leur pardonne!* »

Et il rendit le dernier soupir !

On comprend sans peine l'indignation qu'un pareil crime souleva dans toute la chrétienté ! Mille voix s'élevèrent de toutes parts pour demander vengeance, et toutes désignèrent le comte Raymond comme l'instigateur du meurte.

C'était l'incident que chacun attendait; dès ce moment, la croisade contre les Albigeois fut résolue, et immédiatement prêchée.

Nous n'avons pas l'intention de raconter cette croisade sanglante; elle n'amena, bien entendu, aucun résultat satisfaisant, et ne fit qu'éloigner davantage encore les Albigeois de la foi du Christ. Le comte Raymond fut obligé de faire une pénitence publique, et il mit autant de lâcheté à consentir à cet acte, qu'il avait mis de cruauté à faire tuer Pierre de Castelnau. Sans énergie, toujours prêt à trahir son peuple pouvu qu'il y trouvât son intérêt, il ne sut même pas protéger ceux que son exemple avait, en quelque sorte, poussés à l'hérésie, et il les abandonna à Simon de Montfort.

Après cette croisade, qui avait mis un moment l'Europe en feu, et en présence des résultats négatifs qu'elle avait produits, les conciles se rassemblèrent de toutes parts, et se mirent à l'œuvre pour venir en aide à l'autorité menacée.

Des mesures furent prises immédiatement ; et c'est réellement de cette époque que datent les commencements de l'inquisition.

L'examen des décrets rendus par ces conciles peut seul nous donner une idée précise de la progression dans la sévérité des mesures, et, sous ce point de vue, il nous est impossible de les passer sous silence.

En 1229, il y eut à Toulouse un concile, auquel assistèrent le comte Raymond *réconcilié,* les archevêques de Narbonne, de Bordeaux, d'Auch, beaucoup d'évêques et des députés de Toulouse et de plusieurs autres villes.

On y régla, avec l'envoyé du pape, la manière de se conduire envers les hérétiques. Les mesures qui y furent prises diffèrent peu de celles qu'avaient décrétées les conciles de Vérone et de Latran.

Une seule semble importante et nouvelle.

C'est celle qui chargea les évêques de nommer, dans chaque paroisse de leurs diocèses, un, deux ou plusieurs prêtres, et de les obliger, par serment, à faire une recherche exacte et fréquente des hérétiques dans quelque lieu qu'ils se réfugient : de les faire arrêter ; de prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur évasion, et d'informer l'évêque et le seigneur du lieu ou le gouverneur de leur arrestation.

La même disposition porte que nul ne pourra être puni comme hérétique qu'après avoir été déclaré tel par l'évêque.

Les hérétiques qui se seront convertis volontairement, ajoute la même décision, ne pourront continuer d'habiter le même pays, parce qu'il est suspect d'être infesté d'hérésie ; afin de prouver leur éloignement pour l'erreur dans laquelle ils sont tombés, ils porteront sur

leurs habits deux croix, une de chaque côté de la poitrine; ceux que la cruauté de la mort portera à se convertir, seront mis en réclusion, sous la juridiction de l'évêque; dans chaque paroisse, il sera dressé une liste de tous les habitants, dont ceux qui auront atteint l'âge de quatorze ans parmi les hommes, et douze parmi les femmes, promettront, avec serment, de professer la religion catholique, de détester l'hérésie, de quelque nature qu'elle soit, et de poursuivre les hérétiques; ils seront obligés de renouveler ce serment tous les deux ans; et ceux qui refuseront de le faire, seront suspects d'hérésie; tous les habitants portés sur la liste, se présenteront au tribunal de la pénitence, dans leurs paroisses respectives, trois fois l'année, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte, et celui qui y manquera, sera également traité comme suspect d'errer dans la foi.

A notre époque de liberté, de pareilles dispositions semblent reculer les limites de la tyrannie.

Il faut, pour les apprécier, changer de milieu et voir l'Europe entière menacée d'une immense conflagration.

Quand l'incendie, dévorant, enveloppe et fait craquer déjà les poutres d'une maison, mesure-t-on son effort?...

Mais, de grâce, cependant, ne croyez pas qu'il faille aller si loin dans les siècles passés pour trouver une oppression mille fois plus odieuse!

La Terreur de 1793 perfectionna ces rudiments de persécution, et notre guillotine, plus civilisée que le bûcher, laissa échapper moins de victimes.

Et parce que la Terreur tuait au nom de la liberté, faut-il renier la liberté?

Non! cent fois non! Ne confondez jamais l'abstraction avec l'homme, l'idée avec le fait.

L'homme est fils d'Adam, pécheur, et l'idée vient du ciel.

En 1233, un autre concile s'assembla à Melun : le comte de Tou-

louse, qui semblait vouloir racheter *ses péchés*, y assista, ainsi que l'archevêque de Narbonne, accompagné de ses suffragants.

Des dispositions y furent prises, et presque toutes sont conformes aux précédentes :

« On y décréta surtout, dit Lorente, dans son *Histoire de l'Inquisition,* que tous les barons, les chevaliers, les commandants des villes et les autres vassaux du comte, seraient tenus d'y prendre toutes les mesures nécessaires pour découvrir, faire arrêter et punir les hérétiques ;

« Que toute ville où il en serait trouvé, payerait un marc d'argent pour chacun, à celui qui les aurait dénoncés et fait arrêter ;

« Que toutes les maisons qui leur auraient servi d'asile, seraient rasées, ainsi que celles où ils auraient prêché, et que les biens des propriétaires de ces maisons seraient confisqués ;

« Qu'on mettrait le feu à toutes les cavernes où l'on pourrait croire qu'il s'en serait réfugié ; que toutes les propriétés des hérétiques seraient saisies, sans que leurs enfants eussent le droit d'en réclamer la moindre partie ; que leurs fauteurs, recéleurs ou défenseurs seraient condamnés à la même peine ; que tout habitant suspect d'hérésie, serait obligé de faire sa profession de foi, après avoir prêté serment de dire la vérité, sous peine d'être puni comme hérétique ;

« Que les réconciliés porteraient les deux croix sur la poitrine, de manière que tout le monde pût les voir ; et qu'ils seraient dépouillés de leurs biens, ou subiraient toute autre peine de droit, s'ils refusaient de se conformer à cette disposition. »

La même année, un autre concile se tenait à Beziers, et un nouveau règlement y fut décrété pour la recherche des hérétiques.

Il y était ordonné à toute personne d'arrêter les hérétiques ; aux curés, de former une liste de tous ceux de leurs paroissiens suspects d'hérésie, et de les faire assister, tous les dimanches et les jours de

fête, aux offices de l'église, sous peine d'être condamnés eux-mêmes à perdre leurs bénéfices, après avoir été avertis une fois.

Un autre article obligeait les hérétiques *réconciliés* à porter les deux croix sur leur vêtement extérieur, l'une sur la poitrine et l'autre sur l'épaule; elles devaient être faites de drap jaune, avoir trois doigts de large, deux palmes et demi de haut, et deux de droite à gauche; et si l'habit était accompagné d'un capuchon, cette partie devait aussi en porter une; ceux qui ne se conformeraient pas à ces articles, seraient déclarés relaps et dépouillés de leurs biens.

Pendant que de semblables mesures étaient prises de toutes parts, et que la recherche des hérétiques devenait, pour ainsi dire, universelle, l'hérésie redoublait d'audace, et allait chercher des sectaires jusque dans le sein de Rome même!

Ceci est dans l'ordre naturel. L'exagération de l'attaque amène l'exagération de la défense.

Ainsi s'était fondée dans le sang des martyrs la religion du Christ elle-même.

Mais le successeur de saint Pierre, défié jusqu'au pied de son trône, dut se souvenir que les clefs saintes de l'Eglise étaient confiées à sa garde.

Et quand Rome elle-même fut souillée par les pratiques folles et impies de ce fanatisme furieux, dont l'histoire incrédule se détourne elle-même avec dégoût, le pape lança une nouvelle bulle contre ces possédés.

Il faut lire les écrivains du temps, pour comprendre à quel degré de vertige étaient arrivés ces Albigeois. Leurs *héréticalions* ou consolations par le fer firent couler autant de sang que les effroyables batailles de Carcassonne et de Beziers.

Leur exaltation en était venue à ce point qu'ils se frappaient entre eux dans leurs synodes enragés, et que celui qui demandait la *con-*

solation des saints, tombait mort, toujours au milieu de tortures inouïes.

A une époque plus moderne, les convulsionnaires ont rappelé cette étrange pratique des Albigeois.

Et pour trouver quelque chose de plus analogue encore, il faudrait, en vérité, exhumer les inventions dénaturées du marquis de Sade !

Plus une chose est absurde dans son excentricité, plus elle conquiert de partisans fanatiques : témoin le succès de tous les charlatans. — Les extravagances des *parfaits* mirent l'Europe à deux doigts de sa ruine.

Il y allait non-seulement de l'autorité des papes, qui était ouvertement méconnue, mais du repos, de l'unité même de la chrétienté.

Le souverain pontife n'hésita plus, et, en 1231, la terrible bulle parut.

Dans cette bulle, il ordonne que tous les condamnés soient livrés au juge séculier, pour recevoir le juste châtiment de leur crime, après avoir été dégradés, s'ils étaient engagés dans l'état ecclésiastique ; que si quelqu'un demandait à se convertir, il subit une pénitence et la peine de la prison.

Que ceux qui auraient embrassé la doctrine de ces faux prêtres fussent réputés hérétiques, et que les habitants qui les auraient reçus dans leurs maisons, protégés ou défendus, fussent excommuniés, et surtout déclarés infâmes et privés du droit d'occuper aucun emploi public, de déposer en justice, de faire aucune disposition testamentaire, d'avoir part à aucun héritage ou de porter aucune demande devant la loi, si, après leur excommunication, ils négligeaient de demander leur réconciliation à l'Église catholique.

La bulle portait que s'ils étaient juges, aucun procès ne serait plaidé à leur audience, et que les jugements qu'ils auraient prononcés seraient déclarés nuls.

S'ils étaient avocats, on ne leur permettrait point de défendre aucune cause.

S'ils étaient notaires, leurs actes n'auraient aucune validité.

Quant aux prêtres, ils devaient être dégradés et dépouillés de leurs bénéfices.

Les personnes qui ne fuiraient pas le commerce de ces excommuniés seraient condamnées à l'excommunication et soumises à d'autres peines; celles qui, étant suspectes d'hérésie, ne s'empresseraient point de détruire le soupçon, par la voie de l'épreuve canonique, ou de quelque autre manière proportionnée à leur qualité et aux causes du soupçon, devaient être excommuniées et réputées hérétiques, si, au bout d'un an, elles n'avaient point satisfait à ce qu'elles devaient à l'Église.

Il était défendu d'admettre leurs réclamations et leurs appels, et les notaires ni les avocats ne pouvaient leur prêter leur ministère dans aucune transaction, ni pour aucun procès, sous peine d'être interdits pour toujours.

Il était défendu aux prêtres de les admettre à la participation des sacrements, et de *recevoir leurs aumônes et leurs offrandes;* la même défense, à l'égard de ce dernier article, était faite aussi aux *hospitaliers,* aux templiers et aux autres ordres réguliers.

Le gouvernement de Rome prêta, en cette circonstance, un concours actif au pape Grégoire IX; le sénateur Annibal et les autres membres du gouvernement rendirent différentes lois municipales, dans le but de faire rechercher et punir les hérétiques.

Une de ces lois obligeait le sénateur de Rome à faire prendre les hérétiques qui se trouveraient dans la ville, et surtout ceux qui auraient été découverts par les inquisiteurs du Saint-Siége, ou par d'autres catholiques; de les retenir en prison jusqu'à leur condamnation par l'Église, et de les punir huit jours après qu'ils auraient été condamnés.

La même loi, entrant dans une voie funeste, accordait le tiers des biens du coupable au délateur; un autre, au sénateur juge; et le troisième devait être employé aux frais de réparation des murs de Rome.

Il était dit aussi, dans ce code de la justice municipale des Romains, que les maisons qui auraient servi de lieu de rassemblement secret aux hérétiques seraient rasées pour toujours; de même que celles des habitants qui auraient reçu des hérétiques l'imposition des mains.

Celui qui connaîtrait des partisans de l'hérésie et ne les dénoncerait pas, serait condamné à une amende de vingt livres; et, s'il était hors d'état de l'acquitter, il serait sujet à la proscription jusqu'à ce qu'il ait satisfait à la loi; si quelqu'un avait protégé, défendu ou caché des hérétiques, il serait dépouillé de la troisième partie de ses biens, qu'on emploierait aux mêmes dépenses municipales; si cette peine était insuffisante pour ramener les hérétiques à la foi, ils seraient bannis de Rome pour toujours.

Comme on le voit, c'était une mise hors la loi commune, dans toute sa rigueur; mais il n'était pas encore question de bûcher; la résistance seule, et les meurtres innombrables commis en désespoir de cause par les hérétiques, amenèrent les inquisiteurs sur le terrain des sanglantes représailles.

Les bûchers s'allumèrent. Dans les premiers temps, il n'y avait pas de procureur fiscal chargé d'accuser les personnes suspectes. Les accusés étaient interrogés verbalement par les inquisiteurs, et voici à peu près les questions convenues qu'ils leur adressaient.

Si la personne était *simplement hérétique,* on lui faisait subir l'interrogatoire suivant :

Savez-vous qui nous cherchons ici?

Avez-vous entendu quelqu'un parler des hérétiques?

Croyez-vous à ce qu'ils disent?

Connaissez-vous les avis que nous avons donnés aux hérétiques?

Connaissez-vous des hérétiques dans le pays?

Savez-vous si quelqu'un, dans cette contrée ou dans cette ville, reçoit des hérétiques dans sa maison?

Connaissez-vous les lieux où se réunissent les hérétiques?

Quels sont ceux qui assistent à leurs sermons, et quelle matière ils traitent dans ces sermons?

Quel jour ou quelle nuit, et à quelle heure, ont lieu ces cérémonies?

Les assistants communiaient-ils, et avec quoi?

Disaient ils leur *benedicite?*

Quelques paroles y sont-elles prononcées contre la foi?

Combien d'années avez-vous été hérétique?

Qui vous a instruit, et avec qui l'avez-vous été?

Qui vous a entraîné vers les hérétiques?

Avez-vous caché des hérétiques, après la publication des injonctions qui leur ont été faites?

Avez-vous fait un pacte avec les hérétiques, pour ne pas vous trahir réciproquement?

Si la personne suspecte était *juive*, ou appartenait par des liens quelconques à la nature hébraïque, c'était l'interrogatoire suivant auquel on l'obligeait de répondre :

Quel est ton nom et ton surnom?

Où es-tu né?

Tes parents sont-ils ou ont-ils été Juifs?

Où sont-ils nés?

As-tu des frères ou des sœurs?

Quelques-uns d'entre eux ont-ils été baptisés?

Es-tu Juif ou Chrétien?

Quelle est la loi qui te semble meilleure, et dans laquelle tu veuilles mourir?

As-tu une femme et des enfants?

Ta femme et tes enfants sont-ils baptisés?

As-tu été baptisé?

Quand, et où?

Quel nom t'a-t-on donné, et quelles personnes étaient avec toi?

Dis-nous le nom de ces personnes, et où elles sont?

Ces personnes sont-elles retournées au judaïsme?

Ont-elles des femmes?

Quand devins-tu Chrétien?

As-tu été confessé?

As-tu communié?

As-tu appris le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Credo?*

Peu à peu, cependant, l'inquisition prit des formes plus arrêtées, et elle fut traitée avec tout le cérémonial qu'exigeait une institution à laquelle on attachait tant d'importance, et qui allait avoir une si grave mission à remplir.

Lorsque l'inquisiteur arrivait dans une ville où il se proposait d'entrer en fonctions (et qui était ordinairement le siége de l'évêché), il en informait d'office le magistrat, et l'invitait à se rendre auprès de lui, en lui indiquant le jour et l'heure où il était attendu, afin de prendre connaissance de l'objet de sa mission. Le commandant de la ville se présentait aussitôt chez l'envoyé de l'inquisition; il prêtait serment entre ses mains de faire exécuter toutes les lois contre les hérétiques, et de fournir les moyens nécessaires pour les découvrir et les arrêter. Si le représentant de l'autorité royale refusait d'obéir, l'inquisiteur avait recours à l'excommunication.

Mais ce cas ne se présentait que fort rarement, car, ainsi que nous l'avons dit, c'était plutôt l'intérêt de la royauté que celui des papes que les inquisiteurs étaient appelés à servir.

Si le gouverneur ne faisait aucune difficulté d'exécuter les ordres qui lui étaient donnés, l'inquisition indiquait un jour de fête pour se

rendre avec le peuple dans l'église, où il devait annoncer aux habitants l'objet de sa mission.

A la suite de cette publication, l'inquisiteur déclarait que les personnes coupables d'hérésie, qui se présenteraient d'elles-mêmes pour s'accuser avant leur mise en jugement et l'expiration du terme de grâce, obtiendraient l'absolution, et n'auraient à subir qu'une légère pénitence canonique; mais si elles attendaient qu'on les eût dénoncées après ce délai (qui était ordinairement d'un mois), elles seraient poursuivies suivant toute la rigueur de la justice.

Quand des dénonciations avaient lieu, elles étaient enregistrées dans un livre particulier; mais elles n'avaient aucun effet jusqu'à ce qu'on eût vu si les personnes dénoncées se présentaient de leur propre mouvement; après l'expiration du terme accordé, le dénonciateur était demandé; on lui annonçait qu'il y avait trois manières de procéder pour découvrir la vérité : l'accusation, la dénonciation et l'inquisition.

On lui demandait à laquelle il donnait la préférence.

La plupart déclaraient que le motif qui les portait à faire des dénonciations n'était que la crainte d'encourir les peines dont la loi menaçait ceux qui ne déféraient pas au saint-office les hérétiques; ils désiraient que leur dénonciation fût tenue secrète, à cause du danger de mort auquel ils seraient exposés si elle était connue, et ils nommaient les personnes qu'ils croyaient plus en état de parler sur le dénoncé.

Il y en avait même qui déclaraient que leur intention n'était pas de faire croire que le dénoncé fût hérétique, puisqu'ils n'en savaient rien; mais seulement de dire l'impression qu'avait faite sur leur esprit une certaine rumeur publique qui semblait rendre ces hommes suspects en matière de foi.

L'inquisiteur interrogeait les témoins, assisté du greffier et de deux prêtres qui étaient chargés de veiller à ce que les déclarations fussent fidèlement rédigées; quand les déclarations étaient faites, on en fai-

sait la lecture. Elle avait lieu en présence des témoins, à qui on demandait s'ils avouaient ce qui venait d'être lu.

Si le crime ou le soupçon d'hérésie était prouvé dans l'instruction préparatoire, on arrêtait le dénoncé, et il était traduit dans la prison ecclésiastique, lorsqu'il n'y avait pas dans la ville de couvents dominicains, qui ordinairement en tenaient lieu.

Après son arrestation, le prévenu était soumis à l'interrogatoire, et l'on procédait ensuite contre lui, d'après les règles, en comparant ses réponses avec les témoignages de l'instruction préliminaire.

Si, au contraire, le crime imputé à l'accusé n'était pas constant, on le déclarait dans le jugement, et on l'acquittait, en lui remettant une copie de cette déclaration. Toutefois, on ne lui cachait pas moins le nom de son dénonciateur; on supposait toujours que ce dernier n'avait point agi par haine, et qu'il n'avait prétendu que rapporter simplement ce qu'il avait vu ou entendu, afin de se conformer à l'édit concernant les hérétiques.

Quand l'accusé reconnaissait son erreur, l'abjuration se faisait quelquefois dans le palais habité par l'inquisiteur, quelquefois dans le couvent des dominicains, plus souvent dans la principale église de la ville, qui servait aux auto-da-fé.

Elles étaient accompagnées de cérémonies, qui variaient suivant les circonstances.

Le dimanche avant cette espèce de solennité, on annonçait dans toutes les églises de la ville le jour où elle devait avoir lieu, et l'on recommandait aux habitants d'assister au sermon que l'inquisition ferait à cette occasion.

Au jour indiqué, le clergé et le peuple s'y réunissaient autour d'une estrade, où l'accusé était placé debout, la tête nue, afin qu'il pût être aperçu par tout le monde.

On chantait la messe, et l'inquisition interrompait l'office divin après l'épître, prêchait contre les hérésies qui avaient donné lieu à

la cérémonie du jour : il annonçait que celui que l'on voyait sur l'échafaud était suspect d'y être tombé; afin de le prouver, il rapportait les actions, les paroles et les écrits qui faisaient la matière du procès, et terminait cet exposé en disant que le coupable était prêt à abjurer et que toutes les dispositions avaient été faites pour cela.

On présentait ensuite à celui-ci la croix et l'évangile, et on lui faisait lire son abjuration, qu'il était obligé de signer, s'il savait écrire. L'inquisition lui donnait ensuite l'absolution, le réconciliait, prononçait la sentence, et lui imposait les peines et les pénitences qu'on jugeait utiles.

La nature des peines variait suivant le degré de la faute reprochée à l'accusé.

Parmi ces peines, il faut compter celle qui consistait à porter l'habit de pénitent, connu en Espagne sous le nom de *san benito*, qui est une corruption de *saco benito;* son véritable nom en espagnol était *zamarra.*

Le premier devint le nom vulgaire, parce que, depuis le temps des Hébreux, on appelait *sac* l'habit de pénitence.

Avant le treizième siècle, on avait coutume de bénir le *sac*, et c'est ce qui lui fit donner le nom de *benito.*

C'était une tunique fermée comme la soutane des prêtres, que l'on obligeait les réconciliés à porter, ainsi que l'atteste l'acte suivant.

Il y est dit :

« A tous les fidèles chrétiens qui auront connaissance des pré-
« sentes lettres, Fr. Dominique, chanoine d'Osma, le moindre des
« prêcheurs, salut en Jésus-Christ :

« En vertu de l'autorité du seigneur abbé de Citeaux, légat du
« Saint-Siége apostolique (que nous sommes chargés de représen-
« ter), nous avons réconcilié le porteur de ces lettres, Ponce
« Roger, qui a quitté, par la grâce de Dieu, la secte des hérétiques,
« et lui avons ordonné (après qu'il nous a promis, avec serment,

« d'écouter nos ordres) de se laisser conduire, trois dimanches de « suite, depuis la porte de la ville, jusqu'à celle de l'église. Nous « lui imposons également, pour pénitence, de ne manger ni viande, « ni œufs, ni fromage, ni aucun autre aliment tiré du règne animal, « et cela pendant sa vie entière, excepté les jours de Pâques, de la « Pentecôte, de la Nativité de Notre-Seigneur, auxquels jours nous « lui ordonnons d'en manger, en signe d'aversion pour son an- « cienne hérésie, de faire trois carêmes par an, sans manger de pois- « son pendant ce temps-là ; déjeuner en s'abstenant de poisson, « d'huile et de vin, trois jours par semaine pendant toute sa vie, si ce « n'est pour cause de maladie, ou travaux forcés de la saison ; de « porter un habit religieux, tant pour la forme que pour la couleur, « avec deux petites croix cousues de chaque côté de la poitrine ; « d'entendre la messe tous les jours, s'il en a la facilité, et d'assis- « ter aux vêpres les dimanches et fêtes ; de réciter exactement l'of- « fice du jour et de la nuit, et le *Pater* sept fois dans le jour, dix « fois le soir, et vingt fois à minuit ; de vivre chastement, et de faire « voir la présente lettre, une fois par mois, au curé du lieu de « Cereri, sa paroisse, auquel nous ordonnons de veiller sur la con- « duite de Roger, qui devra accomplir fidèlement tout ce qui lui est « commandé, jusqu'à ce que le seigneur légat nous ait fait con- « naître sa volonté, et si ledit Ponce Roger y manque, nous ordon- « nons qu'il soit regardé comme païen, hérétique et excommunié, « et qu'il soit éloigné de la société des fidèles. »

Les pénitences imposées aux hérétiques varièrent, du reste, à l'infini, et prirent même un caractère plus grave, à mesure que l'opposition devenait plus violente.

Mais, avant d'entrer plus avant dans les détails de l'histoire, disons de suite ce qu'était l'inquisition, et quelle organisation elle reçut, quand elle fut officiellement constituée en tribunal.

Au sommet de l'édifice, le pape ; le pape, chef spirituel de l'Eglise,

prenant une part chaque jour moins directe à son action ; au dessous de lui, les cardinaux; plus bas, les grands inquisiteurs; plus bas encore les petits inquisiteurs; et, enfin, dans l'ombre, toute cette famille ténébreuse d'officiers subalternes que l'inquisition traînait partout après elle.

Le saint office se composait à Rome, de cardinaux et de *consulteurs.* Les cardinaux étaient les juges, les *consulteurs* représentaient le barreau.

Après les consulteurs et les cardinaux venaient les secrétaires et le procureur fiscal, et une grande multitude d'officiers subalternes. Le saint-office exerçait une autorité suprême sur toutes les inquisitions particulières d'Italie, celle de Venise exceptée. Elles devaient lui rendre compte de toutes les affaires importantes, le consulter sur toutes les questions majeures, attendre ses réponses, s'y conformer sans réclamation, et obéir scrupuleusement à ses ordres, quels qu'ils fussent.

Ce que l'on appelait à Rome le saint-office, s'appelait, en Espagne, le conseil suprême de l'inquisition.

Toutes les inquisitions particulières de ces deux royaumes dépendaient de leur conseil respectif.

Le roi d'Espagne nommait le grand inquisiteur, et la confirmation de cette nomination était le seul droit que les papes pussent exercer sur les inquisitions établies au-delà des Pyrénées.

Le conseil suprême était composé du grand-inquisiteur et de cinq conseillers; un de ces conseillers devait être dominicain : cette condition était de rigueur.

Les autres officiers étaient : un procureur fiscal, un secrétaire de la chambre du roi, deux secrétaires du conseil, un alguazil chef, un receveur, deux relateurs et deux qualificateurs.

Les officiers attachés, d'une manière permanente, au service de l'inquisition, jouissaient, en Espagne, de priviléges fort étendus (ils

n'étaient justiciables que de l'inquisition); ce qui explique pourquoi beaucoup de grands seigneurs demandèrent, avec instance, à en faire partie.

Le conseil suprême exerçait sur les inquisitions inférieures d'Espagne la même autorité que le saint-office exerçait de Rome sur toutes celles d'Italie.

Les inquisitions inférieures étaient composées, en Italie, d'un inquisiteur assisté d'un vicaire, d'un procureur fiscal, d'un *tabellion* ou notaire, et de quelques *consulteurs ;* en Espagne, de trois inquisiteurs-juges, de trois secrétaires, d'un alguazil-chef et de trois receveurs-qualificateurs ou consulteurs.

Enfin, au-dessous du conseil suprême fonctionnaient deux corporations qui méritent de fixer l'attention.

L'une était l'*Hermandad*, l'autre, la *Cruciata.*

L'*Hermandad* était un corps de sbires ou d'espions, répandu non-seulement dans toutes les villes, mais encore dans tous les bourgs et dans tous les villages.

Il n'était point de si petit hameau qui n'eût son représentant de l'*Hermandad.*

L'inquisition n'avait pas d'agents plus actifs, plus rusés, plus dévoués. Toute espèce de rôle leur était propre, et pour quelques maravédis, ils se livraient à l'espionnage le plus effronté.

La *Cruciata* était une société d'un ordre plus relevé, et les membres qui la composaient se recrutaient d'habitude dans les premières classes de la société. Une grande partie des évêques, archevêques et presque tous les grands seigneurs espagnols étaient entrés dans cette confrérie.

La *Cruciata* avait pour but de veiller sur les mœurs des catholiques, et de les déférer s'ils manquaient à remplir leurs devoirs de chrétiens.

En dehors de ces deux corporations, dit Pierre Zaccone, il en existait une troisième, connue communément sous la dénomination

de *milice du Christ* ou *famille de l'inquisition.* C'était, en quelque sorte, un ordre de chevalerie institué sur le modèle de celui des Templiers. Elle s'était formée sous le pontificat d'Honorius III, et n'avait pas tardé à se rendre digne de la mission qu'elle s'était imposée, puisque quelques années après sa fondation, le pape Grégoire IX écrivit une lettre pour féliciter ses membres du zèle qu'ils mettaient à seconder les évêques et les inquisiteurs, en employant les armes qu'elle avait reçues pour la défense de la religion et la ruine de ses ennemis.

Jusqu'alors, cependant, l'inquisition n'a fait qu'accomplir une mission de propagande. On ne parle point encore de ces *tourments*, de ces *questions*, de ces bûchers qui ont ensanglanté l'Espagne pendant plusieurs siècles. C'est ce que nous verrons dans les chapitres qui suivent.

CHAPITRE III.

Suite de l'inquisition. — La danseuse juive. — La juiverie de Sarragosse. — Ramiro Sanchez et la belle Agar. — Le sang de l'enfant. — Les Sbires. — Le chrétien-juif-maure Pierre Arbuès, premier inquisiteur de Sarragosse. — La *chambre des tourments*. — La question. — La *Garduna*. — Statuts de l'*honorable confrérie*. — Carillo le postulant. — Sanchez et Pierre Arbuès. — Entrevue de Ramiro Sanchez et d'Agar.

I.

Le 1er août de l'année 1484, vers six heures du soir, il y avait foule sur la place de Sarragosse.

Malgré la sévérité des édits publiés par l'ordre de l'inquisiteur, Pierre Arbuès, ou maître Epila, comme on l'appelait, la curiosité avait été plus forte que la crainte, et les Espagnols, rassemblés en cercle, regardaient et applaudissaient.

L'objet de cette attention si vive était une jeune fille, juive de naissance, qui se livrait, avec une grâce toute charmante, aux évolutions

d'une danse originale, et souriait naïvement aux applaudissements qui l'accueillaient et aux pièces de monnaie qui tombaient comme une pluie autour d'elle.

La jeune Agar avait seize ans au plus, mais elle était extraordinairement développée, et on lui en eût bien donné dix-huit.

Son costume rehaussait d'ailleurs singulièrement sa beauté.

Elle portait une sorte de tunique blanche, ornée de paillettes étincelantes, et dont la coupe heureuse laissait voir ses brunes épaules et ses jambes rondes et fines. Un turban aux couleurs éclatantes parait son front, et de charmantes babouches chaussaient son pied si petit, qu'on l'aurait pris volontiers pour le pied d'un enfant.

Agar dansait avec toute la gaieté d'un jeune faon échappé à sa mère; elle tournait en cadence, frappant le sol de son petit pied, une main sur la hanche, et son tambour de basque dans l'autre.

Les flots noirs de ses cheveux dénoués couraient sur ses épaules nues, son œil brillait d'une ardeur mal contenue, et, à chaque pièce qui tombait dans son escarcelle, un fin et doux sourire effleurait ses lèvres colorées.

Les Espagnols qui l'entouraient consentaient bien cependant à l'admirer et à l'applaudir; mais ils se fussent gardés de tenter de la protéger, dans le cas où la police de Sarragosse eût trouvé à redire à son industrie.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver peu après.

En effet, une demi-heure à peine s'était écoulée ainsi, que le rassemblement formé autour de la jeune danseuse se dispersa peu à peu, et qu'Agar se trouva bientôt seule, au milieu de la place.

Mais elle était vraisemblablement habituée à ces sortes d'interruptions; car, dès qu'elle vit ce mouvement de retraite s'opérer autour d'elle, elle s'arrêta tout court dans ses évolutions chorégraphiques, ramassa son escarcelle, qu'elle vida dans sa poche, et se

mit à courir vers une petite rue détournée qui aboutissait sur la place.

Malgré l'abondance de la recette, Agar était légère, et ses pieds effleuraient à peine la terre ; elle courut ainsi pendant quelques minutes, et quand enfin elle se fut assurée que personne ne l'avait suivie, elle ralentit le pas et se mit à marcher.

Toutefois, elle ne paraissait pas encore tout à fait rassurée, car son regard inquiet interrogea les sombres détours de la rue que la nuit envahissait, et elle hésita un moment sur le chemin qu'elle prendrait.

Tout à coup son regard s'éclaira d'une joie bien franche, et elle courut vers un homme qui venait derrière elle, en hâtant le pas. Agar se suspendit à son bras aussitôt qu'elle l'eut rejoint, et ils s'éloignèrent, en prenant la direction de la *Juiverie,* ou quartier juif.

La nuit était venue, les rues étaient désertes, Agar et son cavalier marchaient rapidement. Agar était si fière, si heureuse d'appuyer son bras sur celui de son amant, qu'elle ne s'apercevait pas ni de sa tristesse, ni de sa taciturnité.

Son amant s'appelait Don Sanchez, et appartenait à une des familles les plus riches de l'Espagne ; il était jeune, vingt ans à peine, mais l'influence de la température de ce pays l'avait singulièrement développé. Sanchez était presque un homme déjà, et, comme Agar, il portait plus que son âge. D'ailleurs la fermeté, l'énergie de son regard, les lignes vigoureusement accentuées de son visage, sa peau brune, tout dénotait une nature audacieuse et résolue.

Sanchez et Agar s'étaient aimés le jour même où ils s'étaient vus pour la première fois ; comme Sanchez était riche, et qu'Agar, bien que vivant près de ses parents, jouissait d'une liberté illimitée, ils s'étaient rapprochés presqu'aussitôt, et, depuis un mois environ, Sanchez reconduisait chaque soir la jolie danseuse jusqu'à la Juiverie, d'où, bien souvent, il ne sortait qu'au point du jour.

Agar s'était livrée tout entière à cet amour; un bonheur immense emplissait son jeune cœur, et elle ne pensait pas qu'il dût jamais finir.

L'amour de Sanchez l'avait, pour ainsi dire, relevée à ses propres yeux, et elle était fière de ce sentiment nouveau, qui l'avait fait entrer tout à coup dans une vie d'enchantements ignorés jusqu'alors.

Le quartier dans lequel Sanchez accompagnait Agar était sale, fétide et d'un aspect repoussant.

On sait quelle destinée a été faite de tout temps à ce malheureux peuple juif!

Ils arrivaient dans un pays, pauvres et nus, cachant avec peine leur humilité sous les haillons de leurs vêtements; ils vivaient à part, isolés, au milieu de populations ennemies, s'occupant exclusivement de leur négoce, malgré l'exécration universelle dont ils étaient l'objet.

On les obligeait à habiter des quartiers séparés qu'on appelait *Juiverie,* à y rentrer avant la nuit; et, dans certaines contrées, pour qu'on ne fût point exposé à se trouver en contact avec eux, sans les reconnaître préalablement, ils étaient tenus de porter sur le dos une rouelle de drap jaune.

C'était une humiliation permanente qu'on leur faisait subir, mais dont ils se gardaient bien de se plaindre; ils travaillaient sans relâche, étendant chaque jour leur commerce, doublant leurs relations, établissant leur influence.

Peu à peu, leur fortune augmentait; ils vendaient d'abord des marchandises; ils se mettaient bientôt à vendre de l'argent.

Les Juifs sont les banquiers du moyen-âge.

Puis, quand une fois leur richesse était bien établie, quand ils pouvaient se croire certains de l'avenir, la jalousie et la cupidité venaient détruire leur œuvre : on les chassait et on confisquait leurs biens.

Le bannissement des Juifs devint pour les rois d'Espagne, plus Juifs que les Juifs, une excellente ressource. C'était un moyen tout simple de battre monnaie. Il y a des rois qui les ont chassés et rappelés jusqu'à six fois. Depuis lors, les Juifs se sont vengés. Ils sont devenus les maîtres du Monde. Leurs caisses obèses regorgent de tout l'or de l'univers.

Hosannah ! au plus haut de la rente !

Sanchez et Agar entrèrent dans une vaste salle d'une des premières maisons de la Juiverie.

La salle n'était éclairée que par une lampe, qui jetait çà et là quelques pâles rayons. A droite et à gauche, se dressaient de grands bahuts sculptés, où la richesse et le fini des détails le disputaient à l'élégance de l'ensemble.

D'énormes vases en terre cuite, des bocaux en cristal de Bohême, d'élégantes amphores aux formes bizarres, gisaient çà et là sur le sol ; une étagère en bois blanc régnait autour de la salle, à hauteur d'homme ; et sur cette étagère, mille oiseaux ou insectes, bien que morts et empaillés, semblaient néanmoins, grâce aux capricieuses lueurs de la lampe, exécuter une sarabande fantastique en l'honneur de leurs hôtes.

Sanchez traîna un fauteuil, en bois de chêne, auprès de la haute cheminée où couvait un feu demi-mort ; il s'y assit, sans mot dire, pendant qu'Agar donnait des ordres pour que la salle fût éclairée, et que l'on ranima le feu presque éteint.

Puis, quand ses ordres furent exécutés, elle accourut vers Sanchez, sauta gaîment sur ses genoux, et jeta nonchalamment ses deux bras autour de son cou.

Alors seulement Agar s'aperçut de la tristesse profonde répandue sur les traits de son amant, et aussi prompte à s'alarmer qu'à se réjouir, elle lui prit vivement les mains, ramena de son côté ses yeux

que Sanchez cherchait à détourner, en prenant un air de doux et tendre reproche :

— Sanchez, lui dit-elle avec une anxiété affectueuse qui se révélait dans son regard, Sanchez, pourquoi êtes-vous donc ainsi triste et taciturne ce soir? Un malheur aurait-il frappé vous ou quelqu'un des vôtres? Sanchez, c'est la première fois que vous ne paraissez pas heureux de me voir ; Sanchez, pour Dieu, que se passe-t-il? qu'avez-vous? répondez!...

Sanchez secoua tristement la tête, et regarda Agar.

— Aucun malheur ne m'a frappé, répondit-il ; non, Agar, non ; comme hier, je suis heureux de ton amour, et mon regard se plaît à contempler ta beauté ; mais, je ne sais, une mortelle tristesse m'a pris en te rencontrant tout à l'heure, et je me suis souvenu alors de tout ce qu'on m'avait dit au début de notre amour.

— Et que vous a-t-on dit? fit vivement Agar.

— Des calomnies.

— Mais encore...

— Non, Agar, non ; je ne veux point souiller votre mémoire de pareilles infamies. Ceux qui les profèrent, ces calomnies, ne vous connaissent pas... Ce n'est pas vous que ces hommes désignent dans leur colère.

— Et qui donc?

— Ceux avec qui vous vivez!

— Ma mère?

— Êtes-vous sûre que ce soit votre mère, Agar? les gens de cette profession ont, dit-on, l'habitude de voler les enfants en bas-âge ; et quand ils ne les tuent pas, ils les font servir à leurs intérêts...

— Quelle infamie!

— Et tenez, Agar, poursuivit Sanchez avec un accent de profonde mélancolie, tenez, puisque nous en sommes venus à nous expliquer sur cette particularité de votre existence, laissez-moi vous dire que

jusqu'aujourd'hui, tous les jours, j'ai voulu vous demander de faire pour moi, pour notre amour, un sacrifice qui sera peut-être au-dessus de vos forces ; que j'ai hésité, que j'ai reculé ; qu'enfin, cette demande, cette prière, elle m'échappe aujourd'hui, et qu'il faut que je vous dise tout.

— Vous m'effrayez, murmura la jeune fille.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas? reprit Sanchez, après un moment de silence.

— Il le demande! dit Agar avec des larmes dans les yeux.

— Vous m'aimez! et vous m'avez dit souvent, mon Agar adorée, que, pour cet amour, vous feriez tout ce qui est possible à la nature humaine!

— Oui! oui! et je le dis encore!

— Eh bien! Agar, le moment est venu.

— Parlez!

— Chaque jour, c'est pour moi un chagrin mortel de vous savoir entre les mains de ces gens qui vous exploitent, qui, à une heure donnée peut-être, pourraient vous vendre.

— Me vendre! s'écria la jeune fille indignée. — Me vendre! mon père et ma mère?

— Il faut les quitter.

— Mon père! ma mère! répéta Agar avec un accent douloureux.

— Agar, c'est au nom de notre amour que je vous en supplie!

Agar essuya ses yeux et se redressa belle de fierté.

— A votre tour ; en êtes-vous bien certain, Sanchez? dit-elle, et ne pensez-vous pas obéir plutôt à un sentiment de fausse honte vis-à-vis de vos amis et du monde?

— Ne le croyez pas, Agar.

— Et que leur reprochez-vous donc, à mon père, à ma mère surtout? ils m'ont élevée, ils m'ont entourée d'une affection sainte ; ils

me laissent vous aimer, sans murmurer, et, s'ils avaient nourri cette idée infâme de me vendre, que vous leur supposez, vous auraient-ils laissé pénétrer près de moi... dites... dites, Sanchez, votre demande est-elle bien raisonnable, et ne croyez-vous pas que c'est un ennemi qui vous l'a inspirée?

Sanchez garda quelques instants le silence; puis il prit les mains d'Agar, et les baisa avec amour.

— On dit bien des choses, murmura-t-il; beaucoup de bruits circulent, contre lesquels je n'ai pu élever la voix, bruits qui, moi-même, me glacent d'effroi, quand je me les rappelle et que j'y songe!

— Quels bruits? demanda Agar.

— On m'a souvent dit, poursuivit Sanchez, que les Juifs entretenaient un commerce impie avec les mauvais esprits de l'autre monde, qu'ils rendent à Satan un culte pareil à celui que les chrétiens rendent à Dieu, avec les mêmes cérémonies, les mêmes signes, les mêmes paroles; on a même répandu le bruit, et ceci, je ne le répète qu'avec horreur, on a répandu le bruit qu'ils crucifient même des enfants de chrétiens, pour représenter les outrages de la mort qu'on a fait souffrir au Sauveur du monde!

A ces mots, Agar sourit à son amant, et, se cachant, émue et rougissante, sur sa poitrine:

— Sanchez, murmura-t-elle à voix rapide et basse, vous verrez qu'ils ne crucifieront pas notre enfant!...

Mais à peine avait-elle achevé ces paroles, qu'un grand cri retentit dans la maison, et que Sanchez, se débarrassant tout à coup de son étreinte passionnée, courut, hors de lui, vers une porte qui donnait accès sur d'autres appartements contigus.

Agar avait éprouvé le même sentiment de terreur, et elle s'élança sur ses pas.

— Avez-vous entendu? dit Sanchez.

— J'ai entendu! répondit Agar.

— C'est un cri d'enfant.

— Vous avez raison.

— Un enfant qu'on assassine, qu'on crucifie peut-être!...

Et, tout en parlant, il ébranlait, de sa main puissante, la porte contre laquelle il venait de s'arrêter.

— Malheur! malheur à eux! s'écriait Sanchez; j'ai mon épée!

— Malheur! malheur à moi! répondit Agar accablée.

La porte céda enfin sous les efforts de Sanchez, et un spectacle atroce s'offrit à leurs regards.

La salle était pleine d'hommes et de femmes appartenant à la nation juive, rangés symétriquement le long de la muraille: au milieu, deux hommes étaient debout, un poignard à la main, et, près d'eux, un berceau où gisait un enfant!

Il y avait du sang à la pointe de chaque poignard.

Le sang de l'enfant!

Sanchez jeta un cri de colère et de rage à ce spectacle, et, ayant tiré son épée, il s'élança au milieu de l'assemblée.

Mais au moment même où il allait faire bonne justice d'un pareil crime, la porte de la rue s'ouvrait elle-même, et livrait passage aux familiers de l'inquisition.

Ce fut comme un coup de théâtre.

Les Juifs disparurent immédiatement par les portes du fond, qui s'ouvraient sur de secrets passages, et il ne restait, quand les familiers entrèrent dans la salle, que Sanchez, l'épée sanglante à la main, et Agar, agenouillée et priant.

Il n'en fallut jamais davantage, hélas, à la justice humaine!

Depuis longtemps, la Juiverie de Sarragosse était signalée au saint-office; on s'empara d'Agar et de Sanchez, malgré les réclamations de ce dernier, et on les conduisit aussitôt dans la prison de l'inquisition.

Sur la question de savoir si les Juifs tuaient, oui ou non, des en-



SANCHEZ ET AGAR

fants dans leurs sacrifices secrets, nous rappelons que cent auteurs sérieux l'affirment, et que néanmoins nous en doutons fort.

Les Juifs ont toujours mêlé des pratiques superstitieuses à l'exercice de la médecine.

L'enfant venait peut-être de subir une opération chirurgicale.

Et qui sait si les poignards n'étaient point des bistouris?

Les crimes des Juifs sonnent aussi mal à notre oreille impartiale que les crimes des rois, que les crimes des papes et autres crimes des auteurs à la grosse.

Il y a eu des coquins juifs, comme des mauvais rois et des papes indignes. De plus, la race juive a une tache au front, mais qui est du domaine théologique.

Nous connaissons tant d'honnêtes Juifs qui ne prêtent jamais au-dessus de vingt-quatre pour cent, — à moins de circonstances exceptionnelles!

Que feraient-ils d'enfants morts, ces dignes escompteurs?

II.

Deux jours se passèrent sans qu'aucune personne, autre que le guichetier, vînt troubler Sanchez dans la solitude de sa prison.

Il ignorait encore la sombre et terrible puissance de l'inquisition, et espérait que quelques heures suffiraient à reconnaître l'erreur dont il était victime, et que, le lendemain, il serait rendu à sa famille et à ses amis; mais ces deux jours se passèrent sans que Sanchez entendît parler ni de ses amis, ni de sa famille.

C'est qu'en effet, la terreur qu'inspirait l'inquisition avait ceci de particulier et de redoutable, qu'une personne atteinte était, par ce fait seul, isolée du reste du monde, et qu'on n'osait plus en appro-

cher, ni même en parler, sans craindre de partager le même châtiment!

Aucun des amis de Sanchez, aucun des membres de sa famille n'avait donc osé le réclamer; à peine avait-on demandé ce qu'il était devenu.

Et pourtant dom Ramiro Sanchez appartenait à une maison noble et catholique.

Le deuxième jour, le geôlier de Sanchez lui annonça qu'il aurait, dans la journée même, à le conduire à la grande salle du Tribunal.

Sanchez crut que cette comparution était une simple formalité d'usage, et qu'aussitôt après on le remettrait en liberté.

Il attendit avec confiance.

Vers midi, les familiers de l'inquisition vinrent le prendre, et le conduisirent en ordre à la salle des séances.

Cette salle était carrée, tendue dans toute son étendue d'un drap noir, parsemé de larmes d'argent. Au bout de la salle, contre la tenture, et touchant presque au plafond, un grand crucifix d'argent se détachait en relief sur une croix d'ébène. Une table circulaire occupait le fond, et, derrière cette table, se dressait un fauteuil de velours noir, surmonté d'un dais de même étoffe.

C'était le fauteuil de l'inquisiteur.

A droite et à gauche du fauteuil étaient placés d'autres fauteuils, occupés par les inquisiteurs conseillers, qui avec le secrétaire. composaient le Tribunal.

Plus loin, se tenaient les deux greffiers chargés d'écrire sous la dictée du président, et enfin, derrière encore, dans la pénombre de la salle, les sbires du Saint-Office, et quatre hommes, vêtus de longues robes noires, la tête couverte d'un capuchon percé aux endroits du nez, des yeux et de la bouche, assistaient debout et silencieux à la séance.

Une sorte de chevalet, placé en face du fauteuil de l'inquisiteur, servait de siége au prévenu.

Cet appareil sinistre manquait rarement son effet sur les malheureux qui entraient dans cette salle. Les quelques heures qu'ils venaient de passer en prison, la terreur naturelle qu'inspirait à chacun tout ce qui tenait à l'inquisition ou tout ce qui venait d'elle, l'amer regret d'avoir perdu leur liberté et la crainte de ne la recouvrer jamais, livraient les prévenus sans défense à leurs juges.

Mais la position de Sanchez était différente de celle des prévenus ordinaires.

Pour lui, en effet, il n'était prisonnier de l'inquisition que par le fait d'une erreur; il devait lui suffire de quelques paroles pour faire cesser cette erreur et recouvrer la liberté; il était jeune d'ailleurs, plein d'espoir et ne croyait pas encore à l'inquisition.

Il s'avança d'un pas ferme dans la salle, et salua, sans crainte l'inquisiteur, qui lui fit signe de s'asseoir.

L'inquisiteur était ce Pierre Arbuès, ou maître Epila, qui faisait trembler tout Sarragosse, et avait déjà rempli les prisons de malheureux Juifs.

On le disait né pourtant d'un père juif et d'une mère mauresque. — Il tenait, sans doute, à faire oublier son origine.

Pierre Arbuès, après un moment de silence, ordonna à Sanchez de se lever, et lui dit de répondre, sans détour, aux questions qui allaient lui être faites. Mais, dès les premières paroles, Sanchez commit l'imprudence de l'interrompre :

— J'appartiens, dit-il avec la fierté espagnole, à une famille qui a toujours servi son Dieu et son roi avec honneur et loyauté. L'inquisition s'est trompée en voyant en moi un coupable ; mon arrestation ne peut être que le résultat d'une erreur; je demande que l'on me remette en liberté.

Pierre Arbuès fronça le sourcil :

— Ramiro Sanchez, lui dit-il d'une voix sévère et avec un regard courroucé, c'est en vain que tu espères abuser le saint Tribunal. L'inquisition ne se trompe pas, et si tes aveux ne la satisfont point, je te préviens que la torture t'attend.

Le feu de l'indignation monta, à ces mots, au visage de Sanchez, et l'inquisiteur continua, sur un ton irrité :

— On t'a trouvé dans la *Juiverie* le jour du Sabbat, est-ce vrai? demanda Pierre Arbuès.

— C'est vrai, répondit Sanchez.

— Tu y étais en compagnie de la juive Agar?

— C'est vrai!

— Lorsque les familiers du saint-office sont entrés dans la salle où tu t'étais retiré, ils t'ont surpris, l'épée à la main, près du cadavre d'un enfant que tu venais d'assassiner?

— C'est un infâme mensonge!

— Il y avait du sang au bout de ton épée!

— C'est que cette épée venait de punir les assassins! répondit Sanchez.

Il y eut alors un moment de silence.

Maître Arbuès paraissait réfléchir : Sanchez attendait.

— As-tu assisté quelquefois, avant ce dernier jour du Sabbat, aux réunions secrètes des Juifs? reprit enfin Pierre Arbuès.

— Jamais! répondit Sanchez.

— Quel lien t'attachait à eux?

— Aucun!

— Qu'est-ce donc que cette jeune fille qui a été trouvée près de toi?

— Agar est une pauvre enfant que j'aime, dit Sanchez, et que mon amour va perdre, sans doute!

— Ce n'est pas ton amour qui l'a perdue, répliqua l'inquisiteur; prends garde que le sien ne te perde!... mais ce n'est point d'elle

qu'il s'agit ici, et il importe que tu fasses connaître les noms de ceux qui assistaient avec toi à cette cérémonie sanglante?

— Je ne les connais pas! dit Sanchez.

— Prends garde, jeune homme, répéta l'inquisiteur, ton obstination est une insulte grave pour le Tribunal qui t'écoute; réponds, si tu veux éviter l'humiliation des tortures?

— Et que m'importent, à moi, vos questions et vos tortures! s'écria Sanchez, hors de lui, et dont l'irritation augmentait d'instant en instant. Pierre Arbuès, fais de moi ce que ta folie t'inspirera; mais rappelle-toi bien que, dès ce jour, je te voue aux poignards de mes amis, et que si je sors jamais de cette prison, où ta colère aveugle m'a fait entrer, je n'aurai pas de repos que je ne me sois vengé!

Pierre Arbuès sourit de pitié à cette menace; puis, se tournant vers les sbires, il leur fit signe de s'emparer du prévenu, et de l'emmener à la *chambre du tourment.*

La *chambre du tourment* était une prison souterraine, creusée profondément sous le sol, par les soins de maître Epila lui-même. Ce chrétien-juif, croisé de Maure, était méchant comme un diable. Il avait inventé deux ou trois genres nouveaux et très-ingénieux de tortures.

La *chambre du tourment* était obscure et entourée de murs épais, afin que les cris arrachés aux victimes ne fussent entendus, ni au dehors, ni au dedans de la prison.

Dans la *chambre du tourment*, le prévenu retrouvait les quatre hommes masqués qu'il avait pu voir, un instant auparavant, apparaître derrière le siége de l'inquisiteur.

De toutes parts, autour d'eux, on n'apercevait que des instruments de torture, des brodequins de fer, des cordes, des chevalets, des clous énormes, et dans le coin le plus reculé, un brasier ardent, projetant sur ces fatals ornements les lueurs sanglantes de ses rouges éclairs.

Avant d'arriver à cette chambre, on traversait des corridors tortueux, on montait et on descendait alternativement des escaliers sombres, humides, glissants.

Un guichetier précédait Sanchez que rien encore n'avait pu intimider; quatre sbires le suivaient.

Sbires et guichetier étaient armés.

Dans le trajet de la salle des séances à la *chambre du tourment,* un spectacle saisissant vint tout à coup frapper ses regards, et jeter dans son cœur un premier sentiment de terreur.

Le guichetier venait de lui ordonner de s'arrêter, et tous s'étaient rangés contre la muraille pour laisser passer un effrayant cortége d'hommes et de femmes.

C'étaient de malheureux prisonniers qui sortaient de la *chambre du tourment* et que les bourreaux reconduisaient à leur prison.

Hommes et femmes étaient nus jusqu'à la ceinture, et les *tourmenteurs* les poussaient à coups de fouet devant eux, comme des bêtes de somme.

Sanchez sentit son cœur se serrer.

Une femme venait la dernière.

Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules nues; elle marchait avec peine sur le sol glissant et cachait sa tête dans ses mains, comme si elle eût rougi de cette nudité qu'on lui imposait.

En passant près de Sanchez, elle leva la tête.

C'était Dieu peut-être qui l'avait avertie, car deux cris partirent, et, malgré la sévérité des gardiens, Agar alla un moment poser sa tête sur la poitrine de son amant.

Mais ce ne fut qu'un éclair, les tourmenteurs les eurent bientôt séparés, et, quelques minutes après, Sanchez entrait dans la *chambre du tourment,* tandis qu'Agar était rejetée dans son cachot!...

Que se passait-il cependant dans le cœur de Sanchez?

La vue d'Agar avait exalté sa colère jusqu'à la rage, et quand il

entra dans la *chambre du tourment*, il ne se possédait plus. Agar avait bien changé déjà, et il avait pu lire sur son visage maigri et pâli, la trace des atroces tortures qu'on lui avait fait subir. Son cœur s'était déchiré ; une amère douleur s'était emparée de lui, et un désir implacable de vengeance le dévorait.

Mais quel moyen?

Il était prisonnier de l'inquisition, et commençait à comprendre que l'inquisition était souveraine.

Pendant les quelques secondes que la pauvre Agar avait passées la tête sur son sein, elle lui avait dit :

— Pierre Arbuès est ton ennemi.

— Pierre Arbuès est juif dans le cœur.

— Pierre Arbuès abrite, sous le manteau d'inquisiteur, la main que l'inquisition couperait, le cœur que l'inquisition déchirerait, la tête que l'inquisition écraserait ; — si l'inquisition savait !...

Ces paroles étaient dans la mémoire de Sanchez comme la voix d'un songe confus et impossible.

En entrant dans la *chambre du tourment*, il retrouva Pierre Arbuès.

Aux termes du dix-huitième article du code de l'inquisition, l'inquisiteur devait, en effet, assister lui-même à l'application de la torture. Pierre Arbuès remplissait ses fonctions avec tout le zèle convenable.

Mais sa présence, dans la *chambre du tourment*, n'avait d'autre but apparent que d'engager le prévenu à abandonner son hérésie, à faire une abjuration complète, et quand le prévenu persistait dans son impénitence, l'inquisiteur l'abandonnait entre les mains des tourmenteurs et s'éloignait.

C'est ce qui arriva pour Sanchez.

Il n'entrait pas dans la pensée de ce dernier de faire amende honorable : sans doute, la vue d'Agar avait singulièrement ébranlé son

obstination, il était bien décidé à saisir la première occasion qui lui serait offerte pour sortir de cette prison, mais il ne voulait pas éveiller les soupçons de ses bourreaux, en paraissant trop désireux, et il avait résolu de n'arriver à ce résultat que par gradation.

C'était, du reste, le parti le plus sage.

Agar ne lui avait-elle pas dit : Pierre Arbuès est ton ennemi!

Pierre Arbuès lui adressa les demandes d'usage ; il lui dit que son obstination le perdrait infailliblement, que l'inquisition, après tout, ne tenait pas tant à punir les coupables, qu'elle avait bien plus à cœur de ramener les âmes égarées, et il finit en exhortant Sanchez à plus de modération et plus de soumission.

Sanchez continua à repousser toutes les offres qui lui étaient faites. Il dit que l'inquisition était puissante, et qu'il s'inclinait devant le pouvoir spirituel qu'elle représentait, mais que son arrestation était l'effet d'une erreur coupable, qu'il avait des amis actifs à la cour, et qu'il attendrait le résultat des démarches qu'ils avaient entreprises.

Arbuès lui demanda encore s'il ne voulait point dire les noms de ses complices.

Sanchez répondit qu'il n'en avait pas, et l'inquisiteur se retira, le livrant aux tourmenteurs.

Dès que l'inquisiteur se fut retiré, les bourreaux s'approchèrent de Sanchez; il se laissa dépouiller de ses vêtements, et s'abandonna entièrement à leurs volontés.

Il y avait au milieu du cachot une corde, passée à une poulie, attachée à la voûte : on lia avec cette corde les mains derrière le dos de Sanchez, et les bourreaux ayant saisi un des bouts de cette corde, l'enlevèrent brusquement jusqu'au plafond et le laissèrent retomber à un demi-pied du sol.

Cette ascension, renouvelée de minute en minute, dura environ une demi-heure.

Il était rare que le prévenu sortît de cette première épreuve sans avoir les membres brisés.

Sanchez rentra dans sa prison le corps rompu et l'esprit accablé.

Cependant, le lendemain, quand les sbires vinrent le prendre, il les suivit du même pas ferme et résolu.

Cette fois c'était la *question de l'eau.*

Pour cette torture, l'accusé était traîné par les tourmenteurs au milieu de la *chambre du tourment*, dépouillé de ses vêtements et attaché fortement avec des cordes de chanvre sur un chevalet d'une forme particulière; un garrot de bois, placé à côté du chevalet, servait à resserrer les cordes.

Souvent le garrot était manié avec une telle violence, que la corde meurtrissait et déchirait les chairs.

Une fois l'accusé étendu sur le chevalet, les tourmenteurs lui appliquaient sur le visage un linge très-fin, imbibé d'eau, dont une partie était introduite au fond de la gorge; l'autre partie couvrait les narines. Ces mesures prises, on commençait à verser lentement de l'eau dans la bouche et le nez de la victime.

L'eau s'infiltrait goutte à goutte à travers le linge mouillé, et à mesure qu'elle s'introduisait dans la gorge et dans les fosses nasales, la victime, dont la respiration devenait de plus en plus difficile, faisait des efforts inouïs pour avaler cette eau, et respirer un peu d'air; mais à chacun de ses efforts qui, nécessairement, imprimaient à tout son corps une douloureuse convulsion, les tourmenteurs tournaient le garrot, et la corde pénétrait jusqu'aux nerfs.

Un médecin, attaché à l'établissement, assistait d'habitude à ces scènes atroces, le doigt froidement posé sur le pouls de la victime, prêt à faire suspendre la question, si la mort lui paraissait imminente.

Telles étaient les armes employées dans cette lutte effrayante de la société à peine organisée contre la barbarie qui la menaçait de toutes parts.

Les motifs de cette lutte une fois supprimés ou ignorés, l'esprit s'étonne, le cœur se soulève.

Si même, en admettant les plus puissants motifs, on détourne les regards de ces hideuses tragédies.

Sanchez supportait héroïquement cet horrible supplice, mais il frissonnait à la pensée qu'Agar avait dû souffrir les mêmes tortures.

Agar si jeune, si délicate!

Agar qu'il aimait de toutes les puissances de son âme!

Un désir furieux de vengeance s'emparait de lui. Il trouvait l'heure lente à tomber, et couvait dans son esprit mille projets inexécutables.

Que faire, en effet, au milieu de cette sombre prison, qui l'enserrait de ses murs solides et épais? La fuite était impossible, la résistance folle! Il fallait souffrir et attendre!

Que de fois, pendant les heures tristes et longues de la nuit, n'arriva-t-il pas à Sanchez de maudire sa famille et ses amis, qui n'agissaient point! Que de haine s'amassa dans son cœur! combien de fois n'assassina-t-il pas Pierre Arbuès dans ses rêves!

La pensée d'Agar lui arrachait des larmes amères. Il ne devait plus la revoir; il entendait sa voix qui l'appelait; il l'entrevoyait dans l'ombre des corridors, les épaules et le sein nus, déchirés impitoyablement par le fouet de ses bourreaux.

Et il ne pouvait rien, et il était condamné à une lâche et impuissante inaction!

Son cœur s'indignait, et dans sa vaine colère, il tentait follement d'ébranler les murs épais et sourds qui le séparaient d'elle.

A la fin de son interrogatoire, Pierre Arbuès lui avait dit:

— Si tu veux avouer seulement que la juive est coupable du meurtre de l'enfant, tu es libre à l'instant même.

La juive, c'était Agar.

Un soupçon traversa l'esprit de Sanchez, et rendit plus aigus les ongles de fer de la torture.

Le lendemain, les sbires vinrent le prendre à l'heure accoutumée, et l'entraînèrent jusqu'à la salle du tourment. La fatigue accablait déjà Sanchez, et malgré sa fierté, il fut contraint de s'appuyer sur le bras de l'un de ses bourreaux pour marcher.

Arrivés dans le corridor sombre qui menait à la chambre fatale, ils s'arrêtèrent un instant, pour laisser, comme la première fois, passer le cortége funèbre de ceux qui sortaient.

Sanchez regarda avec anxiété ; il s'attendait encore à voir Agar, mais le cortége passa et il ne la vit point.

Son cœur se brisa, car il pensa qu'elle était morte. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux !

Seulement, au moment où il allait se mettre en marche, il sentit une main toucher son bras, et glisser rapidement un billet dans ses mains.

Sanchez demeura une seconde interdit, mais il se hâta de faire disparaître le billet dans sa poitrine et continua son chemin.

La troisième épreuve, celle qui l'attendait, était celle du feu. Elle était encore plus terrible, et certainement plus douloureuse que les précédentes.

Comme pour la question de l'eau, l'accusé était attaché avec des cordes sur un banc de bois, avec tant de force, qu'il lui était impossible de faire le moindre mouvement. Deux pièces de bois fermées l'une sur l'autre, s'ouvraient pour laisser passer les pieds de la victime, et se refermaient ensuite, assez solidement pour lui enlever, de ce côté, toute liberté de remuer. A l'aide d'une éponge, imbibée d'huile, on frottait les pieds du patient, et on l'approchait alors d'un brasier ardent.

L'action du feu, excitée par la présence de l'huile, devenait, en quelques minutes, si pénétrante, que la peau se fendait, les chairs se contractaient, et en se retirant, laissaient à nu les nerfs, les tendons et les os.

Dans le fameux procès des Templiers dont nous parlerons plus loin, l'un de ces malheureux soumis à la question du feu, eut les pieds si horriblement brûlés, qu'ayant survécu à son supplice, il se fit porter devant ses juges, ayant en main les os de ses pieds qui étaient tombés pendant la question.

Cette torture enleva à Sanchez ce qui lui restait de force et d'énergie; mais, cependant, il eut encore assez de courage et d'empire sur lui-même pour ne rien laisser paraître de sa faiblesse; et quand il eut été rapporté dans son cachot pour la troisième fois, il ne demanda pas à voir l'inquisiteur.

C'était d'ordinaire le moyen que prenaient les prévenus pour faire cesser leurs tortures. Ils demandaient à faire des aveux, et les aveux faits, les questions finissaient.

D'ailleurs, Sanchez avait une préoccupation nouvelle : le billet qu'on lui avait remis lui brûlait les mains, et dès qu'il se trouva seul, il s'empressa de le lire.

Sur ce billet, il n'y avait que ces mots :

Le frère d'Agar.

Garduna.

III.

La confrérie de la Garduna se composait d'hommes que leurs vols ou leurs crimes avaient rejetés en dehors de la société. C'était une association de bandits et d'assassins, parfaitement organisée et régulière, et qui exerçait presque ouvertement en Espagne.

Elle avait un grand-maître, *Hermano major*, et des maîtres des provinces, *capatazes*.

Le personnel de la Garduna, fort nombreux, était composé de

guapos, espèce de bravos, généralement grands spadassins, assassins hardis, bandits consommés, dont le courage était à l'épreuve de la question, et même de la potence. Dans l'argot de la société, ces *guapos* étaient appelés *punteadores*, pointeurs, donneurs de coups de pointes.

Après les *punteadores* venaient les *floreadores*, les escarmoucheurs; c'étaient des jeunes gens, filous adroits, pour la plupart échappés des bagnes de Séville, de Malaga ou de Melilla : on les appelait *frères postulants.*

Venaient ensuite les *Fuelles*, soufflets, parce que leur emploi était de souffler à l'oreille du maître ce qu'ils savaient des familles de la ville, où ils s'introduisaient, grâce à leurs dehors hypocrites.

La Garduna avait aussi un grand nombre de recéleuses, qu'elle appelait *coberteras*, couvercles, du verbe *cabrir*, couvrir, cacher, et un grand nombre de jeunes gens de dix à quinze ans, qu'elle désignait par le nom de *chivatos*, chevreuils.

Les chivatos étaient les novices de l'ordre; il fallait être *chivato*, au moins pendant un an, pour mériter *l'honneur de travailler* en qualité de *postulant.*

Un postulant qui avait bien mérité de la confrérie, devenait *guapo* au bout de deux ans de service.

Outre les jeunes gens que nous venons de désigner, la Garduna comptait un grand nombre de *serenas,* sirènes; c'étaient de jeunes et belles femmes, pour la plupart *gitanas.*

Les serenas étaient les *odalesques* des gros bonnets de l'ordre. C'étaient elles qui attiraient les personnes qu'on leur indiquait, dans les lieux propices pour les opérations de la Garduna.

Cette société, établie vers le commencement du XVe siècle, fut entièrement détruite en 1821.

Francisco, alors *maître,* arrêté avec une vingtaine de ses compa-

gnons, fut pendu sur la place de Séville, ainsi que seize de ses complices, le 25 novembre 1822.

Ainsi, par le fait, elle dura plus de trois siècles.

Combien d'institutions grandes, belles, utiles, ont eu des carrières plus courtes!

Comme nous l'avons dit, la société de la Garduna était régulière; elle avait ses statuts que tous les membres étaient rigoureusement tenus d'observer.

Voici ces statuts :

« 1° Tout *honnête* homme ayant bon œil, bonne oreille, bonnes jambes et point de langue, peut devenir membre de la Garduna.

« Pourront le devenir aussi les personnes *respectables,* d'un certain âge, qui désireront servir la confrérie, soit en la tenant au courant des bonnes opérations à faire, soit en donnant les moyens d'exécuter lesdites opérations.

« 2° La confrérie recevra aussi sous sa *protection* toute *matrone* qui aura *souffert pour la justice,* et qui voudra se charger de la conservation et de la vente des divers objets que la divine Providence daignera envoyer à la confrérie, ainsi que les jeunes femmes qui seraient présentées par quelque frère; ces dernières, à condition de servir de toute leur âme et de tout leur corps les intérêts de la confrérie.

« 3° Les membres de la confrérie seront divisés en *chivatos, postulantes, guapos, fuelles.*

« Les matrones seront appelées coberteras, et les jeunes femmes *serenas.* Ces dernières doivent être jeunes, alertes et appétissantes.

« 4° Les *chivatos,* tant qu'ils n'auront pas appris à *travailler*, ne pourront rien entreprendre *seuls,* et ne se serviront jamais du *punzante,* poignard, que pour leur propre défense. Ils seront nourris, logés et entretenus aux frais de la confrérie. Chacun d'eux recevra, à ces fins, des capatazes, 136 maravédis, 1 franc par jour. Dans le

cas de quelque service signalé rendu par un *chivato*, celui-ci passera immédiatement à l'honorable catégorie de *postulant*.

« 5° Les postulants vivront de leurs *griffes;* ces frères seront exclusivement chargés des *éclipsements* opérés à la main leste, pour le compte et en faveur de l'ordre. De chaque éclipsement, le frère opérant recevra le tiers, *dont il donnera quelque chose pour les âmes du purgatoire;* des deux autres tiers, l'un sera versé à la caisse, pour subvenir aux frais de la *justice* (pour payer les alguazils, les greffiers et même les juges qui protégeront les frères), et pour dire des messes pour le repos de l'âme de nos frères trépassés; l'autre, pour être à la disposition du grand maître de l'ordre, *obligé de vivre à la cour,* pour veiller au bien et à la propriété de tous.

« 6° Les *guapos* auront pour eux les obscurcissements, les *enterrements*, les *voyages,* les *bains* et les *baptêmes.* Dans ces deux dernières opérations, ils pourront charger un frère postulant, sous leur responsabilité. Les *gaupos* auront le tiers brut du produit de toutes leurs opérations; seulement, ils donneront 30 pour 100 de leur *revient* pour l'alimentation et l'entretien des *chivatos,* et ce qu'ils voudront pour les âmes du purgatoire; le reste du produit de leurs opérations sera distribué comme il a été dit à l'article 5.

« 7° Les *cuberteras* recevront 10 pour 100 sur toutes les sommes qu'elles réaliseront, et les sirènes, 6 maravédis sur chaque *peseta* (franc) versé dans les caisses de la confrérie par les *guapos.* Tous les cadeaux qu'elles recevront des nobles seigneurs leur appartiendront en propre.

« 8° Le *capataz*, ou chef de la province, sera nommé parmi les *guapos* qui auront au moins six ans de service, et qui auront bien mérité de la confrérie.

« 9° Tous les frères doivent plutôt mourir *martyrs* que *confesseurs*, sous peine d'être *dégradés*, exclus de la confrérie, et, au besoin, poursuivis par elle.

« Fait à Tolède, en l'an de grâce 1420, et le troisième, après l'institution de notre *honorable* confrérie. »

Ces détails, rigoureusement historiques, ne diminuent point la scélératesse de maître Epila, chrétien-juif-maure, et grand inquisiteur; — mais ils donnent à réfléchir, et l'on se demande si, contre de telles attaques, la société, faible encore et entourée de tant d'autres ennemis, pouvait choisir ses armes.

Le frère d'Agar s'appelait Carillo, et appartenait à la noble catégorie des postulants de la Garduna.

C'était un garçon d'une singulière audace, et qui ne pouvait manquer de faire son chemin dans une aussi estimable institution.

Sanchez connaissait fort bien la Garduna; et malgré le mépris profond qu'il portait à ses membres, cependant, dans la position désespérée où il se trouvait, ce lui fut une joie extrême de savoir qu'il y avait à cette heure, dans la prison même de l'inquisition, un homme libre, sans doute, qui pensait à lui, et préparait peut-être déjà les moyens de le faire évader.

Une lueur d'espoir pénétra dans son cœur, et cette journée lui parut moins longue, bien qu'il fut obligé de la passer sur son grabat, en raison des douleurs cuisantes qu'il éprouvait.

Quand la nuit vint, il entendit une énorme clef tourner dans la serrure, et son cœur tressaillit.

Un homme entra.

Ce n'était point son guichetier.

Celui qui entrait avait vingt-cinq ans au plus; il jeta un regard rapide autour du cachot; puis, ayant fermé doucement la porte, il s'approcha du lit de Sanchez.

Celui-ci se leva sur son séant.

— Agar, demanda-t-il d'une voix émue, Agar, où est-elle?... Qu'ont-ils fait d'Agar?

Carillo, — c'était lui, — posa son doigt sur ses lèvres, et se pencha vers Sanchez.

— Agar est en prison encore, répondit-il d'un ton mystérieux; mais les tortures l'ont brisée, et je ne pense pas qu'elle en revienne.

— Les misérables! s'écria Sanchez.

— Chut! fit Carillo! les murs entendent tout ici; seigneur Sanchez, il faut être prudent, savoir se taire; vous en avez déjà trop dit, à ce que j'ai appris.

— Comment?

— Eh! sans doute, vous avez insulté l'inquisiteur, qui était déjà votre ennemi.

— Pourquoi cela?

— Parce que ma sœur est bien belle.

Sanchez bondit sur son grabat.

— Oh! le scélérat! je le tuerai! s'écria-t-il.

— Et vous ferez bien! répondit son interlocuteur; mais ce n'est point dans cette prison que vous pourrez jamais mettre un pareil projet à exécution, et le parti le plus sage est de tenter d'en sortir au plus tôt.

— Mais quel moyen?

— Je vous le dirai!

— Quand cela?

— Demain.

— Vous reviendrez donc?

— Pardieu! seulement, demain matin, quand votre geôlier ordinaire viendra vous réveiller, dites-lui que les dernières tortures vous ont ouvert les yeux, que vous avez réfléchi, que vous êtes décidé à faire des aveux.

— Mais quels aveux voulez-vous que je fasse?.. demanda Sanchez étonné.

— Je vous le dirai demain! répondit Carillo, qui sortit et referma la porte.

Toute la nuit se passa dans des douleurs indicibles : Agar souffrante! presque morte! Agar qu'il ne reverrait plus, de l'aveu même de son frère!

Il avait hâte de voir revenir le jour, d'appeler près de lui l'inquisiteur, de sortir de cet affreux repaire, et d'être rendu à la liberté.

Le jour vint.

Sanchez suivit ponctuellement le conseil que lui avait donné Carillo, et dès que son geôlier entra dans le cachot, il lui fit part de sa résolution. Le geôlier lui répondit par un signe de raillerie, et alla quérir l'inquisiteur. Mais, durant l'intervalle, Carillo trouva moyen d'arriver près de lui.

Carillo cumulait avec ses fonctions de *postulant* de la Garduna, celle de sbire de l'inquisition.

Ce qui était tout à fait normal.

De nos jours, ne voyons-nous pas la police dans les associations de voleurs et dans les réunions *secrètes* des partis politiques ?

Carillo était, de plus, fort lié avec le geôlier dont il courtisait la fille; il avait ses entrées dans tous les cachots, sans qu'on en prît le moindre ombrage.

Dès que Sanchez le vit, il lui fit signe de s'approcher.

— J'ai fait ce que vous m'aviez conseillé, lui dit-il, l'inquisiteur est prévenu, il va venir; mais que lui dirai-je?

— Vous direz à l'inquisiteur, répondit Carillo, qui avait son thème préparé à l'avance, qu'ayant réfléchi à votre position, vous ne voulez pas résister plus longtemps au pouvoir souverain de l'inquisition; que vous avez assisté a bon nombre de réunions secrètes des Juifs; vous direz les noms de ces Juifs, vous accuserez même Agar.

— Y songez vous? s'écria Sanchez, hors de lui.

— Cela est indispensable, repartit Carillo, ma sœur est condamnée maintenant; elle sera brûlée dans le prochain auto-da-fé...

— Est-ce possible?

— Il est donc inutile de chercher à la sauver, poursuivit froidement le jeune Juif, c'est à vous, à vous seul qu'il faut songer; j'ajouterai, s'il le faut, que telle est la prière que vous adresse ma sœur Agar elle-même.

Sanchez ne répondit pas, laissa tomba sa tête dans ses mains, et se prit à pleurer.

Carillo lui frappa doucement sur l'épaule.

— Seigneur Sanchez, lui dit-il, les instants sont précieux, et ce n'est pas ici le moment de nous laisser attendrir. J'ai vu vos amis, ils ont fait de nombreuses démarches auprès de la cour; il y a lieu d'espérer qu'ils réussiront, et que dans quelques jours, grâce à votre nouvelle attitude, vous serez rendu à la liberté. Mais écoutez-moi, seigneur Sanchez, et permettez-moi d'ajouter encore quelques paroles : si, une fois libre, vous oubliez Agar et la mort sanglante qui va la frapper, si vous ne consacrez pas chacun de vos jours à la venger, souvenez-vous, seigneur Sanchez, que j'appartiens, moi aussi, à une institution qui a bien sa puissance, et que je saurai vous frapper, dans quelque endroit que vous tentiez de vous cacher.

— Oh! je le jure! je jure de la venger, s'écria Sanchez.

— C'est bien, répondit Carillo, en s'éloignant.

Mais avant de disparaître, il revint sur ses pas, sur l'invitation de Sanchez.

— Agar va mourir, peut-être, m'as-tu dit, murmura-t-il d'une voix tremblante; si tu l'aimes comme moi, si tu veux ne pas l'obliger à demi, que je la voie encore une fois!...

Carillo fit signe à Sanchez que les sbires arrivaient, et s'enfuit en lui disant :

— Peut-être!

Sanchez fut porté une seconde fois devant Pierre Arbuès; mais cette nouvelle comparution coûtait bien plus à sa dignité que la première. C'était une comédie à jouer, il fallait mentir, accuser même Agar, et son cœur et son esprit se soulevaient à cette seule pensée. Cependant, il était urgent de sortir à tout prix de cette impasse terrible dans laquelle il se trouvait acculé; il commanda à sa faiblesse, et aborda Pierre Arbuès comme il convenait à un coupable repentant.

Pierre Arbuès l'accueillit avec un regard moitié railleur, moitié triomphant.

Arbuès avait reçu, la veille même, des instructions de Torquemada, l'inquisiteur général, et il se serait trouvé dans l'obligation de relâcher Sanchez, si ce dernier n'avait pas pris les devants.

Son orgueil se trouvait donc ménagé, et il pouvait avoir l'air de pardonner, au moment même où il avait craint de se voir contraint de s'humilier lui-même.

— Ramiro Sanchez, dit-il à ce dernier, l'inquisition est touchée de votre repentir, et elle n'usera pas envers vous des rigueurs que semblait exiger votre obstination coupable. Vous allez être libre, puisque vous consentez à faire les aveux qui vous sont demandés : dites-moi donc le nom de vos complices, et le but de vos fréquentes visites à la ***Juiverie.***

Sanchez avait préparé d'avance son récit, il le débita sans hésiter.

Il raconta que le désir seul de voir Agar l'avait conduit dans la Juiverie, qu'il y avait rencontré des hommes de la nation juive assassinant un enfant, et que saisi d'horreur, il avait voulu les punir d'un pareil crime.

— Et quels étaient ces hommes? demanda Pierre Arbuès.

— Samuel, le fripier, répondit Sanchez, Judas, Machar, la plupart de ceux qui habitent la maison d'Agar, Sarah, la femme de Lévy et leurs filles.

— Et Agar prenait-elle part à cet horrible sacrifice? dit l'inquisiteur.

Sanchez hésita un moment, son cœur se serra, ses poings se crispèrent.

— Agar était présente au sacrifice, répondit-il enfin, mais elle est jeune, elle a dû être entraînée à un acte pareil...

— Cela suffit! interrompit l'inquisiteur, la présence de cette fille perdue, dans un pareil sacrifice, autorise toutes les tortures qu'on lui a imposées; c'est bien. Sanchez, vous allez être libre; que cette épreuve légère vous inspire à l'avenir plus de prudence et de retenue, et songez qu'à la moindre infraction de votre part, l'inquisition se montrera plus sévère, et qu'elle ne sera pas toujours disposée, comme aujourd'hui, à user d'indulgence envers vous. Allez!

Les sbires étaient entrés, mais Sanchez ne paraissait pas décidé encore à se retirer. Il regardait Pierre Arbuès, et se taisait.

Depuis une seconde, une idée lui était venue.

La facilité avec laquelle on le rendait à la liberté, avait fait naître en lui le soupçon que quelque influence secrète avait agi pour lui, et il voulait profiter de sa position pour obtenir, tout de suite, ce qu'il avait demandé la veille à Carillo.

Enfin, il se décida à parler.

— Pierre Arbuès, dit-il à l'inquisiteur, en s'inclinant humblement devant lui, j'ai des amis puissants à la cour, et je leur dirai avec quelle faveur particulière vous m'avez traité; mais avant de quitter cette prison, avant de retourner à la liberté, j'ai une prière à vous adresser, et si vous l'exaucez, croyez bien que Sanchez n'oubliera pas le bonheur qu'il vous devra.

— Et quelle est cette prière? demanda Arbuès.

— Voir Agar, répondit Sanchez; cette jeune fille est sans doute destinée à mourir; avant de me séparer d'elle pour toujours, qu'il me soit permis de tenter un dernier effort, d'essayer, au nom de l'a-

mour, de la ramener à la foi, et de rendre ainsi à Dieu une âme que Satan a surprise.

Pierre Arbuès avait pâli.

Au bout de quelques secondes, il releva le front.

— Votre vœu est celui d'un bon chrétien; répondit-il lentement; qu'il soit donc fait comme vous le désirez, et que l'on vous conduise au cachot d'Agar!

Après avoir parlé ainsi, Pierre Arbuès donna ordre aux sbires de conduire Sanchez vers la jeune danseuse.

IV.

Sanchez était profondément ému : une joie souveraine s'était emparée de son cœur; un seul mot avait suffi pour lui faire oublier toutes les douleurs qu'il avait souffertes; il se sentait plus fort, plus vaillant; l'espoir avait relevé son courage, il était tout prêt à pardonner à ses bourreaux.

Son émotion grandissait à mesure qu'il approchait du cachot d'Agar, il avait hâte d'être près d'elle, et cependant, une inquiétude mortelle troublait sa raison.

Comment allait-il la retrouver; pourquoi ne pourrait-il pas l'emmener avec lui, loin de Sarragosse, loin de l'Espagne, dans un pays de liberté, où leur amour ne serait pas puni comme un crime?

Sanchez savait bien que le milieu dans lequel elle avait vécu, ne convenait ni à son sexe, ni à sa nature même.

Elle était si pure, si douce, si candide, il y avait dans son regard, sur son front, dans son cœur, tant de pudeur et de chasteté, qu'elle n'eût été déplacée nulle part, et que l'entourage où le hasard l'avait placée, n'avait pu ternir sa belle âme.

Sanchez avait toujours nourri l'espérance de faire d'Agar sa compagne devant les hommes et à la face de Dieu.

Sanchez avait rêvé tout un avenir de joies légitimes et saintes.

Maintenant, il pleurait son amour perdu, et sentait toutes ses forces l'abandonner, quand la pensée lui venait qu'il faudrait bientôt renoncer pour toujours à cette pauvre enfant, dont l'amour l'avait rendu si heureux.

La demande qu'il avait adressée à Pierre Arbués avait été dictée par un sentiment profond.

Sanchez croyait ardemment à une autre vie, il ne doutait pas qu'Agar ne fût condamnée d'avance, par le fait seul de sa religion; il ne voulait pas perdre tout espoir de la retrouver un jour dans un monde meilleur.

Il avait foi en l'amour qu'il lui avait inspiré : il pensait, qu'au moment de se séparer, elle écouterait ses prières, qu'elle renoncerait au culte honteux des Juifs, pour revenir à la foi chrétienne; qu'enfin, il emporterait, de cette entrevue, la certitude consolante que Dieu lui pardonnerait, bénirait leur amour, et les réunirait dans le ciel.

Sanchez était arrivé au cachot d'Agar, on venait d'en ouvrir la porte; dès que les sbires avaient disparu, il s'était précipité, en poussant un cri, vers la jeune fille qui, sans le reconnaître tout d'abord, comprit cependant qu'un grand bonheur lui arrivait.

— Sanchez! Sanchez! s'écria-t-elle, vous, vous ici! oh! mon Dieu, où sommes-nous donc? et que s'est-il passé?...

— Agar, répondit Sanchez, en lui prenant les mains, Agar!... C'est moi! moi, votre ami, votre amant...

Et après les premiers cris échappés à la surprise et à l'amour, Sanchez s'agenouilla près d'Agar, et la contempla.

Agar était bien changée! ses joues s'étaient creusées; son œil, enfoncé dans son orbite, brillait d'un feu sombre; sa main était sè-

che et osseuse : ses cheveux, dénoués et mêlés, se tordaient sur son épaule de squelette; c'était comme un spectre.

Sanchez recula d'horreur.

Et comme Agar devina la cause de ce mouvement, elle reprit avec un amer sourire :

— Oh ! ils ont été impitoyables, ils ont voulu que je vous accuse, ils prétendaient que vous aviez assassiné ce pauvre enfant, près duquel ils nous avaient trouvés; ils ont multiplié les tortures pour m'arracher l'aveu de votre crime, Sanchez; oh ! j'ai bien souffert, et je bénis Dieu qui m'a donné la force et le courage de me taire; car si j'avais succombé, vous eussiez été perdu !...

Sanchez ne répondit pas; mais les paroles d'Agar ouvrirent dans son cœur une source abondante de larmes, et il pleura amèrement.

Quelle sainte enfant qu'Agar!... et quel sublime amour que le sien !... Elle avait résisté, elle; elle avait lutté; elle n'avait montré ni faiblesse, ni lâcheté.

Et lui, Sanchez, un homme, — un gentilhomme !

Oh ! Sanchez avait honte.

Il la prit un moment dans ses bras, et, baisant avec transport ses cheveux qui tombaient en flots abondants sur son lit :

— Agar! Agar! dit-il, tu es une sainte fille, un ange béni de Dieu; ah! que ne puis-je partager ton sort, et mourir avec toi! Dieu nous réunirait là-haut... mais je suis libre, moi; cette mort, que je désirais, elle me fuit... les misérables qui te poursuivent brisent violemment les liens qui nous unissaient... oh ! qu'ils triomphent aujourd'hui, puisqu'ils le peuvent encore; demain, Agar, demain, tu seras vengée !...

Agar posa son doigt sur les lèvres de son amant.

— Et que m'importe, à moi, la mort de mes ennemis, dit elle; ton amour m'accompagnera dans la tombe; j'emporte du bonheur pour l'Éternité !... Que peuvent-ils contre ce sentiment qui nous a unis si

étroitement? rien, Sanchez; ils ne peuvent détruire le passé, et le passé est à nous!... Il ne faut pas écouter la colère de Carillo, vois tu... je sais ce qu'il t'a dit... Carillo te mènerait au crime, et le crime nous séparerait à jamais!...

Sanchez écoutait, et ne pouvait croire à tant d'angélique dévouement.

— Ecoute, Agar, lui dit-il, écoute la pensée qui m'est venue. J'ai des amis auprès du roi Ferdinand; ils sont puissants, et le roi les aime; dès que je serai sorti de cette prison, j'irai à Tolède, je demanderai ta grâce, ta liberté, et si je réussis dans cette entreprise, Agar, nous partirons, nous quitterons l'Espagne, nous irons dans un pays où nous pourrons nous aimer en liberté, où nous serons heureux!... C'est mon rêve, à moi, mon ange aimé; je n'aurai plus de bonheur, ni de repos, qu'il ne se soit réalisé, et que je ne t'aie rendu en joies, ce que mon amour t'a déjà coûté de douleurs et de souffrances.

Pendant que Sanchez parlait, l'œil d'Agar s'était subitement éclairé; la joie, l'espoir illuminèrent un moment ses traits, et elle crut peut-être à la possibilité de la réalisation d'un pareil rêve.

Mais quelques secondes suffirent pour la rappeler à la réalite, et elle secoua tristement la tête.

— Non, dit-elle, non, Sanchez, c'est impossible... je dois mourir, je mourrai... je ne suis déjà plus de ce monde... j'appartiens à Dieu!...

Sanchez n'aurait demandé d'autre bonheur que celui de passer ainsi ses jours près d'Agar; mais l'inquisiteur avait fixé le temps à lui accordé pour cette entrevue, et quand l'heure sonna, les sbires vinrent le reprendre.

Agar avait montré jusque-là beaucoup de force et de sang-froid; mais quand elle vit que Sanchez allait la quitter, quand elle comprit qu'elle ne le reverrait plus, que cette séparation serait éternelle

peut-être, le courage, qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna, son cœur se déchira, et elle tomba, sans mouvement, sur la poitrine de Sanchez.

— Je te sauverai ! je te sauverai ! dit ce dernier ; le roi apprendra ton innocence et leur cruauté ; Agar, tu seras rendue à la liberté, à mon amour !

— Non, non, répondit Agar en pleurant, non ! tout est fini, nous ne nous reverrons plus... Sanchez ! Sanchez ! que je voudrais mourir ainsi dans tes bras !...

Sanchez la serra douloureusement sur sa poitrine, baisa avec transport ses lèvres décolorées.

— Adieu ! lui dit-il d'une voix déchirante, et que le ciel bénisse mon voyage !

— Adieu ! répondit Agar éplorée, et puissions-nous être réunis un jour !...

Et, comme elle cherchait à retenir son amant dans une dernière et folle étreinte, les sbires l'arrachèrent violemment de ses bras, et entraînèrent Sanchez.

Cinq minutes après, ce dernier était rendu à la liberté, et, ainsi qu'il l'avait annoncé à Agar, un quart d'heure s'était à peine écoulé, depuis sa sortie de prison, qu'il partait pour Tolède, où résidait la cour de Ferdinand et d'Isabelle.

CHAPITRE IV.

Suite de l'inquisition. — Tolède. — La cour de Ferdinand et d'Isabelle. — État de prince que menait Torquemada. — Carrillo à Tolède. — La Cour des Miracles de Sarragosse. — La grande salle de la Garduna. — Conspiration des nouveaux chrétiens. — Vidal d'Uranzo, agent secret d'Arbuès. — Les matines de la cathédrale de Sarragosse. — Meurtre de Pierre Arbuès. — Monument élevé à un inquisiteur. — Colère du peuple de Sarragosse. — Punition des meurtriers. — Comme quoi le métier d'agent secret avait déjà ses désagréments en 1485.

I.

Tolède n'est guère connue aujourd'hui que par la trempe célèbre des lames qu'elle a fabriquées autrefois. Cependant, cette ville était, sans contredit, une des plus importantes de toute l'Espagne à l'époque où se passe notre histoire, et les Espagnols lui avaient alors donné le surnom de *Magnifique.*

Tolède n'offrait, en réalité, rien de bien agréable à l'œil : mais toutes les époques y ont laissé des traces imposantes, et c'est peut-être la ville qui possède le plus de souvenirs des Romains, des Goths et des Arabes.

Le catholicisme, venu plus tard, l'a remplie de couvents et hérissée de clochers.

Le bon roi Reccarède avait élevé, au sixième siècle, cette église étropolitaine, qui, rebâtie au treizième siècle par saint Ferdinand, restée une des plus belles églises du monde.

On y trouve encore aujourd'hui ce vieux débris de la puissance romanesque des anciens rois maures : l'Alcazar ! ce chef-d'œuvre des Covarrubias, Vergara, Vega, Villalpando.

Aujourd'hui, Tolède est une ville presque morte, qui compte à peine quinze mille habitants ; au quinzième siècle, elle en avait deux cent mille.

La cour, qui y résidait, contribuait d'ailleurs à lui donner cette importance, et au moment où Ramiro Sanchez y arriva, c'était une des capitales les plus mouvantes, les plus actives qui fussent dans toute la chrétienté.

Il en fut presque ébloui ; mais il ne venait pas pour admirer le luxe de la cour, et prendre sa part des plaisirs qu'elle offrait aux étrangers. Il n'avait pas un instant à perdre; chaque minute de retard pouvait coûter la vie à Agar, il n'était venu que pour la sauver; il alla tout droit aux amis qu'il avait près du roi, et leur fit part de l'objet de son voyage.

Malheureusement, ceux auxquels il s'adressa n'étaient pas, comme lui, amoureux d'Agar.

Ils le reçurent froidement, et comme un homme dangereux, par cela seul qu'il sortait des prisons de l'inquisition ; on l'engagea à se faire oublier, plutôt que de demander de nouvelles faveurs, et on l'invita, en somme, à se retirer, sans tarder, d'une ville où sa présence ne manquerait pas d'être remarquée par Torquemada, qui plaisantait rarement avec les personnes suspectes d'hérésie.

En somme, cette Agar était juive.

Sanchez regardait ses anciens amis avec de grands yeux ébahis ; il ne les reconnaissait plus.

S'il eût été plus expert dans les choses de ce monde, il les aurait encore remerciés de ne point lui tourner tout bonnement le dos.

Comme Sanchez sortait de la cour, il vit passer sur la place de Tolède un brillant cortége composé d'environ quarante familiers de l'inquisition et de deux cents hommes à pied.

Sanchez demanda si c'était la garde du roi Ferdinand, on lui répondit que c'était celle de l'inquisiteur Torquemada.

Ce dernier avait, depuis longtemps, soulevé une exécration universelle contre lui, et pendant tout son *règne*, il dut se tenir en garde contre les attentats dont il était incessamment menacé.

Le roi l'avait autorisé à se faire accompagner de la sorte, pour se mettre à l'abri de toute attaque imprévue.

On assure que Torquemada avait pris, en outre, de mystérieuses mesures contre les ennemis secrets qui tenteraient de pénétrer près de lui pour le tuer, et la *défense de licorne* qu'il portait toujours sur sa table ou sur ses vêtements, possédait, dit-on, la vertu de faire découvrir ou de neutraliser les poisons.

L'empereur Soulouque a bien un croupion de canard qui le préserve de tout sortilége !

Sanchez suivit machinalement le cortége jusqu'au palais de l'inquisiteur, et le regarda, pensif, défiler et disparaître.

Un moment, l'idée lui vint de pénétrer jusqu'à Torquemada, de demander à le voir, à lui parler, de se jeter à ses genoux, d'implorer sa pitié pour Agar, de lui dire son innocence, de la prouver, au besoin, en s'accusant lui-même.

Sans nul doute, il aurait mis ce projet a exécution, s'il ne s'était senti tout à coup touché à l'épaule.

Il se retourna brusquement, et aperçut, près de lui, Carillo, le frère d'Agar.

Carillo fit son geste habituel, c'est-à-dire qu'il posa discrètement son index sur ses lèvres, et fit signe à Sanchez de le suivre sans répondre, — ce que ce dernier se hâta de faire.

Ils marchèrent ainsi, l'un à côté de l'autre, sans se parler, pendant environ une demi-heure, au bout de laquelle ils arrivèrent aux portes de la ville.

Là, Carillo s'arrêta.

— Seigneur Sanchez, dit-il alors, je n'ai appris que quelques heures après votre départ que vous aviez quitté Sarragosse pour venir à Tolède, sans cela je vous aurais dissuadé d'entreprendre un pareil voyage qui devait être inutile.

— Qu'en savais-tu? objecta Sanchez.

— Agar ne devait pas survivre à tant d'émotions et de souffrances, seigneur Sanchez.

— Que veux-tu dire?... s'écria Sanchez.

— Agar est morte!

— Morte! répéta Sanchez avec un cri terrible.

— Une heure après votre départ, reprit tranquillement le postulant de la *Garduna*, la maladie fit des progrès effrayants; le médecin, appelé près d'elle, ne pouvait plus rien, elle était perdue; elle a passé une heure dans des souffrances qu'on ne peut imaginer; elle vous a appelé à différentes reprises; puis, après avoir lutté contre la mort qu'elle sentait venir, elle a succombé dans nos bras, en me recommandant d'aller vers vous, et de vous engager à la modération et à l'oubli de toute vengeance.

Sanchez était accablé; ce dernier coup lui avait enlevé ce qui lui restait d'énergie; il s'appuya sur le bras de Carillo, pour ne point tomber.

— Morte! morte! Agar morte! s'écria-t-il, comme se parlant à lui-même, et ses dernières paroles pardonnaient encore à ses bour-

reaux... Dieu n'a pas eu pitié de ses prières ni de mes larmes... Oh! malheur! malheur à ceux qui l'ont tuée!

Il serra en même temps la main de Carillo, et le regarda avec une fixité folle.

— Il faut toujours exécuter les ordres des mourants, reprit Carillo, c'est pour cela que je vous ai dit les paroles d'Agar. — Mais une fois ma commission faite, je garde nos idées... Vengeons-la, s'il vous plaît, seigneur Sanchez!

— Carillo, lui dit Sanchez d'une voix saccadée, écoute! Agar était le seul être qui me retînt à la vie; elle morte, je n'ai plus rien au monde, et je ne veux plus vivre; mais avant de quitter cette terre, un dernier devoir me reste à remplir, et je le remplirai.

— Bien! dit Carillo.

— La vengeance! s'écria Sanchez, il me faut la vengeance!

Carillo frappa dans ses mains et sauta de joie.

— A la bonne heure! seigneur Sanchez, s'écria-t-il, je vois qu'il y a un cœur vraiment espagnol dans votre poitrine, et puisque vous parlez ainsi, je suis votre homme, partout où vous irez, j'irai; ce que vous me direz de faire, je le ferai; et je puis vous assurer d'avance que pour une pareille entreprise la Garduna ne vous refusera pas ses services.

— Je n'aurai pas besoin d'elle! répliqua Sanchez, en réprimant un premier mouvement de répugnance, j'aurai mieux que cela, s'il plaît à Dieu.

— Ayez tout ce que vous voudrez, seigneur Sanchez, pourvu que vous arriviez au but.

— Nous y arriverons; mais, pour cela, ne perdons pas une minute, partons!

— Partons! répondit Carillo.

Ils montèrent aussitôt à cheval, et prirent le chemin de Sarragosse.

De Tolède à Sarragosse, la route est longue; mais les deux cava-

liers la parcoururent en moins de deux jours, et arrivèrent à Sarragosse, sans avoir pris le moindre repos.

Une ardeur surhumaine soutenait Sanchez, et quand il arriva au but de sa course, il ne songea même pas à la fatigue qu'il avait éprouvée.

Carillo le conduisit au quartier général de la Garduna, où il ne pouvait venir à la pensée de personne de l'aller découvrir.

Il importait, en effet, pour le succès de leur entreprise, que le bruit de son arrivée ne se répandît pas dans la ville, et que l'inquisiteur surtout ignorât sa présence à Sarragosse.

Sanchez comprit ces raisons, et fit prévenir seulement ses amis les plus intimes de le venir trouver la nuit même.

La garduna tenait son quartier général dans un des faubourgs les plus mal famés de Sarragosse.

C'était une maison immense, sorte d'hôtel où tous les voyageurs de bas étage allaient habituellement chercher un gîte pour la nuit.

Cette habitation était fort connue dans Sarragosse, et le quartier dans lequel elle se trouvait placée n'était guère hanté que par les bandits, les voleurs, les assassins et les prostituées. Les honnêtes gens se gardaient bien de s'aventurer, la nuit, dans ces affreux parages, et la police elle-même n'y mettait jamais les pieds.

Il est probable que si elle s'y fût présentée, on lui aurait fait un mauvais parti; elle le savait, et ne se mêlait point de ce qui se passait de ce côté.

L'endroit était donc merveilleusement choisi pour une entrevue que l'on voulait cacher à tous.

En attendant l'heure qu'il avait indiquée à ses amis, Sanchez se jeta sur un mauvais grabat et prit un peu de repos.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par des bruits d'un caractère étrange.

Il se leva avec vivacité et courut à la fenêtre.

Sanchez n'avait jamais assisté à un spectacle pareil à celui qui s'offrit alors à ses regards.

La cour, éclairée de réverbères ternes et sombres, était remplie d'une population couverte de guenilles et d'oripeaux. Il y avait de de tout un peu : des mendiants secouant gaîment leurs haillons; des moines apocryphes jetant leurs vêtements d'emprunt; des filles de joie, le sein nu, la robe courte, les épaules ruisselantes de faux diamants.

L'armée du vol, du meurtre et de la prostitution au grand complet.

C'était un murmure confus, à travers lequel s'élevaient, jusqu'à Sanchez, des lambeaux de phrases empruntées à une langue inconnue : l'argot, langue universelle, au moyen de laquelle les voleurs de tous les pays se comprennent.

C'était un monde fantastique, qui n'a rien d'analogue dans le nôtre; singulier fouillis où les figures les plus repoussantes trouvent naturellement leur emploi, où les vices les plus hideux ont leur utilité reconnue et chantée.

Sanchez avait dégoût de ce spectacle, et cependant, la curiosité le retenait malgré lui. Pendant une heure au moins, il resta ainsi, attiré par l'attrait invincible de cette nouveauté, et si Carillo ne fût venu le prévenir que ses amis l'attendaient, il aurait peut-être oublié son rendez-vous.

Il se hâta de suivre le frère d'Agar

Cependant, une inquiétude lui était restée dans l'esprit, et il se demandait dans quel affreux réduit on avait conduit ceux qui l'attendaient.

Mais Carillo lui répondit de manière à piquer davantage encore sa curiosité.

— Rassurez-vous, seigneur Sanchez, dit Carillo, vos amis seront traités comme il convient au rang qu'ils occupent et au nom qu'ils portent! La Garduna a des salles qui ne le cèdent pas, en richesse,

aux plus somptueux appartements de Ferdinand et de la reine Isabelle.

Sanchez ne put s'empêcher de sourire à ces paroles, et il entra presque aussitôt dans la salle que Carillo lui annonçait.

Il demeura stupéfait.

Cette salle était située à trente pieds environ sous terre, elle était vaste, spacieuse, somptueusement éclairée ; des sujets de mythologie païenne en décoraient les voûtes. Une dizaine d'orangers, plantés dans le sol, qu'on avait préparé à cet effet, au-dessous du parquet, semblaient sortir, chargés de fleurs et de fruits, des marbres dont ce parquet était formé.

A chaque coin de la salle, des fontaines, aux gracieux ornements, laissaient retomber en cascade leurs eaux limpides dans des bassins de porphyre. Des génies, aux ailes d'or, soutenaient les draperies d'argent suspendues aux colonnes, et des lampadaires, placés de distance en distance, donnaient à cette vaste salle un air véritablement grandiose et solennel.

Après avoir jeté un coup d'œil sur toutes les richesses répandues à profusion dans cette salle, Sanchez courut à ses amis qui l'attendaient, et il leur serra la main avec effusion. Ils étaient nombreux, et descendaient tous, comme lui, de familles d'origine juive.

A Sarragosse, en effet, comme dans toutes les Espagnes, l'influence et l'argent, surtout, étaient entre les mains des Juifs ou des *nouveaux chrétiens.* Luis Gonzalo, secrétaire du roi, pour les affaires du royaume ; Philippe de Clémente, protonotaire ; Alphonse de Caballeria, vice-chancelier, et Gabriel Sanchez, père de Ramiro, grand trésorier, descendaient tous d'Israélites autrefois condamnés par l'inquisition.

Ils étaient catholiques depuis deux siècles, et tenaient leur croyance à honneur.

Tous étaient accourus à l'appel fait par Sanchez, et malgré l'étran-

geté du lieu dans lequel ce dernier annonçait qu'il les attendrait, aucun ne manque au rendez-vous.

Il faut ajouter aux précédents, Pierre Cerdan, Guillen Ruiz de Moros, Martus Gotor, lieutenant du sous-préfet de Sarragosse, Galacien Luis de Sautagel, et Michel Coscon; Jean d'Abadia, noble d'Aragon, Jean d'Esperaindro, Vidal d'Uranso, Mathieu Ram, Antoine Gran, et Bernard Léofante, toute la jeunesse de Sarragosse, tous décidés à faire payer à Arbuès les atrocités qu'il avait commises.

Sanchez n'espérait pas tant d'ardeur de leur part; il fut ravi de les voir si nombreux, et de les trouver si bien disposés!

C'est que Sanchez ignorait que déjà bon nombre de démarches avaient été faites par ces mêmes hommes, pour obtenir qu'on ne laissât pas s'établir le tribunal de l'Inquisition à Sarragosse, et ces démarches avaient toutes été infructueuses.

La plupart des hommes dont les noms précèdent, avaient profité, quelques mois auparavant, de leur position politique pour engager les autorités de Sarragosse à réclamer auprès du pape et du roi contre l'introduction des nouvelles lois promulguées par l'inquisition, et ils avaient dépêché des commissaires pour Rome et pour la cour.

Ils venaient d'apprendre, le jour même, que les négociations suivies, tant à Rome qu'à Tolède, n'avaient produit aucun résultat favorable, et que leur requête avait été rejetée.

Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer leurs esprits, et ils accoururent vers Sanchez, comme vers un centre commun où ils pourraient se réunir et s'entendre.

Dès que le silence se fut établi, Sanchez prit le premier la parole, remercia ses amis de l'empressement qu'ils avaient mis à se rendre à son appel, leur fit connaître le but de cette réunion, et leur demanda s'ils voulaient l'aider dans cette entreprise.

— Que chacun réfléchisse bien, dit Sanchez, d'un ton d'autorité

qui ne messayent point à sa jeunesse ; que tous songent à la gravité de la proposition qui est faite, avant de s'engager. C'est ici une entreprise dont le meurtre est le but, dont la mort, peut-être, sera le châtiment : que ceux qui ne se sentent pas le courage de me suivre le déclarent franchement ; et dussé-je rester seul, je n'en continuerai pas moins mon œuvre terrible.

Et comme tous juraient d'exécuter ce qui serait décidé, Sanchez poursuivit :

— Pour moi, dit-il, c'est une vengeance implacable ; à quelque prix que ce soit, je l'obtiendrai. Heureux si ma mort peut être utile à mon pays, et délivrer l'Aragon de la présence des inquisiteurs, ou intimider, du moins, ceux qui succéderont au misérable dont nous subissons les fureurs.

— La mort ! plutôt la mort que l'inquisition ! s'écrièrent, d'une commune voix, les seigneurs réunis.

— Le ciel vous entende, et bénisse vos transports ! répondit Sanchez ; j'écoute vos acclamations avec joie, et je demande pour moi l'honneur des plus grands dangers à courir. C'est moi qui frapperai le premier !

— Non, moi ! moi ! crièrent tous les conjurés à la fois.

— C'est à moi que revient cette mission, fit observer Sanchez ; c'est moi qui vous ai réunis, c'est moi qui ai le motif le plus légitime de vengeance !

Jean de la Abadia s'était levé ; il imposa silence à l'assemblée, et se tournant vers Sanchez :

— Ce jeune homme a raison, dit-il ; c'est lui qui doit frapper le coupable, puisque c'est lui qui a le plus souffert ! Mais il ne faut pas que pour la vaine satisfaction d'une vengeance personnelle, l'entreprise commune soit exposée à manquer : Sanchez est jeune ; il a besoin de nos conseils et de notre aide. D'ailleurs, le coup doit être porté avec soin, si nous voulons réussir.

L'observation de Jean de la Abadia fut reçue avec faveur, et voici le dernier parti auquel s'arrêtèrent les conjurés.

Jean de la Abadia fut chargé de diriger l'entreprise, tandis que Jean d'Esperaindro, Vidal d'Uranso, Mathieu Ram, Antoine Gran et Bernard Léofante reçurent la mission d'aider Sanchez, et, au besoin, de le suppléer.

Une fois ces dispositions prises, l'assemblée se sépara, en prenant jour pour une prochaine réunion.

II.

Vidal d'Uranso était un homme qui pouvait avoir une quarantaine d'années environ. Il n'avait jamais été marié, et vivait à Sarragosse, fort retiré, sans que personne eût jamais pu dire précisément ce qu'il faisait. On le rencontrait rarement ; on ne le voyait, pour ainsi dire, qu'à certains jours ; et beaucoup assuraient qu'il entretenait, avec les esprits de l'autre monde, un commerce qui n'était guère orthodoxe.

En général, on ne l'aimait pas.

On se rappelait seulement que, depuis l'établissement de l'inquisition, il s'était montré très-zélé pour le service du saint-office, et quand on lui avait adressé des remontrances à ce sujet, il avait répondu qu'il méprisait souverainement cette institution, et qu'il saluerait avec joie le jour où l'Aragon s'en verrait délivré.

Dès les premières ouvertures qui lui avaient été faites, il avait même promis de se joindre aux conjurés, et il s'était montré un des plus ardents à préparer la mort de Pierre Arbuès ou maître Epila.

Vidal d'Uranzo était petit, vif, d'un visage anguleux, où brillait incessamment l'éclair de deux yeux noirs, extraordinairement mobiles ; il avait la démarche saccadée et la parole brève. Du reste, il

était généralement très réservé, et nul n'avait pu encore découvrir le fond de sa pensée.

Le lendemain de la séance qui avait eu lieu à l'établissement de la Garduna, Pierre Arbuès était seul dans sa chambre, dans le couvent des Dominicains.

Il avait reçu, récemment, de nouveaux ordres de Torquemada, et il s'apprêtait à traquer, plus étroitement encore qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, les Juifs de Sarrogosse.

Sa pensée, éveillée, cherchait les moyens de satisfaire l'insatiable exigence de son chef de Tolède, et ne trouvait autour de lui que des malheureux que les tortures avaient déjà atteints.

En ce moment, quelques coups frappés à la porte de sa chambre le tirèrent de sa préoccupation ; il releva vivement la tête, et vit entrer Vidal d'Uranzo.

Son visage s'éclaira, et un éclair de satisfaction brilla un moment dans son regard.

Vidal d'Uranzo s'arrêta à distance, et salua humblement.

— Fort bien ! fort bien, maître Vidal, dit Pierre Arbuès, je suis content de vous voir, approchez, approchez, plus près, plus près encore.

— Monseigneur me rend confus par tant de bontés, dit Vidal, en s'inclinant de nouveau.

—Ah ! il y avait longtemps que je désirais vous voir, cher maître, et j'avoue que le temps me semble long quand je ne vous vois pas.

— Monseigneur est trop bon ! fit Vidal.

— C'est vous qui m'êtes très-utile, maître Vidal, interrompit l'inquisiteur, et depuis bientôt huit jours, j'espère que vous avez dû recueillir bien des renseignements, et que vous allez me fournir l'occasion de prouver à Thomas Torquemada, notre maître redoutable, que nous prenons activement les intérêts de l'inquisition.

Vidal d'Uranzo ne répondit pas, et parut se recueillir. Puis il regarda l'inquisiteur, en souriant finement.

— Il y a, en effet, bien du nouveau, monseigneur, répondit-il enfin, l'audace de vos ennemis augmente tous le jours, et l'indulgence dont vous avez usé à l'égard du jeune Ramiro Sanchez, porte déjà ses fruits malheureux.

— Comment cela?

— Ah ! monseigneur a eu bien tort de relâcher ce jeune seigneur, et à sa place...

— Mais qu'aurais-tu fait? l'ordre était formel, et il émanait de Torquemada lui-même.

— N'en déplaise à monseigneur, répliqua Vidal, avec un atroce sourire, l'inquisition ne peut rendre à la liberté que ceux qui ne sont pas morts.

Pierre Arbuès regarda son interlocuteur d'un œil sévère, puis il reprit sèchement :

— Mais enfin, qu'y-a-il, et quelle est cette menace dont tu sembles vouloir m'effrayer?

— Vos ennemis sont nombreux dans Sarragosse, monseigneur, et ils ont juré votre mort!

— Ma mort!

— Oui, monseigneur.

— Et comment sais-tu cela?

— D'une manière fort simple.

— Mais encore.

— Parce que je suis un de ceux qui ont juré de vous assassiner.

— Toi?

— Moi-même, monseigneur.

— Voyons ! voyons, maître Vidal, dit Pierre Arbuès, tout ceci me semble une énigme, dont je cherche en vain le mot... explique-toi, et sans perdre de temps.

Ce n'est pas en 1851, lorsque l'histoire contemporaine nous a si énergiquement démontré que dans toute société secrète, composée de trois hommes, il y a constamment deux agents de police, pour le moins, — ce n'est pas en 1851, deux ans après 1848, que l'on peut s'étonner de voir un familier de l'inquisition parmi les conspirateurs qui avaient juré la perte de l'inquisition.

Vidal raconta alors, à l'inquisiteur, ce qui s'était passé la veille à l'association de la Garduna. Il dit les fureurs de Sanchez, sa haine, son ardeur de vengeance, il répéta ses paroles, et finit en nommant tous ses complices.

Pendant qu'il parlait, Pierre Arbuès avait successivement pâli et rougi, et passé de la colère la plus aveugle, à la terreur la plus profonde.

— Je connais ces hommes, dit-il enfin à Vidal d'Uranzo, ils sont capables de mettre leur projet à exécution, ils me tueront comme ils l'ont juré!

— C'est évident, répondit maître Vidal.

— Tu en parles bien à ton aise!

— Monseigneur, il n'y a qu'un moyen d'éviter cette triste extrémité.

— Lequel?

— C'est de les faire tous arrêter.

— Mauvais moyen! mauvais moyen, cher maître, répondit Pierre Arbuès; ces hommes sont aimés du peuple, et si demain je les faisais arrêter sans motif apparent, je serais perdu sans retour, et j'ameuterais contre moi, et contre l'inquisition, toutes les colères qui couvent.

— Que faire donc, alors? objecta Vidal.

— Continuer à jouer ton rôle, comme tu l'as fait jusqu'à présent, répliqua Pierre Arbuès, te montrer aussi ardent que par le passé, pour éloigner tout soupçon, et le jour où ils auront décidé de frapper, tu m'en avertiras... nous aviserons à les en empêcher.

— Mais s'ils allaient me repousser de leurs réunions, s'ils vous frappaient en plein jour, à un moment où nul ne s'y attendrait, pas même vous !

— Va, ne crains rien, fit Arbuès, je sais déjà comment je ferai face à un semblable danger.

A partir de ce moment, en effet, Pierre Arbuès, à l'exemple de Thomas Torquemada, l'inquisiteur général, se fit accompagner dans Sarragosse par une garde permanente, composée d'environ quarante familiers du Saint-Office.

En outre, pour éviter toute surprise, il porta sous ses vêtements une cotte de mailles, et sur sa tête, une espèce de calotte de fer, que cachait un bonnet rond.

Cependant, à partir de ce moment, aussi, il ne revit plus Vidal d'Uranzo.

Voici pour quel motif :

Quelques heures après la visite à Pierre Arbuès, Vidal d'Uranzo avait voulu suivre ses conseils, et il s'était, en conséquence, rendu au lieu fixé pour la nouvelle réunion des conjurés.

Comme la première fois, tous étaient présents, à l'exception, toutefois, de l'auteur principal de ce drame, Sanchez.

On attendit quelques minutes, et comme il n'arrivait pas, Jean de la Abadia ouvrit la séance.

Il annonça que le moment lui semblait propice pour tenter un coup de main, que les esprits étaient bien disposés, que les autorité les seconderaient, qu'enfin, tout promettait un éclatant succès.

Les conjurés accueillirent cette nouvelle avec enthousiasme, et Vidal d'Uranzo ne fut pas le dernier à en manifester sa satisfaction.

En ce moment, Sanchez parut.

Il était pâle et fort agité.

Chacun l'entoura avec inquiétude, et lui demanda pourquoi il paraissait aussi abattu !

— Qu'y a-t-il donc? demanda vivement Jean de la Abadia.

— Il y a que nous sommes trahis! répondit Sanchez.

— Déjà! fit Jean d'Esperaindro.

Et le cercle, qui entourait Sanchez, se resserra.

— Nous sommes trahis, répéta ce dernier, et trahis par un des nôtres.

— Qui vous l'a dit?

— Un homme qui jusqu'aujourd'hui m'a dit la vérité, et qui remplit les fonctions de sbire de l'inquisition.

— Son nom?

— C'est le frère d'Agar.

— Mais comment a-t-il pu savoir?... murmura Vidal.

Sanchez lui lança un regard qui le fit pâlir.

— Carillo était de garde à la porte même de l'appartement de l'inquisition, répondit-il, quand le traître y est entré, et il n'a perdu aucune des paroles qui ont été prononcées.

— Et quel est ce traître?... demandèrent vingt voix en même temps.

— Ce traître, répondit Sanchez, en posant une main vigoureuse sur le bras de celui qu'il nommait, c'est Vidal d'Uranzo.

A l'instant, vingt épées sortirent du fourreau, et étincelèrent à la clarté des lumières.

Vidal était plus mort que vif, et tenait les yeux baissés vers la terre.

— Parle! parle! lui criait-on de toutes parts, est-ce vrai?

— C'est faux! répondit Vidal en balbutiant.

— Tu n'as point été chez l'inquisiteur?

— Je n'y suis point allé...

— Tu ne nous as pas trahis?

— Jamais!...

— Eh bien, soit, reprit Sanchez, que tu sois un traître, ou que tu

n'aies point démérité de notre confiance, il est de notre intérêt de nous assurer de toi, et de te mettre dans l'impuissance de nous nuire.

Et se tournant vers ses compagnons :

— Messeigneurs, ajouta-t-il, je vous propose de retenir ici cet homme, jusqu'au jour où nous nous serons délivrés de notre ennemi !

La proposition de Sanchez était trop sage pour n'être point acceptée. Vidal d'Uranzo fut donc mis au secret, et maître Epila dut se passer, pendant quelque temps, de ses délations.

Cependant, l'occasion attendue avec tant d'impatience ne se présentait pas très-vite; les précautions prises par Pierre Arbuès empêchaient les conjurés de tenter un coup en plein jour, comme Sanchez l'avait d'abord médité.

Il fallait attendre.

On était alors au 14 septembre de l'année 1485, et les conjurés n'avaient encore rien décidé.

Le soir, Sanchez réunit une dernière fois ses amis, et ordonna, pour cette occasion, de délivrer Vidal d'Uranzo, afin qu'il pût prendre part à la délibération..

Quand Vidal eut été introduit, Sanchez prit la parole, et dit qu'enfin il croyait l'heure venue de mettre leur projet à exécution; qu'il avait reçu, dans la journée même, des renseignements très-positifs sur les habitudes de Pierre Arbuès, et qu'il se faisait fort, lui seul, de le tuer le lendemain soir. D'ailleurs, ajouta Sanchez, nous avons assez attendu, et nous devons enfin tenter d'en finir.

Tous les conjurés avaient éprouvé, plus ou moins, le même sentiment d'impatience qui animait Sanchez; ce fut à qui obtiendrait l'honneur de l'accompagner.

Il fut convenu que le lendemain Jean d'Esperaindro et Jean de la Abadia suivraient seuls Sanchez, et que l'on tuerait Pierre Arbuès,

qui, selon l'assurance qu'en donnait Sanchez, devait se trouver à l'église vers onze heures du soir, sans garde, presque seul !...

Il fut convenu, en outre, que Vidal d'Uranzo serait gardé à vue par les autres conjurés, dans l'église même, pendant que le crime s'accomplirait!...

Le lendemain, 25 septembre 1485, un peu avant onze heures du soir, les trois conjurés entrèrent dans l'église, et allèrent s'agenouiller dévotement aux marches de l'autel.

Jean d'Esperaindro et Jean d'Abadia étaient devant; Sanchez se tint debout derrière eux, pour épier l'instant où Pierre Arbuès entrerait.

Les chanoines étaient dans le chœur, et récitaient les matines. L'église était presque vide et peu éclairée.

Tout à coup, Sanchez s'approcha de ses deux compagnons, leur frappa sur l'épaule et leur fit signe de le suivre.

Pierre Arbuès venait d'arriver, et, selon son habitude, il s'était agenouillé derrière un des piliers de l'église, avait fait le signe de la croix et priait.

Sanchez marchait devant et sur les pointes du pied, pour faire le moins de bruit possible. Il avait silencieusement tiré son épée du fourreau, et d'Abadia et d'Esperaindro l'avaient imité.

Pierre Arbuès n'entendait rien; profondément absorbé dans sa prière, il avait la tête baissée vers les dalles, et les yeux cachés dans ses mains.

Sanchez s'approcha à le toucher, et lui porta un violent coup sur le bras gauche.

— A toi, Pierre Arbuès, dit-il, de la part de Ramiro Sanchez, époux, devant Dieu, d'Agar assassinée.

Pierre Arbuès, surpris par la peur, voulut un moment se retourner pour fuir.

Il n'était pas assez grièvement blessé pour ne point se sauver;

mais Jean d'Abadia, qui venait le second, lui asséna un nouveau coup qui lui fit, sur le derrière de la tête, une blessure large et profonde.

Pierre Arbuès poussa un cri terrible qui retentit dans toute l'église, et tomba comme une masse sur les dalles.

Les conjurés n'en demandèrent pas davantage, et se hâtèrent de fuir.

Cependant Pierre Arbuès n'était pas mort ; on accourut à son secours, et on le porta, baigné dans son sang, jusqu'au palais de l'inquisition. Mais la blessure était mortelle, et deux jours après, il avait cessé d'exister.

Toutefois, le triomphe des conjurés fut de courte durée.

Ils avaient, en effet, en commettant ce crime, compté sur les sympathies populaires ; mais, sous ce rapport, ils s'étaient amèrement trompés.

La veille de la mort d'Arbuès, on entendit de sourds murmures dans toutes les rues de Sarragosse ; la populace, ameutée à tous les carrefours, racontait, avec toutes sortes d'exclamations de haine contre les meurtriers, l'assassinat dont l'inquisiteur avait été victime ; assassinat commis dans une église, en face du saint tabernacle ! l'exaltation s'empara bientôt des esprits ; on se porta en masse à la demeure des coupables, dont tout le monde connaissait les noms, et s'ils n'avaient pris la fuite à temps, ils auraient été infailliblement massacrés.

Mais, une fois qu'une émeute commence, sous quelque prétexte que ce soit, sait-on comment elle finira ? A défaut des meurtriers, le peuple voulut s'en prendre aux *nouveaux chrétiens* en général, et l'émeute devint, en peu d'instants, si violente, que le jeune archevêque, Alphonse d'Aragon, fut obligé de monter à cheval pour contenir la multitude, en lui promettant que les coupables seraient punis du dernier supplice qu'ils avaient mérité !

Toutefois, l'inquisition, avant même de rien entreprendre contre les assassins, voulut honorer, d'une manière toute exceptionnelle, la mémoire de Pierre Arbuès; quoique ce juif-maure-chrétien ait été accusé, par un contemporain, d'avoir poussé jusqu'à la démence les cruautés, pour exciter justement la haine du peuple contre l'inquisition elle-même.

On lui éleva un tombeau magnifique, et, plus tard, on fit dresser, à la place même où il était tombé, une grande pierre, sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

« Passant, arrête! tu adores dans le lieu où est tombé mortelle- « ment, atteint de deux blessures, le bienheureux Pierre Arbuès, à « qui Epila donna le jour, et cette église, un canonicat. Le Saint- « Siége le choisit pour premier père inquisiteur de la foi; le zèle « qu'il montra pour elle le rendit odieux aux Juifs; ils l'égorgèrent, « et il mourut ici martyr, en l'année 1485.

« Les sérénissimes Ferdinand et Isabelle lui ont érigé un mausolée « de marbre sur lequel sa gloire a éclaté par des miracles. Le sou- « verain pontife, Alexandre VII, l'a beatifié et mis au nombre des « martyrs. Son tombeau ayant été ouvert, on a construit avec ses « matériaux une chapelle et un autel, par ordre du chapitre, en « soixante et quinze jours; et les cendres saintes du bienheureux « martyr ont été apportées, avec une grande vénération et solen- « nité, au-dessous de l'autel de cette chapelle. »

Il est bien difficile de dire au juste, après tant d'années écoulées, si Arbuès fut un fanatique exalté, martyr de ses convictions, ou un faux chrétien, comme ses ennemis l'en accusaient.

Les meurtriers furent traités avec toute la rigueur des lois. Jean d'Esperaindro, Mathieu Ram, Sanchez et les autres principaux auteurs du meurtre, qui n'avaient pas eu le temps de fuir, furent ignominieusement traînés par les rues de Sarragosse; puis on leur coupa les mains et on les pendit.

Leurs cadavres furent écartelés, et leurs membres exposés sur les chemins publics.

Jean de la Abadia se tua dans sa prison la veille du supplice; mais il n'en fut pas moins traité comme les autres condamnés.

Quant à Vidal d'Uranzo, il eut beau protester de son innocence, comme il n'énonçait aucune preuve à l'appui, pour toute grâce, on attendit qu'il eût expiré pour lui couper les mains.

Malgré la sévérité avec laquelle furent punis les assassins de Pierre Arbuès, leur action trouva des imitateurs, et la révolte contre l'inquisition gagna bientôt de proche en proche, et se répandit dans toutes les provinces.

A Ternel, à Valence, à Lerida, à Barcelone, à Majorque, on prit les armes, et Torquemada ne put guère contenir ces soulèvements partiels qu'à force de violence.

C'est à cette époque qu'il fit paraître plusieurs articles additionnels aux premières constitutions dont nous avons parlé plus haut, et qui déterminent, d'une façon peut-être plus précise, les limites dans lesquelles l'inquisition devait opérer.

Il était dit dans ces articles :

« Qu'il y aurait, dans chaque tribunal subalterne, deux inquisiteurs jurisconsultes, un fiscal, un alguazil, des greffiers ou rédacteurs, et d'autres employés, suivant le besoin. *Qu'aucun domestique, qu'aucune créature des inquisiteurs ne pourrait être admis à remplir des fonctions auprès du tribunal.* »

Cette disposition était toute en faveur des prévenus:

Que l'inquisition entretiendrait à Rome un jurisconsulte habile, avec le titre d'agent, pour toutes les affaires qui seraient de son ressort, et que cette dépense serait supportée par les biens confisqués aux condamnés.

Cette disposition prouve jusqu'à l'évidence ce que nous disions dans notre avant-propos, c'est-à-dire que les papes ont été souvent

hostiles à l'institution de l'inquisition, ou tout au moins à l'exagération de son zèle.

Les nombreuses plaintes qui s'élevaient de toutes parts avaient éveillé la sollicitude des souverains pontifes, et Torquemada, notamment, se vit obligé d'envoyer, à trois reprises, à Rome, son collègue Alphonse Badaja, avec la mission de le défendre contre les accusations de ses ennemis.

Alexandre VI voulut même, dit-on, le dépouiller de la puissance dont il l'avait investi ; mais, retenu par des considérations politiques, il se contenta de lui adjoindre quelques archevêques et évêques de Sicile ou d'Espagne.

CHAPITRE V.

Suite de l'inquisition. — Son origine en Portugal. — Saavedra et son valet Franco Caldéraon. — Utilité de la calligraphie. — Escapades de Saavedra et de Franco. — Entrée à Covilhas. — Le faux bref du pape. — Le faux cardinal. — Le faux inquisiteur. — Saavedra et le père de la foi. — Grandeur de Saavedra ; béatitude de Franco Caldéraon. — La comtesse de Vasconcellos y Souza. — Juana la Cordouane. — Antonio da Costa, l'alguazil. — Comment une comtesse n'est pas à l'abri de l'amour d'une mouche. — Da Costa et Juana dans la prison. — Saavedra en tournée. — Honneurs rendus à son éminence le cardinal inquisiteur. — Le festin de Nieva. — Prodigieux sang-froid de l'imposteur. — Un gouverneur qui réfléchit. — Décadence de Saavedra. — Ses prisons. — Ses mémoires

I.

Par une belle soirée d'été, à quelque distance de Covilhas, ville du royaume de Portugal, située près de la montagne Estrella, dans la province de Beira, deux hommes, le maître et le valet, étaient nonchalamment allongés sur l'herbe.

De ces deux hommes, l'un s'appelait dom Miguel Guttierez Saavedra, c'était le maître, et l'autre Franco Caldéraon, c'était le valet.

Mais à part la distinction naturelle du premier, ses manières élégantes, son costume particulièrement riche, il régnait une telle inti-

mité de langage entre les deux personnages, qu'au prime abord, si l'on n'eût écouté que leur conversation, on n'eût pu distinguer le valet du maître.

Guttierez Saavedra et Franco Caldéraon étaient deux amis, et ni la bonne ni la mauvaise fortune n'avait pu les séparer.

Saavedra avait trente ans à cette époque, c'est-à-dire le 20 août de l'année 1539.

C'était un grand garçon, admirablement taillé, mais chez lequel la force n'excluait pas l'élégance, et qui eût passé pour un parfait gentilhomme dans les meilleurs salons de Madrid ou de Lisbonne.

Il portait son riche costume avec aisance; sa main le disputait en blancheur aux dentelles de Flandre qui tombaient de ses manches, et nul n'avait meilleur air à porter une épée.

Du reste, Franco Caldéraon ne le cédait en rien à dom Miguel Guttierez Saavedra; et si le second était le roi des gentilshommes de l'Espagne, le premier tenait certainement la tête parmi les valets de ces mêmes gentilshommes.

C'étaient deux hommes heureusement assortis, et que la nature semblait avoir faits exprès l'un pour l'autre.

La Péninsule est sans doute un pays béni du ciel.

Il faisait une journée magnifique.

Autour d'eux, le paysage était riant et parfumé; de tous côtés, une végétation luxuriante, une richesse prodigue; des lauriers-roses, des orangers, des grenadiers en fleurs; à leurs pieds, un ruisseau qui murmurait doucement sur son lit caillouteux : c'était un horizon de fruits, de fleurs, de verdure enchantée, et le vent tiède n'apportait que de délicieuses senteurs.

Saavedra et Franco paraissaient jouir profondément du spectacle de la nature, et depuis une demi-heure, ils n'avaient pas échangé une parole.

Franco Caldéraon fut le premier à rompre le silence.

Il se leva sur son séant, et regarda tout à coup son maître, d'un air moitié railleur, moitié curieux.

— Voilà une heure bientôt, dit-il, que nous sommes allongés au soleil, ainsi que des lézards, Monseigneur; m'est avis que ce n'est pas là une position qui convienne à des gens bien nés, et que nous devrions songer à en trouver une autre.

— Par saint Jacques de Compostelle! j'y songeais, répondit le seigneur Miguel Saavedra; la vie que nous menons depuis quelques jours me semble un problème, et j'ai hâte d'arriver à une solution; mais, mon pauvre Franco, l'homme n'a à son service qu'un certain nombre fort restreint de ruses et de stratagèmes; ce nombre une fois épuisé, que veux-tu faire?

— Vous calomniez l'espèce humaine et votre imagination, Monseigneur; je vous ai connu plus confiant dans l'avenir, dit Franco.

— Ah! tu as raison Caldéraon, tu as raison, reprit Saavedra, il fut un temps où les ducats affluaient dans notre caisse, où nous étions riches, heureux, aimés.

— C'était le temps où vous étiez commandeur de l'ordre militaire de Saint-Jacques, ajouta complaisamment Franco, et les effets royaux nous valaient trois cent soixante mille ducats. Le bon temps, Saavedra! le bon temps, dom Miguel Guttierez! le bon temps, Monseigneur! le bon temps, mon pauvre camarade!

— Et quelle existence! poursuivit ce dernier, en se laissant aller sur la pente facile des souvenirs heureux, et sans se formaliser de la familiarité de son valet; nous avions des amis, des maîtresses, des chevaux, des laquais; on nous fêtait, on nous caressait, on nous adorait; nous jetions l'or à pleines mains sur notre route, et l'or nous revenait sans que notre désir l'appelât. Franco, il faut que ce temps mort ressuscite!

— Je ne demande pas mieux, Monseigneur!

— Il faut que nous rentrions dans le monde par cette porte dorée,

que nos folies ont close; il faut que nous fassions revenir à nous, ne fût-ce que pour les châtier, tous ces amis qui nous ont abandonnés, toutes ces maîtresses qui nous ont trahis.

— Tudieu! toutes, Monseigneur!

— Toutes!

— C'est beaucoup!.. mais que Monseigneur parle, j'obéirai.

— Parler! parler! fit Saavedra, comme si cela suffirait!...

— Alors, que Monseigneur écrive, fit Caldéraon, avec un accent étrange.

Saavedra ne répondit pas, mais il frissonna malgré lui, au dernier mot prononcé par son valet.

Ce dernier mot avait, en effet, une terrible portée.

Miguel Guttierez Saavedra était né à Cordoue. Son père était capitaine dans un régiment d'infanterie, et membre perpétuel de la municipalité de cette ville, en vertu d'un droit acquis par sa famille : sa mère, Anne de Guadagne, sortait d'une maison noble, comme celle de son mari.

Le jeune Saavedra avait été élevé près de ses parents; mais, dès l'âge le plus tendre, il montra des qualités dont, dans le principe, on ne comprit pas tout le danger.

Saavedra excellait dans l'art graphique. Cela enchantait ses parents. Mais dès qu'il eut atteint l'âge de raison, il ne tarda pas à tirer de ce talent un parti tout à fait inattendu.

Doué d'un génie particulier et d'un degré d'instruction remarquable, Miguel Guttierez Saavedra s'exerça pendant quelque temps à forger des bulles apostoliques, des ordonnances royales, des provisions des conseils et des tribunaux, des lettres de change, et les signatures d'un grand nombre de jurisconsultes éminents. Il les imitait avec tant d'adresse et de perfection, qu'il parvint à s'en servir, sans que personne doutât de leur authenticité, et à se faire passer même pour chevalier-commandeur de l'ordre de Saint-Jacques,

dont il toucha les revenus, qui étaient de trois mille ducats pendant l'espace d'un an et demi.

C'est ainsi qu'il avait acquis, avec des effets royaux également contrefaits, la valeur de trois cent soixante mille ducats.

Une somme folle. eu égard au temps!

Avec de pareilles ressources, il avait mené grand état, et s'était mis à parcourir l'Espagne avec un nombreux domestique; mais le soupçon de ses prouesses commençait à transpirer.

Il ne pouvait pas toujours vivre sur le trésor royal, qu'il aurait fini, d'ailleurs, par épuiser, tant il allait de bon cœur! Il était, en outre, autorisé à croire que les alguazils avaient son signalement.

Dom Miguel Guttierez de Saavedra s'était donc décidé à quitter l'Espagne et à passer en Portugal, où, du moins, la police n'avait contre lui aucune prévention défavorable.

De tous ses anciens serviteurs, il n'avait emmené avec lui que l'honnête Franco Caldéraon, gaillard à toutes mains, qui jouait du stylet aussi bien qu'il raclait de la guitare.

Un de ces valets que Lope de Vega inventa un beau soir, et qui sont restés vivants et nombreux en Espagne.

A ce propos, si vous aviez la possibilité de créer quelqu'un, ô lecteur, comme Pygmalion, le statuaire, est-ce que vous iriez créer Galathée?

En conscience, — le besoin de Galathée se fait-il sentir?

Lope de Vega semble avoir été moins nigaud que le sculpteur antique. Avec un seul Frontin, on se procure par an trois cent soixante-cinq Galathées.

Encore n'ont-elles pas cet arrière-goût de marbre que devait garder la vraie Galathée.

La frontière d'Espagne était franchie.

Malheureusement, les ducats étaient aussi nécessaires pour vivre

en Portugal qu'en Espagne, et Saavedra, qui n'avait plus sou ni maille, dut s'en apercevoir tout de suite.

C'est à ce moment que nous l'avons présenté au lecteur, qui peut, maintenant, se rendre compte de l'effet produit sur son esprit par les dernières paroles de Franco.

Franco venait de parler de corde devant un pendu.

Saavedra se leva, et fit signe à son valet de le suivre.

Ils partirent ensemble.

La nuit commençait à tomber ; l'ombre envahissait déjà les chemins ; ils prirent la route de Tabilla, dont ils n'étaient guère séparés que par une lieue de distance.

Pendant tout le trajet, Saavedra demeura fort pensif, ne répondant que par des monosyllabes aux nombreuses questions que Franco lui adressait.

Il songeait qu'il lui faudrait peut-être renoncer à cette vie d'aventures qui lui allait si bien, retourner à Cordoue, où son père ne lui offrirait que les plaisirs sévères d'une modeste et honorable existence, à supposer que son père lui offrît quelque chose, après tous ses méfaits.

Cela ne pouvait lui convenir

Saavedra était maintenant fait à cette vie insouciante et libre, pour laquelle toutes les ressources de son génie inventif suffisaient à peine ; il serait mort d'ennui s'il lui eût fallu y renoncer.

Et puis, il ne pouvait retourner en Espagne ; les alguazils lui eussent sans doute fait un mauvais parti ; il fallait, à tout prix, tenter une nouvelle fortune.

C'était bien aussi l'opinion de Franco Caldéraon, que la police d'Espagne avait eu plusieurs fois le plus vif désir de se procurer, et sur lequel elle n'avait jamais pu mettre la main.

Franco retrouvait en Portugal toute son indépendance, toute son activité, tout son esprit. Il n'avait plus de préoccupations qui l'ab-

sorbassent, et pouvait marcher à son aise, sans craindre, à chaque détour de rue, de se trouver nez à nez avec un alguazil de malheur !

Saavedra et Franco arrivèrent une heure après, environ, à Covilhas, et se logèrent au meilleur hôtel de la ville.

Ils n'en usaient jamais autrement.

Le costume de Saavedra inspirait naturellement la confiance ; il avait une tournure distinguée qui attirait tous les regards, et l'exiguité de ses ressources ne l'empêchait pas de mener un train de prince.

Peu de jours après son arrivée, il était déjà connu de toute la ville comme un personnage important, chargé d'une mission secrète, auprès du roi de Portugal, et cachant avec discrétion le motif réel de son voyage.

Saavedra fréquentait les promenades et les églises, et allait beaucoup dans le monde ; toute la ville s'extasiait sur ses belles façons ; les femmes le trouvaient charmant, les hommes voyaient en lui un compagnon agréable.

En un mot, à Covilhas, petit trou de la montagne Estrella, connu autrefois à Madrid, à Salamanque ou à Tolède, dom Miguel Guttierez Saavedra avait un succès d'enfer.

Ceci se passait quelque temps après la confirmation, par le pape Paul III, de l'institut des Jésuites.

Il y avait alors, dans la ville de Covilhas, un prédicateur, père de la Foi, qui y faisait fureur. Ses sermons étaient suivis avec une grande assiduité, et on se l'arrachait dans les meilleures maisons.

Ce prêtre était muni, disait-on, d'un bref apostolique qui l'autorisait à fonder un collége de sa compagnie dans le royaume de Portugal, et ne devait, en conséquence, rester que fort peu de temps à Covilhas.

Un jour, il reçut une invitation fort gracieuse de Saavedra, qui le priait à dîner.

Comme le seigneur Saavedra s'était posé à Covilhas d'une façon

toute particulière, cette invitation parut au prêtre une chose fort honorable, et il s'y rendit.

Saavedra fut adroit ; il parla beaucoup des personnes de la cour, prouva, par les détails qu'il sut négligemment jeter, qu'il en connaissait quelques-unes, et des plus puissantes, — avoua qu'il était lui-même chargé d'une mission importante ; que sans doute lui et le père de la Foi auraient occasion de se revoir, et qu'il se ferait un véritable plaisir de protéger une institution pareille à celle de la compagnie de Jésus.

Le prêtre, qui se nommait Antonio de La Cerda, était fort intrigué, il demanda à Saavedra de quelle nature était sa mission ; celui-ci sonna son valet, et lui ordonna de lui apporter une certaine cassette précieuse, enfermée dans sa valise de voyage.

Le valet revint presque aussitôt, tenant à la main la cassette, qui fut aussitôt ouverte.

Saavedra en tira alors un parchemin qu'il montra à son convive.

Ce dernier l'examina, regarda à diverses reprises le seigneur Saavedra, avec les marques du plus profond respect, et finit par baiser dévotement les sceaux qui pendaient au parchemin.

— Eh bien ! fit Saavedra, sans laisser paraître la moindre émotion, qu'en dites-vous?

— Que Dieu bénisse votre illustrissime et très-pieuse excellence ! répondit le père de la Foi ; — je vous demande humblement votre bénédiction

Ce parchemin était tout simplement un bref que Saavedra avait fabriqué quelques jours auparavant, et qui l'instituait légat *à latere*, pour établir l'inquisition en Portugal, lorsque le souverain y aurait donné son consentement.

— Rien ne manque à ce bref, ajouta le père de la Compagnie de Jésus, et je dirai plus, je considère cet établissement comme un des plus grands bienfaits que le pape puisse accorder au Portugal.

— C'est aussi mon avis, dit Saavedra, et avant un mois, je serai près du roi.

— Dans un mois donc, dit le jésuite, j'aurai l'inappréciable honheur de revoir un homme comblé de la confiance du père commun des fidèles.

— Dans un mois! répondit Saavedra.

Et les deux convives se séparèrent, enchantés l'un de l'autre.

Saavedra était ravi du résultat de sa première épreuve; mais cela ne lui suffisait pas.

Il chargea Franco Caldéraon de lui procurer quelques ducats. Franco imitait les clefs, comme son maître imitait les signatures. Il dévalisa lestement un petit marchand de Covilhas. — Avec le fruit de cet exploit, Saavedra passa de nouveau la frontière, et vint à Ayamonto, dans le royaume de Séville.

Le provincial des moines Franciscains d'Andalousie y était arrivé depuis peu, venant de Rome. Saavedra eut l'idée de faire une expérience, pour s'assurer si la bulle passerait près de lui, comme près du jésuite de Covilhas, pour authentique et valable.

C'était un homme de précaution que ce seigneur Miguel Guttierez de Saavedra, gentilhomme Cordouan et calligraphe! Il dit au provincial que des particuliers, qui couraient la poste en Portugal, avaient laissé tomber sur la route un parchemin, et lui montra le sien, en le priant de lui dire si cette pièce était importante, parce que, si elle l'était, il ne perdrait pas un moment pour la faire parvenir à celui qui l'avait égarée.

Le provincial prit le parchemin pour un écrit original, et pour une véritable bulle; il en fit connaître le contenu à Saavedra, et s'étendit beaucoup sur les avantages qu'elle devait procurer au royaume de Portugal.

Saavedra n'avait plus peur des alguazils, il alla droit à Séville, et prit à son service, en outre de Franco Caldéraon, deux confi-

dents, dont l'un devait lui tenir lieu de secrétaire, et l'autre de major-dome.

Il acheta des litières et de la vaisselle d'argent, et se fit disposer un costume de cardinal romain.

Il envoya ses deux affidés à Grenade, pour engager des domestiques; puis il leur ordonna de se rendre ensuite à Badajoz, et d'y répandre le bruit qu'ils étaient : « les familiers d'un cardinal, venu « de Rome, qui devait traverser cette ville, pour se rendre en Por- « tugal, et, par ordre du pape, y établir l'inquisition. Ils devaient « aussi annoncer qu'il ne tarderait pas à arriver, parce qu'il voya- « geait en poste.[1] »

Outre la bulle qui l'instituait légat *à latere*. Saavedra avait fabriqué des lettres de Charles V et du prince Philippe, son fils, pour le roi de Portugal, Jean III, qui devaient lui servir d'introduction auprès de ce monarque.

Saavedra n'était certainement pas un coquin ordinaire!

Tous ses plans avaient été combinés avec un art merveilleux, et la comédie eut un plein succès à Badajoz.

Depuis quelques jours, le bruit de son arrivée, habilement répandu, avait mis en émoi une partie de la ville.

Bien que l'établissement de l'inquisition en Portugal effrayât bon nombre de gens, tous les habitants avaient le plus vif désir de voir un cardinal, arrivant de Rome, dans son splendide costume rouge.

Au jour indiqué, la foule se porta en masse vers son hôtel, et quand la chaise de poste parut, Franco Caldéraon, le secrétaire, le major-dome, et tous ses gens, l'entourèrent avec empressement, et lui baisèrent religieusement les mains, avec tout le respect dû à un légat *à latere*.

La foule suivit cet exemple, et se prosterna humblement sur son passage.

[1] Llorente. — Inquisition d'Espagne.

Saavedra passa quelques jours à Badajoz, au milieu des honneurs de toutes sortes; puis il envoya, enfin, Franco à Lisbonne, avec ses bulles et ses papiers, afin que la cour, prévenue de son arrivée prochaine, ordonnât les dispositions nécessaires pour le recevoir.

Cette nouvelle produisit une profonde sensation à la cour de Lisbonne, où l'on ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille nouveauté; mais la bulle était formelle, les lettres de Charles V et de Philippe étaient pressantes.

C'était bien, d'ailleurs, un cardinal que le pape dépêchait vers Jean III, il fallait toujours le recevoir, sauf à aviser plus tard au moyen d'éluder l'établissement de l'institution, que l'on redoutait.

Le roi envoya donc à la frontière un grand seigneur de sa cour, don Ramon Tellez da Valdanha, pour y recevoir Saavedra, qui, l'ayant suivi, fit son entrée à Lisbonne quelques jours après, entouré d'un concours de peuple immense, qui ne savait, comme à Badajoz, quel respect lui témoigner.

Saavedra passa ainsi plus d'un mois, environné de la plus grande considération.

II.

Miguel Guttierez de Saavedra était jeune encore à cette époque, et mille passions ardentes emplissaient son cœur. Les femmes de Lisbonne étaient belles, la robe qu'il portait lui donnait de trop grandes facilités, il ne négligea aucune des occasions que le hasard ou l'amour lui offrirent.

Au nombre des grandes dames qui voulurent l'honorer de leurs faveurs, il y en eut une surtout qui mit dans son abandon une certaine ostentation, et qui fit, pour montrer sa honte, autant d'efforts

que d'autres en mettent habituellement à la cacher. C'était la jeune veuve du comte Jean de Vasconcellos y Souza ; beaucoup de prétendants l'entouraient.

Elle était à peine âgée de vingt-quatre ans, vive, brune, spirituelle, jalouse, ayant enfin toutes les qualités charmantes, tous les séduisants défauts des femmes de la Péninsule.

Saavedra s'abandonna à cet amour, sans arrière-pensée, et but, jusqu'au fond, cette coupe d'oubli que la jeune femme lui présentait.

Un jour, Saavedra se trouvait seul dans le palais qu'il occupait à Lisbonne, et il songeait à cette merveilleuse position que son génie lui avait acquise.

Cardinal ! il était cardinal !

Il y avait un mois déjà qu'il habitait la capitale du Portugal, et aucun soupçon n'était encore venu ébranler la confiance qu'il inspirait à tous.

La difficulté des communications et l'absence des relations diplomatiques permanentes le favorisaient à ce point que son imposture pouvait rester encore longtemps impunie.

Le roi paraissait l'avoir pris en une affection particulière, et il avait tout fait, d'ailleurs, pour ne point effrayer les consciences timorées ou éveiller les craintes des peureux.

Il avait institué un tribunal qui ne fonctionnait pas, qui restait immobile et muet comme Saavedra lui-même.

Cette réserve plaisait également à tous.

Saavedra n'en demandait pas davantage.

Il était choyé, fêté, aimé par toutes les notabilités de la cour ; il habitait un palais, on lui rendait les honneurs dùs à son rang usurpé : il puisait enfin, à pleines mains, dans le trésor royal.

Que lui fallait-il de plus?

Il eût vécu ainsi, pardieu! jusqu'à la fin de ses jours !

Mais il le comprenait bien lui-même, une telle existence ne pouvait

durer; il fallait que cela eût une fin, et la fin, il le prévoyait, devait être bien triste.

La privation de tous ces biens, dont il s'était fait une douce habitude, ne lui souriait guère, et déjà l'esprit de Saavedra cherchait un nouveau moyen de sortir d'embarras.

La nuit était sombre au-dehors; il tombait une pluie fine et serrée; des nuages lourds et noirs couraient dans le ciel.

Saavedra se promena, de long en large, à travers sa chambre.

— Bah! se dit-il tout à coup, en secouant rudement les préoccupations fâcheuses qui l'avaient absorbé un moment, qu'importe! j'ai devant moi un grand mois encore; d'ici-là, je puis jouir en paix des ressources que mon génie me donne!... à quoi bon s'attrister; pourquoi se mettre une ride au front, un amer souci dans le cœur!... dans un mois, nous aviserons!...

Saavedra sourit, car déjà, peut-être, il avait trouvé, dans sa pensée, le moyen de se soustraire, le cas échéant, aux indiscrétions de la police du Portugal!

En ce moment, cependant, la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup, et Franco Caldéraon se précipita haletant dans la chambre.

Saavedra recula de deux pas, en remarquant sa figure bouleversée, et courut à lui :

— Franco, lui dit il avec vivacité, qu'y a-t-il? quel malheur nous menace? pourquoi es-tu ainsi, pâle et épouvanté?

— Un malheur, monseigneur, vous l'avez dit, un grand malheur! répondit le valet, avec un air de désespoir.

— Mais encore? fit Saavedra.

— Juana, monseigneur...

— Juana!

— Elle-même!...

— C'est impossible!

— Je l'ai vue, elle est dans l'antichambre ; elle veut voir monseigneur ; elle menace de tout révéler !...

— Nous sommes perdus ! fit Saavedra avec accablement.

— C'est ce que j'ai pensé, monseigneur ; mais il faut prendre un parti, car elle attend.

— Dis-lui que je n'y suis pas.

— Je lui ai dit que vous y étiez...

— Malheureux !...

— Eh ! à quoi bon reculer, monseigneur ? si ce n'est point aujourd'hui, ce serait demain ; l'entrevue ne peut pas être évitée, il faut la recevoir.

— Mais que lui dire ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Ah ! Franco, Dieu veuille que tout ceci ne tourne pas mal ! Va... et fais-la entrer.

Franco disparut ; et peu après, il rentrait menant par la main celle qu'ils avaient appelée Juana.

Juana était une grande et belle fille, des environs de Cordoue, qui pouvait avoir vingt ans environ.

Elle était forte, et portait sur son visage altier les indices caractéristiques d'une fermeté peu commune.

Juana était de la campagne ; Saavedra l'avait séduite un jour de désœuvrement.

Depuis lors, Juana l'avait presque toujours suivi, passant tantôt pour sa servante, tantôt pour la femme de Franco, rarement pour sa maîtresse.

Il était arrivé qu'un jour cette compagnie avait paru embarrassante à Saavedra, et il était parti, non-seulement sans lui dire adieu, mais encore sans lui laisser son itinéraire..

Mais l'amour d'une femme est singulièrement ingénieux, il a mille ruses, mille ressources que l'on ne saurait soupçonner.



MIGUEL DE SAAVEDRA ET JUANA.

Juana partit à pied, de Cordoue; elle alla dans la plupart des villes où Saavedra avait passé et séjourné, suivit avec un singulier bonheur le même itinéraire que son amant, et arriva ainsi jusqu'à Lisbonne.

Juana n'avait aucun moyen d'existence : elle avait emporté avec elle une guitare, et elle chantait le long de la route.

Heureusement, les recettes avaient suffi pour la conduire jusqu'à Lisbonne; car une fois là, elle savait bien que son amant pourvoirait à tout ce dont elle avait besoin.

Juana était encore en habit de voyage, la pluie et la boue avaient mouillé ses vêtements et ses souliers; elle s'arrêta toute interdite, en se trouvant en face de Saavedra, habillé de rouge comme un vrai cardinal.

Et d'abord elle ne le reconnut pas.

Elle hésita, tremblante, émue, se demandant si elle ne rêvait pas, si elle était bien éveillée. Mais c'était bien Saavedra, c'était bien son amant que cachait ce costume de cardinal; elle rougit, croisa un moment ses deux bras sur son cœur, pour en comprimer les battements, et se précipita enfin vers Saavedra avec un cri de joie.

— Miguel! Miguel! lui dit-elle, c'est bien toi!... Oh! Dieu a exaucé mes prières et béni mon voyage! Maintenant, je puis mourir.

— Juana! balbutia Saavedra, ne sachant trop que répondre.

— Si tu savais... commença Juana.

Mais le danger de sa présence était trop réel; à chaque instant, quelque étranger pouvait s'introduire près de Saavedra; il importait à sa sûreté de couper court à toutes ces explications, et de remettre, à un moment plus favorable, une entrevue si compromettante.

Franco comprit la situation à merveille, et s'étant approché de son maître, il lui dit, à voix basse, mais de manière cependant à être entendu de Juana :

— Monseigneur n'a pas oublié, sans doute, que le comte de

Douro le doit venir visiter ce soir; monseigneur comprendra qu'il serait perdu, si le comte trouvait une femme dans ses appartements!...

Juana se tourna vers Franco, et le regarda avec fixité, comme pour s'assurer qu'il ne mentait pas; puis elle se retourna vers Saavedra :

— Quelque danger te menacerait-il, dit-elle d'une voix tremblante, et ma présence serait-elle compromettante pour toi?

— A-t-on dit cela? murmura Saavedra.

— Prononce un mot, ajouta Juana, et je m'éloigne.

— Eh bien! répondit le faux nonce, Franco avait raison, Juana, ce soir, ta présence ici est peut-être un danger pour moi, et malgré la joie que ton retour m'inspire, je l'avoue...

— A demain, dit Juana, en lui prenant les deux mains, à demain, Miguel, et que Dieu veille sur tes jours!...

Et sans plus attendre, la jeune femme s'éloigna en essuyant une larme qui était tombée de ses yeux.

Les deux hommes restèrent seuls.

Saavedra était fort agité. Il entrevoyait mille dangers, depuis que Juana était revenue, et maintenant, il n'avait plus qu'un désir, celui d'en finir à tout prix, avec cette situation qui le menaçait.

Il se promena à travers la chambre, et prononçait de temps à autre quelques paroles sans suite.

Franco Caldéraon, lui, s'était jeté dans un fauteuil, et sans prendre garde à l'attitude de son maître, il réfléchissait.

Franco se disait que la vie est courte, et qu'il faut employer tout son esprit à la passer le plus agréablement possible; que la position qu'ils occupaient en ce moment, était sans contredit la meilleure qu'ils eussent jamais eue, et qu'il fallait à tout prix la conserver; que Juana était jalouse, et par conséquent fort dangereuse; et qu'enfin, si Saavedra se montrait, dans cette circonstance, craintif et irrésolu,

il importait que son valet eût du courage et de la résolution pour lui?

C'était comme cela que Lope de Vega faisait les valets!

Et cependant, non, c'était quelque autre, et non point Lope de Vega qui avait fait ce valet, car Lope de Vega naquit seulement quelques années plus tard.

Mais voilà des détails chronologiques qui n'inquiètent jamais les écrivains *populaires*, engraissés de jésuites, indigérés de Bastille.

Que l'*Être suprême* les bénisse!

Franco Caldéraon arrêta Saavedra au milieu de sa promenade, et cherchant à lui faire sentir tout le danger de la position :

— Monseigneur, lui dit-il brusquement, ne vous semble-t-il pas que la belle Juana est arrivée bien mal à propos?

Saavedra soupira sans répondre, et continua sa promenade à travers la chambre.

Il n'était que trop de l'avis de son valet!

— Fâcheux contre-temps, monseigneur, poursuivit Franco, fâcheux contre-temps, car si la cour vient à savoir sa présence à Lisbonne, si surtout Juana apprend vos relations avec la comtesse de Vasconcellos y Souza, nous sommes perdus, monseigneur, perdus sans retour!

— Tu as raison, fit Saavedra.

— Elle aurait mieux fait de rester à Cordoue, assurément!

— Mais enfin, elle est à Lisbonne, dit Saavedra, avec un peu d'impatience, sa présence est un danger pour nous, nous ne pouvons rester toujours sous le coup d'une menace terrible, il faut sortir de cette situation impossible, il faut à tout prix nous affranchir de ce danger...

— C'est mon opinion, dit Franco.

— J'en suis charmé...

— Mais comment sortir de cette position, interrompit le valet avec importance ; — comment nous affranchir du danger?

— En quittant Lisbonne !

Franco Caldéraon ne s'attendait pas du tout à cette réponse.

Il fit une grimace épouvantable.

— Fuir ! s'écria-t-il, fuir comme des voleurs, comme des criminels, et ce qui est pis, comme des marauds !...

— Aimes-tu mieux aller sur les galères du roi ? demanda Saavedra.

— Ah ! monseigneur, qu'avez-vous fait de cette imagination, de cet esprit, de ce génie qui nous a déjà tirés tant de fois des piéges que l'on nous a tendus ! Croyez-en votre très-humble valet, monseigneur le cardinal, la position est bonne pour Votre Éminence, il faut la garder.

— Mais que faire alors ? demanda Saavedra avec vivacité, que faire, quels moyens prendre ? d'un instant à l'autre, la position s'embarrassera, et Dieu sait si dans quelques jours même nous aurons le temps de fuir.

Franco Caldéraon prit sa tête dans ses mains, et parut réfléchir. Puis, il releva tout à coup le front et regarda son maître.

— Monseigneur veut-il me permettre de lui donner un conseil ? dit-il d'un air d'audace qui lui était habituel.

— Voyons le conseil, répondit Saavedra d'une voix railleuse.

— Son Éminence tient-elle particulièrement à la position qu'elle occupe ?

— Eh ! sans doute.

— Veut-elle la conserver ?

— Parbleu !

— Alors, il n'y a qu'un moyen.

— Lequel ?

— Faire partir Juana.

— Elle n'y consentira jamais.

— Qu'importe, qu'elle y consente, pourvu qu'elle parte !.. qu'elle disparaisse, qu'elle ne revienne plus !

Saavedra haussa les épaules.

— Tu ne connais pas Juana, répondit-il ; tu pourras l'enlever un soir, dans les rues de Lisbonne, la transporter à l'autre bout du monde ; Juana est une femme qui retrouvera son chemin à travers l'Europe entière, et qui reviendra, cette fois, avec un désir implacable de vengeance. C'est un mauvais moyen que celui que tu me proposes, ami Franco ; avec Juana, il faut beaucoup de prudence, une extrême réserve ; sans cela, nous serions infailliblement perdus.

— Monseigneur ne m'a pas tout à fait compris, répliqua Franco, avec un sourire presque sinistre.

— Qu'est-ce donc ? fit Saavedra, sans prendre garde à la singulière expression qu'avait revêtue le visage de son valet.

Ce dernier se rapprocha mystérieusement du faux cardinal, et baissant encore le ton de sa voix :

— Toutes les objections que vous me faites, dit-il, je me les étais faites à moi-même, Monseigneur ; aussi, n'est-ce pas précisément d'un enlèvement que je voulais parler.

— Cependant ! fit Saavedra.

— Juana pourrait revenir, et elle reviendrait, en effet, poursuivit Franco ; or, il ne faut pas qu'elle revienne.

— Que prétends-tu donc faire ? demanda Saavedra qui commençait vaguement à comprendre.

— La mettre dans l'impossibilité de revenir.

— Comment ?

— La société de la Garduna a des membres jusqu'à Lisbonne, Monseigneur, et elle se chargera volontiers, moyennant quelques ducats...

— La tuer ! s'écria Saavedra.

— Chut ! fit Franco.

— La tuer ! répéta Saavedra, tuer Juana... la récompenser par la mort du dévouement sans bornes qu'elle nous a toujours témoigné !

Franco, voilà une parole indigne, une pensée dont je ne te croyais pas capable.

— Monseigneur! fit Caldéraon interdit.

— Tais-toi, continua Saavedra avec colère; ce que tu proposes est infâme, mieux vaut encore l'amour de Juana que celui de la comtesse; ne nous imposons pas des remords sanglants. J'aime mieux partir, fuir la cour, renoncer à cette vie facile qui nous y est faite, plutôt que de descendre à commettre un pareil crime.

— Pourtant, Monseigneur, j'avais pu croire.. balbutia Caldéraon.

— Tu as eu tort, dit Saavedra, ma conduite passée n'autorisait pas de pareils soupçons, et si je n'écoutais que ma colère et mon indignation, je t'aurais chassé sur-le-champ de ma présence.

— Que Monseigneur me pardonne! dit humblement le valet de tragi-comédie; résignons-nous donc, et sachons tomber avec grâce: si ce n'est pas Juana, c'est la comtesse qui parlera; elle est puissante, et bien qu'elle ne sache pas tous vos secrets, elle en a pénétré une partie.

Saavedra s'agitait et essuyait la sueur de son front.

— Eh bien! dit-il pour la troisième fois, il faut partir!.. partir cette nuit même... tu feras tous les préparatifs nécessaires, et demain, nous serons loin de Lisbonne.

— Mais la cour?

— J'ai mon plan, répliqua Saavedra, nous partirons, nous continuerons la même existence, nous gagnerons ainsi un port de la Méditerranée, et une fois là, nous passerons en Italie.

— En Italie! s'écria Franco stupéfait, si près du pape!

— Oui, si près du pape!

— Soit, dit Franco, que la volonté de Monseigneur soit faite, mais Juana?

— Elle restera à Lisbonne.

— Seule?

— Seule.

— Et vous ne craignez pas qu'elle vous dénonce?

— Juana m'aime, dit Saavedra, elle ne me trahira que par jalousie.

— Ne vaudrait-il pas mieux s'assurer d'elle? objecta Franco.

— Et comment?

— Le *tribunal secret!*

Saavedra parut réfléchir.

— Au fait, dit-il enfin, il nous faut un mois encore pour le voyage que je projette; on peut la tenir enfermée d'ici là... une fois partis, une fois hors du Portugal, qu'importe! on pourra la mettre en liberté.

Franco sortit sans répondre, donna les ordres nécessaires, et le lendemain, Miguel Guttierez de Saavedra quittait Lisbonne, suivi de ses gens, dans le but d'aller visiter le Portugal, et établir sur divers points des tribunaux semblables à celui de la capitale.

III.

Quelques heures après la scène que nous avons rapportée plus haut, Juana se trouvait seule dans une chambre d'un misérable hôtel situé à l'une des extrémités de Lisbonne, derrière le couvent de l'Annonciade.

Juana était profondément triste, et une vague inquiétude pesait sur son cœur.

Sans savoir pourquoi, elle redoutait un malheur, et le souvenir de son entrevue avec Saavedra mettait des larmes au bord de ses paupières. C'était la première fois que Miguel la recevait aussi froidement, la première fois qu'il ne l'accueillait pas avec une bonne et douce parole.

Miguel ne lui avait même pas donné un mot d'explication pour sa fuite que la pauvre fille eût si facilement excusée.

Juana se rappelait les beaux jours écoulés de son amour, elle se revoyait passer enivrée, suspendue au bras de son amant, à travers la campagne embaumée de Cordoue.

Alors le printemps était dans son cœur, sa vie était un long enchantement, elle aimait, elle était aimée; toutes les voix de la nature semblaient chanter son amour.

Heureuse Juana! le présent n'avait pas d'amertume, l'avenir ne lui inspirait aucune inquiétude, l'amour lui versait l'oubli dans une coupe d'or!

Une année entière s'était passée ainsi; une année pendant laquelle Saavedra lui-même avait déployé toutes les ardeurs d'un cœur jeune et vivement touché.

Juana ferma le livre de ses souvenirs à cette page aimée, et si souvent parcourue déjà, et elle se revit seule, triste, abandonnée dans une misérable auberge de Lisbonne, bien près de son amant, il est vrai, mais séparée de lui, maintenant, par des intérêts contraires.

Son cœur se serra.

La pauvre Juana aimait Saavedra avec cette plénitude de passion que les femmes apportent parfois dans leurs amours. Aimer Miguel, pour elle, c'était vivre!

Elle aurait bien consenti à mourir pour son amant, mais renoncer à lui eût été au-dessus de ses forces.

Juana passa une partie de la nuit dans les sombres réflexions que sa position lui inspirait. A chaque instant, elle s'attendait à voir Saavedra ou Franco; et chaque heure qui s'écoulait lui enlevait, une à une, ses plus chères espérances.

Enfin, les premières heures du jour dorèrent ses fenêtres; elle était brisée de fatigue, d'inquiétude, de douleur, ses paupières se fermaient d'elles-mêmes, le sommeil engourdissait ses membres; elle se jeta sur son lit, et prit quelques heures de repos.

Quand elle se réveilla, le soleil était déjà au milieu de sa course, et personne n'était encore venu la demander.

Un si long retard, de la part de Saavedra, pouvait lui paraître étrange, même après la froide entrevue de la veille, au moment où elle venait de lui donner une preuve si admirable d'amour.

Juana pleura, accusa l'oubli, l'indifférence de son amant, et finit par prendre la résolution d'aller trouver, une seconde fois, le faux cardinal jusque dans son palais.

Juana craignait cependant de mécontenter son amant, de le compromettre, de le perdre, peut-être : elle avait peur d'éveiller les soupçons par son importunité! Mais son amour fut plus fort que sa raison, et, vers le soir, elle sortit, et se dirigea vers le palais qu'habitait Saavedra.

Son cœur battait; elle avait jeté un voile épais sur son visage, elle hâtait le pas dans la crainte d'attirer les regards.

Enfin, elle arriva sur la place...

Mais à mesure qu'elle approchait de la maison du cardinal, elle sentait un froid glacial monter à son cœur, une terreur horrible l'envahir; quand elle en toucha le seuil, ses jambes se dérobèrent sous elle, et un nuage passa devant ses yeux.

Elle se retint aux colonnades de marbre pour ne pas tomber.

La place n'était plus, comme la veille, remplie par un monde de curieux; le palais n'était plus illuminé à l'intérieur, tout était désert et sombre, et on eût dit qu'un malheur avait passé par là.

Juana frémit.

Qu'était-il arrivé? Pourquoi ce changement soudain? Quel événement avait tout à coup transformé en une vaste solitude, des lieux que, la veille encore, elle avait vus si animés et si bruyants?

Un homme passait, Juana l'arrêta.

Une émotion indicible s'était emparée d'elle; sa poitrine était en feu, le sang brûlait ses veines, sa voix s'arrêtait étranglée dans sa gorge.

Elle désigna le palais du cardinal, et demanda pourquoi il était ainsi sombre et silencieux.

L'homme qu'elle avait arrêté la regarda avec étonnement, et lui apprit que le cardinal, qui l'habitait encore la veille, était parti le matin même, qu'il avait quitté Lisbonne, et que l'on ne savait quand il reviendrait.

Et cet homme s'éloigna.

Juana resta seule, prit sa tête dans ses deux mains, et pleura !

Ç'en était fait ; elle était abandonnée, Saavedra ne l'aimait plus, il l'avait fuie, il avait peur d'elle, qui connaissait son secret. Un amer désespoir brisa son cœur, et, sans prendre garde aux passants, elle s'abandonna à toute sa douleur.

Tant qu'elle avait conservé son espoir en l'amour de Saavedra, elle avait été forte et courageuse, elle s'était sentie soutenue par une puissance invincible, et elle avait marché résolûment ; mais maintenant, tout était changé.

Saavedra ne l'aimait plus, elle n'avait plus rien à espérer dans ce monde ; la vie allait être, pour elle, triste et désolée ; mieux valait une mort prompte qui lui donnerait l'oubli.

Elle se leva, et voulut se diriger vers l'auberge qu'elle habitait ; — mais ses forces trahirent son courage : dès les premiers pas, elle chancela, et fut obligée de se rasseoir.

Cependant, à quelques pas d'elle, un homme était debout, et la regardait.

Cet homme, Juana ne l'avait pas remarqué, mais il l'avait suivie depuis l'instant où elle avait quitté son auberge, jusqu'à celui où elle avait atteint le seuil du palais du cardinal, et maintenant, il la contemplait, debout et immobile, adossé à l'une des colonnes du palais.

Il avait une quarantaine d'années environ ; il était petit, sec, d'une vivacité singulière ; il n'avait perdu aucune des paroles, aucun

des gestes de Juana, et quand il la vit retomber sans force à la place à laquelle elle était assise, il marcha vers elle, et lui frappa douce ment sur l'épaule.

Juana se dressa, comme galvanisée, sous cet attouchement inattendu.

— Que me voulez-vous? dit-elle d'une voix impétueuse, en examinant d'un coup d'œil rapide l'homme qui était devant elle; qui êtes-vous? Pour quel motif venez-vous vers moi?

L'inconnu la regarda un moment avec attention.

— Vous vous appelez Juana, lui dit-il d'une voix ferme.

— Qui vous l'a dit? interrompit la jeune femme, avec une certaine défiance.

— Vous vous appelez Juana, poursuivit son interlocuteur, et vous êtes arrivée hier de Cordoue, à pieds, une guitare sur le dos; est-ce vrai? répondez!...

— C'est vrai, répondit Juana, comme fascinée par le regard de l'inconnu.

— Dès votre arrivée à Lisbonne, poursuivit ce dernier, vous avez demandé la demeure du cardinal Saavedra, et quand on vous l'eut indiquée, vous vous y rendîtes, sans demander même comment vous vous feriez ouvrir les portes du palais; est-ce vrai?

— C'est vrai!

— Malgré le costume que vous portiez, vous n'avez eu qu'à prononcer un nom, le vôtre, pour qu'aussitôt on s'empressât de vous recevoir.

— C'est vrai!

— Vous voyez, Juana, que je connais les principales particularités de votre court séjour à Lisbonne: eh bien! voulez-vous, maintenant, que je vous dise pourquoi ce palais, hier si bruyant, est aujourd'hui désert, et pourquoi aussi le cardinal, qui l'habitait cette nuit, est parti si précipitamment ce matin?

— Dites, répondit Juana émue.

— Le cardinal avait à Lisbonne, pour maîtresse, une des plus délicieuses femmes de la cour.

— C'est faux ! interrompit Juana, avec un cri étouffé.

— C'est aussi vrai que je m'appelle Antonio da Costa, Juana, poursuivit le mystérieux interlocuteur ; le cardinal a eu peur de se trouver entre deux femmes également jalouses, et il a mieux aimé les fuir toutes deux.

Juana se tordait les mains de désespoir ; elle ne pleurait plus, cependant ; ses larmes s'étaient séchées sur ses joues brûlantes, et son regard ardemment allumé cherchait à découvrir dans l'ombre, sur le visage de celui qui lui parlait, l'indice d'une imposture ou d'un mensonge.

Mais cet homme était impassible. Il continua :

— Voyez-vous, dit-il à Juana, il ne faut pas trop en vouloir au cardinal ; sa position était fort délicate à Lisbonne ; un scandale lui eût fait bien du tort à la cour, et...

— Et comment s'appelle cette femme que vous appelez sa maîtresse? interrompit tout à coup Juana.

— Cette femme, répondit da Costa, n'est autre que la comtesse de Vasconcellos y Souza.

— Elle est jolie ?

Un éclair brilla dans le regard de l'inconnu.

— Belle ! belle ! s'écria-t-il avec enthousiasme ; belle comme les saints de Dieu !

Un silence succéda.

Juana était oppressée ; sa main passait, de temps en temps, rapide et crispée dans ses cheveux ; elle poursuivit :

— Et lui, lui, Miguel, il l'aimait?...

— On l'a dit !

— Mais c'est faux, peut-être !...

— Qui sait?...

— Oh, c'est faux!

— Saavedra est inconstant; l'amour est pour lui un plaisir, non un culte; il n'aimait pas la marquise plus que...

— Plus qu'il ne m'a aimée, n'est-ce pas? acheva Juana, avec un accent plein d'amertume.

Antonio da Costa hésita une seconde, puis il ajouta:

— La mission dont Saavedra m'a chargé, dit-il, avant son départ, prouverait jusqu'à un certain point, senora, ou qu'il ne vous aime plus, ou qu'il vous croit bien dangereuse!

— Comment! quelle mission? fit Juana.

Da Costa tira de sa poche un parchemin, auquel pendaient les sceaux de l'inquisition, et le montra à Juana.

— Un ordre d'arrestation! s'écria la jeune femme; Saavedra a signé l'ordre de m'arrêter! Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible?...

— Vous le voyez! répondit da Costa, en indiquant à Juana la place où figurait la signature de son amant.

Juana eut un moment de vertige, pendant lequel la vengeance lui vint cent fois à la pensée.

C'était chose si facile!

Mais elle eut du courage; elle avait encore trop d'amour dans le cœur pour succomber à cette tentation.

— Ainsi, dit-elle, après un moment de silence, vous avez ordre de m'arrêter?

— Oui, senora.

— Et vous allez mettre cet ordre à exécution sur-le-champ?

— A l'instant même!

— Et c'est dans la prison de l'inquisition que vous allez me conduire?

— Un devoir impérieux me le commande, dit da Costa.

Juana se leva résolûment, sans mot dire. Toute hésitation avait disparu de son cœur et de son esprit ; elle ne tremblait plus, n'avait plus peur, allait d'elle-même au-devant du supplice.

— Qu'il soit fait ainsi que le cardinal l'ordonne, dit-elle alors avec une soudaine dignité, à da Costa étonné ; que l'on me conduise dans la prison de l'inquisition.

Antonio da Costa fit signe à ses affidés, placés à quelques pas, dans le portail même du palais, et ils partirent tous pour la prison.

Antonio da Costa était, sans contredit, un des plus rusés coquins que la police de Lisbonne eût alors à son service. Il avait vieilli dans les emplois subalternes, et avait rendu déjà bon nombre de services à la nouvelle institution. Il était bien connu dans Lisbonne, et le monde des voleurs et des assassins le craignait comme le plus redoutable des alguazils.

Or, Antonio da Costa haïssait Saavedra.

Cette haine avait pris racine dans son cœur d'une façon fort naturelle, et s'était développée depuis quelques semaines avec la furieuse énergie péninsulaire.

Saavedra, qui avait une grande confiance dans cet homme, n'avait point pris la peine de lui cacher les mystères de son intérieur.

Da Costa avait été admis, dès le commencement, dans le secret des amours du faux cardinal, et, plus d'une fois, il avait surpris la comtesse de Vasconcellos y Souza, seule et pour ainsi dire dans les bras de son maître.

Cela avait suffi.

Il est permis à tout le monde de regarder le soleil ; Antonio da Costa, l'obscur familier, avait regardé l'éblouissante Inès da Silva Mouro, veuve du comte de Vasconcellos y Souza.

Il l'avait trouvée merveilleusement belle.

Il l'aimait comme un fou.

Et je vous demande si toute charmante femme n'est pas exposée à ces horribles éclaboussures.

L'amour d'Antonio da Costa n'était, du reste, qu'une suite de tortures.

La jalousie vint en même temps que la passion, la jalousie haletante, hideuse, pleine de haines et de colères; da Costa ne pouvait pardonner à Saavedra le bonheur qu'il puisait dans un tel amour.

Il en eut horreur, il voulut s'en venger.

Mais Saavedra était tout-puissant; la cour l'aimait, tout Lisbonne chantait ses louanges; le perdre était impossible!

Juana arriva à propos pour ce pauvre da Costa, qui songeait déjà au poignard, au poison, à toutes les armes vulgaires.

Sans savoir précisément quel parti il pouvait tirer de cet incident, da Costa ne manqua pas de s'en réjouir, comme d'un embarras dont Saavedra serait inquiété.

Le familier avait vu juste, et, dès les premiers moments, il fut presque effrayé lui-même de la découverte qu'il avait faite.

Les liens qui unissaient Juana au faux cardinal, n'étaient pas évidemment des liens ordinaires, et il y avait là certainement un mystère qu'il fallait à tout prix pénétrer.

Comme on l'a vu, Antonio da Costa n'avait pas perdu de temps, et il était en bon chemin.

Cependant Juana était arrivée à la prison de l'inquisition, et selon les ordres qu'avait laissés Saavedra, elle y fut traitée avec tous les égards voulus. On lui donna un appartement commode, on l'entoura de soins, et, à part la liberté, Juana avait tout ce qui peut flatter et séduire le cœur d'une femme.

Malheureusement, ce n'était pas là ce qu'elle désirait; da Costa le comprit tout de suite; et, à partir du moment où elle entra dans la prison, il ne la quitta plus.

Juana n'aimait pas cet homme; elle sentait qu'il n'avait aucune

bonne qualité. Au fond de ses paroles, elle voyait à chaque instant percer sa haine pour son amant; mais, malgré cela, elle le voyait avec une secrète satisfaction, parce que cet homme avait connu son amant, qu'il lui parlait de lui, qu'il lui donnait surtout des détails sur ses relations avec la comtesse.

De son côté, da Costa trouvait chaque jour un intérêt plus puissant à voir Juana; bien que cette dernière gardât son secret avec un soin religieux, cependant il lui était échappé souvent bien des choses qui avaient singulièrement éveillé l'attention de l'alguazil, et quand ce dernier quittait Juana, il cherchait à deviner le mot de cette énigme redoutable qu'il pressentait vaguement.

Comme il était adroit et prudent, il n'avançait que peu à peu dans ce dédale de mystères, et faisait à peine chaque jour un pas de plus dans cette voie, que son habileté avait ouverte avec un rare bonheur.

Un soir, Juana et Antonio da Costa étaient ensemble comme d'habitude; Juana se montrait plus préoccupée que de coutume, da Costa plus sombre.

La maîtresse de Saavedra n'avait aucune nouvelle de son amant; son incarcération durait à son gré trop longtemps, et elle avait déjà bien pâli et maigri dans l'attente d'une liberté qu'on ne paraissait pas disposé à lui accorder de sitôt. Jusqu'alors, da Costa avait évité avec adresse de lui dire ce qu'était devenue la belle comtesse de Vasconcellos y Souza, et c'était surtout sur ce point que Juana aurait désiré être renseignée.

Elle avait pensé, jusqu'à ce moment, que la comtesse n'avait été guère mieux traitée qu'elle-même, et elle se consolait de son abandon, en songeant que sa rivale avait probablement éprouvé le même sort.

Antonio savait parfaitement que là était le côté vulnérable de la jeune femme, et il ménageait ses moyens pour en faire un usage utile quand le moment opportun serait venu.

Il faisait nuit déjà ; autour du palais, l'ombre avait envahi la place, le silence avait remplacé les mille bruits du jour ; c'était une sombre et triste nuit. Da Costa, attentif et muet, observait les moindres mouvements de Juana ; celle-ci rêvait.

Tout à coup, elle leva le front, et regarda Antonio avec une fixité qui tenait de la folie.

— Da Costa, lui dit-elle, voici bientôt un mois que Saavedra a quitté Lisbonne, et vous ne m'avez point dit encore si l'on avait reçu de ses nouvelles.

— On en a reçu, senora, répondit l'alguazil, et le cardinal était en parfaite santé, ainsi que toute sa suite.

— Et l'on ne dit point qu'il doive revenir bientôt? reprit Juana.

— Le cardinal n'a rien fait savoir à ce sujet.

— C'est singulier. Mais, vous-même, n'avez-vous reçu aucun ordre qui me concerne?

— Aucun.

— Le cardinal a donc l'intention de me retenir prisonnière jusqu'à son retour?

— Je le pense.

Il y eut un silence ; puis Juana reprit :

— Certes, dit-elle, on ne sent vraiment le prix de la liberté que lorsqu'on l'a perdue... Vous ne sauriez croire combien je me trouve malheureuse depuis que je suis ici ; et bien que j'y sois traitée avec tous les égards, ce sera pour moi une joie sans pareille que de quitter cette prison pour n'y plus rentrer.

Antonio de Costa sourit amèrement.

— Il y a bien des captifs, murmura-t-il, qui voudraient pouvoir parler comme vous, senora.

Puis il ajouta d'un ton doucereux :

— Peut-être le jour de la délivrance se fera-t-il longtemps attendre pour vous.

— Avez-vous quelques raisons particulières de le croire? demanda vivement Juana.

— Non, senora.

— Et pourtant, vous le croyez?

— Oui... je le crois.

— Pourquoi?...

Le familier hésita.

— Senora, reprit-il enfin, votre arrestation s'est produite dans des circonstances trop singulières, pour que je ne l'aie pas remarquée; il y a eu, à ce fait violent, une cause mystérieuse, mais qu'il est cependant assez facile de deviner.

— Expliquez-vous?

— La comtesse, madame...

— La comtesse?...

— Vous ne comprenez pas!...

— J'ai peur de vous comprendre, s'écria Juana; pour Dieu, ne parlez plus à demi-mots, da Costa!

Elle s'était levée, en proie à une agitation soudaine.

— Parlez! parlez! ajouta-t-elle.

Le familier la regarda fixement.

Puis il baissa les yeux comme si, par bonté d'âme, il eût redouté l'effet de ses paroles.

— Mon Dieu, senora, prononça-t-il doucement, ce que je vais vous dire, j'aurais peut-être dû vous le dire de suite; mais je n'en ai pas eu la force, la cruauté plutôt.

— Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? Que s'est-il passé? interrompit Juana.

— Une chose fort simple, répartit da Costa; la comtesse a appris votre arrivée à Lisbonne; sa jalousie s'est éveillée, elle a craint les charmes trop puissants d'une rivale autrefois aimée, et elle a ordonné à Saavedra..

— Ordonné!... interrompit encore Juana.

— Exigé, si vous voulez, senora.

— Oh!... fit la pauvre fille ; — ce serait elle, Seigneur Dieu!

— C'est elle-même, répondit da Costa.

Juana mit sa tête entre ses mains.

— C'est impossible, murmura-t-elle ; vous mentez!... Oh! que le ciel me pardonne ; mais si vous disiez vrai, je tirerais de tout ceci une vengeance terrible!

Elle marcha tout à coup vers l'alguazil, surpris, et lui saisit les mains avec résolution.

— Antonio, dit-elle à voix rapide, écoutez-moi : c'est Juana, c'est la maîtresse de Saavedra qui vous parle ; répondez! Où est en ce moment la comtesse de Vasconcellos y Souza?

— Près du cardinal.

Les jambes de Juana chancelèrent.

— Vous dites vrai?... murmura-t-elle entre ses dents serrées.

— Je le jure.

— Et c'est bien Saavedra qui a signé l'ordre de mon arrestation?

— C'est lui.

— On ne l'y a pas contraint?

— Nullement, si ce n'est madame la comtesse...

— Et il aime donc cette femme d'une bien grande passion?

— Pour cela, oui!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Juana, en retombant accablée sur son siége, le malheureux a donc oublié qu'un seul mot de moi pourrait le perdre à tout jamais?

Da Costa s'était levé tout à coup, sur les dernières paroles de Juana ; il se rapprocha d'elle, et se pencha à son oreille :

— Juana, lui dit-il, en laissant tomber ses paroles une à une ; Juana, pourquoi ne diriez-vous pas ce secret qui peut les perdre tous les deux?

— Oh ! s'il était vrai qu'ils s'aiment ! murmura Juana.

— Vous en doutez encore ? répondit l'alguazil.

— Si j'étais certaine de la frapper, elle surtout, la cause de toutes mes douleurs, de tout mon désespoir !

— Elle sera perdue !... la comtesse est une femme hautaine ; l'amour de Saavedra seul l'a sauvée jusqu'à ce jour, elle tombera, si vous parlez !

Juana ne répondit pas ; mais ses regards brillaient, sa poitrine oppressée se soulevait avec peine.

Da Costa poursuivit :

— Si vous parlez, Juana, demain vous pouvez être libre, demain votre rivale succombera sous votre parole accusatrice.

— Mais lui, balbutia Juana à moitié vaincue, il sera perdu aussi ?

— Détrompez-vous... fit Da Costa ; ne craignez rien : Saavedra est tout-puissant, il est adroit aussi ; en révélant son secret, vous le forcez à fuir, et en fuyant, quand tout le monde l'abandonnera, qui sait si son cœur ne reviendra pas à vous ?

— Oh ! non, c'est impossible : car il saura que je l'ai trahi.

— On le lui cachera.

— Ils sont loin de Lisbonne, ajouta da Costa, et ils savent que vous êtes arrêtée, et la comtesse croit qu'elle vous a réduite à l'impuissance de lui nuire !... Juana, ne voulez-vous pas vous venger ?

— Oh ! me venger d'elle, râla la Cordouane, que la furie espagnole, la furie vindicative et sauvage saisissait à la gorge ; — me venger de cette comtesse qui m'a perdue, qui m'a damnée !...

— Voulez-vous la laisser jouir en paix du fruit de son crime ? reprit encore Antonio da Costa, qui était là comme le serpent tentateur.

— Non ! non ! je parlerai, s'écria Juana avec explosion, je me vengerai !... Da Costa, vous avez raison !... partons !...

— Venez donc ! dit da Costa, qui entraîna la jeune femme.

Les portes de la prison s'ouvrirent comme par enchantement au devant d'eux.

IV.

Cependant Miguel Guttierez de Saavedra poursuivait le cours de ses pérégrinations à travers le Portugal, et, de tous côtés, un peuple enthousiaste se portait sur ses pas.

Saavedra était le parangon des inquisiteurs, il ne poussait pas l'amour de la religion jusqu'au fanatisme, jamais il n'avait ordonné le moindre *auto-da-fé*, jamais il n'avait infligé la punition humiliante du San-Benito à aucun hérétique ; il s'était toujours contenté d'imposer aux coupables de fortes amendes pour tout châtiment.

Cette manière de procéder était assurément plus humaine, et ne blessait guère que les avares ; les Juifs se tenaient pour très-heureux d'en être quittes de la sorte, et c'était à qui chanterait les louanges de l'inquisiteur cardinal.

De son côté, le cardinal inquisiteur était fort content des Juifs, des hérétiques, des relaps et de tous ceux qui lui apportaient leurs bourses ouvertes.

Il y puisait à pleines mains.

Les sommes qu'il recueillit ainsi sur sa route atteignirent, en peu de temps, un chiffre considérable, et quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'il traînait à sa suite de véritables trésors !

Franco Caldéraon était revenu à la gaieté ; son visage souriait ; une satisfaction béate se lisait à chaque instant dans son regard.

Malheureusement, Saavedra et Franco se laissaient enivrer par leurs propres succès, et, en se voyant l'objet de l'admiration, de l'estime, de l'amour de tous, le faux cardinal oubliait les soins de sa sûreté personnelle, et ne songeait déjà plus à la fuite.

La fuite cependant eût été belle; nul ne l'eût empêché de prendre

un vaisseau de l'État, et d'aller porter ses trésors vers une terre lointaine, à l'abri des alguazils de l'Espagne et du Portugal.

Saavedra n'y songeait pas!

Il allait à travers la vieille Lusitanie, faisant entrer dans sa caisse des sommes fabuleuses, instituant partout des tribunaux, nommant des inquisiteurs, laissant de toutes parts des traces de son passage.

Saavedra avait d'ailleurs, nous l'avons dit, une aptitude particulière pour jouer un tel rôle : il avait la parole facile, le geste élégant, la tête noble... on se sentait attiré vers lui, assurent les historiens, par une sympathie irrésistible; on le quittait charmé, après l'avoir écouté.

Il prêchait, et le nombre des conversions qu'il avait opérées étonnait ceux-là même qui étaient habitués à des succès du même genre.

En face de telles qualités, le soupçon se serait repris à deux fois, avant de s'attaquer à Saavedra!

Il était, en outre, adroit, souple, plein de finesse et d'habileté, et, plus d'une fois, il avait eu occasion de déployer toutes ces qualités.

A cette époque, il ne faut pas l'oublier, le Portugal était habité par un grand nombre de Juifs, qui étaient venus s'y réfugier pour fuir les persécutions dont on les accablait en Espagne. Eux aussi, ne manquaient pas de finesse; ils étaient, de plus, fort avares; mais Saavedra avait su leur faire comprendre qu'il valait mieux donner leur or, que d'exposer leurs têtes, et les Juifs s'étaient exécutés d'assez bonne grâce.

Au moment où ils avaient été expulsés d'Espagne, pour gagner le Portugal, ils avaient écrit à leurs frères de les y venir retrouver : *La terre est bonne,* disaient-ils, *le peuple* IDIOT, *l'eau est à nous; vous pouvez venir, car tout nous appartiendra.*

Vous voyez que ces excellents Juifs dégainaient bien vite leurs cornes, dès que nul pied ne les leur écrasait.

Ils appelaient IDIOT tout peuple qui ne les hachait pas comme chair à pâté.

Et ils n'avaient pas tort ici de chanter victoire à l'avance.

En moins de cinquante années, ils étaient devenus riches; ils occupaient les meilleures places; ils jouissaient d'un crédit sans bornes; pleins de la terreur que leur inspirait l'inquisition, ils avaient demandé au roi de défendre l'établissement de ce tribunal dans le pays.

Le roi y avait consenti.

L'arrivée de Saavedra dérangeait donc leurs plans.

Ils se crurent tous morts!

Mais du moment qu'on ne leur demanda que de l'argent, ils respirèrent, et comme le faux cardinal ne leur imposa pas l'obligation de faire baptiser leurs enfants, ils payèrent sans trop se plaindre.

Saavedra se trouvait dans le plus complet développement de sa puissance, et aucune catastrophe ne serait venu troubler le cours de ses exploits, s'il avait su user sagement de sa fortune.

Un jour, le faux cardinal était à Nieva de Guadiana; — c'est un village, sans importance, situé sur les bords de la Guadiana, à deux pas de la frontière d'Espagne.

Selon sa coutume, il était accompagné de toutes les autorités politiques de la province.

Il était venu là sur l'invitation du curé de ce village, qui l'avait prié de lui faire l'honneur de visiter sa paroisse, comme il l'avait déjà fait à l'égard des autres paroisses du diocèse.

Saavedra s'était rendu à cette invitation, d'autant plus volontiers que Nieva n'est situé qu'à deux pas de la frontière, et que, depuis quelques jours, il avait des velléités de fuir.

Malgré son effronterie, Saavedra ne laissait pas d'être inquiet; il avait recueilli une fortune colossale; il pouvait, en fuyant, vivre heureux et riche, loin du Portugal; il savait, à n'en pas douter, que

le roi avait écrit au pape, à Philippe, à Charles-Quint; les réponses que le roi attendait devaient lui dévoiler l'imposture de Saavedra; il était temps de fuir, grand temps! le moindre moment de retard pouvait tout perdre!...

Saavedra avait fait part de ses craintes à Franco Caldéraon, qui, cette fois, avait approuvé son projet.

Le séjour de quelques heures qu'il devait faire à Nieva était donc une dernière concession que le cardinal inquisiteur accordait à ceux qui l'accompagnaient.

Le lendemain, il devait passer définitivement la frontière.

On était alors au mois de janvier de l'année 1540. Le gouverneur de Badajoz avait abandonné sa résidence habituelle pour suivre le cardinal à Nieva, et monseigneur Villanneva de Barcarotta ne le quittait pas plus que son ombre.

Les honneurs qu'on lui rendait commençaient à fatiguer Saavedra; il eût voulu causer avec Franco des préparatifs à faire, de la route à prendre, enfin, de la manière dont ils fuiraient le Portugal. Pendant toute la journée, il n'eut pas un moment à lui, et, le soir venu, il fut obligé de se rendre chez le curé sans avoir pu échanger une seule parole avec son valet.

Une fois chez le curé, Saavedra crut qu'il aurait au moins, avant le repas, quelques minutes de liberté; mais il s'était trompé encore, car le marquis de Villanneva de Barcarotta lui tint compagnie jusqu'au moment où l'on vint les avertir que le dîner était servi.

Cette insistance que rien ne semblait pouvoir contrarier, inspira quelques soupçons au faux cardinal; mais le repas qu'on lui servit était si réellement excellent; le marquis, une fois à table, se montra d'une humeur si charmante, et déploya, avec tant de grâce, dans la conversation, toutes les ressources aimables de son esprit, que l'inquiétude disparut presque aussitôt du cœur de Saavedra, et qu'il s'abandonna tout entier aux plaisirs du moment.

La première partie du festin se passa fort gaiement : les convives s'animaient peu à peu ; le vin exquis de Porto, qui est maintenant un vin anglais, pétillait dans les coupes de cristal, les bougies étincelaient ; les saillies se croisaient vives, rapides, spirituelles ; chacun ne songeait qu'à prendre sa part du plaisir.

Mais au moment où les têtes commençaient à s'échauffer, où le marquis de Villanneva de Barcarotta lui-même se relâchait un peu de la surveillance inquiétante qu'il avait exercée jusque-là sur le faux cardinal, la porte de la salle s'ouvrit, et une femme entra.

Elle portait un costume que la poussière avait souillé, ses cheveux tombaient en désordre sur son dos, ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine.

C'était Juana la Cordouane.

Dès qu'elle s'était présentée sur le seuil de la porte, Saavedra l'avait reconnue, et il s'était levé.

— Juana ! s'écria-t-il, en marchant rapidement vers la jeune femme.

— Miguel ! fit celle-ci en l'apercevant, et en se laissant tomber à genoux près de la porte.

Une sorte de divination pénétra dans le cœur de Saavedra, et il se précipita vers Juana, qu'il prit dans ses bras, et transporta ainsi jusqu'à l'autre bout de la salle.

— Juana ! lui dit-il alors d'une voix basse et rapide, qu'es-tu venu faire ici ? que se passe-t-il ? pourquoi cette pâleur sur ton front ? quel malheur est arrivé ? réponds ! réponds ! qu'as-tu appris ? que dois-je craindre ?

— Tu es perdu ! répondit Juana.

— Trahi ! fit Saavedra, et par qui donc ?

— Par moi !

— Toi ? ah ! tu calomnies, c'est impossible !

— C'est vrai !

— La cour sait tout, alors?

— Oh! pardon! pardon! Saavedra, j'ai été folle une heure, et cette heure a suffi; mais on m'avait dit que tu aimais une autre femme, que tu voulais fuir avec elle, que tu me haïssais, que tu me méprisais... que sais-je? j'ai perdu la raison, et malheur à moi, mais j'ai tout révélé!

— Malheureuse! s'écria Saavedra en frémissant.

— Pardon! pardon! répéta Juana en se jetant à ses pieds.

— Perdu! dit le faux cardinal, après un moment de silence terrible, perdu! au moment où j'allais atteindre le but, fuir l'Espagne, être heureux, riche; ah! Juana, tu as été bien cruelle!

— Saavedra!.. interrompit Juana en sanglottant, il est temps peut-être encore!

Saavedra sourit et regarda autour de lui.

Tous les convives s'étaient levés de table et l'observaient.

Peu à peu, le cercle formé par ces hommes allait se rétrécissant, et à ce moment même, le marquis de Villanneva de Barcarotta s'approcha de lui jusqu'à le toucher.

— Que vous dit donc cette femme, monseigneur le cardinal? demanda ce dernier, d'un petit ton railleur que la fausse Eminence ne lui connaissait pas.

— Une chose surprenante! répondit Saavedra sans hésiter.

— Vraiment, et laquelle? demanda encore le marquis.

— Cette femme vient de Lisbonne, messieurs.

— Ah!

— Et savez-vous les dernières nouvelles parvenues à la cour?

— Voyons! voyons!

— Eh bien! il paraît, messieurs, qu'un homme, un imposteur, a osé prendre mon nom, mes insignes, mon caractère, et parcourt, en ce moment, les provinces qu'il pressure sans vergogne.

— Quelle audace! dit le marquis.

— Ah ! cet homme est fort adroit, monsieur le marquis, poursuivit Saavedra, il sait que la fortune exerce une puissante influence sur les humains, il est fort riche, et dans chaque ville qu'il honore de sa présence, il offre au gouverneur la moitié des richesses qu'il porte avec lui.

— Croyez-vous? fit le marquis étonné.

— J'en suis sûr, répondit Saavedra.

— Cela me semble pourtant impossible; un gouverneur!.. dit M. de Villanneva de de Barcarotta.

— Un gouverneur, monsieur le marquis, répliqua Saavedra; un gouverneur est un homme, et un homme n'est pas insensible à l'appât de cent cinquante mille ducats.

— Cent cinquante mille ducats!

— Tout autant.

— Il les a donnés?

— Comme je vous le dis.

Tout en parlant ainsi, Saavedra gagnait lentement la porte de la salle, et il se disposait déjà à l'ouvrir; car sa prodigieuse présence d'esprit avait réussi en partie, et le gouverneur était implicitement gagné.

Du moins se taisait-il, enfoncé dans ses réflexions.

Mais au moment où Saavedra touchait la clef, la porte s'ouvrit d'elle-même.

Tous les convives purent apercevoir alors la demeure du curé de Nieva entourée d'alguazils, à la tête desquels Saavedra remarqua presque aussitôt son ancien affidé da Costa.

Toute résistance était désormais inutile; Saavedra se contenta de protester contre une pareille violence, et sur la première sommation qui lui en fut faite, il suivit la troupe des alguazils, à la tête de laquelle le marquis de Villanneva de Barcarotta demanda l'honneur de marcher.

Car le marquis de Villanneva de Barcarotta avait cessé de réfléchir

en voyant qu'il n'était plus temps d'accepter les offres splendides que le faux cardinal lui avait faites sous forme de parabole.

S'il faut en croire les mémoires de Saavedra, écrits par lui-même, on saisit, en s'emparant de sa personne, trois trésors : l'un de vingt mille ducats, qui étaient le produit des pénitences des condamnés, destiné au saint-office ;

Le second, de cent cinquante mille ducats qu'il avait eu, disait-il, l'intention d'appliquer aux besoins de l'Eglise et à d'autres bonnes-œuvres : c'était là une excellente pensée, mais Ninon aurait dit, si elle eût été née :

— Oh ! le bon billet qu'a l'Eglise!

Le troisième trésor, de quatre-vingt mille ducats, qui lui appartenaient en propre.

Saavedra fut conduit à Madrid, par ordre du gouverneur général du royaume, et enfermé dans une prison. Les alcades de la cour s'y transportèrent et reçurent les déclarations dont ils avaient besoin pour suivre son procès.

Il n'y avait pas encore à Madrid de tribunal de l'inquisition, comme dans les autres provinces d'Espagne, et la capitale du royaume était soumise, pour les affaires de ce genre, à la juridiction de celui de Tolède.

Toutefois, avant d'aller plus loin dans cette affaire, on songea au talent, au génie même dont Saavedra avait fait preuve pendant tout le cours de sa vie, et on voulut le ménager.

Saavedra déclare qu'on le condamna à servir dans les galères du roi pendant l'espace de dix années ; qu'après une détention de deux ans, les alcades de Madrid prononcèrent sa sentence définitive, dont une des principales dispositions fut, qu'après avoir subi son jugement inquisitorial, il ne pourrait être mis en liberté, ni quitter les galères du roi, sous peine de mort, sans une permission expresse de Sa Majesté ; qu'il sortit des prisons de Madrid en 1544, pour être

conduit à sa destination; qu'en 1544, quoique le terme de sa peine fût expiré, il ne put obtenir sa liberté.

Alors, persuadé que son affaire dépendait bien plus de l'inquisition que des alcades de la cour, il chercha à intéresser le pape à son sort : il dit qu'il avait fait une foule de choses très-utiles à la religion et à l'État, dans l'exercice de sa fausse légation; Paul IV lui fit remettre un bref favorable, lequel était adressé à l'inquisiteur général, Ferdinand Valdès, que Sa Sainteté chargeait d'obtenir la liberté de Saavedra.

Ce bref fut, en effet, communiqué au roi, Philippe II, et ce prince donna enfin l'ordre de mettre Saavedra en liberté, pour qu'il eût à se rendre en personne, directement et sans délai, à la cour.

Saavedra y arriva en 1562, après avoir subi dix-neuf années de galères.

Il fut présenté au roi, qui voulut entendre, de sa propre bouche, le récit de son histoire, et l'avoir par écrit; pendant que Saavedra entretenait le roi, Antoine Perez écrivait tous les détails des événements singuliers de sa vie, dont vingt années de fer n'avaient pu encore faire perdre le souvenir.—Enfin, en 1567, Saavedra écrivit lui-même ses aventures, pour l'inquisiteur général, don Diègue Espinosa.

Telle est l'histoire de ce personnage singulier, qui a occupé l'Espagne et le Portugal pendant près d'un demi-siècle.

La circonstance historique la plus étrange est assurément celle-ci : Bien que Saavedra n'eût reçu du pape aucun pouvoir régulier, cependant les Tribunaux qu'il fonda pendant l'exercice de sa fausse légation furent maintenus par les successeurs officiels qui lui furent donnés, et l'inquisition lui dut, par le fait, son établissement dans un grand nombre de provinces.

Quelques écrivains prétendent que cet imposteur, véritablement hors ligne, était cousin du père de Michel Cervantès de Saavedra, l'immortel auteur de *Don Quichotte.*

CHAPITRE VI.

Suite de l'inquisition. — Services qu'elle a rendus aux marchands de chaussettes. — La fausse sainte Madeleine de la Croix. — Son enfance. — Comment elle fit la connaissance du démon. — L'ermite de sept ans. — Miracles de Madeleine de la Croix. — Elle fait la connaissance d'un démon supplémentaire. — Balban et Python, esprits infernaux. — Aveux de Madeleine, ses extases, ses rétractations. — Difficulté d'exorciser à la fois deux diables très-instruits. — Condamnation de Madeleine. — Petite histoire insignifiante pour finir un chapitre. — Rebecca et Leporello. — Le faux familier. — Amour des Juifs pour leurs petits. — Bernard Gottor, etc., etc. — Palerme. — La basilique de Saint-Joseph. — Un philosophe qui suit les femmes. — Dangers et amertumes de la bigamie. — Terranova et la vice-reine. — Camargo. — Conspiration contre l'inquisition. — Traverses et aventures déconvenues, et tribulations d'un philosophe immoral. — La première femme de Camargo. — Expédient loyal employé par ce philosophe.

Oh! certes, il vaudrait mieux raccommoder des bottes, ou même composer des poëmes épiques, que d'écrire, comme nous le faisons, sur ces odieux sujets.

Jamais nous n'avons senti à ce point la dureté des temps qui nous force à compulser d'horribles bouquins et à vivre nuit et jour avec cette inquisition, dont le nom seul nous crispe tous les nerfs!

Voilà donc la récompense d'une vie frugale et candide!

Au lieu du repos souhaité ardemment, il nous faut interroger de

morceaux de papier dont un chiffonnier, qui se respecte, ne voudrait pas ; il nous faut respirer la poussière détestée des bibliothèques ; il nous faut dévorer l'insipide et funeste pâture qui jaunit les érudits maigres.

Nous sommes, en un mot, la dernière et la plus infortunée victime de cette inquisition homicide.

Et nous comprenons maintenant la haine des malheureux écrivains qui l'ont approchée.

Mais l'idée nous est venue de nous venger sur les pauvres gens qui, par hasard, liront ce livre. L'idée nous est venue de faire ici, — avec soin et méthode, — une dissertation de quatre cent soixante-deux pages sur l'inquisition, — de prouver définitivement que cette haïssable vieille était une jolie femme et une bonne personne, — de prouver qu'elle est morte en odeur de sainteté sous le poids de la calomnie.

Que ne peut-on pas prouver, quand on a le temps?

Assurément, ce faisant, nous n'aurions pas entassé tant de mensonges que les esprits forts et portiers de lettres qui ont frappé le bon Dieu sur le dos d'Ignace de Loyola.

Il y avait bien des choses à dire, allez, en faveur de l'inquisition, bien des choses sérieuses.

Et tenez, vous qui avez peut-être l'honneur de vendre des pruneaux, et même de la ficelle, qui sait s'il y aurait encore des épiciers sans l'inquisition ?

Nous parlons avec gravité. Les démolisseurs du moyen-âge ne plaisantaient pas, et les Juifs antropophages auraient avalé le genre humain tout entier !

Tel juif, à l'heure où nous sommes, monopolise déjà l'existence de cinq ou six cent mille chrétiens. Et il compte faire encore quelques économies. Reculez cette fortune, faites-lui remonter les siècles, capitalisez, calculez l'usure commerciale, multipliée par l'attraction

israélite, et voyez si ce brave homme ne possédait pas quatre ou cinq fois la valeur de notre globe terrestre.

O débitants, c'est l'inquisition qui est votre vraie mère! Sans elle, les Albigeois communistes auraient rendu la boutique impossible, et si vous aviez échappé à ce danger, l'appétit étonnant de la postérité de Jacob-Israël n'eût fait de vous tous qu'une bouchée!

Vous ne seriez pas électeurs! vous n'approfondiriez pas les mystères scientifiques du jeu de dominos. Vous n'auriez pas de petits garçons, habillés en militaires les jours de fêtes nationales!

Croyez-le bien, c'est la pensée des loisirs que l'inquisition vous a faits qui nous attendrit en faveur de cette institution farouche.

Sans vous, fils de Mercure, sages et modestes trafiquants, que deviendrait la France, dont vous êtes l'élite?

Le centre de Paris n'est-il pas rue aux Ours? et n'est-ce pas au quartier des Lombards qu'on sent battre le vrai cœur de la patrie?

Quand nous songeons que nous écrivons pour vous et pour vos épouses tant aimables, le courage nous revient, car vos applaudissements, remplis d'intelligence, sont la plus magnifique de toutes les gloires!

L

Après l'histoire de Miguel Guttierez de Saavedra, le faux nonce, vient naturellement se placer celle de Madeleine de la Croix, la fausse sainte.

Madeleine de la Croix, religieuse de Saint-François, du couvent de Sainte-Élisabeth, de la ville de Cordoue, était née à Aquilar, de parents pauvres, vers l'année 1487, avait pris l'habit de religieuse en 1504, et avait acquis, en peu de temps, une telle réputation de

sainteté, qu'elle fut nommée abbesse dudit couvent, en 1533, et réélue en 1536 et en 1539.

Malheureusement, elle ne le fut point en 1542, et dès qu'elle fut rentrée dans les rangs des religieuses ordinaires, on ne tarda pas à découvrir sa fourberie, et elle fut enfermée, le 1er janvier 1544, dans les prisons secrètes de l'inquisition de Cordoue.

La vie de Madeleine n'est pas, à coup sûr, aussi accidentée, aussi semée d'aventures que celle de Saavedra ; mais elle offre certaines particularités qu'il nous a semblé curieux de rapporter au lecteur :

« La bonne réputation que Madeleine de la Croix s'était faite partout, dit un témoin important, entendu dans le procès qui lui fut intenté, réputation à laquelle chacun rendait justice depuis si longtemps, m'inspira le désir de la connaître, dans un moment où ce que l'on m'en racontait excitait mon admiration, et où je voyais tout le monde s'entretenir de sa sainteté, non-seulement le peuple, mais encore les personnes de la plus grande considération, telles que cardinaux, archevêques, évêques, ducs, comtes, savants, religieux de tous les ordres.

« J'avais appris, surtout, que le cardinal de Séville, don Alphonse Maurique, était venu de Séville pour la voir dans son couvent, et que, dans ses lettres, il la nommait sa *très-chère fille,* et se recommandait à ses prières ; que les inquisiteurs de Cordoue lui témoignaient un grand respect, et que le cardinal Queynones, général des religieux franciscains, avait fait exprès le voyage de Rome, suivant l'opinion commune, pour voir et entretenir sa sœur Madeleine de la Croix.

« J'avais vu arriver aussi don Jean Reggio, nonce de la cour de Rome, qui voulait satisfaire sa curiosité, et notre impératrice, ellemême, lui avait envoyé son portrait, qui est encore dans le couvent, anfin qu'elle se souvînt d'elle dans ses prières.

« Ce portrait était accompagné du bonnet et de la chemise de baptême du prince Philippe, que Madeleine devait bénir ; la princesse l'appelait, dans ses lettres, *sa très-chère mère et la plus heureuse créature qu'il y eût au monde.*

« On parlait d'elle dans presque toute la chrétienté, et on n'élevait pas le moindre doute sur son mérite, ni sur sa sainteté ; les prédicateurs la louaient dans leurs chaires ; chacun lui rendait le même hommage, soit en public, soit en particulier ; elle était l'objet de la plus douce affection de tous les confesseurs de la communauté et des provinciaux de l'ordre, et les personnes les plus avancées dans les voies de la piété croyaient reconnaître, dans Madeleine de la Croix, une nouvelle manière de vivre saintement.

« Elle était, en effet, affable envers tout le monde, charitable avec modestie, compatissante, et d'un si bon exemple, qu'elle engageait tout le monde à servir Dieu.

« Sa conversation avait porté un grand nombre de personnes a embrasser la vie religieuse.

« Son adresse à conduire les affaires était si merveilleuse, qu'on venait la consulter de tous côtés, et que son couvent pouvait être comparé à une chancellerie.

« Madeleine ne se bornait pas, cependant, à opérer des conversions ; le nombre de ses prophéties était considérable, et l'on se rappelait, avec un étonnement religieux, qu'elle avait annoncé à jour fixe la mort du marquis de Villena ; l'envoi du chapeau de cardinal au P. Quignones, général de son ordre ; l'emprisonnement du roi François I[er], et son mariage avec la reine veuve de Portugal, sœur de l'empereur Charles-Quint !

« Plus tard, quand on connut la vie entière de Madeleine de la Croix dans ses plus petits détails, il n'y eut pas assez d'étonnement pour en accueillir le récit.

« Madeleine de la Croix était née, comme nous l'avons dit, à Aguilar, de parents fort pauvres.

« Comme elle menait une vie misérable, à l'âge de cinq ans, elle fut visitée par le démon, qui lui apparut sous la forme d'un ange de lumière, et lui annonça qu'elle serait une grande sainte !

« Le démon lui fit ainsi plusieurs visites, et, à chaque fois, il l'exhortait à mener une vie dévote.

« Ce démon était, comme on voit, un démon de bon conseil.

« Un jour, entr'autres, il se présenta à Madeleine sous la figure du Christ, et l'engagea à se crucifier comme lui.

« Madeleine était naïve ou rusée : elle se crucifia au moyen de clous qu'elle avait enfoncés dans le mur.

« Le mauvais ange lui dit alors de le suivre, et elle voulut obéir, mais elle tomba par terre, et se brisa deux côtes.

« Tous ces détails font partie du récit présenté par la fausse sainte elle-même.

« Cependant Madeleine était animée de la plus grande ferveur ; elle avait conçu l'ardent désir de devenir une sainte, et dès l'âge de sept ans, elle commença à mener une vie austère ; une nuit même, elle quitta la maison paternelle, s'enfuit d'Aguilar, et se retira dans une grotte située dans les environs, bien décidée à y vivre en ermite.

« Mais son père n'entendait pas raillerie ; il alla la chercher, la ramena de près, et surveilla dès lors toutes ses actions.

« Pendant quelque temps, cette surveillance dérangea un peu ses plans ; mais elle n'en continua pas moins à vivre comme par le passé ; et dès l'âge de douze ans, elle passait déjà pour sainte, malgré le fouet que lui prodiguait son bonhomme de père.

« Le démon ne cessait d'ailleurs de la fréquenter, et il empruntait chaque fois une nouvelle figure pour se présenter à elle : c'est ainsi qu'elle crut recevoir, à différentes reprises, les bienheureux

qu'elle honorait le plus, saint Jérôme, saint Dominique, saint François, saint Antoine.

« Tous les jours, la passion de Madeleine se développait davantage, et il lui eût été impossible, dès cette époque, de renoncer à l'espoir qu'elle avait conçu de devenir une grande sainte.

« Le choix des moyens lui importait peu ; et certes, il est assez curieux de la voir s'adresser au démon pour avoir l'entrée du paradis.

« Ce fut alors qu'elle se décida à entrer dans le couvent de sainte Élisabeth, et qu'elle y fut élue abbesse, en raison de sa grande réputation.

« Du reste, elle ne ménagea rien pour conserver la position qu'elle s'était faite. Et c'est de cette époque que datent ses premières impostures.

« Chaque fois qu'elle était sur le point de recevoir la communion, elle avait la coutume de jeter des cris perçants, et de feindre des extases sans fin.

« Elle poussa même, dit-on, cette feinte si loin, qu'un jour on lui perça les pieds et les mains avec des épingles, pour s'assurer qu'elle ne souffrait pas du contact des objets extérieurs, et bien qu'elle éprouvât de très-vives douleurs, elle n'en fit rien paraître, et conserva la même attitude impassible et souriante.

« Souvent, elle se crucifia, comme dans son enfance, se perça les pieds et les mains avec des clous énormes, afin de pouvoir montrer ses blessures pendant les cérémonies religieuses auxquelles les jours de fête donnaient lieu. »

On doit penser quel effet prodigieux ces manifestations devaient produire à une époque où la superstition se mêlait trop souvent aux pratiques religieuses.

Le peuple était dans l'enthousiasme, et le renom de la sainte devenait universel.

Tant que le mot de cette comédie ne fut pas révélé au public, la

réputation de Madeleine de la Croix alla toujours grandissant, et de tous les points de la Péninsule, on venait la voir et la consulter

Tout ce qu'elle disait était accueilli comme article de foi, et elle trouva dans son imagination mille contes qu'elle fit ainsi accepter par les religieuses avec lesquelles elle habitait.

Le moment arriva où ses inventions atteignirent l'absurde et l'impiété la plus révoltante.

Une fois, entre autres, elle fit croire à ses compagnes, que le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, elle avait conçu du Saint-Esprit, elle, Madeleine, l'enfant Jésus; qu'elle l'avait enfanté le jour de Noël; qu'elle l'avait enveloppé dans ses cheveux qui, de noirs qu'ils étaient, devinrent rouges.

L'enfant l'avait quittée, disait-elle, quelque temps après.

Un autre jour, pendant qu'elle était au chœur avec les religieuses une colombe y entra et vint se placer sur son épaule.

Elle déclara immédiatement que c'était le Saint-Esprit, bien que ce fût tout simplement *Balban*, son démon familier, fait observer un chroniqueur.

Les religieuses ne se prosternèrent pas moins devant lui et l'adorèrent.

Mais le succès que ses premières fables avaient obtenu tourna la tête à la pauvre Madeleine, et elle poussa l'audace jusqu'à faire solennellement le vœu de rester onze ans sans prendre aucune nourriture.

Pour accomplir ce vœu, elle fut obligée de mettre quelques religieuses dans sa confidence, et, c'était là l'écueil, malgré toute l'adresse qu'elle déploya, une pareille prétention éveilla les soupçons.

Quelques religieuses l'observèrent et parvinrent enfin à découvrir le mot de cette énigme.

Madeleine de la Croix n'avait pas été tant de fois abbesse sans exciter beaucoup de jalousie autour d'elle. Parmi les religieuses du

couvent de Sainte-Elisabeth, il y en avait plusieurs qui avaient eu, comme elle, l'ambition de parvenir au premier rang, et elles avaient conservé un vif dépit de se voir continuellement repoussées.

Elles se liguèrent entre elles, prévinrent le provincial, le gardien et les confesseurs, et ne négligèrent aucune occasion de la trouver en défaut.

Mais la réputation de la sœur Madeleine était parfaitement établie; on ne pouvait, en un jour, détruire ce qu'elle avait eu tant de peine à édifier : on douta de leurs assertions, et nulle n'osa se prononcer.

Les religieuses ne se tinrent pas pour battues, elles firent une propagande active; et quand vint le jour d'élire une nouvelle abbesse, ces religieuses l'emportèrent sur le parti de celles qui voulaient nommer encore Madeleine.

Le choix de la majorité se fixa sur l'une d'elles.

Madeleine, cependant, avait au moins autant d'activité que ses rivales; elle ne manqua pas de répandre que ce revers était une épreuve que le ciel lui envoyait, et elle se montra résignée et soumise, comme il convenait au caractère du rôle qu'elle avait joué jusqu'alors.

Les aumônes que l'on avait apportées à Madeleine étaient immenses.

Elle les employait le plus souvent au profit du couvent qu'elle avait fait rebâtir presqu'entièrement; mais lorsqu'elle eut cessé d'être à la tête de la maison, elle disposa à son gré des dons qu'on lui envoyait, parce que leurs auteurs s'en rapportaient à elle pour l'emploi qu'il convenait d'en faire.

Cela lui donnait un gand nombre d'adhérents au dedans et au dehors du monastère.

Elle était si forte, cette femme, dans la position bizarre qu'elle avait prise, qu'elle ne pouvait, en quelque sorte, être vaincue que par elle-même.

Il en fut ainsi.

Madeleine de la Croix tomba malade vers l'année 1543, et la peur

de la mort aidant, elle fit alors par écrit et de vive voix l'aveu de tout ce qu'elle avait imaginé pour tromper le monde et la communauté.

Elle voyait bien d'ailleurs, dit-elle, que les soupçons se multipliaient autour d'elle, et d'un jour à l'autre, ses fourberies devaient être découvertes.

Madeleine aima mieux aller au devant du danger, et fit une confession détaillée de toutes ses fautes. Son confesseur avait assemblé, à cet effet, toutes les religieuses de la communauté, et, en leur présence, Madeleine avoua tout.

Son aveu ressemble, d'ailleurs, terriblement à une nouvelle fourberie.

Elle dit qu'elle avait connu plusieurs démons depuis son enfance, et qu'elle les gardait depuis l'âge de treize ans, à la suite d'un pacte qu'elle avait fait avec le diable, et par lequel celui-ci s'était engagé à la faire passer pour sainte; que ce démon s'appelait *Balban,* et avait un compagnon qui s'appelait *Python.*

Elle dit encore qu'avec le secours de ce démon, elle sortait de son couvent de temps en temps, arrivait dans celui des Franciscains ou dans tout autre, voyait tout ce qu'on y faisait, et racontait ensuite ce qu'elle avait vu, pour donner lieu de croire qu'elle avait le don de divination et de prophétie.

Elle raconta qu'un jour elle était allée à Rome, où elle avait entendu la messe et communié de la main d'un prêtre qui était en état de péché mortel.

Et quand on lui fit observer qu'on ne s'était pas aperçu de son absence, elle répondit que, pendant ses absences, Python prenait sa figure et la remplaçait dans toutes les fonctions publiques qui lui étaient imposées par son rang.

Ceci était assurément plus romanesque et plus intéressant que sa sainteté même

On comprend avec quelle curiosité toutes les particularités de sa

confession furent accueillies; petits et grands ne s'entretenaient, de tous côtés, que de Madeleine de la Croix, et toute l'Espagne était en mouvement, comme s'il s'était agi d'une révolution.

Madeleine fit durer le plaisir longtemps : elle feignit, à plusieurs reprises, de se trouver mal, prétendit que le démon ne voulait pas la quitter; elle rétracta même, différentes fois, tout ce qu'elle avait avoué.

Enfin, toute la mise en scène des imposteurs habiles.

Il fallut en venir aux exorcismes ; mais le diable se fit tirer l'oreille.

Quand on eut fini avec Balban, il fallut recommencer avec Python.

Puis, quand on eut commencé avec Python, cet espiègle de Balban revint ne sais par où.

Et ce jeu de cache-cache menaçait d'aller toujours.

Du reste, Madeleine se laissait exorciser de la meilleure grâce du monde; et, au moment où on s'y attendait le moins, le 24 du mois de décembre 1543, le provincial s'étant présenté, la malade renouvela et approuva tranquillement les confessions qu'elle avait faites.

Les sbires de l'inquisition vinrent alors se saisir de sa personne, et la conduisirent enfin dans les prisons du saint-office.

Là, les jeux innocents étaient proscrits.

A dater de cet instant, le procès de Madeleine ne fut pas long. Elle s'était accusée elle-même; elle avait trompé toute l'Espagne; sa fourberie avait eu trop de retentissement, pour qu'il y eût la moindre hésitation dans le cœur de ses juges.

Les témoins ne manquèrent pas, cependant.

Elle avait abusé de la crédulité et de la bonne foi de tous; chacun avait une petite vengeance à exercer, et nul ne fit défaut.

Madeleine fut condamnée à sortir de la prison en habit de religieuse et sans voile, la corde au col, un baillon dans la bouche, et un cierge allumé dans la main ; à se rendre, en cet état, à la cathédrale de Cordoue, où devait être préparé un échafaud, sur lequel

elle était tenue d'entendre la lecture de son jugement, et le sermon d'usage; à être enfermée ensuite dans un couvent de religieuses de l'ordre de saint François, hors de la ville ; à y passer le reste de ses jours, sans voile, et privée du droit de voter et de paraître dans les assemblées de la communauté ;

A manger tous les vendredis au réfectoire, au rang des religieuses en pénitence ;

A ne pouvoir jamais parler à d'autres qu'aux religieuses de sa communauté, au confesseur et au prélat, sans la permission expresse de l'inquisition ;

A ne communier qu'au bout de trois ans, si ce n'est en cas de maladie grave ; et si elle manquait à quelqu'un des articles de son jugement, elle devait être considérée comme relaps et comme ayant abjuré la foi catholique.

Rien, dans cette sentence, ne témoigne de la rigueur habituelle de l'inquisition, et cependant, Madeleine de la Croix avait porté évidemment atteinte aux intérêts de la religion, en se jouant de la foi publique avec tant d'impudence.

L'histoire de l'inquisition nous offre aussi plusieurs exemples de fourbes prenant le costume de l'un de ses membres, soit pour couvrir des projets de vengeance, soit pour cacher des vols audacieux, soit pour mener à bonne fin des entreprises amoureuses.

Il ne faudrait point exagérer l'importance de ces faits isolés ; mais il est néanmoins certain que plusieurs chroniqueurs en ont abusé pour mettre sur le compte, déjà si chargé du saint-office, bon nombre de méfaits apocryphes.

II.

Nous finirons ce chapitre par une petite aventure à laquelle l'in-

quisition se trouve mêlée, et qui ne laisse pas que d'être fort curieuse.

Vers l'année 1558, il y avait, à Tolède, deux jeunes gens : une jeune fille, du nom de Rebecca ; un garçon, du nom de Leporello, qui s'aimaient depuis leur enfance de l'affection la plus tendre.

Leporello avait vingt ans, Rebecca en avait seize à peine.

C'étaient deux enfants qui avaient vécu l'un près de l'autre, et avaient grandi en se tenant par la main.

Leporello ne pouvait quitter Rebecca, et Rebecca n'avait de joie réelle que lorsque Leporello était auprès d'elle.

Un jour, ils s'étaient aperçus l'un et l'autre que l'âge leur était venu, sans qu'ils s'en fussent doutés. Rebecca eut de vagues tristesses, et Leporello de brûlantes ardeurs.

Le père de la jeune fille ne tarda pas à s'apercevoir de ces changements, et craignant d'exposer ainsi deux jeunes gens dont le cœur s'éveille à des dangers qu'ils n'auraient peut-être, ni l'un ni l'autre, la force de combattre, il signifia à Leporello de cesser ses assiduités auprès de Rebecca.

Ce fut un coup terrible pour les deux amoureux ; mais la jeune fille crut trouver dans son esprit un excellent moyen de faire revenir son père sur sa décision, et conseilla à Leporello d'aller lui demander sa main.

La pauvre Rebecca connaissait bien peu les Juifs en général, et son père en particulier.

Son père avait amassé à grad'peine une fortune considérable ; c'était un des plus riches marchands de Tolède, et il n'avait qu'un enfant.

Pendant quarante années, Maurique, tel était le nom du père de Rebecca, avait empilé maravedis sur maravedis, bravant les dédains qui s'attachent toujours à la profession de *grippe-sous*, et se promettant une éclatante revanche pour ses vieux jours.

Son idée, à ce Maurique, qui cachait une orgueilleuse ambition sous son pourpoint pelé, était d'allier sa richesse à la grandeur d'une famille de la cour.

Il tenait à cela par dessus tout.

Leporello, le pauvre garçon, ne valait rien pour cela, et le père Maurique eût consenti à ne pas marier sa fille, plutôt que de la lui donner.

Leporello se lamenta pendant quelques jours, se répandant en plaintes amères sur l'avarice du père de Rebecca ; mais ces plaintes étaient stériles, et Rebecca cherchait vainement comme lui, dans son imagination, un moyen de sortir de cette impasse.

C'étaient deux enfants qui ne savaient rien de la vie, — qui ne savaient qu'aimer.

— Leporello, disait la fille de Maurique, Leporello, s'il me faut appartenir à un autre qu'a toi, je mourrai !

Et Leporello se tordait les bras, en se demandant comment il empêcherait sa charmante maîtresse de mourir, et il était vraiment bien malheureux.

Un soir, enfin, Leporello parut avoir pris un parti décisif ; il quitta Rebecca, l'air radieux, la joie sur le front, l'espoir dans le cœur, et lui promit que, le lendemain, il lui apporterait de bonnes nouvelles.

Il n'en fallait pas davantage pour rendre Rebecca heureuse, et comme son amant, elle espéra.

Leporello partit.

Il erra quelque temps à travers les rues étroites et sombres de Tolède, et arriva enfin à l'une des extrémités du plus misérable de ses faubourgs. Puis, après avoir longtemps hésité, il frappa en dernier lieu à la porte d'une petite maison qui semblait isolée du reste de la ville.

Cette maison était l'habitation ordinaire de maître Bernard Gotor, un vieillard qui avait bien près de soixante-dix ans.

Maître Bernard Gotor était un mendiant célèbre dans Tolède, et qui tout le monde faisait l'aumône.

Après avoir, grâce à ce métier, ramassé une petite fortune, Bernard Gotor s'était récemment retiré des affaires, et il vivait là, tranquille et solitaire, fréquentant assidûment les églises, estimé de tous ceux qui le connaissaient, attendant avec patience, et dans la crainte de Dieu seul, que son tour vînt de quitter cette vallée de larmes.

Bernard Gotor avait eu des obligations particulières à la famille de Leporello, et il ne se rappelait jamais sans un profond attendrissement que le père de ce dernier l'avait sauvé deux fois des prisons de l'inquisition.

Bernard Gotor avait, dans sa vieillesse, reporté sur le fils une partie de l'affection dévouée qu'il portait au père, et c'était vers lui que Leporello venait chercher un bon conseil, pour sortir de la pénible situation dans laquelle il se trouvait.

Dès qu'il le vit entrer, Bernard Gotor alla à lui, avec une réelle satisfaction peinte sur le visage, et lui serra les mains paternellement.

— Eh! quelle heureuse nouvelle t'amène vers moi, mon cher fils? lui dit-il en l'embrassant; à la bonne heure, voilà un grand gaillard, fort, robuste, la physionomie ouverte... Ah! l'on a bien raison de dire : tel père, tel fils... ton père était comme toi, Leporello, et Dieu veuille que tu quittes cette terre en y laissant, comme lui, le souvenir d'un honnête homme! Mais, voyons! voyons, mon enfant, quelle nouvelle, quelle nouvelle?

Leporello secoua tristement la tête, et prit un air contrit :

— Triste nouvelle, mon père Bernard, répondit-il avec un soupir.

— Oh! oh! interrompit le mendiant honoraire, nous avons des chagrins?

— Des chagrins mortels!

Gotor se prit à sourire.

— Mortels! à ton âge!

— Oui, mon père Bernard... mortels!

Et il disait cela très-bien, ce petit Leporello.

Si bien que Gotor, déjà tout ému, dit :

— Et y puis-je quelque chose?

— Je ne sais.

— Eh bien! raconte-moi cela, mon enfant, et je te la dirai, moi!

Leporello serra à son tour les mains du bon vieillard, et, après avoir réfléchi, il reprit :

— Vous connaissez le marchand Maurique? lui dit-il.

— Oui, oui, beaucoup, fit Bernard Gotor; Maurique, un vieux juif, riche comme un puits...

— C'est cela! et sa fille?

— La petite Rebecca? certainement; un beau brin de fille, douce, avenante; un vrai trésor!

— Vous la connaissez, Bernard, je le vois bien, poursuivit Leporello; eh bien! moi, pour mon malheur, j'aime Rebecca, comme lorsqu'on aime pour la première fois; quand je suis un jour sans la voir, je suis triste, inquiet, malade; c'est une torture qui me ronge le cœur petit à petit, et qui me fera mourir, si je suis contraint de renoncer à elle.

— Mais Rebecca t'aime-t-elle? objecta Bernard.

— Oui, elle m'aime.

— Elle te l'a dit?

— Elle me l'a dit.

— Alors, pourquoi ne pas demander sa main?

— C'est ce que j'ai fait.

— Et le père Maurique t'a refusé?

— Il m'a refusé, répondit Leporello, et ce refus a jeté le désespoir dans mon cœur et dans celui de Rebecca.

— Sans doute! fit Bernard Gotor, sans doute, je comprends.

Puis il ajouta, tout en paraissant réfléchir :

— Mais que veux-tu que j'y fasse?

— Et que sais-je? repartit Leporello, mais vous pourriez peut-être parler à Maurique; il a sans doute confiance en vous comme tout le monde... Vous avez connu mon père, vous me connaissez, il vous écouterait.

— Il me jetterait à la porte, dit Bernard; Maurique est un homme violent, entêté; il n'aime pas qu'on le contredise, il serait dangereux de chercher à l'irriter.

Et, tout en parlant ainsi, le vieux Bernard Gotor avait laissé tomber sa tête dans sa main, et il réfléchissait plus fort.

— Ah! songez-y, Bernard, dit Leporello, songez-y, pour moi c'est le désespoir, c'est la mort peut-être! car, si l'on s'obstine à me refuser Rebecca, je serai capable de tout.

— Voilà de mauvaises paroles, mon enfant, dit Bernard d'un ton de sévérité; il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu, car, au moment où tu doutes de lui, peut-être m'inspire-t-il le moyen de te sauver.

— Dites-vous vrai?

— Peut-être!...

— Ah! vous êtes bon, Bernard, et, vous avez raison, c'est Dieu qui vous inspire!

— Bon! bon! murmura le vieux Gotor, quand Dieu fait ce que veulent les enfants, ils disent que Dieu est juste!...

III.

Voici ce qu. advenait à quelques jours de là :

Maurique était seul dans son appartement, et il songeait à cette alliance, qu'il avait projetée avec une famille puissante de la cour.

Ce projet n'était pas précisément facile à exécuter, mais Maurique comptait beaucoup sur son immense fortune et sur la beauté de Rebecca.

L'amour que sa fille avait conçu pour Leporello ne lui paraissait guère sérieux, et il pensait d'ailleurs que, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, Rebecca n'aurait d'autre ambition que celle d'obéir à son père.

Mais où prendre ce gendre puissant qui devait, au besoin, le protéger contre l'inquisition?... Ils étaient tous arrogants et fiers, les jeunes seigneurs de la cour, et aucun n'avait jamais fréquenté la maison du marchand Maurique, si ce n'est pour lui emprunter de l'argent ou l'accabler d'injures.

Maurique passait en revue, un à un, tous les gentilshommes de Tolède, et nul ne lui paraissait offrir les conditions désirables.

C'est en ce moment que Bernard Gotor entra chez lui.

Bernard portait son costume ordinaire ; seulement, à son cou était suspendue une petite médaille sur laquelle étaient gravés les sceaux de l'inquisition, avec ces paroles : *Exurge, Domine, et judica causam tuam, et dissipentur inimici fidei*, c'est-à-dire : Lève-toi, Seigneur, juge ta propre cause, et les ennemis de la Foi seront dispersés.

Bernard salua Maurique avec cette humilité qu'il avait conservée de son métier, et Maurique lui rendit son salut.

— Il y a bien longtemps, mon bon Monsieur, dit Bernard, que je désirais venir vous rendre mes devoirs, mais le service de l'inquisition m'en a empêché.

— Ah! vous appartenez au saint-office? fit le marchand.

— Je suis *familier,* mon bon Monsieur, pour vous servir si j'en suis capable... L'inquisiteur général me veut quelque bien, et je puis dire qu'il a en moi toute confiance.

— Vraiment! fit le marchand juif, qui lui avança un siége de sa propre main.

— Ah! c'est un saint homme, monsieur Maurique.

— Je le sais.

— Et qui s'enquiert souvent des habitants de la bonne ville de Tolède. — Dernièrement encore, il m'entretenait de vous.

— De moi?

Le marchand avait pâli.

Gotor, qui l'examinait sans faire semblant de rien, reprit tout doucement :

— De vous, monsieur Maurique, et, pourquoi ne le dirais-je pas, c'est presque à son instigation que je suis venu vers vous.

— Est-ce possible! s'écria Maurique en tressaillant.

— C'est comme je vous le dis; l'inquisiteur général a bien voulu vous remarquer à l'église, et il a été touché de la piété que montrait la jeune et charmante Rebecca, votre fille.

— Dites-vous vrai? fit Maurique d'un air un peu rassuré.

L'inquisiteur l'avait remarqué à l'église, c'était bien; — mais si l'inquisiteur avait deviné quel genre d'antiennes le juif chantait devant l'autel chrétien!...

— L'Inquisiteur est un saint homme, monsieur Maurique, reprit Gotor, et la beauté de Rebecca a paru lui plaire.

— Comment?

— Oh! rassurez-vous, monsieur Maurique, ce n'est qu'un saint projet qui a pu venir à la pensée de notre inquisiteur; il s'est dit que Rebecca était belle et pieuse, et qu'un pareil trésor ne devait

point être perdu... Dieu merci, il y a assez de couvents en Espagne pour recevoir toutes les filles du royaume.

— Un couvent! fit le juif qui resta tout ébahi.

— Ce projet vous déplairait-il? demanda Bernard.

— Mais je ne dis pas qu'il me déplaise... Cependant...

— Cependant?

— Eh bien! il pourrait se faire que Rebecca n'eût pas été insensible aux plaisirs du monde, et qu'un amour... Eh! eh!... vous savez, M. Gotor..., les jeunes filles.

— Oui, oui, dit Bernard; — ah! diable, M. Maurique..., les jeunes filles! les jeunes filles!

— Si Rebecca a fait un choix...

— Eh bien! eh bien! ne vous alarmez pas, M. Maurique, interrompit Bernard avec bonté, à Dieu ne plaise que l'inquisiteur entende contrarier en rien de pareils sentiments; il la verrait, au contraire, avec plaisir mariée selon son cœur et avec un homme dont elle-même aurait fait choix.

— Oh! le brave seigneur! dit Maurique.

— Vous entendez..., un homme dont elle-même aurait fait choix. — L'inquisiteur général m'avait invité à sonder vos intentions à ce sujet, parce que.... parce que...; enfin, n'importe! que ce soit une affaire terminée, puisque vous êtes du même avis que sa grandeur!...

Bernard Gotor parla encore de mille choses assez insignifiantes, et se retira enfin, laissant Maurique fort inquiet sur la situation, et ne sachant en réalité comment y faire face.

Car pourquoi sa grandeur daignait-elle s'intéresser si fort au bonheur de sa fille?

Quelques jours se passèrent.

D'après le conseil de Bernard, Leporello avait cessé de voir Rebecca; et la pauvre enfant, qui n'avait pas été instruite des raisons de cet abandon, se sentait envahie par une sombre tristesse.

Son père l'avait questionnée sans succès; Rebecca n'avait rien, ne savait pas de quelle tristesse son père voulait parler; il était évident, selon elle, qu'elle n'avait jamais été plus gaie.

Maurique lui parla de mariage; elle garda le silence. Il lui dit qu'un grand seigneur avait fait demander sa main, et elle répondit qu'elle ne voulait épouser personne; Maurique demeura fort embarrassé.

Quand Bernard revint à quelques jours de là, les dispositions de Maurique parurent avoir changé; il dit qu'il s'était trompé sur les sentiments de sa fille, qu'il l'avait consultée, qu'enfin elle ne lui semblait pas éloignée d'entrer au couvent.

Bernard Gotor parut éprouver une grande satisfaction à cette nouvelle; il dit qu'il allait la rapporter à son maître, et qu'il ne doutait pas du plaisir qu'elle lui causerait; qu'il l'avait entretenu, depuis sa visite, de Rebecca; qu'il avait paru un peu contrarié de la voir occupée d'idées mondaines; mais qu'après tout, il désirait qu'une aussi belle fille ne fût victime d'aucune violence, et qu'il entendait qu'on la laissât libre de se choisir un époux ou d'entrer au couvent.

Il partit.

Bernard avait donné des instructions détaillées à Leporello, qui, le lendemain même, se représentait à Rebecca, et leurs amours reprenaient comme s'il n'y eût point eu d'interruption. Rebecca le gronda bien un peu, mais elle était si réellement heureuse de le revoir, que sa mauvaise humeur ne tint pas, et qu'elle promit de nouveau, à son amant, de n'appartenir qu'à lui.

Comme ils venaient de se séparer, Maurique fit appeler sa fille, lui expliqua qu'il avait réfléchi, qu'il comprenait fort bien qu'elle ne voulût épouser personne, qu'il n'entendait la contrarier en rien, et qu'elle pouvait choisir elle-même le couvent dans lequel elle voulait entrer. Rebecca partit d'un éclat de rire sonore et franc,

et demanda à son père si la proposition qu'il lui faisait était sérieuse.

N'était il donc plus israélite dans l'âme, lui qui parlait du couvent comme un galiléen? — Quant à elle, elle était d'un âge à ne pas se retirer encore du monde; elle voulait profiter de sa jeunesse et de la fortune de son père, pour faire son bonheur, celui de son père, celui de son mari!... Le couvent qu'elle voulait choisir, le seul que son cœur désirât, c'était l'habitation d'un époux...

Maurique demeura plus embarrassé que jamais... Et quand Bernard Gotor revint, revêtu cette fois du costume complet d'un familier en titre d'office, le juif se montra fort troublé, et ne sachant comment répondre aux questions catégoriques qui lui étaient posées par le servant de l'inquisiteur général.

Il lui expliqua cependant son embarras, et Bernard secoua la tête d'un air pensif.

— Ceci est grave, monsieur Maurique, lui dit-il; ceci est très grave! L'inquisiteur va croire que vous vous jouez de sa seigneurie, et il entrera dans une grande colère; c'est un saint homme, mais il n'aime pas que l'on se moque de lui. — Ah! monsieur Maurique, qu'avez-vous fait?

La peur s'empara de Maurique, et il tenta de balbutier une réponse. Bernard lui fit espérer qu'il ferait en sorte d'arranger tout cela pour le mieux.

Est-il besoin de dire que le grand inquisiteur ne savait pas le premier mot de tout cela?

Bernard, Leporello, et Rebecca qui fut mise dans la confidence, continuèrent à jouer la comédie de l'inquisition. On entretint Maurique dans une terreur salutaire, et on l'amena, en dernier lieu, à souscrire au mariage de sa fille avec Leporello, toujours pour éviter de déplaire au grand inquisiteur, qui songeait à lui comme à se pendre!

Quand le mariage fut conclu, Bernard Gotor vint trouver le seigneur Maurique. Il n'avait plus son costume de familier. Il raconta tout uniment quelle ruse il avait employée.

Maurique voulait se fâcher, mais il était trop tard; Rebecca et Leporello étaient mariés; et ce qui le consola d'avoir été joué, c'est qu'ils étaient heureux.

Un soir du mois d'août de l'année 1561, deux hommes vêtus de manteaux sombres, le front couvert de chapeaux aux larges bords, parcouraient à pas lents et mesurés les rues de la ville de Palerme.

L'un de ces deux hommes était jeune encore, l'autre était vieux déjà.

Le premier pouvait avoir trente ans environ; il était grand, élancé, bien pris dans sa taille, et portait son feutre coquettement penché sur l'oreille; ses pas s'appuyaient fermes et sonores sur le pavé de la rue, et le bout de son épée retroussait gaillardement le bas du petit manteau qui tombait de ses épaules.

Le second avait quarante ans à peine, mais des préoccupations d'un genre sérieux ou triste avaient mis déjà bon nombre de rides sur son visage; il avait le dos légèrement voûté, portait une sorte de chapeau rond sans élégance, et l'on n'apercevait pas la moindre arme sous son manteau aux plis amples et lourds.

La nuit était magnifiquement étoilée; un calme parfait régnait de tous côtés, et aucun bruit ne venait troubler le silence de cette heure solennelle.

Ces deux hommes étaient, de tous les habitants de Palerme et de la Sicile, ceux sur lesquels la renommée avait, depuis longtemps, raconté le plus de choses bonnes et mauvaises.

Le plus jeune s'appelait le marquis de Terranova; c'était le seigneur à la mode, celui qui portait, le premier, les modes de la cour de France, celui qui dépensait le plus follement son argent, celui, enfin, qui comptait le plus de charmantes aventures.

On le trouvait partout, et à toute heure du jour ou de la nuit. Dans les bals, sur les places publiques, dans les tavernes, dans les églises, partout, on était sûr de rencontrer le marquis de Terranova, entraînant à sa suite les gentilshommes appartenant aux plus hautes maisons de l'aristocratie de l'île.

Le marquis descendait lui-même de l'une des plus illustres souches, et il n'y avait pas dix ans encore que son oncle avait été nommé vice-roi de la Sicile. Une telle position semblait assurer l'impunité à toutes les folies du marquis de Terranova, et, par le fait, il ne paraissait guère s'inquiéter de ce que la police de Palerme pensait de ses faits et gestes.

Le plus vieux était un tout autre personnage que lui; il s'appelait Camargo, de son nom de famille, et passait pour l'un des philosophes les plus distingués qu'il y eût alors au pays.

A vrai dire, le vieux Camargo passait la plus grande partie de ses journées et de ses nuits le nez dans les livres anciens et modernes; il allait dans les rues de Palerme, sans prendre garde aux passants qui le regardaient, souvent nu-tête, quelquefois nu-pieds : rien n'égalait son insouciance et le laisser-aller de sa tenue.

Un jour, il sortit de Palerme, emportant avec lui une provision respectable de livres latins et grecs, et s'en alla chercher la solitude et la liberté.

Le temps était magnifique, la campagne invitante; à la rigueur, on pouvait comprendre une pareille tentative. Durant quatre jours, on ne le revit plus.

Cependant, le temps avait changé : le ciel s'était couvert de nuages, la pluie avait détrempé les routes et comblé les fossés.

Quand Camargo revint, il était dans un état pitoyable; aussi, dès qu'il parut en ville, tous les enfants se mirent à courir après lui, avec de grandes huées, lui jetant de la boue et des pierres; mais Camargo avait l'âme fortifiée par les lectures auxquelles il venait de se livrer pendant quatre jours, il passa au milieu sans s'émouvoir, et rentra en son logis, où il trouva sa femme fort inquiète.

Camargo avait une femme, en effet, et quand nous disons une femme, c'est deux que nous devrions dire; car le philosophe Camargo était bigame.

Insensible au lamentable exemple de Socrate, le philosophe Camargo s'était marié deux fois, sciemment, avec réflexion, comme un philosophe doit le faire. Il avait lu dans ses livres qu'Abraham avait eu plusieurs femmes, que Salomon en avait eu sept cents, et fort de ces précédents, il avait conclu que puisque sa première femme ne lui convenait plus, il pouvait bien se permettre d'en épouser une seconde.

Que répondre à un philosophe pourvu d'une logique si belle?

Malheureusement, ce philosophe n'était guère mieux tombé la seconde fois que la première, et s'il n'avait écouté que son cœur, il en aurait volontiers épousé une troisième.

Mais Camargo avait un peu frayeur de l'inquisition, et bien qu'il eût été jusqu'alors, de la part de cette institution, l'objet d'une bienveillance marquée, puisqu'on ne l'avait nullement inquiété, cependant, il redoutait toujours quelque délation, et se montrait généralement fort prudent pour tout ce qui avait rapport, de près ou de loin, aux dogmes de la religion catholique.

L'inquisition était, à cette époque, en plein exercice en Sicile, malgré les insurrections partielles auxquelles avaient donné lieu l'établissement successif de quelques-uns de ses tribunaux.

En 1520, notamment, Charles V avait écrit au pape pour l'engager à n'admettre aucun appel des habitants qui auraient été condamnés par l'inquisition. Cette démarche, qui était comme un témoi-

gnage spécial de la protection de l'empereur, avait singulièrement augmenté l'audace des inquisiteurs.

Mais cette démarche confirme pour nous les mille preuves, disséminées dans l'histoire, qui établissent que les papes furent modérateurs et non point instigateurs en ce qui concerne les excès de l'inquisition.

Le pape répondit, en effet, à Charles V qu'il agirait suivant les événements et sa conscience.

Les Siciliens sont d'assez mauvaises têtes, comme on sait, et quand Palerme se souleva, en 1535, contre le saint-office, les choses furent poussées si loin, que Charles V se vit contraint d'écrire aux inquisiteurs qu'il révoquait la confirmation et l'ampliation des priviléges qu'il leur avait accordés.

Cette révocation avait pour effet de ne permettre aux inquisiteurs aucun acte de juridiction civile, et ils ne pouvaient ainsi exercer aucune poursuite contre des séculiers, si ce n'est pour cause expresse et notoire d'hérésie.

Mais cet état dura peu. Les Siciliens, se croyant à leur tour protégés par Charles V, ne gardèrent plus aucune retenue, et saisirent avec empressement toutes les occasions qui se présentèrent pour témoigner la haine profonde qu'ils portaient aux inquisiteurs qu'on leur avait donnés.

L'empereur se vit bientôt contraint de revenir sur ce qu'il avait fait, et, le 27 du mois de février 1543, il signa une ordonnance qui annulait la suspension des priviléges des inquisiteurs.

Cet événement produisit un effet terrible sur les esprits, et l'inqui sition se crut dès lors assez forte pour opprimer de nouveau la nation sicilienne.

En 1549 et en 1551, des auto-da-fé eurent lieu, et l'on y brula en effigie certains contumaces. Les Siciliens les laissèrent agir pendant

quelque temps; mais ils se préparèrent à une lutte prochaine qu'ils regardaient comme inévitable.

Les choses en étaient là au moment où notre histoire commence.

La Sicile était alors gouvernée par don Juan d'Avalos, marquis de Pescaire, qui avait le titre de vice-roi.

Le marquis, véritable grand seigneur, appartenant à la royale famille des Moncada de la Castille-Vieille, était un homme d'une cinquantaine d'années environ, mais fort, robuste, d'une nature aventureuse, et qui s'était attiré les sympathies presque unanimes de la population qu'il était appelé à commander.

Mais ce qui avait surtout contribué à lui rendre l'administration du pays facile, c'était, sans contredit, la charmante femme qu'il avait amenée avec lui dans l'île. Victoria Colonna avait vingt ans à peine, et elle était unie depuis deux ans seulement au marquis.

Rien n'était plus gracieux, plus élégant, plus distingué que la marquise; elle était vive, folâtre, enjouée, s'abandonnait toute entière à la joie du présent, et s'enivrait naïvement de ce fol encens que mille courtisans empressés brûlaient sur ses pas.

Reine! elle était reine, ou du moins presque reine; elle n'avait nulle rivale, et elle était jeune, et elle était belle!

Pendant deux ans, Victoria Colonna avait vécu ainsi, avide de plaisirs et de spectacles, donnant elle-même des fêtes splendides auxquelles toute l'aristocratie de l'île était conviée; la gaieté la plus franche régnait éternellement sur son front; elle n'avait d'autre désir que de continuer cette existence heureuse qu'elle avait menée jusqu'alors.

Malgré cette liberté grande dont son époux la laissait jouir, Victoria n'avait cependant donné prise à aucune calomnie, et bien qu'elle se laissât courtiser ouvertement par bon nombre de jeunes et charmants gentilshommes, nul n'aurait osé dire qu'elle eût jamais manqué aux règles sévères de la morale.

Était-il bien vrai cependant que Victoria eût toujours été insensible aux hommages dont elle était entourée? son cœur ne s'était-il jamais laissé séduire? était-elle bien réellement restée vertueuse, malgré cette liberté sans bornes dont elle disposait? C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que jamais jusqu'alors la moindre atteinte n'avait été portée à sa réputation, et qu'aucun soupçon n'avait altéré le profond amour que lui avait voué son époux.

Le marquis de Terranova et le philosophe Camargo parcouraient donc à pas lents les rues de Palerme, et depuis une demi-heure environ ils n'avaient pas échangé une seule parole.

Il pouvait être onze heures de nuit; on ne rencontrait, çà et là, que quelques bourgeois attardés qui regagnaient leurs logis à la hâte.

L'air était parfumé; les suaves senteurs de la plaine de Couca-d'Oro arrivaient jusque sur les places publiques : c'était une nuit bénie de Dieu.

Tout à coup le marquis de Terranova s'arrêta; ils venaient d'arriver près de l'église de Saint-Joseph. Le marquis frappa légèrement sur l'épaule de son compagnon.

Celui-ci s'arrêta également, et releva vivement la tête à cet attouchement inattendu.

— Camargo! fit Terranova en montrant du doigt au philosophe l'église près de laquelle ils venaient de s'arrêter.

— Monseigneur? fit ce dernier en s'inclinant avec humilité.

— Nous voici arrivés au terme de notre voyage, mon ami, poursuivit Terranova; tu m'as demandé de marcher jusqu'ici avec moi dans la crainte des malfaiteurs. Nous allons nous séparer... Adieu! Camargo, adieu!...

Et le marquis, tirant de sa poche une petite clef, ouvrit une porte

basse qui donnait dans l'intérieur de l'église, et disparut aux regards ébahis de son compagnon.

Camargo ne savait ce que cela voulait dire, et pourquoi le marquis de Terranova, le gentilhomme le plus léger de toute l'île, se rendait ainsi mystérieusement, à une pareille heure de la nuit, dans l'église de Saint-Joseph.

Il ne savait pas non plus comment ce même gentilhomme avait une clef de l'église !

Camargo secoua la tête et se gratta le bout de l'oreille...

— Quelque femme, sans doute! quelque femme, murmura-t-il entre ses dents... Ah! Seigneur Dieu ! pourquoi avez-vous créé les femmes?... et surtout mes deux femmes!

Il avait à peine fini qu'une femme, suivie à peu de distance par une sorte de duègne, déboucha sur la place et se dirigea vers l'endroit qu'occupait le philosophe.

Celui-ci n'eut que le temps de s'effacer pour ne point être vu.

La femme était enveloppée, des pieds à la tête, d'un nuage épais de dentelles noires ; Camargo ne put distinguer ni ses traits, ni sa taille ; elle passa donc devant lui, alla, comme Terranova, à la petite porte qu'elle ouvrit, et disparut comme lui dans l'intérieur de l'église.

— Un rendez-vous ! murmura le philosophe en s'éloignant à pas lents de son poste d'observation.

Cependant notre homme réfléchissait.

Un des principaux défauts de Camargo, après son penchant pour la réflexion, était certainement son penchant prononcé pour les femmes. L'étude, la lecture, l'amour de la philosophie avaient été impuissants à modérer l'ardeur de ses sens, et ce n'était pas par pure fantaisie qu'il avait convolé en secondes noces, du vivant de sa première épouse.

Camargo se disait que sa seconde femme était loin d'avoir ré-

pondu à son attente, et souvent il avait pensé sérieusement à en épouser une troisième.

Par le fait, quand on prend du galon... Mais, pour cela, il lui eût fallu quitter la Sicile, et Palerme était une ville si avidement protégée par le ciel qu'il ne pouvait se résoudre à la quitter.

Camargo pensait à toutes ces choses et à mille autres encore, et, tout en rêvant, il s'était approché de la duègne, que la jeune femme avait laissée derrière elle.

La duègne regardait à droite et à gauche, pour s'assurer que personne n'avait vu sa maîtresse, et quand elle vit Camargo venir à elle, elle demeura comme pétrifiée.

Le philosophe l'avait regardée avec attention à diverses reprises, et il la trouvait fort de son goût. Sa taille était bien prise, souple, élégante; elle était grande, portait les épaules larges et la poitrine forte, et Camargo ne méprisait pas les femmes fortes.

Au contraire, Camargo, bien que ses deux femmes l'eussent battu tour à tour cruellement, Camargo appréciait les femmes fortes.

La duègne, interdite de rencontrer un témoin à cette heure de nuit, voulut se diriger vers la petite porte de l'église dont, elle aussi, avait la clef; mais Camargo la devança, et il l'arrêta résolûment, à l'instant où elle allait mettre la clef dans la serrure.

— Pardon, signora, lui dit-il, d'une voix où tremblait déjà une certaine émotion, pardon, mais les rues de Palerme ne sont peut-être pas bien sûres à une pareille heure, et je serais heureux si vous vouliez bien me choisir pour votre cavalier.

Vous voyez que les philosophes parlementaires abordaient les femmes au XVIe siècle absolument comme les messieurs de Paris, portant lunettes d'or et tabatières de platine, abordent les jeunes demoiselles du commerce au XIXe siècle.

— Laissez-moi! laissez-moi! répondit la duègne, en cherchant à ouvrir la porte.

Mais Camargo s'était placé devant, et il était impossible de passer.

— Inutile ! signora, inutile, dit-il en souriant, le hasard m'a trop bien servi pour que je laisse échapper une pareille occasion !...

— Alors, je vais crier à l'aide..., fit la femme.

— Crier ! repartit Camargo, ne vous en avisez pas, ma toute belle... Qu'arriverait-il, en effet? le guet viendrait, on nous conduirait chez le corrégidor, et vous seriez contrainte de dévoiler les amours de votre maîtresse; mieux vaut se taire, qu'en pensez-vous?

Oh ! philosophe Camargo, que vous étiez adroit, mais quelle perversité !

— Vous avez peut-être raison, répondit cependant la duègne, en examinant avec une attention singulière celui qui lui parlait...

— Mieux vaut encore accepter le bras que je vous offre, et vous promener sur cette place, ajouta le philosophe.

— Comme vous voudrez, dit encore la femme.

Et, sans se faire prier davantage, elle passa son bras sous le sien, et se laissa conduire au gré de Camargo.

Un éclair de satisfaction brilla dans le regard de ce dernier, et il partit en pressant contre son cœur, qui battait avec précipitation, le bras charmant qu'on lui abandonnait.

Nous ne ferons aucune digression fâcheuse sur ce sujet : un philosophe en bonne fortune.

Nous respectons le lecteur, sinon la philosophie.

— Votre maîtresse est sans doute une grande dame, dit enfin Camargo, après quelques minutes données à l'émotion d'un amour naissant.

— Vous l'avez dit, répliqua la duègne.

— Le marquis de Terranova est un heureux mortel !

— Vous le connaissez ?

— C'est mon ami.

— Ah ! fit la duègne.

— Mais, quelque soit son bonheur, ajouta le philosophe, je doute qu'il vaille celui que j'éprouve en ce moment!

— Vous êtes galant.

— Je suis sincère.

— Vous prenez feu très-vite, alors?...

— C'est vrai! c'est vrai! fit observer Camargo, ma tête s'enflamme, ma raison déménage, mon cœur s'éprend avec une facilité étrange; mais il faut dire que, cette fois du moins, l'objet qui m'inspire un tel amour en est digne sous tous les rapports.

— Qu'en savez-vous?

— L'instinct de mon cœur...

— Ah! décidément vous allez me faire croire...

— Quoi donc?

— Que vous êtes fou!

Et la duègne se mit à rire aux éclats.

Camargo la regarda avec passion.

Ce bras qu'il pressait contre sa poitrine était jeune, à n'en pas douter; cette voix était fraîche et pure.

C'était évidemment une femme d'une trentaine d'années au plus, et, malgré le voile jaloux qui lui dérobait ses traits, Camargo jugea cependant qu'elle devait être jolie.

Il avait déjà oublié ses deux femmes. Il resta quelques minutes sans parler, et ce fut l'inconnue qui rompit la première le silence.

— Voilà que vous rêvez, lui dit-elle avec enjouement; auriez-vous déjà épuisé toutes les ressources de votre rhétorique?

— Je songeais à vous, répondit le philosophe Camargo, d'une voix mélancolique et tendre.

— A la bonne heure!

— Et je me disais, que celui-là qui pourrait devenir votre époux serait un homme bien heureux.

— Ah! vous songiez à cela?

— Aussi vrai qu'il fait nuit! jura Camargo.

La jeune femme haussa les épaules, et regarda Camargo, avec deux yeux noirs et fixes.

— A cela, dit-elle, il n'y a qu'un obstacle...

— Je n'en vois pas, interrompit le philosophe.

— C'est que je suis mariée...

— Vous!

— Mon Dieu, oui!...

— Eh bien! voyez comme cela se trouve... objecta Camargo, moi je le suis aussi.

— Comment! vous êtes marié? dit la jeune femme en jouant l'étonnement; vous êtes marié, et vous me proposez de m'épouser!..

— Et pourquoi pas?... s'écria Camargo.

La jeune femme quitta brusquement le bras de son cavalier, et se prit la taille à deux mains, pour se livrer tout entière au rire immodéré qui s'était emparé d'elle.

— Ainsi, dit-elle, nous allons nous marier, si je veux?

— Et quand vous voudrez, répondit Camargo.

— Vous abandonnerez votre femme pour me suivre?

— Au bout du monde.

— C'est bien, maître Camargo, ajouta l'inconnue, en prenant son futur époux par le bras; mais comme il faut qu'avant de se marier l'homme et la femme se connaissent bien, regardez-moi, et dites-moi si je vous conviens de tout point.

Et en parlant ainsi, la jeune femme conduisit le philosophe sous un reverbère, et leva tout à coup le voile qui lui couvrait le visage.

Camargo resta pétrifié. — C'était sa première femme.

— Julia! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

— Oui, Julia! répondit la jeune femme, en lui appliquant sur la joue un large et vigoureux soufflet; Julia, impertinent que vous êtes,

qui vous a bien reconnu, et qui devrait vous livrer, comme bigame, au familier du saint-office !... Mais, prenez-y garde, maître Camargo, car s'il vous arrive de tromper ainsi ma remplaçante !...

Le philosophe Camargo ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'en entendre davantage, et il se sauva à toutes jambes, tout en essuyant la joue que Julia avait si énergiquement caressée.

IV.

Cette nuit devait être fertile en aventures de toutes sortes pour le philosophe Camargo, car, à peine eut-il échappé aux mains de la belle et robuste Julia, qu'il tomba dans un danger non moins grand.

Il était arrivé, toujours courant, jusque dans un des faubourgs de Palerme, situé sur les bords de la mer.

Il était encore tout frissonnant de la terreur que lui avait inspirée la rencontre imprévue qu'il avait faite, et il ne songeait qu'à regagner paisiblement son logis, lorsque, parvenu à l'une des dernières maisons du faubourg, il se vit tout à coup arrêté par quelques hommes du peuple, qui lui signifièrent de ne pas aller plus loin, sous peine d'être mis à mort sans pitié.

Camargo avait l'excessive prudence des philosophes, il s'arrêta à la première injonction qui lui fut faite, et se laissa conduire par les hommes qui s'étaient emparés de sa personne.

Il entra donc dans une auberge d'assez mauvaise apparence, descendit une vingtaine de marches, toujours escorté par les inconnus, et arriva ainsi jusqu'à une immense salle, où bon nombre de personnes étaient déjà rassemblées.

On lui dit alors qu'on allait le laisser libre de ses mouvements, qu'il assisterait à la réunion qui allait avoir lieu, et qu'une fois rendu

à la liberté, s'il s'avisait de révéler la moindre des choses qu'il allait voir, une vengeance terrible l'attendait.

Camargo s'exécuta de la meilleure grâce du monde, jura tout ce qu'on voulait lui faire jurer, et alla prendre place parmi les assistants.

Il apprit, plus tard, qu'on l'avait pris pour un familier de l'inquisition, et que ceux qui l'avaient arrêté ne s'étaient aperçus de leur méprise qu'au moment même où il était trop tard pour la réparer.

Camargo ne se voyait pas volontiers engagé dans une affaire de cette nature; mais il fit, contre mauvaise fortune, bon cœur, et se disposa à écouter de son mieux.

Au fond de la salle s'élevait un tribunal, sur lequel étaient placés trois personnages, le visage couvert d'un masque noir. A côté étaient des hommes armés; de toutes parts, un grand concours de seigneurs et d'hommes du peuple, qui, tous, paraissaient animés de la plus vive ardeur.

Chacun vint à son tour expliquer ses griefs contre l'inquisition; mais Camargo remarqua, avec déplaisir, que ce n'était pas précisément l'inquisition et les inquisiteurs que l'on attaquait, mais bien la domination étrangère qu'ils représentaient.

L'inquisition était le prétexte, la véritable cause était le désir ardent d'une révolution, et il en conclut que cette réunion n'était en partie composée que d'ambitieux, qui voulaient jeter leur pays dans les hasards terribles d'une guerre civile, pour arriver à s'emparer du pouvoir.

Camargo pensa ainsi, parce qu'il était philosophe espagnol; s'il eût été philosophe italien, il aurait appelé cette ambition patriotisme.

Car les philosophes voient tout à travers leur bon petit intérêt personnel.

Quand chacun eut défilé avec ordre devant le président de l'assemblée, un long silence succéda aux dernières accusations, et la porte

extérieure retentit alors de plusieurs coups frappés d'une main sûre, et avec un certain air d'autorité.

Camargo frémit de tous ses membres, car il vint à penser que ce pouvait fort bien être l'inquisition elle-même!

Camargo était dans une position d'autant plus dangereuse pour lu , qu'il avait été jusqu'alors l'objet d'une bienveillance marquée de la part des inquisiteurs.

Si des familiers de l'inquisition avaient fait tout à coup irruption dans cette sombre caverne, il eût été mêlé et confondu avec les véritables conspirateurs, et toutes ses dénégations ne l'auraient pas sauvé du châtiment qui attendait ces derniers en cas d'insuccès.

Heureusement, il en fut quitte, cette fois encore, pour la peur; et quand la porte s'ouvrit, il vit entrer avec une certaine satisfaction le marquis de Terranova.

Il ne songea pas d'abord à s'étonner de rencontrer le marquis dans une pareille assemblée, lui, homme de plaisirs et de folies, qui avait rendu son nom célèbre à force d'extravagances et de dissipations; mais peu à peu la réflexion se fit jour, et il pensa, avec raison, que le marquis de Terranova n'avait, pas plus que les autres, de motifs légitimes de conspirer.

La famille de Terranova avait autrefois tenu le premier rang en Sicile; son oncle avait été vice-roi. Bien qu'il fût, disait-on, fort étroitement lié avec le marquis de Pescaire, le vice-roi actuel, il n'en désirait pas moins, probablement, recouvrer une charge qui avait été tenue avec éclat par ses ancêtres.

Le philosophe Camargo était fait pour comprendre ce dernier motif d'opposition, — car c'était un bien brave homme.

Terranova s'avança au milieu de l'assemblée, et après avoir salué le président:

— Messieurs, dit-il avec une certaine autorité, vous avez désiré que je me joignisse à vous pour renverser le pouvoir qui nous op-

prime, et, vous le voyez, je n'ai pas hésité ; il y a longtemps, d'ailleurs, que cette pensée m'était venue, et j'avais cru, moi aussi, qu'il était possible de secouer le joug de ces inquisiteurs, dont l'audace et la cruauté augmentent chaque jour !

Le marquis de Terranova fut interrompu par les bravos unanimes de l'assemblée. Il poursuivit :

— Mon oncle, le marquis de Terranova, vice-roi, connétable et amiral de l'île de Sicile, fut forcé, il y a vingt ans bientôt, de subir la peine infamante d'un auto-da-fé, dans l'église des Dominicains de Palerme, pour avoir fait punir un malfaiteur qui était archer de l'inquisition ! Eh bien, moi, messieurs, je saurai venger la mémoire d'un membre de ma famille ; et cette terrible histoire du passé vous assure de mon concours pour l'avenir !

Un nouveau mouvement d'enthousiasme arracha encore des bravos à l'assemblée.

— Mais ne nous berçons pas d'illusion sur notre entreprise, reprit Terranova après un moment de silence, nos ennemis nous observent, aucune de nos actions ne leur sont inconnues ; et si nous voulons les frapper avec sûreté, gardons-nous de mesurer plus longtemps le coup que nous voulons leur porter !...

— Parlez ! parlez ! s'écrièrent toutes les voix à la fois.

— Pour mon compte, dit le marquis, je crois que les esprits sont suffisamment préparés, le moment est opportun : chaque jour, l'inquisition prend des forces, une heure viendra où nous serons vaincus avant même d'avoir lutté ! Levons-nous donc, mes amis ! que demain même, Palerme voie partout se lever l'étendard glorieux de la révolte ; appelons tous les citoyens à la guerre, et chassons à jamais ce pouvoir ignominieux, qui souille le sol de notre patrie !

Terranova aurait ajouté encore bien des choses, mais l'émotion de l'assemblée l'empêcha d'en dire plus long.

Chacun voulait courir aux armes sans tarder.

Il fallait se rendre sur-le-champ à la demeure des inquisiteurs, s'emparer de leurs personnes et de celles de leurs familiers, et procéder à un auto-da-fé d'un autre genre.

Terranova eut beaucoup de peine à modérer leur ardeur. Toutefois, il parvint, après maints discours, à calmer leurs fièvres, et il fut convenu que le lendemain soir, la révolte commencerait sur tous les points à la fois.

Chacun se distribua un rôle pour cette heure solennelle, et tous les assistants se séparèrent, après avoir juré de mourir pour la patrie.

Les membres de l'institut agricole qui ont cru devoir insinuer dans un dictionnaire fameux que ce serment fut prononcé sur l'air de la *Muette* de M. Auber, sont des imposteurs.

Le mot peut sembler vif, mais l'indignation nous déborde, en voyant comme on trompe les classes laborieuses!

Il nous serait facile de prouver que M. Auber ne vivait pas en 1551. Nous dédaignons ces jeux d'esprit, et nous reprenons notre important travail.

Camargo avait assisté d'un œil stoïque à ce spectacle émouvant, et il n'avait pas senti son cœur touché par les mâles accents de ces courages enthousiastes.

C'est que Camargo était philosophe, et que ce n'était pas la première fois qu'il voyait la fièvre chaude s'emparer d'une assemblée populaire.

Il savait avec quelle facilité les esprits s'enflamment, avec quelle promptitude ils se refroidissent; et d'ailleurs, parmi ces hommes, il n'en avait pas vu un seul qui fût réellement animé par les passions du bien public, et il songeait, avec une tristesse mêlée d'amertume, à quels malheurs son pays allait être exposé.

Il se disait, ce digne Camargo :

« Si, du moins, je perdais mes deux femmes dans la bagarre! »

Il fut tiré de sa rêverie par le marquis de Terranova qui vint à lui, avec un cri d'étonnement.

— Camargo! dit-il gaîment, en lui frappant sur l'épaule.

— Monseigneur! fit Camargo, en se tournant de son côté.

— Toi aussi, malheureux! continua le marquis; comment, tu te mêles aussi de conspirer!

Camargo secoua la tête, et raconta à son interlocuteur comment il avait été amené dans cette taverne.

— Je ne conspire pas, monseigneur, répondit-il, je n'ai jamais conspiré, et cela pour une raison fort simple.

— La quelle?

— C'est que je n'ai rien à gagner, et que j'aurais tout à perdre.

— Toi! et que pourrais-tu perdre, je serais bien aise de le savoir?

— Ma tranquillité, monseigneur, ma chère tranquillité.

— Et moi, ajouta Terranova, que penses-tu donc que j'aie à y gagner?

— Vous, monseigneur, vous pouvez être vice-roi.

Le marquis sourit, et enfonça son feutre sur son oreille.

— Eh bien, soit! dit-il avec enjouement, que je devienne vice-roi, et je fais de toi mon fou!

— Je ne sais pas lequel le serait le plus de nous deux, monseigneur!... répartit Camargo; mais si vous ne réussissez pas, moi, je vous ferai mon sage!

Ils quittèrent la salle sur ces paroles, et s'éloignèrent.

Le lendemain, dès que la nuit fut venue, une clameur vengeresse éclata tout à coup dans les rues de Palerme, et le peuple entier se rua en armes sur les places publiques, demandant à grands cris, le uns l'expulsion, les autres la mort des inquisiteurs.

Les Siciliens avaient l'habitude de ces sortes de révoltes; à plusieurs reprises ils s'étaient soulevés contre le pouvoir de l'inquisition, et chaque fois le sang avait rougi les pavés de la rue.

On ne faisait point encore des barricades, on ignorait l'art de les élever solides et bien jolies ; on se contentait de barrer les rues au moyen de grosses chaînes, et de se retrancher dans quelques maisons que l'on fortifiait à la hâte.

Le marquis de Terranova et les principaux seigneurs de Palerme s'étaient placés à la tête des révoltés, et toute la bande irritée se rua vers le palais du vice-roi, pour l'engager à prendre fait et cause pour eux, et à les délivrer à jamais de l'inquisition.

On parlementa. Le marquis de Pescaire voulut chercher à gagner du temps ; mais ce n'était pas le moment de pareilles hésitations, et quand les révoltés comprirent qu'ils n'obtiendraient rien de leur vice-roi, ils s'éloignèrent en prenant la direction des palais des inquisiteurs.

Ces derniers avaient été avertis dès les premiers moments, et ils s'étaient mis sur la défensive.

Des soldats étaient rangés en bataille sur la place qui précédait leur habitation, et comme depuis longtemps il y avait une sourde haine entre les habitants de Palerme et la milice royale, cette occasion fut saisie avec empressement par les uns et par les autres, et le premier choc fut terrible.

La milice royale était fort irritée, les Siciliens avaient sur le cœur les défaites précédentes ; pendant une heure, le combat fut acharné et sanglant, et bon nombre de morts restèrent sur la place.

Cependant les Siciliens furent repoussés, et une fois mis en déroute, on les poursuivit dans toutes les directions.

L'échaufourée n'avait pas duré longtemps, comme on le voit, et le résultat de cet échec, facile à prévoir, fut un redoublement de sévérité de la prrt du pouvoir attaqué.

Les Siciliens avaient, en effet, perdu quelques morts et un grand nombre de prisonniers. Pendant plusieurs jours, les prisons s'emplirent : ceux qui avaient été pris les premiers ne s'étaient pas fait

faute de dénoncer leurs confrères, et en moins de huit jours les prisons furent combles.

Au nombre des malheureux qui devinrent ainsi les pensionnaires de l'inquisition, il faut compter en première ligne le philosophe Camargo.

Hélas ! oui, Camargo le philosophe, le prudent, l'ami de la science et des dames !

Malgré le soin qu'il avait pris de s'éloigner du lieu du combat, malgré l'extrême répugnance qu'il n'avait cessé de témoigner toute sa vie pour ce genre d'occupation, quoiqu'il se fût dérobé à tous les regards le jour et le lendemain de la lutte, Camargo ne fut pas moins dénoncé comme ayant pris part aux délibérations secrètes des conjurés, et il fut traîné en prison, malgré ses cris et ses prières.

Heureusement pour lui, il se trouva dès son entrée en pays de connaissance, car la première personne qu'il rencontra fut le marquis de Terranova lui-même.

Camargo se précipita dans ses bras, avec une figure piteuse et en branlant douloureusement le chef.

— Ah ! mon cher seigneur ! mon cher seigneur !... dit-il d'un ton désespéré, nous sommes perdus !

— Bah ! fit Terranova ; tu as donc peur, mon cher philosophe?

— Beaucoup ! beaucoup ! monseigneur ; nous sommes perdus, vous dis-je.

— Allons, te voilà tout bouleversé.

— Il y a bien de quoi.

— Nous en sortirons.

— Je ne l'espère plus.

— Eh bien ! faisons bon visage à nos ennemis, maître Camargo, qu'ils ne puissent pas nous taxer de faiblesse !

— Cela vous est facile à dire, monseigneur, murmura Camargo.

— Tu verras que c'est aussi facile à faire ! répartit Terranova.

Mais, en ce moment, un familier de l'inquisition appela le marquis. Une femme l'attendait au parloir, et il fallait que le message dont elle était chargée fût bien important, car on ne fit pas la moindre objection, et on le laissa seul avec la jeune femme.

Camargo était vivement intrigué, et puis l'instinct secret de son cœur lui disait qu'il y avait là peut-être, pour lui, quelque espoir de salut.

Il regarda.

Terranova et la jeune femme parlaient bas et avec vivacité.

La jeune femme avait caché ses traits sous un voile épais et noir; Camargo ne put rien distinguer; mais, sans savoir pourquoi, il tressaillit jusqu'au fond du cœur.

Enfin, à un moment où la conversation paraissait le plus animée, Terranova attira la jeune femme dans ses bras, écarta doucement le voile qui tombait de son front, et la baisa bien tendrement.

Camargo poussa un cri de surprise et de rage, et rentra dans la prison commune.

Un moment après, Terranova reparaissait, et accourait vers notre philosophe, lequel était allé s'asseoir, morose et pensif, sur un banc solitaire.

— Bonne nouvelle! bonne nouvelle! lui cria le marquis avec gaîté, nous serons libres!

Et, comme Camargo ne répondait pas, il le secoua rudement, comme pour l'arracher à sa rêverie.

— Eh bien ! maître philosophe, lui dit-il, que t'arrive-t-il? à quoi penses-tu?

— A la personne qui vient de vous venir voir, monseigneur, répondit Camargo, après un long soupir.

— Une belle femme, n'est-ce pas?

— Votre maîtresse, peut-être?

— Non, Camargo, mais la suivante d'une grande dame, puissante, qui nous sauvera.

— Nous? fit Camargo, par manière d'interrogation.

— Et pourquoi pas? dit Terranova; une fois libre, je songerai à mes amis.

— Cette dame est donc bien puissante? demanda le philosophe en jouant l'étonnement.

— Plus que tu ne peux le penser!

— L'inquisition ne lâche pas cependant si facilement sa proie.

— Elle la lâchera cette fois, elle la lâchera, répartit Terranova.

— J'en doute!...

— Tu verras...

— Quand même le vice-roi s'en mêlerait, monseigneur? dit Camargo...

Le marquis Terranova se pencha vivement à son oreille :

— Et si c'était la vice-reine!... lui dit-il à voix rapide et basse.

Camargot recueillit avidement cette révélation, et ne répondit plus que par monosyllabes aux paroles de son interlocuteur.

Il réfléchissait.

Notre philosophe passa ainsi toute la nuit et une partie du jour suivant. Il pensa à tout ce qui lui était arrivé, à l'impasse dans laquelle il se trouvait acculé, et aux moyens d'en sortir le plus honorablement possible.

Ainsi, d'après ce que le marquis de Terranova venait de lui apprendre, Julia, sa première femme du moins, était attachée au service de la vice-reine, et la vice-reine avait des intrigues d'amour avec le marquis de Terranova! Camargo avait même surpris les deux amants au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, et ce rendez-vous avait eu lieu en l'église même de Saint-Joseph!

Quel magnifique sujet de dénonciation!

Le marquis de Terranova avait, à la vérité, promis de sauver Ca

margo, s'il se retirait lui-même des griffes de l'inquisition ; mais ne valait-il pas mieux ne pas recourir à l'intervention d'un ami qui pouvait l'oublier, quand il avait à sa disposition une ressource qui lui semblait si infaillible !

Souvenez-vous qu'il était philosophe !

Quand son tour vint de paraître devant le tribunal des inquisiteurs, il avait préparé, dans son esprit, les moyens qu'il croyait les meilleurs pour recouvrer la liberté.

V.

Quelques jours après l'incarcération du marquis de Terranova, Victoria Colonna, marquise de Pescaire, s'était retirée de bonne heure dans ses appartements, et seule, en proie à mille agitations, elle attendait le retour de Julia, qu'elle avait envoyée vers son amant.

Le procès prenait déjà une tournure qui l'inquiétait. L'inquisiteur avait à cœur d'en finir avec les rebelles, et le vice-roi lui-même, le vice-roi surtout, avait hâte de voir ces débats terminés.

D'ailleurs, le marquis de Terranova s'était trop gravement compromis, pour espérer d'être mis facilement en liberté, et Victoria comprenait maintenant seulement quel grave danger le menaçait.

Elle ne savait en outre à qui se confier, à qui demander conseil ; elle ignorait les détails des procédures ordinaires, craignait de faire une fausse démarche et n'osait pas surtout faire parler en son nom propre.

Elle avait imaginé une fable ; elle avait fait croire à ceux qui l'entouraient, aux inquisiteurs eux-mêmes, qu'une grande dame de Palerme s'intéressait vivement au sort du marquis, et elle avait demandé comme une faveur spéciale qu'on lui accordât son élargissement.

Mais l'inquisition tenait bon, et puisque la vice-reine elle-même

ne paraissait pas directement intéressée dans la question, le tribunal avait nettement exprimé l'intention de garder son prisonnier.

Victoria se perdait en mille projets insensés; chaque jour elle voulait tout avouer, et le moment venu, elle hésitait, elle avait peur, elle n'osait plus.

Julia l'avait secondée, dans cette circonstance, avec un dévouement admirable. Chaque jour, elle se rendait à la prison, entretenait longuement le marquis, et revenait raconter à sa maîtresse ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu, ce que le marquis lui avait dit.

Cependant, depuis quelque temps, les nouvelles étaient fort mauvaises; Terranova lui-même commençait à désespérer : il y avait contre lui des charges accablantes; la vice-reine seule pouvait le sauver.

Mais il ne voulait pas acheter sa liberté au prix de l'honneur de sa maîtresse, et il aimait mieux mourir.

La vice-reine se désolait, elle pleurait, et, en définitive, la situation devenait de plus en plus critique.

Ce jour-là, Victoria Colonna était encore plus inquiète que de coutume. Son mari lui avait tenu, tout le jour, un langage singulier; il paraissait fort animé contre les rebelles, qui lui avaient créé de pareils embarras; il ne voulait montrer aucune faiblesse, et laisserait à l'inquisition toute sa liberté d'action.

La vice-reine, après le départ de son mari, avait immédiatement envoyé Julia vers le marquis de Terranova, bien décidée, à son retour et selon les nouvelles qu'elle rapporterait, à agir efficacement, en réclamant enfin, en son propre nom, l'indulgence des inquisiteurs pour le marquis.

Elle était donc seule, et c'est avec la plus vive impatience qu'elle attendait le retour de sa suivante.

Celle-ci arriva bientôt; mais dès qu'elle la vit, Victoria se sentit

prise d'un effroi terrible, et elle comprit qu'un grand malheur la menaçait.

Julia était pâle, défaite, les vêtements et les cheveux en désordre, et c'est à peine même si elle put parler, tant elle paraissait effrayée et émue.

Victoria Colonna courut à elle, et lui prit les mains.

— Julia ! lui dit-elle, Julia ! qu'y a-t-il ? Pourquoi cette pâleur, cet effroi ? Parle ! parle !

— Un grand malheur ! madame, un grand malheur ! répondit Julia.

— Mais encore...

— Mon mari !...

— Eh bien ?

— Il est en prison avec le marquis.

— N'est-ce que cela ?

— Ah ! vous ne savez pas, madame, mais mon mari me hait et me craint...

— Achève !

— Et il m'a dénoncée.

La vice-reine regarda Julia avec un effroi glacé, et ses deux bras se croisèrent sur son cœur.

— Pauvre Julia ! dit-elle avec des larmes dans la voix. Mais si l'on t'arrache de mes bras, que vais-je devenir, moi ? tu étais ma confidente, mon conseil ; toi seule pouvais me donner de ses nouvelles. Oh ! mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

— Encore, dit Julia, si j'étais seule frappée dans ce malheur ; mais votre honneur est perdu, madame, et le vice-roi va tout savoir sans doute.

— Comment ! fit la marquise qui se leva vivement à cette révélation ; qui t'a dit cela ? Qu'as-tu appris ?

— C'est Camargo ! madame, répondit Julia ; toujours Camargo ! il sait tout !

— Lui !

— Cette nuit où nous sommes allées à l'église de Saint-Joseph, il était là, il nous a vues...

— Oh ! que dis-tu?...

— La vérité.

— Nous sommes perdues !...

— Oui, madame, car je connais mon mari, et pour se sauver, il n'hésitera pas à tout raconter.

La marquise ne répondit pas ; elle se laissa retomber, accablée et sans force, sur un fauteuil, prit sa tête dans ses mains et pleura.

Puis, comme si l'étendue de son malheur lui avait tout à coup donné la force, le courage, l'énergie qui lui avaient manqué jusque-là, elle se releva presque aussitôt avec vivacité, courut à une table, prit une plume, de l'encre, tout ce qu'il fallait pour écrire, et se mit en devoir d'adresser une supplique à l'inquisiteur.

Mais elle avait à peine tracé le premier mot de sa demande, qu'un grand bruit se fit dans le palais, et que des familiers de l'inquisition pénétrèrent jusque dans son appartement.

Les deux femmes poussèrent en même temps un même cri d'épouvante, et Julia courut se jeter aux genoux de sa maîtresse, en implorant son intervention ; mais toutes les prières, dans ce moment, étaient parfaitement inutiles, et l'on entraîna Julia.

La vice-reine avait du moins eu le temps de lui assurer que, fût-ce au prix de son honneur, elle la sauverait.

Une fois seule, en effet, Victoria Colonna n'hésita plus ; elle se mit aussitôt à continuer sa lettre à peine commencée, et pria, avec la plus vive instance, l'inquisiteur général de se rendre au plus tôt près d'elle, ajoutant que son repos, son honneur même dépendaient de la célérité qu'il allait mettre à se rendre à sa prière.

Elle cacheta sa lettre et l'envoya.

Mais Victoria Colonna devait, ce soir-là boire le calice jusqu'à la lie, car à peine la porte se fut-elle refermée sur son messager, qu'elle se rouvrit pour laisser entrer don Juan d'Avalos, marquis de Pescaire, son époux.

Don Juan d'Avalos était sombre et soucieux; il salua légèrement la vice-reine, jeta son feutre sur un meuble, et roula lui-même un fauteuil près de la place qu'occupait Victoria.

La vice-reine était habituée à le voir ainsi depuis la révolte des Siciliens; elle ne prit pas garde à son air sombre, et, espérant que sa visite serait terminée avant l'arrivée de l'inquisiteur, elle accueillit son époux de son plus charmant sourire.

Le marquis de Pescaire lui prit la main :

— Victoria, dit-il d'un voix grave et lente, une de vos femmes vient d'être emmenée par les familiers de l'inquisition; comme, après tout, cette femme n'est pas coupable, j'ai donné des ordres pour qu'elle soit mise immédiatement en liberté.

— Ah! vous êtes généreux, monseigneur, dit la vice-reine, qui conçut un moment d'espoir.

— D'ailleurs, poursuivit le vice-roi, j'ai hâte que toutes ces arrestations cessent, et j'ai fait prier à l'instant même l'inquisiteur général de se rendre auprès de moi.

— Vous, monseigneur! interrompit Victoria.

— Oui, madame, et j'espère que vous me permettrez de le recevoir dans votre appartement?

— Mais..., je ne sais..., balbutia la marquise.

— Ce sera comme vous le jugerez convenable, continua le vice-roi; cependant j'avais pensé que vous ne seriez peut-être pas fâchée vous-même d'entretenir la personne que j'attends : c'est du moins ce que j'ai cru comprendre à la lecture de certain billet qui vient de tomber entre mes mains.

— Que voulez-vous dire? fit la marquise interdite.

Pour toute réponse, le marquis de Pescaire lui présenta la lettre qu'elle venait d'écrire.

— Ma lettre! fit Victoria Colonna avec un frisson.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le vice-roi déchirait en mille pièces le billet qu'il tenait à la main

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

LES FRANCS-JUGES (Suite).

L'INQUISITION.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau


E. GIRARD & A. BOITTE EDITEURS 42 RUE DE L'ECHIQUIER
PARIS